

UGARITICA

VI





















## ERRATA

- p. 30, note (26) : « RS. 24.258 ».
- p. 33, l. 13 : « une épithète divine ».
- p. 42, l. 9 : « composée ».
- p. 49, l. 10 : « Une des séries ».
- p. 61, l. 9 : « disposé ».
- p. 73, l. 20 : « comprend ».
- p. 96, l. 11 : « grossière ».
- p. 102, l. 13 : « découverte analogue ».
- p. 103, note (11) : « tablette ».
- p. 110, l. 5 : « circulaire trouée ».
- p. 114, l. 3 : « alphabétiques ».
- p. 129, l. 16 : « irrégulière ».
- p. 137, note (4), l. 2 : « R. S. MERRILLEES ».
- p. 159, l. 25 : « biseauté extérieurement ».
- p. 193, § 2, l. 4 : « ob sie zu ihren Vorder- oder zu ihren Rückseiten »
- p. 211, l. 14 : « von b oder p vor ».
- p. 219, l. 7 : « folgendermassen ».
- p. 221, § 4, l. 3 : « Freunden zu machen ».
- p. 221, Postscriptum, § 3, l. 4 : « dieser ».
- p. 225, § 3, l. 5 : « diese ».
- p. 231, note (7) : « (Stuttgart 1939) ».
- p. 237, l. 3 : « into a sandy bottom ».

- p. 238, l. 5 : « if it got wedged »...
- p. 239, l. 13 : « Marcadé ».
- p. 239, l. 16 : « Mahdia stocks common to both lists ».
- p. 239, note (11) : « *Marine Archaeology* »; « *Activités subaquatiques* »
- p. 239, les notes 12 et 13 sont à intervertir.
- p. 239, note (13) : « MARCADÉ ».
- p. 270, l. 4 : « *Esther* I, 1) ».
- p. 277, § 3, l. 14 : « to eclipse the Fourth Eclogue ».
- p. 281, l. 5 avant bas de page : « 1 Aqht : 53-54 ».
- p. 292, l. 7 : « anachronisms ».
- p. 305, l. 1 : « *Überwindung* ».
- p. 306, l. 18 : « ist Kuriti ».
- p. 307, note (15) : « u. ä. Vgl. ».
- p. 317, l. 4 : « have thought ».
- p. 317, § 2, l. 13 : « to assume the titles ».
- p. 324, l. 4 avant bas de page : « locusts ».
- p. 331, § 3, l. 3 : « that is the case in our text ».
- p. 342, l. 5 : « Le dieu préisraélite ».
- p. 381, l. 16 : « et ailleurs encore ».
- p. 392, l. 21 : « signes chypro-minoens ».
- p. 405, note (93), l. 9 : « leurs maitres ».
- p. 423, l. 3 : « vantaux des portes ».
- p. 464, l. 16 : « où la lettre *h* ».
- p. 488, note (30), l. 2 : « Cf. fig. 1, en haut et au milieu ».
- p. 491, l. 6 : « nous nous sommes posé »; note (50) : « P 485 ».
- p. 516, l. 3 : « quant aux dieux ».
- p. 527, § 3, l. 3 : « mit diesem Titel ».
- p. 551, 2<sup>e</sup> colonne, l. 5 : « Cypriote syllabic inscriptions, 435 ».

MISSION DE RAS SHAMRA

Tome XVII

---

UGARITICA

SIXIÈME SÉRIE

---

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH  
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

Tome LXXXI



*Cet ouvrage a été publié  
avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres  
de la Commission des Fouilles et Missions Archéologiques  
à la Direction Générale des Relations Culturelles  
au Ministère des Affaires Etrangères  
et du Centre National de la Recherche Scientifique*

La vignette sur la page de titre est le dessin du recto de la  
tablette chypro-minoenne RS. 20.25 trouvée à Ugarit en 1956  
dans le quartier situé à l'est du Palais. Cf. *infra*, p. 382, fig. 1.

# MISSION DE RAS SHAMRA

dirigée par CLAUDE F. A. SCHAEFFER

MEMBRE DE L'INSTITUT  
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME XVII

# UGARITICA VI

*publié à l'occasion de la*  
**XXX<sup>e</sup> CAMPAGNE DE FOUILLES A RAS SHAMRA (1968)**  
**SOUS LA DIRECTION DE CLAUDE F.A. SCHAEFFER**

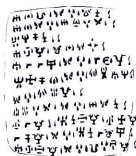
*Préface par* André PARROT

*Membre de l'Institut*

Avec la collaboration de

Pierre AMIET, Michael ASTOUR, Adnan BOUNNI, Henri CAZELLES, Henri DE CONTENSON, Jacques-Claude COURTOIS, Liliane COURTOIS, Jean DESHAVES, Manfred DIETRICH et Oswald LORETZ, Godfrey R. DRIVER, Otto EISSFELDT, Loren R. FISHER, Emil O. FORRER, Johannes FRIEDRICH, Honor FROST, Kurt GALLING, Cyrus H. GORDON, John GRAY, Anton JIRKU, William JOHNSTONE, Arvid S. KAPELRUD, Jean KOENIG, Jacques LAGARCE, Emmanuel LAROCHE, Mario LIVERANI, Max MALLOWAN, Olivier MASSON, Jean NOUGAYROL, André PARROT, Paule POSENER-KRIEGER, James B. PRITCHARD, P. J. RIIS, Fritz SCHACHERMEYER, Irène SCHAEFFER DE CHALON, Stanislaw SEGERT, Henri SEYRIG, Jacques VANDIER, Roland DE VAUX, Ernst WEIDNER

Jacques-Claude COURTOIS  
*Secrétaire Général de l'Édition*



DIRECTOR'S LIBRARY  
ORIENTAL INSTITUTE  
UNIVERSITY OF CHICAGO

PARIS

MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE RAS SHAMRA

Collège de France, Paris-5<sup>e</sup>

Librairie Orientaliste Paul GEUTHNER

12, rue Vavin, Paris-6<sup>e</sup>

1969

---

Avec 229 figures dans le texte

---



## PRÉFACE

### TRENTE CAMPAGNES DE FOUILLES A RAS SHAMRA

*En décembre 1938, Sir Aurel Stein qui visitait Mari, nous disait, en face de l'immensité de la tâche à accomplir : « Il n'y a que la France pour entreprendre de pareils travaux ». Entreprise française tout aussi gigantesque que celle dirigée à Ras Shamra, au bord de la Méditerranée, par notre collègue Cl. F. A. Schaeffer, qui, à l'automne 1968, s'y sera rendu pour la trentième fois. Beau record de durée et d'endurance qui méritait d'être commémoré solennellement.*

*A l'instar de ce qui fut fait en 1956 pour M. Charles Virolleaud, le vaillant déchiffreur des textes alphabétiques d'Ugarit, nous avons d'abord songé offrir au fouilleur de Ras Shamra un volume de Syria et précisément en cette année 1968, qui devait marquer la trentième campagne sur le site. Nous ne pouvions pas non plus oublier que depuis que commencèrent les travaux, en 1929, Claude Schaeffer avait accordé à notre revue de nombreux rapports de fouilles. L'hospitalité qu'il y trouvait était d'autant plus généreuse que les découvertes s'avéraient sensationnelles et que René Dussaud, promoteur de l'exploration et directeur de Syria, se voyait ainsi récompensé de son heureuse initiative.*

*En mars 1967, l'idée nous vint donc de réserver en 1968, deux fascicules de Syria à l'inventeur d'Ugarit. Nous adressâmes un appel à quelques-uns de nos collègues pour leur demander leur collaboration. Comme il se doit, c'est une surprise qu'en théorie on aimerait pouvoir offrir à l'intéressé, mais chacun sait qu'en pareille matière le secret n'existe pas. Il fallut pourtant bien s'en ouvrir quelque peu au récipiendaire, mieux à même que quiconque de dire ce qu'il souhaitait ou désirait éviter.*

*Il apparut très rapidement que nous avions vu trop court, car la matière promise ou escomptée, devenait tellement abondante qu'il n'était plus question de la faire tenir dans les limites d'une revue, ne pouvant, au mieux, disposer que de ses quatre cents pages. Il fut alors décidé de réunir toutes les collaborations dans un recueil qui aurait pu porter le titre de Mélanges Schaeffer. Mais à nouveau, il devint évident qu'un volume n'y suffirait pas et qu'il devrait être suivi d'un autre, d'autant que ce n'était*

## PRÉFACE

*pas seulement le fouilleur de Ras Shamra qu'il fallait honorer mais encore celui d'Enkomi. Autrement dit, d'autres spécialistes manifestaient l'intention de se joindre à la cohorte des participants. On évoque ici le souvenir de Rodrigue, s'écriant : « Nous partimes cinq cents. Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port ! ». Nos chiffres sont évidemment et nous ajoutons, heureusement, moins forts... mais nous rappelant où nous en étions dans notre projet du printemps 1967, la comparaison n'est pas exagérée : seize au début, trente-huit maintenant.*

*Cela n'étonne pas. A la fin d'Ugaritica I, une bibliographie établie par Claude Schaeffer et qui se rapporte aux seuls ouvrages relatifs à Ras Shamra parus de 1929 à 1939, soit dix ans, comptait déjà 512 numéros, rappelant les travaux de plus de soixante-dix auteurs. Trente ans se sont écoulés depuis ce premier recensement et il est évident que ces chiffres n'ont plus maintenant qu'une valeur épisodique. Depuis 1929, trente campagnes à Ras Shamra, depuis 1932, vingt campagnes à Enkomi. Une masse documentaire d'une ampleur et d'une qualité exceptionnelles, venue renouveler toutes nos connaissances où aucun secteur n'échappe à ce bouleversement : histoire, art, religion, vie sociale et économique. Tout est à repenser et à écrire autrement.*

*Ces recueils, publiés à l'occasion de la trentième campagne de fouilles à Ras Shamra (1968) et de la vingtième à Enkomi (1969), intitulés Ugaritica VI et Enkomi-Alasia II, avec des études d'auteurs variés mais toutes ayant rapport avec l'un ou l'autre des deux chantiers, devraient constituer une contribution de choix à une meilleure compréhension de ce secteur si important du Proche-Orient ancien, là où l'Asie, face à Chypre, est au contact même de l'Occident. Contribution scientifique sans doute, mais aussi pour ceux qui ont bien voulu y participer, témoignage d'attachement et de reconnaissance admirative à l'égard de Claude Schaeffer à qui l'orientalisme aura dû des découvertes capitales. En ces jours où la « contestation » est à la mode, qui oserait « contester » que la résurrection de Ras Shamra est une résurrection et l'une des plus grandes de l'archéologie du XX<sup>e</sup> siècle ?*

André PARROT

## QUELQUES ANCÊTRES DU CHASSEUR ROYAL D'UGARIT

Pierre AMIET

La patère d'or que Cl. Schaeffer découvrit en 1933 au sud du Temple de Baal d'Ugarit n'est pas seulement une pièce d'orfèvrerie insigne; elle revêt en outre un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'art, autant que pour notre connaissance de la forme et de l'usage du char, au II<sup>e</sup> millénaire. C'est bien ce qu'a montré l'heureux fouilleur dans l'étude fine et minutieuse consacrée à ce monument dans le second volume de ses *Ugaritica* <sup>(1)</sup>, étude qui demeure fondamentale, en dépit des commentaires que d'autres archéologues ont pu faire sur le même sujet. Il apparaît ainsi que l'orfèvre d'Ugarit a su réaliser une synthèse très personnelle d'éléments stylistiques complexes, d'origines diverses, dans une scène qui évoque, selon toute vraisemblance, les exploits d'un chasseur royal. Il s'agit d'un jalon capital d'une longue tradition étudiée par A. Salonen <sup>(2)</sup> et plus récemment par Maria Giulia Amadasi <sup>(3)</sup> et par W. Nagel <sup>(4)</sup>. Il n'est pas question pour nous de reprendre dans son ensemble le travail fort bien mené par ces auteurs; qu'il nous soit seulement permis de verser au dossier quelques documents nouveaux, communiqués pour la plupart par M. Henri Seyrig.

Tandis que le char archaïque, reconnaissable à son haut tablier échancré, à son escabeau et à ses roues pleines, demeurait en usage pour les besoins du culte, probablement, un nouveau type de char plus léger, attelé à des chevaux, fut créé au début du II<sup>e</sup> millénaire. Sans doute est-il significatif que les plus anciens documents datés proviennent d'Anatolie <sup>(5)</sup>, mais ils sont fort peu nombreux; nous pouvons du moins

(1) *Ugaritica*, II, 1949, pp. 1-23.

(2) *Die Landfahrzeuge des Alten Mesopotamien*, Helsinki, 1951, spécialement pp. 163 ss.

(3) *L'iconografia del Carro da Guerra in Siria e Palestina*. Rome, 1965.

(4) *Der mesopotamische Streitwagen und seine Entwicklung im ostmediterranen Bereich*. Berlin, 1966.

(5) Tahsin Özçüç et Nimet Özçüç, *Kultepe Kazisi Raporu 1949*, Ankara, 1953, pl. LXIV, n° 714; W. NAGEL, *Der mesopotamische Streitwagen...*, fig. 17; Nimet Özçüç, *The Anatolian Group of Cylinder Seals Impressions from Kültepe* (1965), n° 24 et 51.

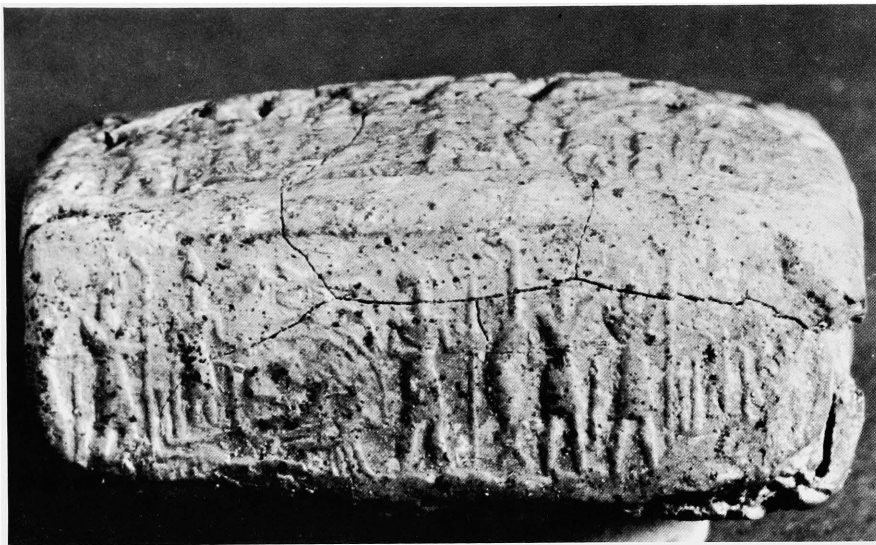


FIGURE 1  
Tablette cappadocienne, AO 8306



FIGURE 2  
Empreinte de cylindre sur la tablette AO 8306

faire état d'un document nouveau, dont le dessin publié par J. Lewy semble avoir passé inaperçu<sup>(6)</sup>. Nous en donnons donc une photographie et un dessin agrandis

(6) Julius Lewy, *TCL XXI : Tablettes cappadociennes* (1937), pl. CCXXXVII, n° 99. Tablette AO 8306.

(fig. 1-2). Le char se réduit à une plateforme montée sur une paire de roues dont on ne voit pas les rayons et pourvue d'une légère rambarde. Le timon, presque horizontal, semble fourchu en avant, de même que les guides, attachées à la bouche des animaux de trait. Ces derniers, pas plus que ceux qui figurent sur les documents déjà connus, ne paraissent être des chevaux; ils ressemblent à des félins, partiellement superposés selon la convention en vigueur dans la glyptique syrienne ultérieure. Le cocher est probablement un dieu, coiffé d'un bonnet conique; il tient d'une main la paire de guides, et une arme de l'autre, contre son épaule : son attitude n'a rien de belliqueux, et seul un cadavre placé au-dessus de l'attelage suggère le caractère guerrier de la scène. Trois personnages suivent le char; deux d'entre eux portent une hampe surmontée d'un emblème, ils semblent donc marcher en procession plutôt que participer à un combat. En somme, il apparaît que le graveur cappadocien a présenté le char rapide qui venait d'être inventé, comme un véhicule culturel, au même titre que les chars de type archaïque plus fréquemment représentés <sup>(7)</sup>. Nous ne pouvons affirmer que le nouveau type de char ait été créé en Asie Mineure, mais cela est assez vraisemblable; cet engin de guerre dut être bientôt adopté dans les armées des royaumes syriens, comme le prouve l'iconographie des sceaux-cylindres. En dépit de la clarification apportée par les travaux récents, la classification précise de ces derniers demeure souvent difficile. On peut cependant dater d'une haute époque un cylindre d'une collection particulière (fig. 3), d'après le groupe, rare en Syrie, de deux animaux croisés, aux formes maigres et souples (registre inférieur), que l'on retrouve sur un cylindre syrien dont le style est très proche de celui de la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone à son apogée <sup>(8)</sup>. Le char qui figure au-dessus est apparemment constitué par une longue plateforme reposant sur l'essieu, que prolonge le timon, renforcé par un étai. Une large rambarde échancrée au sommet se dresse au-dessus de la roue et paraît s'inspirer du parapet échancré des chars archaïques. La roue est légère, avec quatre forts rayons. L'aurige se tient tout à l'arrière et tient peut-être un fouet d'une main tendue en avant; on voit mal comment sont tenues les rênes, qui s'attachent à deux crochets visibles au-dessus de la tête des chevaux. Ces accessoires, que l'on retrouve dans d'autres représentations de chars, correspondent soit au joug, projeté en hauteur par convention, soit plutôt aux *fourchons de garrot*, placés sur les épaules de chaque bête de trait <sup>(9)</sup>. Celles-ci sont au galop, l'une cachant presque l'autre; il s'agit certainement de chevaux d'assez petite taille, représentés selon une convention qui ne variera plus guère qu'en fonction de l'habileté de chaque graveur, sur les

(7) Par exemple, H. FRANKFORT, *Cylinder Seals*, pl. XL, m-n.

(8) U. MOORTGAT-CORRENS, *Altorientalische Rollsiegel in... München* (1955), Tf. III, 23.

(9) LEFÈVRE DES NOËTTES, *L'attelage; le cheval de selle à travers les âges* (1931), p. 49 et fig. 42.

cylindres syriens dont celui-ci fait figure de tête de série. Le cortège qui suit le char cappadocien est remplacé par deux personnages marchant vivement et que l'on retrouve derrière la plupart des chars de guerre représentés ultérieurement. En dépit



FIGURE 3  
Sceau-cylindre syrien.  
(Collection particulière)

de certains traits d'archaïsme, le thème du char apparaît ainsi dûment constitué dès le <sup>xviii</sup> siècle. On peut admettre qu'il se répandit au siècle suivant, en même temps que l'engin lui-même s'imposait dans les armées. Les cylindres qui le représentent paraissent s'échelonner du <sup>xvii</sup> siècle à une époque plus récente, contemporaine, au moins, du début de l'expansion mitanienne. On observe plusieurs types de chars, dont la classification logique est difficile.

Un premier type diffère de celui que nous venons de commenter par sa forte carrosserie <sup>(10)</sup> (fig. 4); la date approximative est assurée par la comparaison des petits personnages qui suivent le char avec ceux de *De Clercq*, 395, où le traitement des personnages principaux est caractéristique de la phase récente de la glyptique



FIGURE 4  
Collection De Clercq 287

<sup>(10)</sup> De Clercq, 287 : W. NAGEL, *op. cit.*, fig. 25. Chars semblables : B. BUCHANAN, *Ashmolean Museum*, 893, 894 ; C.L. WOOLLEY, *Atalakh*, pl. LXVI, 136. Char un peu différent : Sidney SMITH, *BMQ*, 1939-1940, pl. IX, a.

syrienne. L'aurige, dont on ne voit que le buste, conduit son attelage d'une main, l'autre agitant le fouet. On remarque qu'il est sans arme, et de fait, on voit mal comment il combattrait, puisque ses deux mains sont occupées. On peut donc se demander si le char n'aurait pas été, à cette époque, un engin de choc, destiné à rompre la ligne de bataille ennemie pour y jeter une infanterie d'accompagnement représentée par les personnages qui suivent au pas de charge. Dans ces conditions, il importait de protéger l'aurige au maximum en renforçant la carrosserie. On dut aboutir ainsi à de curieux chars en forme de tourelles <sup>(11)</sup> (fig. 5). Un cylindre de la Bibliothèque Nationale <sup>(12)</sup> (fig. 6) représente un char de ce type attelé à des lions.



FIGURE 5  
Sceau-cylindre syrien.



FIGURE 6  
Bibliothèque Nationale, n° 479.

Les deux fantassins qui le suivent ont un aspect particulier, avec leurs cheveux longs et leur pagne très stylisé; or des personnages semblables figurent sur un cylindre inédit <sup>(13)</sup> (fig. 7) qui représente un combat de griffons, survolé par le disque ailé :



FIGURE 7  
Sceau-cylindre syrien.

(11) Document communiqué par M. Henri SEYRIG, qui l'a vu chez un commerçant de Beyrouth.

(12) L. DELAPORTE, *Bibliothèque Nationale*, n° 479.

(13) Communiqué par M. Henri SEYRIG.

sa composition pyramidante permet de l'attribuer avec vraisemblance à une époque voisine de celle de l'épanouissement de la glyptique mitanienne <sup>(14)</sup>.

On continua simultanément de construire des chars légers, constitués par une plateforme munie d'un parapet vertical <sup>(15)</sup>. Les figurations les plus remarquables de ce type se trouvent sur deux cylindres de la Bibliothèque Nationale <sup>(16)</sup>. Ces chars, comme les précédents, étaient si légers qu'il était difficile d'y faire monter un second personnage, comme on ne l'observe que très rarement <sup>(17)</sup>. Seule une autre méthode de conduite pouvait permettre à l'aurige d'utiliser des armes : elle est illustrée pour la première fois par un scarabée de Thoutmès I<sup>er</sup>, au <sup>xv</sup>e siècle <sup>(18)</sup>. Le pharaon, pour avoir les mains libres, a pris le parti d'attacher les guides à sa taille; il pouvait ainsi cribler de ses flèches les simples fantassins, sans avoir besoin de foncer sur eux, au risque de voir son véhicule se renverser; d'autre part, cette méthode de conduite permettait au chasseur de poursuivre efficacement le gibier. Nous ignorons si les Egyptiens sont les inventeurs de cette méthode qui révolutionna la stratégie autant que la chasse; le fait est qu'en Asie, elle est illustrée par de rares sceaux-cylindres <sup>(19)</sup>.

Un premier document <sup>(20)</sup> (fig. 8) porte une scène de chasse assez maladroitement



FIGURE 8  
Sceau-cylindre syrien.

<sup>(14)</sup> Cf. par exemple H. FRANKFORT, *The Art and Architecture...* (1954), p. 141, fig. 63.

<sup>(15)</sup> B. BUCHANAN, *Ashmolean Museum*, n° 895; E. PORADA, *Collection Pierpont Morgan*, n° 971; H. von der OSTEN, *Collection Newell*, n° 341.

<sup>(16)</sup> L. DELAPORTE, *Bibliothèque Nationale*, 480 et WARD, *Seal Cylinders*, 981 (collection Schlumberger, 51); sur ce dernier, un personnage de type égéen est à rapprocher de ceux qui figurent sur une empreinte datée de la 7<sup>e</sup> année de Samsuditana : B. BUCHANAN, dans *JCS*, XI, 1957, pp. 47-51 et pl. II : CUA 80 (A) : il n'y a pas de raison valable de supposer que le cylindre soit plus ancien que son inscription; nous le datons donc du début du <sup>xv</sup>e siècle.

<sup>(17)</sup> A. PARROT, dans *Syria*, XXVIII, 1951, pp. 100 ss.; H. von der OSTEN, *Coll. Newell*, 343.

<sup>(18)</sup> Scarabée B.M. 17774 : H.R. HALL, *Catalogue of Egyptian Scarabs*, I, n° 475; C. DESROCHES-NOBLECOURT, *Un petit monument commémoratif du Roi athlète*, dans *Revue d'Égyptologie*, VII, 1950, p. 45 et pl. IX, 8.

<sup>(19)</sup> En dehors des documents que nous publions, nous pouvons citer : L. SPELEERS, *Musée du Cinquantenaire*, 1917, p. 208, n° 489; B. BUCHANAN, *The Cylinder Seals of the Yale Babylonian Collection*, dans *The Yale University Library Gazette*, 35 (juillet 1960), p. 32, n° 89, classé parmi les cylindres «mitanniens d'Iran», probablement entre 1600 et 1400 av. J.-C.

<sup>(20)</sup> Communiqué par M. Henri SEYRIG, qui l'a vu chez un commerçant de Beyrouth.



gravée. Les guides sont attachées à la taille de l'aurige qui est debout dans un char rappelant ceux des Egyptiens, avec sa rambarde constituée par deux tiges incurvées. Les trois personnages qui suivent n'ont que faire dans une telle scène et le graveur semble ne les avoir mis là qu'en souvenir du thème du char de guerre. Un second cylindre mérite plus d'attention <sup>(21)</sup> (fig. 9), car il représente une scène de chasse riche



FIGURE 9  
Sceau-cylindre syrien.

en détails. Les deux chevaux superposés cachent en partie le timon sur lequel est fixée une plateforme quadrillée, munie d'un parapet assez large. La roue à 9 rayons est figurée, comme toujours, sous cette carrosserie qui, en réalité, doit reposer sur l'essieu. L'aurige a dû attacher à sa taille les deux paires de guides que le graveur a maladroitement représentées comme si elles étaient appliquées contre le bas du corps. Libre de ses mouvements, notre personnage peut bander son arc vers un gibier très varié : au premier plan, onagres et bovidés gardent leur calme, mais au second plan, des chèvres détalent vivement, poursuivies par des chiens. L'attitude de ces derniers animaux est très proche du galop volant égéen : mouvement et statisme sont donc juxtaposés sans qu'il soit question de les attribuer à deux graveurs différents. Il est difficile de dater un tel document, qui nous paraît, en tout cas, postérieur au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les Mitanniens de Nuzi semblent avoir ignoré cette méthode de conduite du char <sup>(22)</sup> qui paraît avoir été pratiquée plutôt en Syrie, région-carrefour où des contacts féconds se produisaient entre civilisations différentes. Un remarquable témoin de tels contacts se trouve sur l'empreinte d'un sceau-cylindre portée par un fragment d'un grand pithos chypriote daté du début du Récent Bronze <sup>(23)</sup> (fig. 10).

(21) Communiqué par M. Henri SEYRIG, qui l'a vu chez un commerçant de Beyrouth.

(22) Voir E. PORADA, *Seal Impressions of Nuzi* (AASOR, XXIV), n° 527, 910, 911, 912.

(23) H.-W. CATLING et V. KARAGEORGHIS, *Minoika in Cyprus*, dans *Annual of the British School at Athens*, 55 (1960), pp. 122-124 et pl. 30.

Cette empreinte illustre une chasse en char où sont juxtaposés des animaux poursuivis, en galop volant, un attelage statique et des suiveurs courant avec souplesse. Le char a une solide carrosserie dont l'essieu est fixé à la partie postérieure, comme en Egypte, et son aurige a les guides attachées à la ceinture. En dépit de maladresses, cette image peut être considérée comme le dernier jalon de la tradition complexe menant des chars cappadociens à celui d'Ugarit. Adaptant la scène au cadre circulaire, l'orfèvre a abandonné les figures inutiles des suiveurs, et harmonisé l'attitude nerveuse de l'archer avec celle des animaux qui fuient devant lui. Après cinq siècles de tâtonnements, illustrant d'abord la puissance de dieux assyro-anatoliens, puis celle des guerriers amorites et enfin le noble sport cynégétique cher aux potentats syriens, le thème du char a trouvé son expression parfaite sous la main de l'orfèvre d'Ugarit.

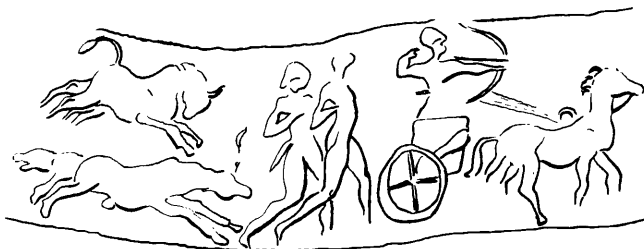


FIGURE 10  
Empreinte sur un vase chypriote.

# LA TRIADE DE DÉESSES DE FERTILITÉ A UGARIT ET EN GRÈCE

Michael C. ASTOUR

## 1

Les poèmes mythologiques d'Ugarit mentionnent à plusieurs reprises un groupe de trois déesses dont les noms avec leurs épithètes habituels sont *Pdry bt ar*, *Ṭly bt rb*, *Aršy bt y'bd*<sup>(1)</sup>. D'après V AB, II, 22-23 elles étaient des filles de Baal (*bnth*, « ses filles »). II AB, I, 16 les appelle, toutes les trois, *klt knytl*, « fiancées fidèles »<sup>(2)</sup>. On en a conclu qu'il s'agissait non pas de filles mais de fiancées, voire de femmes, de Baal, le mot *bnt* devant être compris comme *puellae*, non *filiae*<sup>(3)</sup>. Mais le témoignage de NK réfute cette interprétation. Quand le dieu-Lune *Yrḥ* demande la main de *Nkl* à son père *Hrḥb*, celui-ci lui conseille de s'adresser ailleurs :

*l* (25) *n'mn. ilm lḥtn* (26) *m. b'l*      « O (25) favori des dieux, ô (futur) gendre (26)  
de Baal,  
*trḥ pdry b[th]* (24)      épouse *Pdry*, [sa fil]le !  
(27) *aqrbk abh b'l*      (27) Je t'introduirai auprès de son père Baal,  
(28) *yḡpr 'ttr*      (28) 'Aštar (la) couvrira d'un voile<sup>(5)</sup>.

(1) Cf. C. H. GORDON, *UT*, §§ 19.376, 1037, 2021. Dans I\* AB, V, 11, le nom de la deuxième fille se présente sous la variante *Tṭly* (cf. *tṭ* pour *tl*, « rosée », dans I D, 200).

(2) Si le mot *knyt* provient de KWN; cp. akk. *kēnu*; ou bien « fameuses », si la racine est KNY; cf. *UT*, § 19.1267.

(3) Ainsi J. OBERMANN, *Ugaritic Mythology*, p. 16 et n. 16; H. L. GINSBERG, *ANET*, p. 136; Th. H. GASTER, *Thespis*<sup>2</sup>, p. 125. J. T. MILIK (v. n. 17) en fait même des sœurs de Baal. Mais on se demande pourquoi l'auteur ugaritique n'a-t-il pas écrit simplement *aḥt* ou *aḥt*.

(4) GINSBERG, GORDON, AISTLEITNER complètent *b[t. ar]*; mais la lacune n'a de place que pour *b[th]* : A. HERDNER, *Semitica*, II (1949), p. 20, n. 1.

(5) Les traducteurs du texte NK n'expliquent pas le verbe *yḡpr*; or, il est identique à l'arabe *ḡafara*, « couvrir, recouvrir, voiler », dont *ḡafr*, *ḡafārat*, « couverture des cheveux chez les femmes ». A Ugarit même, le mot *ḡprt* dans une énumération de vêtements (RS 15.115, 7, 24) a été comparé à *ḡafārat* par Ch. VIROLLEAUD, *PRU II*, p. 137. Voilement de la fiancée faisait part de la cérémonie de nocces; cf. akk. *kallatum kuttumtum*, « fiancée voilée ».

*l* (29) *rh lk ybrdmy*.

(Ou bien) ma- (29) rie-toi avec *Ybrdmy* :

*bt* [1] (30) *bh lbu y'rr*

sa fille [ché-] (30) rie<sup>(6)</sup> il incitera à entrer<sup>(7)</sup>  
(*scil.*, dans ta maison) ».

Baal était donc bien le père de *Pdry* et d'une autre jeune déesse, *Ybrdmy*, qui n'apparaît que dans ce passage, mais qui pourrait être la même que *Ṭly* (« celle de la rosée »), si l'on interprète *ybrd-my* comme « dispersion d'eau »<sup>(8)</sup>. La désignation *kl*, « fiancées », signifierait simplement que *Pdry*, *Ṭly* et *Aršy* étaient des jeunes déesses nubiles (cf. le terme grec *nymphaî*).

*Pdry* (ou, parfois, *Pdr*) se rencontre aussi dans des textes rituels et des listes de dieux<sup>(9)</sup>. La lettre RS 17.116, 1'-4', apparemment envoyée d'Amurru, invoque « les dieux d'Ugarit, Baal d' [I(?)]-r[i]-ba-ni<sup>(10)</sup>, <sup>4</sup>Pi-id-ra-i<sup>(11)</sup> et les Mille dieux ». Ch. Virolleaud a retrouvé le nom de *Pdry* dans une liste assyrienne qui explique <sup>4</sup>Pi-id-dî-r[i(?)]-? comme un nom d'Ištar<sup>(12)</sup>. Un papyrus araméen en écriture démotique invoque Baal Šaphon et Padri de 'Ar[x]aḥ, suivis de quatre divinités babyloniennes<sup>(13)</sup>. Le culte de *Pdry* était donc répandu en dehors d'Ugarit et restait vivant bien après la chute de cette ville.

Le nom de *Pdry*, qui forme une triade avec les noms purement sémitiques de *Ṭly* et *Aršy*, devait être sémitique lui-même<sup>(14)</sup>. Or son étymologie n'est pas évidente. Ch. Virolleaud et H. L. Ginsberg, partant de l'épithète *bt ar*, « fille de lumière », et de la nature de Baal comme dieu de l'orage, prétaient au vocable *pdr* le sens de « foudre »<sup>(15)</sup>; mais cela n'est étayé ni dans les contextes où ce mot se rencontre, ni dans le lexique des autres langues sémitiques. N. M. Nikolsky et C. H. Gordon pen-

(6) Nous complétons *bt* [1]*bh*, « fille de son cœur » (cf. akk. *mār/mārat libbišu*), au lieu de la tautologie *bt* [a]*bh*, « fille de son père ».

(7) Les investigateurs du texte expliquaient *lbu* par « lion » et restaient perplexes quant au sens du vers. En réalité, il faut comprendre *l bu* (pour le verbe BW<sup>9</sup> en ugaritique, cf. *UT*, § 19.453).

(8) Arabe *barada*, « refroidir, verser de l'eau », *barad* « grêle »; héb. *bered*, « grêle », *b'rudim*, « taches » (littéralement, « parsemés de taches). Le *y* initial sert ici comme préformante d'un nom verbal.

(9) *UT* 1, 15; 4, 62; 22, 4; 23, 5; *Ugaritica* V, p. 580, texte n° 9 (RS 24.643), 6.

(10) D'après l'autographe de J. NOUGAYROL, nous restituons le premier signe après la lacune comme *ri*; une ville *Irbn* figure dans *PRU* V, n° 76, 34.

(11) Translittération et identification de F. M. CROSS, *Harvard Theol. Review*, LX (1962), p. 247; NOUGAYROL, *PRU* IV, p. 132, translittéra <sup>4</sup>*bi-it-ra-i*.

(12) Ch. VIROLLEAUD, *La déesse 'Anat*, p. 9, n. 1, renvoyant à A. DEIMEL, *Pantheon Babylonicum*, n° 2988.

(13) R. A. BOWMAN, *JNES*, 3 (1944), p. 228.

(14) Il y avait, en ugaritique, un mot *pdr*, « ville », que l'on considère non-sémitique; en Alašia, vers 1200 av. J.-C., un dignitaire portait le titre de *pidduri* (*KBo* XII, 38, I, 10); cf., en dernier lieu, H. G. GÜTERBOCK, *JNES*, 26 (1967), pp. 75, 79.

(15) Ch. VIROLLEAUD, *La déesse 'Anat*, p. 10; H. L. GINSBERG, *ANET*, p. 131, n. 12.

saient à l'hébreu *peder*, sorte de graisse <sup>(16)</sup>; *Pdry* étant la sœur de *Tly*, on peut songer, en effet, à la juxtaposition *tl šmm šmn arš*, « rosée des cieux, graisse de la terre », dans V AB, II, 39; IV, 87. Mais *peder*, mot bien rare (*Lév.* I, 8, 12; 8, 20), ne désigne que la graisse rénale; ce terme, sans analogie certaine dans les autres langues sémitiques, paraît avoir un sens trop technique et trop étroit pour exprimer l'idée générale de fertilité.

Le P. Milik <sup>(17)</sup>, pour expliquer le nom de *Pdry*, prit comme point de départ les mots *pdrwy dtl'* qu'un Palestinien de l'époque byzantine avait employés pour traduire, du grec en syriaque, *bólous drosou* de *Job* xxxviii, 28 (*'eglè-ṭal* du texte hébreu). *Pdrwy*, d'après le P. Milik, signifierait « nuage » et serait apparenté au *peder* hébreu cité ci-dessus, le lien commun entre « graisse » et « nuage » étant l'idée de « densité ». Il en a tiré la conclusion que *Pdry* était « *Nebulosa figlia della luce* ». En réalité, *pdrwy dtl'*, comme *bólous* <sup>(18)</sup> *drosou* et *'eglè-ṭal*, veut dire tout simplement « gouttes de rosée »; *p'dārā*, en syriaque même, signifie « dispersion » <sup>(19)</sup>, de la racine sémitique PDR/BDR, d'où *b'dar* araméen, *pāzar* hébreu, *badara* arabe, avec la valeur sémantique commune « disperser, disséminer ». J. Obermann <sup>(20)</sup> avait déjà proposé cette dérivation pour le substantif ugaritique *pdr* (V AB, I, 25), et F. Løkkegaard <sup>(21)</sup>, partant de cette racine, voyait en *Pdry* la personnification de semences.

Il nous semble, cependant, que *Pdry*, sœur de *Tly*, répandait la rosée (cf. *pdrwy dtl'*) plutôt que les semences. Son épithète poétique « fille de lumière » peut s'expliquer par le fait que la rosée se forme et scintille à l'aube; or, en *Juges* xvi, 2 et ailleurs dans l'Ancien Testament, *'ôr*, l'homologue hébreu de *ar* ugaritique, a le sens d' « aube ».

*Tly* n'apparaît que dans le Poème de Baal. Son nom est clair : c'est la déesse de rosée, précipitation d'une importance vitale pour les plantes dans le climat méditerranéen. Son épithète *bt rb* est moins transparente. Ch. Virolleaud la traduisait « fille d'Abondance » (hébreu *rôb*) <sup>(22)</sup>, la majorité des autres savants comprennent *rb* comme « bruine, fine pluie ». L'interprétation de *Tly bt rb* comme « rosée, fille de pluie » serait encore plus plausible si *rb* était attesté avec le sens de « pluie » en ugaritique ou dans une autre langue sémitique. Or c'est seulement *rbb* que l'on trouve en ugariti-

<sup>(16)</sup> N. M. NIKOLSKY, *Etudy po istorii finikijskix obsčinnyx i zemledel'českix kultov*, p. 223; C. H. GORDON, *UT*, § 19.2021.

<sup>(17)</sup> J. T. MILIK, *Rivista Biblica*, VI (1958), pp. 252-254.

<sup>(18)</sup> Le P. MILIK indique lui-même, p. 252, que le texte des Septante emploie *bólous* pour *bolos* qui, d'après SUIDAS, équivaut à *drosos*, « rosée » (littéralement « jet », cf. *bolé*, « giclement »).

<sup>(19)</sup> W. PAYNE-SMITH, *Thesaurus Syriacus*, II, pp. 3039-40; C. BROCKELMANN, *Lexicon Syriacum*, p. 558.

<sup>(20)</sup> *Ugaritic Mythology*, p. 16, n. 17.

<sup>(21)</sup> *Ap. Scripta Orientalia Ioanni Pedersen...*, p. 220, n. 3.

<sup>(22)</sup> *La déesse 'Anat*, p. 10.

tique, avec deux *b* comme dans le mot équivalent hébreu *r<sup>a</sup>bībīm* et dans les vocables arabes apparentés *rabab*, « grande quantité d'eau, eau douce », et *rabāb*, « nuage qui change de nuance ». *Rb* ne signifie en ugaritique que « grand » ou « chef ». Il est vrai que « fille du chef » n'a pas d'affinité sémantique avec « rosée », mais *Pdry*, elle aussi, est une fois appelée [*P*]dry *bt mlk* (au lieu de *bt ar*)<sup>(23)</sup>, et « fille du roi » correspond bien à « fille du chef »<sup>(24)</sup>.

La troisième fille de Baal, *Aršy*, dont le nom provient de *arš*, « terre », était considérée habituellement comme la personnification de la surface de terre dont Baal était le maître, ou du sol qui reçoit les semences. Or la comparaison de la liste ugaritique de dieux (RS 1929, n° 17, et RS 24.643)<sup>(25)</sup> avec sa traduction en akkadien (RS 20.24)<sup>(26)</sup> a révélé un fait de prime importance : *Aršy* ugaritique est rendu, dans la version akkadienne, par *Allatum*, le nom sémitique de la grande déesse babylonienne des enfers, *Ereškigal*, « la Dame de la Grande Terre ». « On donnait à Al-la-tum le titre de « Dame de la terre », et l'on voyait même en elle une forme divine de la terre, *eršetum*, euphémisme pour désigner les enfers »<sup>(27)</sup>. *Aršy* était donc, pour les Ugaritiques, une déesse nettement chthonienne, bien que ses deux sœurs fussent les pourvoyeuses de la rosée vivifiante. *Ereškigal*, n'était-elle pas sœur d'Ištar, déesse d'amour et de fécondité ?

Le caractère infernal d'*Aršy* peut nous aider à expliquer son épithète énigmatique *bt y'bdr* pour lequel la majorité des auteurs n'offrent aucune interprétation. J. Obermann<sup>(28)</sup> voyait en *y'bdr* une forme contractée de \**y'bd-dr*, « May-he-act (or serve)-continually » ; J. Aistleitner<sup>(29)</sup> y trouvait aussi une graphie haplographique de \**y'bd-dr*, mais il dérivait *dr* de l'arabe *darra*, « faire couler l'eau des nuages par torrents », et traduisait *y'bdr* par « Sie (*sic*, malgré la préformante masculine *y-*) macht den Regen, Regenschmacherin ». Or la racine *'bd* ne signifie jamais « faire » en ugaritique, seulement « servir ». Il est probable, en effet, que *y'bdr* est un nom composé, mais nous le coupons *y'b-dr*. Les deux composants existent en ugaritique : le premier dans

(23) Ch. VIROLLEAUD, *PRU V*, n° 4 (RS 19.15), 7. Le contexte ne laisse aucun doute qu'il s'agit d'un nom divin ; la restauration [*P*]dry, proposée *ibid.*, p. 8, est donc certaine.

(24) On comparera *bn šrm*, « fils de prince », épithète des « dieux gracieux et beaux » dans le poème SS ; le titre *rbt* porté par les déesses *Atrt* et *Špš* ; et DUMU.SAL *'ra-bi-ti*, « Fille de la Grande-Dame », titre ou surnom d'une princesse amurrite, épouse d'Ammistamru II d'Ugarit (J. NOUGAYROL, *PRU IV*, dossier VD).

(25) RS 24.643 est le texte n° 9 de Ch. VIROLLEAUD, « Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra », qui forme le chapitre III d'*Ugaritica V*.

(26) J. NOUGAYROL, *CRAI*, 1957, pp. 82-85. Nous n'avons pas vu son édition définitive du texte dans *Ugaritica V*.

(27) Éd. DHORME, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, p. 39.

(28) *Ugaritic Mythology*, pp. 31-32.

(29) *Acta Orientalia*, V (1955), pp. 15-16.

le nom d'une ville du royaume d'Ugarit, *Y'by*, que Ch. Virolleaud<sup>(30)</sup> rapprochait de l'arabe *wa'ab*, « large, spacieux », mais dont la racine, *wa'aba*, peut aussi signifier « prendre tout, s'emparer de toute la chose » ; le second est bien attesté en ugaritique, comme en hébreu et en akkadien, avec la signification « éternité » ou, dans le sens terminatif, « pour toujours, pour toute l'éternité ». *Y'bd-dr* serait donc « celui qui s'empare de tout pour toujours » — caractéristique expressive du monde souterrain, à laquelle on peut comparer, entre autres, le passage de *Proverbes* 1, 12 : « Nous les avalerons tout vifs comme le Še'ol / et tout entiers comme ceux qui descendent dans le Puits ».

La nature d'*Aršy* une fois établie, on comprend mieux pourquoi, des trois filles de Baal, les deux premières sont parfois citées sans la troisième. Seules [*Tl*]y *bt ar* et [*Tl*]y *bt rb* (II AB, VI, 10-11) doivent habiter avec Baal dans son nouveau palais : la résidence d'*Aršy* se trouvait, sans doute, dans la terre. Également dans le passage très important I\* AB, V, 5-17 Baal est accompagné aux enfers par *Pdry bt ar* et *Tlly bt rb*, mais non par *Aršy bt y'bdr*. Nous ignorons quelle relation il y avait entre *Aršy* et le grand dieu infernal *Mt*, et si *Aršy*, comme Perséphone, revenait des enfers au monde des vivants pour passer une partie de l'année avec son père et ses sœurs.

*Aršy* est la personnalité chthonienne la plus marquée parmi les trois filles de Baal, mais les deux autres ont aussi des associations fondamentales avec le monde souterrain. Dans le Poème de la Mort de Baal (I\* AB), col. V, quelqu'un (le début de l'épisode manque et les quatre premières lignes conservées sont mutilées) s'adresse ainsi à Baal :

<i>ašt.n bħrt</i> (6) <i>ilm. arš</i>	« Je le placerai dans les grottes (6) des dieux de la terre <sup>(31)</sup> ,
<i>wat. qh</i> (7) <i>'rptk.</i>	et toi, prends (7) tes nuages, ton vent,
<i>rħk. mdlk</i> (8) <i>mħrtk.</i>	ton <i>mdl</i> <sup>(32)</sup> , (8) tes pluies.
<i>'mk. šb't</i> (9) <i>glmk.</i>	Avec toi sont tes sept (9) serviteurs,
<i>ħmn. ħnzrk</i>	tes huit porcs <sup>(33)</sup> ,
(10) <i>'mk. pdry. bt. ar</i>	(10) avec toi est <i>Pdry bt ar</i> ,
(11) <i>'mk. tħly. bt. rb</i>	(11) avec toi est <i>Tħly bt rb</i> .
<i>idk</i> (12) <i>pnk. al ttn.</i>	Alors, (12) que tu te diriges

(30) *Syria*, XXI (1940), p. 144.

(31) Même formule dans ID, 112. 127-7. 141-2, chaque fois précédée par *abky waqbrnh*, « je pleurerai et je l'ensevelirai » (Danel parlant d'Aqhat).

(32) « Foudre », « puits » ou « attelage » ?

(33) Avec Ch. VIROLLEAUD dans l'*editio princeps* et la plupart des investigateurs ultérieurs, nous comprenons *ħnzrm* comme « porcs », non seulement par comparaison à *ħnzr* arabe mais aussi en vue du rôle des porcs dans le rituel des Thesmophories.

*tk ġr* (13) *knkny*. vers la montagne (13) *Knkny* <sup>(34)</sup>.  
*ša. ġr 'l ydm* Elève la montagne sur (tes) mains,  
 (14) *ħlb. lẓr. rħtm* (14) la colline sur (tes) paumes,  
*wrd* (15) *bt ħpft. arš* et descends (15) au *bt-ħpft* <sup>(35)</sup> de la terre.  
*tšpr by* (16) *rdm. arš*. Tu seras compté parmi ceux qui sont (16) descendus dans  
 la terre,  
*wtd ill* (17) *kmtt*. et tu connaîtrais le néant, (17) car tu seras mort ».

Les instructions données à Baal devaient sûrement commencer par l'ordre de procréer avant de descendre dans la terre, car c'est précisément à cela que Baal procède tout d'abord pour obéir aux ordres reçus :

<i>yšm'. aliyn. b'l</i>	Il entendit, Aliyan Baal,
(18) <i>yuhb. 'glt. bdb̄r.</i>	(18) il aime une génisse dans le pâturage,
<i>p̄rt</i> (19) <i>bšd. šħlmm̄t.</i>	une vache (19) dans le champ de <i>šħlmm̄t</i> .
<i>škb</i> (20) <i>'mnh. šb'. lšb'm</i>	Il coucha (20) avec elle soixante-dix-sept (fois),
(21) <i>tš[']ly.</i> <sup>(36)</sup> <i>ṫmn. lṫmnȳm</i>	(21) elle (le) leva quatre-vingts-huit (fois),
(22) <i>w[th]rn. wtldn m̄t</i>	(22) et elle conçut et enfanta <i>M̄t</i> .
(23) <i>al[ ]l. šlbš̄n</i>	(23) .. [ ] .. le revêtit
(24) <i>i[ ]lh. m̄qz</i>	(24) .. [ ] .. un présent
(25) <i>y[ ]lirth</i>	(25) .. [ ] à sa poitrine

La suite de la colonne manque, et la colonne suivante commence par l'annonce que Baal fut trouvé mort « dans la terre de pâturage, dans le champ de *šħlmm̄t* », c'est-à-dire à l'endroit même où il s'était accouplé avec la génisse. Dans la partie conservée de l'épisode on discerne les motifs suivants du mythe de la descente de Baal aux enfers :

1. Le dieu de l'orage, qui prend avec lui ses attributs atmosphériques, est accompagné dans la terre par sept serviteurs et par ses huit sangliers ou porcs. Cela rappelle le rite grec de fertilité : lors du festival des Thesmophories, on jetait des porcs vivants dans des caves souterraines <sup>(37)</sup> pour recueillir, après un certain temps, leurs débris

<sup>(34)</sup> Une montagne qui surmonte, d'après le contexte, l'entrée des enfers. Dans II AB, VIII, 5-9, ce sont les messagers de Baal à qui l'on ordonne de descendre dans la terre de la même façon, mais la montagne est nommée différemment.

<sup>(35)</sup> Comparé par Ch. VIROLLEAUD, *Syria*, XII (1931), p. 224, à *bēt hā-hophšīt* de II Rois xv, 5, où le roi lépreux Azarias demeura jusqu'à sa mort. Il devait y avoir une association d'idées assez naturelle entre le lieu d'isolation d'un lépreux et le séjour des morts dont on ne sort plus.

<sup>(36)</sup> Restauration de Ch. VIROLLEAUD.

<sup>(37)</sup> Comme l'a noté W. ROBERTSON SMITH, *The Religion of the Semites*, p. 200, le terme *megara* (plus correctement *magara*) pour ces souterrains provient de l'ouest-sémitique *mağarā*, « cave »; cf. Jane HARRISON, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, pp. 125, 126, n. 1.



putrifiés et les mêler aux semences. L'explication mythologique du rite était qu'un troupeau de porcs fut englouti avec Perséphone quand la terre s'était ouverte pour la ravir. Le poème ugaritique, très vraisemblablement, fait allusion à un rite analogue et lui donne une explication similaire.

2. En outre, deux filles de Baal, déesses de la rosée, descendent avec leur père. Cela symbolise, d'une part, le début de la saison sèche; sur le plan rituel, c'est également une allusion aux sacrifices humains pratiqués parmi les Sémites de l'Ouest pour mettre fin aux sécheresses et auxquels nous reviendrons dans la suite.

3. A la descente de Baal et de ses filles, le mythe joint la naissance d'un enfant mystérieux, fils de Baal et d'une génisse, conçu et né sinon dans le monde souterrain même, du moins sur son seuil. Il semble que ce soit de cet enfant-là dont il est question dans la l. 5 : « je le placerai dans les grottes des dieux de la terre », car la ligne précédente parle de *npš 'gl*, « la vie (ou l'âme) du (ou d'un) veau ». Ici, cette formule ne peut guère signifier que le nouveau-né devait mourir aussitôt et être enseveli; plutôt, il devait demeurer sous terre, au moins temporairement, avec les divinités chtoniennes. On se souviendra d'Adonis qui, après sa naissance, fut placé par Aphrodite dans un coffret et confié à Perséphone, la reine des enfers<sup>(38)</sup>. Qui, dans le mythe ugaritique, devait prendre soin du nouveau-né ? L'état du texte ne permet pas de le dire, mais on pourrait penser à ses sœurs aînées, *Pdry* et *Tly*, qui venaient de descendre aux enfers, ou *Aršy*, qui peut-être s'y trouvait déjà, et qui, d'ailleurs, correspond bien à Perséphone dans le mythe d'Adonis.

4. *Mt*, dans la partie perdue du mythe, fut-il aussi placé dans un coffret comme ses avatars dans les mythes grecs que nous allons considérer plus loin ? Cela est possible, vu l'identité de son nom à celui de Moïse (*Mōše*), l'enfant qui, dans la forme historisée de son mythe, fut trouvé par la fille du Pharaon dans un coffret de roseau<sup>(39)</sup>. Or la similitude entre *Mt* et Moïse ne s'arrête pas à leurs noms. On peut deviner que, dans la version primitive du mythe, l'extermination des nouveaux-nés mâles visait non pas le peuple hébreu tout entier mais Moïse personnellement, dont la naissance présageait un danger pour le Pharaon<sup>(40)</sup>. Moïse fut sauvé par *Šiphrā* et *Pu'ā*, dont le

(38) APOLLODORE, *Bibl.*, III, 14, 3-4; Antoninus LIBERALIS, *Transform.*, 34.

(39) Le rapprochement onomastique entre *Mt* et Moïse. A. RANOVIČ, *VDI*, 1938, n° 2, p. 153, n. 2; notre *Hellenosemitica*, pp. 229-231; C. H. GORDON, *UT*, § 19.1579. Nous ne croyons pas que l'égyptien *mš*, « né, enfant », soit à la base des deux noms. Le motif de l'enfant abandonné dans un coffret de roseau asphalté mis dans un fleuve se retrouve, on le sait, dans la légende babylonienne de Sargon d'Akkad, sur lequel il fut transféré, sans doute, d'un prototype mythologique tel que le dieu Dumuzi dont un hymne babylonien dit : « En sa jeunesse il git dans un bateau qui plonge », cf. Éd. DHORME, *Les rel. de Bab. et d'Ass.*, p. 119.

(40) Ed. MEYER, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, pp. 46-8.

récit de l'*Erode* (I, 15) a fait des sages-femmes. Le nom de la deuxième, comme Ch. Virolleaud l'a reconnu dès 1936, est le même que celui de *Pgt*, fille de Danel dans le poème ugaritique d'*Aqht* <sup>(41)</sup>. Or son épithète permanente est *pgt tkmt my, hspt lš'r !l*, « *Pgt* qui porte l'eau, qui répand la rosée sur l'orge ». Elle est donc une autre nymphe de la rosée, correspondant à *Tly* dans le cycle de Baal. Bien plus, la compagne de *Pu'ā* dans l'histoire de Moïse porte le nom de *Šiphrā*, « brillante », ce qui évoque l'épithète de *Pdry*, « fille de Lumière ».

5. On notera, enfin, un motif original, propre à la mythologie ugaritique : pour se frayer un passage vers le monde souterrain, Baal reçoit l'ordre de soulever la montagne qui en obstrue l'entrée.

## 2

Des triades très semblables à celle des filles de Baal en Ugarit existaient dans la mythologie grecque. Il ressortira d'une étude comparative de celle-ci et de celles-là que les similitudes dans leur conception générale et dans maints détails ne sauraient être attribuées à des coïncidences fortuites.

Un culte ancien de trois sœurs, étroitement associé à celui d'Athéna et d'Érechthée, existait sur l'Acropole d'Athènes. On les considérait filles de Cecrops, l'homme-serpent, le premier roi mythique d'Athènes, et leurs noms étaient *Aglauros* (ou, moins correctement, *Agraulos* <sup>(42)</sup>), *Pandrosos* et *Ersē* (ou *Hersē*, ou *Errē*) <sup>(43)</sup>. Euripide (*Ion*, 27) les appelait « vierges Aglaurides » toutes les trois. Pandrosos avait un sanctuaire adjacent à l'Erechtheion de l'ouest, et Aglauros, un terrain avec une grotte sur la pente nord de l'Acropole. Les auteurs anciens ne parlent pas de sanctuaire d'Ersē, mais puisqu'ils associaient son nom au festival des Arréphories, il se peut que la cave où descendaient les arréphores lui était dédiée.

*Aglauros* (synonyme d'*aglaos*) signifie « splendide, lumineuse, brillante » et est équivalent à l'épithète de la première fille de Baal : *bt ar*, « fille de Lumière ». Le nom de *Pandrosos* (*pan-*, « tout », et *drosos*, « rosée ») se passe de commentaire ; c'était elle, d'ailleurs, qui était invoquée, avec Hélios et les Hores, en cas de sécheresse

<sup>(41)</sup> Ch. VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*, p. 99 ; cf. C. H. GORDON, *UT*, § 19.2081. *Pgt* veut dire « jeune fille » en ugaritique.

<sup>(42)</sup> La forme *Aglauros* seule est attestée épigraphiquement.

<sup>(43)</sup> Les données des anciens auteurs, des inscriptions et des œuvres d'art antiques sur les filles de Cecrops, leurs sanctuaires, leurs mythes, ainsi que sur les Arréphories, sont recueillies chez J. G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, II, pp. 167-170, 337, 344-5 ; J. HARRISON, *Prolegomena*<sup>3</sup>, pp. 131-4 ; PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie*, articles en question.

grave. Elle est l'homologue exacte de *Tly*, la deuxième fille de Baal. Le nom de la troisième, *Ersê* ou *Hersê*, veut également dire « rosée » ; mais cette répétition n'est pas une raison suffisante pour voir en elle une addition tardive à Aglauros et Pandrosos <sup>(44)</sup>. Les filles de Baal étaient au nombre de trois, et deux d'entre elles étaient associées à la rosée. Mais il semble que l'interprétation d'Ersê comme *hersê*, « rosée », était une étymologie populaire influencée par l'analogie avec Pandrosos.

Le nom du festival dont l'explication la plus plausible le met en rapport avec Ersê <sup>(45)</sup> nous est parvenu en plusieurs variantes, dont *Errêphoria*, *Ersêphoria*, *Hersophoria* pouvaient provenir du mot *hersê*, « rosée ». Mais la forme la plus connue, *Arrêphoria*, contient l'élément *arrê* < \**arsê* qui ne signifie « rosée » en aucun dialecte grec <sup>(46)</sup> mais qui transcrit le nom d'*Arşy*, la troisième fille de Baal. Cela est confirmé par le fait que dans la triade athénienne des filles d'Erechthée, dédoublement des trois Agraulides, la troisième sœur porte le nom de *Chthonia*, traduction exacte d'*Arşy*. La correspondance Ersê — *Arşy* ne se limite pas à une ressemblance onomastique : le rituel des Arréphories était d'une nature chthonienne très prononcée.

Sur les Arréphories, célébrées annuellement au mois de Scirophorion (juin-juillet), Pausanias (I, 27, 3) avait ceci à relater :

« Deux jeunes filles habitent non loin du temple de la Poliade <sup>(47)</sup> ; les Athéniens les appellent *arrêphorot*. Elles sont logées un certain temps avec la déesse ; mais quand la fête arrive, elles célèbrent, la nuit, la cérémonie suivante. Elles mettent sur leurs têtes des objets que la prêtresse d'Athéna leur donne à porter, mais ce qu'elle leur donne, n'est pas connu ni de celle qui le donne, ni de celles qui le portent. Or il y a un enclos dans la ville, non loin du sanctuaire d'Aphrodite dite Aphrodite dans les Jardins, et il y a par là une descente souterraine naturelle. Les jeunes filles descendent par cette voie. Elles laissent leurs fardeaux en bas et, ayant reçu quelque chose d'autre, qui est enveloppé, le rapportent. Ces jeunes filles sont alors déchargées, et d'autres sont amenées à l'Acropole pour les remplacer. »

Deux inscriptions trouvées à l'Acropole parlent d'arréphores d'Athéna et Pandrosos, mais d'autres déesses chthoniennes pouvaient avoir leurs arréphores <sup>(48)</sup>, ce

<sup>(44)</sup> Comme le maintenaient J. HARRISON, *JHS*, XII (1891), p. 351, et *Prolegomena*, p. 287 ; M. P. NILSSON, *Gesch. d. griech. Religion*, I<sup>er</sup>, p. 442.

<sup>(45)</sup> Celle d'Istros et Moeris, acceptée notamment dans LIDDELL-SCOTT-JONES, *A Greek-English Dictionary*<sup>6</sup>, p. 247

<sup>(46)</sup> « Rosée » est *hersê* en attique, *eersê*, *aersê* dans le dialecte épique, *eersā* en dorien et éolien, *aersa*, *hersa* en crétois.

<sup>(47)</sup> La chambre Est de l'Érechthéion et, par extension, le temple tout entier.

<sup>(48)</sup> Déméter et Perséphone ; « la Terre surnommée Thémis » : Eileithya d'Agrae. Sur Eileithya, cf. J. HARRISON, *Themis*<sup>2</sup>, p. 241.

qui renforce notre supposition que c'était l'adaptation grecque d'*Aršy*, la Dame de la Terre, qui a donné son nom aux Arréphories. La visite nocturne des deux arréphores dans la cave souterraine symbolise la descente aux enfers des deux jeunes déesses de la rosée, *Pdry* et *Ṭly* du mythe ugaritique, devenues Aglauros et Pandrosos dans le culte athénien. Comme à Ugarit, la cérémonie reproduisait, sous une forme symbolique et atténuée, la coutume archaïque du sacrifice humain, notamment la précipitation de victimes vivantes. C'est ainsi qu'au temps de David, pour mettre fin à une sécheresse prolongée, sept descendants de Saül furent précipités du haut d'une montagne à Gibéon (II *Sam.* xxi, 1-10)<sup>(49)</sup>. D'après Lucien, *De deâ Syrâ*, 58, le rite consistant à sacrifier des animaux et même des enfants en les jetant tout vifs du haut des propylées subsistait encore de son vivant dans le grand temple syrien d'Hiérapolis.

Le souvenir de ce rituel a également survécu dans le mythe athénien des filles de Cecrops dont plusieurs auteurs anciens ont conservé des variantes peu divergentes. La Terre imprégnée par la semence d'Héphaïstos qui s'était écoulée lors de sa tentative pour s'emparer d'Athéna, donna naissance à Erichthonios qu'on représentait comme un garçon entouré de deux serpents, comme mi-garçon, mi-serpent, ou comme un serpent pur et simple. Athéna le plaça dans un coffret confié ensuite aux trois filles de Cecrops avec l'ordre de ne pas l'ouvrir. Deux de celles-ci, mues par la curiosité, ouvrirent le coffret et, saisies d'effroi à la vue de ce qu'il contenait, se jetèrent de l'escarpement de l'Acropole. D'après Amélesagoras, l'auteur apocryphe d'une *Atthis* composée au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au plus tard et basée sur des narrations sacerdotales (cité par Antigonos de Caryste, *Hist. mirab.*, 12), les sœurs coupables étaient Aglauros et Pandrosos. Amélesagoras ajoute un détail curieux : ayant remis le coffret aux filles de Cecrops, Athéna alla à Pellène et en détacha une montagne pour en faire un soutien à l'Acropole. Elle était en train de transporter la montagne lorsqu'une corneille l'avertit de ce qui s'était passé. La déesse laissa tomber la montagne, et celle-ci devint le Lycabettos au nord d'Athènes.

Le mythe des Agrauides contient les motifs suivants qui ont des parallèles dans le mythe ugaritique transmis dans I\* AB, col. V :

1. Deux des trois sœurs se tuent en se précipitant du haut de l'Acropole. La frayeur mystique qui les avait entraînées n'est qu'une explication étiologique du rite de sacrifice humain par précipitation. D'autres traditions liées à l'une d'elles, Aglauros (ou Agraulos), sont plus explicites à cet égard. On racontait qu'Agraulos s'était immolée

(49) D'après l'explication de W. ROBERTSON SMITH, *The Religion of the Semites*<sup>2</sup>, p. 419, n. 2 (où le verbe arabe correspondant à l'hébreu *hōq'ā'a* doit se lire *awuq'a'a*).

volontairement pour sa cité. En Chypre, d'après Porphyre, *De abst.*, II, 54 (dont le traité sur les sacrifices était basé sur une œuvre de Théophraste), des sacrifices humains étaient offerts à Aglauros et Diomède.

2. Si l'on accepte la version d'Amélasagoras, qui a plus de chances d'être conforme à la tradition sacerdotale, les sœurs qui s'étaient tuées étaient Aglauros et Pandrosos. Elles correspondent, comme nous l'avons vu, à *Pdry* et *Tly* qui descendirent aux enfers avec Baal. Ersê, qui n'a pas violé l'interdiction, correspondrait, en cela encore, à la déesse infernale, réceptrice du coffret à Adonis, que la version grecque du mythe phénicien appelle Perséphone.

3. La mort d'Aglauros et Pandrosos est mise en rapport avec l'enfant mystérieux enfermé dans un coffret et confié à leurs soins, dont la nature chthonienne est triplement exprimée : par son nom même *Erichthonios*, par sa naissance de la Terre, et par ses attributs ophiques. On se souviendra que Moïse, autre « enfant au coffret », était associé lui aussi à des serpents, et que le serpent était l'emblème de Ninazu sumérien, engendré par Enlil lors de sa descente au monde souterrain. Ailleurs nous avons avancé l'hypothèse que le nom de *Mt*, le fils chthonien de Baal, serait à lire *Muš* et dériverait du sumérien *muš*, « serpent », qu'on rencontre également comme *4Muš*, le dieu-serpent<sup>(50)</sup>.

4. Un motif vestigial qui ne joue pas de rôle essentiel dans le mythe rapporté par Amélasagoras, mais dont la conservation témoigne de sa haute antiquité, nous mène encore à I\* AB, col. V, où ce même motif remplit une fonction organique. Il s'agit de la montagne levée par Athéna après avoir remis Erichthonios aux filles de Cecrops. Dans le mythe ugaritique c'est Baal qui soulève une montagne, mais il le fait pour s'ouvrir la voie du monde souterrain où deux de ses filles l'accompagnent.

### 3

La triade des filles de Cecrops s'est dédoublée en celle des filles d'Érechthée, successeur mythique de Cecrops<sup>(51)</sup>. Leur mythe, comme celui des Agraulides, est dominé par le motif du sacrifice humain : quand Poseidon, pendant la guerre d'Athènes avec Éleusis, avait demandé qu'Érechthée lui immolât sa fille cadette, les deux autres se donnèrent la mort<sup>(52)</sup>. Leurs noms étaient Procris, Créuse et Chthonia. Le nom de

<sup>(50)</sup> Cf. *Hellenosemitica*, pp. 89, 229-233.

<sup>(51)</sup> Cf. J. HARRISON, *Prolegomena*<sup>2</sup>, p. 287. Le nombre de trois filles prédomine dans les sources ; certains auteurs faisaient d'Oreithyia, ravie par Borée, une quatrième fille d'Érechthée.

<sup>(52)</sup> D'après une variante athénienne du même motif, trois filles de Léos furent sacrifiées pour délivrer l'Attique d'une famine (sources chez J.G. FRAZER, *Pausanias*, II, p. 78).

la dernière est une traduction exacte d'*Aršy* qui, dans la triade des Agraulides, était transcrit *Ersé*. *Kreousa* (variante de *kreiousa*, « reine, souveraine ») rappelle, dans le contexte de la triade, l'épithète de *Ἰῆλυ* : *bt rb*, « fille de chef », ou celui, moins fréquent, de *Pdry* : *bt mlk*, « fille de roi ». Le mot *prokris*, variante de *proknis*, signifiait une espèce de figue <sup>(53)</sup> — fruit qui jouait un rôle considérable dans les rites et festivals d'Athènes. Les canéphores, jeunes filles qui portaient les corbeilles rituelles dans les processions, portaient des guirlandes de figues au cou (Aristophane, *Lysistrata*, 646), et lors de la fête des Thargélies, les deux boucs émissaires humains, les *pharmakoi*, étaient décorés de la même façon et portaient, à cette occasion, le nom significatif de *sybakchoi*, « bacchants-porcs » <sup>(54)</sup>. Le nom de Procris l'associait donc aux cultes de fertilité et aux sacrifices humains. Et, comme dans les cas précédents, le motif de l'enfant dans le coffret appartient au mythe des filles d'Érechthée; cette fois, c'est Créuse qui, comme la mère de Sargon ou celle de Moïse, abandonne dans un coffret son fils nouveau-né Ion, dont le père était Apollon.

Les filles de Cecrops étaient, d'autre part, apparentées aux Charites qui, avant d'assumer leur caractère classique de déesses de charme et de joie, avaient été des divinités chthoniennes, donneuses de fertilité, associées aux dieux infernaux <sup>(55)</sup>. Hésiode, *Théogonie*, 909, les appelle *Aglaïa*, *Euphrosyné* et *Thalia*. *Aglaïa*, « la brillante », est équivalente à *Aglauros* et à son prototype *Pdry*, « fille de Lumière », alors que le nom de *Thalia* reproduit très exactement celui de *Ἰῆλυ* que les Grecs, bien entendu, comprenaient comme un mot de leur propre langue, *thalia*, « floraison » <sup>(56)</sup>. Quant à *Euphrosyné*, « joie », on a raison de supposer que c'était un euphémisme, par antiphrase, pour désigner une divinité des enfers <sup>(57)</sup>. Hyginus, *Fabulae, praef.*, maintient qu'Euphrosyne était née *ex Nocte et Erebo*, et Cicéron, *De nat. deor.*, III, 44, attribuait la même filiation à *Gratia*. Euphrosyne, fille de l'Érèbe, correspond bien à *Aršy bt y'bdr*, surtout si l'on accepte l'explication du dernier vocable comme un attribut descriptif du royaume des morts. « A Athènes », dit Pausanias, IX, 35, 3, « en face de l'entrée de l'Acropole, il y a aussi les trois Charites; et près d'elles des mystères sont célébrés que l'on cache à la foule ». Ces mystères étaient probablement des rites

(53) Noté par G. RADKE ap. PAULY-WISSOWA, *RE*, XXIII, col. 608, mais il interprétait le nom comme une allusion à la licence sexuelle de Procris dans les contes où elle apparaît. Cf. cependant *ibid.*, col. 250, s. v. *Prokne*.

(54) Sur les Thargélies et les *pharmakoi*, cf. J. HARRISON, *Prolegomena*<sup>2</sup>, pp. 78-106; J. G. FRAZER, *The Golden Bough*<sup>7</sup>, IX, pp. 252-258, 271-272.

(55) PAULY-WISSOWA, *RE*, III, col. 2151, 2158, 2160; I, col. 825-30.

(56) La transcription du *ῥ* sémitique par *th* est en accord avec l'équivalence de la thêta grecque au *ῥ* par son nom, forme et position dans l'alphabet. Cf. phén. *Lῥt* = grec *Lapêthos* des bilingues chypriotes.

(57) Ainsi *Euphroné*, « joyeuse », était un surnom de la Nuit, et *Euphronidai*, des Érynies. Cf. V. BÉARD, *De l'origine des cultes arcadiens*, p. 203; PAULY-WISSOWA, *RE*, VI, col. 1219, 1225.

de fertilité, et il est possible que les cistes mystiques des autres rituels analogues figuraient parmi leurs accessoires.

Les motifs principaux du mythe athénien des Agraulides se rencontrent dans celui des filles du roi Staphylos (« grappe »), fils de Dionysos : Molpadie, Rhoio et Parthénos (Diodore, V, 62). Rhoio, enceinte des œuvres d'Apollon, fut enfermée par son père dans un coffre et lancée à la mer; échouée saine et sauve en Eubée ou à Délos, elle enfanta Anios, le roi-prêtre d'Apollon dans l'île qui lui était consacré. Molpadie et Parthénos se jetèrent d'un rocher dans la mer quand le vase de vin que leur père leur avait confié fut brisé par un porc. Apollon les ressuscita et leur donna des sanctuaires dans la Chersonèse de Carie : à Parthénos, celui de Boubastos, à Molpadia, sous le nom d'Hémithée, celui de Castabos. Dans le temple d'Hémithée, très important à l'époque classique, le vin était interdit : les libations se faisaient de lait et de miel seulement; et l'accès du temple était défendu à ceux qui avaient mangé du porc ou même touché cet animal. La prohibition de vin peut indiquer qu'Hémithée était une divinité chthonienne <sup>(58)</sup>; le tabou de porc est un trait nettement ouest-sémitique, et le rôle du porc dans le récit de la mort de Molpadie et Parthénos nous renvoie aux porcs dans le cortège de Baal et ses deux filles descendant aux enfers, et aux cochons dans le rite des Thesmophories. Il n'y a pas de rapport direct, lexique ou sémantique, entre les noms des filles de Staphylos et celles de Baal <sup>(59)</sup>, mais les deux triades sont de la même nature, et l'on peut soupçonner une certaine correspondance approximative entre Rhoio et *Pdry*, Parthénos et *Tly*, Molpadie-Hémithée et *Arşy*.

Ayant passé en revue plusieurs triades grecques et établi que le complexe de motifs mythiques et rituels qu'elles ont en commun remonte à un prototype ouest-sémitique qui nous est connu, notamment, par I\* AB, col. V, on se demande à quelle époque cet emprunt eut lieu <sup>(60)</sup>. Ici encore, comme dans le cas d'autres filiations mythologiques gréco-sémitiques, on ne peut guère penser qu'à l'époque mycénienne. Les

<sup>(58)</sup> Sur l'exclusion du vin dans les cultes des divinités chthoniennes, cf. J. HARRISON, *Prolegomena*, pp. 90-93, 594-7.

<sup>(59)</sup> *Rhoio* peut être dérivé de *rhoia*, « effusion » (et comparé à *Pdry*, « celle qui répand »), ou bien de *rhoa*, ionien et épique *rhoiê*, « grenade », un des symboles des dieux souterrains. *Molpadia* fait penser aux *molpoi*, corporation des chantes sacrés qui exerçait un véritable pouvoir politique à Milet, et aux Eumolpides d'Éleusis. *Parthenos*, « jeune fille », évoque la *Pjt* ugaritique, dont le nom a la même signification et qui « répand la rosée sur l'orge ».

<sup>(60)</sup> Les versions littéraires grecques de ces mythes ne sont pas antérieures au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et souvent sont beaucoup plus récentes. Mais il faut prendre en considération cette remarque d'Eduard Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, p. 48, n. 1 : « Il est parfaitement habituel dans toutes les histoires légendaires... qu'une version dérivée d'une légende soit attestée par écrit beaucoup plus tôt (dès Homère, par exemple) que la version primitive (ou l'usage cultuel) dont elle dérive (qui a pu n'être enregistrée que par les savants de l'époque hellénistique) ».

mythes grecs authentiques (à distinguer des constructions généalogiques artificielles et des créations libres de basse-époque) sont d'origine mycénienne, comme l'a démontré M. P. Nilsson <sup>(61)</sup>. Il y eut une continuité des lieux saints et de leurs cultes depuis le Bronze Récent jusqu'à la fin de l'antiquité, et cela est vrai, en particulier, pour le palais mycénien sur l'Acropole d'Athènes, auquel succéda le temple archaïque d'Athéna Polias, remplacé ensuite par l'Érechthéion <sup>(62)</sup>. Il faut donc admettre que le mythe et

TABLEAU

FILLES DE BAAL (Ugarit)	MYTHE DE MOÏSE (Exode)	FILLES DE CECROPS (Athènes)
<i>Pdry bt ar</i> « répandeuse, fille de lumière »	<i>Šiphrā</i> « brillante »	<i>Aglauros</i> « brillante »
<i>Ṭly bt rb</i> « celle de la rosée, fille de chef »	<i>Pu'ā</i> (< <i>Pḡt</i> « qui répand la rosée ») « jeune fille »	<i>Pandrosos</i> « rosée pour tous »
<i>Aršy bt y'bdr</i> « celle de la terre, fille des enfers »		<i>Ersē</i> (< <i>Aršy</i> ) « rosée » (étym. pop.)
<i>Mṭ</i>	<i>Moïse</i> (< <i>Mṭ</i> ) (en coffret)	<i>Erichthonios</i> (en coffret)

(61) *The Mycenaean Origin of Greek Mythology.*

(62) M. P. NILSSON, *A History of Greek Religion*<sup>2</sup>, p. 25.



le rituel de la triade des déesses de fertilité firent leur entrée en Grèce dès l'époque mycénienne, alors que la grande et prospère ville d'Ugarit était encore l'intermédiaire principal entre le Proche-Orient et le bassin Égéen et au moment où, pour citer une œuvre récente, « les Mycéniens, et les Crétois avant eux, semblent avoir vécu dans des conditions qui produisirent un entendement intime avec le monde oriental qui n'a jamais été répété ensuite »<sup>(63)</sup>.

COMPARATIF

FILLES D'ÉRECHTHÉE (Athènes)	CHARITES (Hésiode)	FILLES DE STAPHYLOS (Carie)
<i>Prokris</i> « figue »	<i>Aglaiā</i> « brillante »	<i>Rhoio</i> « effusion ? grenade ? »
<i>Kreousa</i> « souveraine »	<i>Thalia</i> (< <i>Tly</i> ) « floraison » (étym. pop.)	<i>Parthenos</i> « jeune fille » (cf. <i>Pgt</i> )
<i>Chthonia</i> « celle de la terre »	<i>Euphrosynē</i> « joie » (euphém.)	<i>Molpadia-Hēmithea</i> « chanteuse »
<i>Ion</i> (en coffret)		Rhoio et <i>Anios</i> en coffre flottant

(63) W. STEVENSON SMITH, *Interconnections in the Ancient Near East*, p. 185.



# ESSAI SUR LE POUVOIR DE LA DIVINITÉ A UGARIT ET EN ISRAËL

Henri CAZELLES

Pour éclairer les origines historiques de la civilisation d'Israël, cadre de la rédaction de la Bible, nous disposons maintenant outre de la Bible elle-même, des lettres et inscriptions (Jahdun-Lim) de Mari, des lettres (et gloses) de Tell-el-Amarna, des inscriptions phéniciennes et araméennes, de multiples allusions des textes égyptiens, des quelques tablettes du II<sup>e</sup> millénaire trouvées en Palestine même. Mais on sait que, pour les divinités ouest-sémitiques, les trouvailles de M. Schaeffer sur le site de Ras Shamra-Ugarit sont l'apport majeur de ces dernières décennies qui permet de situer le problème religieux tel que le courant de pensée biblique allait l'affronter. Il ne s'agit de faire du comparatisme statique avec des jugements de valeur; il s'agit de se représenter historiquement et concrètement comment ce que nous appelons la Révélation du Dieu d'Israël s'est constituée et développée au sein du monde ambiant. Les données sont complexes comme sont complexes les aspects religieux du II<sup>e</sup> Millénaire, mais il semble qu'une étude sur le pouvoir de la divinité puisse nous aider à y voir plus clair.

## I. — Les dieux et leurs pouvoirs

La religion d'Ugarit est aussi peu dogmatique que celle de Babylone et nous n'avons même pas ces hymnes et ces titulatures officielles qui nous donneraient une idée de l'orthodoxie de cour telle qu'on peut l'établir non seulement à Babylone, mais à Assur, à Hattus et à Thèbes. La titulature du roi Niqmad est sobre <sup>(1)</sup>. Il est roi (*šarru, mlk*) d'Ugarit, seigneur (*adn*) de *Yrgb* et, maître (*b'l*) de *Trmn*. Le sceau dynastique au nom de Yaqaru, « hommage au roi déifié » <sup>(2)</sup> ne nous donne aucun nom de dieu, mais seulement le triple emblème astral : soleil, lune, Vénus (Ishtar). Les listes

<sup>(1)</sup> Nous citons d'après la numérotation de l'*Ugaritic Textbook* de C. GORDON (Rome, 1965). Pour cette titulature 62, 56-57.

<sup>(2)</sup> J. NOUGAYROL, *Palais Royal d'Ugarit III*, p. xli sq., Pl. XVI, Paris, 1955.

divines, alphabétique<sup>(3)</sup> ou syllabiques<sup>(4)</sup>, avec ou sans les équivalences tirées d'autres « panthéons » nous donnent un certain ordre dans les divinités, mais nous serions en peine de dire s'il y a un dieu dynastique. Ce serait Adad avec Niqmad, mais un 'am avec 'Ammurapi et 'Ammistamru.

Ce que les mythes nous donnent ce sont des dieux en lutte pour le pouvoir. Cette lutte pour le pouvoir a un aspect politique, il est question de trône (*kĥt*), de royauté (*mlk*), de gouvernement (*drkt*)<sup>(5)</sup>, mais les divinités qui s'affrontent sont des forces cosmiques assez facilement reconnaissables surtout dans le cas de Baal, chevaucheur des nuées<sup>(6)</sup> dont « la parole est le verbe de l'arbre, le murmure de la pierre, la plainte des cieux avec la terre, de l'abîme avec les étoiles »<sup>(7)</sup>. C'est plus net encore pour Mot qui est traité par Anat comme le grain est traité lors de la moisson. Elle le saisit (*tĥd*) et l'abat (*ql*), il est coupé à l'épée (*hrb*), il est vanné (*dry*) à la fourche (*ĥtr*), il est brûlé au feu, il est moulu (*lhn*) à la meule (*rĥm*), il est semé (*dr'*) aux champs ou jeté à la mer; enfin il est question des oiseaux qui mangent (ou ne mangent pas) sa chair<sup>(8)</sup>. Quant à la déesse Soleil elle est le « lumineaire des dieux »<sup>(9)</sup>. Le dieu Lune est le protagoniste de l'hymne à Nikkal qu'il va épouser; il est l'illuminateur des cieux et resplendit lors de son mariage qui le fait gendre de Hirihibi roi de l'été<sup>(10)</sup>. Le dieu Ym est le dieu de la mer; il doit avoir quelques relations avec Ashérat « de la mer », mais celle-ci, mère des soixante-dix dieux<sup>(11)</sup> et épouse d'El, a d'autres attributs du fait de ses relations étroites avec El, lequel pose des problèmes sur lesquels nous reviendrons.

Ces divinités s'affrontent comme s'affrontent les puissances cosmiques dont la vie de l'homme est l'enjeu. Le monde des dieux et le monde des hommes s'interpénètrent naturellement. Les humains sont constamment en rapport avec ces forces et les puissances politiques ne sont que des puissances cosmiques nées du sol comme les autres; l'homme de chair doit les affronter comme les autres pour son bonheur ou son malheur. C'est plus net encore pour la Mésopotamie où, suivant le mot de Jacobsen<sup>(12)</sup>, le cosmos

(3) Texte 17.

(4) J. NOUGAYROL dans *CRAI*, 1957, p. 82 s.; 1960, p. 168. Voir aussi RS 24.244, C. VIROLLEAUD dans *CRAI*, 1962, p. 108; *GLECS*, IX, 41, 51 et M. ASTOUR dans *JAOS*, 86, 1966, p. 277.

(5) 49, V, 6 cf. VI, 33-35. On pourra se référer aux traductions facilement accessibles de L. GINSBERG (*ANET*). G.R. DRIVER (*Canaanite myths and Legends*), de C. GORDON (*Ugarit and Minoan Crete*), de A. JIRKU...

(6) v.g. 51, III, 11.

(7) Anat, III, 19-22.

(8) 49, II, 30-37 et variantes en V, 11-19.

(9) 51, VIII, 21.

(10) Texte 77, cf. A. HERDNER, *Semitica*, II, 17-21, Paris, 1949.

(11) 49, I, 16, 19; 51, VI, 46. Elle a un lien avec Tyr en son île (Keret, 198, 201).

(12) H. FRANKFORT, J. WILSON, T. JACOBSEN, W. IRWIN, *The Intellectual Adventure of Ancient Man*, Chicago, 1946, p. 125 ss.

est conçu comme un Etat; mais c'est vrai aussi d'Ugarit où le roi Keret est fils d'El<sup>(13)</sup>, où son premier né sucera le lait d'Ashérat et tétéra les mamelles de la vierge Anat<sup>(14)</sup>, où Aqhat fils de Daniel discute avec Anat<sup>(15)</sup>, où les dieux se révèlent aux rois et aux héros pour leur dire ce qu'ils ont à faire pour leur bien. Daniel est l'homme des Rephaïm, et il se présente comme un chef qui juge la veuve et l'orphelin, mais ces mêmes Rephaïm ont un banquet avec Baal et peuvent être considérés comme des divinités guérisseuses<sup>(16)</sup>. Nous avons cependant à Ugarit, *šdk* et *mšr* qui paraissent correspondre à Kittu ou Mesharu en Mésopotamie, Hu ou Siya en Egypte (mais sont-ce des abstractions ?); les éléments cultuels du « panthéon » d'Ugarit, *knr*, *šlm*, sont des puissances cosmiques comme les autres, quoique d'un degré inférieur et venant en fin de liste.

Ces divinités ont le dynamisme et le pouvoir des forces cosmiques et, en principe, rien ne limite ce pouvoir sinon le pouvoir des autres. Baal (Hadad)<sup>(17)</sup> dieu de l'orage s'établit sur terre grâce au temple concédé par El et, ceci à peine fait, entre en conflit avec Mot souterrain (51, VIII, 5-10). Il en meurt; sur son cadavre El et Anat accomplissent des rites de deuil. Il est porté par Anat sur les hauteurs du Saphon où on le dépose dans « la fosse des dieux de la terre » (*bḥrt 'elm arš*, 62, i, 18). Mais il en sort, semble-t-il, par son propre pouvoir. Ce n'est ni El (auquel la chose est révélée en songe), ni Anat, ni la déesse Soleil (qui le cherchent), qui lui rendent la vie. Cette vie est assez forte pour le rendre capable, non seulement de « faire pleuvoir les cieus d'huile et de faire couler des fleuves de miel » (49, III, 6s) mais de lutter contre Mot et d'arracher la souveraineté à celui dont il avait dû auparavant se proclamer le serviteur (67, ii, 19-20).

Mais il ne l'emporte pas sans l'action d'Anat, pas plus qu'il ne l'emporte sur le dieu de la Mer (texte 68) sans les deux massues que lui apporte le dieu artisan Hyn, dit aussi *kashir* et *hasis* (habile). Il semble même probable qu'il n'achève (*kly*) sa victoire que par une parole incantatoire d'Ashtart<sup>(18)</sup>. Dans un autre texte son pouvoir

(13) 125, 20.

(14) 128, II, 26 s. Sur le panneau d'ivoire, *Syria*, XXXI, 1954, Pl. VIII le roi est ainsi allaité.

(15) II Aqht VI.

(16) 121-124. Le lien entre Daniel et les Rephaïm est certain, mais *rp'i/e* ne peut guère être un pluriel ugaritique et il convient de traduire avec J. GRAY ou A. CAQUOT (*Syria*, XXXVII, 1960, p. 79-81) l'expression *mt rp'i* par héros guérisseur ou « homme de guérison ». GORDON ne traduit pas. *šdk* et *mšr* repérés par M. ASTOUR (*JAOS*, 1966, p. 282) sont moins des abstractions que les puissances du bon gouvernement.

(17) Ce qui n'empêche pas que Baal se présente « sous de multiples aspects ». M. SZNYCER, *Mythes et Dieux de la religion phénicienne*, dans *Archeologia*, 20, janv./fév. 1968, p. 31. M. POPE, *Baal-Hadad*, dans *Wörterbuch der Mythologie* (éd. H.W. HAUSSIG, I, 2, p. 253-264). Voir aussi M.J. MULDER, *Kanaänitische Geden in het oude Testament*, La Haye, 1965.

(18) 68, 28 : « par le nom que mugit Ashtart ».

n'est même pas limité par le pouvoir d'autres dieux, mais le pouvoir de « dévorants » (Virolleaud) du désert qui l'abattent (texte 75) et il est possible cette fois-ci qu'une aide soit nécessaire pour qu'il s'en tire.

La divinité apparemment la plus puissante, mais peut-être seulement la plus active, est Anat<sup>(19)</sup>. Elle massacre l'humanité du Levant sans résistance (Anat, ii), dispose de la rosée céleste et d'une sorte d'eau stellaire, elle enjambe les espaces terrestres avec rapidité. Dans le texte 76 Baal-Hadad lui reconnaît une puissance supérieure à la sienne. Il se prosterne devant elle et, dans sa proclamation de bienvenue, il se contente de dire qu'il oindra les « cornes de sa puissance ». C'est grâce à elle qu'il aura un fils et un héritier sans qu'on voie bien s'il est le progéniteur. Le texte 132 le laisse supposer, et dans le grand mythe des luttes de Baal c'est lui-même qui donne naissance à *Mt*, lequel n'est d'ailleurs pas fils d'Anat. Les relations entre Baal et sa sœur, la « vierge » (*btlt*) Anat sont donc évoquées de manières variées. Je croirais même que dans le texte RS 22.225 Anat acquiert un pouvoir supplémentaire en mangeant la chair et en buvant le sang de son frère<sup>(20)</sup>. Cette chair et ce sang du dieu de

(19) M. POPE, *Wörterbuch...*, p. 239; C. VIROLLEAUD, *Légendes de Babylone et de Canaan*, p. 88 s., Paris, 1949.

(20) Ce texte a déjà été fort étudié : C. VIROLLEAUD, dans *CRAI*, 1960, p. 180 ss.; M. ASTOUR, *RHR*, 164, 1963, p. 1-15; M. POPE, au *Congrès des Orientalistes (XXV<sup>e</sup>)* de New Delhi, 1964, p. 15 s.; S.E. LOEWENSTAMM, dans *Is. Expl. Jour.*, 13, 1963, p. 130 s. et E. LIPINSKI, *Les conceptions et couches merveilleuses de 'Anath*, dans *Syria*, XLII, 1963, p. 45-73. Il est à remarquer que, en Anat ii, c'est après avoir massacré l'humanité du Levant qu'Anat répand une eau des cieux et des étoiles. Outre les traductions citées note 4, voir celle de M. HELD, dans le *Festschrift Neumann*, Leiden, 1962, p. 284. D'autre part, le *šnw* arabe qui explique le *šnw* ugaritique ne signifie pas seulement « être brillant » mais premièrement « arroser le sol » ou « puiser ». Déjà en Anat ii le pouvoir qu'elle a sur les eaux célestes est associé aux « ondées (*rb̄b*) du chevaucheur des nuées ». Après s'être assimilé la force vitale de son frère Baal, elles se dirige (*pn*) de source (*'n*) en source jusqu'à une mystérieuse porte (*t̄gr*) qu'elle ne franchit pas et elle revient (*tb*). *t̄gr* (porte ou portier) est associé à *Šps* et *r̄sp* en 143. Anat évite le contact avec Resheph qui sera si nuisible à El. Le même texte 143 contient la racine *b̄tt* que nous retrouvons ici sous les formes *b̄ty* et *b̄tt*, le *bt* N° 609 du Lexique Aistleitner-Eissfeldt « disperser, abattre » (cf. arabe). Nous traduirons donc :

Anat s'en est allé puiser de l'eau  
 Elle voit que son frère est attrayant (cf. *yssm*, cf. 51, IV, 15 à propos d'un voyage stellaire)  
 Elle mange sa chair sans couteau,  
 Elle boit son sang sans coupe.  
 Elle se dirige vers la source du *b̄ty*, vers la source de la *b̄tt*  
 Elle se dirige vers la source du *m̄hr*, vers la source du *p̄hr*.  
 La source du portier ! La source du portier !  
 Du portier elle revient à la source du *p̄hr*,  
 Du *p̄hr* elle revient à la source du *m̄hr*  
 Du *m̄hr* elle revient à la source du *b̄ty*  
 Du *b̄ty* elle revient à la source de la *b̄tt*  
 En *b̄tt* elle s'établit.

La *b̄tt* serait Anat « celle qui abat » et le *b̄ty*, « Baal celui qui est abattu ». Leurs lieux sont voisins puisqu'ils sont frère et sœur, et peuvent être intervertis dans le trajet.

l'orage et de la pluie lui permet une randonnée dans les sources célestes. Reste que c'est elle qui mange et non elle qui est mangée. Cette déesse redoutable l'emporte même sur El le dieu suprême. Ce que l'épouse Ashérat n'avait pu obtenir (le temple pour Baal), Anat l'obtient soit par la promesse, soit par la menace suivant la traduction adoptée pour Anat V, 32-33, peu après avoir célébré ses victoires sur les adversaires de Baal : « N'ai-je pas écrasé Mer, aimé d'El, détruit Fleuve, le grand dieu, muselé vraiment Tannin, écrasé le serpent tortueux, le puissant aux Sept têtes, écrasé l'aimé des dieux de la terre (?), frappé Atik le veau de El, écrasé Feu, la chienne des dieux, anéanti Zebub, fille de El... » <sup>(21)</sup>.

## II. — El à Ugarit

Mais tous ces dieux frappés, morts, achevés, vivent encore. Il est probable que les avatars du dieu Seth dans le conte égyptien d'Horus et de Seth sont une évocation de ces anéantissements et réapparitions divines, évocation là encore des phénomènes cosmiques disparaissant et réapparaissant. La grande différence entre les humains et les dieux est à Ugarit ce qu'elle est dans la bouche de Siduri la cabaretière : quand les dieux ont créé l'humanité, c'est la mort qu'ils ont réservée aux humains, la vie ils l'ont gardée dans leurs mains <sup>(22)</sup>. D'où le scandale du fils de Keret quand il voit son père, fils de El, malade et mourant : « mourras-tu, ô père, comme les mortels ? » <sup>(23)</sup>. D'où le refus opposé par Aqhat à Anat qui lui propose l'immortalité en échange de son arc : « ne me trompes-pas, ô vierge, tes mensonges sont pénibles au noble » <sup>(24)</sup>. La divinité n'est pas omnisciente, même quand il s'agit d'El, le dieu suprême qui a besoin d'être prévenu et informé, fut-ce en songe. Mais il y a dans les divinités, surtout dans El, un renouvellement perpétuel de vie et même une effusion de vie qui en fait le géniteur et le procréateur par excellence.

El a ses faiblesses <sup>(25)</sup>. Il ne sort pas à son honneur d'un certain banquet avec les déesses et de sa rencontre avec le dieu Resheph qui lui inflige une double et humiliante

<sup>(21)</sup> Anat, III, 35-43.

<sup>(22)</sup> Tr. R. LABAT, *Les Ecrivains célèbres*, éd. Mazenod, Paris, 1961, p. 122 de Gilgamesh, X, 2.

<sup>(23)</sup> 125, 20/21.

<sup>(24)</sup> Cf. A. HERDNER, *Les Ecrivains célèbres* (cf. note 22), p. 148.

<sup>(25)</sup> Sur El voir R. DUSSAUD, *Yahvé fils de El*, dans *Syria*, XXXIV, 1957, p. 232-242; C. SCHAEFFER, *Nouveaux témoignages du culte de El et de Baal à Ras-Shamra-Ugarit et ailleurs en Syrie-Palestine*, dans *Syria*, XLIII, 1966, p. 1-19; O. EISSFELDT, *El im ugaritischen Pantheon*, Berlin, 1951; M. POPE, *El in the Ugaritic Texts*, Leiden, 1955; J. GRAY, *The Legacy of Canaan*, 2<sup>e</sup> éd., Leiden, 1965, p. 154-162; *Social Aspects of Canaanite Religion*, dans *Suppl. Vet. Test.*, XV (Congrès de Genève), Leiden, 1966, p. 172 s. On peut hésiter entre *il* et *el* puisque le scribe qui nous a donné les équivalences entre l'abécédaire ugaritique et le sylla-

maladie <sup>(26)</sup>. Même dans le grand texte où s'affirme sa suprématie dans l'octroi d'un temple à Baal, sa décision dépend des menaces d'Anat (ou de ses promesses). Il a des traits évidents de sénilité, soulignés par M. Pope et, de plus, il est lointain. C'est une véritable expédition pour Ashérat que d'aller trouver El au confluent des deux abîmes d'où il fait couler les fleuves; tandis que l'impétueuse Anat peut bondir, il faut à Ashérat un ânon et surtout deux guides de type stellaire, Qadesh et Amrar (51, IV, 16s) qui « éclairent » la voie. El a certainement quelques-uns des traits des grands dieux des primitifs qui ont toute sorte de qualités mais n'agissent plus.

El n'en est pas moins à la tête du panthéon d'Ugarit sous deux noms <sup>(26 bis)</sup> dont le premier est *il ab*, le second *il* purement et simplement. Si dans la liste divine avec équivalences sumériennes et hurrites à *ilu(m)* correspond le hurrite *kumurwe* et le sumérien Enlil, c'est donc à la divinité suprême An sumérien (*ilu* en accadien) que correspond le *il ab* (*il abi*) ugaritique. Impressionné peut-être par la diversité des mythes sur El, ou par les mythes hurrites sur *Kumurwe* (Kumarbi) <sup>(27)</sup>, le scribe y a vu une autre divinité, la seconde divinité de la triade suprême mésopotamienne.

El est avant tout père, c'est-à-dire progéniteur, d'où ses titres de *ab šnm* <sup>(28)</sup> et de *ab adm*; si la première expression présente des difficultés de traduction, la seconde est habituellement rendue par « père de l'humanité ». On ne trouve pas l'expression « père des dieux » <sup>(29)</sup>, mais il est père d'Anat (Anat, v, 18, 35), de Mot (67, I, 7 ...), de Yam (137, 33, 36), de Yaw (Anat, x, IV, 14), de Kashir (Anat, ix, iii, 5) (si la reconstitution est exacte mais elle est très probable), de Shapash (49, iv, 34), de Zebub (Anat, iv, 43) et même de Baal (Anat, v, 43; 2 Aqhat, I, 24) quoiqu'il soit dit par ailleurs *Bn dgn*.

baire accadien donne *i* pour le second aleph. Mais il est certain que le signe valait aussi pour e. Elume est attesté dans l'onomastique accadienne de III<sup>e</sup> millénaire (cf. J. BOTTÉRO, *Le Antiche Divinità semitiche*, Rome, 1958, p. 38) et dans les tablettes de Taanak (F. HROZNY, dans E. SELLIN, *Tell Ta'annek*, Wien, 1902, p. 119 : E-lu-ra-i-ba).

(26) RS 258, cf. C. VIROLLEAUD, *GLECS*, IX (9, 5, 1962), p. 51-52, *CRAI*, 1962, p. 110.

(26 bis) Il y en a même trois dans la liste alphabétique, le premier étant *il spn*. Le nom du second est mal conservé en alphabétique; mais la copie du corpus de A. HERDNER (n° 29) me paraît laisser peu de place pour la lecture *i* et il me semble préférable de lire *ilab* plutôt que *ilib*, lecture plus en accord avec l'accadien *il abi*. Le dédoublement de Anu(= Il) en un *il* du Saphon et un *il* « de mon père » (du moins littéralement, voir *infra*) correspond peut-être à un problème propre à Ugarit; le El qui donne autorisation de construire un temple à Baal sur le Saphon paraissait différent du dieu de l'ancêtre dynastique.

(27) O. GURNEY résume le mythe dans *The Hittites*, Londres, 1952, p. 190-2. Il vient après Anu et avant le dieu de l'orage. Sur ces équivalences dans la tablette ugaritique, J. NOUGAYROL, *CRAI*, 1960, p. 168.

(28) Il est difficile de traduire « père des années » puisque le pluriel d'année est *šnt* à Ugarit. En fonction de RS 22.225 étudié à la note 20, où *šnwt* se dit d'Anat qui va chercher de l'eau, au passif (cf. *bnwt*), *šnm* me paraît l'actif de ce verbe : faire couler de l'eau, ce qui convient bien à El, père qui fait couler les fleuves, participe actif avec *m*, de même que le *y* de *qny* se syncope dans *elqnm* et *qnmik*, qu'on a *elnm* ou *elnym*, *iny* donne *inm*, *mny* donne *mnt*, *kny* donne *kst* : voir D. YOUNG, *Concordance of Ugaritic*, *passim*, Rome, 1956.

(29) Voir cependant le *ab bn el* de 2, 25 discuté par EISSFELDT (p. 65) et GRAY (*SVT*, XV, 162).



L'expression *bny bnwt* qu'on traduit par « créateur de la créature » n'évoque pas une création *ex nihilo*, d'autant moins que nous n'avons pas encore de cosmogonie ugaritique, mais *bny* est à interpréter dans le sens du *banû* qui apparaît fréquemment dans les titulatures divines<sup>(30)</sup>, spécialement sous la forme *bānu nabnit* et *ban binutu*, producteur plutôt que créateur. Son titre de taureau, *tôr*, va dans le même sens et s'associe bien à son rôle de fertilisateur par les fleuves. Marduk est dit également « celui qui fait couler les fleuves »<sup>(31)</sup> et dans la Grèce primitive le fleuve est souvent représenté sous la forme d'un taureau de même que Poseidon était *Poseidon Taureios*<sup>(32)</sup>.

Sa puissance de vie et de fécondité est liée à son attribut de sagesse. Il est *hkm*. Ceci est dit à quatre reprises et n'est dit que de lui ou en référence à lui (126, iv, 3). Tandis que le dieu Hyn est *hasis*, possède une habileté industrielle, l'attribut *hkm* qui appartient par excellence à El est une sagesse pourvoyeuse de vie<sup>(33)</sup>. A deux reprises les déesses qui viennent intercéder pour Baal invoquent cette sagesse de El comme liée à une vie éternelle et, très probablement, heureuse (51, iv, 41 s) :

Ton ordre (*thm*), ô El, est sage  
ta sagesse est avec (*'m*) l'éternité  
ton ordre est vie heureuse (*h̄z̄t*).

et plus loin Ashérat s'écrie après avoir obtenu l'ordre désiré :

Tu es grand ô El, certes tu es sage  
certes la blancheur de ta barbe t'a instruit

qu'on peut aussi traduire, avec allusion non plus à la vieillesse de El, mais à une possibilité de rajeunissement :

O El, certes ta sagesse est grande  
certes tu pourras écarter pour toi la blancheur de ta barbe.

Le pouvoir de El s'exprime aussi par le titre de roi, généralement associé à celui de *ab šnm*, mais il ne faut pas oublier que le *mlk* ouest-sémitique correspond à une racine *malāku* qui implique réflexion et conseil, tandis que le *šarru* accadien est plus héroïque et militaire. La domination suprême de El n'est pas d'ordre guerrier, encore

(30) K. TALLQUIST, *Goetter Epitheta*, Helsinki, 1938, p. 68-71.

(31) L.W. KING, *Babylonian Magic and Sorcery*, N° 12; tr. von SODEN dans FALKENSTEIN VON SODEN, *Sumerische und Akkadische Hymnen und Gebete*, Zürich-Stuttgart, 1953, p. 303. Le pouvoir procréateur de El est décrit en 52, 34-35 par une comparaison avec la mer, *yd el kym*, et un mot que GORDON traduit par « déluge ».

(32) J. FESTUGIÈRE, *La religion grecque*, dans *Histoire Générale des Religions* (éd. Quillet), Paris, 1944, p. 52.

(33) Discussion dans *Les Sagesse du Proche Orient ancien* (Colloque de Strasbourg), Paris, 1963, p. 36-38. A cause de II Ker (126), IV, 3, on peut se demander si l'habileté du dieu artisan *ktr* ne vient pas de ce qu'il est « semblable au taureau (El) » *ktr*.

(34) Je ne crois pas qu'il soit encore repéré en sud-sémitique.

moins tyrannique. Il est avant tout *ltpn*, c'est-à-dire « bienveillant, qui traite avec bonté », comme nous le montre l'arabe. Il est aussi *d ped*, traduit par Gordon « God of Mercy ». La racine, connue de l'arabe, est en relation avec le cœur. Le verbe signifie nettement abattre le cœur, décourager<sup>(34)</sup>. Sous la forme *fu'ad* le sens est actif, c'est le cœur comme siège du courage et des passions. En fait notre *ped* ugaritique correspond plutôt au *fa'yd* passif, démoralisé, et c'est le sens de la racine. El n'est pas le démoralisateur de l'ennemi, il est pitoyable et condescendant. Comme *fu'ad* désigne non seulement le cœur mais les viscères, on voit mieux la correspondance entre *d ped* et le mythe où El, rencontrant Reshef, est atteint aux viscères.

Père à la barbe blanche, El dieu suprême est un roi qui cède. Il accorde à Anat ce qu'elle désire, puis donne à Ashtar fils d'Ashérat le trône à la mort de Baal, bien que cet Ashtar s'avère insuffisant. Il abandonne Baal aux exigences de Yam, bien qu'il siège sur la montagne de *Ll* entouré de l'assemblée des dieux. Sa vieillesse est toute proche de la déliquescence, au sens le plus concret du mot. Sa situation a quelque chose de l'Anu mésopotamien, lointain, peu actif, mais devant lequel étaient déposés les insignes de la souveraineté.

### III. — El et les « anges » dans la Genèse

Cette figure du dieu suprême ouest-sémitique est importante pour le bibliste car, dans une série de lieux saints cananéens où les Patriarches font des actes de culte, la divinité est invoquée sous le nom de El, mais avec un second nom accolé au premier. C'est tout d'abord à Salem (Jerusalem) El Elyon en *Gen.*, xiv, 18. Viennent ensuite El Roy au puits de Lahay Roy entre Cadès et Bered, très au sud de Bersabée (xvi, 13), El Olam à Bersabée (xxi, 33), El Elohey Israel à Sichem (xxxiii, 20), Ha El Bethel (avec article) à Bethel (xxxi, 13), enfin le El Shadday (versions) de *Gen.* XLIX, 25 (repris par le document sacerdotal en xvii, 1...) dans la bénédiction de Joseph.

On y voit généralement des divinités locales (Gunkel<sup>(35)</sup>, Alt<sup>(36)</sup>), ou bien un El qualifié par une épithète (Cross)<sup>(37)</sup>. En fait nos auteurs bibliques se trouvaient devant une situation locale complexe. Shadday n'est pas rattaché à un sanctuaire local et on y voit plutôt le « montagneux » (Albright<sup>(38)</sup>, Cross); l'article qu'il y a devant El Bethel

(35) *Genesis*, 1910, v.g. p. 189. On trouvera dans H. WEIDMAN, *Die Patriarchen und ihre Religion*, Göttingen, 1968, un résumé des travaux allemands.

(36) *Der Gott der Väter*, Göttingen, 1929.

(37) *Yahweh and the God of the Patriarchs*, dans *Harvard Theol. Rev.*, 55, 1962, p. 225-259.

(38) *The Names Shadday and Abram*, dans *Jour. Bibl. Lit.*, 54, 1935, p. 173-193. Mais M. WEIPPERT, *Erwägungen zur Etymologie des Gottesnamens 'El Saddaj*, dans *ZDMG*, 111, 1961, p. 42-62, préfère rattacher

exclut un rapport de détermination et interdit de traduire « El de Bethel ». Si certains lieux saints sont rattachés à El, d'autres comme celui du sacrifice d'Isaac le sont à Yahvé (*Yire'eh*) et les anges (*maleakim*) de Mamre (xix, 1) posent d'autres problèmes. Mais on peut voir dans ces seconds noms des divinités locales identifiées à El sous la forme de binômes dont un des plus célèbres est le Ashtar-Kamosh de la stèle de Moab. Elohey Israel n'est pas épithète, mais le Dieu d'Israël. Elyon est connu comme divinité par Philon de Byblos et la stèle de Sfire<sup>(39)</sup>. Bethel est bien attesté. Olam correspond au Oulômos de Damascius<sup>(40)</sup> dont il fait provenir Chousoros, connu maintenant par Ugarit. On a *ilšdy* qui correspond à El Shadday dans une inscription thamoudéenne publiée par Littmann<sup>(41)</sup> et Shadday tout court dans des noms propres<sup>(42)</sup>. Le cas de El Roy est plus complexe. Le lieu s'appelle « puits de Lahay Roy ». Nous sommes dans une région fréquentée par les arabes nabatéens et, en sud sémitique comme dans le Coran<sup>(43)</sup>, Roy est un épithète divin. Mais dans le récit Lahay Roy devient El Roy;

*šaddai* à *sadeh*, campagne, et invoque en ce sens l'*ʾttrt šd*, Ashtar de la campagne de 1951, 1106, 52, 55. Comme les Araméens de *I Reg.*, xx, 28 considèrent que le Dieu d'Israël est un Dieu des montagnes et non des plaines, et comme le dieu Amurru est appelé *bel šade* (J.R. KUPPER, *L'Iconographie du dieu Amurru*, Bruxelles, 1961, p. 62, réserve le sens de *šadu* qui serait aussi le plateau désertique, mais l'opposition reste avec les plaines fertiles) la position d'Albright reste très forte. Je réserverai la possibilité d'une contamination avec le *šedu* divinité protectrice (*Suppl. Dict. Bible*, VII, 147). Voir plus loin note 42.

(39) R. LACK, *Les Origines de Elyon, le Très Haut, dans la tradition culturelle d'Israël*, dans *Cath. Bibl. Quart.*, 24, 1962, p. 44-64. MILIK vient de rassembler les données sur le dieu Béthel dans *Biblica*, 1968, 565-577.

(40) *Problèmes et Solutions touchant les premiers principes*; 125ter, tr. CHAIGNET, 1898, Bruxelles (réimpression anastatique 1964). On a peut-être un *'el du-ʾolami* dans les inscriptions proto-sinaïtiques (F. CROSS, *op. cit.*, p. 238 et W.F. ALBRIGHT, *The protosinaitic Inscriptions and their Decipherment*, Harvard, 1966, p. 13) et certainement un *šmš ʾlm* dans l'inscription de Karatepe. Pour Damascius (et sans doute Mochos dont il dépend) Oulômos est « le dieu intelligible » ce qui correspondrait bien à une ancienne divinité solaire. Le Olam de Bersabée serait une ancienne divinité solaire, comme Re de la toute proche Egypte qualifié souvent de *nb nḥh*, maître d'éternité. Sur la divinité solaire ugaritique voir A. CAQUOT, dans *Syria*, XXXVI, 1959, p. 90-101. Cette « fille de El » ne serait qu'un « élément d'explication de caractère scientifique, emprunté à l'observation de la nature ». Damascius n'aurait fait qu'accentuer cet élément intellectuel.

(41) A. VAN DEN BRANDEN, *Les Inscriptions Thamoudéennes*, Louvain, 1950, p. 347.

(42) E.C.B. MACLAURIN, dans *Abr-Nahrain*, III, p. 99-118, en compte trois en hébreu et beaucoup plus avec *šadu* (p. 100 et 103 d'après J.R. KUPPER, *Les Nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*). Mais il ne croit pas possible de rattacher *šaddaj* à *šadu* à cause du redoublement du *d* (mais BEZOLD, *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, 265b, connaît des formes en *šaddu*) et il y verrait un dieu de l'orage; le shaphel *šdd* correspond au hiphal *hdd* (Hadad dieu de l'orage) d'une racine sémitique *wdd*. Il reconnaît le caractère foncièrement protecteur de Shadday (p. 102 « he can protect »). En *Gen.*, XLIX, 25 le secours et la bénédiction sont liés à une effusion d'eau, mais dans deux autres textes anciens (*Num.*, xxiv, 4, 16) c'est plus révélation que manifestation de puissance.

(43) Y. MOUBARAC, *Les noms, titres et attributs de Dieu dans le Coran et leurs correspondants en épigraphie sud-sémitique*, Louvain, 1955, p. 28. On ne peut rien conclure de l'égyptien, G. LEFEBVRE ayant montré que *Roy* dans *Romé-Roy* n'est qu'un diminutif du même personnage (*Histoire des Grands Prêtres d'Amon de Karnak*, Paris, 1929, p. 140-154). *Lahaj* ne paraît pas connue comme divinité, mais vient d'une

cette alternance va se combiner avec l'alternance entre Yahvé lui-même et l'ange (*maleak*) de Yahvé où le premier assume finalement la manifestation de l'autre. Il semble donc que l'auteur biblique, ou la tradition qu'il enregistre, assimile les divinités locales ou tribales à El ou les réduit à être les envoyés, *maleakim*, de El. Est-ce une manière de proclamer que le Dieu des Patriarches n'est autre que le dieu suprême du panthéon reconnu par les Cananéens ou sémites du lieu ? En tout cas, comme les textes d'Ugarit connaissent l'envoi de divinités inférieures par une divinité supérieure et appellent même parfois ces envoyés du nom de *maleak*, ange<sup>(44)</sup>, on ne peut voir dans cette notion un désir d'hypostatisation pour sauvegarder la transcendance de Dieu. Le problème est tout autre : pourquoi les auteurs bibliques utilisent-ils cette vieille notion cananéenne au profit du Dieu des Patriarches et de son pouvoir ? Et pourquoi s'expriment-ils en insistant aussitôt sur la présence immédiate de ce Dieu alors même qu'ils ont mis les paroles dans la bouche de l'ange ?

On voit combien la découverte des textes d'Ugarit modifie l'optique avec laquelle on aborde les données sur les sanctuaires locaux dans le cycle patriarcal. La notion d'ange, *maleak*, n'est pas tardive, elle est prébiblique, et la théophanie du Puits de Lahay Roy est rédigée par l'auteur biblique de manière à identifier l'obscur divinité locale, *Laḥay*, à un *maleak*, un subordonné de El. Au sanctuaire de Mamre, d'après *Gen.*, xviii-xix, la situation est analogue, avec des différences. Ce sont deux *maleakim* qui sont « envoyés » de Mamre à Sodome, de même qu'à Ugarit les divinités inférieures sont envoyées par paires en mission : Gpn et Ugr, Qadesh et Amrar. Le troisième personnage accueilli par Abraham et qu'il reçoit avec Sara dans des conditions analogues à celles où Daniel et Mešet Dantiya<sup>(45)</sup> accueillent le dieu artisan, n'est pas appelé El. Il reste au sanctuaire du patriarche. L'auteur biblique n'a pas gardé le nom des deux envoyés, anciennes divinités locales comme Lahay et réduites à un état subordonné. La situation est encore plus complexe au ch. xxii à cause de la fusion des traditions J et E. Le lieu s'appelle *Yahve Yire'eh*, « Yahvé voit »<sup>(46)</sup>, mais impliquant

bonne racine sémitique. *laḥ* est « proche parent » en safaïtique (cf. G. RYCKMANS, *Les noms propres sud-sémitiques*, I, p. 120, Louvain, 1934), la fraîcheur et la virilité en hébreu, *Dl.*, xxxiv, 7). Mais *Laḥaj* peut venir de *Laḥwi*, amorite (HUFFMON, *Amorite Personal Names in the Mari Texts*, Baltimore, 1965, p. 79) lu *Laḥya*; beaucoup voient dans ce *Laḥwi* un équivalent de Yahu, Yahwi ou Yawi.

<sup>(44)</sup> 137 (III AB, B), 11, 22 *mlak ym*, envoyés du dieu de la mer.

<sup>(45)</sup> 2 Aqhat V, 13-32. Daniel et sa femme voient venir le dieu, Daniel donne ordre à sa femme de lui préparer un repas; il l'accepte puis part avec une promesse.

<sup>(46)</sup> On traduit souvent « pourvoit » mais ce n'est pas le sens, même dans le grec. Le texte J insiste ici comme pour les autres sanctuaires (Mamre, *Lahaj Roy*; cf. *Num.*, xiv, 14; *Ex.*, xxxiv, 20, cf. 24) sur la « vision de Dieu ». C'est pour E qu'on ne peut voir Dieu sans mourir. Il n'y a pas de raison de refuser à J au moins les vv 15-18 et SPEISER, dans son commentaire récent, a raison de soupçonner à la base une part plus large de J; mais E domine dans la rédaction actuelle. Le *ne'um* se retrouve dans les oracles de Balaam *Num.*, xxiv (J).

providence au v. 8(E). L'ange de Yahvé est nommé en 11 et 15, mais ange seulement en 12 avec référence à El(ohim). Des commentateurs<sup>(47)</sup> soupçonnent à juste titre que Yahveh s'est substitué en J à l'antique divinité de Jérusalem, *yireeh* étant une étymologie artificielle de *yeru*; le nom primitif cananéen de ce *maleak* serait soit *Sedek* soit *Salem*, tous deux connus du panthéon phénicien, l'un apparaissant dans les noms des rois jébuséens (Adoni Sedek) et l'autre dans le nom de la ville. La théophanie de l'Horeb en *Ex.*, un fait aussi intervenir un *maleak*, probablement le *zi Sinai*<sup>(48)</sup> (*du Sineh* comme Dusarès) du cantique de Débora (*Jud.*, v, 5), l'habitant du Buisson, *shókeny Sineh*, de *Deut.*, xxxiii, 16.

Dans les textes elohistes comme *Gen.*, xxviii, 12 les anges, divinités anciennes réduites à l'état de serviteurs, assurent le lien entre le ciel et la terre; c'est aussi le cas dans le livre des *Juges* (vi, 21-23 pour le sanctuaire de *Yahvé shalom*; xiii, 20 à Soreah). Mais pour le Jahviste le problème théologique n'est pas le même. Il n'y a pas à relier le ciel à la terre car Yahvé « est en ce lieu » (xxviii, 16). C'est un problème de pouvoir, et la révélation de l'ange à Abraham en xxii, 17b (version J du sacrifice d'Isaac) a une allusion politique nette : « ta postérité conquerra la porte de ses ennemis ». Cet oracle a sa pleine portée si Yahve Yireeh représente Jérusalem capitale de la dynastie davidique. C'est en fonction du Dieu de la dynastie régnant sur un royaume unifié où les sanctuaires locaux n'ont pas été détruits que travaille notre auteur pour montrer que les *legenda* et traditions de ces sanctuaires où sont passés les Pères se rapportent à leur Dieu, les *numina* cananéens n'étant que des *maleakim* subordonnés. Partout où s'étend le pouvoir de David et de ses successeurs s'étend le pouvoir supérieur de son Dieu qui est celui d'Abraham et de Moïse.

Au temps de David comme au temps du Jahviste le Dieu national est Yahvé. Mais la rédaction de ce même Jahviste suppose un travail préalable puisque c'est un texte J qui parle de El à Lahay Roy, à Bersabée. Je crois même qu'un texte J est sous-jacent à la rédaction actuelle de l'épisode de Melkisedek roi de Salem, fortement remanié lors de la fusion opérée par un auteur deutéronomiste<sup>(49)</sup> avec le texte sur la

(47) GUNDEL pense plutôt à un Jeruel (II *Chr.*, xx, 16) ou à l'Ariel d'*Is.*, xxix (qui est Jérusalem).

(48) W.F. ALBRIGHT, *De l'âge de pierre à la chrétienté*, tr. fr., 1951, p. 191.

(49) M. ASTOUR, *Politie and cosmic Symbolism in Genesis 14 and its Babylonian Sources*, dans *Biblical Motifs*, éd. A. Altmann, Harvard, 1966, p. 65-112, a réétudié avec soin les tablettes Spartoli et signalé des éléments deutéronomiques de la rédaction actuelle. De fait le procédé d'identification des peuples et de leurs territoires est typique de *Deut.*, 1-iv. Je crois que la thèse gagnerait en force si on distinguait plus nettement les deux éléments à la base de la rédaction actuelle : 1) le roi de Sodome et Abram devant Melkisedek de Salem; 2) la campagne des Coalisés qui se termine à Hoba au nord de Damas, d'autant que le *'emeq Shaueh* ne trouve de bon correspondant que dans le mont Saoua des campagnes assyriennes, entre Hatrak et Byblos d'après Téglath Phalazar III (LUCKENBILL, I, 770, 815, *Ancient Records of Assyria*).

campagne des rois se terminant au nord de Damas. C'est antérieurement à l'œuvre du Jahviste que El a assimilé le pouvoir des anciennes divinités locales et ceci dans des sanctuaires du sud et de l'extrême sud judéen. Pour certains sanctuaires, le Jahviste subordonne directement au Dieu dynastique le numen local; dans d'autres cas il admet une subordination ou identification préalable à El. Avec Eissfeldt nous pensons spontanément qu'il y a là une référence au dieu suprême du panthéon ugaritique, souverain débonnaire, mais souverain, qui donne vie et fait couler les fleuves. C'est un El cosmique, si lointain qu'il soit, ayant donc tout spécialement besoin de *maleakim* pour intervenir dans la vie terrestre.

#### IV. — El et le dieu personnel

Toutefois, déjà à Ugarit, El n'est pas que dieu cosmique. Il se révèle en songe à Keret pour lui révéler la manière de rétablir sa maison déchu par la perte de sa première femme et de ses enfants. C'est lui aussi qui exauce Daniel après les rites d'incubation et lui donne une postérité, mais cette fois-ci après médiation de Baal. Ces révélations privées correspondent à un autre type religieux qui, précisément, domine la geste patriarcale et qu'on retrouve dans ce que J. Nougayrol appelait récemment « ce qu'il y a de plus humble dans la religion mésopotamienne » : le dieu personnel, celui qui se définit par son pouvoir et son action en faveur de son fidèle<sup>(50)</sup>. Au-delà de la religion des sanctuaires cananéens, de leurs *numina* et de leurs *legenda* le Jahviste et l'Elohiste supposent un type de religion que nous connaissons fort bien maintenant par les hymnes et supplications suméro-accadiens<sup>(51)</sup>, mais aussi dans des textes variés, même médicaux.

Le dieu ou la déesse personnels se tiennent à la « droite » ou à la « gauche » de celui qu'ils protègent. Cette protection est efficace, ce qui suppose un pouvoir réel de ce dieu même si, dans des scènes de présentation, ils introduisent le fidèle auprès d'une divinité supérieure. Le dieu personnel est si près de l'homme qu'il est non seulement à sa droite et à sa gauche mais « en son corps ». Il en sort quand il est irrité, notamment par ses fautes. Alors il est exposé à tous les dangers : « Un homme dont

<sup>(50)</sup> Voir J. BOTTÉRO, *La religion babylonienne*, Paris, 1952, p. 53. DHORME avait donné beaucoup de textes dans *La religion assyro-babylonienne* de 1910 à propos du « dieu de l'homme », p. 198-202 et il y en aurait beaucoup à ajouter (*Suppl. Dict. Bibl.*, VII, 142-4; dernièrement KOCHER, *Bab. Ass. Medizin*, Berlin, III, 315, II, 26-29). C'est la divinité protectrice, *Schutzgottheit* ou *Schutzgott* des assyriologues allemands, mais l'article du *Wörterbuch der Mythologie*, I, 124 est extrêmement sommaire, même avec son renvoi à *Dämonen* (I, 49, *sédu*).

<sup>(51)</sup> Textes facilement accessibles dans l'ouvrage de FALKENSTEIN-VON SODEN cité note 31.

son dieu s'est écarté (les esprits mauvais) fondent sur lui et le couvrent comme un vêtement » (*Šurpu*, VII, 19/20)<sup>(52)</sup>; « Celui qui n'a pas de dieu, lorsqu'il marche dans la rue, le mal de tête le saisit comme un vêtement » (*Cuneiform Texts*, XVII, 14, "O", 8s). Il est exposé à toutes sortes de maladies et d'agressions. Au contraire, s'il est présent, le dieu ou la déesse peuvent « protéger, sauvegarder, libérer, faire vivre et rendre parfait sont en ton pouvoir »<sup>(53)</sup>. Il est capable de relever celui qui est abaissé, de soutenir le faible<sup>(54)</sup>, « de délivrer le captif, de prendre par la main celui qui est tombé » (*Beiträge Ass.*, v, 375, 23). Aussi « le dieu de l'homme est un pasteur qui cherche la nourriture de l'homme » (*C.T.*, XVI, 12, 45s).

Cette protection efficace se double de promesses. « Mon dieu, mon Seigneur, protecteur de ma vie, qui fait exister ma descendance »<sup>(55)</sup>, dit une prière de réconciliation (*Dingir-sag dibba*). Non seulement les fidèles et les rois reçoivent ainsi promesses de descendance, mais ils reçoivent aussi promesses de royauté longue et prospère; pour Ishme-Dagan Enlil a « décidé le destin : un trône qui proclame les lois, une couronne qui prolonge la vie, un sceptre puissant qui conduit harmonieusement des sujets fidèles... Que le champ fidèle produise pour toi sans cesse du grain et que les greniers soient pleins ! Pour toi que les étables s'accroissent et que les parcs s'élargissent ! »<sup>(56)</sup>. Ninlil promet à Iddin-Dagan un nom glorieux<sup>(57)</sup>; Anu promet à Lipit-Ishtar couronne et royauté « jusqu'aux plus lointains pays »<sup>(58)</sup>; Sin Iqisham reçoit promesse d'abondance<sup>(59)</sup>. On pourrait multiplier les exemples pris dans ces textes du début du second millénaire et même de la fin du troisième.

Ces promesses sont parfois faites en songe, ainsi Ninsun se révélant à Gilgamesh son fils<sup>(60)</sup>. Aussi le fidèle est-il dit « fils de son dieu ». Ce dieu peut être une divinité nommée, Anu, Sarpanitu, Baba, Ninsun, Marduk... Mais elle est parfois innommée et désignée seulement comme divinité du fidèle. Elle est son protecteur, *šedu* ou *lamassu*, mais Oppenheim<sup>(62)</sup> remarque que le dieu est alors plus souvent dit *ilu*.

(52) E. REINER, *Šurpu, A Collection of Sumerian and Akkadian Incantations*, Beiheft 11, AfO, Graz, 1958, p. 36.

(53) KING, *Babylonian Magic and Sorcery*, 6, 74 s.

(54) IV Rawlinson, 19, 2, 2, cité par DHORME, *op. cit.*, p. 201, prière à la déesse Bau.

(55) G. CASTELLINO, *Le lamentazioni individuali et gli inni in Babilonia e in Israele*, Turin, 1939, p. 54 s.

(56) FALKENSTEIN-VON SODEN, *op. cit.*, p. 101; R. LABAT, *Caractère religieux de la royauté assyro-babylonienne*, Paris, 1939, p. 52.

(57) FALKENSTEIN-VON SODEN, p. 122.

(58) LABAT, p. 51.

(59) FALKENSTEIN-VON SODEN, p. 114.

(60) A.L. OPPENHEIM, *The Interpretation of Dreams in the Ancient Near East*, Philadelphia, 1956, p. 247.

(61) SCHRANK, *Babylonische Sühnriten...* p. 38, cité par DHORME, *op. cit.*, p. 205.

(62) *Ancient Mesopotamia, Portrait of a dead Civilization*, Chicago, 1964, p. 199.

*ili*, « mon dieu », est une expression très fréquente. N'est-ce pas alors ce vieux fond de croyance qui a orienté les générations patriarcales à subordonner ou à identifier les *numina* locaux cananéens au dieu personnel du Patriarche ? Nous retrouvons en effet comme un thème constant de leur religion non pas la fidélité à un « commandement », mais l'acceptation d'une promesse et l'obéissance à un ordre positif : départ pour Canaan, départ ou non départ pour l'Égypte (*Gen.*, xxvi, 2; xlvi, 4), promesses de descendance, promesses d'être maîtres du pays où ils ne sont encore que des résidents. Les textes babyloniens nous obligent à voir dans ce thème des promesses et des révélations non un élément tardif de la religion d'Israël, mais un élément primitif, prémosaïque. Ce n'est pas une obligation morale du type respect des droits de Dieu et du prochain. C'est la perception que tel acte doit être concrètement réalisé pour que la vie du fidèle puisse réussir et s'épanouir. Les ordres et les promesses sont l'expression d'une intuition de la conscience qui se sent appelée, au nom de sa vie dans un monde qui la déborde, à faire certains actes, parfois onéreux, pour pouvoir épanouir sa vie dans cet univers où agissent des puissances multiples. Le dieu personnel possède une puissance très circonscrite puisqu'elle est centrée non sur des phénomènes cosmiques ou politiques, mais sur la personne du fidèle et de sa conscience. Mais elle est virtuellement très large, puisque partout où sera le fidèle elle peut s'exercer efficacement.

Nous avons vu que dans la religion d'Ugarit le dieu El était non seulement le dieu cosmique suprême, le père universel qu'on pourrait définir comme dans l'hymne sumérien « le dieu qui produit la semence, le père de tous »<sup>(63)</sup>, mais de plus un dieu qui se révèle à son fidèle. Ne serait-ce pas à cause de cet aspect que le dieu d'Abraham, lui ordonnant de quitter Harran pour le sud, est honoré sous le nom de El dans les sanctuaires cananéens ? Autrement dit, El entre-t-il dans la religion d'Israël en tant que dieu cosmique suprême ou en tant que le *ilu* personnel déjà honoré sous ce nom par le Patriarche avant son implantation en Canaan ?

La question est d'autant plus difficile à résoudre que les spécialistes des cunéiformes sont souvent dans l'embarras pour interpréter le *ilu* accadien comme simple appellatif ou comme nom propre. Il est indubitable, comme le notait J. Bottéro<sup>(64)</sup>, que dès la période d'Accad au III<sup>e</sup> millénaire *ilu* et même souvent *Elu(m)* est un dieu particulier; en Canaan les tablettes de Taanak connaissent des noms théophores en *El*. « Le nombre des anthroponymes ainsi formés autour du dieu Ilum est même statistiquement si élevé à l'époque présargonique qu'on peut, sans risque d'erreur, le consi-

(63) FALKENSTEIN-VON SODEN, p. 106.

(64) *Le antiche Divinità semitiche*, Rome, 1958, p. 39.



dérer comme un des dieux les plus vénérés, sinon le plus grand, de tous les dieux des plus anciens Sémites de Mésopotamie ». Dans ce cas, c'est sans aucune difficulté que le dieu personnel d'Abraham aurait été reconnu par lui dans des cas solennels comme le dieu suprême du pays et de ses sanctuaires. Il faut remarquer toutefois que la tradition ne rattache pas Abraham à Lahay-Roy et que l'onomastique avec El n'apparaît qu'avec Ismael et non avec les Térahités de Harran. C'est un culte lunaire qu'évoquent et les noms des Térahités et les cultes d'Ur et de Harran. Nielsen a cru pouvoir prouver le caractère lunaire de El <sup>(65)</sup>; dans le texte 75 d'Ugarit (I, 15-17) le dieu Lune Yareah est en parallèle avec Ashérat comme s'il représentait El; mais c'est précisément El qui parle et ne semble pas s'identifier avec Yareah. Comme l'Anu sumérien, El est au sommet des dieux et peut capter certains attributs du dieu Lune sans s'y réduire. Je crois donc que la première génération patriarcale connaît El plutôt comme témoignage de la manière dont le dieu personnel du Patriarce assume les fonctions du dieu suprême cananéen; il en assume l'universelle paternité, le caractère un peu lointain, dépourvu de toute jalousie, qui laisse en place les divinités locales, subordonnées mais non éliminées. Ce Dieu protège et il « voit »; rien de ce qui intéresse son fidèle ne lui échappe, mais son caractère de « témoin » dans les traités passés par Abraham, analogues aux traités du temps <sup>(66)</sup> est estompé; cela ne sera dit clairement qu'avec Jacob (*Gen.*, xxxi, 50). Mais partout où va son fidèle, même sous pouvoir pharaonique, sa protection est efficace. Il n'agit pas par une action cosmique du type « plaie d'Égypte », mais il protège son fidèle en se révélant de la même manière aux adversaires possibles comme Abimelek ou le Pharaon; il peut toutefois stériliser les femmes d'un pays <sup>(67)</sup>, ce qui est encore conforme à la fonction procréatrice du El cananéen.

Le pouvoir du dieu personnel s'étend avec l'extension de la vie et du pouvoir du fidèle d'autant qu'il est à l'origine de cette extension. Le dieu du fidèle va devenir le dieu de son clan, mais par des étapes qu'il faut suivre. Avec la seconde génération patriarcale apparaît l'onomastique en « El ». Non seulement il y a Isaac qui suppose certainement un Iṣḥq-El <sup>(68)</sup> car les textes d'Ugarit mentionnent fréquemment ce « rire » joyeux de la divinité suprême à l'occasion d'une visite plaisante <sup>(69)</sup> ou d'une nouvelle agréable <sup>(70)</sup>. Avec la troisième génération il y aura non seulement Israël mais Jacob

<sup>(65)</sup> *Ras Šamra Mythologie und biblische Theologie*, Leipzig, 1936, p. 9-26.

<sup>(66)</sup> M. MACCARTHY, *Treaty and Covenant*, Rome, 1963, *Three Covenants in Genesis*, dans *Cath. Bibl. Quart.*, 26, 1964, p. 179-189, cf. *Gen.*, xxi, 22-34.

<sup>(67)</sup> *Gen.*, xx, 18.

<sup>(68)</sup> W.F. ALBRIGHT, *De l'âge de la pierre à la chrétienté*, tr. fr., p. 180.

<sup>(69)</sup> II Aqhat II, 10.

<sup>(70)</sup> 49, III, 16.

que nous savons par les textes de Chagar Bazar <sup>(71)</sup> et de Manana être un Yahqub-El <sup>(72)</sup>; les scarabées hyksos montreront la diffusion du nom <sup>(73)</sup>. C'est alors que le dieu personnel devient « dieu de mon père » ou plus souvent « dieu de ton père » (*Gen.*, xxvi, 23, et plus nettement *Gen.*, xxviii, 13 où c'est au petits-fils d'Abraham qu'on dit : Dieu de ton père Abraham). Nous nous acheminons vers les *Theoi patrôoi* des inscriptions nabatéennes et safaitiques étudiées par A. Alt d'une manière si féconde.

L'expression « dieu de mon père » ou « de ton père » n'est pas inconnue dans la littérature cunéiforme et le dictionnaire de Chicago nous en donne une série d'exemples <sup>(74)</sup>. P. Garelli <sup>(75)</sup> et H. Hirsch <sup>(76)</sup> ont étudié les textes du paléo-assyrien. A Ugarit les données sont moins nettes car *il abi* est littéralement « dieu de mon père » mais on est bien tenté de traduire par « dieu père » ou « dieu paternel » ; quant aux emblèmes qui sont devant le roi déifié du sceau dynastique, ils représentent trois divinités. Il semble toutefois qu'on soit en droit de traduire une des fonctions du fils promis à Daniel, *nšb skn ilibh*, « celui qui dressera la stèle du dieu de son père », le aleph second de *ib* venant du génitif *ili* de *il*. Nous connaissons des stèles dédiées au dieu Dagan <sup>(78)</sup> actuellement au Musée du Louvre. On peut donc affirmer qu'avant l'époque mosaïque le pouvoir du Dieu d'Abraham est déjà conçu dans des clans israélites comme s'étendant à la vie de ses descendants groupés en liens assez lâches.

## V. — Le pouvoir du Dieu d'Israël

Le Jahviste connaît le pouvoir de Yahvé sur la nature dans les scènes qu'il rédige (Déluge, *Gen.*, viii, 22; Lot, xiii, 10; Isaac, xxvi, 12; xxvii, 27; Jacob xxx, 27 cf. 37 ss) mais non dans les rites des sanctuaires locaux, et il se garde de commenter l'érection de l'arbre sacré *eshel* à Bersabée, pas plus que les allusions agricoles à Juda

<sup>(71)</sup> *Iray*, VII, p. 38 (GADD).

<sup>(72)</sup> M. RUTTEN, *Rev. Ass.*, 1960, p. 149 (II, 27; 15 l. 6); compléter ainsi *Suppl. Dict. Bible*, VII, 132. Voir R. DE VAUX, *R.B.*, 1965, p. 9 (*Les Patriarches hébreux et l'histoire*). D.N. FREEDMAN, *The originat Name of Jacob*, dans *Isr. Expl. Journ.*, 1963, p. 125 s., suggère que ce nom se retrouve en *Dt.*, xxxiii, 28 en déplaçant le 'el qui suit.

<sup>(73)</sup> Exemples dans A. ROWE, *A Catalogue of Egyptian Scarabs ... in the Palestine Archaeological Museum*, Le Caire, 1936, n° 203 et W.F. ALBRIGHT, *BASOR*, 47, p. 10; A. MALLON, *Les Hébreux en Egypte*, Rome, 1921, p. 47s.

<sup>(74)</sup> 7, 95, Chicago, 1959. J. LEWY avait déjà attiré l'attention dans *Rev. Hist. Rel.*, 110, 1934, p. 51.

<sup>(75)</sup> *Rev. Ass.*, 56, 1962, p. 208.

<sup>(76)</sup> *Archiv f. Orientfor.*, XXI, 56-8.

<sup>(77)</sup> II Aqhat I, 27 où 'ib est souvent rapproché de héb. 'ob (esprits ancestraux).

<sup>(78)</sup> Sur Dagan, cf. E. JACOB, *Ras Shamra et l'Ancien Testament*, Neuchâtel, 1960, p. 112.

en XLIX, 10s ne sont imputées à Yahvé. La bénédiction de Joseph au contraire y insiste. Mais ce n'est probablement pas un hasard que Joseph soit lié à la descente en Egypte et c'est avec Moïse en Egypte que la tradition israélite magnifie le pouvoir du Dieu des Pères sur les animaux et les végétaux. Déjà la révélation de l'Horeb se fait dans un buisson du désert, le symbole igné patriarcal <sup>(79)</sup> (*Gen.*, xv, 17) se manifestant dans un buisson non consumé du désert. Les plaies d'Egypte dans leur schéma développent le thème. Enfin dans la théophanie du Sinaï, la révélation divine ne se fait plus sous le mode d'un dialogue personnel avec promesses. Le Dieu des Pères assume les attributs du grand dieu de l'orage sémitique <sup>(80)</sup> : sa voix, le *qôl Yahvé* que le *Ps.* xxxix nous montre être le tonnerre, le nuage et le tremblement de terre accompagné d'éclairs. Le Dieu d'Israël assume les fonctions cosmiques du grand Dieu sémitique, plus encore Hadad que Baal. Ugarit nous en donne des éléments. Baal est le chevaucheur des nuées (51, III, 11, 18...), il a sa « voix » (*ql*) dans les nuages et détient les éclairs (51, v, 70-71); il connaît les éclairs et le murmure des cieux, ainsi que le langage de l'arbre (probablement le souffle du vent sur les arbres d'après II *Sam.*, v, 24, cf. *Gen.*, III, 8) et de la pierre (Anat, iv, 57-62). Enfin la terre s'ouvre lorsqu'il veut descendre affronter Mot, il « porte les montagnes sur ses mains et les collines sur la face de ses paumes » (51, VIII, 5s). L'iconographie du dieu de l'orage et les hymnes mésopotamiens nous donnent plus de précisions encore, en particulier sur le tremblement de terre <sup>(81)</sup>. Yahvé assume tous ces pouvoirs, mais il ne s'agit pas d'un dieu nouveau, c'est le Dieu des Pères qui assume des attributs nouveaux et, de ce fait, la vie de son peuple fut-ce à travers le désert improductif. La terre qui coule en lait et miel va être conquise au nom d'un dieu qui donne la pluie même si l'homme ne peut accéder au jardin d'Eden gardé par le Chérubin détenant « la flamme du glaive fulgurant » (*Gen.*, III,

<sup>(79)</sup> A.G. BARROIS, *Sur quelques symboles de Iahvé*, dans *Mélanges Syriens offerts à R. Dussaud*, I, p. 101-6, Paris, 1939.

<sup>(80)</sup> A. VANEL, *L'iconographie du Dieu de l'orage*, Paris, 1965, voir l'index sur « foudre », « flammes », « montagne », « pluies »... — R. HILLMANN, *Wasser und Berg, Kosmische Verbindungstlinien zwischen dem kanaanäischen Wettergott und Jahwe*, Diss., Halle, 1965, p. 164 s.

<sup>(81)</sup> Sur le tremblement de terre à la voix de Adad voir l'hymne bilingue cité par PLESSIS, *Suppl. Dict. Bible*, I, 823, EA 147, 15. Adad est le *râgîmu*, celui qui crie, il est *nâs tîpari*, porteur de torche comme Nusku le dieu du feu, d'où la fumée (*ʿašan* en hébreu, *qîtru* en acc.); la fumée qui « monte » aux cieux (*Ex.*, xix, 18) apparaît fréquemment dans les textes rituels accadiens (MULLO WEIR, *A Lexikon of accadian prayers*, Oxford, 1934, donne six exemples, dont EBELING, *Quellen zur Kenntnis der Bab. Rel.*, Leipzig, 1919, I, 30, 23; 41, 37). C'est un signe de la présence de Yahvé et pas nécessairement une allusion à un phénomène volcanique. Sur les attributs du dieu de l'orage, voir K. TALLQVIST, *Akk. Goetterepitheta*, p. 248. Ces attributs passent au Pharaon comparé à Baal dans les textes du nouvel Empire. cf. E. LIPINSKI, *La royauté de Yahvé dans la poésie et le culte de l'ancien Israël*, Bruxelles, 1965, p. 136 s.; WAINWRIGHT, dans *Jour. Eg. Arch.*, 49, p. 13-20; A. WEISER, dans *Festschrift Bertholet*, p. 513; H. BONNET, *Reallexikon der Aeg. Rel.*, p. 704; LOEWENSTAMM, III<sup>e</sup> Congrès des Etudes Juives, Jérusalem, 1965, p. 57 : *The Trembling of the World at the Appearance of God* (en héb.).

24). Ces données vont passer dans les rituels des sanctuaires israélites de Bethel, Laïš Dan... Le Dieu maître de la fécondité du sol et du peuple qui y vit devient aussi le Dieu dont les promesses et les ordres deviennent des paroles et des commandements. Mais si S. Freud avait mieux connu les traits débonnaire d'El ugaritique, il n'aurait sans doute pas psychanalysé Moïse et sa religion en fonction du « mâle vigoureux, seigneur et père de toute la horde, disposant à son gré et brutalement d'un pouvoir illimité »<sup>(82)</sup>.

Le Jahviste compose sa synthèse après la conquête et cette synthèse est certainement composée à la cour judéenne (*Gen.*, XLIX, 10; cf. xxxvi, 21; *Num.*, xxiv, 7 et 17). Yahvé est le dieu dynastique et les noms théophores où l'on retrouve son nom sont nombreux à la cour<sup>(83)</sup>. Mais son culte est rattaché à Moïse mort en Moab avant la conquête (code de *Ex.*, xxxiv) et son nom serait invoqué dès les origines, avant le Déluge, par Enosh fils de Seth (*Gen.*, iv, 26) où il est difficile de ne pas reconnaître les nomades Sutu des cunéiformes (*Num.*, xxiv, 17 ou Seth est en parallélisme avec Moab); on sait les attaches moabites de la famille de David (Ruth). Cette synthèse, nous l'avons vu, est rédigée dans un esprit d'assimilation et non d'élimination des traditions locales<sup>(84)</sup>. Toute la terre où domine David et sa dynastie est soumise au pouvoir du Dieu des Pères, mais sans qu'il perde son caractère primitif d'être le Dieu personnel avec lequel chaque descendant d'Abraham peut entrer en contact personnel comme le Patriarche lui-même ou les prophètes. Les prophètes Nathan et Gad rappelleront au souverain cette donnée première. Nous verrons le même souci dans le fait qu'à propos des sanctuaires locaux le Jahviste, tout en mentionnant le *numen* ancien et ses *legenda*, affirme par sa rédaction que Yahvé lui-même parlait à Agar, à Abraham ou à Moïse.

Non seulement le Dieu dynastique a pouvoir là où gouverne son fidèle, David ou son fils, fils d'El<sup>(85)</sup> comme Keret était fils d'El et comme le mésopotamien était fils de son dieu, mais ce pouvoir est aussi universel en droit qu'est universel le pouvoir théorique du dieu El. De même que toutes les familles de la terre étaient appelées à se bénir en Abram (*Gen.*, xii, 2) selon ce que Wolff<sup>(86)</sup> a appelé justement le kérygme du Jahviste, toute l'histoire primitive a pour but de montrer la solidarité en un salut universel par la mission d'Abraham. L'énigmatique *torat 'adam* de la prière de David qui suit l'oracle de Nathan (II *Sam.*, vii, 19) s'explique si on y voit l'équivalent du

(82) *Moïse et le monothéisme*, tr. fr., Paris, 1948, p. 110.

(83) M. NOTH, *Die Israelitischen Personennamen im Rahmen der gemeinsemitischen Namengebung*, Stuttgart, 1928, p. 112 s.; *Suppl. Dict. Bible, Onomastique*, VI, 741.

(84) *David's Monarchy and the Gibeonite Claim*, dans *Pal. Expl. Quart.*, 1955, p. 165-175.

(85) Ou plus exactement le Yahvé parlant par la bouche du prophète Nathan, II *Sam.*, vii, 14. Dernièrement J.P. CALDERONE, *Dynastic Oracle and Suzerainty Treaty*, Manille, 1966.

(86) *Das Kerygma des Jahvisten*, dans *Evangelische Theologie*, 1964, p. 73-98.

*terit niše* <sup>(87)</sup> de certains textes religieux cunéiformes à propos d'oracles visant les hommes dans leur ensemble. Je suis de ceux qui attribuent une date antique au Ps. cx. L'Oint de Yahvé est à la fois roi et prêtre <sup>(88)</sup> comme dans les monarchies du temps et le Psaume se termine par une domination brutale sur les peuples rebelles qui évoque les dispositions du Pharaon ou roi d'Assyrie contre les peuples « rebelles ».

Si le pouvoir du Dieu d'Israël est universel en droit, il ne l'est pas en fait. Les assiégeants araméens de I *Reg.*, xx, 28 soutiennent que le Dieu d'Israël n'est qu'un Dieu des montagnes sans puissance sur les plaines, ce que va contester l'auteur biblique. Mais, à l'intérieur même d'Israël, le pouvoir est contesté et, au temps d'Isaïe, circule un proverbe selon lequel « Dieu ne voit ni ne connaît »; certains préfèrent conclure une alliance avec Mot (autre vestige du panthéon cananéen) et le Schéol. Le second Isaïe polémique encore contre ceux qui soutiennent que le bras de Yahvé est trop court pour sauver (L, 2), et c'est lui qui donne les formules décisives sur l'omnipotence et l'omniscience du Dieu d'Abraham non seulement sur le monde mais sur les sociétés humaines. Lui qui a créé tous les astres et « déploie en ordre leur armée » (XL, 26) ne se fatigue ni se lasse (XL, 28). Il dispose des nations et « personne ne délivre de sa main », « son bras lui soumet tout » (XL, 10; XLII, 12). Lui seul a su révéler d'avance ce qui s'est passé, lui seul peut proclamer les choses à venir (XLII, 23). Il façonne la terre, crée les cieus et ne crée pas une terre inhabitable et vide (XLV, 18) et il peut faire reverdir le désert (XLI, 19).

Toutefois le séjour des morts semble encore échapper au pouvoir de ce Dieu. Il est maître sur la « terre des vivants ». Dieu dynastique et Dieu d'Israël; ni le Ps. cxv, 17 (Les morts ne te louent pas, Yahvé) ni le cantique d'Ezechias (*Is.*, xxxviii, 9-20) ne lui donnent pouvoir sur le séjour des morts alors que cette idée n'aurait pas répugné au cantique d'Anne (*I Sam.*, ii, 6) : « Yahvé qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au Schéol et en remonter ». Dans sa célèbre vision des ossements desséchés c'est encore sur les collines d'Israël où les ossements sont dispersés que s'exerce l'action vivifiante de Yahvé et de son esprit. Si l'archéologie nous révèle des coutumes funérai-

<sup>(87)</sup> V.g. E. EBELING, *Quellen zur Kenntnis der Babylonischen Religion*, Leipzig, 1918, I, 16, 23. C'est une conjuration d'Assur (*KAR I*, 25+23; *II*, 68) où Sin est dit « habitant des demeures royales du ciel et de la terre... sage (*eršu*), qui sait diriger l'humanité (tr. *CAD* 4, 314 pour *muḫū tēret niše*), qui veille sur l'univers, grand prince dont le commandement n'est pas changé ni la parole transgressée... ».

<sup>(88)</sup> M. J. SEUX, *Epithètes royales akkadiennes et sumériennes*, Paris 1967, p. 287 s donne une série d'exemples depuis Tukulti-Ninurta I (xiii<sup>e</sup> s. av. J.-C.) jusqu'à Assurbanipal. Mêmes données en Egypte, cf. S. SAUNERON, *Les prêtres de l'ancienne Egypte*, Paris 1957, p. 31. Keret aussi a des fonctions religieuses et sacrifie (I, 66-67), mais le *dbḥ mlk* de 200,4 n'est pas clair; le roi à Ugarit n'est pas dit *khn*, ni même *rb khnm*, titre d'*Atn prln* cité dans le colophon de 62 (AB) VI, 55 comme étant un autre personnage que le roi Niqmad.

res vivaces, la Bible ne les rattache pas encore au pouvoir du Dieu national. Avec l'Apocalypse d'Isaïe ce pouvoir s'affirme (xxvi, 17-19) :

Tes morts revivront, mes cadavres ressusciteront,  
Réveille-toi, exulte, habitants de la poussière,  
car ta rosée est une rosée lumineuse  
et la terre des ombres (Rephaïm) enfantera.

Evocation des Rephaïm guérisseurs ou guéris d'Ugarit dans une doctrine du pouvoir du Dieu d'Israël que complètera Daniel (xii, 2).

Mais en même temps que s'affirme cette puissance totale, le Dieu d'Israël reste le Dieu personnel qui s'adresse à la conscience de l'homme tel que le Jahviste de la Genèse nous l'avait fait connaître. En même temps qu'avec la ruine de l'Etat national s'affirme son pouvoir cosmique universel, en même temps Ezechiel affirme (xviii) que chacun vit et meurt suivant sa relation personnelle avec les ordres de son Dieu, dans une option personnelle de fidélité et d'infidélité. Il en procède un épanouissement de la littérature de sagesse qui s'adresse à la réflexion personnelle de chacun. Aussi tandis qu'au I<sup>er</sup> s. de notre ère Philon de Byblos reprendra Sanchuniathon<sup>(89)</sup> dans un beau tableau des divinités phéniciennes régissant le Cosmos, c'est vers de tout autres réflexions que s'orientent les divers groupes qui se réclament du Dieu d'Israël.

(89) O. EISSFELDT, *Tautos und Sanchuniathon*, Berlin 1952.

## LES COUCHES DU NIVEAU III AU SUD DE L'ACROPOLE DE RAS SHAMRA

Henri de **CONTENSON**

Au cours des campagnes de 1961, 1962 et 1963 à Ras Shamra, le Professeur C. Schaeffer a bien voulu nous confier la surveillance de la partie médiane du chantier au Sud de l'acropole. Nous ne nous intéresserons ici qu'à la région la plus septentrionale de notre secteur, un terrain en pente qui marque le passage de la ville haute à la ville basse. A l'intérieur de cette région Nord, nous nous limiterons à la zone centrale, où l'érosion a fait disparaître à peu près toutes traces du Bronze Récent et où le matériel de surface s'échelonne de l'hellénistique à la fin de l'Ancien Bronze (Niveau III A).

Nous ne traiterons ici que du matériel trouvé en couches stratifiées. Dans cette zone, la fouille a été conduite à peu près partout jusqu'à la base de la deuxième phase du Bronze Ancien sur près de 550 m<sup>2</sup> (25 × 22 m environ). Une tranchée de 5 mètres de largeur Est-Ouest sur 7 mètres Nord-Sud a été ouverte à travers les couches de la première phase du Niveau III A jusqu'au premier sol de la période d'Obeid (Niveau III B).

### I. — Bronze Ancien 3 (Niveau III A 3)

Les couches du Bronze Ancien final atteignent 0,75 à 1,00 m d'épaisseur à la limite Nord du secteur étudié, mais s'amenuisent jusqu'à disparaître sous l'effet de l'érosion juste avant le mur Est-Ouest qui traverse toute la tranchée. L'on retrouve du matériel de cette période à l'intérieur du silo Pt. 5067, probablement creusé au Moyen Bronze mais comblé de matériaux mélangés, ainsi qu'au Sud du gros mur Est-Ouest, dans la céramique mêlée de surface et dans des poches des Niveaux I et II. Dans la partie Est du chantier, plus basse et mieux protégée du ruissellement,

l'Ancien Bronze 3 est représenté tout le long de la tranchée, passant de 0,75 à 0,30 m d'épaisseur.

*L'architecture* a beaucoup souffert de l'érosion, à tel point que l'on peut se demander s'il n'y a pas eu une phase de dénudation avant la réoccupation du Bronze Moyen. L'on ne peut guère rattacher à cette phase que des lambeaux de dallages ou de plate-formes en grosses dalles calcaires non dressées, tels ceux visibles à l'Est du Pt. 5001 et à l'Ouest du Pt. 5004; celui-ci était surmonté d'un épais foyer de terre cendreuse, mélangée à du cailloutis et des tessons. Certaines de ces structures représentent sans doute le soubassement de murs dont les parties hautes étaient en pisé ou brique crue; la trace de ces superstructures se retrouve dans la couche sous forme de masses jaunâtres. A l'angle Nord-Est, l'on voit à un mètre de profondeur un *sol* blanc (Pt. 5101); sur le sol à -1,20, dans l'angle Nord-Ouest, reposait une meule en basalte de 50 cm de long (Pt. 5039). L'on peut hésiter entre le Niveau II et l'Ancien Bronze final pour le foyer au Sud du gros mur (Pt. 3750), foyer en plâtre blanc sur semelle de pierres, avec vase en basalte.

*Les outils en métal, bronze ou cuivre*, appartenant à cette phase, sont peu nombreux. Un groupe de ceux-ci est concentré dans l'angle Nord-Ouest du Secteur, à proximité d'un anneau fait d'un fil enroulé sur lui-même (Pt. 5015, -1,10); le diamètre extérieur est de 4,5 cm, le diamètre intérieur de 3,5 cm; les autres objets furent rencontrés à 0,75 m de profondeur : plusieurs tiges, un poinçon à section carrée de 5 cm de long, type *Ug. IV*, p. 427, fig. 14 (7) une pointe et une lame. Dans la partie Nord, au centre, l'on note à -1,25 deux tiges de métal, dont l'une coudée. A la limite Est du secteur, immédiatement au Sud de la grosse muraille, un foyer de terre noirâtre, à -1,50, contenait de nombreux tessons du Niveau III A 3 et un objet en bronze assez énigmatique, en forme de  $\psi$  de 5,2 cm de haut et 4 cm de largeur max. (Pt. 4209) (fig. 1, 1). Sur la partie étroite, des traces de bois semblent indiquer qu'il était emmanché; un anneau apparaissait au départ de deux branches, qui viennent se rejoindre sur une languette centrale fortement élargie; l'on peut penser à une boucle de ceinture, un ornement ou un personnage stylisé; il n'est pas exclu par ailleurs qu'il s'agisse d'un objet intrusif du Niveau II. L'extrémité opposée n'est pas sans rappeler celle d'un autre objet en bronze d'usage indéterminé et attribué à la même période par M. Courtois (cf. *Ug. IV*, p. 335, 336; fig. 8). Il était accompagné d'une perle en or (Pt. 4208, -1,40), faite de trois tubes accolés de 0,25 cm de long et 0,8 cm de large, le diamètre de chaque tube étant d'environ 0,2 cm. Au même emplacement, mais à 1,75 sous la surface, l'on a recueilli un morceau informe de métal cuivreux et un morceau de plomb. L'on peut citer aussi un morceau de scorie, ressemblant à de la pierre ponce.



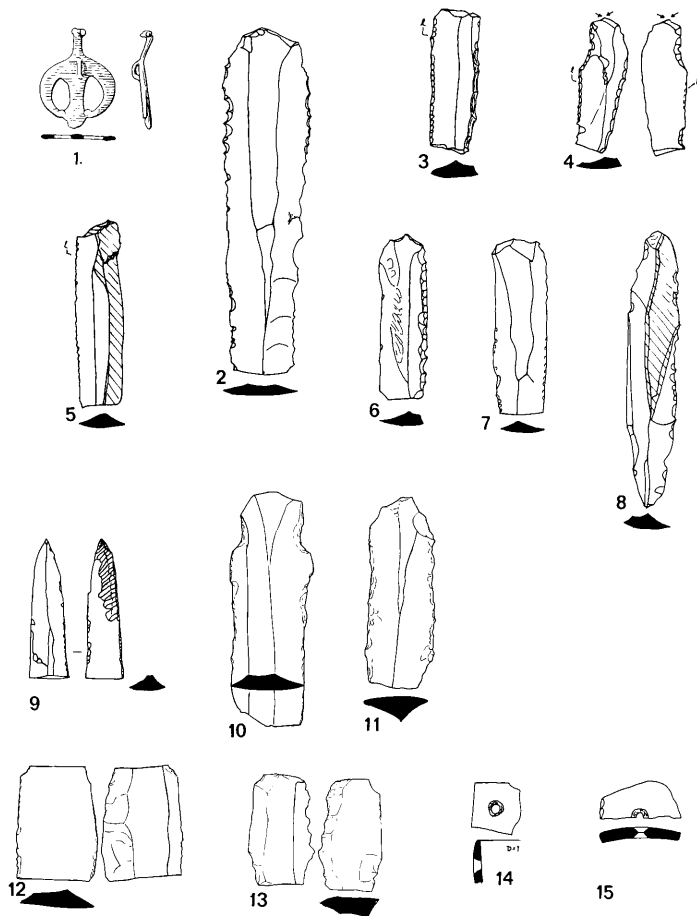


FIGURE 1  
Niveau III A 3. — Petits objets.

*L'outillage en pierre taillée est assez abondant; la matière utilisée est parfois le silex marron familier aux Niveaux I et II, mais le plus souvent un mauvais silex ou*

*chaille* de teinte claire, beige à blanchâtre. Le fond de l'outillage est constitué de lames à section triangulaire ou trapézoïdale (technique dite « cananéenne »); l'une d'entre elles atteint 18 cm de long (fig. 1, 2). Sur vingt et une lames recueillies dans le secteur, neuf sont des éléments de faucille, dont un bord est retouché et lustré par l'usage; parfois l'autre bord est abattu par une retouche abrupte (fig. 1, 3); l'une de ces lames présente à une extrémité un coup de burin, probablement accidentel (fig. 1, 4); un élément fortement lustré en chaille brune a conservé son cortex sur le bord opposé (fig. 1, 5). Les autres lames, non lustrées, présentent des retouches variées : couteau à dos de 8,5 cm de long (fig. 1, 6) et lame utilisée de 9,5 cm de long (fig. 1, 7), tous deux en chaille brune, canif à bout pointu de 14,5 cm de long en chaille chocolat (fig. 1, 8). Une pointe en silex gris de 7,5 cm présente une retouche plate sur une partie de la face inférieure (fig. 1, 9); la réapparition de cette technique au Bronze Ancien a été interprétée comme l'un des effets de l'introduction de la métallurgie (cf. *BASOR*, 172, 1963, p. 39). Une lame cananéenne présente à la base deux encoches qui ménagent une sorte de pédoncule (fig. 1, 10); elle est en silex beige et mesure 12,5 sur 4,5 cm. Trois couteaux en silex beige (Pt. 4210) mesurent respectivement 10 cm (fig. 1, 11), 4 cm (fig. 1, 12) et 5,75 cm (fig. 1, 13). A ces lames, on peut ajouter un grattoir en silex tabulaire noir, de 2,5 cm de large. L'*obsidienne* n'est représentée que par une rondelle irrégulière de 2 cm de diamètre. La rareté des éclats et des lames non retouchées indique que cet outillage n'était pas fabriqué dans cette partie du site.

Diverses *pierres dures*, servaient pour la fabrication des outils : hachette polie en schiste vert, marteau en schiste de 10 × 6 cm, fragment de marteau en basalte, 2 pilons en basalte, peson de forme ovale à perforation biconique au sommet, en grès ou granit gris taillé. En *cornaline*, l'on taillait de petites perles à paroi bombée et perforation biconique; deux d'entre elles ont été trouvées ensemble à l'angle Nord-Est.

Des *pierres tendres* étaient également utilisées : *calcaire tendre* pour deux godets, dont l'un mesure 5 × 2,5 cm, et un poids, groupés à l'Est du Pt. 5014; *stéatite* pour un fragment de plat avec corniche au bord et une fusaiole de 3 cm de diamètre.

Les *coquillages* étaient souvent utilisés : sur les sept recueillis dans cette couche, l'on compte deux pédoncles, utilisés comme lissoir ou peigne pour la poterie et fortement usés, et cinq coquilles ayant servi de parure : 3 pédoncles, dont une perforée dorsalement et non à l'attache, et 2 dentales.

L'*industrie osseuse* n'a pas été retrouvée; d'ailleurs, la faune est rare; l'on peut signaler une défense de sanglier (Pt. 3427) à 1,50 m de profondeur.

Comme petits objets en *terre cuite*, l'on peut citer une petite roue de la forme d'une roue de char, un bâtonnet brisé aux deux extrémités, long de 2 cm et muni de deux rainures profondes et un trou. Un tesson en poterie crème de forme ovale a servi de lissoir ou de brunissoir; les bords en sont polis par l'usage. Cinq autres ont été découpés en forme de rondelle et quatre d'entre eux présentent au centre une perforation biconique et ont servi de fusaiöles; l'un de ces ustensiles provient du bord d'un bol en poterie crème lustrée horizontalement (fig. 1, 14) et deux autres proviennent de vaisselle rouge lustrée (fig. 1, 15).

*La céramique* proprement dite du Bronze Ancien 3 est assez variée.

1° Une des séries les plus caractéristiques de cette phase est celle des *grandes jarres peignées* : jarres à provisions de forme ovoïde, elles ont un fond plat, une embouchure étroite moulurée dans le prolongement de l'épaule ou sur un col court (cf. *Ug. II*, fig. 99 [8, 9, 12]; *Ug. IV*, p. 203, fig. 16); les anses annulaires sont rares (fig. 2, 1); ces jarres sont faites au tour. La surface est recouverte d'un décor *peigné régulier*, le plus souvent en quadrillages : stries horizontales et obliques alternées ou entrecroisées; l'on rencontre aussi parfois un peigné en chevrons ou en arêtes de poisson, et plus rarement en simples stries horizontales régulières (pl. I 1-5, cf. *Ug. IV*, p. 348, fig. 17 A-D; p. 350, fig. 18 G; p. 377, fig. 38; p. 428, fig. 16 B, C; p. 429, fig. 18; p. 430, fig. 19 A, 20 J, K; p. 434, fig. 22 H; p. 438, fig. 26 F, J). Ces jarres de grande taille produisent, une fois brisées, une quantité considérable de tessons.

2° De *grands pithoi* à large ouverture, en poterie rouge à engobe blanc, présentent un décor d'ondulations exécutées avant cuisson avec une tige épaisse, qui produit des lignes roses ondulées ("scrabbled ware"); la surface est parfois également peignée (pl. I 6, 7). L'on peut sans doute rattacher à cette catégorie, ou à la précédente, les jarres des Pts. 4200 et 4326, entre -1,25 et -1,50. Cette série semble beaucoup plus rare que la première.

3° La poterie lustrée noire à l'extérieur et rouge à l'intérieur dite de *Khirbet Kerak* est rare : elle n'est représentée que par des bols à paroi épaisse, à cannelures peu profondes; c'est la décadence de ce type (fig. 2, 2; pl. III 1, 2) (cf. *Ug. II*, fig. 99 [4], 101 [29], 107 [13, 19]; *Ug. IV*, p. 205, fig. 17).

4° Une autre série caractéristique est constituée de *bols à lustrage horizontal irrégulier* ("pattern burnishing"), tournée et de teinte variant de crème à brun rougâtre. L'on y distingue trois formes principales :

a) *bols à bord droit*, lèvres minces, souvent de grande taille (cf. *Ug. II*, fig. 99 [10]) (fig. 3, I-6);

b) bols à bord rentrant, à lèvre mince et fond renforcé (cf. *Ug. II*, fig. 99 [11]) (fig. 3, 7-12);

c) bols à bord évasé : le bord est généralement épais et annulaire; souvent, ils

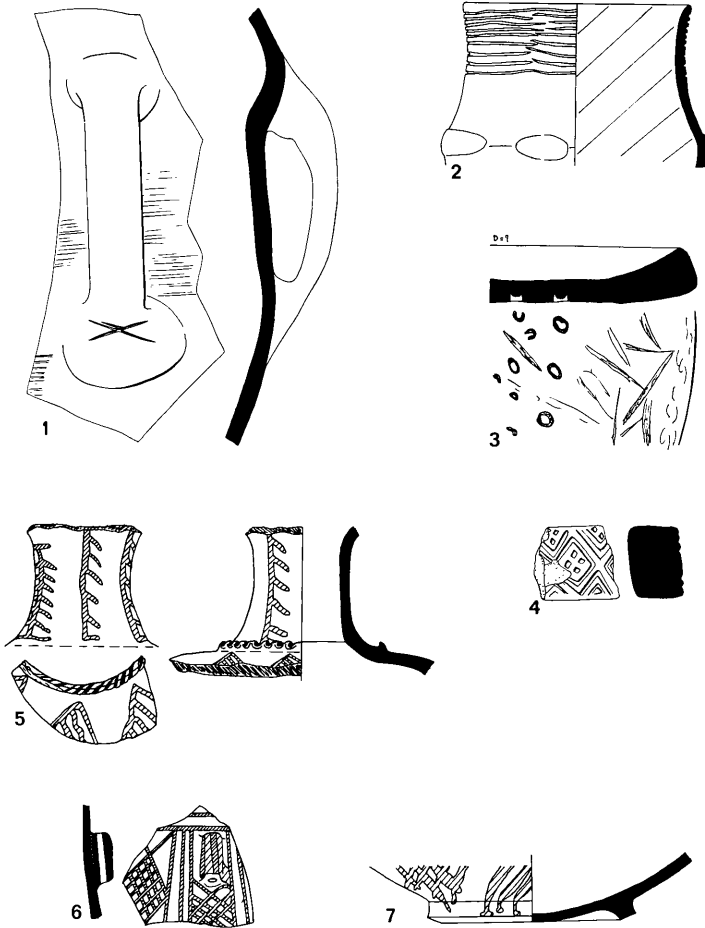


FIGURE 2

Niveau III A 3. — Poterie. Série 1 : 1. Série 3 : 2. Série 6 : 3-4. Série 8 : 5-6. Série 9 : 7.

sont en une pâte foncée et présentent une ou plusieurs oreillettes horizontales sous le bord; le fond est annulaire, souvent garni d'une rainure sur le pourtour. Ces bols sont généralement de petite taille (Pt. 3811, -0,25) (fig. 4, 1), (Pt. 3718, -1,60) (Inv. 24, 384) (fig. 4, 2), (Pt. 4210, -1,50) (fig. 4, 3-8) (cf. *Ug. II*, fig. 99 (26, 24); *Ug. IV*, p. 336, fig. 7 A; p. 437, fig. A-C) (fig. 4, 9-17; pl. II 2).

5° Il y a une abondance de *gobelets en poterie crème à verdâtre*, le plus souvent à *paroi mince cannelée* horizontalement, façonnés au tour rapide et auxquels l'on peut rattacher deux classes de bols et de jarres.

a) Une première variété se compose de *gobelets cylindriques avec carène basse, petit pied creux* et souvent une empreinte de tissu sur le fond à l'intérieur de la coupe (Pt. 3612, -150) (Inv. 24.487) (fig. 5, 1) (cf. *Ug. II*, fig. 103 E; *Ug. IV*, p. 334, fig. 5 E, H, K; p. 428, fig. 17 A-C; p. 434, fig. 22 CF; p. 435, fig. 23) (fig. 5, 2-7); pl. IV 12-14).

b) La seconde série comprend des *gobelets coniques ou hémisphériques avec fond étroit et rainure sur le pourtour* : ou bien la rainure ne présente pas de profondeur, la partie périphérique du bord ne reposant pas sur le sol (fig. 5, 8, 9, 3), ou bien la rainure a la même forme que sur les bols lustrés (cf. *Ug. IV*, p. 334, fig. 5 B, G; p. 336, fig. 7 D-E; p. 338, fig. 9 G) (fig. 5, 10-12).

c) Plusieurs *gobelets* sont apparentés à ceux-ci : l'un a une rainure mais est cylindrique et non cannelé (fig. 5, 13); un autre, également cylindrique, a une large rainure sous le fond et, près de la base, une moulure qui rappelle celle qui orne le pied de certains gobelets (fig. 5, 3, 14); un petit bol en pâte verdâtre a un fond annulaire étroit, qui se retrouve sur plusieurs petits bols (fig. 5, 15). La pâte fine crème sert aussi à façonner un bol simple à fond concave (fig. 5, 16).

d) La même poterie sert pour des *cruches à large col évasé et anse surélevée* allant de la lèvre à l'épaule; le bord est mouluré et le pied est creux et évasé; l'anse est à section ronde (Pt. 4210, -1,50) (fig. 6, 1, 2).

6° La vaisselle commune est représentée par des *marmites en poterie marron* ("cooking-pot ware"), de forme globulaire, souvent peignée horizontalement (cf. *Ug. IV*, p. 437, fig. 25 H). Il n'est pas rare de rencontrer sur l'épaule ou sur les anses des *incisions* : croix, cercles, signes alphabétiformes, série de traits verticaux ou obliques (cf. *Ug. II*, fig. 99 [21, 22]) (fig. 2, 1; pl. I, 8-10). Plus rares sont des *plats en poterie marron*, du genre plat à pain, garnis à l'extérieur de petites cupules et de stries ("cooking-pot pitted ware") (fig. 2, 3; pl. II 1).

Certains *manches de louches* en même poterie marron, mal cuite, du type courant au Moyen Bronze 1 et 2 (cf. *Ug. II*, fig. 99 [1-6, 13, 15-17]), semblent appartenir au Bronze Ancien 3; les décors paraissent alors plus variés (Pt. 4210, -1,75) (fig. 2, 4).

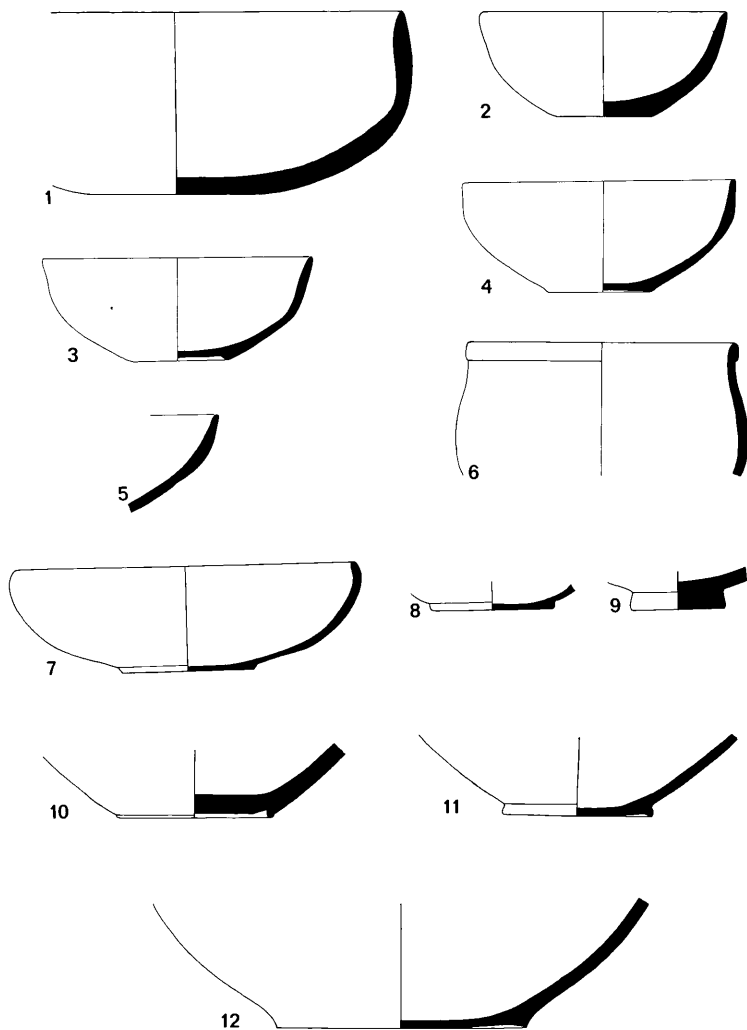


FIGURE 3  
Niveau III A 3. — Poterie. Série 4a : 1-6. Série 4b : 7-12.

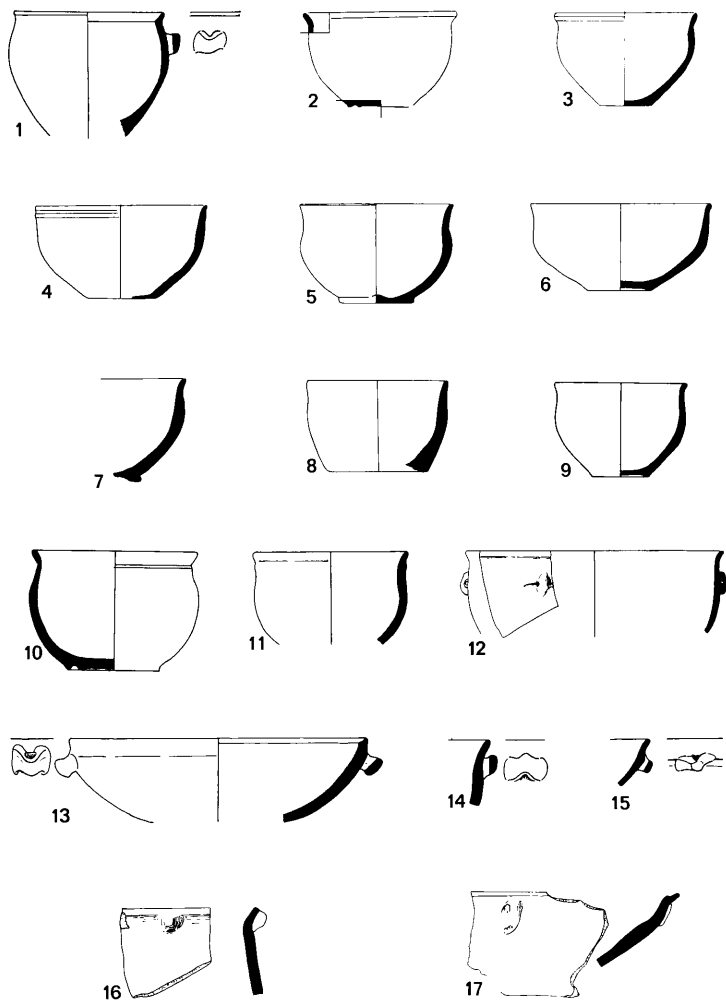


FIGURE 4  
Niveau III A 3. — Poterie. Série 4c.

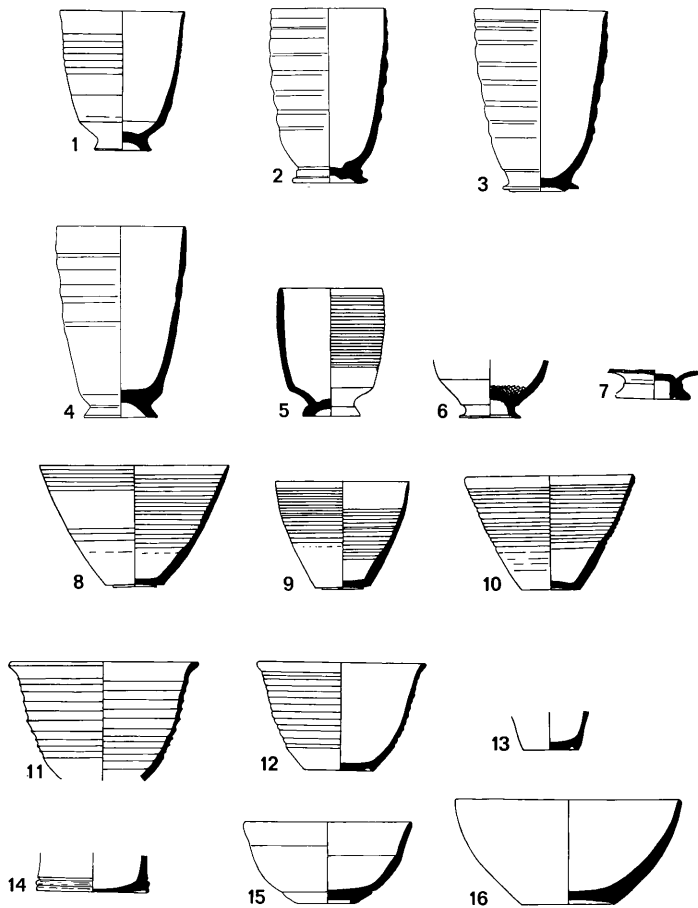


FIGURE 5

Niveau III A 3. — Poterie. Série 5a : 1-7. Série 5b : 8-12. Série 5c : 13-16.

7° Parmi les catégories rares que l'on va maintenant décrire, il faut signaler les jarres à décor de *bandes blanchâtres sur fond rose* ("white reserved-slip"), dont aucune forme n'a été recueillie dans cette tranchée, mais seulement des tessons épars.



8° Peu fréquemment, des bols et des jarres présentent un *décor peint mat géométrique* : on trouve des triangles, des losanges quadrillés de teinte lie-de-vin (fig. 2, 6; pl. II 4-7) (cf. *Ug. II*, fig. 99 [27-28], *Ug. IV*, p. 430, fig. 20 A, B, L; p. 434, fig. 22 A, D, E, G; p. 436, fig. 24). Une cruche en poterie fine rose à couverture extérieure blanc lustré porte un décor peint noir de triangles hachurés sur l'épaule, de tiges ramifiées sur le col; à la base du col, une bande en relief à indentations (angle Nord-Est, -1,25) (fig. 2, 5; pl. II 8).

9° De très rares tessons ou fonds de grandes jarres en poterie claire sont ornés de *quadrillages négligés* en marron ou rouge du type « band slip » ou « grain wash » palestinien (fig. 2, 7; pl. I 11, 12, pl. II 9).

10° Un certain nombre de vases ne rentrent dans aucune des catégories décrites précédemment.

Un *bol caréné* à bord évasé et mouluré a une forme qui ne surprendrait pas dans cette période, mais la pâte gris jaunâtre et granuleuse annonce plutôt celle du Moyen Bronze I (fig. 6, 3). Le décor rouge mat est également peu courant : une bande horizontale à la carène, surmontée d'une alternance de traits verticaux et de V la pointe en haut. Le fond manque, ce qui est gênant pour la classification de ce récipient.

Une pâte granuleuse grise analogue a servi à façonner un *gobelet* à fond plat, en forme d'encrier aux parois concaves (fig. 6, 4). A la partie supérieure, apparaît un décor peint rouge mat de bandes horizontales réunies par des triangles. Le bord a disparu, mais un vase semblable et complet a été trouvé par M. Courtois dans un silo attribué au Bronze Ancien 3 (cf. *Ug. IV*, p. 342, fig. 13).

Une forme apparentée de *gobelet* à parois concaves mais plus régulier, se retrouve en céramique rose fine (fig. 6, 5). Le bord évasé est tranchant, et le fond est légèrement convexe. Un décor incisé très fin a été exécuté avant cuisson au bord et à la base : série de deux petits cercles concentriques, encadrée de deux paires de lignes horizontales.

Un décor similaire de lignes de doubles petits cercles concentriques est tracé sur un tesson en céramique fine lissée, rose à l'intérieur, verdâtre à l'extérieur (fig. 6, 6; pl. IV 10). Cependant la forme est différente : c'est un bol *conique* à lèvre aplatie et apparemment penchée vers l'extérieur. La décoration se développe sur le rebord et sur les deux faces. Ce fragment a été trouvé en bordure de la ville haute, à 2,50 m de profondeur, mais il appartient sans doute à la phase III A 3.

Un bord de bol en poterie claire non lustrée, à lèvre droite, présente deux paires d'oreillettes superposées du type 4° c; ce groupement de quatre oreillettes semble se reproduire quatre fois autour du bord (Pt. 4210, -1,50) (fig. 6, 7).

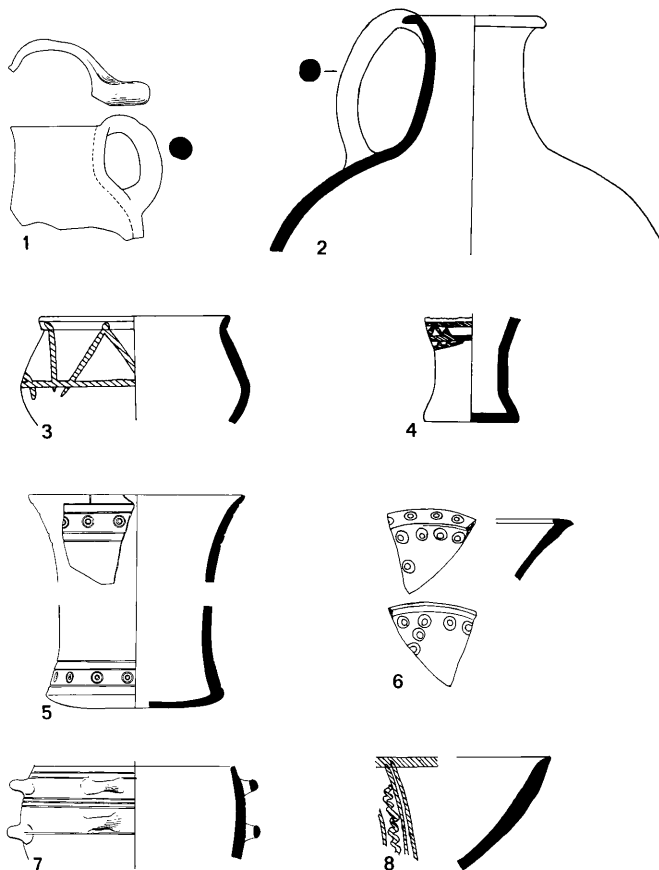


FIGURE 6  
Niveau III A 3. — Poterie. Série 5d : 1-2. Série 10 : 3-8.

Un bord de *bol* largement ouvert est en poterie fine blanche; la paroi, façonnée à la main, est épaisse, mais la lèvre est assez mince (fig. 6, 8; pl. II 10). L'on voit à l'extérieur une couverture rouge foncé et à l'intérieur un décor peint également rouge foncé : une bande à la lèvre, et une bande ondulée encadrée de bandes droites se

dirige vers le centre de la coupe. Ce tesson ne semble se rattacher à aucune variété actuellement connue à Ras Shamra et pourrait fort bien être importé, sans que l'on puisse citer de parallèle en l'état actuel des recherches.

## II. — Bronze Ancien 2 (Niveau III A 2)

Le Bronze Ancien 2 est représenté par un niveau de terre grise de 1,50 m d'épaisseur, atteignant à l'abri du gros mur Est-Ouest 1,75, puis diminuant progressivement vers le Sud jusqu'à un mètre, avant de disparaître en bordure de la ville basse.

*L'architecture* révèle deux étapes à l'intérieur de ce niveau.

### a) *Couche supérieure* (fig. 7)

Les murs de la dernière étape de la phase 2 se reconnaissent à leur caractère mégalithique, qui a déjà été noté pour des structures attribuées à cette phase (cf. *Ug. IV*, p. 439, 441, fig. 28) : ils sont faits de grands blocs calcaires à peine équarris; ici encore, seuls les soubassements devaient être en pierre, car une terre argileuse jaunâtre provenant de briques crues décomposées, se voit dans les interstices des blocs ou en masses compactes près des murs.

Les éléments architecturaux se répartissent de part et d'autre d'un alignement Est-Ouest, qui dans sa partie centrale est conservé sur un mètre de haut, ce qui représente trois ou quatre assises. A l'Ouest, la muraille est interrompue vers le Pt. 5156 par la pente qui s'abaisse fortement, puisque le sol du Bronze Récent 3 se trouve dans cette région au niveau de cette muraille; celle-ci passe au-dessous d'un mur Nord-Sud ougaritien, puis est interrompue à nouveau par la fosse du Moyen Bronze Pt. 5055, déjà signalée; ce segment de mur d'environ 6 mètres de long présente une largeur régulière de 80 cm. Au-delà de la brèche, le mur est renforcé par un contrefort de 2 m de long, qui porte sa largeur à 1,70; à un mètre à l'Ouest de celui-ci, le mur tourne à angle droit vers le Sud; l'élément Nord-Sud mesure 70 cm de large et 2,50 de long; il est permis de supposer qu'il se prolongeait au-delà et que son interruption est due à l'érosion en bordure de l'acropole. C'est contre la paroi intérieure de ce mur que se trouvait le foyer Pt. 3730, qui indiquerait une réutilisation à la phase 3 plutôt qu'au Bronze Moyen.

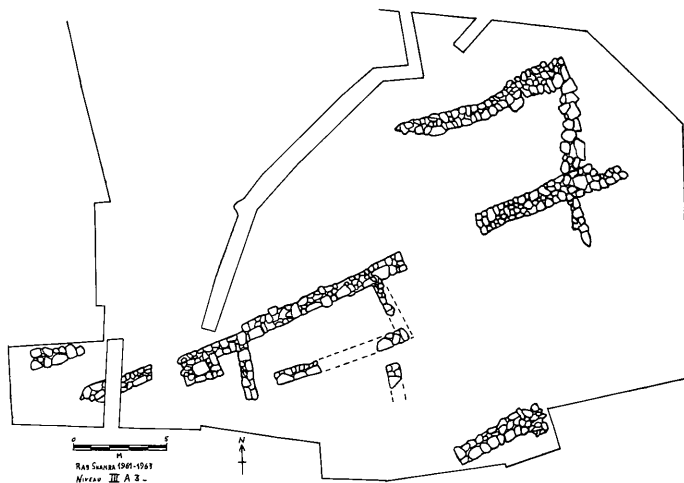


FIGURE 7  
Plan des installations du Niveau III A 2 (a).

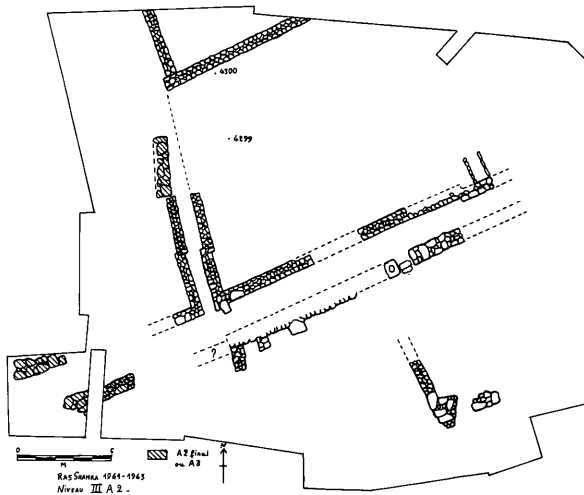


FIGURE 8  
Plan des installations du Niveau III A 2 (b).

Après un décrochement de 50 cm vers le Nord, le mur Est-Ouest reprend sa course sur 9 m de long, avec une largeur de 0,90 à 1,00 m. Un mur Nord-Sud s'en détache et rejoint un mur parallèle au gros mur, mais de 70 cm de large; ce mur parallèle s'interrompt à 1,20 m du mur Nord-Sud mentionné plus haut, ménageant ainsi une porte; ces trois murs dessinent une salle au Sud du gros mur; de forme irrégulière, elle mesure à peu près 7,50 Est-Ouest sur 2,50 Nord-Sud. Plus au Sud, des tronçons de murs Nord-Sud appartiennent, soit à cette couche, soit à la couche inférieure. A l'extrémité Sud du secteur, un mur de même orientation Est-Ouest et de même technique que le gros mur, mesure 1,00 à 1,20 m de large; conservé seulement sur 5 mètres de long, c'est le dernier vestige d'une muraille qui devait marquer la limite de la ville haute.

Après une interruption de 4,50 m, peut-être une porte, la muraille Est-Ouest se poursuit sur 1 mètre de large et 4 mètres de long, puis se retourne vers le Nord jusqu'à sa rencontre avec un nouveau mur Est-Ouest de même largeur; celui-ci est incurvé et disparaît au bout de 6 mètres environ; l'on a ainsi l'amorce d'une grande salle de près de 4,50 m Nord-Sud et de longueur indéterminée. Il faut noter, au Nord de ce mur, une rangée de pierres dressées, peut-être la limite d'un silo difficile à dater.

C'est sans doute à la couche supérieure que se rattache un mur épais, de même orientation que le gros mur Est-Ouest mais situé à 13 m au Nord; il se relie à un mur Nord-Sud de même épaisseur; tous deux disparaissent sous les couches plus récentes de la ville haute. Les éléments isolés dans la partie Ouest du chantier appartiennent plutôt, semble-t-il, à la couche supérieure de la phase 2 qu'à la phase 3.

Le sol correspondant à l'utilisation de cet état architectural est marqué par des plaques d'argile brûlée, des charbons et de la poterie en place. Dans la partie centrale, on le rencontre au Sud à 0,75 sous la surface, puis au niveau du gros mur à -1,50; un peu au Nord, il est indiqué par un mortier en pierre (Pt. 5050) à -1,70; interrompu ensuite par le silo Pt. 5067, il réapparaît à 2 m de profondeur. A l'extrémité Nord du secteur, il est marqué par deux meules (Pt. 4299), posées l'une à côté de l'autre à -2,50; ce sont des meules plates en basalte, l'une arrondie de 10 cm de diamètre, l'autre semi-circulaire de 27 cm sur 17 cm. Sous un amas d'argile blanche accumulé contre la face Sud de la muraille Est-Ouest rencontrée plus au Nord, l'on retrouve ce même sol, sur lequel était posé un curieux récipient en terre cuite, qui sera décrit avec le reste de la céramique (Pt. 4300, -2,50).

b) *Couche inférieure* (fig. 8)

Les murs de la première étape du Niveau III A 2 semblent moins massifs, bien que la technique et l'orientation soulignent la continuité entre ces deux stades.

Très mal représentée dans la région Sud, elle apparaît sous la partie centrale du grand mur Est-Ouest, avec peut-être un retour vers le Sud à l'Est du Pt. 3730, mais surtout avec un mur de 80 cm de large, légèrement décalé vers le Sud par rapport au gros mur, dont il est séparé par 50 cm de terre. Ce mur est conservé sur deux assises; il se prolonge vers l'Est sans interruption ni changement d'orientation jusqu'à la limite de la tranchée; l'on peut tout juste noter, à l'endroit où le mur supérieur s'interrompt, une partie dallée de 1,50 m de large qui représente peut-être une porte.

Au Nord de ce mur, s'allonge un mur parallèle qui déborde également la zone centrale à l'Est et à l'Ouest; c'est un mur de 60 cm de large, fait de trois assises de pierres moyennes, comme les autres murs qui vont être décrits. En face du décrochement du gros mur et peut-être du retour vers le Sud du mur inférieur, ce mur de 60 cm change d'orientation et se dirige vers le Nord; après un léger décrochement et une petite modification de direction, on le suit sur plusieurs mètres, mais il n'a pu être dégagé au-delà. Du côté Est, ce mur Est-Ouest est interrompu par une brèche, puis sa face septentrionale est entamée par le silo Pt. 5067; immédiatement à l'Est, à 14 m de l'angle, l'on voit un décrochement vers le Sud, correspondant à un élément de mur qui se dirige vers le Nord; à l'Est de cet élément, une rangée de dalles verticales délimite une sorte de coffre de 1,50 Nord-Sud sur 0,60 m Est-Ouest.

A l'Ouest, le mur Nord-Sud est doublé à 0,80 m de distance par un mur identique, qui se termine sur un mur Est-Ouest situé dans le prolongement du précédent et qui a été détruit dans la zone Ouest.

Ces murs délimitent quatre espaces de caractère différent : au Nord-Ouest et au Sud-Est, deux *enclos* dont les dimensions ne peuvent être appréciées, mais où un *sol* d'habitation est bien visible; sa profondeur varie de 3,00 m au Nord à 2,30 m au Sud; à ce sol appartient le foyer Pt. 3511, à -2,75, plaque d'argile cimentée avec de petites pierres d'au moins 1,70 m de diamètre et 5 cm d'épaisseur. Entre ces deux enclos, le *couloir* de 0,80 m de large est rempli d'argile blanchâtre, qui recouvre une boue noirâtre; il fait penser à un égout, mais doit être plutôt une ruelle Nord-Sud. Il débouche en effet sur la *rue Est-Ouest* qui s'étend sur 1,50 m de largeur entre les deux murs Est-Ouest; cette rue est marquée entre -2,00 et -2,50 par une couche de cailloutis, riche en tessons, en silex et en ossements.

Au Sud du long mur Est-Ouest, l'on suit le *sol* du début de la phase 2, à peu près horizontal, variant en profondeur de -2,00 au Nord à -1,50 au Sud. Les deux sols superposés subdivisent donc la phase 2 en deux strates mesurant chacune de 0,75 à 0,50 m d'épaisseur. Cependant, l'on ne peut discerner de différences entre le matériel de ces deux étapes architecturales et stratigraphiques, et celui-ci sera donc décrit en bloc.

*Les outils en bronze ou cuivre* semblent aussi rares que dans la phase finale. Dans l'angle Nord-Ouest du secteur, l'on peut rattacher à cette période une aiguille à chas disposée à une petite distance de la tête et courbée anciennement (Pt. 3801, -2,20) (cf. *Ug. IV*, p. 427, fig. 14 [9]); elle annonce peut-être les épingles à œillet du Niveau II; à côté se trouvaient une tige terminée par une pointe en forme de lancette et un morceau indéterminable. Immédiatement au Nord de la grosse muraille Est-Ouest, dans la partie centrale, il y avait une aiguille à chas de 10 cm de long (Pt. 3424, -1,30) (fig. 9, 1), deux tiges (Pt. 3640, -1,75) et un fragment informe. Au Sud de la muraille, il faut signaler de l'Ouest à l'Est un hameçon (Pt. 3782, -1,25) (fig. 9, 2), une hache plate (Pt. 3661, -2,00), une feuille enroulée comme une douille (Pt. 3448, -1,80), une tige, un fragment de métal cuivreux et un morceau de scorie.

*L'outillage en pierre taillée* est plus abondant; la matière utilisée est souvent la *chaille*, mais les outils sont plus soignés. L'élément prédominant est toujours la lame cananéenne, parfois de grande taille, comme par exemple une lame en chaille beige de 16,5 cm de long sur 4,5 cm de largeur max., utilisée sur un bord (fig. 9, 3). Sur une cinquantaine de lames, l'on compte trente-cinq éléments de faucille, dont huit sont lustrés sur les deux bords (fig. 9, 4); parmi ces armatures de faucille, certaines ont un dos (fig. 9, 5), d'autres sont retouchées à une extrémité (fig. 9, 6, 7); l'une d'entre elles est une extrémité de faucille en silex blond fortement lustré (fig. 9, 8); une lame étroite présente un fort lustre et des dents profondes (fig. 9, 9).

Deux lames épaisses sont retouchées sur les deux bords en forme de « barre de chocolat » (fig. 9, 10, 11). Une lame en silex marron de 13,5 cm de long présente un pédoncule aménagé par des encoches basilaires sur les deux côtés (fig. 9, 12). Une lame à dos, en silex beige de 9,5 × 5 cm, ne mesure que 0,5 cm d'épaisseur max. (fig. 9, 13). Les huit autres lames ne sont pas retouchées, mais montrent des traces d'utilisation. L'outillage lithique est complété par un racloir en silex tabulaire et un percuteur sphérique sur rognon de silex. *L'obsidienne* est encore très rare : l'on a recueilli dans cette couche 6 lamelles et 2 éclats de cette matière.

*L'outillage en pierres dures* est assez varié. Dans l'angle Nord-Ouest, l'on rencontre plusieurs instruments en basalte, à 1,75 de profondeur : deux pilons et un

marteau; plus au Nord fut trouvée une perle sphérique en quartz de 0,7 cm de diamètre. Au Nord de la rue Est-Ouest, il y avait une pierre à perforation biconique (Pt. 4309, -2,50), posée sur le sol inférieur, de forme triangulaire et mesurant  $19 \times 19 \times 6$  cm; un objet cylindrique en schiste marron (Pt. 3441, -1,60), peut-être une ébauche de cylindre tombée dans un silo, et un galet aménagé en marteau de  $8,5 \times 5$  cm.

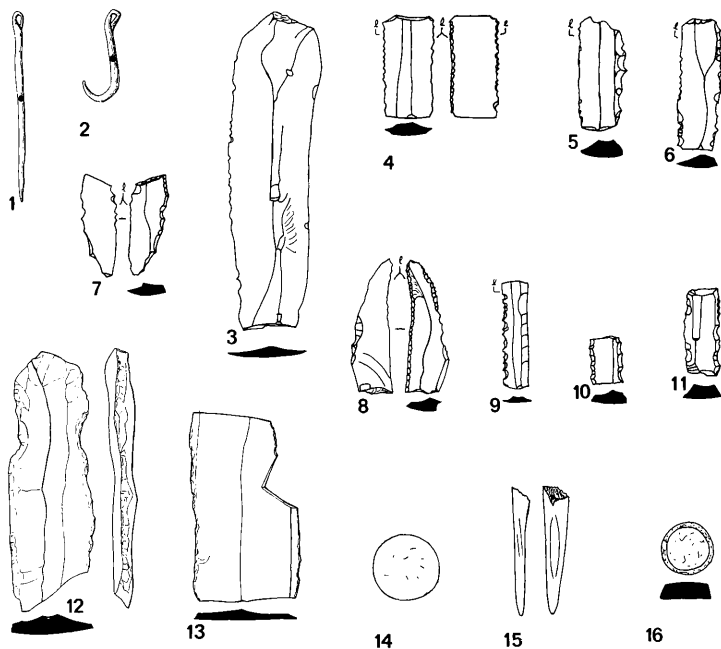


FIGURE 9  
Niveau III A 2. — Petits objets.

Dans la rue Est-Ouest, l'on note une hache polie (Pt. 3640, -1,75) près des tiges de bronze mentionnées plus haut, deux masses, l'une en granit gris de  $4,5 \times 3,5$  cm, l'autre en calcaire dur à la même profondeur mais à l'extrémité orientale, et 2 percuteurs en pierre polie jaunâtre (fig. 9, 14) et en granit gris de 4 cm de diamètre.

Au Sud du gros mur Est-Ouest, l'on a recueilli trois poids ou masses perforées,



l'une en schiste de 4,5 cm de haut et 5 cm de diamètre à 1,50, un autre en marbre beige à perforation biconique, 8 cm de haut et 14,5 cm de diamètre, la troisième en calcaire dur à perforation biconique, 18 cm de diamètre, à 2 m de profondeur, ainsi qu'une hache polie en schiste de 7 cm de long, à -1,25.

Parmi les *pierres tendres* utilisées, il y a tout d'abord le *calcaire tendre*; fusaiöle discoïde (Pt. 3622, -1,75) et galet incisé de lignes entrecroisées (-1,25) (pl. II 16), tout deux au Nord de la rue Est-Ouest. Ensuite vient la *stéatite* : à l'extrême Nord, une fusaiöle biconique (Pt. 3787, -1,80); dans l'angle Nord-Ouest, une plaquette de 0,2 à 0,3 cm d'épaisseur, mesurant 3 × 2,5 cm; à l'extrémité Sud, un godet percé en entonnoir de 4 cm de haut, à -1,25. Le premier et le troisième de ces objets en stéatite sont peut-être intrusifs des Niveaux I et II, car ils se trouvent précisément dans des zones dont la stratigraphie est bouleversée.

*Les coquillages* sont fort nombreux. Sur 30 coquilles, 13 étaient des pétoncles perforés pour servir de pendeloques, 11 dentales utilisées pour des colliers, dont deux encastrées l'une dans l'autre; il y avait 2 murex et un buccin de 15 cm de long. Une bague avait été fabriquée à partir d'une coquille, bague ou anneau de 2,3 cm de diamètre. Plusieurs coquilles avaient servi au lustrage de la poterie.

*L'industrie osseuse* est bien représentée. L'on compte trois poinçons ou alènes en os poli à -1,75, dont le Pt. 3622, et une brisée de 6,6 cm de long (fig. 9, 15). Il y avait deux épingles en os poli, l'une avec une tête ornée de quatre rainures parallèles (Pt. 3595, -1,00), l'autre à 2 mètres de profondeur. Non loin de la première épingle se trouvait une plaque en os poli (Pt. 3621, -1,50), comportant une sorte de tenon perforé; s'agit-il d'une figurine, d'un modèle de poignard, ou d'un outil? Dans la rue Est-Ouest, au Pt. 3640, -1,75, à côté des outils de bronze et pierre, il y avait une tête de figurine en os ou ivoire, représentant un oiseau ou un personnage schématisé. Trois épiphyses d'os long de mouton étaient perforées, toutes au Sud de la muraille, dont deux à 2 m de profondeur. Il faut y joindre deux vertèbres d'un gros poisson, qui ont peut-être servi de pendeloques, et trois fragments d'écaïlle de tortue.

*Les petits objets en terre cuite* sont rares. L'on peut citer dans la rue Est-Ouest un cachet en terre cuite noirâtre (Pt. 3465, -1,90) à bélière; l'empreinte consiste en un axe accosté de deux séries de lunules, d'un côté dans un sens, de l'autre en sens inverse (cf. SCHAEFFER, *Ann. Arch. Syrie*, XIII, 1963, fig. 31 A). Deux boules en terre cuite noirâtre, à -2,00, dans la partie Nord-Ouest, sont peut-être descendues du Niveau II. 5 rondelles perforées ont été fabriquées à partir de tessons et ont dû servir de fusaiöles. Il y a un petit disque en poterie grise avec surface rouge lustré, de 2,7 cm de diamètre et 0,8 cm d'épaisseur (fig. 9, 16); à côté, un objet d'usage indé-

terminé en terre cuite polie, de  $4 \times 3$  cm, présente un tenon. Enfin un tesson lustré a été utilisé comme lisseur ou brunissoir pour la céramique.

La céramique de la phase 2, comme celle de la phase 3, présente un certain nombre de variétés.

1° *Les grandes jarres à provisions* sont moins abondantes; toujours faites au tour, elles sont recouvertes d'un peigné moins régulier et plus sobre, uniquement horizontal (pl. I 5). Elles annoncent donc ces jarres qui seront caractéristiques du Niveau III A 3.

2° *Les grands pithoi à ondulations* tracées avant cuisson (« scabbled ware ») existent (pl. I 6) mais sont très rares, comme d'ailleurs dans la phase 3 (cf. *Ug. IV*, p. 452, fig. 40 J).

3° *La poterie de Khirbet Kerak*, par contre, est plus abondante et plus soignée; la coloration en rouge et noir des parois, généralement épaisses, est plus prononcée et mieux exécutée. Les formes principales sont :

a) de grands bols à profil en S avec mamelons, cannelures profondes horizontales ou en chevrons, parfois globulaires (fig. 10, 1; pl. III 3-6, 9-11);

b) de grands bols hémisphériques à bord droit ou évasé et fond plat (fig. 10, 2, 3);

c) de grands supports cylindriques à base évasée, ornés de cannelures en chevrons, en cercles concentriques (fig. 10, 4; pl. III 12, 15, 19, 20), — ou parfois d'incisions géométriques remplies de matière blanche (pl. III 13, 14) (cf. *Ug. II*, fig. 107 [13, 19]);

d) des supports de marmite (« andiron ») en fer à cheval, terminés par une paire de montants semblables à des chenets. Un seul a été retrouvé, orné d'un décor incisé et d'une face humaine stylisée (fig. 10, 5) (sous le Pt. 4210, -2,10).

4° Une catégorie apparentée est celle de la *poterie rouge foncé fortement lustrée*, très caractéristique de la phase 2. Elle comprend :

a) de petits bols hémisphériques à fond plat (fig. 11, 1, 2), dont un avec un petit mamelon près du bord (fig. 11, 3) (cf. *Ug. IV*, p. 447, fig. 36 B; p. 454, fig. 43, 44 B, C);

b) de grandes coupes à bord rentrant et fond plat renforcé, forme qui se retrouvera avec un traitement différent de la surface dans la phase 3 (4° b) (fig. 11, 4-6); parmi celles-ci, la coupe Pt. 5119 a été rencontrée à -2,10, à 50 cm sous une des dalles verticales du silo Pt. 5067 (fig. 11, 7) (cf. *Ug. IV*, p. 442, fig. 30 D; p. 447, fig. 36 A, D);

c) de grands bols globulaires à bord légèrement évasé, souvent souligné par une ou plusieurs cannelures horizontales, et fond plat renforcé, forme qui a été parfois réalisée dans la technique de Khirbet Kerak (3° b). Cette forme, comme les deux précédentes, semble n'avoir pas comporté d'appendices de préhension (fig. 11, 8-11)

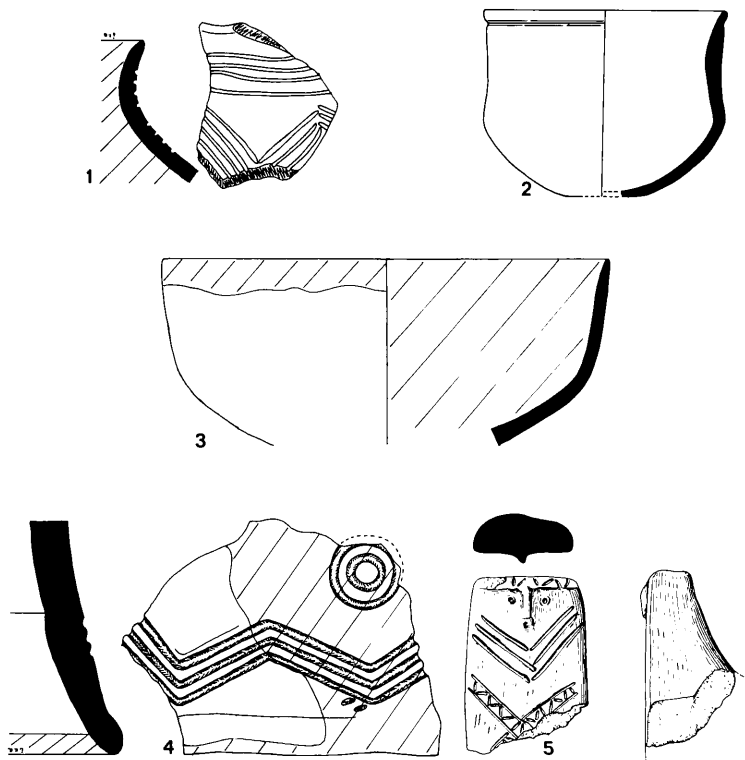


FIGURE 10  
Niveau III A 2. — Poterie. Série 3.

(cf. *Ug. IV*, p. 273, Pl. V 1-5; p. 275, Pl. VI 8-11; p. 442, fig. 29 A; p. 444, fig. A, B; p. 446, fig. 35; p. 447, fig. 36 E, F; p. 448, fig. 38 B, etc.);

d) des cruches à col évasé et pied creux évasé, avec quelquefois une anse du col à l'épaule (fig. 12, 1-4);

e) le récipient du Pt. 4300 (-2,50) (fig. 12, 5) appartient à cette catégorie : série de godets rectangulaires montés sur pieds courts, renforcés aux angles; haut. : 9 cm, larg. : 16 cm, longueur de chaque godet : 11 cm; au moins 2 compartiments, réunis après cuisson par un orifice percé à la base de la paroi.

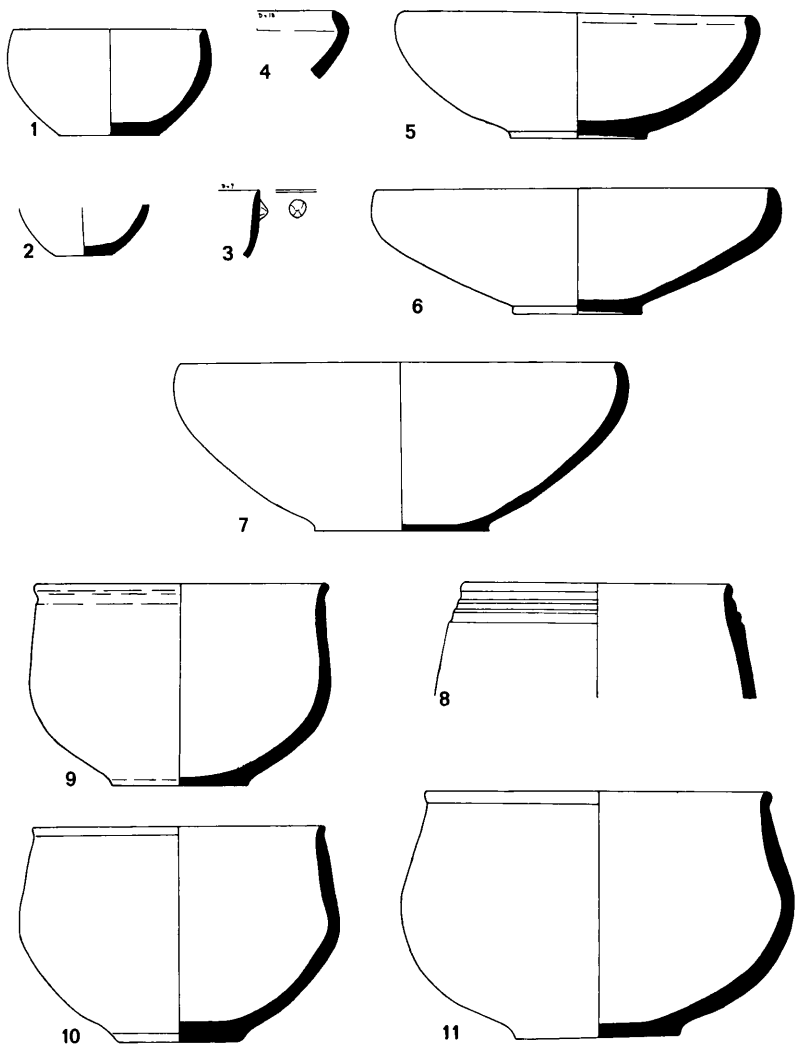


FIGURE 11  
Niveau III A 2. — Poterie. Série 4.

Cette classe de céramique a donné naissance aux poteries lustrées de la phase finale (4°).

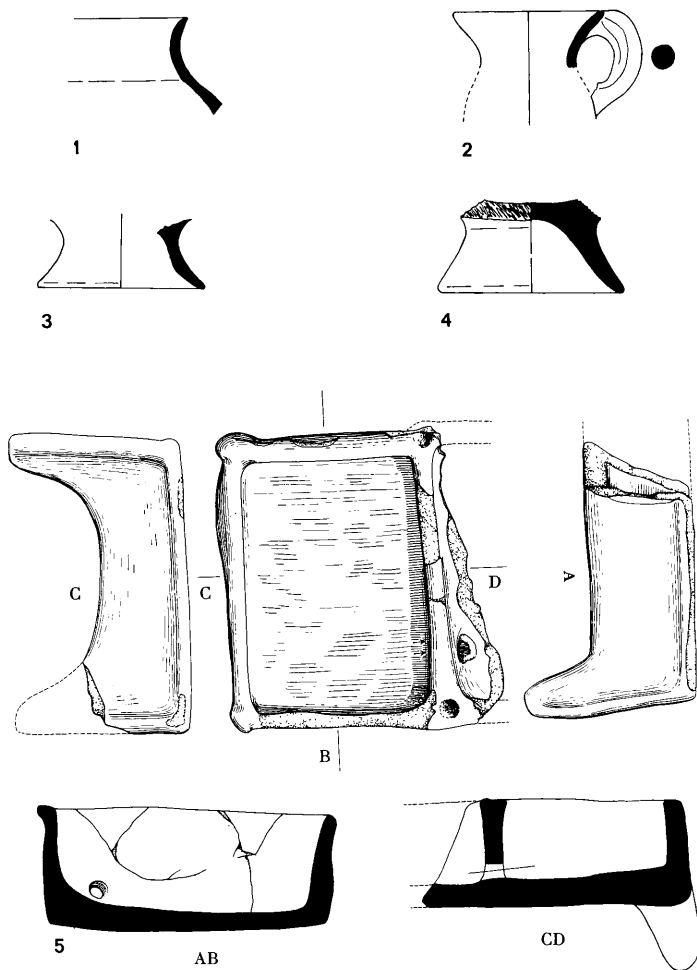


FIGURE 12  
Niveau III A 2. — Poterie. Série 4.

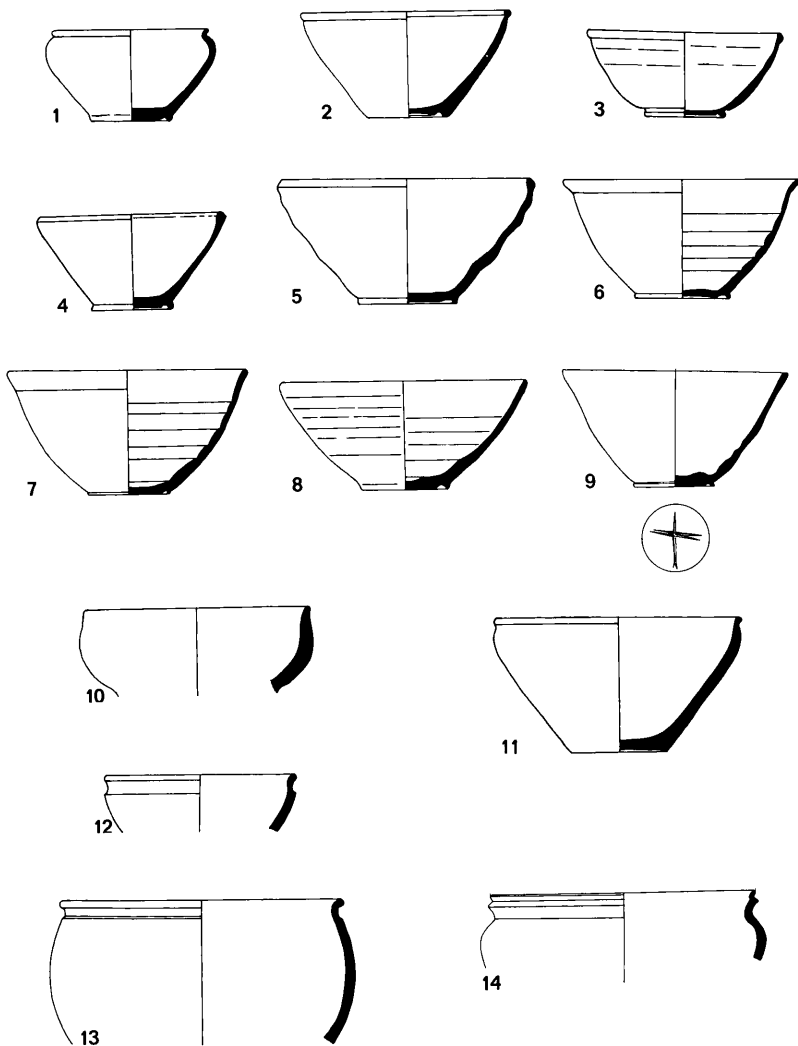


FIGURE 13  
Niveau III A 2. — Poterie. Série 5a : 1-9. Série 5b : 10-14.

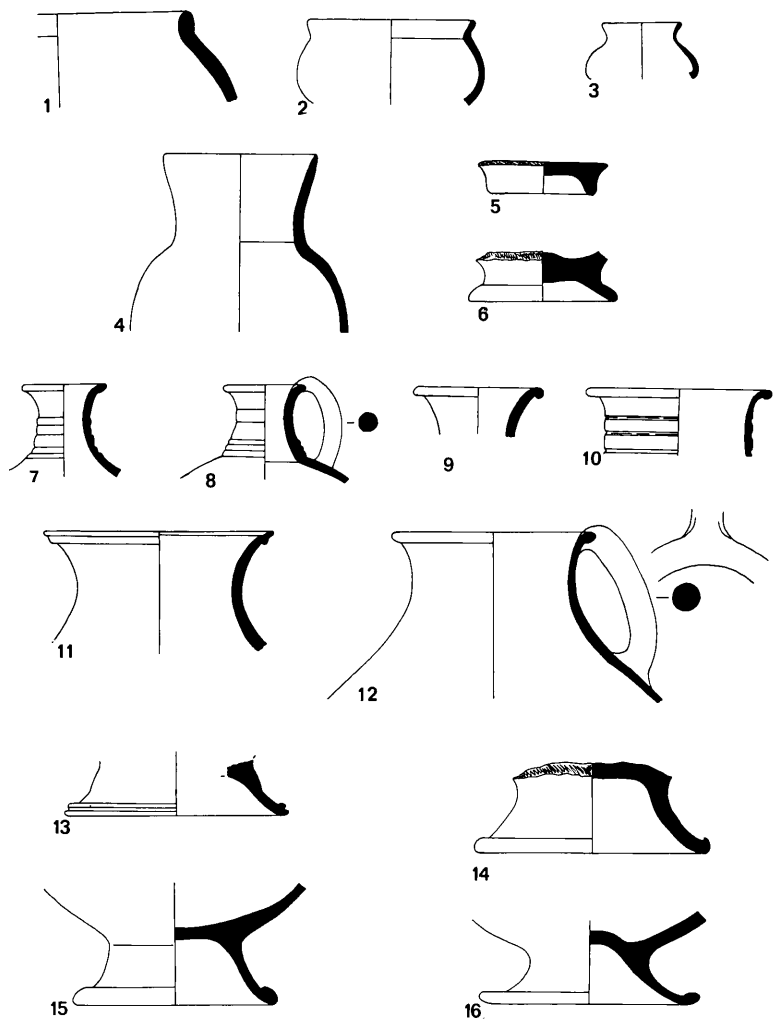


FIGURE 14

Niveau III A 2. — Poterie. Série 5c : 1-6. Série 5d : 7-16.

5° Une autre série caractéristique est en *poterie fine blanche* tournée et lissée, avec les formes suivantes :

a) *petits bols hémisphériques ou coniques avec fond à rainure* : le bord est annulaire ou droit (fig. 13, 1-8). Certains présentent des incisions cruciformes sous la base, tel le bol (Inv. 24.485) (fig. 13, 9). La pâte, sur ces parois fines, a viré parfois au verdâtre ou au jaunâtre (cf. *Ug. IV*, p. 273, Pl. V 8-15; p. 443, fig. 29 C, 30 A, B; p. 444, fig. 33 C-F; p. 445, fig. 34 B, C, H; etc.);

b) *larges bols à fond plat*, coupé à la ficelle, bord droit ou annulaire, parfois souligné par une gorge (fig. 13, 10-14) (cf. *Ug. IV*, p. 434, fig. 22 B);

c) *cruches de forme globulaire*, sans col, à col court et évasé ou à long col à peine évasé (fig. 14, 1-4). Un pied annulaire se rattache à ce groupe (fig. 14, 5, 6);

d) *cruches à col évasé et anse surélevée à section ronde, avec pied creux évasé*, plus abondantes et plus variées que dans la phase 3. Le col peut être étroit et cannelé (fig. 14, 7-9) (cf. *Ug. IV*, p. 437, fig. 25 E), ou large et généralement lisse (fig. 14, 10-12) (cf. *Ug. IV*, p. 275, Pl. VI 13, 17). La lèvre et la base sont annulaires, mais souvent moulurées (fig. 14, 13-16).

Ces diverses formes préparent celles de la céramique fine de la phase 3 (5°).

6° La vaisselle grossière est assez variée. Les *marmites* sont semblables à celles de la phase finale, mais rarement peignées : pots globulaires en pâte grossière rougeâtre, à couverte marron extérieure, col ouvert arqué et signes incisés sur l'épaule (fig. 15, 1). La même pâte marron a servi à façonner un pot globulaire (fig. 15, 3) et un pied creux d'un grand récipient polypode fait à la main (fig. 13, 4). L'on rencontre encore de rares fragments de « *pitted ware* ».

7° Comme dans l'Ancien Bronze 3, les *jarres à bandes blanches verticales* sur fond rose, ou réserve d'engobe (« *reserved-slip ware* ») sont très rares. L'on peut citer un fond plat d'une cruche très élancée, du type dit « syrien » (« *Syrian bottle* ») (fig. 15, 5).

8° La *céramique peinte* est de même style que celle de la phase 3, mais peut-être plus rare (pl. II, 12-15). Il n'est pas possible d'affirmer si la technique de décor « *band slip* » apparaît déjà dans la phase 2.

9° L'on rencontre sporadiquement des *tessons lustrés noirs ou marrons*, provenant de récipients épais, d'une technique évoquant celle du Niveau V.

10° Il faut grouper enfin un certain nombre de formes qui ne peuvent se classer dans les catégories précédentes :

— un *godet* fait à la main est en *poterie fine crème*, avec des traces de couverte lustré à l'extérieur et au bord (fig. 15, 6);



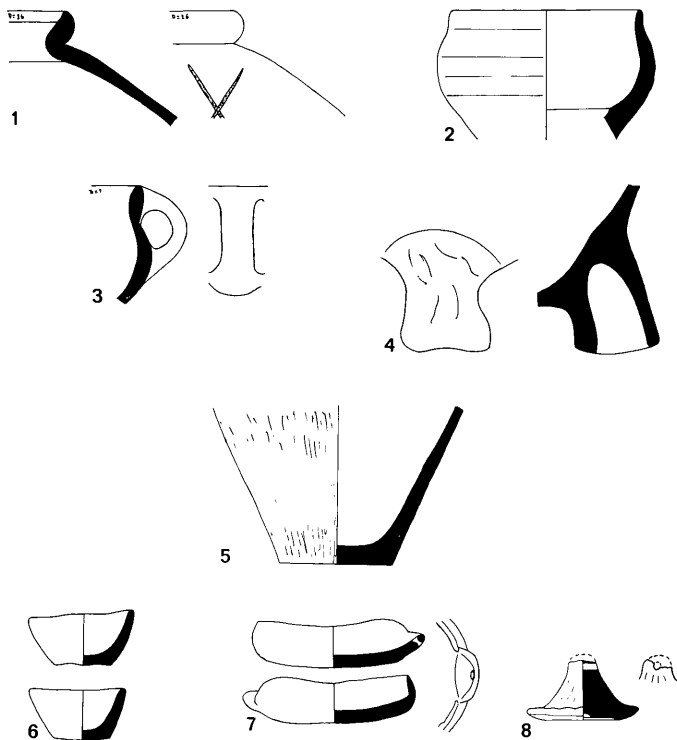


FIGURE 15

Niveau III A 2. — Poterie. Série 6 : 1-4. Série 7 : 5. Série 11 : 6-8.

- une *coupelle* en céramique noirâtre, munie d'un tenon perforé au bord a certainement servi de lampe (fig. 15, 7);
- un objet conique en poterie mal cuite grise, modelée à la main, présente un trou de suspension au sommet; la base légèrement concave, présente une lèvre relevée. On peut le considérer comme un *couvercle* de petite jarre (fig. 15, 8);
- une calotte en poterie beige, munie au sommet d'un appendice plat et arrondi, est certainement aussi le *couvercle* d'un petit récipient;

— un petit pot à bord évasé, en poterie grossière mal cuite, est recouvert à l'extérieur de séries de chevrons horizontaux, incisés profondément avant cuisson.

### III. — Bronze Ancien 1 (Niveau III A 1)

La phase la plus ancienne du Bronze Ancien est représentée par une couche de terre brune assez grasse, dont l'épaisseur diminue progressivement de 1,50 m au Nord à 1,00 au Sud. A l'intérieur de cette couche, l'on reconnaît deux *sols* d'occupation, marqués par des cendres, des foyers et des groupes de pierres, éléments de murs ou dallages : sous 0,75 à 0,25 de terre brune, *le sol supérieur*, à peu près horizontal, apparaît au Nord à 3,75 m de profondeur, et dans la partie Sud, où se trouvent des foyers en forme de cuvettes, à 1,75 m. *Le sol inférieur*, rigoureusement horizontal, se trouve au Nord à 4,25 de profondeur, au centre à -3,40 (Pt. 3534) et au Sud à -2,25; il y a donc en moyenne 50 cm de remplissage entre ces deux sols. Sous le sol inférieur, il y a 25 cm de terre brune, sans que l'on puisse déceler un troisième sol à la base de celle-ci.

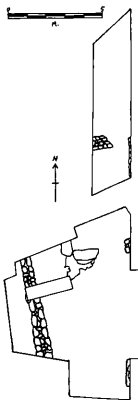


FIGURE 16  
Plan des installations du Niveau III A 1.

*L'architecture* de la phase 1 est mal connue; l'on a seulement dégagé dans deux sondages un mur Nord-Sud sur 5 mètres de long au Sud de la muraille, et un tronçon

de mur Est-Ouest au Nord de la rue Est-Ouest; le sommet de l'un et de l'autre se trouve au même niveau absolu, ce qui correspond à une profondeur de  $-3,00$  pour le mur septentrional,  $-2,50$  à  $2,00$  pour le mur méridional. Leur technique ne diffère pas de celle des murs de la phase 2 et leur largeur varie de 60 à 80 cm. Conservés sur trois assises, ils correspondent plutôt au sol supérieur. Les coupes suggèrent pour le sol inférieur des murs analogues à une seule assise.

*L'outillage en silex* comporte essentiellement des éléments de faucille de taille moyenne, de 4 à 8 cm de long, en silex crème ou marron (fig. 17, 1), parfois à dos abattu (fig. 17, 2); parmi les sept armatures de faucille recueillies, l'on peut en noter une en calcaire, avec le dos et une extrémité abattus (fig. 17, 3) et une autre soigneusement retouchée au dos et aux deux bouts (fig. 17, 4). Le reste de l'outillage se compose d'un racloir en silex tabulaire verdâtre (fig. 17, 5) et d'une pointe de flèche trapézoïdale à retouche plate sur le pourtour, de 4,8 cm de long, en silex noir. Les couches de cette phase ont livré des éclats et des lamelles de silex (fig. 17, 6, 7), qui indiquent un débitage sur place.

*L'obsidienne* est plus abondante; l'on compte une douzaine de lames et de lamelles, dont certaines ont été utilisées (fig. 17, 8-11), et un nombre semblable d'éclats. Cette matière a servi à fabriquer une pendeloque à trou de suspension, en forme de losange (Pt. 3608,  $-2,30$ ).

*L'outillage en pierre* est bien représenté. Il comprend des poids discoïdes, des masses perforées : une en basalte grossier à perforation biconique, mesure 8 cm de haut et 16 cm de diamètre (Pt. 3470,  $-2,00$ ); deux autres sont de forme globulaire et en schiste verdâtre ( $7 \times 7$  et  $4 \times 5,5$  cm) (fig. 17, 12); la perforation est cylindrique. Un poids perforé en schiste est de forme triangulaire, avec une perforation biconique, mesurant  $5 \times 4,5$  cm. Deux disques épais à perforation biconique sont l'un en pierre grise (diam. : 3,5 cm; épaisseur : 0,9 cm), l'autre en calcaire ( $4 \times 1,2$  cm) (fig. 17, 15). Deux pilons cylindriques en basalte mesurent  $6,5 \times 5,5$  cm et  $6 \times 4,5$  cm (fig. 17, 13). La stéatite a servi à fabriquer un petit bol, dont il reste le bord épais, et deux fusaïoles brisées, l'une de  $5 \times 0,4$  cm, l'autre de  $3,7 \times 0,3$  cm (fig. 17, 14). Cette couche a livré une balle de fronde olivaire en calcaire dur (Pt. 3600,  $-2,00$ ). La parure est représentée par une petite perle discoïde en cornaline (fig. 17, 16) et une perle cylindrique en pierre jaune.

Les *coquillages* servent également à la parure : l'on a recueilli huit coquilles, dont deux pétoncles perforés et deux dentales.

*L'outillage osseux* se réduit à une aiguille en os poli, fragmentaire, longue de 6,2 cm, d'un diamètre de 0,4 à 0,3 cm, et un outil en os poli en forme de spatule, ayant

peut-être servi d'estèqe. Un seul fragment d'écaïlle de tortue a été trouvé dans le niveau.

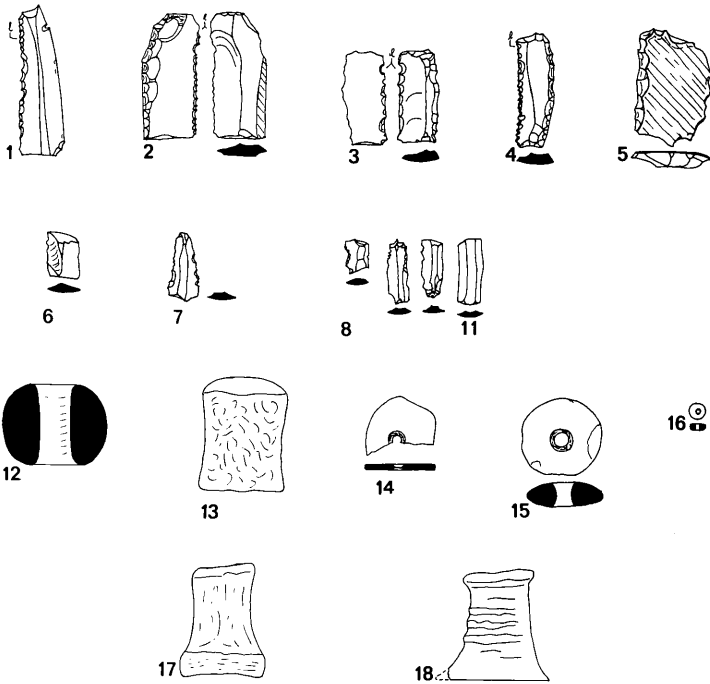


FIGURE 17  
Niveau III A 1. — Petits objets.

Deux *objets en terre cuite* sont d'une forme cylindrique, qui rappelle celle d'un des pilons en basalte mentionnés ci-dessus. De 5,5 cm de haut, ils sont en poterie grossière beige (fig. 17, 17, 18); l'un des deux, de forme plus évasée, porte des traces d'une couverture noirâtre. L'on pourrait y voir des bouchons de jarre.

La *céramique* est moins abondante que dans les phases postérieures. Alors qu'il y avait une continuité manifeste entre les séries de la phase moyenne et celle de la phase finale, l'on constate des différences assez marquées dès que l'on aborde la phase ancienne, qui présente par ailleurs moins de diversité.

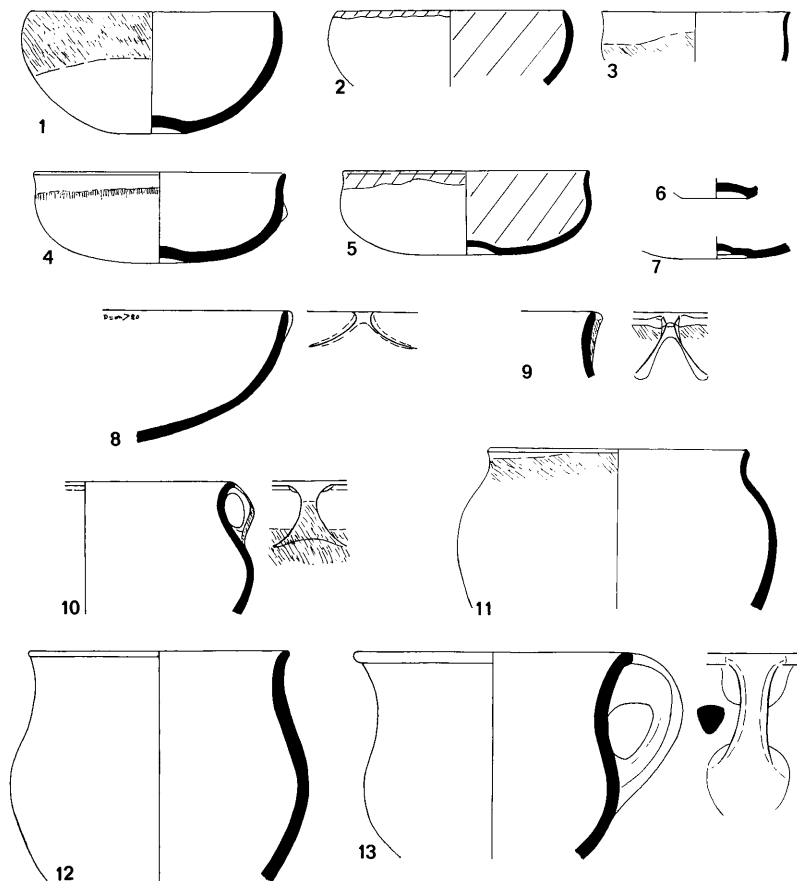


FIGURE 18  
Niveau III A 1. — Poterie. Série 2.

1° Les jarres à provisions, façonnées à la main, en poterie rouge, ont un col court évasé avec un bord épais, l'épaule tombante et un large fond plat; leur forme annonce celle des phases suivantes. La surface est peignée verticalement en bandes irrégulières, parfois ondulées (pl. IV 1-5) (cf. *Ug. IV*, p. 452, fig. 41 C).

2° *La poterie de Khirbet Kerak* est encore bien représentée dans la strate supérieure de la phase 1, mais semble absente de la strate inférieure. Elle se présente sous un aspect différent de celui décrit en III A 2-1 : les parois sont plus fines et les teintes ne sont pas aussi uniformes, variant à l'intérieur du noir au gris, à l'extérieur et sur les bords du rouge foncé à l'orange. Les formes sont assez variées :

a) *bols à fond ombilical* : ce sont de petits bols peu profonds, soit à bord rentrant (fig. 18, 1, 2), soit à bord évasé (fig. 18, 3, 4), avec parfois des mamelons sous le bord (Inv. 24.486) (fig. 18, 5). A côté du fond ombilical classique (fig. 18, 6), un fond est souligné par une cupule (fig. 18, 7; pl. III, 17, 18). L'on peut y joindre une grande coupe à bord droit et tenon muni d'appendices (fig. 18, 8).

b) *pots globulaires à bord évasé*, qui annoncent la forme la plus courante dans les couches postérieures. L'on rencontre souvent au bord un tenon à appendices, ou une anse annulaire à attaches élargies (fig. 18, 9-12). L'on peut rattacher à ce groupe par sa forme, sinon par sa technique, un pot à parois épaisses et anse grossière, en poterie rose lissée extérieurement (fig. 18, 13).

c) *couvercles coniques* surmontés d'un *bouton perforé* horizontalement (fig. 19, 1-3). Dans de rares cas, les deux faces sont rouges (fig. 19, 4) ou grises (fig. 19, 5).

d) *grands supports cylindro-coniques*, évasés aux deux bouts et présentant une teinte rouge sur les deux faces. L'un d'entre eux (pt. 3470, -2,40) (fig. 19, 6) est conservé sur 15 cm de haut; il n'est pas impossible qu'un autre fragment trouvé à proximité soit son autre extrémité (fig. 19, 7), ce qui lui donnerait une hauteur d'au moins 23 cm. Un troisième porte seulement une bande noire au bord, le reste étant rouge lustré (fig. 19, 8) (un décor identique a été signalé sur un bol type 2° a : cf. *Ug. IV*, p. 452, fig. 41 F; p. 453, 454, fig. 44 C).

e) La même strate a livré un vase dont la technique est semblable à celle de ces supports rouge lustré, mais dont la forme est insolite : c'est un *pot caréné* à bord évasé et lèvre en corniche; la partie inférieure est arrondie et se termine par l'amorce d'un fond plat ou concave (fig. 19, 9).

3° La masse de la vaisselle du Niveau III A 1 est constituée de *céramique à lustrage irrégulier* (« *pattern burnishing* »), d'un type plus primitif que celle de la phase finale.

a) *le plat à bord rentrant* est une forme caractéristique. Le lustrage n'affecte pas le fond, souvent rugueux, mais les parois interne et externe; sur un fond rosé, il fait apparaître des stries rouge foncé ou marron, horizontales à l'extérieur et rayonnantes à l'intérieur. Le bord est le plus souvent droit et renversé vers l'intérieur en produisant une sorte de carène haute (fig. 20, 1-9) (cf. *Ug. IV*, p. 453, 454, fig. 44 D-F); parfois il

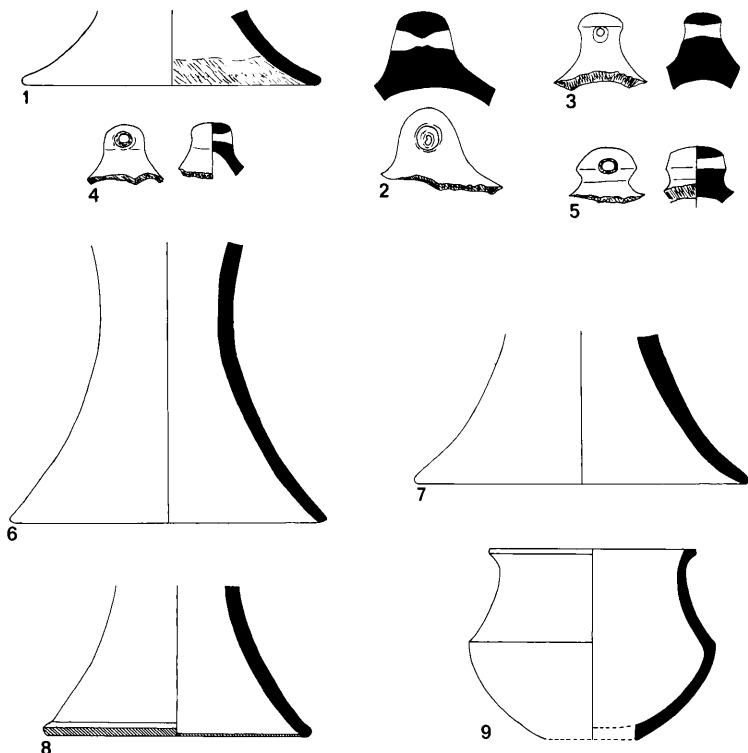


FIGURE 19  
Niveau III A 1. — Poterie. Série 2.

est aplati avec un rebord à l'extérieur (fig. 20, 10), ou un rebord à l'intérieur (fig. 20, 11, 12), ou même retourné à l'intérieur (fig. 20, 13). Ces plats sont quelquefois de taille moyenne, ne dépassant pas 20 cm de diamètre sur 4 cm de haut (fig. 20, 7); mais généralement ils sont assez grands, atteignant au moins 40 cm de diamètre; l'on peut alors distinguer : 1° une forme basse ou plat de 5 cm de haut et fond concave (fig. 20, 4-6), et 2° une forme profonde ou jatte qui atteint parfois 9 cm de haut (fig. 20, 1-3).

b) La même technique sert à fabriquer des *bols* rouge lustré de formes simples : *coupelle* à bord noirci, ayant servi de lampe (fig. 24, 1); bol conique, fait à la main, de

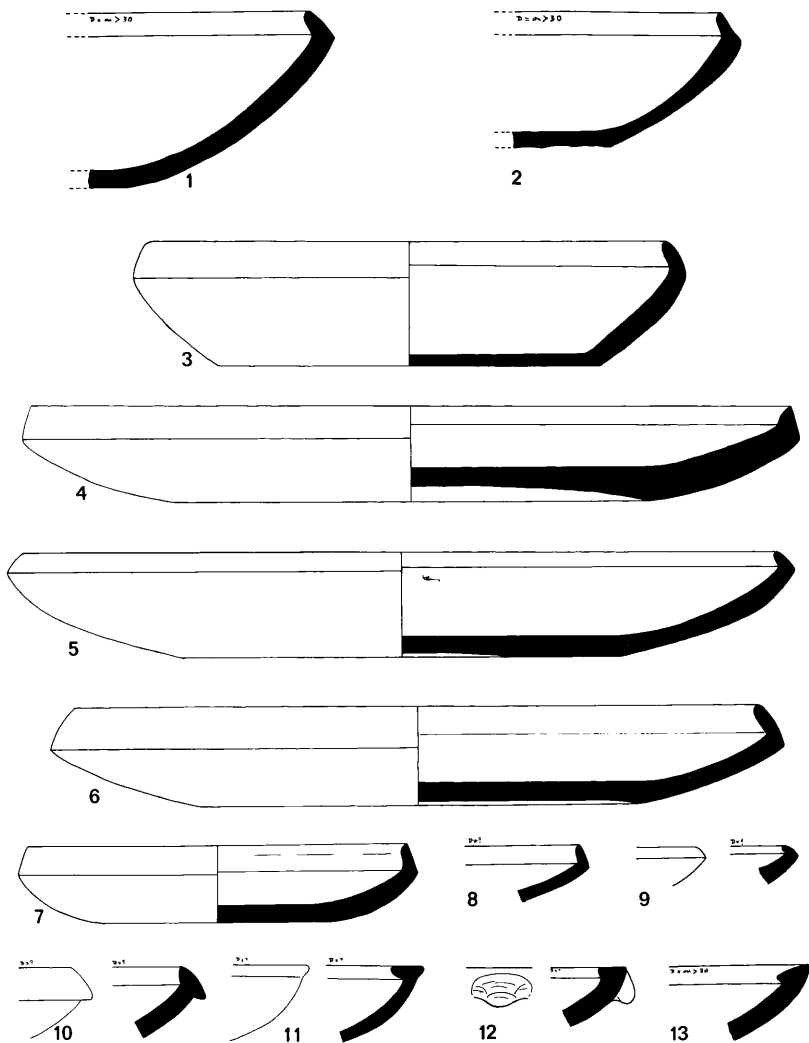


FIGURE 20  
Niveau III A 1. — Poterie. Série 3a.



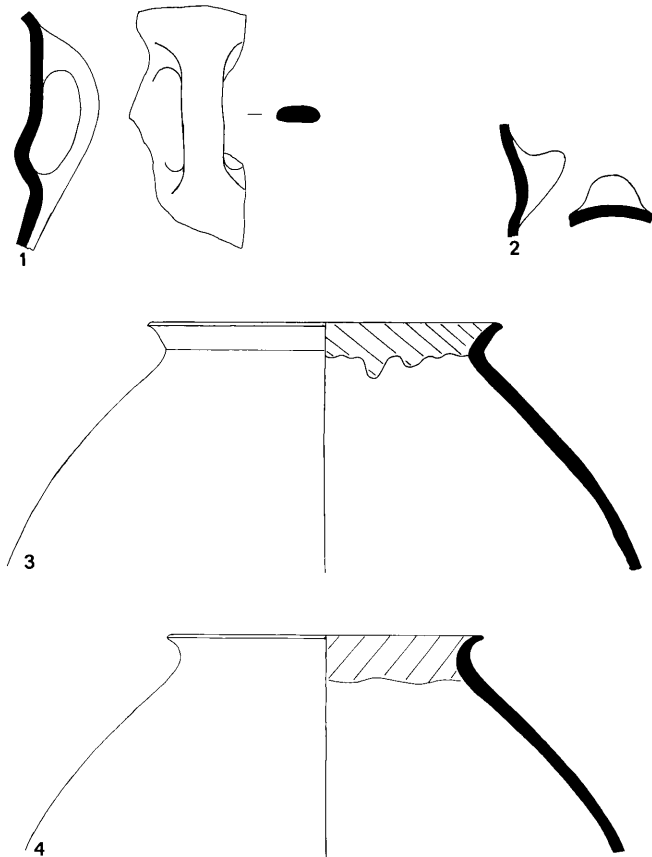


FIGURE 21  
Niveau III A 1. — Poterie. Série 3c.

teinte noir verdâtre à l'extérieur et marron à l'intérieur, bord légèrement rentrant (fig. 24, 2); bol de forme analogue avec une oreillette hémisphérique perforée verticalement au bord (fig. 24, 3); *mamelon* à perforation horizontale (fig. 24, 4); *bol globulaire* profond à bord légèrement évasé (fig. 24, 5).

c) Des *vases sans col* (« hole mouth jars ») sont en poterie grossière rougeâtre à couverte marron — ou en poterie chamois à couverte rouge. La surface extérieure présente un lustrage irrégulier vertical ou parfois en quadrillage. La préhension est assurée par de grandes anses annulaires (fig. 21, 1; fig. 22, 3) ou des mamelons (fig. 21, 2). Le bord est évasé avec une lèvre mince; les bords sont faits à part et assujettis ensuite au corps du récipient. Celui-ci est soit un grand *pithos*, parfois orné d'une croix incisée à l'épaule avant cuisson (fig. 21, 3, 4; fig. 22, 1), soit un *cruchon* de taille moyenne (fig. 22, 2), soit une grande *jatte*, telle celle trouvée près du Pt. 3608 et qui mesure 32 cm de diamètre et 18 cm de haut (fig. 22, 3).

d) Des *jarres ovoïdes*, toujours faites à la main, sont en poterie grossière très cuite à noyau rouge brique et surfaces noires (« metallic ware »); la paroi extérieure est ornée d'un lustrage irrégulier vertical (cf. *Ug. IV*, p. 448, fig. 37 D; p. 452, fig. 40 G-I, 41 G). Le col est pyramidal, avec un bord évasé tranchant (fig. 22, 4); deux anses annulaires sont fixées à la paroi (fig. 22, 5); le fond est large et plat (fig. 22, 6).

4° Les *marmites* sont en poterie grossière jaunâtre à surface noirâtre. Ce sont des vases globulaires à large ouverture et col très court. La panse est souvent recouverte d'un peigné très grossier, horizontal ou oblique (fig. 24, 6) (cf. *Ug. IV*, p. 437, fig. 25 H).

5° Une série de petits *godets* présentent une surface grise et un bord noirci : il s'agit sans doute de *lampes*; l'une a un bord rentrant et un fond évasé (Pt. 5155, -2,50) (fig. 24, 7); une autre est hémisphérique, avec un bord évasé et une surface extérieure boursouflée (fig. 24, 8).

6° Une variété rare, comme dans la phase 2, est une *poterie lustrée marron ou gris* dans le style du Niveau V. Les formes sont lourdes : bols ou pots sans col avec mamelons allongés au bord (fig. 24, 9, 10). L'on peut y joindre un tesson sur lequel est appliqué une sorte de bras ou de serpent (pl. IV, 11).

7° Parmi les divers, l'on peut citer deux tessons à faible courbure, en poterie lissée, avec à l'intérieur de larges *chevrons* profondément incisés (technique qui rappelle celle d'un tesson de 1959, *Ug. IV*, p. 448, fig. 38 C; p. 452, fig. 40 D); il s'agit probablement de fragments de *plats* (pl. IV, 6, 7). Un fond arrondi de vase en poterie blanche conserve une partie de la paroi qui est recouverte de petits *cercles imprimés* avant cuisson (pl. IV, 9).

Un certain nombre de tessons peints du type de ceux des niveaux III B et IV apparaissent sporadiquement dans les couches des phases III A 1 et 2 (pl. II 3, pl. IV 16-22). Plutôt que d'une survivance, il s'agit d'intrusions; d'ailleurs, ces tessons sont souvent usés.

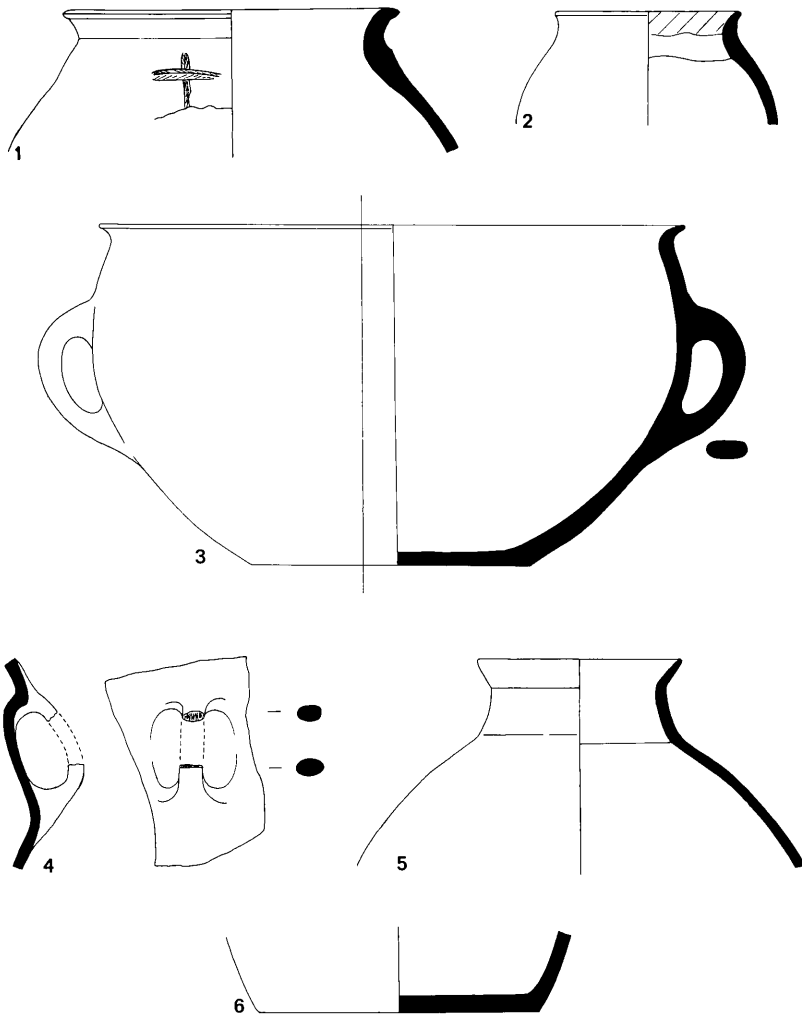


FIGURE 22  
Niveau III A 1. — Poterie. Série 3c : 1-3. Série 3d : 4-6.

## IV. — Obeid (Niveau III B)

Le niveau d'Obeid a été atteint dans deux sondages et fouillé sur 50 cm d'épaisseur, ce qui a permis de dégager la couche supérieure. Le sommet de ce niveau est horizontal; on le rencontre à 4,50 au Nord et à -2,50 à l'extrême Sud, juste avant qu'il soit coupé par la bordure de la ville basse. On le reconnaît à sa terre noirâtre très grasse.

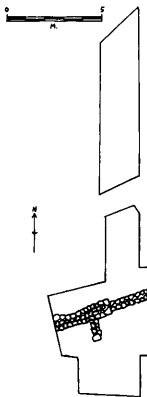


FIGURE 23  
Plan des installations du Niveau III B.

L'architecture de la couche supérieure est représentée par des murets à une assise, faits de deux ou trois petites pierres non appareillées; l'on reconnaît un alignement Est-Ouest, d'abord de 80 cm de large, puis de 50 cm de large, ainsi que l'amorce d'un muret de 40 cm de large se dirigeant vers le Sud. Il faut noter que l'orientation de ces murs correspond à celle du Bronze Ancien et doit par conséquent coïncider avec les courbes de niveau de la ville haute primitive. Au Sud de la partie Ouest du mur, à 3 m de profondeur, se trouvait un groupe d'ossements de carnassiers (Pt. 3690); crâne, mandibules et os longs, probablement des canidés, posés sur le sol supérieur.

L'outillage en pierre se réduit à deux éclats d'obsidienne et une perle en schiste noirâtre, en forme de losange, avec une perforation le long du grand axe. Un fragment d'objet sculpté en pierre noire, avec trou de suspension (Pt. 3482) a été trouvé à

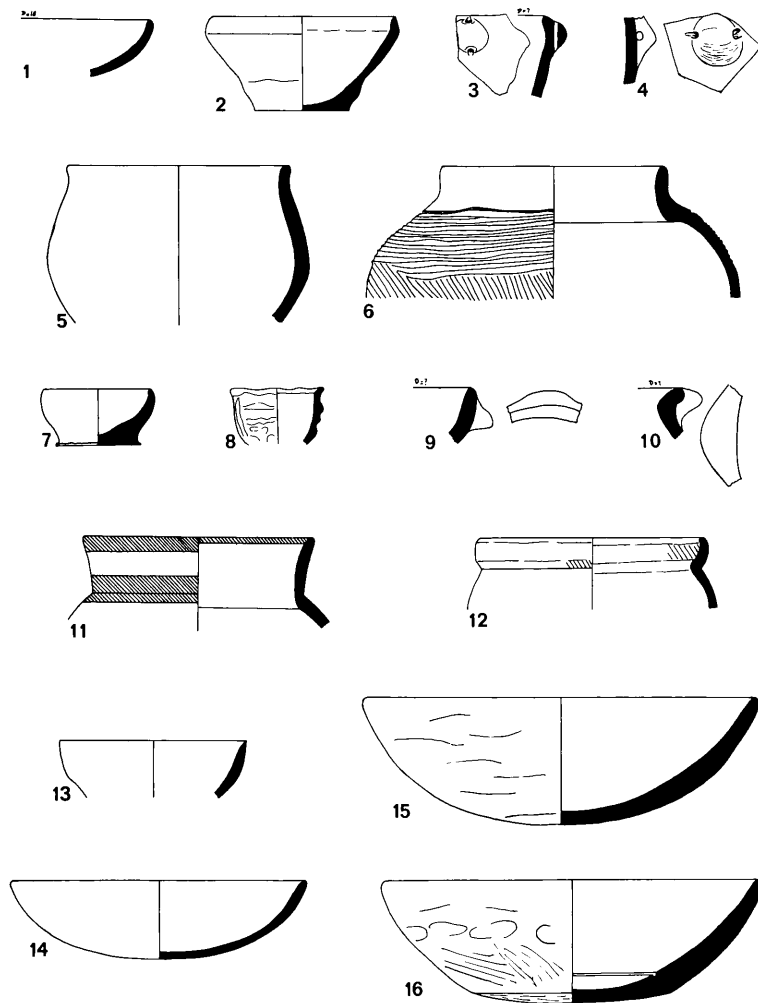


FIGURE 24

Niveau III A 1. — Poterie. Série 3b : 1-5. Série 4 : 6. Série 5 : 7-8. Série 6 : 9-10.  
Niveau III B. — Poterie : 11-16.

–2,90 à l'extrémité de la ville haute, sans que l'on puisse déterminer s'il était scellé dans le Niveau III B ou tombé parmi les débris de tous âges que l'on rencontre entre la bordure de l'acropole et le premier mur de la ville basse. Ce qu'il en reste suggère une tête d'animal cornu, bovidé ou bélier à cornes spiralées, telles ces têtes de Ras Shamra attribuées au Niveau III A 3 (cf. *Ug. IV*, p. 433, fig. 21 A, I); l'on peut en rapprocher également les têtes d'Anatolie, dont l'une, trouvée à Can Hasan 1 semble contemporaine du Niveau III A 1 (cf. O.H. French, *ASt XIII*, 1063, p. 29-42, pl. II a) et l'autre, de Mersin XVIII, daterait du V<sup>e</sup> mill. et du Niveau IV B (cf. J. Garstang, *Prehistoric Mersin*, p. 103, fig. 61, pl. XVI 1550). Une amulette du même type en forme de tête de bélier a été trouvée en 1968 dans un contexte III B (Pt. *SH 99*, Inv. RS 30.106), sans pourtant que l'on puisse certifier son appartenance à ce niveau. Un objet en *argile mal cuite* grise, arrondi d'un côté et ogival de l'autre, long de 4 cm et d'un diamètre max. de 3 cm, est sans doute une *balle de fronde*.

*La céramique*, assez abondante, ne présente aucun point commun avec celle du niveau postérieur.

1° La variété la plus caractéristique est la *poterie peinte* (pl. IV, 23-31). La pâte est assez tendre, crème à verdâtre. Le décor est foncé, marron à noir, avec un répertoire assez restreint : larges bandes horizontales, bandes ondulées, guirlandes, semis de petites taches ovales. Parfois, des taches allongées alternent avec des zones à petites incisions, faites avant cuisson avec une pointe fine. Quelques tessons sont bichromes, marron et rouge. Les formes sont simples :

- a) *petits bols globulaires* à bord mince et rentrant, fond oscillant;
- b) *cruches* à col cylindrique ou légèrement évasé (fig. 24, 11; pl. IV 24);
- c) *pots avec col en arc* (fig. 24, 12; pl. IV 23).

2° *Une céramique fine*, de même aspect mais non peinte, comprend des bols et des coupes hémisphériques (fig. 24, 13, 14).

3° Ces variétés fines sont accompagnées d'une *poterie grossière* beige claire, mal cuite, dont la forme typique est une *grande jatte* à fond arrondi ou convexe et à surface rugueuse, avec empreintes de paille (fig. 24, 15, 16).

4° Une dernière série est représentée par des tessons à pâte claire et couverte *rouge foncé* extérieure; c'est la plus rare.

\* \* \*

La zone de passage de l'acropole à la ville basse a permis de confirmer la subdivision tripartite du Bronze Ancien, telle qu'elle avait déjà été proposée par le Pro-

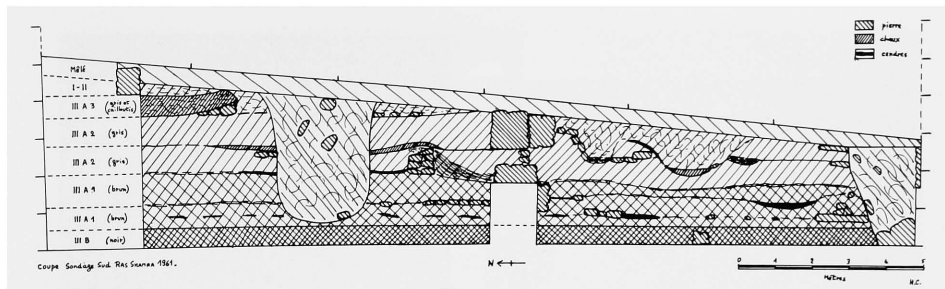


FIGURE 25

Coupe Nord-Sud de la région Nord du secteur médian au Sud de l'Acropole.

fesseur Schaeffer. Pour la première fois, l'architecture des Niveaux III B et III A, repérée auparavant en coupe ou dans des sondages exigus, a été dégagée d'une façon qui, toute restreinte soit-elle, permet d'avoir une idée des constructions et de l'urbanisme du III<sup>e</sup> millénaire à Ras Shamra.

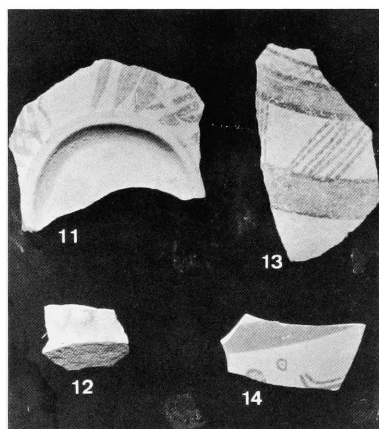
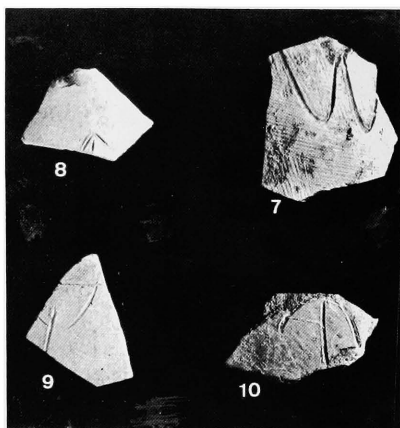
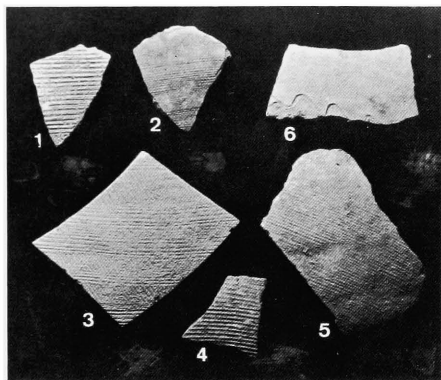
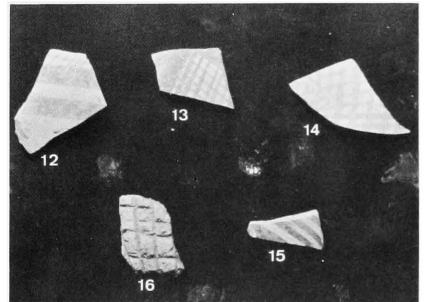
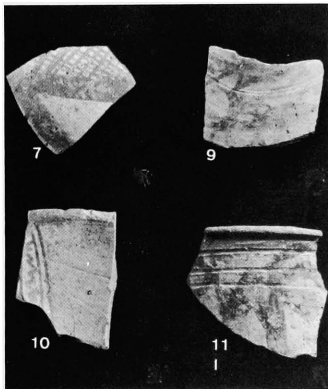
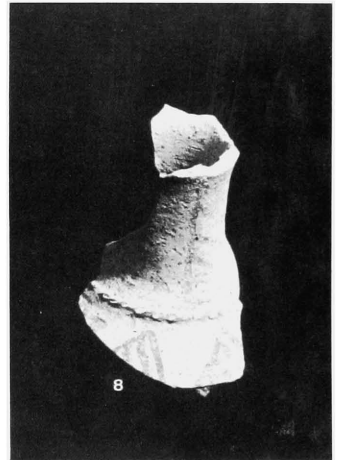
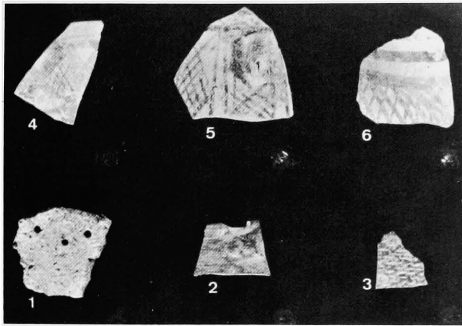


PLANCHE I

Niveau III A 3. — Poterie. Série 1 : 1-5. Série 2 : 6-7. Série 6 : 8-10. Série 9 : 11-12.  
Niveau I (Bronze Récent) : 13-14.





## PLANCHE II

Niveau III A 3. — Poterie. Série 6 : 1. Série 4c : 2. Série 8 : 4-8. Série 9 : 9. Série 10 : 10.  
Série 5d : 11.

Niveau III A 2. — Poterie Intrusion : 3. Série 8 : 12-15. Pierre sculptée : 16.

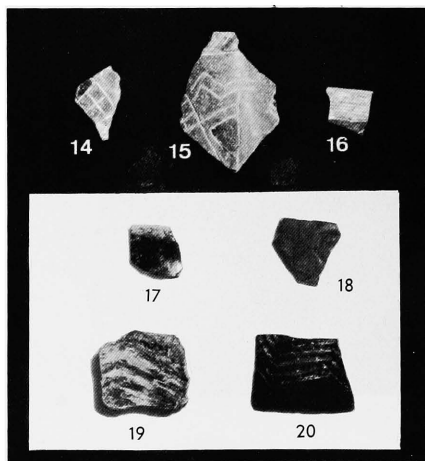
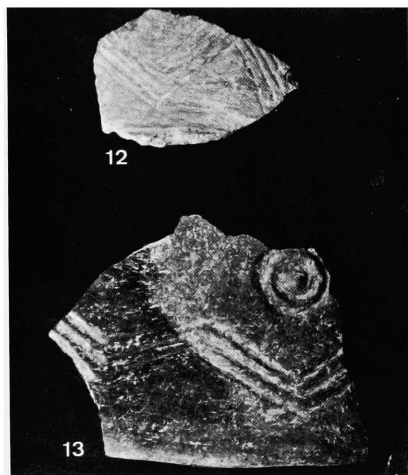
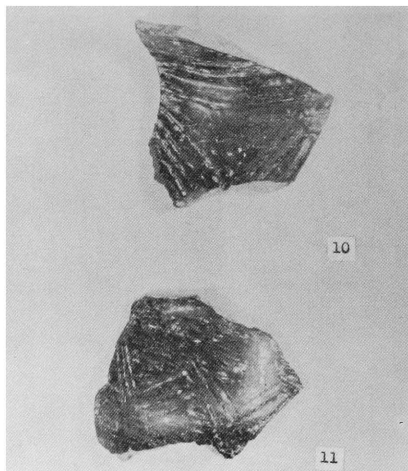
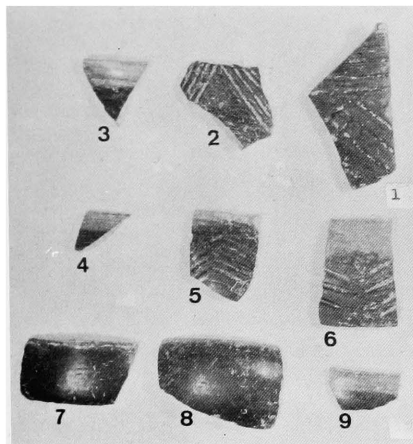
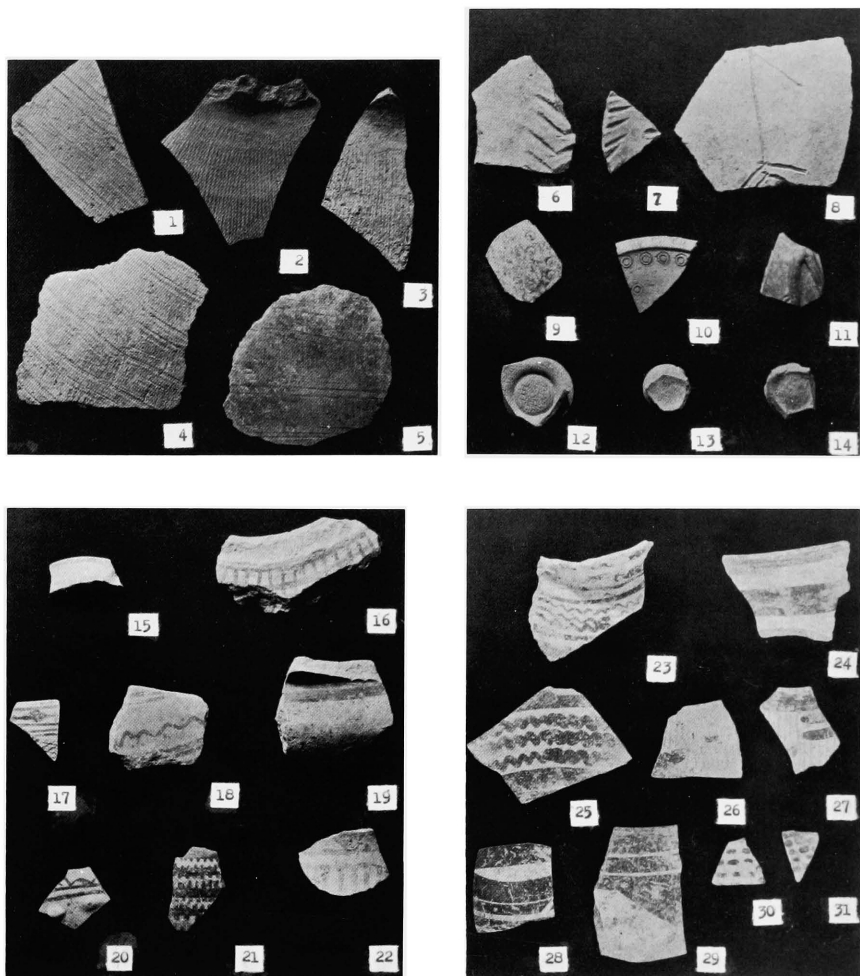


PLANCHE III  
Niveau III A 2. — Poterie. Série 3 : 1-20.



## PLANCHE IV

Niveau II (Bronze Moyen) : 8. — Niveau III A 3. — Poterie. Série 10 : 10. Série 5a : 12-14.

Niveau III A 1. — Poterie. Série 1 : 1-5. Série 7 : 6, 7, 9, 15, 22. Série 6 : 11.

Niveau III B. — Poterie : 23-31.



## LA MAISON DU PRÊTRE AUX MODÈLES DE POUMON ET DE FOIES D'UGARIT

Jacques-Claude COURTOIS

La Cella aux tablettes ugaritiques et hourrites en cunéiformes alphabétiques, découverte en octobre 1961, à la fin de la 24<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras Shamra, juste au bord méridional de l'acropole de la ville d'Ugarit, et sous les vestiges conservés de l'époque gréco-hellénistique qui recouvrent dans cette partie du tell les ruines de l'Ugarit du Bronze Récent, a déjà été présentée par le professeur Claude F.A. Schaeffer, directeur général de la Mission de Ras Shamra<sup>(1)</sup>, qui a bien voulu nous en confier la publication à l'occasion du volume jubilaire. Cette Cella fait partie d'un groupe de deux édifices mitoyens, dont les ruines ont inégalement souffert. L'édifice *nord* (que l'on appellera la maison de *Bn Agptr*, d'après le vase léontocéphale à dédicace cunéiforme au nom de ce personnage, probablement le prêtre magicien qui y résidait) est bien mieux conservé que l'édifice *sud* dont les vestiges n'ont été retrouvés en place qu'à l'ouest, toute la partie orientale (y compris les fondations) n'ayant pour ainsi dire pas laissé de traces. Là, les fouilles atteignirent tout de suite les couches plus anciennes, de l'Ugarit Moyen et surtout de l'Ugarit Ancien, ces dernières affleurant pratiquement en surface, sur la pente, à quelques mètres au sud de la Cella même, cf. plan (fig. 1).

La disparition de toute trace d'architecture contemporaine de la Cella, au sud du couloir qui y donnait accès, nous empêche de restituer avec certitude le plan, l'économie et l'organisation interne de l'édifice méridional<sup>(2)</sup>, auquel il semble impossi-

(1) C. F. A. SCHAEFFER, Nouvelles fouilles et découvertes à Ras Shamra-Ugarit, XXIV<sup>e</sup> campagne, automne 1961, *CRAI*, 1962, pp. 198-206; *Id.*, La XXIV<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras-Shamra-Ugarit, 1961. Rapport préliminaire, dans *Annales archéologiques de Syrie*, XIII, 1963, pp. 123-134; *Id.*, Neue Entdeckungen in Ugarit (23. und 24. Kampagne, 1960-1961), *Archiv für Orientforschung*, XX, 1963, pp. 206-215.

(2) Quelle relation doit-on tenter de restituer entre la Cella aux tablettes et la salle soigneusement dallée au signaire paléographique RS. 25.128 (point top. 3971) ? A-t-il réellement existé un mur à l'est de ce dallage de salle d'eau ? Il semble, à en juger d'après la proximité du puits et l'évacuation aménagée avec soin, assurée par une canalisation couverte en pierre (cf. déjà les reproductions photographiques publiées par

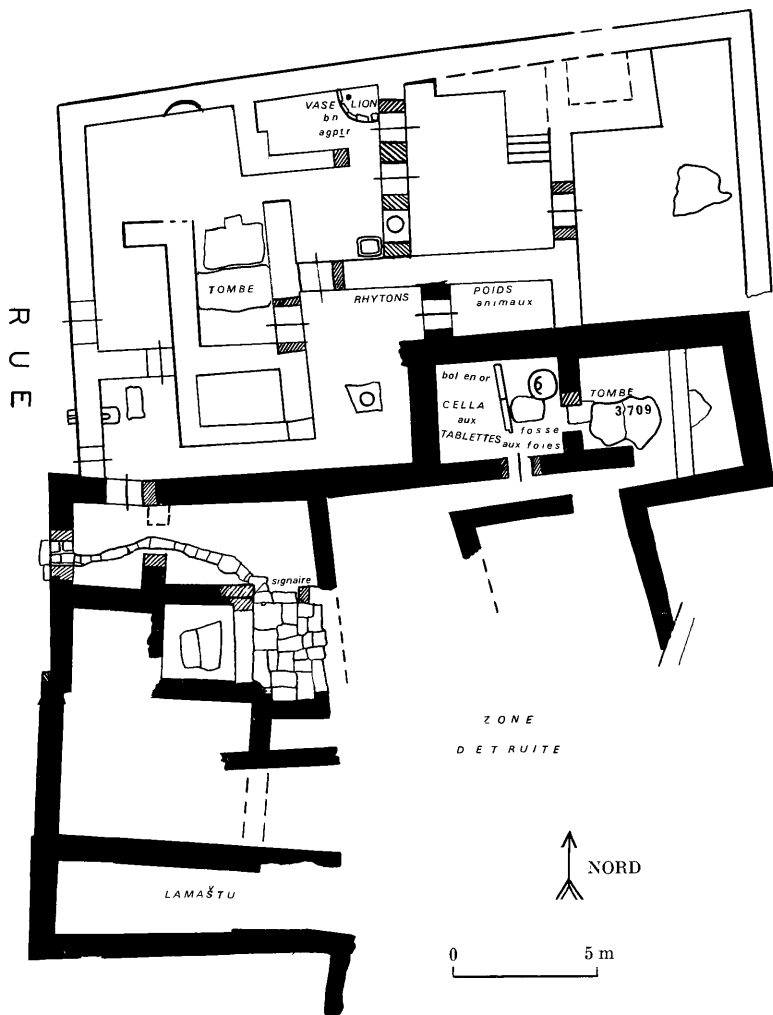


FIGURE 1

Ras Shamra 1961-1962.

Plan schématique de la maison du prêtre aux modèles de foies inscrits.

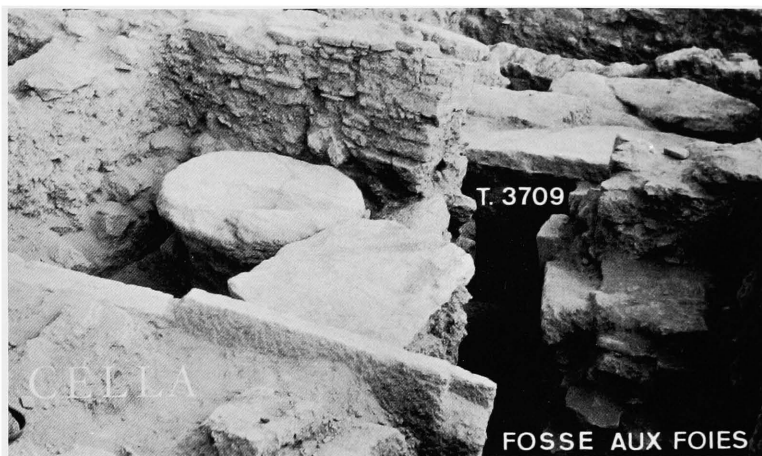


FIGURE 2

Ras Shamra 1961. — A. L'entrée du caveau funéraire et, à gauche, table d'offrande vues de la cella aux tablettes.

Ras Shamra 1961. — B. Vases du type chypriote et mycénien *in situ* dans un angle du caveau funéraire retrouvé sous l'habitation du prêtre magicien.

ble, toutefois, de ne pas rattacher la Cella, par ailleurs privée, apparemment, de toute communication directe avec la vaste maison mitoyenne de *Bn agptr* qui s'étend au nord. Au cours des fouilles, il semblait que la Cella devait faire partie de l'édifice nord, pourvu d'un vaste porche donnant à l'est sur une assez grande cour  $6 \times 7$  m. Cette lacune apparaîtra d'autant plus regrettable que l'aile méridionale de l'édifice sud abritait une seconde bibliothèque de textes cunéiformes, cette fois, en syllabique accadien, mais dont l'essentiel se rapporte à la magie, à la médecine et à la divination<sup>(3)</sup>, c'est-à-dire à des sujets très étroitement apparentés aux préoccupations de nombreuses tablettes mythologico-magiques alphabétiques recueillies dans la bibliothèque de la Cella. Une relation étroite existait manifestement entre ces deux nouvelles bibliothèques d'Ugarit, distantes seulement d'une quinzaine de mètres.

### La Cella aux tablettes mythologiques et au bol en or

Isolée des magasins où reposaient les grandes jarres à vin et à huile, pt 3741, *pithoi* à haut col cylindrique, autour d'une margelle monolithe de forme trapézoïdale, sur le premier sol, blanc, à  $-0,60$ , la Cella ne s'ouvrait qu'à l'est sur une salle ou chambre, longue de  $5,50$  m sur  $3,50$  de large, au sol aménagé en grande partie sur les dalles de couverture d'un caveau funéraire sous-jacent (T. 3709) (fig. 2) et qu'au sud, sur un couloir de  $0,90$  m à  $1$  m de large par une porte aux jambages en pierre de taille à joints vifs, selon la règle courante à Ugarit. Cette porte de  $0,85$  m de large, marque la limite méridionale de la zone d'effondrement en forme de silo, difficile à expliquer, et de laquelle, pendant plus d'une semaine, on retira tant de documents épigraphiques et archéologiques, entre  $1,50$  m et  $4,50$  m de profondeur, mêlés à des pierres, dans un contexte assez meuble.

Les murs de la Cella n'ont pas tous la même épaisseur : le mur nord, édifié sur des fondations remontant au Bronze Moyen atteint  $0,90$  m d'épaisseur, alors que les murs ouest et sud n'ont respectivement que  $0,80$  m et  $0,60$  m, le mur oriental ayant de  $0,60$  m à  $0,70$  m. Hormis les jambages des deux portes, tous ces murs sont en blocage irrégulier. La Cella proprement dite, mesurant  $4,50$  m de longueur est-ouest sur  $3,50$  m de largeur nord-sud, se trouvait à l'origine certainement divisée en deux parties de

C. F. A. SCHAEFFER, *Neue Entdeckungen und Funde in Ugarit*, dans *Archiv für Orientforschung*, XXI, 1966, p. 135, fig. 18 et 21), allant se déverser à l'ouest dans la large rue nord-sud par une gargouille analogue à tant d'autres d'Ugarit et notamment dans la même rue, sur les deux côtés, figure 3.

(3) J. NOUGAYROL, Nouveaux textes d'Ugarit en cunéiformes babyloniens, dans *Annales Archéologiques de Syrie*, XIV, 1964, pp. 39-50 et dans *C.R.A.I.*, 1963, Paris, 1964, pp. 132-142.





FIGURE 3. — Salles à l'ouest de la Cella des Tablettes et du bol en or.

dimensions sensiblement égales par une « cloison » dont la base en pierre de taille a été retrouvée aux trois-quarts en place (fig. 2, A) (les pierres ont 0,25 m de hauteur).

A l'ouest de cette cloison, un sous-sol dallé de pierres plates supportait un sol bétonné (qui devait lui-même être recouvert d'un deuxième sol après l'incendie qui ravagea l'édifice à un moment difficile à déterminer avec précision). C'est dans cette partie fermée de la Cella, que furent retrouvés les deux bols en or, l'un uni, recouvrant l'autre, à forte teneur en argent, à décor géométrique incisé (pt. top. 3777, dans l'angle nord-ouest de la pièce), posés sur le sol inférieur, ainsi que les fragments de plaquettes en ivoire calciné figurant une tête de divinité.

La cloison qui s'élevait au-dessus de la base en pierres de taille devait correspondre à la *bibliothèque* proprement dite, où étaient conservées les précieuses tablettes mythologiques et liturgiques, probablement sur des étagères en bois, qui n'ont pas laissé de traces (sinon dans les couches de cendres fines et noirâtres reconnues sur les sols de la Cella). La très grande majorité des tablettes, dont beaucoup souffrirent de

l'incendie, a en effet été retrouvée de part et d'autre de cette cloison, et surtout dans la zone située près de la porte sud donnant sur le couloir est-ouest de communication vers la demeure à sallé d'eau dallée et au signaire paléographique (3971) <sup>(4)</sup>.

### Découverte d'un important objet culturel en terre cuite : tuyau à libation

La première et importante trouvaille qui annonça le caractère original et nettement culturel de l'édifice atteint par les fouilles en octobre 1961, eut lieu à 1,55 m de profondeur, au point topographique 3675 : il s'agit de figurines divines modelées en terre cuite beige locale, grossière, ayant orné un grand tuyau ajouré, dont les gros tessons gisaient épars sur un épais sol blanc reposant sur un substrat ocre, fig. 2, A.

#### Inv. RS. 24.627

*Tuyau à libation* en terre cuite beige grossière, de facture locale, forme générale tronconique à quatre grosses côtes ou nervures verticales, délimitant quatre panneaux ornés de figurines modelées rapportées <sup>(5)</sup>, fig. 4 et 5.

— *panneau A* : le dieu Baal-Teshub figuré debout de profil à droite, marchant et brandissant de la main droite une longue arme, et ayant sur la main gauche un oiseau le bec en avant, long, 37 mm, de profil à droite. Pas de vêtement visible; comme parure,

(4) C. F. A. SCHAEFFER, dans *Afo*, *op. cit.*, p. 135, fig. 21. On pourra se reporter à la publication de D. KENNEDY, à paraître dans un volume ultérieur des *Ugaritica*.

(5) Dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., la production de mobiliers culturels en terre cuite, d'objets décorés de figurines appliquées, paraît se développer en des lieux fort éloignés les uns des autres, dans le Proche-Orient ancien, du temps de la domination kassite et de l'expansion hourrite principalement, de la Babylonie à la Méditerranée et à l'Anatolie hittite, et ceci à partir de traditions mésopotamiennes plus anciennes. Sans remonter très loin, il suffit de citer les jarres de Mari avec décor de serpents en relief et de scènes incisées (A. PARROT, Les fouilles de Mari. Septième campagne (hiver 1951-1952), *Syria*, XXIX, p. 196, fig. 8, pl. XVII, 3-4; *id.*, *Syria*, XXXIX, 1962, pp. 175-177, fig. 17-18, 20. A Babylonie, la mission allemande découvrit une sorte de brûle-encens en forme de tronc de cône percé d'ouvertures rectangulaires (portes) flanquées de figurines modelées de gardiens mythiques, en relief (O. REUTHER, *Die Innenstadt von Babylon (Merkes)*, *WVDOG* 47, 1926, p. 17 et suiv., pl. 7a-b, Bab. 39274).

Pour les pièces provenant de Nuzi, voir R. F. S. STARR, *Nuzi, report on the excavations at Yorgan Tepe near Kirkuk, Iraq*, Harvard, 1937, pl. 59, 1 et plus. 58, 372-373. Plus près d'Ugarit, dans le domaine syro-anatolien, on ne peut manquer de mentionner les terres cuites à décor appliqué de modelages rapportés provenant de Tell Khuera (A. MOORTGAT, *Tell Chuera* 1958, *Afo*, XIX, 1960, p. 206, fig. 10), de Hama (H. INGHOULT, *Rapports préliminaires sur sept campagnes de fouilles à Hama en Syrie (1932-1938)*, Copenhagen 1940, p. 53, pl. XIXb, d'Alalah (L. WOOLLEY, *Alalakh. An account of the excavations at Tall Atchana in the Hataj*, 1937-1949, Oxford, 1955, pl. LVIIIa-b).

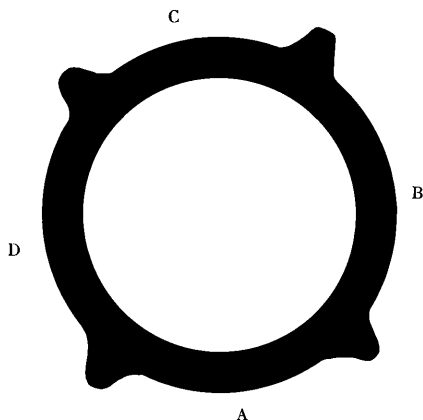


FIGURE 4

Section du tuyau à libation en terre cuite, Inv. RS 24.627.

bracelet au poignet droit. Lacune au poignet gauche. Haut. 17,4 cm; larg. max. 14,5 cm (aux bras écartés); long. arme 5,6 cm; haut. tête 4,7 cm; larg. tête 2,9 cm. Au-dessus du dieu, le panneau se trouve percé de deux trous en forme de 8 (haut. 9,9 pour le trou inférieur; 7,1 pour le trou supérieur); un petit trou oblique, mortaise ?, à 16 cm sous le bord supérieur ou sommet du tuyau (fig. 5, A).

— *panneau B* : quadrupède passant à droite (la tête étant brisée, identification difficile : taureau ou bouquetin) : longueur conservée 8,9 cm; haut. 6,3 cm (actuelle); haut. restituée 8,5 cm. Au-dessus de l'anneau, deux ouvertures dans le panneau, l'inférieure en forme de bouclier ou 8; haut. 9 cm; la supérieure, haut. 5,4 cm de forme ovale; petit trou oblique au-dessus (fig. 5, B).

— *panneau C* : cerf passant à droite, ayant un oiseau posé sur l'andouiller gauche des bois. Seule la tête est conservée, ainsi que trois pattes. L'œil est figuré par un cercle oculé. Le nombre des andouillers, à cause des lacunes, n'est pas aisé à déterminer : trois ou quatre. Dimension de la tête, plus l'oiseau = 9 cm max.; oiseau seul, long. 3,5 cm; haut. act. 2,6 cm. L'oiseau a les ailes déployées sur le dos comme pour prendre son envol. Au-dessus des animaux, deux ouvertures semblables à celles du panneau B; au-dessus encore, bouquetin (disparu) dont seules subsistent les cornes striées (fig. 5, C).

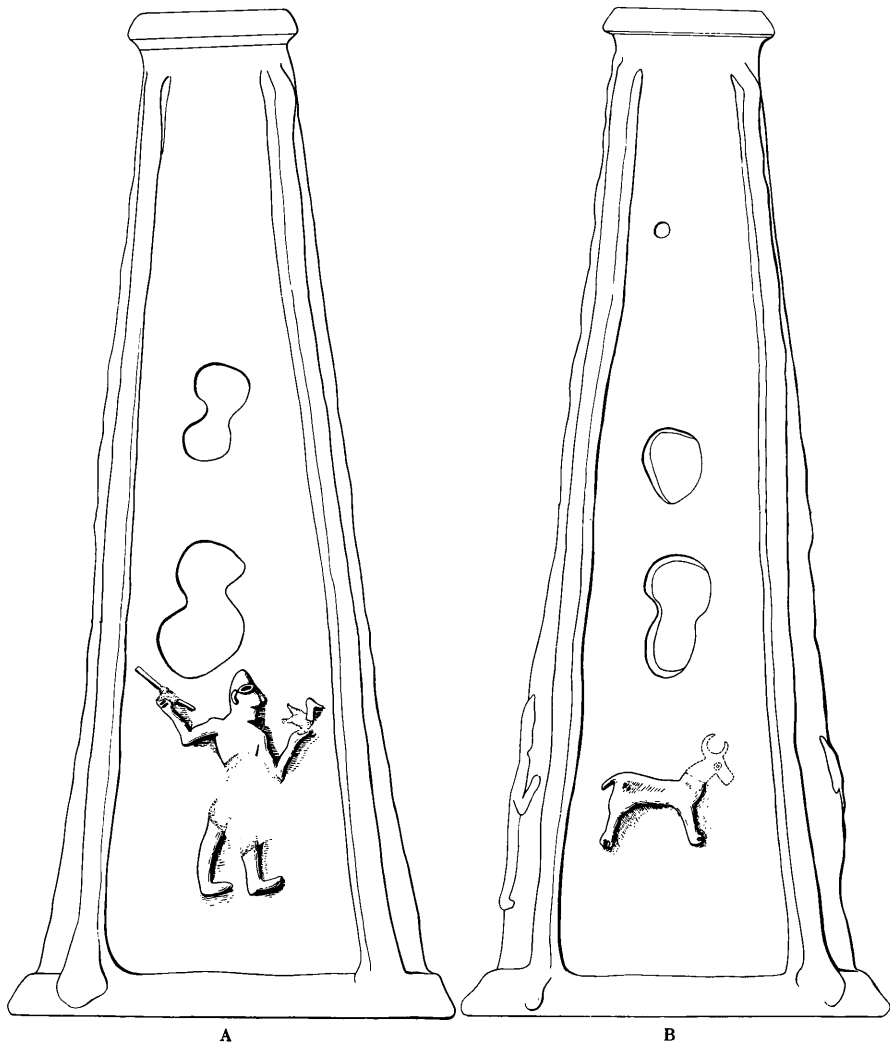


FIGURE 5 A-B  
 Inv. RS 24.627 : Tuyau à libation en terre cuite (*Dessins Liliane Courtois*).  
 3675

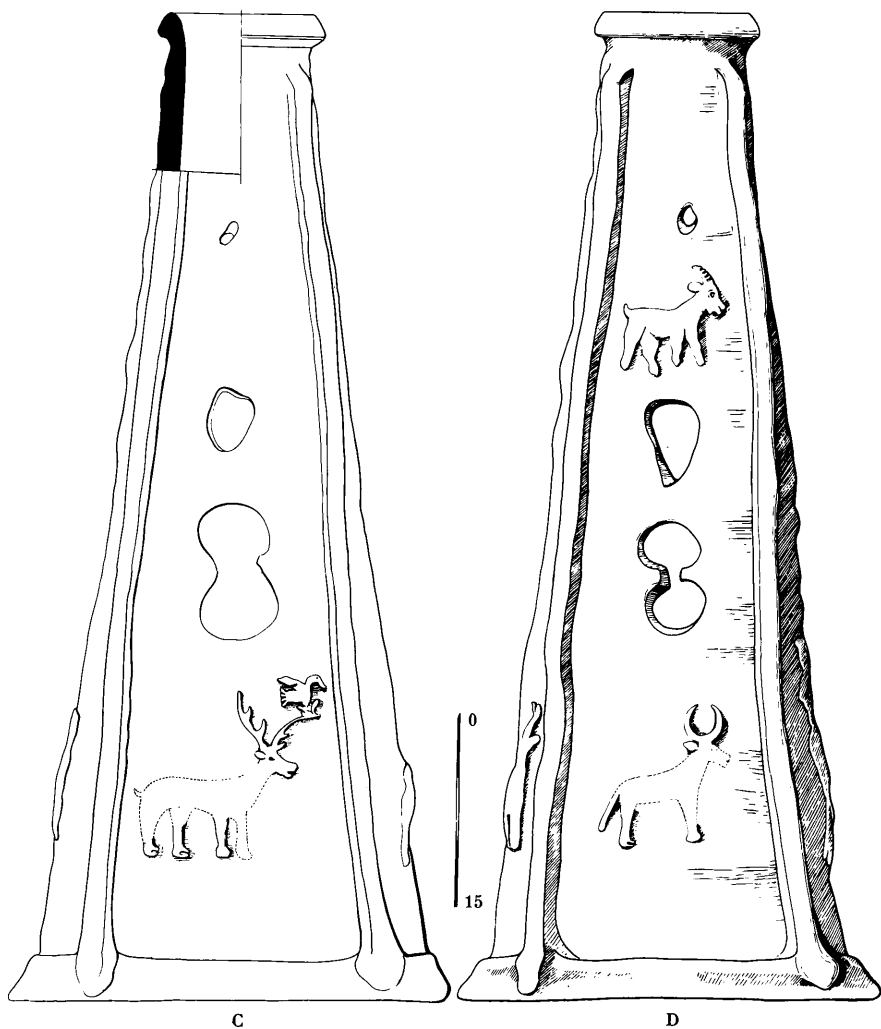


FIGURE 5 C-D.

Inv. RS 24.627 : Tuyau à libation en terre cuite (*Dessins Liliane Courtois*).

— *panneau D* : taureau passant à droite : seules les cornes, les pattes et la queue sont conservées (corps restauré). Dimensions des cornes : haut. 3 cm; haut. totale 11,2 cm. Au-dessus des deux ouvertures en 8 (haut. 9,5 cm) et ovale (haut. 7 cm), un second animal est figuré, ibex ou bouquetin, passant de profil à droite, à corne striée, entièrement conservé, à l'exception de l'extrémité des cornes. On remarque le relief relativement fort du modelage, épais. 1,2 cm; longueur du bouquetin 9,8 cm; hauteur actuelle 7,5 cm (fig. 5, D). L'objet est fait au tour, avec nervures et figures rapportées.

Dimensions générales du tuyau à libation :

Hauteur totale : 75,5 cm (ou 78 cm); diamètre à la base : 35,4 cm; diamètre au sommet : 10,5 cm; empattement moyen des nervures : 2,5 cm; épaisseur ou saillie moyenne des nervures : 1,5 cm; épaisseur de la paroi : 2 à 3 cm. On note des traces noirâtres à l'intérieur du tuyau.

A Ras Shamra-Ugarit, depuis le début des fouilles en 1929, le professeur C.F.A. Schaeffer a fréquemment mis au jour de grands tuyaux en terre cuite ayant servi d'entonnoir à libation ou de brûloir pour offrande, mesurant de 50 à 75 cm (cf. C.F.A. SCHAEFFER, *Corpus céramique*, dans *Ugaritica II*, 1949, p. 259-261, fig. 110 (40-50) et 111 (B)). Nous croyons utile de reproduire ici ce que M. Schaeffer précise au sujet de ces trouvailles faites au cours de plusieurs campagnes de fouilles, tant à Ras Shamra que dans le quartier du port d'Ugarit, à Minet-el-Beida : « Nous avons reproduit dans le rapport préliminaire de notre septième campagne de fouilles (*Syria*, XVII, 1936, p. 110, fig. 4), un de ces tuyaux *in situ*, debout au milieu d'un dispositif votif ou sacrificiel. Nous l'avions considéré comme servant d'entonnoir pour des libations qui, selon des textes en cunéiformes alphabétiques découverts à Ras Shamra, devaient être versées profondément dans la terre (cf. *Syria*, XIII, 1932, p. 12 et suiv.). L'extrémité évasée de l'entonnoir dirigée vers le bas et les ouvertures latérales devaient faciliter l'écoulement du liquide. Une autre explication nous est suggérée par notre ami G. CHENET : les tuyaux pourvus de fenêtres à la partie supérieure et l'extrémité évasée placée contre la terre, seraient des brûle-parfums ou brûloirs pour les viandes et autres matières comestibles offertes en sacrifice. Dans les tuyaux du type 44 (*Ugaritica*, II, fig. 110) le tirage nécessaire à la combustion pouvait être obtenu en posant la base évasée en pavillon sur des cales en pierre, tandis que la fumée s'échappait par les fenêtres latérales et la bouche supérieure du tuyau (*Ugaritica*, II, fig. 111 (B)) ». M. Schaeffer décrit ainsi le n° 49 de la figure 110 dans *Ugaritica*, II : « Cheminée d'un encensoir ou brûloir pour offrande en terre cuite chamois, percée à son sommet de six ouvertures ou fenêtres latérales, orifice supérieur rétréci, base élargie en pavillon; posée au milieu d'un dispositif sacrificiel non loin d'un escalier. Minet-el-Beida, 1932; vue *in situ*, dans *Syria*, XIV, 1933, pl. IX (4). Date : Ugarit Récent 2 (1450-1365) ou début de 3 (1365-1200) ». M. Schaeffer m'informe que, selon lui, l'explication comme tuyau de libation est préférable.

A un mètre cinquante environ à l'ouest-sud-ouest des fragments de tuyau à libation (hmn) mythologique, entre 1,30 m et 1,40 m de profondeur au point topogr. 3680, deux tablettes (RS. 24.248, 24.254), reposaient contre le piédroit sud de la porte (à l'est



FIGURE 6

Inv. RS 61. 24.277 : Modèle de poumon en terre cuite à inscriptions en ugaritique alphabétique.  
(Cf. aussi, ci-dessous, p. 166, fig. 3 (copie M. DIETRICH - O. LORETTZ).

du jambage) menant à l'ouest dans la Bibliothèque (*Cella*). Ces deux textes en cunéiforme alphabétique gisaient sur le même sol de l'Ugarit Récent 3 que le tuyau, associés à des tessons de bol à lait chypriote de facture négligée (*white-slip* II).

A un mètre cinquante à l'ouest de ce premier groupe, on découvrit, toujours sur le même sol, une nouvelle tablette, format lettre, au point 3681, à 1,25 m (RS. 24.291) ( $70 \times 54 \times 17$  cm) parmi des blocs parés, éboulés, ayant appartenu probablement aux jambages de la porte sud ou à la cloison ou mur de séparation des deux parties de la *Cella*. A côté de la tablette 3681, apparut un curieux « prisme » (RS. 24.277) tétraèdre de terre cuite, couvert d'inscriptions alphabétiques sur les trois faces principales, inscriptions réparties en dix cases séparées les unes des autres par des traits profondément incisés<sup>(6)</sup>. C'était la première fois qu'un tel document épigraphique sortait du sol de Ras Shamra depuis le début des fouilles en 1929. M. Schaeffer l'a présenté comme modèle de poumon, d'après une découverte analogue faite à Nimrud<sup>(7)</sup> (cf. l'étude de M. Dietrich et O. Loretz, p. 165).

RS. 24.277. — Modèle de poumon de mouton en terre cuite noirâtre brûlée et éclatée dans l'incendie. Les dimensions actuelles sont les suivantes :  $155 \times 90 \times 75$  mm (fig. 6).

Plus à l'ouest, contre l'une des pierres de taille de la base du muret-cloison, gisait une grande et remarquable tablette rectangulaire, légèrement cintrée, presque intacte, au point top. 3687<sup>(8)</sup>, près des deux premiers modèles de foie en terre cuite mis au jour à Ugarit, à 1,20 m de profondeur (RS. 24.310 et 24.311), tous deux anépigraphe et de forme analogue : haut : 245 mm; larg. en haut : 155 mm; au milieu : 150 mm; larg. en bas : 164 mm; épaisseur : 30 mm.

RS. 24.310. — Modèle de foie en terre cuite gris noir, complet de forme ovoïde à appendice relevé (doigt du foie, *lobus caudatus*). Long. 65 mm; haut. 41 mm; diam.  $50 \times 45$  mm<sup>2</sup> (fig. 7, n° 4 et fig. 8, n° 9).

<sup>(6)</sup> C. F. A. SCHAEFFER, dans A.A.S. XIII, 1963, p. 130 et dans *A.f.O.* XX, 1963, p. 215, fig. 34, et l'étude de M. DIETRICH et O. LORETZ, *Beschriftete Lungen- und Lebermodelle aus Ugarit*, ci-après pp. 165-172.

<sup>(7)</sup> M. E. L. MALLOWAN, *Illustrated London News*, 28.1. 1956, p. 129, fig. 4 et suiv.

<sup>(8)</sup> C. F. A. SCHAEFFER, A.A.S. XIII, 1963, p. 131 et fig. 9 et *AfO*, XX, 1963, p. 213, fig. 33. Voir également dans les *CRAI*, 1962, Paris, 1963, pp. 202-203 et Ch. VIROLLEAUD, dans *CRAI*, 1962, p. 108 et maintenant dans *Ugaritica* V, 1968, p. 564 et suiv.



RS. 24.311. — Modèle de foie en terre cuite grise, complet de forme ovoïde presque circulaire, gravé d'incisions symboliques (traits encadrés de deux lignes de points, sur deuxième trait perpendiculaire). Long. 75 mm; haut. 38 mm; diam.  $65 \times 60$  mm (fig. 10, n° 6).

Un nouveau modèle de foie en terre cuite, mais cette fois-ci du type triangulaire connu aussi en Palestine, notamment à Megiddo<sup>(9)</sup>, qui allait devenir le plus fréquent dans la suite des fouilles, fut mis au jour sous la tablette 3687, peu après son enlèvement, à 1,40 m de profondeur. Ce modèle de foie, complet, mais anépigraphé, porte un certain nombre de traits incisés, isolés ou disposés en chevrons, ainsi que deux petits ronds, imprimés avant cuisson. Ce modèle RS. 24.312 est en terre ocre rose et mesure 58 mm de long, 40 mm de large, 29 mm de haut (fig. 9, n° 1 et fig. 10, n° 5). Deux éclats de tablettes en cunéiforme alphabétique à écriture fine et serrée, furent recueillis en même temps que le modèle de foie, à — 1,40 m; ces éclats répondant au numéro d'inventaire RS. 24.328 mesurant  $63 \times 46 \times 17$  mm et  $38 \times 33 \times 20$  mm, ont été raccordés au grand fragment RS. 24.247, texte divinatoire de présages relatifs aux naissances d'enfants anormaux<sup>(10)</sup>.

A une vingtaine de centimètres seulement au nord de la grande tablette RS. 24.244, du point top. 3687<sup>(11)</sup> reposait à la même profondeur de 1,25 m, une petite tablette hourrite en cunéiformes alphabétiques serrés RS. 24.285, brique, haute de 68 mm, large de 54 mm et épaisse de 18 mm. M. Laroche la publie dans *Ugaritica* V, p. 511. Il s'agit d'une invocation ou d'un hymne à la déesse Šauška, l'Ishtar hourrite.

Dans l'angle sud-est de la pièce qui venait de livrer les deux tablettes RS. 24.244 et 24.285 et ces trois modèles de foie, un nouveau foie en terre cuite était recueilli au point top. 3694 à 1,30 m seulement de profondeur (inv. RS. 24.319, terre ocre brunâtre ébréché au sommet de l'appendice vésiculaire, et portant deux symboles imprimés ou incisés, long. 61 mm; larg. 39 mm; haut. 28 mm) (fig. 8, n° 5 et fig. 7, n° 9).

Au point top. 3701, à 1,45 m/1,50 m de profondeur, immédiatement à l'ouest du seuil de la porte faisant communiquer les deux pièces aux tablettes, deux nouveaux textes cunéiformes alphabétiques, l'un ugaritique, de petites dimensions (RS. 24.246 :

(9) Ce foie de Megiddo a été publié pour la première fois dans *Illustr. London News*, 1936. Ensuite, dans *l'Atlas de la Bible*, Bruxelles, 1954, p. 56, fig. 161; Ch. VIROLLEAUD le cite dans les *CRAI*, 1962, p. 93, à propos de cette série d'Ugarit. La publication définitive de ces foies de Megiddo est G. LOUD, *Megiddo*, II, pl. 255, n° 1 et 2.

(10) Ch. VIROLLEAUD, Les nouveaux textes alphabétiques de Ras Shamra, *CRAI*, 1962, p. 94, note 1.

(11) C. F. A. SCHAEFFER, A.A.S. XIII, 1963, fig. 9 et *AfO* XX, 1963, fig. 33, p. 213. Il s'agit de la remarquable tablette ugaritique alphabétique R. 24.244 que Ch. VIROLLEAUD a publiée dans *Ugaritica* V, p. 564 et suiv.

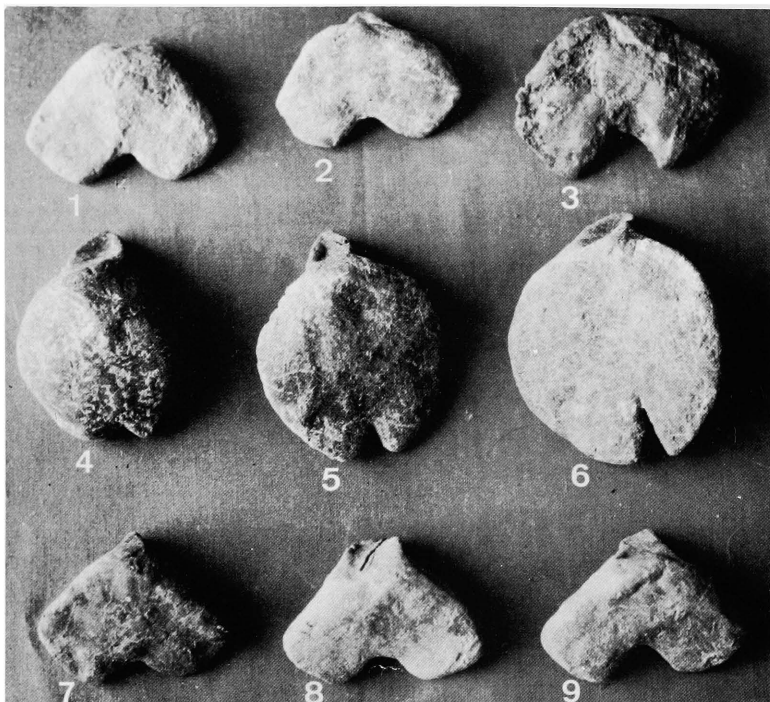


FIGURE 7

Modèles de foies en terre cuite, anépigraphes.

- |                                     |                                     |
|-------------------------------------|-------------------------------------|
| 1. RS 24.320 (Cf. p. 105 et p. 114) | 6. RS 24.317 (Cf. p. 105 et p. 112) |
| 2. RS 24.315 (Cf. p. 105)           | 7. RS 24.314 (Cf. p. 105 et p. 114) |
| 3. RS 24.321 (Cf. p. 105 et p. 108) | 8. RS 24.313 (Cf. p. 105 et p. 114) |
| 4. RS 24.310 (Cf. p. 103 et p. 105) | 9. RS 24.319 (Cf. p. 103 et p. 105) |
| 5. RS 24.318 (Cf. p. 105 et p. 112) |                                     |

60 mm × 43 mm × 22 mm), l'autre hourrite de format allongé (RS. 24.261 : 140 × 75 × 27 mm) mais fort bien conservés étaient mis au jour avec d'importants fragments d'un vase à étrier mycénien en terre beige fine à décor peint en bistre noirâtre luisant, mais en partie effacé, de bonne facture cependant. Le décor se distingue par la frise de petits cercles oculés disposés en ligne entre deux bandes horizontales, sur l'épaule (fig. 12, dessin). En 1964, les fragments d'une amphore mycénienne ornée de cercles

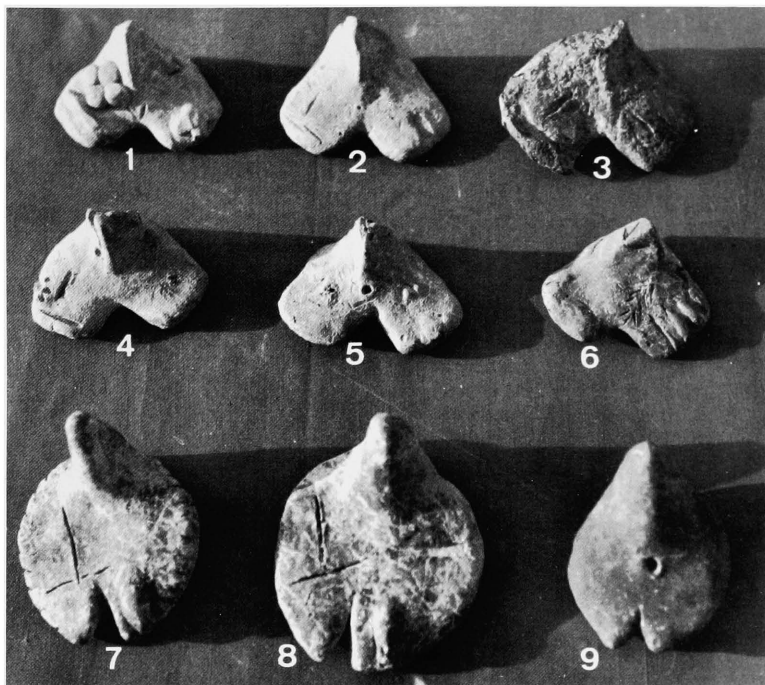


FIGURE 8  
Foies en terre cuite.

- |                                  |                                  |
|----------------------------------|----------------------------------|
| 1. RS 24.315 (Cf. p. 104)        | 6. RS 24.314 (Cf. p. 104 et 114) |
| 2. RS 24.320 (Cf. p. 104 et 114) | 7. RS 24.318 (Cf. p. 104 et 112) |
| 3. RS 24.321 (Cf. p. 104 et 108) | 8. RS 24.317 (Cf. p. 104 et 112) |
| 4. RS 24.313 (Cf. p. 104 et 114) | 9. RS 24.310 (Cf. p. 103 et 104) |
| 5. RS 24.319 (Cf. p. 103 et 104) |                                  |

oculés, furent mis au jour, pt. top. 4466 sur le sol II dans la demeure de Patilu(wa) située à une cinquantaine de mètres plus au nord. Un modèle de foie en terre cuite brun-rouge foncé très altéré en surface, et portant six traits symboliques incisés avant cuisson se trouvait associé à l'ensemble de trouvailles faites au point topographique 3701, à —1,50 m (Foie, inv. RS. 24.321, mesurant 69 mm × 53 mm × 24 mm) (fig. 7, n° 3 et fig. 8, n° 3).

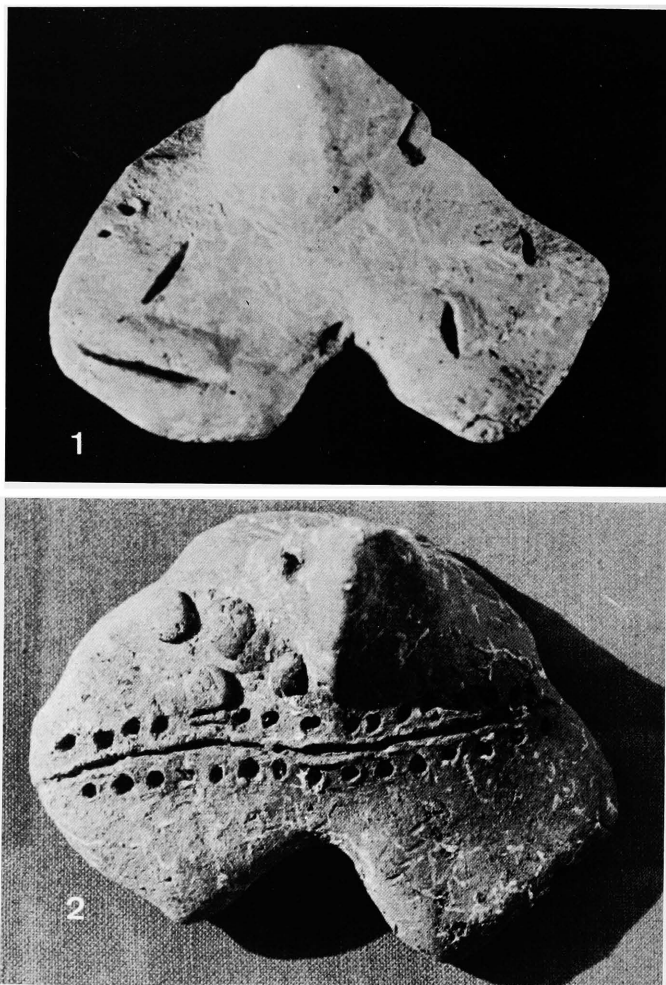


FIGURE 9  
Modèles de foies en terre cuite.  
1. RS 24.312 (Cf. p. 103)  
2. RS 24.316 (Cf. p. 112)

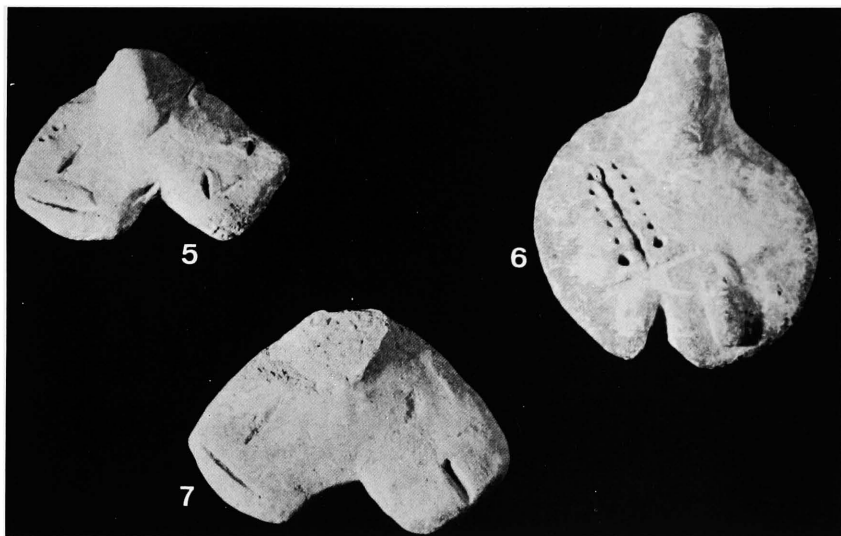
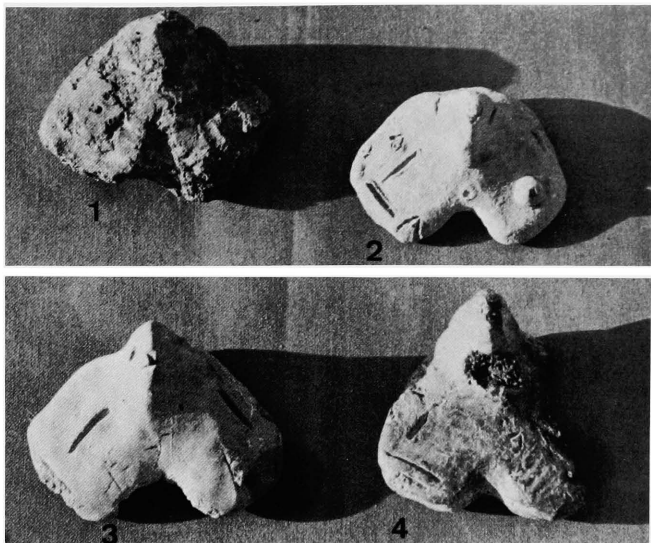


FIGURE 10

Modèles de foyes en terre cuite.

1. RS 24.323 (Cf. p. 113 et 114)
2. RS 24.322 (Cf. p. 174)
3. RS 24.326 (Cf. p. 114)
4. RS 24.327 (Cf. p. 113 et 114)

5. RS 24.312 (Cf. p. 103 et 106)
6. RS 24.311 (Cf. p. 103)
7. RS 24.325 (Cf. p. 113 et 114)



FIGURE 11  
Modèles de foies anépigraphes.

- |                                  |                                  |
|----------------------------------|----------------------------------|
| 1. RS 24.320 (Cf. p. 104 et 114) | 3. RS 24.317 (Cf. p. 104 et 112) |
| 2. RS 24.318 (Cf. p. 104 et 112) | 4. RS 24.310 (Cf. p. 103 et 104) |

C'est alors que nos ouvriers, après avoir dégagé une grosse pierre plate, dalle apparemment restée en place, horizontalement, commencèrent à descendre dans cette énigmatique fosse ou silo, qui ne saurait passer pour de véritables *favissae*, bien qu'aucune stratigraphie n'ait pu être observée. Quoiqu'il en soit, sous l'emplacement des tablettes et modèles d'organes animaux 3681 et 3687, on devait avoir la surprise de continuer à trouver toujours plus profondément ensevelis, tablettes et modèles foies de terre cuite, parmi les pierres et les tessons de poterie, dont ceux d'un vase à scène mythologique qui a pu être reconstitué en grande partie (Inv. RS. 24.440) vase déjà publié par le professeur Schaeffer<sup>(12)</sup>, *infra*, p. 111 (fig. 13).

(12) C. F. A. SCHAEFFER, dans *Afo*, XX, 1963, p. 211, fig. 30; *Idem*, *CRAI*, 1966, p. 329, fig. 1; *Id.*, Nouveaux témoignages du culte de El à Ras Shamra-Ugarit, *Syria* XLIII, 1966, pl. I, à droite.



FIGURE 12  
Amphore aux cercles oculés (cf. p. 104).

A 1,55 m de profondeur totale et à 0,25 m sous le niveau de la dalle horizontale qui servit dès lors de point de repère, la nouvelle petite tablette RS. 24.292 endommagée, brûlée (haut. 72 mm × 55 mm, larg.; épais. 20 mm) correspond au point topographique 3708.

Au nord du point 3701, et à l'ouest du mur oriental de la pièce dite Cella, on mit au jour une dalle monolithe approximativement circulaire, de 1 mètre de diamètre (fig. 2), et pourvue d'une cavité percée, décentrée vers l'ouest : on fut dès l'abord tenté d'y voir la pierre, l'autel où l'on immolait les animaux au cours des cérémonies religieuses : cette hypothèse apparaît singulièrement renforcée à la suite du déchiffrement des textes si nombreux, concernant les sacrifices et les offrandes à offrir aux divers dieux des panthéons cananéen et hourrite, en honneur à Ugarit, dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère <sup>(13)</sup>. Cette dalle percée se trouvait reliée à la partie occidentale de la Cella par la dalle rectangulaire en contact avec les blocs voisins de la base de la « cloison » ou muret transversal nord-sud, mis au jour sous et à la limite des très beaux sols bétonnés qui recouvraient toute la partie ouest de la Cella.

<sup>(13)</sup> J. NOUGAYROL, dans *Ugaritica V*, pp. 42-63; E. LAROCHE, *ibidem*, pp. 508-518.

**Les trouvailles faites dans la fosse au vase mythologique et aux modèles de foie  
en terre cuite**

On a vu plus haut que les fouilles n'avaient pas rencontré de sol bien défini, dans la zone située entre la porte sud et la dalle reliant la cloison transversale à la pierre circulaire trouvée. Dans un contexte assez hétérogène de pierres et de terre assez meuble, les trouvailles épigraphiques et archéologiques s'étagèrent entre 1,95 m et 3,50 m de profondeur. Les modèles de foies en terre cuite furent particulièrement nombreux, dont plusieurs apparurent gravés d'inscriptions cunéiformes alphabétiques, brèves et diversement disposées sur la face inférieure plane (voir fig. 7 à 14).

Au point top. 3732, à 1,95 m, on recueillait le fragment principal d'un texte nettement divinatoire consacré aux présages tirés des naissances anormales (Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1962, p. 94, note 1 et A. Herdner, dans *Ugaritica* VII, à paraître) inv. RS. 24.247, tablette en terre noirâtre nettement brûlée, avec des lignes assez irrégulières, souvent montantes et allant en marge (103 × 120 × 40 mm). D'autres fragments épars se rattachaient à ce morceau (RS. 24.265, 24.268, 24.287).

Avec ce texte RS. 24.247, un modèle de foie en terre cuite ocre à noirâtre RS. 24.308 présente des lignes et points incisés symboliques sur la partie gauche, ainsi qu'un appendice pastillé sur la partie droite (44 × 26 × 23 mm).

A — 2,30 m, pt. top. 3743, petite tablette en terre beige-gris brisée au milieu, à l'écriture alphabétique soignée, RS. 24.289 (72 × 65 × 35 mm).

A — 2,45 m, même point, éclat de grande tablette, à l'écriture « monumentale », RS. 24.294, terre beige, brûlée (45 × 40 × 23 mm).

Toujours au même point 3743, le premier modèle de foie *inscrit* en terre cuite, grise, complet à l'exception de quelques éraflures au bord gauche, inv. RS. 24.326, porte quelques traits symboliques incisés, isolés, même sur le doigt de foie (*lobus caudatus* ou *pyramidalis*). Les dimensions sont moyennes : 65 × 45 × 30 mm (fig. 14, n° 3). Sur la face plane inférieure, se lit un texte cunéiforme alphabétique, soigneusement écrit (légèrement endommagé) disposé sur trois lignes horizontales, dont le premier mot de trois lettres *kbd* signifie précisément « foie », terme qui confirme, s'il en était besoin, l'identification de ces terres cuites associées aux tablettes.

Au point top. 3751, entre 2,70 m et 2,90 m de profondeur totale, se rattachent les fragments épigraphiques alphabétiques, inv. RS. 24.251, 24.264, 24.265 et les fragments syllabiques accadiens RS. 24.273, 24.290, ainsi que les quatre modèles de foie





FIGURE 13

Ras Shamra 1961. — Vase peint, scène d'offrande devant un dieu assis (El tenant un gobelet) provenant de la maison du prêtre-magicien.

RS. 24.440

(d'après Cl. F. A. SCHAEFFER, dans *Syria*, XLIII, 1966, pl. I, à droite).

**24.316, 24.317, 24.318 et 24.327**, associés à des tessons de bols à lait (*milk-bowl*) chypriote et de lampe en terre cuite cananéenne à un bec. Ces fragments céramiques assurent l'attribution chronologique du matériel retiré de la fosse, au Bronze Récent 3, XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Parmi ce matériel, il y avait plusieurs tessons d'une poterie très grossière et friable à décor peint, également fragile. Le regroupement de ces tessons épars, recueillis entre 2,50 m et 2,80 m de profondeur devait permettre une reconstitution (malheureusement non dépourvue de lacunes) d'un vase unique quant à la scène mythologique qui l'ornait et recouvrait tout l'extérieur. Cette cruche, inv. RS. **24.440**, en terre grise à engobe ocre rose, mesure 21,5 cm de hauteur, pour un diamètre du fond plat ne dépassant pas 8 cm. La scène d'offrande peinte sur la cruche, en brun-noir et brun tirant sur lie de vin, se présente ainsi : autour d'un guéridon portant un grand vase, genre cratère à anses surélevées, on voit deux personnages principaux : à gauche un homme debout tient une amphore ou bouteille fusiforme (ou un rhyton ?) de la main droite, tandis qu'une lacune empêche de préciser la nature exacte du geste de la main gauche (posée sur ou tenant une anse du grand cratère ?). L'homme est suivi par un cheval, surmonté d'un oiseau, tous trois représentés de profil à droite; de l'autre côté de la table à offrandes, se tient assis le dieu El selon M. Schaeffer, tenant une coupe de la main droite, levée à hauteur du visage; ce dieu se trouve coiffé d'une tiare ou bonnet conique, du sommet duquel retombe en arrière une longue mèche enroulée en spirale à l'extrémité, au niveau du cou; cette mèche est bordée d'une rangée de points; à remarquer que le personnage marchant à gauche possède également une mèche à extrémité ourlée, mais dépourvue de la bordure pointillée. Tout le champ de la scène mythologique se trouve constellé de points négligemment peints, de signification astrale selon M. Schaeffer. Sous l'anse unique du vase, entre l'arrière du tabouret où siègent le dieu et le cheval, on remarque un poisson, figuré de profil à droite. Le style de cette peinture est assez lourd et négligé et les proportions du corps humain ne sont guère respectées (par exemple la tête du dieu assis, nettement trop grande).

Les quatre *foies* répondant aux numéros d'inventaire de la Mission, RS. **24.316, 24.317, 24.318 et 24.327** (fig. 7 à 11, et 14, n° 1) :

RS. **24.316**, terre ocre-brunâtre, complet, à symboles incisés et pastillés sur les deux faces, 60 × 43 × 29 mm (fig. 9, n° 2).

RS. **24.317**, terre gris-brunâtre, complet, à traits incisés et appendice (vésiculaire) pastillé en relief. Modèle de forme circulaire, 70 × 65 × 38 mm (fig. 7, n° 6).

RS. **24.318**, terre brunâtre, complet, à traits incisés sur tout le pourtour; vésiculaire pastillée en relief (fig. 8, 7). Modèle de forme circulaire, 60 × 56 × 36 mm (fig. 7, n° 5).

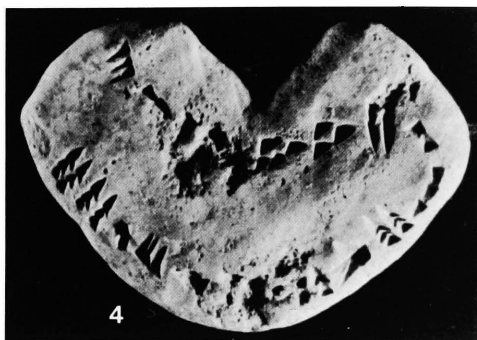
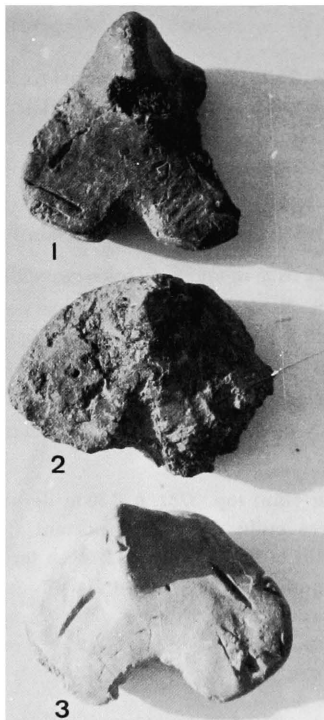
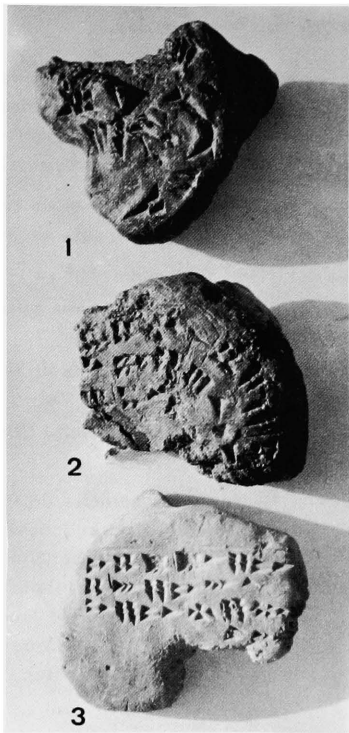


FIGURE 14  
Foies inscrits.

1. RS 24.327 (Cf. p. 107, 114, 175)  
2. RS 24.323 (Cf. p. 107, 114, 172)

3. RS 24.326 (Cf. p. 174)  
4. RS 24.325 (Cf. p. 107, 114, 173)

RS. 24.327, terre noire à surface légèrement lustrée, modèle incomplet et endommagé, à traits isolés incisés portant sur la face inférieure plane des signes cunéiformes alphabétique curieusement disposés, sans ordre apparent (fig. 14, 1), ou du moins selon des lignes courbes,  $55 \times 50 \times 26$  mm (cf. M. Dietrich et O. Loretz, ci-dessous, p. 175).

A 3,20 m de profondeur, au point top. 3772, un ensemble de tablettes et de fragments de très grandes tablettes, ainsi que trois modèles de foie, furent mis au jour.

Les trois modèles de foies recueillis près de ce point top. 3772 sont :

RS. 24.313, foie complet, terre ocre rose, à traits et cercles incisés avant cuisson ( $58 \times 40 \times 32$  mm) (fig. 8, n° 4 et fig. 7, n° 8).

RS. 24.314, foie complet, terre gris brunâtre, à traits (chevrons en arêtes de poisson) incisés et appendices pastillés ( $56 \times 42 \times 28$  mm) (fig. 8, n° 6 et 7, n° 7).

R.S. 24.320, foie en terre gris-beige, à traits isolés, incisés ( $60 \times 40 \times 33$  mm) (fig. 7, n° 1 et fig. 8, n° 2).

Au point top. 3781, à 3,30 m de profondeur, avec quatre autres modèles de foies en terre cuite dont deux portant des inscriptions cunéiformes alphabétiques, on recueillit la tablette RS. 24.274 en terre brun-noir, brûlée, de forme allongée ( $80 \times 46 \times 24$  mm) dont l'écriture alphabétique est assez grossière. Il s'agit d'un texte hourrite liturgique relatif à des offrandes au dieu El (voir E. Laroche, Documents en langue hourrite, *Ugaritica*, V, p. 504), où se trouvent cités le dieu d'Alašuja, le dieu d'Amurru, le dieu d'Ugarit, de Ammistamra au milieu d'une liste de divinités hourrites. Les quatre modèles de foie sont :

RS. 24.322, foie en terre brunâtre à appendice conique pastillé en relief à droite et chevrons simples, traits imprimés avant cuisson ( $57 \times 42 \times 35$  mm) (fig. 10, n° 2).

RS. 24.323, foie en terre brun-rouge foncé, assez fortement endommagé portant une inscription en cunéiformes alphabétiques sur la face inférieure plane, disposée sur trois lignes en arc de cercle, le premier mot étant *dbh*, sacrifice ou offrande ( $64 \times 48 \times 29$  mm) (fig. 14, n° 2). (Cf. l'étude de M. Dietrich et O. Loretz, p. 172, ci-après).

RS. 24.324, foie en terre grise assez endommagé, avec appendice conique en relief et quelques traits incisés ( $60 \times 48 \times 18$  mm).

RS. 24.325, foie en terre gris-beige, endommagé (doigt de foie brisé) à trois traits incisés seulement (fig. 10, n° 7), portant une inscription cunéiforme alphabétique qui se déroule en une seule ligne (fig. 14, n° 4), qui fait le tour de la face plane inférieure, et se compose de 18 lettres au moins dont plusieurs sont endommagées, de lecture

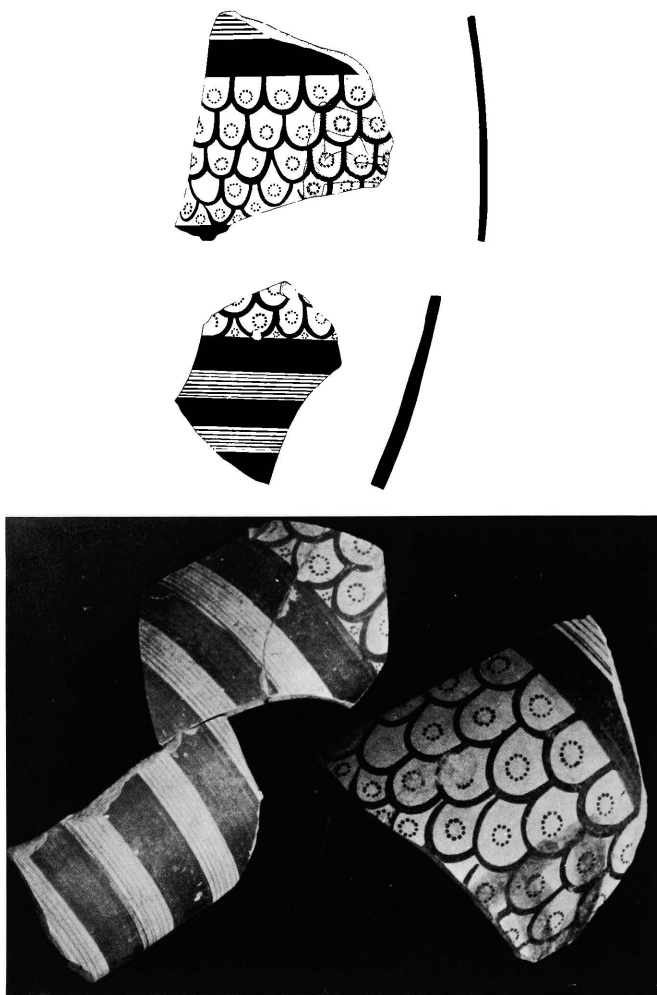


FIGURE 15

Fragments de rhyton mycénien recueillis sur le premier sol de la Cella.  
Cf. p. 117, point topographique 3727.

difficile ou douteuse (69 × 45 × 18 mm). (Cf. l'étude de M. Dietrich et O. Loretz, ci-après, p. 173).

Il serait particulièrement important de pouvoir assurer la lecture des cinq premières lettres qui suivent le *l* initial, puisqu'il s'agirait alors du même personnage (ou de son père plutôt, *agp̄tr*, ou (*bn*) *agp̄tr*, dont le nom figure en tête de la dédicace inscrite sur le vase en terre cuite léontocéphale recueilli au point top. 4058, inv. RS. 25.318. Or ce nom se trouve déjà bien attesté dans l'onomastique d'Ugarit, de mieux en mieux connue, depuis les découvertes épigraphiques provenant des Archives royales du Palais<sup>(14)</sup>.

La dernière trouvaille, à 3,55 m de profondeur, fut le modèle anépigraphé, RS. 24.392, foie en terre ocre gris à nombreux traits incisés sur la face supérieure (53 × 19 mm). Ainsi au total, c'est un ensemble de 21 modèles de foies en terre cuite, dont 4 portent des inscriptions en cunéiformes alphabétiques, qui a été restitué par ces quelques mètres carrés de la Cella aux tablettes et la profonde cavité découverte en-dessous.

### Rhytons mycéniens découverts dans la maison du prêtre

Bien que n'ayant pas tous été recueillis dans la cella ni dans l'ante-cella, nous avons pensé qu'il serait intéressant de publier ici les fragments de trois rhytons mycéniens de belle facture, qui confirment aussi la date de l'ensemble des trouvailles faites, du XIV<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comme l'indiquaient déjà les autres objets de l'Ugarit Récent. Ces rhytons ont été trouvés dans le couloir et la pièce situés immédiatement au nord-ouest de la cella, au point topographique 3770 (voir, plan fig. 1). Seuls, les tessons du rhyton recueillis au point top. 3727, sur le sol le plus

(14) C. F. A. SCHAEFFER, J. NOUGAYROL et Ch. VIROLLEAUD, *Palais Royal d'Ugarit*, vol. II, III, IV et V, *passim*. À Ugarit, le nom d'un haut fonctionnaire *akap* (?) -*šarru*, suivi d'une attribution de 30 jarres d'huile (un chiffre fort élevé) figure dans une grande tablette des Archives Centrales du Palais (RS. 52, inv. 16.257), qui recense plus de 150 personnages groupés d'après leurs fonctions (J. NOUGAYROL, *P.R.U.* III, p. 178 et pp. 199-204; le nom de *akapšarru* figure à la ligne 36, face A, II, (p. 200) de ce texte qui se trouve attribué au règne de Ammistamru II par M. NOUGAYROL.

Il est difficile de ne pas rapprocher cet *a-kap-šarru* du nom hurrite écrit en alphabétique *agp̄tr* sur la tablette également économique, RS. 11.840 (*AO. 19.973*) publiée par Ch. VIROLLEAUD, *RA*, XXXVII (1940-1941), p. 27 (GORDON, *U.M* n° 311; *Corpus A.* HERDNER n° 91, p. 181, fig. 148, pl. LVIII), ligne 4, nom que l'on retrouve 1° sur le foie RS. 24.325. Cf. M. DIETRICH et O. LORETZ, ci-après, p. 173, et I. J. GELB, P. M. PURVES, A. A. MACRAE, *OIP, LVII*, Chicago, 1943, *Nuzi Personal Names : AKIP-ŠARRI* · 46 mentions différentes 1, p. 15 (avec filiation) dont *var* (5) *A-gi-ip-šarri*.

récent, proviennent bien de l'intérieur de la Cella aux tablettes. Ces fragments montrent un décor d'écaillés à remplissage de cercle en pointillé, d'un genre apparemment inédit (fig. 15). On y remarque en outre la trace d'une peinture en brun-rouge pâle en surcharge, peut-être un signe (non reconnaissable).

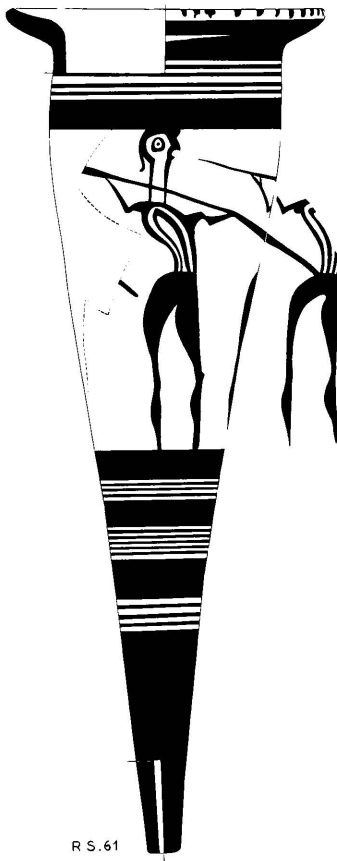


FIGURE 16

Rhyton mycénien peint aux guerriers armés d'une lance, Inv. RS. 24.521.

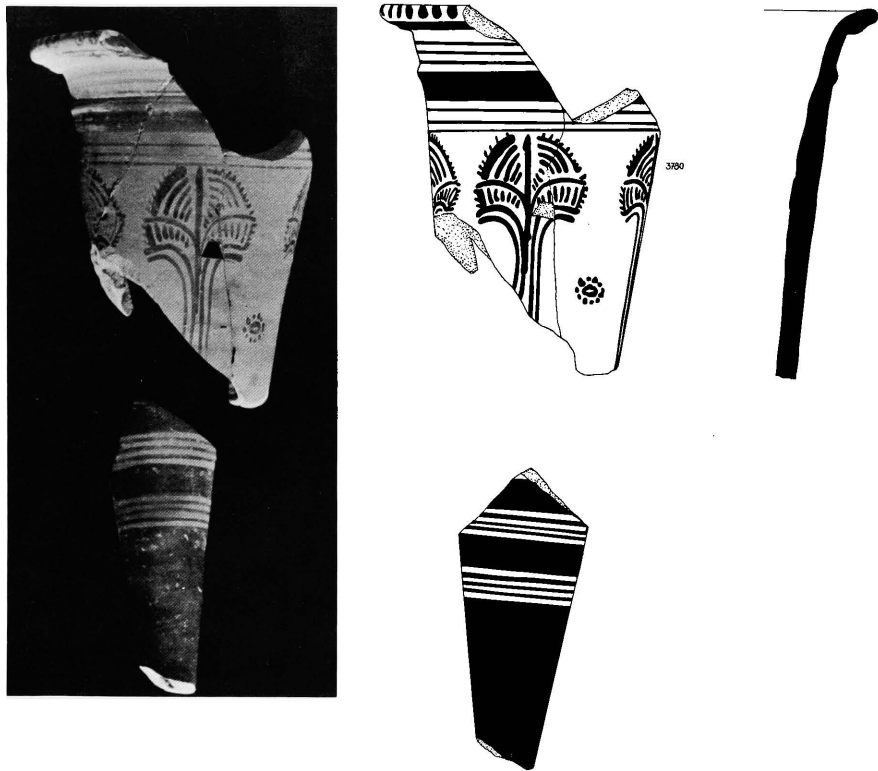


FIGURE 17

Rhyton mycénien à décor floral stylisé.

3770 (Inv. RS. 24.521). — Rhyton mycénien, en terre fine à décor peint en brun-rouge luisant : guerriers debout, de profil à droite, armés d'une longue lance, au-dessus de trois séries de traits horizontaux et séparés par de larges bandes; haut. 37 cm; diam. au bord 12 cm. Fig. 16. Ce rhyton a été publié par C.F.A. Schaeffer dans un rapport préliminaire paru dans les *Annales Archéologiques de Syrie*, XIII, 1963, fig. 29. Les rhytons ornés de représentations de guerriers apparaissent tout à fait exceptionnels. En ce qui concerne le style des personnages on pourra se reporter à ceux, assez appa-



rentés, qui figurent sur le cratère aux archers provenant d'une des tombes d'Enkomi, fouillées par Murray, cf. A.H. Smith, *CVA*, BM II C b, 1925, pl. 11, n° 18.

3780. — Divers fragments d'un second rhyton mycénien, également en terre fine chamois beige à décor peint en brun-noir, motif floral classique (*unvolved*) du type 18, n° 18 de Furumark, *MP*, fig. 42, p. 287. Haut. du principal fragment, 15 cm; diam. bord 12 à 13 cm. Fig. 17.

Bien que très vraisemblablement plus ancien, le même motif se remarque à Ras Shamra sur le cratère ou hydrie à char du point topographique 3108, (Inv. RS. 23.253) du quartier de la ville sud fouillée en 1960, cf. C.F.A. Schaeffer, *Annales Archéologiques de Syrie*, XI, 1961, p. 191 et suiv., fig. 8 et 9; *Idem*, *Archiv für Orientforschung*, XX, p. 206, fig. 26, p. 209, ainsi que la même reproduction parue dans *CRAI*, 1961, 234, fig. 2. Antérieurement aussi sur un rhyton en forme de tête de bovidé, trouvé à Ras Shamra en 1937, cf. C.F.A. Schaeffer, *Syria*, XIX, 1938, pl. XIX (2) et *Ugaritica*, II, 1949, fig. 93, p. 222<sup>(15)</sup>.

<sup>(15)</sup> Sur les divers rhytons mycéniens trouvés antérieurement à Ras Shamra et à Minet el Beida, port d'Ugarit, on consultera aussi C.F.A. SCHAEFFER, *Syria* XIII, 1932, p. 4, pl. IV; *Ugaritica* II, 1949, p. 218-219, fig. 91, n° 7-9 et 12 à 16 (fouilles à Minet-el-Beida, 1931); C.F.A. SCHAEFFER, *Syria* XIV, 1933, p. 100 et suiv., *Ugaritica* II, 1949, fig. 58, n° 8, p. 152 (Minet-el-Beida, Tombe V, 1932); *Syria* XVII, 1936, p. 138-139, fig. 8 et pl. XIX, 2; *Ugaritica* II, p. 224, fig. 94, en bas à gauche (pour les rhytons du dépôt aux figurines de fritte ou faïence polychrome et aux vases zoomorphes, en forme de hérisson et de sanglier, trouvé dans l'une des maisons de la ville basse d'Ugarit Nord, chantier A en 1935). Pour le rhyton en electrum trouvé dans une cachette d'orfèvrerie enfouie dans une jarre mise au jour dans la région dite « Sud Acropole » au cours de la XXV<sup>e</sup> campagne en 1962, point topographique 5239, on se reportera au rapport préliminaire illustré de C.F.A. SCHAEFFER, *Neue Entdeckungen und Funde in Ugarit* (1962-1964) paru dans *Archiv für Orientforschung*, XXI, 1966, p. 131, fig. 9-10. Sur les rhytons mycéniens d'Enkomi, dans l'île de Chypre, on pourra consulter A.S. MURRAY, *Excavations in Cyprus*, 1900, fig. 68, n° 1091 (tombe 69), fig. 75, n° 1114 (tombe 70) et A.H. SMITH, *CVA*, British Museum II C b (1925), pl. 6, n° 4 et 8, pl. 7, n° 11. De Curium (Chypre), A.S. MURRAY, *op. cit.*, fig. 124, n° 28, p. 72.



## LE MOBILIER FUNÉRAIRE CÉRAMIQUE DE LA TOMBE 4253 DU BRONZE RÉCENT (VILLE SUD D'UGARIT)

Liliane COURTOIS

Le professeur C. F. A. Schaeffer m'ayant chargée de l'établissement d'un Corpus de la céramique de Ras Shamra-Ugarit faisant suite à la première partie publiée par lui dans le volume *Ugaritica* II, p. 131 à 301, la présente étude constitue une première contribution à ce Corpus à paraître dans un prochain volume des *Ugaritica*.

La tombe intacte du Bronze récent découverte à Ugarit en 1963, dans la région méridionale de la ville, a été signalée dans un rapport préliminaire par M. Schaeffer <sup>(1)</sup>. Nous en publions et reproduisons ici le mobilier céramique, à l'exclusion de tout autre objet <sup>(2)</sup>.

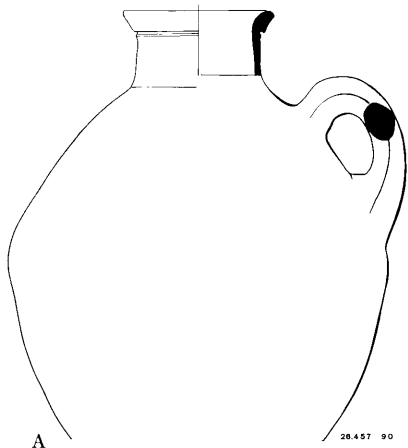
### Les céramiques de la tombe 4253, ville Sud d'Ugarit (campagne 1963)

#### FIGURE 1

- A. Jarre ovoïde à une anse, en terre cuite ocre rouge (marne brute à oligiste sans sable. Haut. 42 cm, diam. 28 cm. Inv. RS 26.457, n° 90.
- B. Jarre ovoïde à une anse, en terre cuite gris-beige, paroi très mince (0,3 à 0,5 cm par endroits. Haut. 44 cm, Diam. 32 cm. Inv. RS 26.454, n° 88.
- C. Jarre en terre cuite grise, piriforme à deux anses sous l'épaule (épaisseur de la paroi 0,8 cm). Haut. 60 cm, diam. 36 cm, diam. bord 12,8 cm. Inv. RS 26.451, n° 15.
- D. Jarre en terre cuite beige-gris, à une anse, panse piriforme et col cylindrique court. Dégraissant de sable foncé. Inv. RS 26.456, n° 11.

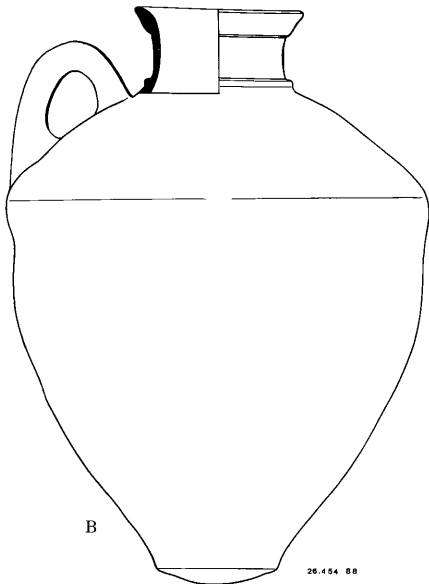
<sup>(1)</sup> C.F.A. SCHAEFFER, *Neue Entdeckungen und Funde in Ugarit* (1962-1964), dans *Archiv für Orientalforschung*, XXI, 1966, pp. 132-133, fig. 13 à 16.

<sup>(2)</sup> Tous les dessins sont de l'auteur.



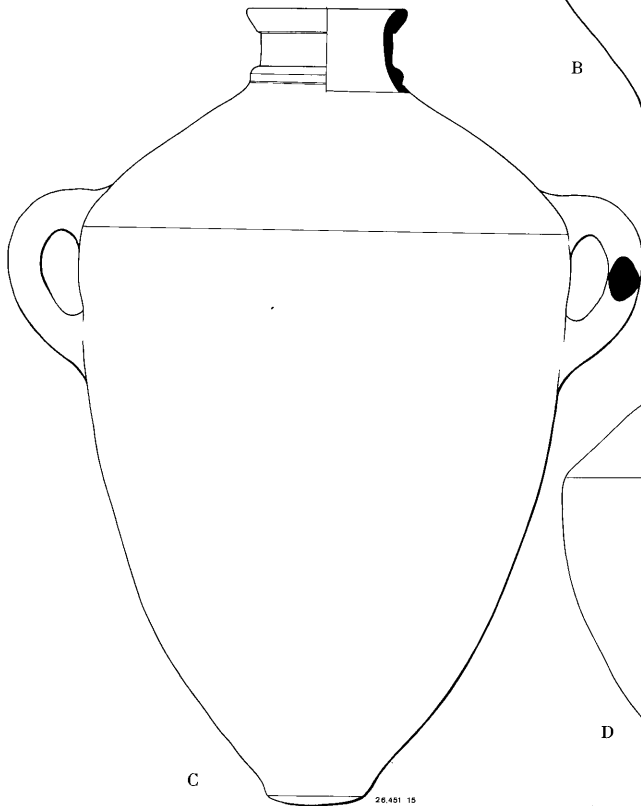
A

26.457 90



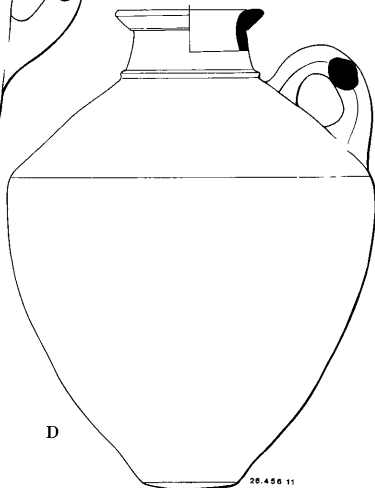
B

26.454 88



C

26.451 15



D

26.456 11

FIGURE 1  
Tombe 4253. RS 1963.

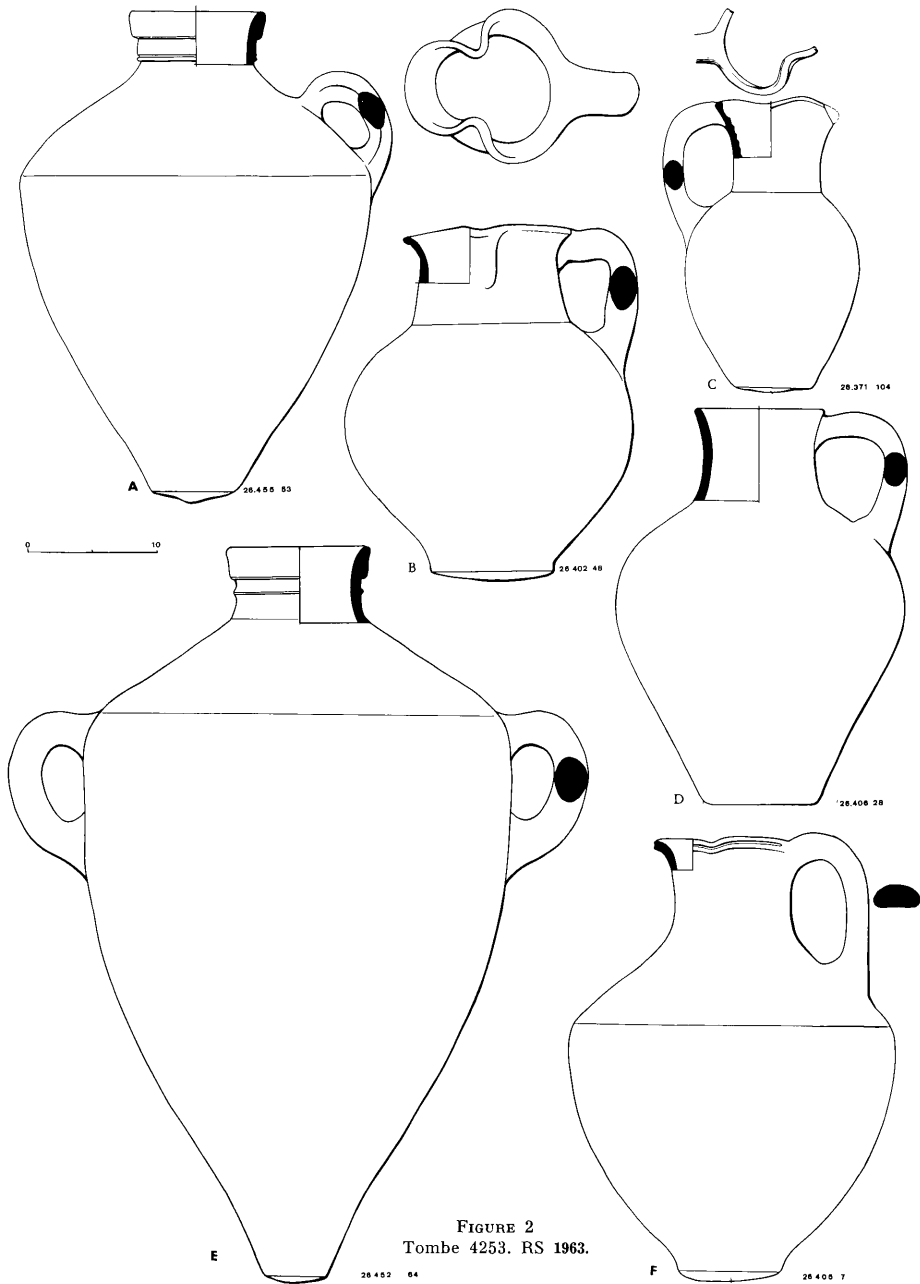


FIGURE 2  
 Tombe 4253. RS 1963.

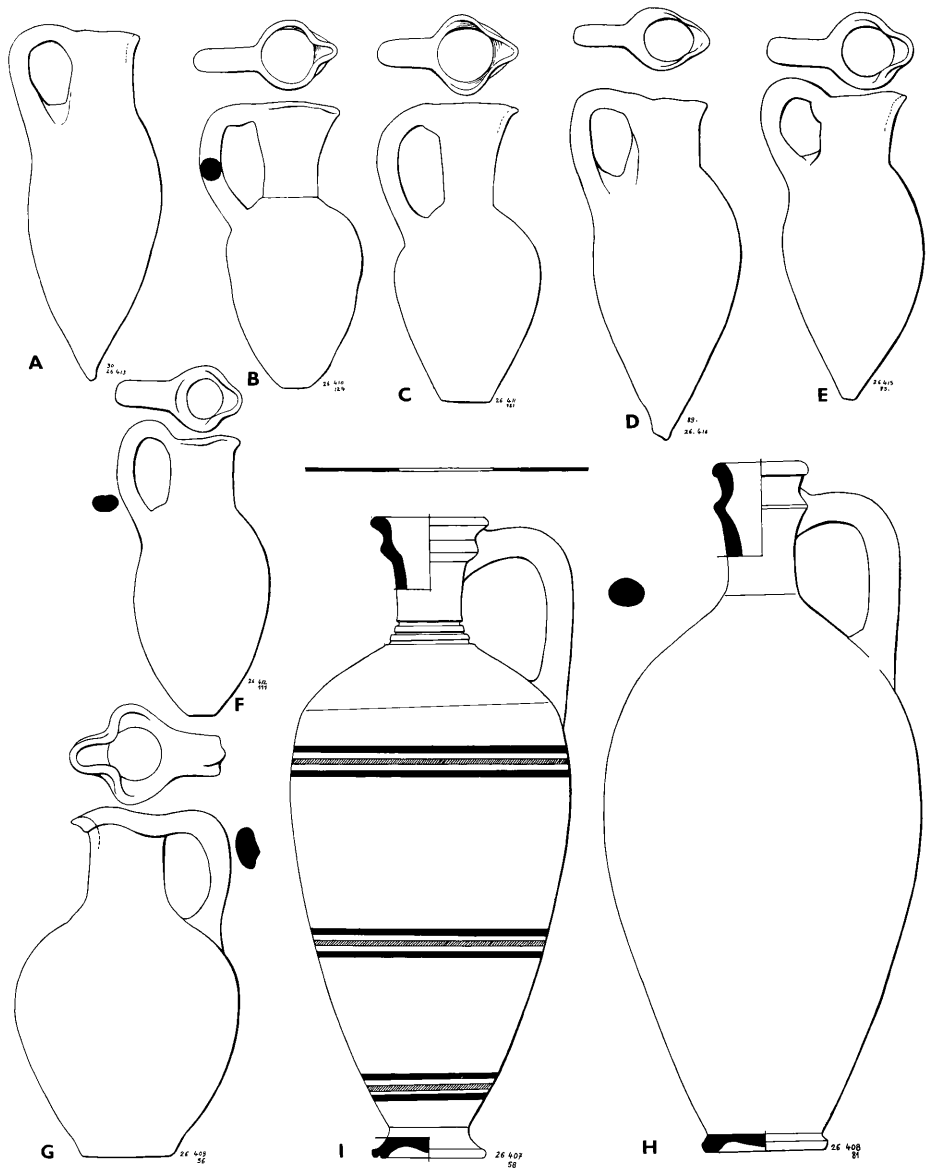


FIGURE 3  
Tombe 4253. RS 1963.

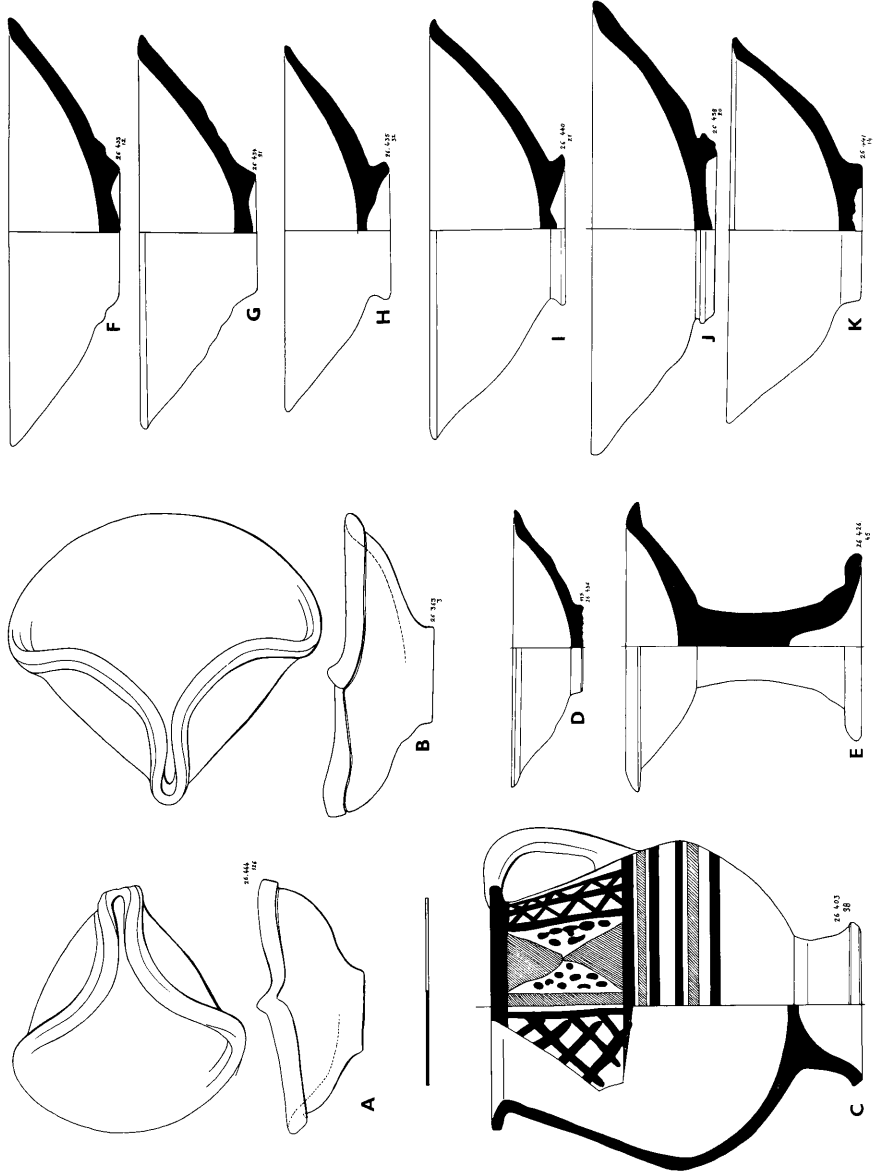


FIGURE 4  
Tombe 4253, RS 1963.

## FIGURE 2

- A. Jarre en terre orangée en marne coquilleuse, panse piriforme, à une anse sur l'épaule. Haut. 38 cm, diam. 27 cm. Inv. RS 26.455, n° 53.
- B. Cruche à bec tréflé, en terre cuite ocre orangé, à une anse, fond légèrement bombé, panse ovoïde trapue. Haut. 26,3 cm, diam. 21 à 22 cm. Inv. 26.402, n° 48.
- C. Cruche à bec tréflé, en terre cuite rouge lustrée, à une anse, fond bombé, panse ovoïde. Haut. 22,5 cm, diam. 13,3 cm. Inv. RS 26.371, n° 104.
- D. Cruche en terre cuite ocre-gris, à panse piriforme, fond plat, anse portant des traits de peinture brune; col cylindrique cintré à bord circulaire. Haut. 31 cm, diam. 23,7 cm. Inv. RS 26.406, n° 28.
- E. Jarre en terre cuite ocre-gris à deux anses, épaule formant un angle vif avec la panse. Dégraissant de sable noir. Haut. 56 cm, diam. 31 cm, envergure aux anses 44,5 cm; diam. col 11 cm. Inv. RS 26.452, n° 64.
- F. Cruche à bec tréflé, en terre cuite ocre rouge et à une anse. Sable foncé avec rare biotite. Haut. 33,5 cm, diam. 25 cm. Inv. RS 26.405, n° 7.

## FIGURE 3

- A. Cruchon à panse raclée et fond pointu, à une anse, en terre cuite ocre brun. Haut. 18,5 cm, diam. 7,2 cm. Inv. RS 26.413, n° 30.
- B. Cruchon à panse piriforme irrégulière, une anse et bec pincé, en terre cuite grise. Haut. 14,9 cm, diam. 7,2 cm. Inv. RS 26.410, n° 124.
- C. Cruchon en terre cuite ocre brunâtre, à bec tréflé, anse tubulaire et panse ovoïde, petit fond plat. Haut. 16 cm, diam. 7,7 cm. Inv. RS 26.411, n° 121.
- D. Cruchon à panse raclée et fond pointu, à une anse, en terre cuite brune. Haut. 18,2 cm, diam. 7,9 cm. Inv. RS 26.416, n° 89.
- E. Cruchon à panse raclée et fond pointu, à une anse, en terre cuite brune. Haut. 16,6 cm, diam. 7,6 cm. Inv. RS 26.415, n° 85.
- F. Cruchon à panse raclée et petit fond plat, panse ovoïde, anse peu surélevée, en terre cuite ocre. Haut. 15,6 cm, diam. 7,4 cm. Inv. RS 26.412, n° 111.
- G. Cruche à bec tréflé, une anse allant du bord à l'épaule, panse piriforme, fond presque plat. Haut. 18,5 cm, diam. 12 cm. Inv. RS 26.409, n° 56.
- H. Cruche fusiforme à une anse, en terre cuite ocre, grossière. Haut 37,5 cm; diam. 17 cm. Inv. RS 26.408, n° 81.
- I. Cruche fusiforme à une anse, en terre cuite ocre-gris à rougeâtre, grossière à décor peint bicolore de séries de bandes horizontales du pied à l'épaule non ornée. Trois cannelures horizontales à la base du col; bord circulaire évasé; peinture brun et lie de vin. Rainure sous le pied. Haut. 34,3 cm, diam. 14,7 cm, bord 6,1 cm. Inv. RS 26.407, n° 58.

## FIGURE 4

- A. Lampe cananéenne à bec pincé, en terre cuite ocre. Long. 13,5 cm, haut. 5,1 cm, larg. 12,2 cm. Inv. RS 26.444, n° 126.
- B. Lampe cananéenne à bec pincé, en terre cuite brunâtre. Long. 15 cm, larg. 16 cm, haut. 5 cm. Inv. RS 26.363, n° 3.
- C. Vase biconique en terre cuite ocre brun-rouge sur pied évidé; une anse plate allant du bord au milieu de la partie supérieure de la panse. Décor peint bicolore brun et brun-rouge de treillis et de triangles opposés par le sommet, encadrés par des points et triglyphes à lignes ondulées verticales. Haut. 20,3 cm, diam. 16,5 cm. Inv. RS 26.403, n° 98.



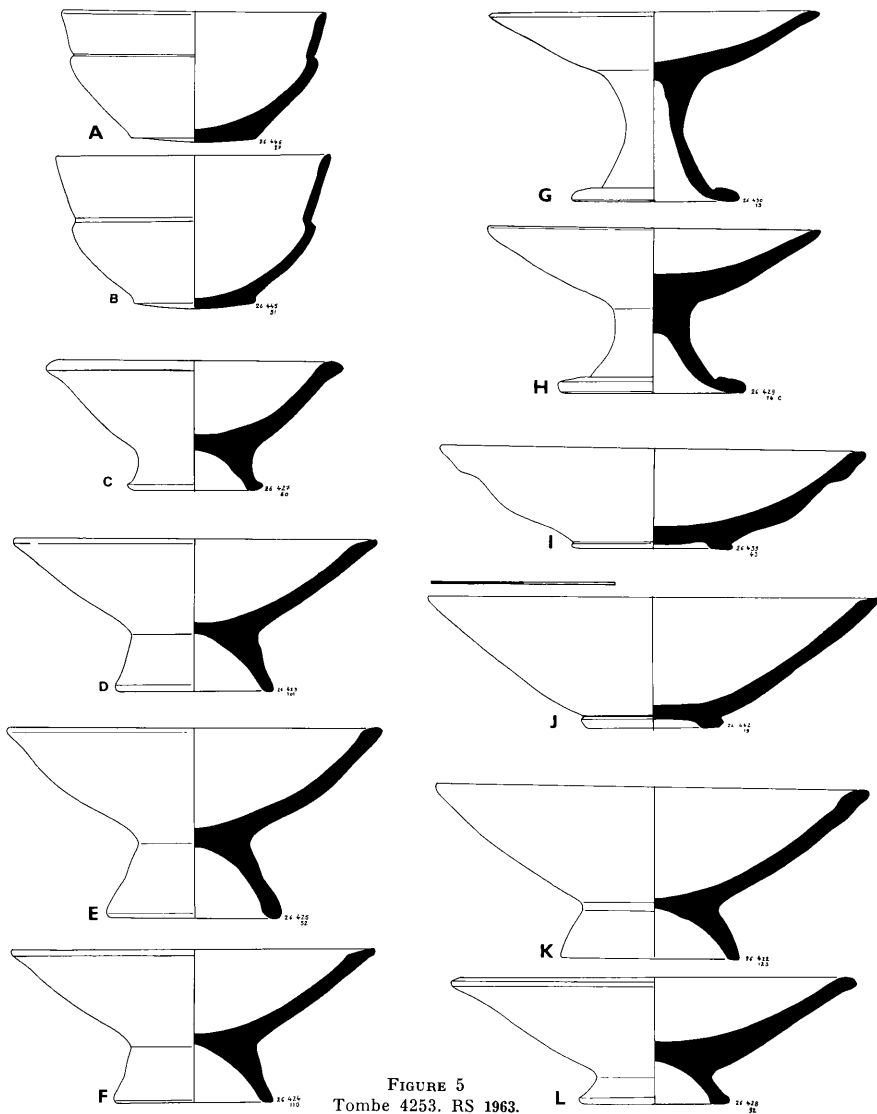


FIGURE 5  
Tombe 4253. RS 1963.

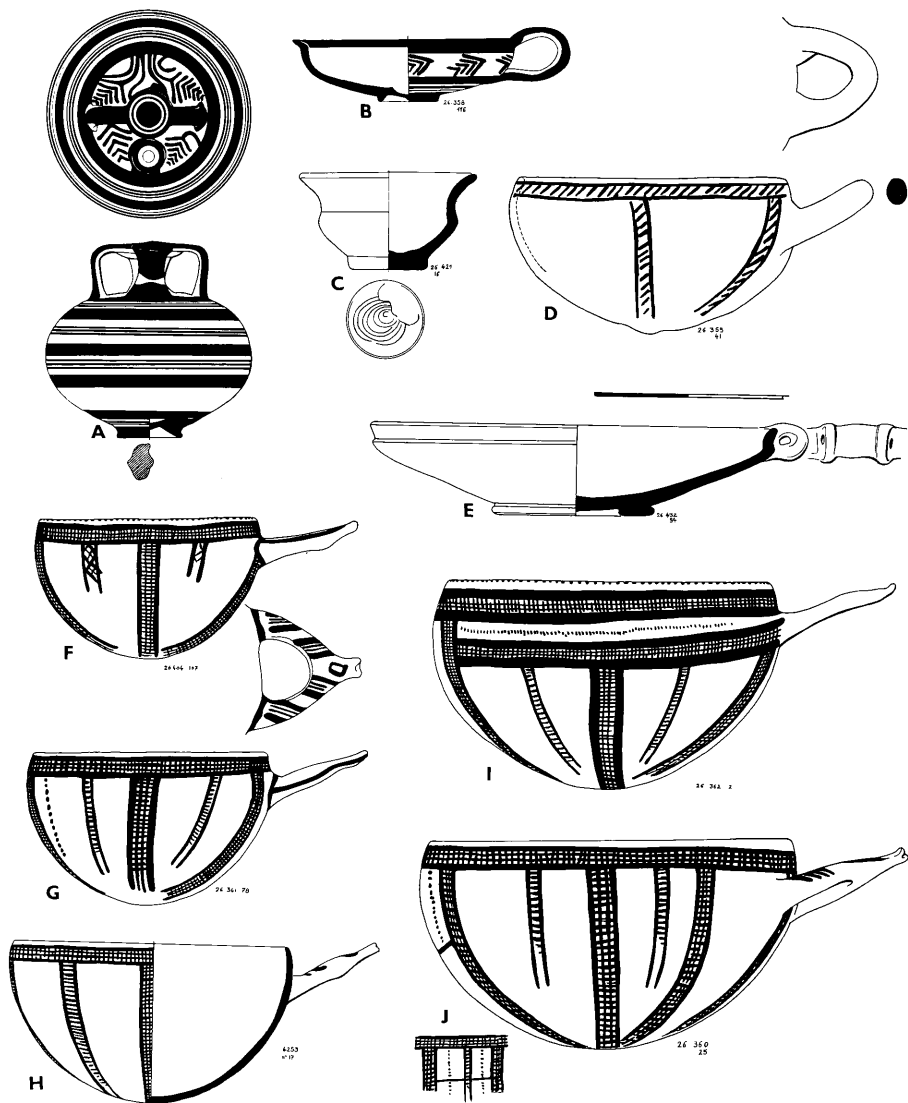


FIGURE 6  
Tombe 4253. RS 1963.

- D. Assiette en terre cuite ocre. Diam. 15 cm, haut. 3,9 cm. Inv. RS 26.436, n° 117.
- E. Coupe à pied partiellement évidé, en terre cuite beige rosé. Haut. 8,8 cm, diam. 20,2 cm (dégraissant : sable brun-rouge, fin, surface lavée). Inv. RS 26.426, n° 45.
- F. Plat tronconique, irrégulier, en terre cuite ocre. Haut. 5 à 7,7 cm, diam. 21,1 cm à 23,2 cm. Inv. RS 26.433, n° 12.
- G. Plat tronconique en terre cuite ocre brunâtre. Haut. 6,3 cm, diam. 20,9 cm. Inv. RS 26.434, n° 91.
- H. Plat tronconique en terre cuite ocre, ébréché. Haut. 5,8 cm, diam. 19,7 cm. Inv. RS 26.435, n° 32.
- I. Plat tronconique en terre cuite ocre rose. Haut. 8,1 cm, diam. 20,3 cm. Inv. RS 26.440, n° 21.
- J. Plat tronconique en terre cuite ocre rouge. Haut. 7,2 cm, diam. 23 cm. Inv. RS 26.438, n° 20.
- K. Plat creux en terre cuite ocre, diam. 9,1 cm et haut. 5,4 cm. Inv. RS 26.441, n° 14 A.

## FIGURE 5

- A. Jatte en terre cuite ocre rouge, paroi carénée, fond légèrement bombé. Haut. 6,9 cm, diam. 14 cm. Inv. RS 26.446, n° 27.
- B. Jatte en terre cuite ocre gris, paroi carénée, irrégulière au bord. Haut. 7,9 cm, diam. 9 cm. Inv. RS 26.445, n° 31.
- C. Coupe à pied en terre cuite ocre-brun, pied évidé, facture irrégulière. Haut. 7,7 cm, diam. 16,4 cm. Inv. RS 26.427, n° 60.
- D. Coupe à pied en terre cuite ocre. Haut. 7,9 cm; diam. 19,5 cm. Inv. RS 26.423, n° 101.
- E. Coupe à pied en terre cuite ocre-gris. Haut. 10 cm, diam. 20,5 cm. Inv. RS 26.425, n° 52.
- F. Coupe à pied en terre cuite ocre. Haut. 9,4 cm, diam. 20,6 cm. Non inventoriée.
- G. Coupe à pied, très surélevée, terre cuite ocre, pied ébréché, forme élégante. Haut. 10/11 cm, diam. 17,9 cm. Inv. RS 26.430, n° 13.
- H. Coupe à pied très surélevée, ébréchée, en terre cuite ocre. Haut. 8,8 cm, diam. 17,8. Inv. RS 26.429, n° 14 C.
- I. Plat en terre cuite ocre grisâtre. Haut. 6 cm, diam. 22,4 cm. Inv. RS 26.439, n° 43.
- J. Plat en terre cuite ocre gris, strié au tour. Haut. 7,3 cm, diam. 24,5 cm. Inv. RS 26.442, n° 19.
- K. Coupe à pied en terre cuite ocre rouge. Haut. 8,6 cm, diam. 23,8 cm. Inv. RS 26.422, n° 123.
- L. Coupe à pied en terre cuite ocre. Haut. 6,5 cm, diam. 22,2 cm. Inv. RS 26.428, n° 92.

## FIGURE 6

- A. Vase à étrier mycénien de belle facture en terre cuite beige à décor peint en brun rouge à noir luisant. Haut. 10,4 cm, diam. 10,7 cm (3,4 cm au pied). Inv. RS 26.457, n° 44.
- B. Coupe mycénienne, à une anse, incomplète, en terre cuite ocre rouge à décor peint en brun rouge luisant sur engobe ocre rose. Diam. 11,9 cm, haut. 3,9 cm. Inv. RS 26.358, n° 116.
- C. Petit pot en terre cuite ocre à profil caréné et bord évasé, fond plat. Diam. 9,1 cm et Haut. 5,4 cm. Inv. RS 26.421, n° 16.
- D. Bol à lait, imitation locale ugaritienne d'un prototype chypriote, en terre cuite noirâtre à surface ocre-rouge à décor peint en brun noir; anse maladroitement copiée. Diam. 14,5 cm, haut. 8,4 cm. Inv. RS 26.359, n° 41 bis.
- E. Plat en terre cuite ocre rose à une anse funiculaire horizontale sous le bord caréné. Haut. 5,9 cm, diam. 21,4 cm. Inv. RS 26.432, n° 94.
- F. Bol à lait chypriote en terre cuite rouge, à décor peint en brun sur engobe gris. Inv. 26.404, n° 107. (White slip ware II).

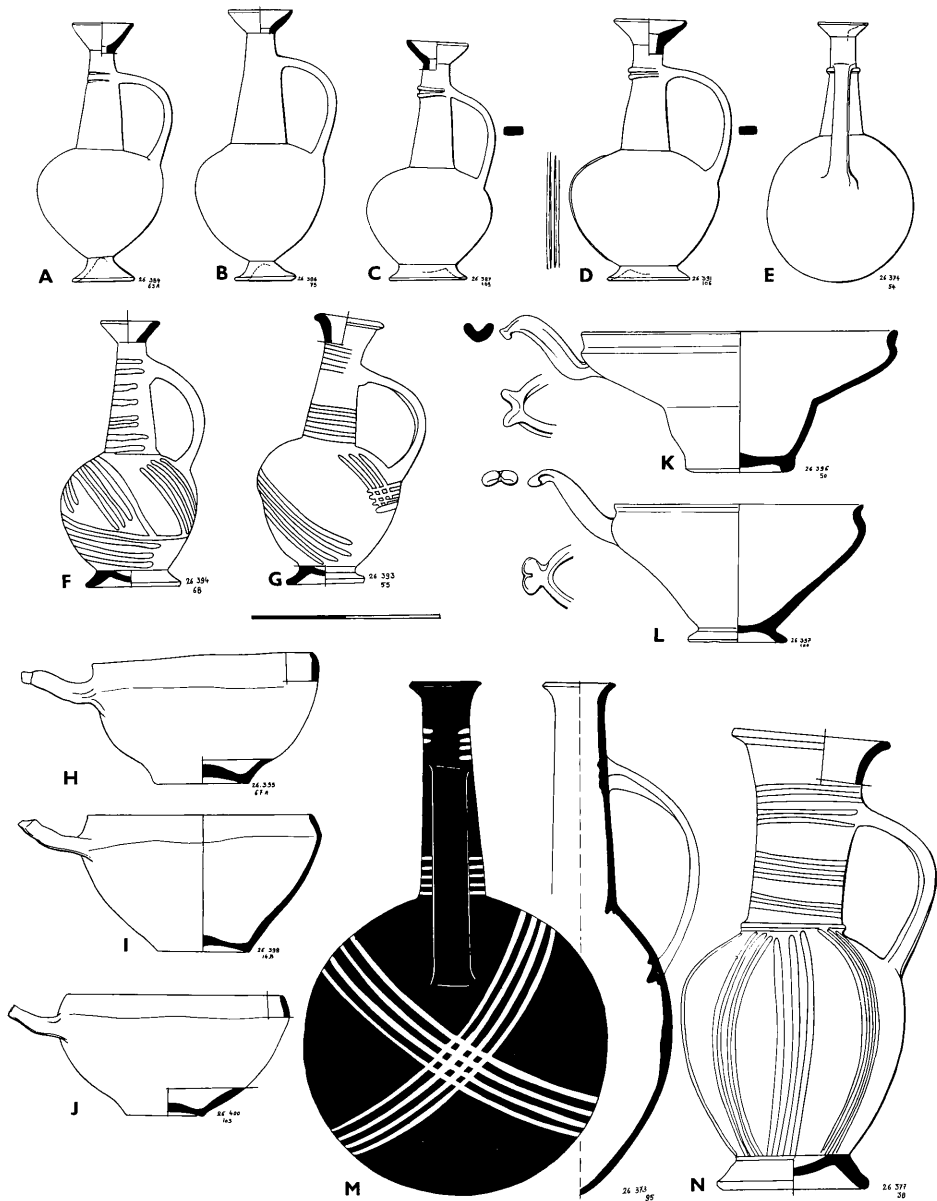


FIGURE 7  
 Tombe 4253. RS 1963.

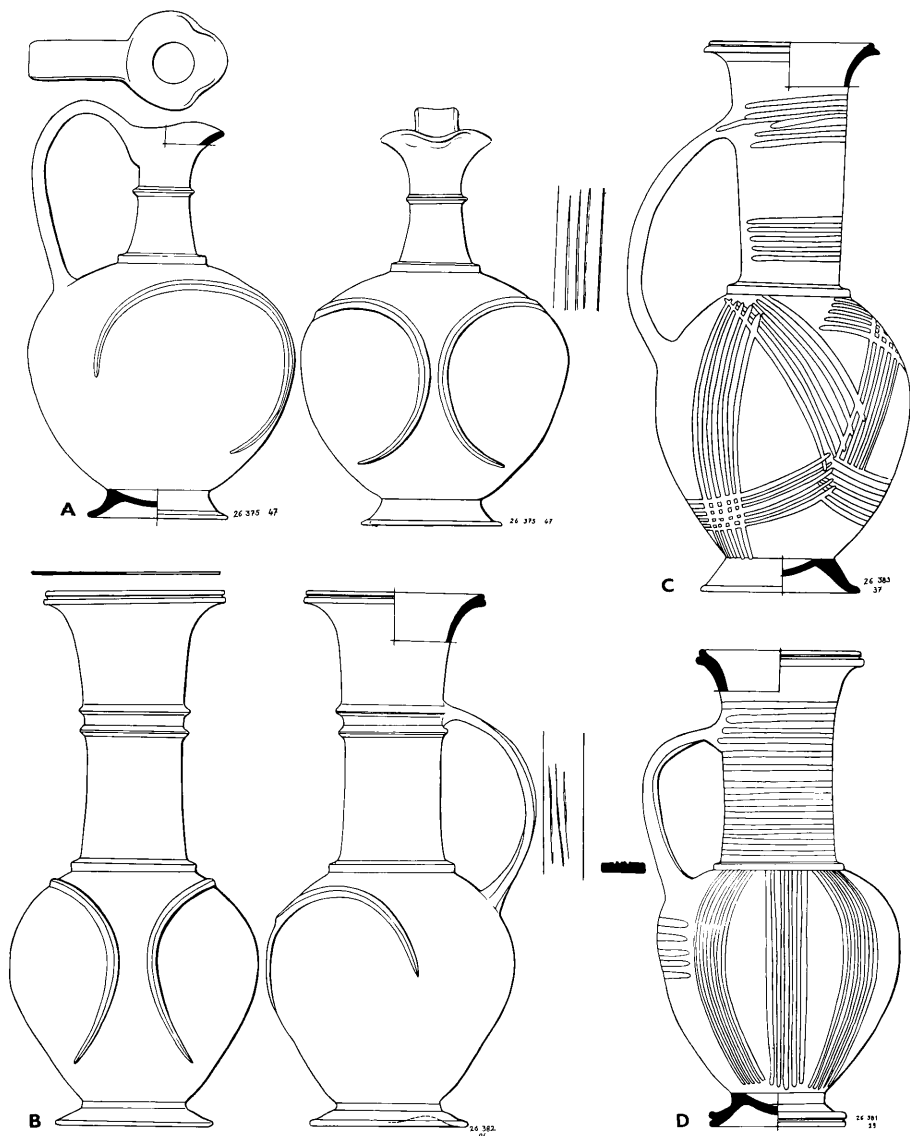


FIGURE 8  
Tombe 4253. RS 1963.

- G. Bol à lait chypriote en terre cuite brune à engobe gris beige, décor peint en brun-noir. Diam. 12 à 13 cm, haut. 7,4 cm. Inv. RS 26.361, n° 78 A (*White slip ware* II).
- H. Bol à lait chypriote en terre cuite brune. Non inventorié.
- I. Bol à lait chypriote en terre cuite brune, engobe chamois beige clair, mat, décor peint en brun foncé. Diam. 17 à 17,5 cm, haut. 10 cm. Inv. RS 26.362, n° 2. (*White slip ware* II, type 6).
- J. Bol à lait chypriote en terre cuite brune à décor peint en brun sur engobe brunâtre, motif échelle quadrillé. Diam. 19 à 21 cm, haut. 10 cm. Inv. RS 26.360, n° 25. (*White slip ware* II).

## FIGURE 7

- A. Bilbil en terre cuite noire à deux rainures sur le col. Haut. 13,8 cm, diam. 6,4 cm. Inv. RS 26.384, n° 63 A.
- B. Bilbil en terre cuite brun foncé. Haut. 13 cm, diam. 6,1 cm. Inv. RS 26.386, n° 75.
- C. Bilbil en terre cuite ocre brun rouge. Haut. 12,3 cm, diam. 6,5 cm. Inv. RS 26.387, n° 109.
- D. Bilbil en terre cuite brun-foncé, à deux nervures verticales sur la panse, du côté opposé à l'anse. Haut. 13,5 cm, diam. 7,7 cm. Inv. RS 26.391, n° 106.
- E. Petite gourde lentiforme en terre base-ring brun noir à une anse, sans décor. Haut. 13,7 cm, diam. 8,1 cm; épaisseur 4,3 cm. Inv. RS 26.374, n° 54.
- F. Bilbil en terre cuite brun-rouge à bandes grisâtres de couleur beige. Haut. 13,9 cm, diam. 6,9 cm à 7 cm. Inv. RS 26.394, n° 68.
- G. Bilbil en terre cuite brun-rouge à décor peint beige crème. Haut. 14,5 cm, diam. 7,8 cm. Inv. RS 26.393, n° 55.
- H. Bol base-ring à anse horizontale, terre brun rouge clair. Haut. 6,2 cm, diam. 11,9 cm. Inv. RS 26.399, n° 67 A.
- I. Bol base-ring à anse horizontale brun-rouge clair. Haut. 7,1 cm, diam. 12 cm. Inv. RS 26.398, n° 14 B.
- J. Bol base-ring à anse basse en terre cuite rouge. Haut. 6,6 cm, diam. 11,9 cm. Inv. RS 26.400.
- K. Bol base-ring (II) à anse ogivale surélevée, en terre cuite brun rouge. Haut. 7,1 cm, diam. 15,1 cm. Inv. RS 26.396, n° 50.
- L. Bol base-ring à anse ogivale surélevée en terre cuite brun-noir à rouge. Haut. 7,5 cm, diam. 13,1 cm. Inv. RS 26.397, n° 100.
- M. Gourde en base-ring brun rougeâtre à décor croisillonné peint en beige sur la panse lentiforme. Haut. 27 cm, diam. 16,4 cm, épais. 9,5 cm. Inv. RS 26.373, n° 95.
- N. Cruche base-ring en terre cuite gris-noir à bandes peintes en grisâtre clair. Haut. 24 cm, diam. 12 cm. Inv. RS 26.377, n° 38.

## FIGURE 8

- A. Cruche base-ring à nervures courbes en relief sur la panse, bec quasi tréflé, anse en ruban surélevée légèrement, terre cuite grise ou rouge à brun noir. Haut. 21,5 cm, diam. 14,5 cm, haut. du col 8,5 cm. Inv. RS 26.375, n° 47.
- B. Cruche base-ring en terre brun rouge à trois nervures sur la panse et trois rainures sur l'anse. Haut. 29,5 cm, diam. 13,3 cm. Inv. RS 26.382, n° 96.
- C. Cruche base-ring en terre cuite brun rouge à trois rainures sur l'anse. Haut. 29 cm, diam. 13,7 cm. Inv. RS 26.383, n° 37.
- D. Cruche base-ring en terre cuite brun-rouge à décor peint grisâtre. Haut. 25,8 cm, diam. 13 cm. Deux rainures sur l'anse. Inv. RS 26.381, n° 29.

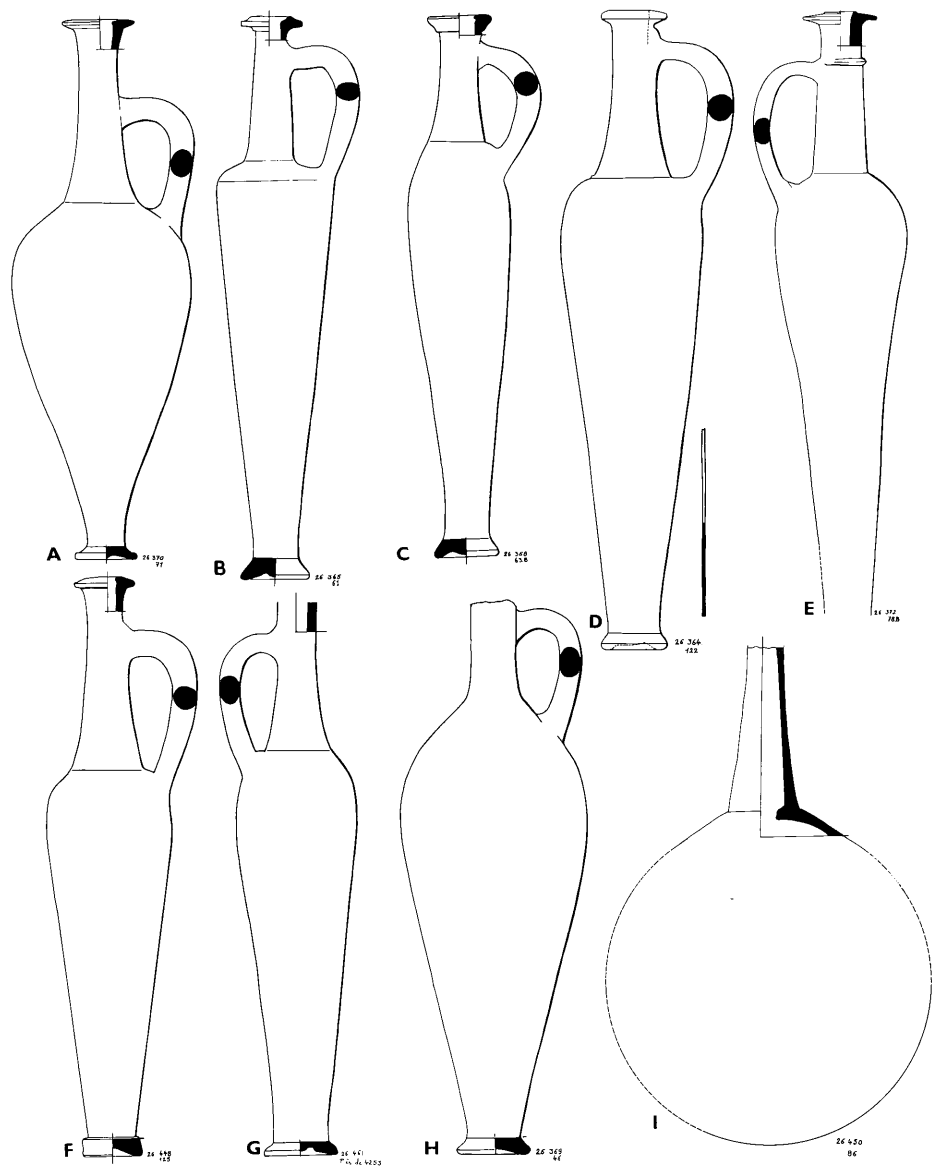


FIGURE 9  
Tombe 4253. RS 1963.

## FIGURE 9

- A. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite brune lustrée à une anse, panse assez trapue. Haut. 29 cm, diam. 9,8 cm. Inv. RS 26.370, n° 71.
- B. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite rouge lustrée à une anse. Haut. 30 cm, diam. 6,1 cm. Inv. RS 26.365, n° 61.
- C. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) endommagée, col brisé, en terre cuite rouge lustrée. Haut. 21,5 cm, diam. 5,8 cm; dégraissant calcaire. Inv. RS 26.368, n° 63 B.
- D. Bouteille fusiforme en terre cuite rouge lustrée à une anse. Haut. 34 cm, diam. 7,1 cm, diam. au pied 3,3 cm; dégraissant calcaire. Inv. RS 26.364, n° 122.
- E. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite brun lustré sur engobe genre base-ring. Haut. actuelle 33,5 cm, diam. 6,9 cm. Altérée en mille-feuillets. Inv. RS 26.372, n° 78 B.
- F. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite rouge lustrée. Inv. RS 26.448, n° 125.
- G. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite rouge lustrée. Inv. RS 26.461 (à proximité de la tombe).
- H. Bouteille fusiforme (*spindle bottle*) en terre cuite brun-rouge lustrée, surface écaillée par place. Haut. 29,5 cm, diam. 10,1 cm. Inv. RS 26.369, n° 46.
- I. Gourde lentiforme en terre cuite rouge lustrée (écaillée) non remontée. Inv. RS 26.450, n° 86.

#### Remarques relatives aux vases céramiques des figures 1, 2, 3, 4, 5

La céramique commune de fabrication locale (coupes basses, coupes à pied, jattes, cruches, jarres, lampes), est constituée d'une terre beige-gris pâle à chamois rosé, assez grumeleuse à la cassure et très peu dense, ce qui montre une terre peu affinée. Cette terre, à première vue, ressemble plutôt à une marne (sans fossile visible). Il faut toutefois remarquer que ces céramiques ne présentent pas de réaction à l'acide: elles auraient donc bien été cuites au-dessus de 850°, ce qui aurait provoqué leur « cimentation ». Les accidents de cuisson provoqués par les quelques particules calcaires calcinées sont la preuve d'une cuisson généralement supérieure à 900°. A cette marne brute, il semble que l'on ait ajouté un dégraissant, un sable à grains bien arrondis, comportant en plus du quartz de nombreux éléments foncés *oligiste* ou minéraux lourds ou roches microlithiques.

Les poteries communes de la tombe 4253 présentent extérieurement une surface bien égalisée par le tournage final « lissée » à l'eau.

Quelques céramiques communes ne semblent pas appartenir à cet ensemble homogène. Ainsi la petite coupe-assiette n° 117 (RS. 26.436) est tournée dans une terre qui rappelle celle de la céramique commune, mais qui a été finement lavée et n'a pas reçu de dégraissant sableux.

La jarre brisée n° 90 (26.457) est constituée d'argile dense (cuite) rouge-orangé



clair, sans sable, mais à grains d'oligiste <sup>(3)</sup>. A ce même type de terre plus foncée (plus chargée en fer ou moins riche en carbonates) on peut rattacher la cruche n° 7 (26.405), mais elle possède un dégraissant de sable foncé avec paillettes micacées (biotite ou chlorites) qui se distingue des précédents.

La jarre n° 53 (26.455) en terre cuite orangé soutenu, coquilleuse (Lamellibranches fossiles ?) résulte de l'utilisation d'une marne brute très fossilifère, que nous n'avons pas observé dans les autres céramiques.

En résumé, la majeure partie de la céramique commune locale présente une grande similitude d'aspect. Elle se caractérise par une terre cuite rose, chamois ou grise, dégraissée à l'aide d'un sable à éléments sombres nombreux. Une faible proportion de la céramique commune (dont les deux grandes jarres à deux anses) est constituée de marne coquilleuse rougeâtre.

#### Céramique mycénienne, fig. 6, A et B

La tasse n° 116 (26.358), fig. 6, B, est en terre beige rose très fine, caractéristique du mycénien de belle facture à l'engobe fin luisant et peinture ocre rouge et brillante. Cette tasse fabriquée avec des matériaux de choix a été peu soignée avant cuisson, elle présente une forte déformation qui rend impossible la détermination exacte de sa hauteur. Cette pièce est à rapprocher de la tasse découverte à Minet-el-Beida (*Ugaritica* II, 51, 1), cette dernière étant légèrement plus profonde. Cf. aussi A. Furumark, *The Mycenaean pottery*, fig. 13, 220.

Le vase à étrier n° 44 (26.357), fig. 6, A, très endommagé par les concrétions calcaires qui le recouvrent, a une surface altérée qui s'écaille en de nombreux points. Cette céramique n'est pas la seule de cette tombe 4253 à se trouver en mauvais état de conservation; trois autres, portant les numéros 4, 41, et 57 sont totalement délitées, d'autres comme 78 B partiellement atteintes.

L'exécution du décor végétal peint stylisé et des bandes parallèles atteste une grande maîtrise. Le fond porte des traces d'un signe devenu illisible, peint à l'ocre-rouge, peut-être après cuisson. Cf. *Ugaritica* II, fig. 122 et 123 et aussi maintenant J. Deshayes, *Argos, les fouilles de la Deiras*, Paris, 1966, p. 144 (forme MP, fig. 6, 173 (mycénien III B), motif, fig. 67, 24 (mycénien III C 1).

<sup>(3)</sup> Nous retrouvons actuellement à Ibn Hani, sur le rivage près d'Ugarit, la même utilisation d'un sable, celui de la plage même, où le potier se trouve installé, sable qui sert à dégraisser une terre argileuse apportée à dos de chameau de Mahallat Beydi.

**Céramiques chypriotes du type « base-ring »** (cruches peintes ou à décor en relief, bilbils, bols à anses ogivales), fig. 7 et 8

L'ensemble de ces céramiques paraît constitué de la même terre fine sombre à petites particules calcaires, dont certaines provoquent de légers éclatements en surface lors de la cuisson. Ces céramiques sont dures et sonores, prenant alors un aspect de « surcuit » dû sans doute à l'action de fondant, que joue la dispersion du fer dont elles sont fortement chargées. La coloration de ces poteries est des plus variées, allant du gris-noir au brun-rouge soutenu en passant par toutes les nuances de brun-gris. Celles-ci sont dues aux diverses réactions de cuisson ou d'altération dans la terre.

La qualité de ces céramiques est inégale. La belle cruche n° 47 (**26.375**) est finement exécutée, tandis que le bilbil **26.393** est asymétrique et à paroi épaisse. Toutes ces céramiques ont dû recevoir, semble-t-il, un léger engobe, plus ferrugineux qu'argileux, qui n'apparaît nettement que sur le bol n° 103 (**26.400**). Notons que l'argile de ce bol est légèrement phylliteuse, différente de l'ensemble des autres céramiques « base-ring ».

#### **Les bols à lait, fig. 6**

Les cinq bols à lait chypriotes, de dimensions différentes, appartiennent tous au groupe II des céramiques à engobe blanc (*white slip ware*, type 121, 16, 17 d'*Ugaritica* II).

Le bol n° 25 (**26.360**) est couvert d'un engobe argileux et légèrement micacé.

Le bol n° 41 (**26.359**) est en terre grossière à gros dégraissant calcaire de sable brun. Sa surface très altérée, de coloration beige à rougeâtre, a reçu un engobe léger, rugueux, qui est resté gris à l'intérieur.

Le bol n° 78 (**26.361**) est couvert d'engobe mi-luisant, micacé à peinture brun-noir.

Le bol n° 107 (**26.404**) est très endommagé; il a dû être brûlé par l'usage (?). L'engobe en est mi-mat. L'engobe du n° **26.362** est totalement mat.

*Note* : L'examen des quelques échantillons nous montre que certains « milk bowls » sont façonnés dans une terre de porosité très faible, totalement volcanique

sans « influence » sédimentaire, qui possédait toutes les qualités d'une très bonne « terre à feu », ce qui expliquerait leur large diffusion.

### Les bouteilles fusiformes (spindle-bottle), fig. 9

Ces bouteilles fusiformes de dimensions et de formes très variées sont constituées de matériaux eux aussi très divers. La surface de ces céramiques a toujours reçu un lustrage par brunissage plus ou moins bien conservé suivant la qualité de la pâte <sup>(4)</sup>.

La bouteille n° 61 (26.365) dont la terre n'est pas calcaire (?) possède un lustrage assez brillant. Le n° 63 B (26.363) en terre rouge orangé à dégraissant calcaire est à peine lustrée mais plutôt lissée. Le n° 99 (26.366) est aussi riche en calcaire, mais son lustrage est usé. La bouteille n° 78 B (26.372) est d'un type nettement différent, la terre est beige-gris légèrement micacée. Le lustrage a été réalisé sur un *engobe* brunâtre. Le n° 76 (26.367) a été réalisé dans une terre argileuse très cuite de couleur rouge, le dégraissant est un sable brun comparable à celui de la céramique commune (coupes, petites jarres, etc.).

<sup>(4)</sup> Cl. SCHAEFFER, *Ugaritica* II, p. 265, fig. 113; E. SJÖQVIST, *Problems of the Late Bronze Age*, Stockholm, 1940, fig. 13; R. S. MERRILLES, *Bronze Age spindlebottle from the Levant*, *Opuscula Atheniensia*, 4, 1962, p. 187; V. KARAGEORGHIS, *Nouveaux documents pour l'étude du Bronze Récent à Chypre*, 1965, p. 116, 124, 135



## TURENG TÉPÉ ET LA PÉRIODE HISSAR III C

Jean DESHAYES

Les fouilles de Tureng Tépé ont permis pour la première fois d'établir une stratigraphie précise des périodes les plus récentes de la civilisation de Tépé Hissar. Sur ce dernier site la phase III C, qui s'achève par un abandon définitif, ne se distinguait qu'assez mal, du moins du point de vue stratigraphique, de celle qui l'a précédée. De cette difficulté, Claude F.A. Schaeffer avait déjà fait état dans sa *Stratigraphie Comparée et Chronologie de l'Asie Occidentale* <sup>(1)</sup> : on ne saurait mieux rendre hommage à cette œuvre de pionnier qu'en apportant ici quelques données nouvelles à la solution d'une question très embrouillée.

Peu de sites de cette partie de l'Iran étaient, semble-t-il, encore occupés à cette époque. Si l'on excepte Tépé Hissar, seuls Shah Tépé et Tureng Tépé ont livré des vestiges contemporains d'Hissar III C : à Shah Tépé il s'agit du niveau II a, et plus précisément II a1 ; à Tureng Tépé, bien que la stratigraphie diffère de celle de Tépé Hissar, nous avons affaire également à une période appelée III C. Celle-ci comporte cependant deux phases assez distinctes, III C1 et III C2, qui se trouvent inégalement réparties du point de vue topographique. La première, du moins dans sa période initiale, semble attestée sur toute la superficie du site : nous l'avons rencontrée en chacun de nos sondages A à E, et les découvertes de hasard faites par les paysans au voisinage du village actuel prouvent que les parties est et sud-est de l'agglomération étaient elles aussi encore habitées. En revanche nous n'avons trouvé sur le tépé occidental (« Mound C »), c'est-à-dire dans nos carrés A et B, aucun vestige plus récent que le début de III C1. Seuls les sondages D et E ont révélé des couches plus tardives : en D les sols 4 à 2 semblent correspondre à la période III C1, dont nous n'avons atteint dans les carrés E que le niveau le plus haut (sol 5) ; enfin la période III C2 a été rencontrée dans les carrés E I et E II exclusivement (sols 4 à 1). Le tableau synoptique que reproduit la figure 1 donne un aperçu des correspondances entre les sols des carrés

(1) P. 443-451.

C, D et E, les seuls que nous étudierons dans cet article parce que la stratigraphie y est beaucoup plus claire qu'en A et B <sup>(2)</sup>. Les carrés C et D sont voisins de la maison de fouille, dans la partie méridionale du site, E est localisé sur le rebord sud-ouest du tépé. La surface du sol se trouvait en gros entre 12,50 m et 13 m au carré C, 15,70 m et 16,35 m en D, 16,05 m et 16,35 m en E. Aucun de ces sondages n'a été mené jusqu'au sol vierge. D'autre part seuls les carrés D I et D II ont livré des traces d'une occupation postérieure à l'abandon qui mit fin à la civilisation d'Hissar III : elle date vraisemblablement du XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère (sol 1).

SURFACE	C	D	E
	12,50 m - 13 m	15,70 m - 16,35 m	16,05 m - 16,35 m
III C 2			sol 1 : 15,40 m - 15,50 m sol 2 : 14,80 m - 14,85 m sol 3 : 14,35 m - 14,50 m sol 4 : 14,00 m - 14,10 m
transition III C 1 - III C 2		sol 2 : 14,70 m - 14,75 m	sol 5 : 13,30 m - 13,40 m
III C 1	sol 1 : 11,70 m - 11,90 m	sol 3 : 13,85 m - 14,25 m sol 4 : 13,60 m - 13,70 m	
transition III B - III C 1	sol 2 : 11,30 m	sol 5 : 13,40 m - 13,50 m	
III B	sol 3	sol 6 : 13,25 m sol 7 : 12,95 m - 13 m sol 8 : 12,85 m sol 9 : 12,55 m - 12,60 m	

FIGURE 1

Sauf dans le carré D I, nous n'avons trouvé aucune structure qui mérite d'être signalée; nous avons seulement rencontré des sols souvent très difficiles à discerner, marqués parfois par des taches rougeâtres ou des tas de cendres. En D I au contraire, à une altitude de 14,45 m, nous avons découvert les vestiges d'un mur de brique crue, appartenant au sol 3; il était orienté à peu près d'est en ouest et était conservé sur une hauteur de quatre assises de briques. Il est d'autant plus remarquable que les deux premières périodes de Tureng Tépé III (III A et III B) ne nous ont guère livré, dans les carrés A et B, que des murs de pisé. Une autre structure intéressante, découverte également dans le carré D I, doit être attribuée au sol 4 : il s'agit d'un four de

(2) Dans les carrés A et B, le sol 2 semble correspondre au sol 1 du carré C et le sol 3 au sol 2 de C (phase de transition III B - III C1). Le sol 1 date de l'Age du Fer : cf. *Syria*, XL (1963), p. 88.

potier, dont malheureusement la production ne nous a pas été conservée : à ce niveau les tessons n'étaient pas plus abondants que sur les autres sols et aucun rebut de cuisson n'a été ramassé.

Ces sondages nous ont surtout permis d'établir une stratigraphie et de préciser l'évolution de la céramique. Tous les fragments qui présentaient une forme distincte ont été dessinés, tous ceux qui étaient décorés ont été photographiés. Les carrés C, D II et E II devront constituer la base de cette étude; en effet les couches du carré D I ont été bouleversées par la présence du four de potier qui avait été creusé dans les niveaux antérieurs; celles de E I par plusieurs fosses profondément enfoncées à travers la succession des sols. La fouille de ces deux sondages a donc posé d'innombrables problèmes d'interprétation. Nous n'envisagerons ici que les faits les plus caractéristiques, les seuls qui permettent de cerner le détail de l'évolution. Bien entendu il est plus facile de saisir le moment où tel ou tel élément fait son apparition que de fixer la date précise de sa disparition, car à tous les niveaux nous avons pu noter la présence de fragments très évidemment remontés de couches plus profondes (par exemple de la période II). C'est peut-être en partie pourquoi beaucoup des formes les plus typiques de la période III B sont encore représentées en III C par un certain nombre de tessons. Quoi qu'il en soit, il est manifeste qu'il n'y a eu aucune rupture, mais on assiste plutôt à une série de changements très progressifs, aussi bien dans le domaine de la technique que dans celui des formes et des décors. C'est pourquoi il nous a semblé utile de distinguer des phases de transition entre III B et III C1 d'une part, III C1 et III C2 d'autre part, plutôt que de tracer des lignes de partage trop nettes. Parfois même cette précaution n'empêche pas des chevauchements d'une période à l'autre; il a été en particulier singulièrement malaisé de situer le passage de III B à III C1.

La plupart des traits qui caractérisent la céramique de Tureng Tépé III C du point de vue technique étaient apparus dès la période III B : il en est ainsi de la couleur de l'argile, qui est fréquemment brune, rouge ou beige, plutôt que vraiment grise, aussi bien sur les sols d'époque III B qu'à tous les niveaux des carrés D et E que nous attribuons à III C. Il en est de même des taches flammées, ainsi que d'une argile extrêmement pâle qui toutefois est surtout caractéristique de la période III C. D'autres innovations ne sont pas antérieures au début de la période III C; elles concernent le traitement subi par la surface du vase avant cuisson. Le raclage par exemple, soit horizontal soit vertical (fig. 65), lui donne un aspect irrégulier et assez grossier; il n'apparaît pas avant la phase de transition III B - III C1. Il arrive aussi que le raclage soit l'œuvre d'un instrument qui laisse à la surface des réseaux de stries

parallèles courtes et très inégales (fig. 66). Ces deux techniques ont été utilisées jusqu'au niveau le plus récent des carrés E.

Enfin nous avons trouvé sur les sols 1 et 2 des carrés E, datant de la période III C2, des tessons à surface presque gondolée, marquée par une succession de ruptures de pente (fig. 48); peut-être est-ce le résultat d'un emploi encore maladroit du tour de potier ? Pourtant celui-ci est déjà bien représenté sur le sol 4 des carrés E (un tesson isolé a été trouvé entre les sols 4 et 5, un autre sous le sol 5). La fréquence des vases tournés caractérise fondamentalement la production céramique des carrés E, à partir notamment du sol 4, de celle de tous les autres sondages; elle est l'un des critères qui nous permettent de distinguer les deux phases III C1 et III C2 (fig. 80, en haut à gauche).

L'étude des formes aboutit à des constatations analogues, mais plus précises. Nous distinguerons successivement :

I : des formes héritées de l'époque antérieure (III B ou même avant) qui subsistent jusqu'à la phase finale de l'occupation;

II : des formes héritées de l'époque antérieure que l'on ne trouve plus représentées à partir du sol 4 dans les carrés E, c'est-à-dire dans la phase III C2;

III : des formes qui apparaissent au début de la période III C mais sont limitées à la phase III C1;

IV : des formes qui apparaissent au début de la période III C et subsistent jusqu'aux niveaux les plus récents (phases III C1 et III C2);

V : enfin des formes qui apparaissent seulement à partir du sol 4 dans les carrés E (phase III C2).

I. La première catégorie témoigne de cette continuité que nous avons déjà reconnue dans le domaine de la technique. Elle comprend surtout, il est vrai, des types beaucoup trop courants dans toute la céramique de Tureng Tépé pour constituer des critères suffisamment caractéristiques. Tel est le cas de différentes catégories de bols profonds, à lèvre progressivement amincie et à paroi cylindrique ou bien légèrement convexe et évasée (fig. 2), ou encore à paroi presque insensiblement bombée sur sa face externe, en sorte que la lèvre peut sembler très légèrement rentrée (fig. 3). C'est encore le cas des marmites de céramique grossière, dont l'argile est truffée de particules minérales : la panse est plus ou moins sphérique, le fond bombé, l'ouverture assez étroite; sous le bord fait saillie un très court bec ponté, coupé obliquement (fig. 4).





FIG. 2 (1/4)



FIG. 3 (1/4)

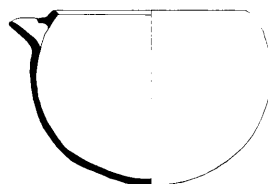


FIG. 4 (1/6)



FIG. 5 (1/6)



FIG. 6 (1/6)



FIG. 7 (1/6)

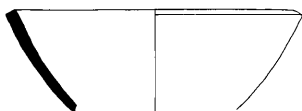


FIG. 8 (1/6)

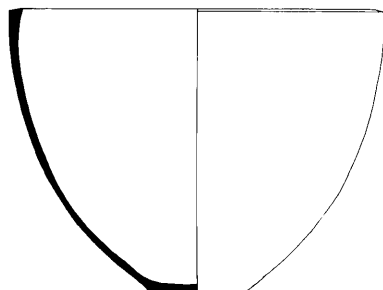


FIG. 9 (1/6)



FIG. 10 (1/4)



FIG. 11 (1/4)

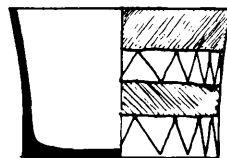


FIG. 12 (1/2)

FIGURES 2 à 12  
Céramique de la catégorie I (périodes III B à III C2).

Plus significatives, sans aucun doute, de très nombreuses jattes présentent une lèvre fortement épaissie et coupée à arêtes vives, en général à l'horizontale; la paroi en est soit légèrement évasée et renflée (fig. 5), soit évasée et plus ou moins rectiligne (fig. 6), soit fortement convexe et rentrée (fig. 7). La lèvre peut être également coupée obliquement et inclinée vers l'extérieur, la paroi étant soit fortement évasée (fig. 8), soit plus ou moins verticale dans sa partie supérieure (fig. 9) <sup>(3)</sup>. Toutes ces variantes sont encore très bien représentées dans les couches 1 à 4 des carrés E.

Nous mentionnerons encore des bols à paroi fortement bombée, dont la partie supérieure est plus ou moins rentrée, et dont la lèvre très anguleuse, et dessinant une courte arête, fait saillie obliquement (fig. 10) ou horizontalement (fig. 11). Plusieurs de ces fragments étaient pourvus soit d'un bec verseur sur la lèvre, soit d'un bec latéral tubulaire, assez court et de profil incurvé, implanté au niveau du diamètre maximum. Aucun de ces bols n'a été découvert entier dans les couches d'époque III C; cependant les carrés A nous ont livré, datant de la période III B, deux types distincts dont on peut, semble-t-il, rapprocher les tessons en question; tantôt la vasque est à peu près tronconique dans sa partie inférieure, le bord est à peine rentré et la lèvre est étalée horizontalement; tantôt le profil est sinueux et la lèvre évasée obliquement (fig. 67). Cette seconde forme est de loin la plus répandue, aussi bien en III B qu'en III C, à en juger d'après les tessons qui nous ont été conservés <sup>(4)</sup>.

Outre les becs tubulaires incurvés dont sont pourvus certains bols de ce type, et dont l'exemplaire le plus récent a été trouvé sur le sol 3 du carré E II, d'autres types de becs ont subsisté également jusqu'à la période III C2, notamment des becs verseurs, pontés ou non, implantés sur la lèvre du vase (cf. fig. 49).

Enfin des pyxides à paroi concave et légèrement évasée, toujours ornées de motifs lissés (fig. 12), ont été trouvées sur différents sols des carrés D et E <sup>(5)</sup>. Cette forme elle aussi paraît remonter au moins jusqu'à la fin de l'époque III B.

II. De nombreux types hérités des périodes antérieures ne sont plus représentés aux quatre niveaux supérieurs des carrés E, si ce n'est par quelques fragments trouvés pour la plupart en surface et vraisemblablement remontés de couches plus anciennes, où les formes en question sont en revanche très fréquentes.

Il en est ainsi, parmi les bols, d'un type assez profond, à paroi légèrement bombée et lèvre doucement évasée (fig. 14), qui a été trouvé en abondance dans les couches

(3) Cette forme paraît inconnue à Shah Tépé et à Tépé Hissar.

(4) Aucun exemplaire de ce type n'a été découvert à Tépé Hissar ou à Shah Tépé.

(5) Forme caractéristique d'Hissar III C : *Tepe Hissar*, pl. XLII, H 3493.



FIG. 13 (1/4)

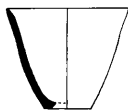


FIG. 14 (1/4)

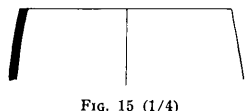


FIG. 15 (1/4)

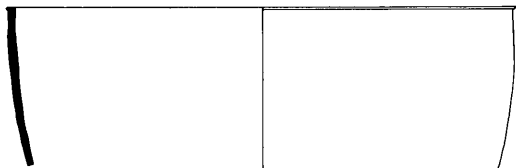


FIG. 16 (1/4)

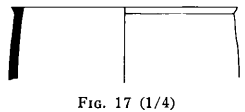


FIG. 17 (1/4)



FIG. 18 (1/4)

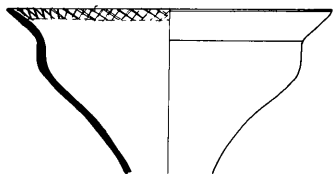


FIG. 19 (1/4)

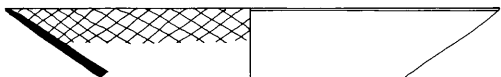


FIG. 20 (1/4)

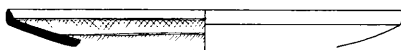


FIG. 21 (1/4)



FIG. 22 (1/4)

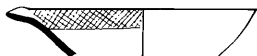


FIG. 23 (1/4)

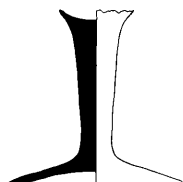


FIG. 25 (1/4)

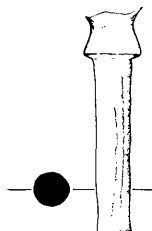


FIG. 26 (1/2)

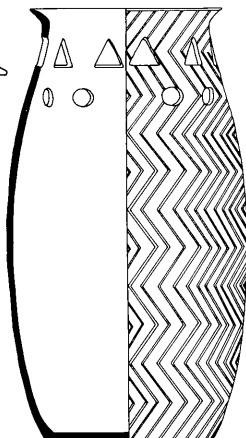


FIG. 27 (1/6)

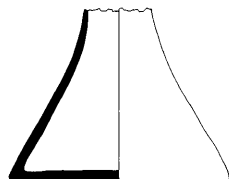


FIG. 24 (1/4)

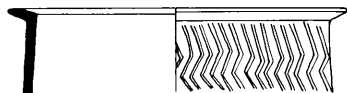


FIG. 28 (1/4)

FIGURES 13 à 28  
Céramique de la catégorie -I (périodes III B à III C1).

d'époque III A <sup>(6)</sup>. Des bols de grande taille, à paroi très mince et légèrement convexe, tantôt à peine évasée, tantôt légèrement rentrée, et dont la lèvre, ni épaisse ni amincie, est coupée horizontalement à arêtes vives (fig. 13 et 15), disparaissent également à partir du sol 4 des carrés E, à la seule exception d'un tesson du sol 3. Parfois la lèvre de ces grands bols est pourvue à l'extérieur d'une très fine arête qui fait saillie horizontalement (fig. 16 et 17) : cette forme, extrêmement fréquente jusqu'au sol 5 des carrés E, n'est plus ensuite représentée que par trois tessons trouvés à faible profondeur.

Dans la catégorie I nous avons inclus de nombreux bols à bec latéral ou à bec verseur implanté sur la lèvre, dont la paroi plus ou moins fortement rentrée était pourvue d'une courte lèvre oblique et très anguleuse. Une variante de ce type, à lèvre verticale (fig. 18), qui est encore très courante en III C1, semble au contraire absente des couches plus récentes, à la seule exception d'un tesson trouvé en E II sous le sol 1. Il en est de même d'une autre variante à grand rebord oblique, généralement orné d'un motif lissé (fig. 19) <sup>(7)</sup>. L'exemplaire le plus récent, presque complet <sup>(8)</sup>, a été découvert en E I, à une altitude de 14 m environ, c'est-à-dire sous le niveau du sol 4; il est pourvu d'un long bec non ponté; aucun exemplaire à bec tubulaire ne nous a été conservé.

De longs manches rectilignes et progressivement appointés sont des manches de puisettes, dont aucune n'a été retrouvée entière; ils étaient innombrables dans les couches d'époque III B et III C1 (fig. 68) <sup>(9)</sup>. En III C2, au contraire, nous n'en avons plus trouvé que des fragments tout à fait isolés. Nous avons découvert aussi des manches terminée en queue d'aronde, ou bien aplatis à leur extrémité et repliés à angle droit <sup>(10)</sup> : aucun exemplaire de ces deux variantes n'a été ramassé dans les carrés E.

La fabrication des coupes de différents types semble également avoir plus ou moins totalement cessé durant la période III C2. Dans les couches antérieures les fragments en étaient très nombreux; nous avons en particulier recueilli beaucoup de tessons très évasés, à lèvre progressivement amincie et souvent décorée à l'intérieur d'un croisillon lissé, qui sont certainement des rebords de coupes (fig. 20). A partir du sol 4, nous n'en avons plus trouvé, dans les carrés E, que deux fragments. L'un d'eux (fig. 23) est pourvu d'un très court bec verseur qui rappelle une grande coupe

(6) *Iranica Antiqua*, V (1965), pl. XXV, 8. Forme inconnue à Hissar III C et Shah Tépé II a.

(7) Forme inconnue à Shah Tépé et Tépé Hissar.

(8) *Iranica Antiqua*, V (1965), pl. XXX, 29.

(9) Nombreux exemplaires à Shah Tépé. ARNE, *Shah Tepe*, pl. LVI, fig. 439-441.

(10) *Ibid.*, pl. LXX, fig. 546.

jadis découverte par Wulsin <sup>(11)</sup>. Toutefois la lèvre de celle-ci est d'un type différent : elle est redressée presque verticalement et dessine un angle marqué par rapport à la paroi; nous avons nous-même ramassé de nombreux fragments de ce type, dont la paroi est tantôt rectiligne ou légèrement convexe, tantôt concave, et parfois ornée à l'intérieur d'un décor lissé (fig. 21); or aucun de ces tessons ne provient des carrés E. Nous avons également recueilli plusieurs pieds de coupes qui rappellent le vase de Wulsin : ce sont des pieds entièrement creux, progressivement évasés de haut en bas et brusquement étalés à leur extrémité inférieure (fig. 22) <sup>(12)</sup>; aucun ne fut recueilli dans les carrés E. Un autre type est beaucoup plus fréquent : la tige est pleine et plus ou moins cylindrique, la base tronconique et très étalée rappelle le profil de la vasque, dont elle ne se distingue que par l'absence de lissage intérieur (fig. 25); un seul fragment de ce type a été ramassé dans les couches d'époque III C2 (sur le sol 4 de E II). La tige présente souvent à son sommet un ressaut très anguleux, suivi d'une concavité au-delà de laquelle la vasque s'évase progressivement (fig. 26); de cette variante très fréquente, trois exemplaires seulement ont été découverts dans les couches III C2.

Souvent enfin les coupes à pied se présentent sous la forme d'un vase tronconique à fond plat qui s'amincit jusqu'à constituer une tige creuse et étroite, puis s'évase fortement en une vasque très ouverte (fig. 24) <sup>(13)</sup>; de ces bases caractéristiques, de nombreux fragments ont été trouvés, mais deux seulement proviennent des quatre niveaux supérieurs des carrés E.

De grands vases hauts et étroits, en forme de gobelets à paroi cylindrique mais légèrement renflée, sont pourvus d'une courte lèvre très évasée et anguleuse (fig. 28); le plus souvent, dans les couches d'époque III C1, la paroi est ornée de zigzags verticaux lissés qui rappellent le décor des « canteens » d'Hissar III C et de Shah Tépé <sup>(14)</sup>. L'un de ces vases est percé en haut de la panse d'une rangée de fenêtres triangulaires et d'une seconde rangée de petites fenêtres rondes (fig. 27) <sup>(15)</sup>. Aucun fragment de cette forme très typique ne fut découvert dans les couches d'époque III C2.

Les « dippers » sont des vases cylindriques à anse latérale dressée verticalement

<sup>(11)</sup> *Excavations at Tureng Tepe*, pl. XIII, fig. 3.

<sup>(12)</sup> Cf. *Shah Tepe*, p. 183, fig. 345b et 346 (période III-IIb); les pieds en question pourraient également supporter des coupes doubles du type *Shah Tepe*, p. 183, fig. 345a (période III-IIb); un fragment d'une coupe double probablement analogue a été découvert à Tureng Tépé sur le sol 5 du carré E II.

<sup>(13)</sup> A Shah Tépé cette forme apparaît dans la période III-IIb, qui correspond à peu près à notre période III A : *Shah Tepe*, p. 182, fig. 345c et fig. 350.

<sup>(14)</sup> *Tepe Hissar*, p. 183, fig. 108, où les zigzags sont horizontaux; *Shah Tepe*, pl. LII, fig. 408b.

<sup>(15)</sup> Cette forme semble inconnue à Tépé Hissar et à Shah Tépé.

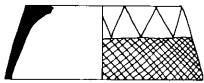


FIG. 30 (1/2)

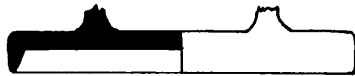


FIG. 29 (1/4)



FIG. 31 (1/4)

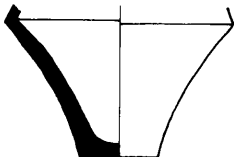


FIG. 32 (1/4)

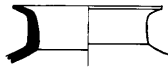


FIG. 33 (1/4)

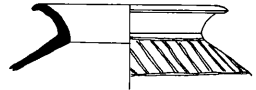


FIG. 34 (1/4)



FIG. 35 (1/4)

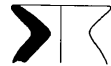


FIG. 36 (1/4)

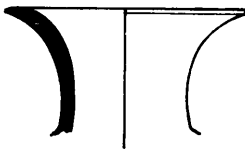


FIG. 37 (1/2)

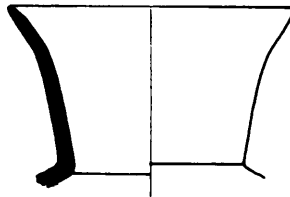


FIG. 38 (1/2)

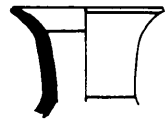


FIG. 39 (1/2)



FIG. 40 (1/2)

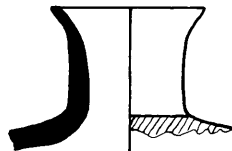


FIG. 41 (1/2)



FIG. 42 (1/4)

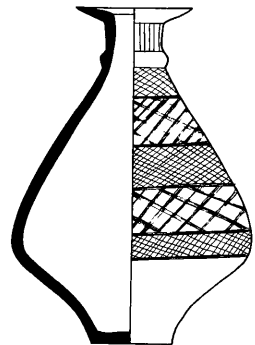


FIG. 43 (1/4)

FIGURES 29 à 43  
Céramique de la catégorie II (suite).

sur la lèvres<sup>(16)</sup>; aucun n'a été trouvé entier à Tureng Tépé, mais de nombreux fragments caractéristiques (fig. 69), notamment des anses, ont été recueillis, dont un seulement en III C2, sur le sol 3 de E I.

Nous avons ramassé d'innombrables morceaux de couvercles plats, souvent pourvus en leur centre d'une petite anse semi-circulaire (fig. 30), et munis d'un rebord à peu près rectiligne, soit cylindrique, soit tronconique (fig. 29), parfois très bas et généralement orné de motifs lissés, notamment de zigzags<sup>(17)</sup>. Deux petits fragments seulement proviennent des couches les plus hautes des carrés E; l'un d'eux était, semble-t-il, pourvu d'un manche, ce qui paraît exceptionnel dans cette série.

Les vases fermés se prêtent à des observations analogues. Citons d'abord des pots à épaule tronconique, quelquefois légèrement renflée, dont la lèvres, étalée horizontalement et très courte, se termine par une arête (fig. 31). Cette forme existait dès l'époque III B; elle était pourvue quelquefois de deux tenons latéraux; certains fragments de la période III C1 présentent les vestiges d'un bec verseur sur la lèvres. Un unique tesson de ce type provient de la surface du carré E II; tous les autres sont antérieurs à III C2. Il est probable que plusieurs d'entre eux sont des fragments de vases carénés dont la moitié inférieure est caractérisée par une forte concavité<sup>(18)</sup>. Peu d'exemplaires de cette dernière forme ont été trouvés dans les couches d'époque III C1 (fig. 32) et deux seulement le furent dans des couches plus récentes.

D'autres vases carénés, munis parfois de deux tenons latéraux (fig. 70), étaient surmontés d'un col qui dessine un angle marqué par rapport à l'épaule, et dont la lèvres assez courte se détache nettement<sup>(19)</sup>. Des cols de ce type ont été ramassés en grand nombre; ils sont parfois cylindriques, avec une lèvres évasée en oblique (fig. 33) ou étalée horizontalement; plus souvent le col est lui-même évasé et la lèvres est oblique ou tombante (fig. 34); enfin le col peut être tronconique et la lèvres évasée obliquement (fig. 35). Cinq fragments, appartenant à trois de ces variantes, ont été découverts tout à fait en surface dans les carrés E I et E II; tous les autres sont antérieurs à l'époque III C2. Enfin d'autres vases probablement carénés, mais de très petite taille, à paroi bombée et à orifice très étroit, étaient munis d'une très large lèvres anguleuse et fortement évasée (fig. 36); là encore un seul exemplaire a été trouvé en surface dans les carrés E; tous les autres sont antérieurs au niveau 4.

(16) Cf. *Shah Tepe*, p. 208 et pl. LIII, fig. 420 (période II a2); une forme sensiblement différente a été trouvée à Hissar III B : *Tepe Hissar*, pl. XXXIX, H 1734.

(17) Plusieurs couvercles de type voisin, mais uniquement à grand rebord tronconique, ont été trouvés à Shah Tépé II : *Shah Tepe*, p. 218-219, pl. XXXVI, fig. 249.

(18) Cf. par exemple *Shah Tepe*, p. 190, fig. 369 (IIb) et p. 201, fig. 401 et 401a (II a2).

(19) *Ibid.*, p. 192, fig. 373 (IIb).

Dans la série des vases à goulot, nous joindrons aux bouteilles proprement dites des vases à anse verticale ou à bec latéral. Parmi les types hérités de l'époque antérieure et qui ne semblent pas avoir subsisté au-delà de la période III C1, nous mentionnerons des goulots à paroi concave et évasée et à lèvre fortement étalée sans être anguleuse (fig. 37) (un seul exemplaire en surface dans le carré E II), des goulots évasés, à paroi rectiligne, à lèvre étalée et à peine anguleuse (fig. 38) (un fragment en surface dans le carré E II), des goulots évasés, à paroi rectiligne et lèvre fortement étalée et anguleuse (fig. 39) (aucun exemplaire dans les couches d'époque III C2), des goulots tronconiques à lèvre évasée et anguleuse (fig. 40) (aucun exemplaire dans les carrés E), des goulots cylindriques à courte lèvre très peu évasée (fig. 41) (un seul exemplaire au-dessus du sol 1 en E I), enfin des goulots à peu près cylindriques à très large lèvre évasée et anguleuse (fig. 43) (aucun exemplaire dans les couches III C2).

Ces goulots appartiennent à plusieurs catégories de vases qui toutes disparaissent à la fin de la période III C1. Telles sont les bouteilles de profil sinueux, à épaule marquée, dont aucune n'a été trouvée dans les quatre couches les plus récentes des carrés E<sup>(20)</sup>; telles aussi les bouteilles allongées dont le diamètre maximum se situe à mi-hauteur de la panse, et dont la surface est souvent simplement raclée, ou du moins grossièrement lissée à grands traits : plusieurs variantes pourraient être distinguées suivant les proportions de la panse (fig. 71 et 72); un fragment a été ramassé au-dessus du sol 1 dans le carré E I, tous les autres exemplaires sont antérieurs à III C2<sup>(21)</sup>.

Un goulot de l'un des types mentionnés ci-dessus se retrouve sur une cruche à longue anse fine et à ployure marquée, dont la base concave et le décor lissé rappellent les vases carénés des époques III B et III C1; ce vase, malheureusement incomplet, a été trouvé entre les sols 4 et 5 dans le carré E I (fig. 73). De nombreuses anses analogues ont été découvertes; une seule provient de l'une des couches que nous avons attribuées à la période III C2 (carré E II, sol 2)<sup>(22)</sup>.

D'autres vases à goulot d'un type analogue étaient probablement pourvus d'un long bec latéral tubulaire, prolongé souvent par une gouttière<sup>(23)</sup>. Des becs de ce type,

<sup>(20)</sup> *Iranica Antiqua*, V (1965), pl. XXX, 28. Même type à Shah Tépé IIB (*Shah Tepe*, p. 194, fig. 380); il ne semble plus représenté dans la période IIa.

<sup>(21)</sup> Forme très fréquente à Shah Tépé dans la période de transition II a2-II a1 (*Shah Tepe*, p. 207, fig. 413) et à Hissar III C (*Tepe Hissar*, pl. XLI, H 5223, H 3503).

<sup>(22)</sup> Quelques vases de ce type ont été trouvés à Shah Tépé IIB : *Shah Tepe*, p. 192-193 et pl. LI, fig. 374.

<sup>(23)</sup> WULSIN, *Excavations at Tureng Tepe*, pl. XI, fig. 1 et 2.



avec ou sans gouttière, ont été ramassés en grand nombre (fig. 42), mais quelques exemplaires seulement l'ont été dans les carrés E I et E II.

Enfin des bouteilles qui, par la forme de la panse, rappellent la cruche du carré E I, étaient pourvues d'un épais bourrelet à la base d'un goulot cylindrique à large lèvres évasées. Ce type est très fréquent dans les couches d'époque III B; nous en avons encore découvert un exemplaire intact (fig. 43) <sup>(24)</sup> dans une tombe creusée depuis le sol 3 ou le sol 4 du carré D III, et un fragment sous le sol 5 de E II <sup>(25)</sup>.

III. Un nombre de formes assez restreint semble caractériser exclusivement la période III C1; elles apparaissent à partir du sol 2 des carrés A et B et du sol 1 de C, et ne sont pour ainsi dire plus représentées à partir du sol 4 des carrés E. Dans la série des bols il s'agit d'abord d'un type très ouvert, à paroi rectiligne (fig. 44), qui est assez fréquent dans les couches de la période III C1 et dont un fragment seulement a été trouvé en surface dans le carré E II <sup>(26)</sup>. Nous mentionnerons aussi des bols très profonds d'une forme très caractéristique, bien que difficile à décrire: la paroi dessine une courbe assez tendue, dont la partie supérieure, à peu près rectiligne, est légèrement évasée, dont la ployure se situe à peu près à mi-hauteur, et dont la base est fortement rétrécie. Des bols de ce type ont été trouvés à proximité du carré C, au niveau du sol 1 (fig. 74), et en D I, sol 3 ou 4; aucun ne provient des carrés E <sup>(27)</sup>.

Des vases très allongés, en argile souvent brunâtre, raclée verticalement, sont plus significatifs encore. Le diamètre maximum, à peine marqué, se situe à une hauteur variable, la panse étant en général assez irrégulièrement modelée; le rebord très légèrement évasé se détache assez peu de la paroi proprement dite (fig. 65) <sup>(28)</sup>. Nous n'en avons trouvé aucun exemplaire dans les carrés D et E, mais seulement dans les niveaux supérieurs des carrés A et C. Cependant un rebord analogue, en argile grisâtre et à surface non lissée, provient du carré D II (sol 2).

IV. Beaucoup des formes qui font leur apparition au début de la période III C existent encore en abondance sur les sols les plus récents des carrés E. Nous avons en particulier trouvé une très nombreuse série de bols à paroi convexe et bord rentré,

<sup>(24)</sup> Cf. *Iranica Antiqua*, VI (1966), pl. IV, fig. 15 (le sol 3 était alors considéré à tort comme appartenant encore à la période III B).

<sup>(25)</sup> Un exemplaire seulement de ce type a été trouvé à Shah Tépé I B (*Shah Tepe*, p. 191, fig. 371); aucun n'est mentionné à Tépé Hissar.

<sup>(26)</sup> Cf. *Tepe Hissar*, pl. XLII, H 2841 (Hissar III C).

<sup>(27)</sup> Même forme à Tépé Hissar III C: *ibid.*, p. 183, fig. 109, H 3509.

<sup>(28)</sup> Cf. aussi *Syria*, XL (1963), p. 98, fig. 19. Même type à Hissar III C (*Tepe Hissar*, pl. XLIII, H 3313) et Shah Tépé II a1 (*Shah Tepe*, p. 208, fig. 417; pl. LII, 415 et pl. LIII, 416).

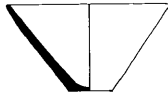


FIG. 44 (1/4)

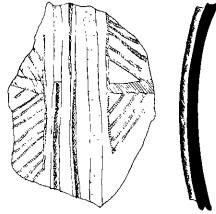


FIG. 45 (1/2)

FIGURES 44 et 45  
Céramique de la catégorie III (période III C1).

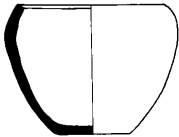


FIG. 46 (1/4)

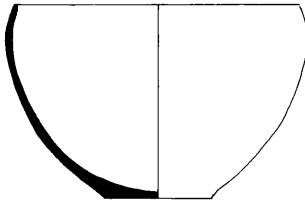


FIG. 47 (1/4)

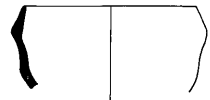


FIG. 48 (1/4)

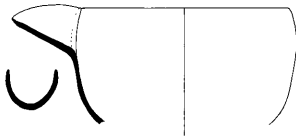


FIG. 49 (1/6)

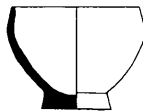


FIG. 50 (1/4)



FIG. 51 (1/4)



FIG. 52 (1/4)



FIG. 53 (1/6)

FIGURES 46 à 53  
Céramique de la catégorie IV (périodes III C1-C2).

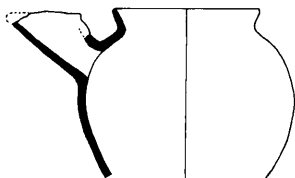


FIG. 54 (1/4)

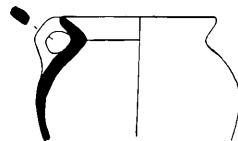


FIG. 55 (1/4)



FIG. 56 (1/2)



FIG. 57 (1/2)



FIG. 58 (1/2)

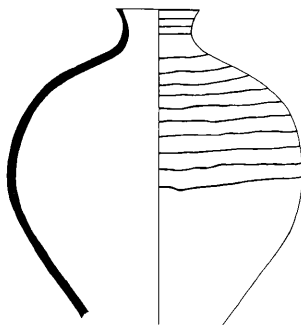


FIG. 59 (1/6)

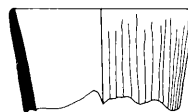


FIG. 60 (1/4)



FIG. 61 (1/4)

FIGURES 54 à 61  
Céramique de la catégorie V (période III C2).

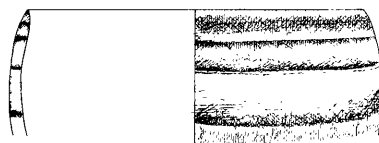


FIG. 62 (1/2)



FIG. 63 (1/2)



FIG. 64 (1/1)

FIGURES 62 à 64  
Vases d'albâtre.

dont la lèvre est tantôt progressivement amincie, tantôt assez épaisse et arrondie (fig. 47), tantôt enfin biseauté sur sa face intérieure (fig. 46) <sup>(29)</sup>. Certaines de ces variantes se trouvent en D I à partir du sol 5 (plus un fragment provenant du sol 6 dans ce même carré dont la stratigraphie, on le sait, n'est pas toujours parfaitement claire); on les retrouve à nouveau dans les carrés E. Souvent la surface en est raclée. En outre plusieurs exemplaires des couches supérieures de E (période III C2) étaient tournés (fig. 80, en haut à gauche) et la paroi en était parfois gondolée (fig. 48). Quelques-uns de ces bols étaient pourvus sur la lèvre d'un bec verseur non ponté : nous en avons trouvé plus d'un exemplaire en D I à partir du sol 3 et en E (fig. 49) <sup>(30)</sup>. Parfois aussi le fond plat dessinait une forte saillie de profil tronconique (fig. 50); ces fonds ont été découverts également à différents niveaux des carrés D et E, mais les plus anciens remontent peut-être, si l'on peut se fier aux indications du carré D I, jusqu'à la phase finale de III B (sol 7).

Nous n'avons ramassé que deux fragments, l'un en D, sol 3, l'autre en E, sol 2, de bols extrêmement intéressants, à paroi à peu près rectiligne, arête fortement marquée, et rebord concave plus ou moins rentré. Le fragment du carré E I (fig. 51), en argile brune non lissée, est, du point de vue technique, tout à fait caractéristique de cette période <sup>(31)</sup>.

D'une autre forme très importante nous ne possédons que des tessons, très nombreux il est vrai, et qui permettent une reconstitution assez vraisemblable de ces vases. A partir du sol 5 (un exemplaire) et surtout à partir du sol 4 de D I, et à différents niveaux des carrés D et E, nous avons ramassé des fragments de vases globulaires sans décor, dont la surface est parfois simplement raclée; ils sont pourvus d'un rebord assez court, vertical ou évasé, tantôt rectiligne, tantôt un peu incurvé. Une anse épaisse, de section ronde, triangulaire ou plus ou moins rectangulaire, est implantée verticalement sur l'épaule (fig. 52) <sup>(32)</sup>. De nombreux autres tessons, qui ne présentent plus aucun vestige de cette anse, entrent certainement dans la même catégorie. Or l'un d'eux, qui provient du carré D I (sol 4), porte sur l'épaule la trace d'un arrachement correspondant à l'orifice d'un bec latéral tubulaire. Celui-ci était vraisemblablement d'un type dont nous avons trouvé maints exemples depuis le sommet du carré C et le sol 4 de D jusqu'au sommet des carrés E : le bec tubulaire, court et forte-

<sup>(29)</sup> Cf. *Iranica Antiqua*, V (1965), p. 90, fig. 27. Type représenté à Hissar III C (*Tepe Hissar*, pl. XLII, H 4115 et H 4338), mais non à Shah Tépé.

<sup>(30)</sup> Cf. *Shah Tepe*, p. 203, pl. XXX, fig. 213 (II a1) et pl. XL, fig. 269 (sommet de II a1).

<sup>(31)</sup> Type inconnu à Shah Tépé et à Tépé Hissar.

<sup>(32)</sup> Un fragment de cette forme a été découvert à Shah Tépé (*Shah Tepe*, pl. LIV, fig. 427), mais ne semble pas avoir éveillé l'intérêt des archéologues.

ment conique, est prolongé par une longue gouttière qui dessine à l'arrière une pointe plus ou moins marquée en direction de la lèvre (fig. 75) <sup>(33)</sup>. On sait qu'à Tépé Hissar des vases globulaires ou carénés de la période III C étaient parfois munis de becs de ce type <sup>(34)</sup>; mais ils sont dépourvus d'anse et sont en outre ornés de motifs lissés. C'est plutôt aux « théières », probablement assez tardives, de Khorvin <sup>(35)</sup> que l'on comparera celles de Tureng Tépé, même si la forme du bec en est moins évoluée. Nous avons tenté, sur la figure 53, de rapprocher deux fragments appartenant évidemment à des vases différents, mais dont les dimensions respectives ne sont pas sans rapport.

V. L'un des éléments les plus caractéristiques de la période III C2 apparaît dès la phase de transition que constituent le sol 2 en D et le sol 5 en E. Ce sont des vases globulaires en céramique grossière, pleine de dégraissant minéral; le fond est plat, le rebord évasé, à peu près rectiligne, ne dessine pas un angle très marqué avec la panse. Un de ces vases est pourvu d'un bec latéral tubulaire prolongé par une gouttière à pointe (fig. 54); d'autres sont munis d'une anse épaisse qui joint le bord à l'épaule (fig. 55 et 76) <sup>(36)</sup>. Nous avons également trouvé un couvercle de céramique grossière, en forme de plat à rebord court, pourvu d'un crochet en son milieu (fig. 77). La période III C2 est donc caractérisée, en ce qui concerne la céramique grossière, par une multiplication des formes qui contraste avec l'uniformité antérieure : auparavant les marmites sphériques étaient à peu près seules attestées.

C'est également dans la phase de transition entre III C1 et III C2 qu'apparaît un piédestal en forme de bouton, à fond plat et paroi concave, que l'on retrouve ensuite dans la période III C2 proprement dite (fig. 56 et 57). Cette forme est absolument inconnue à Tépé Hissar et à Shah Tépé. Il en est de même d'un tenon d'un type nouveau, qui a été découvert en E II immédiatement sous le sol 4 : il est pointu et de forme elliptique et présente la singularité importante d'être percé verticalement (fig. 58) alors que normalement tous les tenons de Tureng Tépé, comme ceux des autres sites de cette région, ont une perforation horizontale.

Nous avons ramassé en E II, entre les sols 1 et 2, un grand fragment d'une bouteille d'un type jusqu'alors inconnu, à panse très nettement ovoïde, col très court et concave prolongeant la courbe de l'épaule et lèvre épaissie et coupée obliquement à

<sup>(33)</sup> Cf. *Shah Tepe*, pl. LIX, fig. 474, a et b et fig. 475.

<sup>(34)</sup> *Tepe Hissar*, p. 181, fig. 107 et pl. XLI, H 3511; *Museum Journal*, XXIII (1933), pl. CXVI, H 420 et H 502.

<sup>(35)</sup> VANDEN BERGHE, *Nécropole de Khurvin*, pl. III, fig. 8 et 10-13.

<sup>(36)</sup> Cf. *Shah Tepe*, p. 203, fig. 407 (II a1).



FIG. 65

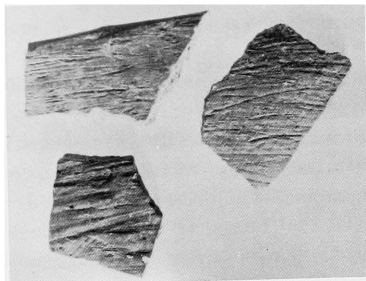


FIG. 66



FIG. 67

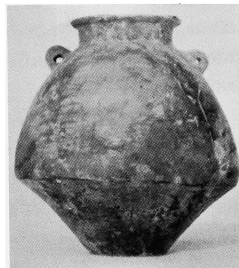


FIG. 70

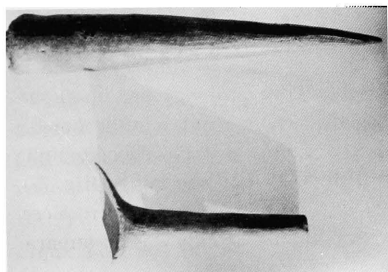


FIG. 68



FIG. 69

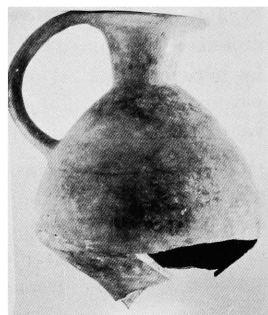


FIG. 73

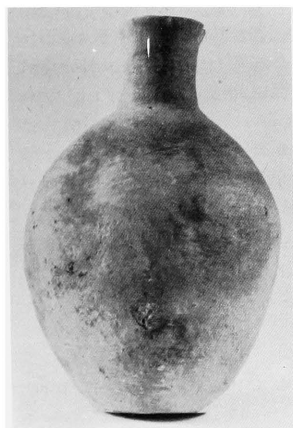


FIG. 71

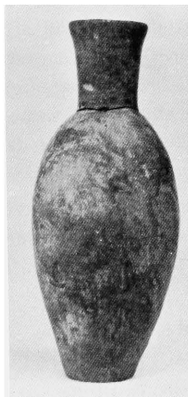


FIG. 72

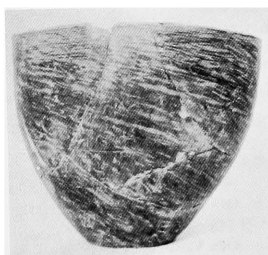


FIG. 74

FIGURES 65 à 74

arêtes vives (fig. 59). Deux cols analogues ont été découverts en E II, dont un immédiatement sous le sol 4.

Deux tessons du carré E I méritent, bien que très incomplets, d'être signalés. L'un est un fond de vase à paroi bombée, pourvu d'une base annulaire assez haute, d'abord plus ou moins cylindrique, puis fortement étalée et à fond concave (fig. 61); ce tesson, qui a été trouvé entre les sols 3 et 4, pourrait être un fragment d'un gobelet qui annoncerait déjà une des formes les plus typiques de la céramique grise de l'Iran occidental dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> millénaire <sup>(37)</sup>. Or le second tesson, qui provient du sol 3 et qui est tourné (fig. 60), pourrait bien être un fragment du col très haut, rectiligne et à peine évasé, d'un de ces gobelets <sup>(38)</sup>. Reconnaissons toutefois qu'il est assurément trop incomplet pour autoriser des conclusions plus affirmatives.

Enfin nous mentionnerons un bol très plat et très évasé, à paroi légèrement convexe et bord fortement incurvé et rentré : l'unique vase de cette série a été trouvé entre les sols 1 et 2 du carré E I (fig. 78) <sup>(39)</sup>.

Le décor de la céramique fait preuve de la même continuité que le répertoire des formes; mais la même évolution s'y dessine qui permet de distinguer plusieurs phases successives. Le fin décor lissé de l'époque III B, constitué surtout de hachures obliques et de quadrillages, se continue jusqu'à l'extrême fin de l'occupation (fig. 80, en bas à droite). Mais dans la période III C1 - III C2 il n'orne plus que des vases de types traditionnels hérités de l'époque antérieure, moins nombreux en C2 qu'en C1; en fait l'une des rares formes où ce décor soit bien attesté en III C2 est la pyxide à paroi concave et évasée, alors qu'en III C1 nous le trouvions encore sur de nombreux exemplaires de coupes à pied et sur diverses sortes de vases carénés. D'autre part un décor de type différent apparaît au début de la période III C1, constitué de larges bandes lissées séparées par des bandes non lissées de même épaisseur; dans la période III C1 ces bandes dessinent généralement des zigzags verticaux (fig. 27 et 79); à l'époque suivante il ne s'agit plus guère que de bandes parallèles. En outre on trouve dans toute la période III C des motifs lissés curvilignes, composés de bouclettes (fig. 79), de lignes ondulées, de rangées de 8 <sup>(40)</sup>. Enfin c'est seulement à partir du sol 4 des carrés E que nous avons rencontré un décor lissé très appauvri, constitué seulement de quelques lignes horizontales grêles et irrégulières, très largement espacées (fig. 59 et 80).

(37) Cf. C. YOUNG Jr., *Iran*, III (1965), p. 72-73 (« pedestal-base goblets »).

(38) Cf. par exemple *Nécropole de Khurvin*, pl. XV, 123.

(39) Forme inconnue à Shah Tépé et Tépé Hissar.

(40) Cf. *Shah Tepe*, pl. LXVII, fig. 521.

L'étude des vases de pierre et de métal <sup>(41)</sup> corrobore ces conclusions. L'albâtre et le plomb n'apparaissent qu'au début de la période III C, aux niveaux 2 et 3 du carré A, au niveau 1 du carré C. Deux fragments de vases d'albâtre ont encore été découverts en E dans des couches correspondant à la période III C2; au contraire les vases de plomb semblent avoir alors complètement disparu. En outre certaines des formes confirment les indications fournies par la céramique : l'un des vases de plomb est un bol à lèvre doucement évasée (fig. 81) dont le type ne se trouve plus après la fin de III C1; il a été découvert à proximité du carré C, au niveau du sol 1. Deux des vases d'albâtre rappellent la céramique la plus typique de la période III C : il s'agit d'une part d'une pyxide à paroi concave et évasée (fig. 63), trouvée dans une cavité du sol 3, dans le carré A III, et d'un bol à paroi convexe et bord rentré (fig. 62), découvert en E II sur le sol 2. Enfin un fragment du carré E I (sol 1) est particulièrement intéressant : il s'agit d'un vase à piédestal étalé (fig. 64), forme que nous avons déjà rencontrée dans la céramique de la période III C2 exclusivement.

Deux vases d'albâtre intacts nous ont en outre été procurés par des paysans; ils ont été trouvés à proximité du village et à faible profondeur. L'un d'eux rappelle d'assez loin plusieurs exemplaires d'Hissar III C <sup>(42)</sup>; l'autre ressemble à des vases d'Hissar III C <sup>(43)</sup> et de Shah Tépé II a1 <sup>(44)</sup>, dont la forme est également très fréquente en céramique <sup>(45)</sup>, mais est toutefois inconnue à Tureng Tépé dans les couches d'époque III C2. Au demeurant les villageois ne nous ont jamais apporté de cette partie du site le moindre vase qui puisse être postérieur à la période III C1; il doit en être ainsi de ces deux pots d'albâtre.

Ces multiples données nous permettent de situer sans ambiguïté les différentes phases de Tureng Tépé par rapport à celles de Tépé Hissar et de Shah Tépé. Tous les rapprochements que nous avons pu établir suggèrent que Tureng Tépé III C1 est contemporain d'Hissar III C et de Shah Tépé II a1 : la technique du raclage, le décor curviligne, diverses formes très caractéristiques que l'on retrouve sur les trois sites et seulement à cette époque (fig. 44, 65 et 74), enfin l'apparition soudaine des vases d'albâtre et de plomb ne laissent aucun doute sur cette équivalence.

La période III C2 échappe au contraire à toute comparaison; toutefois on doit

<sup>(41)</sup> Dans le cadre limité de cet article il nous est impossible de faire état des nombreux petits objets découverts dans ces couches; ils confirment la distinction établie entre deux phases III C1 et III C2.

<sup>(42)</sup> *Museum Journal*, XXIII (1933), pl. CXXXVIII, H 479 et pl. CXL, H 780.

<sup>(43)</sup> *Ibid.*, pl. CXXXVIII, H 549; *Tepe Hissar*, pl. LIX, H 2248 et H 3523.

<sup>(44)</sup> *Shah Tepe*, p. 159, pl. XXXVI, fig. 251.

<sup>(45)</sup> *Ibid.*, pl. XXIX, fig. 210, n° 541 (période IIb).



distinguer d'abord une phase de transition, dans laquelle se manifestent pour la première fois deux nouveautés importantes : d'abord des vases de céramique grossière à panse globulaire, rebord évasé et parfois une anse verticale (dès le niveau 2 des carrés D) et, peut-être un peu plus tard, une céramique fabriquée au tour (dès le niveau 5 du carré E II, mais pas encore, semble-t-il, sur le sol 2 des carrés D). Or la première catégorie est représentée dans les couches les plus hautes de Shah Tépé II a1 <sup>(46)</sup>, mais sur ce site aucun exemplaire de céramique tournée n'a été découvert. Celle-ci au contraire apparaît déjà à Tépé Hissar, mais seulement dans une tombe (CF 88, X-1) qui contenait quatre vases tournés <sup>(47)</sup>; deux de ceux-ci ne sont pas illustrés dans la publication; le troisième est d'un type inconnu à Tureng Tépé; le dernier <sup>(48)</sup>, en revanche, est d'une forme caractéristique de notre période III C1, qui semble disparaître après cette époque. Il est donc probable que Shah Tépé et Tépé Hissar ont été abandonnés pendant cette phase de transition III C1 - III C2. Notre dernière période n'est absolument pas représentée sur aucun de ces deux sites : on n'y trouve ni le décor lissé composé de lignes très grêles, irrégulières et espacées, ni aucune des formes que nous avons incluses dans notre catégorie V.

Or celles-ci sont d'une importance capitale en ce qu'elles comblent en partie le hiatus typologique en même temps que chronologique qui séparait la céramique d'Hissar III C de celles de l'Iran occidental. Déjà des formes héritées de l'époque antérieure, mais qui se sont conservées jusqu'à la fin de notre période III C2 (catégorie I) <sup>(49)</sup>, réapparaissent pendant la seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire dans les productions du nord-ouest de l'Iran : tel est surtout le cas, dans notre catégorie I, des bols de profil sinueux, à léger rebord évasé (fig. 67), qui sont inconnus à Tépé Hissar et à Shah Tépé, et que l'on retrouve dans la nécropole A de Sialk <sup>(50)</sup>, et des grandes jattes à lèvres épaisses et bisautées extérieurement, dont plusieurs exemplaires ont été récemment découverts à Marlik <sup>(51)</sup>. Plusieurs types de la catégorie IV, apparus au début de la période III C, doivent également être mentionnés : telles sont les théières globulaires à léger rebord évasé, anse verticale sur l'épaule et bec dessinant une pointe en direction de l'orifice (fig. 53) : nous avons pu les rapprocher des nombreux exem-

<sup>(46)</sup> Cf. *supra*, p. 155, n. 36. La plupart des exemplaires cités proviennent des sondages C et G, où ont été découvertes les couches les plus récentes du site (cf. *Shah Tepe*, p. 34, fig. 15).

<sup>(47)</sup> La cruche H 5235 (*Tepe Hissar*, pl. XLI), trouvée à 75 cm de profondeur à côté d'une tête de cheval, n'appartient évidemment pas à l'Age du Bronze.

<sup>(48)</sup> *Ibid.*, p. 183, fig. 109, H 3509.

<sup>(49)</sup> Il est très significatif que les formes qui sont absentes des couches d'époque III C2 (catégories II et III) n'ont pas participé à cette diffusion en direction du nord-ouest de l'Iran.

<sup>(50)</sup> GHIRSHMAN, *Fouilles de Sialk*, II, pl. XXXVII, S 443 (T. I); pl. XLIII, S 523b (T. IX).

<sup>(51)</sup> Par exemple le n° 1222, trouvé dans le locus XIV D. En ce qui concerne la date de Marlik, le C14 confirme que le début de l'occupation ne saurait être postérieur à 1400 environ.

plaires de Khorvin <sup>(52)</sup>. On citera aussi, dans cette catégorie, les bols à paroi convexe plus ou moins rentrée, qui existent aussi à Khorvin, mais pourvus d'une anse verticale <sup>(53)</sup>, et que l'on retrouve également à Sialk V, où ils sont munis de ce fond très saillant qui est lui-même très fréquent à Tureng Tépé III C <sup>(54)</sup>. Enfin les bols assez plats, à paroi fortement carénée et rebord concave plus ou moins rentré (fig. 51), existent à Giyan II <sup>(55)</sup> et à Giyan I <sup>(56)</sup>.

Plus significatifs encore sont les types qui ne remontent pas au-delà de la période III C2 : outre les gobelets à piédestal étroit et étalé et haut col rectiligne, dont il a déjà été question, et au sujet desquels on ne saurait être trop affirmatif <sup>(57)</sup>, nous devons mentionner ici les vases à pied en bouton, qui ont donné leur nom à la période V d'Hasanlu <sup>(58)</sup> et qui ont été découverts également à Khorvin <sup>(59)</sup> et sur maints autres sites; les bols très plats à bord très convexe et rentré (fig. 78), que nous retrouvons à Giyan I <sup>(60)</sup>; enfin un tenon à perforation verticale (fig. 58) qui semble annoncer ceux de Khorvin <sup>(61)</sup>, de Sialk V <sup>(62)</sup> et d'Hasanlu V <sup>(63)</sup>.

Ajoutons que, du point de vue technique, non seulement l'argile de couleur rouge ou brun rougeâtre se retrouve sur la plupart des sites du nord-ouest de l'Iran, mais que l'argile gris pâle elle-même, qui caractérise surtout les différents niveaux de Tureng Tépé III C, apparaît très bien représentée à Khorvin, à Marlik, à Hasanlu et en bien d'autres lieux.

Tous ces rapprochements confirment amplement les hypothèses de C. Young Jr., qui déjà discernait certaines affinités entre la céramique d'Hissar III C et celles de l'Iran occidental <sup>(64)</sup>. Cependant les populations qui, comme le suppose à juste titre C. Young <sup>(65)</sup>, ont dû apporter cette tradition céramique jusqu'à Khorvin, Marlik, Sialk, Giyan et Hasanlu, n'étaient probablement pas originaires de Tépé Hissar. La plaine de Gorgan, et singulièrement Tureng Tépé, paraissent constituer un point de départ beaucoup plus vraisemblable.

(52) Cf. *supra*, p. 155, n. 35.

(53) *Nécropole de Khurvin*, pl. XI, 60, 61, 63.

(54) *Fouilles de Sialk*, II, pl. XLI, S 494, a (T. VI).

(55) CONTENAU et GHIRSHMAN, *Fouilles du Tépé Giyan*, pl. 22, T. 68 et pl. 24, T. 78.

(56) *Ibid.*, pl. 9, T. 7; pl. 11, T. 17; pl. 14, T. 34; pl. 15, T. 35; pl. 17, T. 49; pl. 18, T. 50; pl. 19, T. 59.

(57) Cf. *supra*, p. 157.

(58) R. DYSON, *Science*, 135 (1962), p. 641, fig. 4.

(59) *Iran*, III (1965), p. 69, fig. 9, 4.

(60) *Fouilles du Tépé Giyan*, pl. 17, T. 46,3 et pl. 19, T. 55,3.

(61) *Iran*, III (1965), p. 69, fig. 9,5.

(62) *Fouilles de Sialk*, II, pl. XLIV, S 611 (T. XII).

(63) *Iran*, III (1965), p. 67, fig. 8,8.

(64) *Iran*, III (1965), p. 70-72 et fig. 11; *Iran*, V (1967), p. 24.

(65) *Iran*, V (1967), p. 31.



FIG. 75



FIG. 76



FIG. 77



FIG. 78

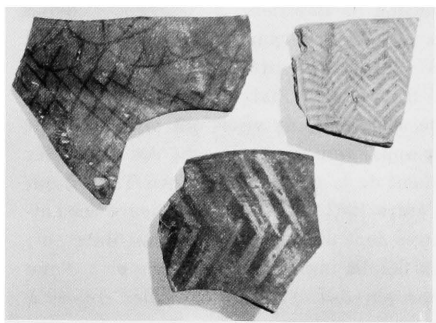


FIG. 79

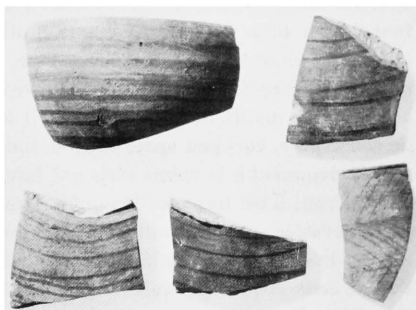


FIG. 80

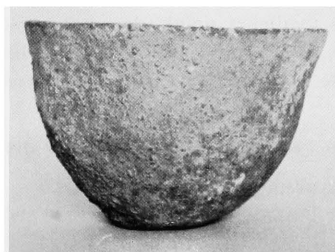


FIG. 81

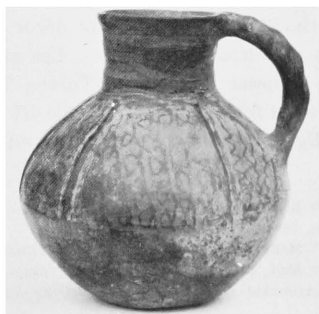


FIG. 82

FIGURES 75 à 82

Il n'est guère facile d'assigner à cette émigration une date bien précise. Celle qu'on attribue en général à la fin d'Hissar III C (1900-1800) <sup>(66)</sup>, doit être abaissée dès qu'il s'agit de Tureng Tépé. Une indication importante nous est fournie par le C 14 : nous avons pu faire analyser du charbon de bois ramassé en D I entre 12,95 m et 13 m, c'est-à-dire sur le sol 7, l'un des derniers de la période III B. Ce sol est ainsi daté de 1920 ± 200 avant notre ère (Gif 485). Or neuf niveaux d'occupation environ ont suivi celui-ci (fig. 1). Comme cette indication corrobore celles que nous fournissent de nombreux rapprochements avec Khorvin, Marlik et Giyan II, on peut penser que l'abandon de Tureng Tépé ne fut pas antérieur à 1700, peut-être même 1600 avant notre ère.

Cependant ce dépeuplement ne fut certainement pas brutal et soudain : il a commencé déjà à l'époque où Shah Tépé et Tépé Hissar se voyaient définitivement abandonnés : la période III C2, nous l'avons dit, est absente sur la plus grande partie du site; quelles que soient les causes d'un tel processus, sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici, il a dû s'étaler sur plus d'un siècle. En outre les partants se sont probablement dirigés vers différents territoires. La preuve vient de nous en être fournie par la découverte dans une grotte voisine de Behshahr, à Ali Tépé I, d'une cruche de céramique grise à décor lissé. Elle est attribuée par le fouilleur au début de l'Age du Fer <sup>(67)</sup>. De toute façon ce vase ne saurait être antérieur, nous semble-t-il, à la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire. Il a été trouvé isolé, mais il est loin d'être seul de son espèce, car, peu après cette découverte, de nombreux vases qui appartiennent très évidemment à la même série ont fait leur apparition sur le marché des antiquités de Téhéran; il est très possible qu'ils proviennent de la grotte même d'Ali Tépé I, qui a été dévastée par des fouilleurs clandestins entre 1962 et 1963 <sup>(68)</sup>. Plusieurs ressemblent à la cruche que publie McBurney; d'autres sont d'un type légèrement différent; l'un de ceux-ci est reproduit ici (fig. 82). Deux détails importants sont à noter : d'une part l'épaule est divisée en plusieurs panneaux par des nervures verticales collées à la barbotine; d'autre part le décor lissé comprend des motifs curvilignes tels que lignes ondulées et bouclettes. Les affinités sont évidentes entre cette céramique et celles d'Hissar III C ou de Tureng Tépé III C, les meilleurs points de comparaison nous étant fournis par la période III C1 : c'est alors en effet qu'apparaît le décor lissé curviligne, qui, il est vrai, semble encore représenté à Tureng Tépé III C2, et surtout

<sup>(66)</sup> R. DYSON, in EHRICH, *Chronologies in Old World Archaeology*, p. 242; C. YOUNG JR, *Iran*, V (1967), p. 24, n. 75.

<sup>(67)</sup> MCBURNEY, *Proceedings of the Prehistoric Society*, XXX (1964), p. 395 et pl. XXXIII, b.

<sup>(68)</sup> *Ibid.*, p. 394. Le marchand de Téhéran prétend que ces vases viennent de la région d'Ardébil, ce qui évidemment ne prouve rien.

que l'on trouve ces côtes verticales divisant le champ en plusieurs panneaux; elles caractérisent surtout les grandes « canteens » d'Hisar III C et de Shah Tépé II a1 <sup>(69)</sup>; malheureusement cette forme semble plus rare à Tureng Tépé; nous n'en avons relevé que deux fragments, mais aucun des deux ne provient d'une couche que l'on puisse dater de la phase III C2 : l'un a été trouvé dans la paroi d'un « kanat » avec des vases et tessons d'époque III B - III C1 (fig. 45), l'autre a été ramassé sur le sol 2 du carré C : ces « canteens » doivent donc entrer dans notre catégorie III.

Il est probable, par conséquent, que l'abandon de la plaine de Gorgan par ses habitants s'est effectué en plusieurs étapes et en diverses directions. Peut-être les plaines côtières du Mazanderan ont-elles constitué le premier objectif des émigrants; plus tard seulement une seconde vague aurait progressivement gagné les oasis du nord-ouest de l'Iran. On ne saisit pas encore très bien les voies empruntées par ces migrations : un certain hiatus subsiste, tant du point de vue topographique que chronologique. Seules des fouilles nouvelles, dans les régions situées entre la plaine de Gorgan et Khorvin d'une part, et dans les environs de Behshahr d'autre part, pourraient combler ce vide que le travail entrepris à Tureng Tépé a, nous semble-t-il, déjà fortement réduit.

<sup>(69)</sup> *Tepe Hisar*, p. 182, fig. 107 et 108; *Shah Tepe*, p. 204-205, fig. 408.



## BESCHRIFTETE LUNGEN- UND LEBERMODELLE AUS UGARIT

**Manfried DIETRICH - Oswald LORETZ**

Münster/Westf.

Im Verlauf der 24. Kampagne in Ras Schamra-Ugarit, die vom September bis Anfang November 1961 durchgeführt wurde, entdeckte Cl.F.A. Schaeffer in der Bibliothek eines Priesters eine Reihe tönerner Lungen- und Lebermodelle mit keilalphabetischen Inschriften<sup>(1)</sup>. Dieser Fund umfaßt ein Lungen- und vierzehn Lebermodelle, von denen das Lungen- und vier Lebermodelle beschriftet sind<sup>(2)</sup>.

Wir danken dem Ausgräber dafür, daß er uns die Veröffentlichung und Bearbeitung der Texte dieser Modelle anvertraut hat.

Im folgenden beschränken wir uns in erster Linie auf die philologische Interpretation der Inschriften (Teil I). Ihre kulturhistorische Einordnung behandeln wir in Teil II. Den Abschluß bildet ein Wörterverzeichnis (Teil III).

### Teil I. Die Inschriften

Hinsichtlich der Reihenfolge der Darbietung richten wir uns nach den Ausgrabungsnummern : A) Lungenmodell — RS 61/24.277; B) Lebermodell — RS 61/24.323; C) Lebermodell — RS 61/24.325; D) Lebermodell — RS 61/24.326 und E) Lebermodell — RS 61/24.327.

#### A) Lungenmodell — RS 61/24.277

Eine Photographie des Modells *in situ* findet sich in *AfO* 20 (1963) 215, Abb. 34. Dieses hat eine ebene Grundfläche und zwei gewölbte Seitenflächen, die nach oben

<sup>(1)</sup> Siehe *AfO* 20 (1963) 210 und 215.

<sup>(2)</sup> Siehe *AfO* 20 (1963) 215, und J.-C. COURTOIS, oben, S. 91-116.

RS 61-24. 277

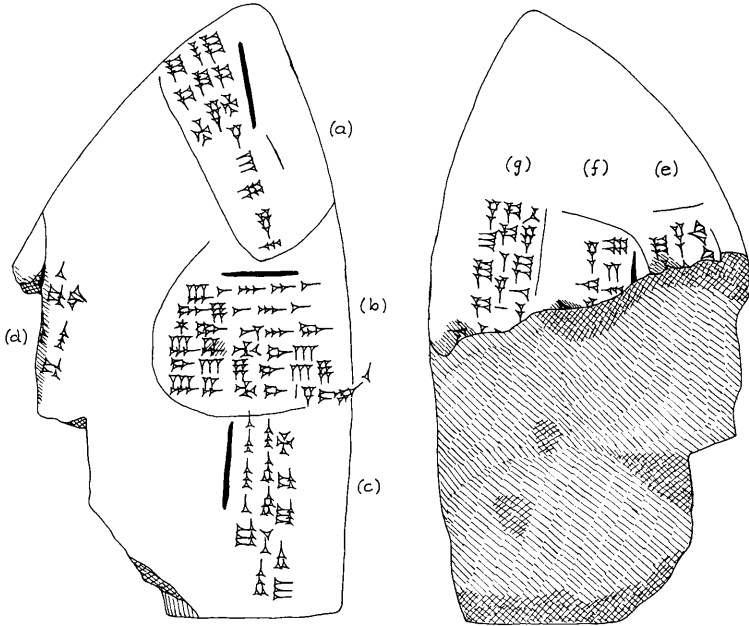


ABB 1

ABB 2

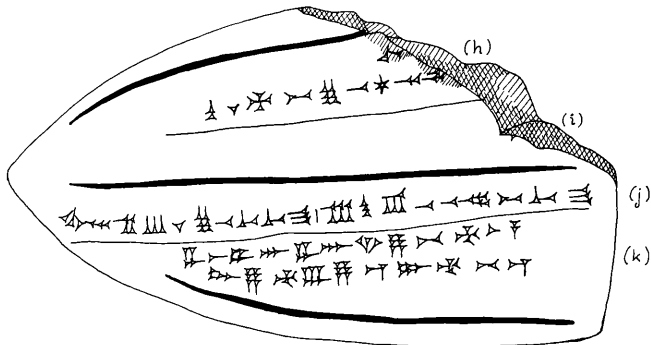


ABB 3

RS. 24.277. Lungenmodell aus Ugarit (cf. oben Abb. 6, S. 101).



spitz zusammenlaufen. Der von den beiden Seitenflächen gebildete Kamm ist in seinem unteren Teil zerstört, so daß die dort befindliche Inschrift nur noch in Resten erhalten ist (Abb. 1-3).

Ein Vergleich von RS 61/24.277 mit der von M.I. Hussey in *JCS* 2 (1948) 24 gebotenen Zeichnung einer Lunge ergibt, daß dieses Modell als Nachbildung einer solchen anzusehen ist.

Wie die Abb. 1-3 zeigen, ist die Beschriftung des Modells nach Feldern aufgeteilt, die durch Einritzungen von einander abgegrenzt sind. Dies wirft die Frage auf, ob die Einteilung willkürlich vorgenommen wurde oder einem bestimmten anatomischen Schema folgt, das für die Opferschau maßgeblich war. Aus einer Gegenüberstellung des Lungenmodells mit der Zeichnung M.I. Husseys (*JCS* 2, 1948, 24) geht hervor, daß letzteres zutrifft. Zur Veranschaulichung dessen bieten wir in Anlehnung an M.I. Hussey in Abb. 4 und 5 links die anatomische Zeichnung einer Lunge mit den deutsch-lateinischen und akkadischen *termini technici* und rechts die Lage der beschrifteten Felder von RS 61/24.277 nach alphabetischer Zählung (die Felder der Grundfläche werden dabei außer acht gelassen).

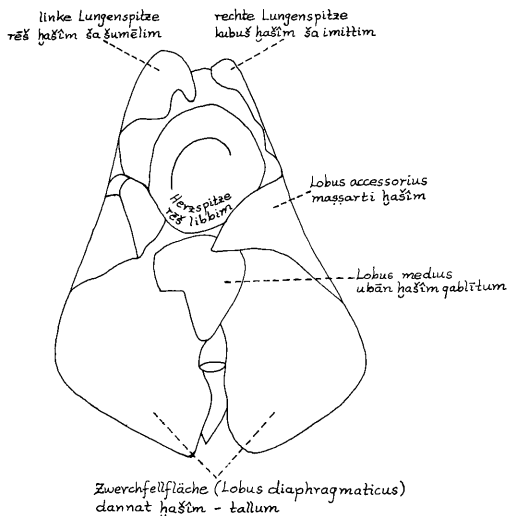


ABB. 4

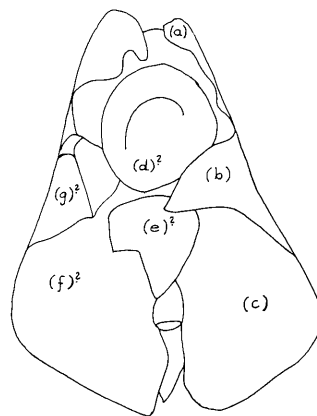


ABB. 5

RS. 24.277. - Lungenmodell.

## Inscription Aa :

- |                     |                                  |
|---------------------|----------------------------------|
| 1) <i>dbh kljrḥ</i> | Schlachtopfer des <i>Kljrh</i> . |
| 2) <i>ndr</i>       | Gelübde,                         |
| 3) <i>dbh</i>       | Schlachtopfer.                   |

## Kommentar :

Z. 1) *kljrḥ* : wohl PN : *Kili* (s. *OLZ* 62, 1967, Sp. 537 f.) + GN *jrḥ* (vgl. die mit *jrḥ/ḡ* zusammengesetzten PNN *bn-jrḥ* und *'bd-jrḥ/ḡ*, zum letzteren s. *WO* 4, 1968, 304). In *Afo* 20 (1963) 215 wird diese Zeile dagegen mit « monatliches Opfer » (: *dbh kl jrḥ*) übersetzt.

Z. 2) und 3) *ndr* « Gelübde » und *dbh* « Schlachtopfer » werden anscheinend asyndetisch an Z. 1 angeschlossen.

## Inscription Ab :

- |                      |   |
|----------------------|---|
| 4) <i>dt nat</i>     | Das (Schlachtopfer) des <i>Nat</i>      |
| 5) <i>w jtnt</i>     | und des <i>Jtnt</i> .                   |
| 6) <i>ṭrmn w</i>     | Ein <i>ṭrmn</i> -Opfer(?) und           |
| 7) <i>dbh kl</i>     | ein Schlachtopfer, alles                |
| 8) <i>kl jklj</i>    | in allem. Er/man führt                  |
| 9) <i>dbh k.sprt</i> | das Opfer gemäß den Vorschriften durch. |

## Kommentar :

Z. 4) *dt* stellt den Anschluß an Z. 1 mit Bezug auf *dbh*, das hier offensichtlich als ein Fem. konstruiert wird (vgl. Pl. *dbhṭ* sub B Z. 1), her. — *nat* : PN, vgl. Nuzi *Naite* (*NPN* 102, sub *Nai-teja*) und Ug. *Na-ja-ta* (*StP* 1, 344).

Z. 5) *jtnt* : PN, wohl eine Kurzform von *\*Jtnt*-GN « Geschenk des GN », vgl. die akk. PNN *Nidnat/Nidinti*-GN (J. J. Stamm, *MVAeG* 44, 257). Eine analoge Kurzform dürfte im PN *Jtn* als verbales Element vorliegen, s. J. Aistleitner, *Acta Orientalia Hungarica* 8 (1958) 71 (das Nomen *jtnt* « Geschenke » findet sich in I K [= *CTA* 14] 135).

Z. 6) *ṭrmn* ist hier in Parallele zu *dbh* wahrscheinlich ein Opferterminus und als solcher sonst vielleicht nur in *UT* 1 [= *CTA* 34], 12.15 belegt. Von diesem *ṭrmn* ist einerseits das *ṭrmn* im ON *Gt-ṭrmn*<sup>(3)</sup> (hier entspricht *ṭrmn* wohl akk. *šurmēnu*

<sup>(3)</sup> Zur Bildung des ON *Gt-ṭrmn* vgl. z.B. ug. *Gt-dprnm* sowie Am. *Gi-ti-ri-mu-ni-ma* *VAB* 2, 250, 46 = AT *Gt-rmwān*, in denen das zweite Bildungselement jeweils einen Baum bezeichnet: « Wacholder » bzw. « Granatapfelbaum ».

« Zypresse »<sup>(4)</sup>) und andererseits *trmn* als Bezeichnung einer Gewandung (?) (vgl. *WUS* 2942, 2) zu trennen.

Z. 7f.) *klkl*, hier über die Zeile getrennt geschrieben, findet sich ferner in *UT* 1152 [= *PRU* 2, 152], Rs. 9 und 1008 [= *PRU* 2, 8], 10; zur Gleichsetzung mit akk. *gabbi mimmušu* s. *AHW* 654, s.v. *mimmu* 1b, sowie W. Moran, *CBQ* 29 (1967) 550 mit Anm. 29.

Z. 8) *klj* : 3. sg./ pl. Impf. D von *klj* « zu Ende bringen, durchführen ».

Z. 9) *k.sprt* : *sprt*, Pl. von *spr* « Schrift, Liste », dürfte sich auf die Vorschriften des Opferschaurituals<sup>(5)</sup> oder eine Sammlung von Omina beziehen, die bei der Opferschau konsultiert wurde<sup>(6)</sup>. *k.sprt* ist demnach wohl dahingehend zu interpretieren, daß die zur Sprache stehenden Schlachtopfer rituell vorschriftsmäßig durchgeführt wurden (oder durchzuführen sind ?).

*Inscription Ac* :

- 10) *dt nat* Das (Schlachtopfer) des *Nat*  
 11) *w qrwn* und des *Qrwn*,  
 12) *l k dbh* wirklich entsprechend einem Schlachtopfer.

*Kommentar* :

Z. 10) *nat* : PN, s. oben zu Z. 4.

Z. 11) *qrwn* : PN, vgl. *Qrwn* (*WUS* 2452) und *Qrw* (*WUS* 2451) sowie *Krwn* (*WUS* 1378) = *Kur-wa-nu PRU* 3, 249b (s. *StP* 1, 341).

Z. 12) *l* : « wahrlich », Korroborativpartikel. — *k dbh* : « entsprechend (den Vorschriften für ein/) einem Schlachtopfer », sachlich wohl Z. 9 gleichzustellen.

*Inscription Ad* :

- 13) [... ]*r bt* [... ]. Haus  
 14) [...?]*bnš* [...?] des/der *bnš*-Leute.

*Kommentar* :

Z. 13) Die Länge des abgebrochenen Textes und das Wort, das auf *-r*<sup>(7)</sup> endet, sind unbekannt. Bei dem fragmentarischen Zustand der Inschrift ist nicht mehr sicher

(4) Genauer : « wilde Zypresse », s. M.B. ROWTON, *JNES* 26 (1967) 268.

(5) Sachlich vielleicht dem akk. *iškar bārūti* « Opferschauerie » (*AHW* 396, sub *iškaru* 6b; *CAD* I, 249, sub *iškaru* A 6a 3') entsprechend.

(6) Vgl. J. NOUGAYROL, *CRR* 14, 1966, 13 mit Anm. 5.

(7) 'r' ist auf Grund der Spuren unterhalb der Bruchstelle sicher.

zu entscheiden, ob *-r* wirklich das Ende eines Wortes darstellt oder mit dem nachfolgenden *bt* zu verbinden ist, so daß eine abgeleitete Form der Wurzel *rbb* « groß sein » (WUS 2482) vorliegen könnte.

Z. 14) Der große freie Raum vor *bnš* legt die Annahme nahe, daß vor diesem die Zeile nicht weiter beschrieben war. Es ist deshalb zu erwagen, ob *bnš* direkt mit dem *bt* der vorangehenden Zeile zu verbinden ist (zu *bt bnš* vgl. *bt bn bnš* Z. 30; s. jedoch die Bemerkungen zu *bt/rbt* in Z. 13).

*Inscription Ae :*

- 15) š š[...] ... [...]  
 16) w x[...] und .[...]  
 17) d x[...] des(?) .[...]

*Kommentar :*

Z. 15) š š ist wegen des Fehlens einer Fortsetzung nicht zu interpretieren. Das erste š ist gegebenenfalls als ein selbständiges Wort (: « Kleinvieh », WUS 2561) aufzufassen.

Z. 17) *d* : die Interpretation als Relativpronomen ist unsicher, weil *d* ebensogut der Anfang eines längeren Wortes sein kann.

*Inscription Af :*

- 18) *jpḥ*[...] ...[...]  
 19) *w sx*[...] und ..[...]  
 20) x[...] .[...]

*Kommentar :*

Z. 18) Der Bruch der Zeile nach *ḥ* verhindert eine sachlich sichere Ergänzung des mit *jpḥ*- beginnenden Wortes : einerseits könnte man darin den Anfang einer präfigierten Verbalform (etwa von *phr* « zusammentreten », *D* « versammeln ») und andererseits einen PN oder den Anfang eines solchen (vgl. *APNM Japaḥ* etc. mit oder ohne nachfolgendem GN; demnach wäre *Jpḥ*- eine Rückentlehnung der Wurzel *jp'* « hehr », s. die ug. PNN *Jp'(n)/Jp'b'l* WUS 1216/1217; *UT* 1133) annehmen.

Z. 19) Die Reste des Zeichens sind Spuren entweder eines *w*, *k*, *p*, *r* oder *z*, so daß keine sichere Ergänzung möglich ist.

Z. 20) Auf dieser Zeile ist nur der Beginn eines waagerechten Keils zu erkennen, der für die Bestimmung eines Zeichens nicht ausreicht.



*Inschrift Ak :*

- 30) *bt bn bnš jqh ʿz* (dann) wird das 'Haus' der  
*bn-bnš* (= Angehörige der  
*bnš*-Leute) eine Ziege nehmen
- 31) *w jhdj mrḥqm* und (an ihr) das Zukünftige schauen.

*Kommentar :*

Z. 29) *hm* : das zweimalige *hm* leitet jeweils einen konditionalen Nebensatz ein<sup>(8)</sup>, dessen Verbum im Impf. steht (*WUS* 863 sub 1; *UT* § 12.4; 13.78). — *tuḥd* : G Pass., vgl. *UT* § 9.31; E. Hammershaimb, *Das Verbum im Dialekt von Ras Schamra*, Kopenhagen 1941, S. 7ff.). — 'lj : mit direktem Akk. in der Bedeutung « jmdn. feindlich angehen, überfallen ». — Zu *bnš* als Synonym von akk. *awīlu* s. Cl.F.A. Schaeffer, *Afo* 19 (1959/60) 194.

Z. 30) *bt* leitet als Subjekt den übergeordneten Satz, der graphisch von der Protasis durch einen Strich abgesetzt ist, asyndetisch ein. — *bn bnš* (nach Kollation nicht *kn bnš*, wie in *Afo* 20, 1963, 215, vorgeschlagen wird) steht hier für das *bnš* der Protasis. — *jqh ʿz*, s. oben Z. 25.

Z. 31) *hdj* : « schauen, sehen » (*WUS* 905; *UT* 839; *VTS* 16, 1967, 51ff.). — *mrḥqm* : bisher ist dieser Ausdruck nur aus den Ergebnisformeln der Briefe bekannt (s. *WUS* 2505; *UT* 2324) und bezeichnet dort einen räumlichen Abstand; hier dient es jedoch zur Beschreibung eines zeitlichen Abstandes : « Ferne = Zukunft ».

#### **B-E) Lebermodelle — RS 61/24.323 - 325 - 326 - 327**

In Form und Anordnung der Beschriftung entsprechen die Lebermodelle mit Ausnahme von Modell C (s. unten) hinsichtlich der Beschriftung den bisher ausserhalb von Ugarit bekannt gewordenen<sup>(9)</sup>.

#### **B) Lebermodell — RS 61/24.323 (Abb. 6)**

*Inschrift :*

- 1) *dbḥt.bjj bn* Die Schlachtopfer des *Bjj*, des Sohnes

<sup>(8)</sup> *hm* ... *hm* ist hier nicht, wie in *UT* 773 vorgeschlagen wird, korrelativ aufzufassen.

<sup>(9)</sup> Zur babylonischen Omenliteratur vgl. J. NOUGAYROL, *CRRA* 14, 1966, 8.

- 2) *šrj l 'tt* des *Šrj*, für *'tt*,  
 3) *d. b qbr* der/die im Grabe ist.

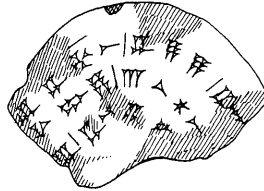


ABB. 6

*Kommentar :*

Z. 1) *dbħt* : Pl. von *dbħ*. — *bjj* : PN, s. WUS 509; UT 460.

Z. 2) *šrj* : PN, vgl. PN *Trjn* (WUS 2937; UT 2743). — *'tt* : wohl als PN (m./f.?) aufzufassen.

C) **Lebermodell** — RS 61/24.325 (Abb. 7)

*Inschrift :*

*l agpṭr k qnj ġzr b aldjj* (Leber) für *Agpṭr*, als er einen Burschen von einem Alašier erwerben wollte.

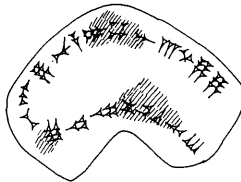


ABB. 7

*Kommentar :*

*agpṭr* : PN, *Agbtr* (WUS 52; UT 53) sowie *Agpṭr* (WUS 65; UT 67); Nuzi *Akip-šarri* (NPN 15), Ug. *Agap-šarri* (StP 1, 318). — *k* : temporale Konjunktion mit Impf. (s. WUS 1271; UT § 12.3). — *qnj* : « kaufen, erwerben » (WUS 2426, 3; UT 2249) mit Akk. und *b* « von » konstruiert <sup>(10)</sup>. — *ġzr* : « junger Mann, Bursche » (WUS 2138; UT 1956; s. WO 4, 1968, 308 mit Anm. 29). — *aldjj* : Gent. des LN *Alašia*; zur Schreibung der Nische

vgl. *altjj* (*UT* 2095 [= *PRU* 2, 95], 2)<sup>(11)</sup>. *aldjj* ist wie *alzj* (*WUS* 205; *UT* 156) eine Nebenform von *altj(j)* (*WUS* 265; *UT* 215; s. *OLZ* 62, 1967, Sp. 536).

#### D) Lebermodell — RS 61/24.326 (Abb. 8)

Inschrift :

- |                         |   |
|-------------------------|---|
| 1) <i>kbd dt jpt</i>    | Die Leber des <i>Jpt</i> ,                            |
| 2) <i>bn jkn'</i>       | des Sohnes des <i>Jkn'</i> ,                          |
| 3) <i>k jpth jrk[t]</i> | als er/man öffnete dieses Innere (= das Innere dieses |
| 4) <i>hnd</i>           | Tieres).  |



Abb. 8

Kommentar :

Z. 1) *dt* : bemerkenswert ist die Verwendung von *dt* im Zusammenhang mit *kbd*; *kbd* scheint demnach als Fem. gebraucht zu sein (vgl. akk. *kabattu/kabittu*, *AHW* 416). — *jpt* : PN, vgl. den atl. PN *Jpt*.

Z. 2) *jkn'* : PN, von der Wurzel *kn'* gebildet, die auch im LN *Kn'n*<sup>(12)</sup> (*Gent. Kn'nj* *WUS* 1344; *UT* 1272) vorliegt.

Z. 3) *k* : temporale Konjunktion mit folgendem Impf. des Verbuns, s. zu B. — *jrk[t]* : von *k* ist nur noch der Anfang sichtbar. Hinsichtlich des Bedeutungsansatzes « Inneres » vgl. hebr. *jrkh*.

Z. 4) *hnd* : noch sichtbare Spuren eines *d* erlauben die Rekonstruktion des Demonstrativpron.s *hnd*.

<sup>(10)</sup> Vgl. hebr. *qnh 't* « erwerben von » (*Gn* 4, 1; vgl. R. BORGER, *VT* 9, 1959, 86) für häufigeres *qnh m't*.

<sup>(11)</sup> Die Nisbe *-jj* findet sich ferner z.B. in *zlj* (*WUS* 882; *UT* 822) und in *mlkjj* (*WUS* 1580; *UT* 1484) als Nebenform von *mlkj*.

<sup>(12)</sup> Zur Diskussion über die Herleitung und Deutung des LN *Kn'n* s. B. MAISLER, *Untersuchungen zur Alten Geschichte und Ethnographie Syriens und Palästinas*, I. Teil, Gießen 1930, 54 ff.; für neuere Literatur s. M. C. ASTORV, *JNES* 24, 1965, 346 ff.



**E) Lebermodell — RS 61/24.327 (Abb. 9)**

*Inschrift :*

- |                         |   |
|-------------------------|---|
| 1) [...] <i>l</i>       | [Leber (,)] für(?)                            |
| 2) <i>dg[n(?)bn mlk</i> | <i>Dg[n(?)</i> , Sohn des <i>Mlk/Königs</i> , |
| 3) <i>l hpt</i>         | bezüglich des <i>hpt</i> -Mannes.             |

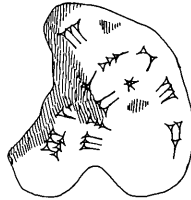


ABB. 9

*Kommentar :*

Z. 1) Vor *l* ist nichts mehr sichtbar. Vielleicht ist in der Bruchstelle *kbd* « Leber » zu ergänzen.

Z. 2) *dgn*, PN : das *n* ist nur teilweise erhalten. In *Dgn* könnte das hurr. Element *tagi-* «fest, hart» + *n* vorliegen (*tagi* wird in der ug. Alphabetschrift sowohl im Hinblick auf den Dental als auch den velaren Verschlusslaut verschieden wiedergegeben, so daß die Gleichsetzung *dg-* mit *tagi-* keine Schwierigkeit bietet, s. *OLZ* 62, 1967, Sp. 550). — *mlk* kann hier sowohl das Nomen « König » als auch einen PN (*WUS* 1578; *UT* 1484; *StP* 1, 399) sein.

Z. 3) *l* : «für, im Hinblick auf». — *hpt* : «Soldat» (*WUS* 1071; *UT* 995, mit Hinweis auf eine unveröffentlichte Stelle aus *RS* 24.247; vgl. akk. *hupšu* «Soldat», *AHw* 357).

**Teil II. Kulturhistorische Einordnung**

Der Erörterung der kulturhistorischen Einordnung der Texte der Lungen- und Lebermodelle aus Ugarit sind 1) eine literarische Analyse und 2) eine inhaltliche Beschreibung derselben voranzustellen.

## 1) Literarische Analyse

Bei den hier vorgelegten Texten haben wir es mit drei literarischen Kategorien zu tun : a) Texte, die mit dem Stichwort *dbh* « Schlachtopfer » beginnen : A und B; b) Texte, die das Stichwort *kbd* « Leber » einleitet : D und vielleicht auch E; c) ein Text, der mit der Pröp. *l* « für » plus nachfolgendem Namen der Person, für die eine Opferschau durchgeführt wurde, beginnt : C.

Bei den unter a) zusammengefaßten Texten A und B wird auf das Opfer aus Anlaß einer Lungen- und Leberschau selbst Bezug genommen, während bei den unter b) genannten (D und E?) das Opfer wohl vorausgesetzt und nur der beschaute Körperteil des Tieres genannt wird. In dem Text der dritten Kategorie (C) werden sowohl das Opfer (*dbh*) als auch der beschaute Körperteil (*kbd*) implizite vorausgesetzt und nur der Anlaß der Opferschau mitgeteilt.

## 2) Inhaltliche Beschreibung

Text A : Die Inschriften Aa-c nennen die Personen, zu deren Gunsten die Opferschau vorgenommen wurde. Diese dürften das Tier gemeinsam gebracht haben. In allen drei Inschriften wird auf das *dbh* Bezug genommen, zu dem in Inschrift Aa ein *ndr* « Gelübde » und in Inschrift Ab ein *trmn*-Opfer hinzukommen.

Die Inschriften Ad-i erlauben wegen ihres fragmentarischen Erhaltungszustandes keine exakte Beschreibung, obwohl die Inschrift h an die Inschrift k (Z. 25 und 30 : *jqh* ʿz), die Inschrift d an die Inschrift j+k (Z. 14 und 29.30 : *bnš*) anklingt.

Die Inschriften j+k stellen eine syntaktische Einheit dar; Z. 29 ist die Protasis von Z. 30 f. : Gesetzt den Fall, die Stadt gerät in Not und den *bnš*-Leuten droht der Tod, sollen die Angehörigen der *bnš*-Leute eine Ziege als Opfertier nehmen und eine Schau durchführen lassen. Hier wird implizite von einem zukünftigen *dbh* gesprochen, auf Grund dessen die weiteren Ereignisse zu erforschen sind.

Text B) Die *dbh*t sind hier Opfer für eine(n) Tote(n); sachlich sind diese Opfer eventuell mit dem akk. *kispu* « Totenopfer (von Naturalien) » (AHw 487; ARMT 12, 23 ff.) zu vergleichen.

Text C) *Akipšarri* ließ anläßlich des beabsichtigten Kaufes eines Sklaven aus der Hand eines Alašiers eine Leberschau vornehmen. Das Ergebnis derselben wird uns nicht in Worten mitgeteilt, dürfte aber durch die besondere Form des Modells und der Einritzungen auf demselben festgehalten sein.

Text D) Die Inschrift teilt weder den Anlaß noch das Ergebnis der Opferschau in Worten mit. Es wird lediglich angegeben, daß die Leber bei der Öffnung des Tieres die hier modellierte Form hatte.

Text E) Eine einigermaßen sichere inhaltliche Beschreibung der Inschrift ist wegen des schlechten Erhaltungszustandes nicht möglich. Sachlich könnte sie mit der von Text C zu vergleichen sein : Die Leberschau wurde für *Dgn* durchgeführt, der anscheinend eine Auskunft über einen *hpt*-Mann brauchte.

\*\*\*

Ein Vergleich der Lungen- und Leberschau-Texte aus Ugarit mit der traditionellen babylonischen Omenliteratur ergibt folgendes Bild : Während in der babylonischen Tradition die besonderen Erscheinungsformen der inspizierten Körperteile beschrieben werden, um daraus Anhaltspunkte für eine Antwort anhand der überlieferten Omen-Serien zu finden, beschränken sich die bisher gefundenen ug. Lungen- und Lebermodelle auf die oben beschriebenen Mitteilungen. Es besteht somit zwischen den babylonischen und den ug. Texten nur eine formale, aber keine inhaltliche Übereinstimmung. Die neuen ug. Texte nehmen also im Rahmen der bisher aus dem mesopotamischen, dem syrisch-palästinischen und kleinasiatischen Raum bekannt gewordenen Texte derselben Gattung eine Sonderstellung ein.

### Teil III. Wörterverzeichnis

<i>Agptr</i>	PN .....	C
<i>aḥd</i>	« ergreifen » .....	Aj 29
<i>alqjj</i>	Gent. : Alašier .....	C
<i>aḥt</i>	« Frau » .....	Ah 25
<i>b</i>	Präposition :	
	1) « in » .....	Ag 22; B 3
	2) « von » .....	C
<i>Bjj</i>	PN .....	B 1
<i>bn</i>	« Sohn, Angehöriger » .....	Ak 30; B 1; D 2; E 2
<i>bnš</i>	« <i>bnš</i> -Mann » .....	Ad 14; Aj 29; Ak 30
<i>bt</i>	« Haus » .....	Ad 13(?); Ag 22; Ak 30
<i>gan(?)</i>	« Hochmut » .....	Ag 21
<i>d/dt</i>	Determinativ-, Relativpronomen :	
	1) <i>m.</i> .....	Ae 17(?); B 3
	2) <i>f.</i> .....	Ab 4; Ac 10; D 1

<i>dbh</i>	« (Schlacht-)Opfer » :	
	Sg. ....	Aa 1.3; Ab 7.9; Ac 12
	Pl. ....	B 1
<i>Dgn(?)</i>	PN ....	E 2
<i>hm</i>	Konj. zur Einleitung eines Konditionalsatzes :	
	« wenn » ....	Aj 29 (bis)
<i>hnd</i>	Demonstrativpronomen : « diese(r/s) » ....	D 4
<i>w</i>	Kopula : « und » ....	Ab 5.7; Ac 11; Ae 16; Af 19; Ag 23; Ak 31
<i>ḥdj</i>	« schauen, sehen, inspizieren » ....	Ak 31
<i>ḥpṯ</i>	« ḥpṯ-Mann : Soldat » ....	E 3
<i>Jkn'</i>	PN ....	D 2
<i>Jph-</i>	PN(?) ....	Af 18
<i>Jpt</i>	PN ....	D 1
<i>jrḱ[t]</i>	« Inneres » ....	D 3
<i>Jtnt</i>	PN ..	Ab 5
<i>k</i>	Konjunktion zur Einleitung eines Temporalsatzes :	
	« als » ....	C; D 3
<i>k</i>	Präposition : « wie » ....	Ab 9; Ac 12; Ag 22
<i>kbd</i>	« Leber » ....	D 1
<i>klj</i>	D « zu Ende bringen, durchführen » ....	Ab 8
<i>Kljrḥ</i>	PN ....	Aa 1
<i>klkl</i>	« alles in allem » ....	Ab 7f.
<i>l</i>	Präposition : « für » ....	Ag 23; B 2; C; E 1(?) .3
<i>l</i>	Korroborativ-Partikel :	
	« wahrlich, gewiß » ....	Ac 12
<i>lqh</i>	« nehmen » ....	Ah 25; Ak 30
<i>M/mlk</i>	PN/« König » ....	E 2
<i>mrḥq</i>	« Ferne, Zukunft » ....	Ak 31
<i>M/mt</i>	GN/« Tod » ....	Aj 29
<i>Nat</i>	PN ....	Ab 4; Ac 10
<i>ndr</i>	« Gelübde » ....	Aa 2
<i>spr</i>	« Schrift, Liste » (Pl.) ....	Ab 9
<i>'z</i>	« Ziege » ....	Ah 25; Ak 30
<i>'lj</i>	« hinaufsteigen, befallen » ....	Aj 29
<i>'tt</i>	PN (m./f. ?) ....	B 2
<i>gʒr</i>	« junger Mann, Bursche » ....	C

<i>pḥr(?)</i>	D « versammeln » .....	Af 18
<i>pth</i>	« öffnen » .....	D 3
<i>qbr</i>	« Grab » .....	B 3
<i>qnj</i>	« erwerben (von: <i>b</i> ) » .....	C
<i>qrd</i>	« Held » .....	Ag 21(?)
<i>Qrwn</i>	PN .....	Ac 11
<i>qrt</i>	« Stadt » .....	Aj 29
<i>rb(b) (?)</i>	« groß sein » .....	Ad 13
<i>Šrj</i>	PN .....	B 2
<i>trmn</i>	« <i>trmn</i> -Opfer » .....	Ab 6



## UGARITIC AND HEBREW WORDS

**Professor Sir Godfrey R. DRIVER**

The Ugaritic and Hebrew vocabularies are so closely alike that they often throw welcome light on one another; and, so long as this interesting field of research is still far from being fully explored, no excuse is needed for a few fresh attempts to solve outstanding problems in both languages by comparing the words of one with those of the other and supporting the conclusions thus reached from the cognate languages.

1. Gordon *Ugaritic Textbook* 117 rev. 14-15 :

*ndr | itt. 'mn.mlkt*

“ a vow of a generous gift from (*i.e.* made by) the queen ” (cp. 1013 14). That the Ugar. *itt* is rightly taken to mean a “generous gift” or the like is a plausible conjecture <sup>(1)</sup>; but the occurrences of the word are insufficient to prove it, while the only other passage in which it is supposed to occur may be legitimately rendered otherwise (Keret I, III, IV, 38-9) <sup>(2)</sup>, and the usage of the root in the cognate languages must be fully considered.

A word that immediately invites comparison with the Ugar. *itt* “generous gift” is the Hebr. *'iššeh* “fire-offering”, as it is traditionally translated without much regard for the contexts in which it occurs.

In the earliest passage in which this kind of offering is mentioned it is not burnt on the altar but is the perquisite of the priests (I *Sam.*, II, 28) and the Levites (*Deut.*, XVIII, 1, *Josh.*, XIII, 14) who consume it; clearly it is not a “fire-offering” in either of these passages.

The compilers of the Priestly Code used the same word for the *'ôlah* “burnt offering”, which was wholly burnt on the altar (*Lev.*, I, 9 *alq.*) as also for the *minḥāh*

<sup>(1)</sup> HOFFMAYER in *Vet. Test., Suppl.*, XVI [1967], 114-34.

<sup>(2)</sup> Cp. DRIVER, *Can. Myths and Legends* [1955], 32-3.

"grain-offering" (*Lev.*, II, 3 alq.), for the *zebah šelāmim* "sacrifice of shared offerings" (*Lev.*, III, 3 alq.), for the *'āsām* "guilt-offering" (*Lev.*, VII, 5) and for the *millū'tm* "offering of consecration" (*Lev.*, VIII, 28), which were only partly consumed by fire on the altar; whether the *tōdāh* "thank-offering" (*Lev.*, XXII, 27-29) and the *ḥaṭṭāt* "sin-offering" (*Numb.*, XXVIII, 22-24) were regarded as *'iššim* "fire-offerings" is not absolutely clear. All these offerings were burnt wholly or in part on the altar; what was wholly burnt was considered *leḥem 'ēlōhim* "food of God" (*Lev.*, XXI, 6, 21), and what was only partly burnt or not burnt was consumed by the priests<sup>(3)</sup>.

What need, however, is there to call the *'ōlāh* "whole-burnt offering" an *'iššeh* "fire-offering" (*Lev.*, I, 9), when it is *ipso facto* such? Why too is an offering of which only a part is burnt on the altar called an *'iššeh* "fire-offering"? Such a designation of these offerings is otiose.

At the same time the *leḥem happānim* "bread of the Presence" i.e. the shewbread, is called an *'iššeh* "fire-offering" though not burnt on the altar but wholly consumed by the priests (*Lev.*, XXIV, 9); but the argument that, as this term can be applied not only to a sacrifice that is wholly burnt but also to several of which only a part is burnt (e.g. *Lev.*, VII, 35) on the altar, it can be used also of one of which only an accompanying element, namely the frankincense accompanying it, is burnt (*Lev.*, XXIV, 5-9)<sup>(4)</sup>, is unconvincing, in as much as the frankincense sprinkled on the bread and taken away to be burnt separately before the eating of the bread<sup>(5)</sup> is not in any real sense a part of the bread<sup>(6)</sup>.

In several of the passages here cited, then, the translation of *'iššeh* as "fire-offering" cannot be right, and the meaning of the word must be re-examined.

The ancient Versions throw some light on the meaning of this technical term. On the one hand the LXX have *ὀλοκαύτωμα* "wholly burnt sacrifice" and *κάρπωμα* "offering of fruit" which is said also to mean "burnt offering" (Deissmann); Aquila similarly has *πυρὸν* "fire-offering", with which 'Abū Sa'id's *nāriyu(n)* "fire-offering" agrees; on the other hand the Vulg.'s *victima*, *oblatio*, *sacrificium* and the Pesh.'s the Targums' and Sa'adyah's, *qurbān* "offering" do not support the notion of a sacrifice wholly or even only partly consumed by fire. Probably the LXX and other translators agreeing with them were relying on an amateur philology deriving the word from the Hebr. *'ēš* "fire" with little regard to its use; that the principal Jewish translators do not accept this interpretation of the word is significant evidence against it.

(3) Cp. J. b. Sirach, 45:22 (Gr. *θυσία*).

(4) GRAY, *Sacrifice in the Old Testament* [1925], 9-10.

(5) Josephus, *Ant. Jud.*, III × 7, § 256.

(6) Cp. НОРТЦЕР, *op. cit.*, 118-9.



Modern attempts to find a derivation for the word are equally dubious. A derivation from the Hebr. 'ēš "fire" is philologically doubtful <sup>(7)</sup>, and a reference to a supposed Sum. EŠ "fire" is simply misleading (Cazelles); for EŠ is only the name of the sign for *I.ZI* "fire", as it is read in this sense. A derivation from the √'nš "sociable" (cp. Arabis 'anisa "was friendly, sociable") on the ground that this offering was one intended to establish friendly relations between God and man (Wetzstein) is equally precarious; no trace of such a connection appears in the Old Testament, and indeed such a notion may be said to be the ultimate purpose of every kind of offering and sacrifice <sup>(8)</sup>. Yet another derivation which has been proposed for this term connects it with the Arab. 'asā "left the residue of flesh/meat (to another person)" but is disproved by the fact that the 'ōlāh "burnt offering" is wholly consumed by fire on the altar and the *lehem happānim* "shew-bread" is eaten entirely (except for the frankincense sprinkled on it and removed to be burnt before the eating) by the priests; in neither case is there any residue left to be consumed by any other persons.

These negative arguments bring the enquiry back to a suggestion made long ago, that it is connected with the Arab. 'aṭṭa I "was luxuriant, fleshy" V "was well endowed with riches", from which 'aṭātu "possessions of every kind, e.g. slaves, camels, sheep, utensils, furniture" (Freitag) is derived <sup>(10)</sup>; an Ugar. *itt* "generous gift" and a Hebr. 'iššeh "rich fare, choicest offering" or the like may well come from the same root. An important point in this connection is that two other Hebrew words can be referred to the same root, namely the Hebr. 'āšišāh "raisin-cake" as a plump and rich delicacy and 'āšiš "well fed, plump, prosperous" (*Is.*, xvi, 7); Symm.'s οἱ εὐφραίνόμενοι and the Vulg.'s *qui laetantur* not only recognized that the word here must denote persons, as the parallel "Moab(ites)" requires, but came near to giving it a plausible sense <sup>(11)</sup>.

The word then may be derived from the Ugar. *itt* with the common Sem. -āy added as a termination used with nouns denoting abstract or concrete concepts; this takes the form of -ay or -eh in Hebrew, -ay in Syriac, -ā(-ay) in Arabic and -ē in Ethiopic words. Contrariwise, the Ugar. *itt* "generous, rich gift" has the usual fem. -t for termination; this variation occurs again in the Hebr. Šāray beside Šārāh "Sarah" (Acc. šarratu "princess") and occasionally also in various Semitic dialects <sup>(12)</sup>.

(7) Cp. EHRlich, *Randgl. z. Alt. Test.*, II [1909], 12-13.

(8) Cp. GRAY, *op. cit.*, 10-12.

(9) ZORELL, *Lex. Hebr. et Aram.*, 84.

(10) Cp. EBELING, *op. cit.*, 5.

(11) Cp. DRIVER, in *Festschr. f. A. Bertholet*, [1950], 144 and *Festschr. f. O. Eissfeldt (Von Ugarit nach Qumran)* [1958], 43.

(12) Cp. BROCKELMANN, *G.V.G.S.S.*, I [1908], 410-12. A comparison with the Hebr. *maḥāneh* = Phoen.

That this Ugar. *itt* "rich gift" occurs in *e ett artr šrm welt šdynm* (Keret I, iv, 38-9, Hoftijzer) may be doubted; for it requires an unknown meaning for *e* "how?", and the text can be perfectly well translated as it stands <sup>(13)</sup>.

2. Keret II, vi, 35-6 :

*aht. 'rš. mdw | anšt. 'rš. zbln*

"thou art brother to a bed of sickness,  
friend to a bed of plague"

Job's "I called out to the pit "Thou art my father!", and (I called) the worm my mother and my sister" (*Jb.*, xvii, 14) may be cited in illustration of the Ugaritic expressions; cp. Arab. *innaumu 'aḥu- 'lmauti* "sleep is the brother of death" (Lane). The treatment of the *aht* and *anšt* as conjugated stative forms shows the influence of the Accadian language <sup>(14)</sup> on the Ugaritic dialect; and this suggests that the much abused Ugar. *-m* is nothing but the Acc. enclitic *-ma* taken over into a West-Semitic dialect.

3. Aqhat II, i, 30; ii, 18-19 :

*grš d. 'šy. lnh/ln*

"driving out him who rebels against him"

The Ugar. *'šy* (intr.) "turned away" corresponds to the Arab. *'ašā* (intr.) "went to" or "from" according to the preposition following it, and the Hebr. *'āsāh* (intr.) "turned to, from" is similarly used; and this verb has long been recognized in several passages of the Old Testament <sup>(15)</sup>. Another passage, in which the Ugaritic and Hebrew verbs correspond closely to one another, is "I will give him (sc. Nebuchadrezzar) as his recompense all the land of Egypt, because they (sc. the Egyptians) have turned away (*'āšū*) in respect to sc. from me" (*Ezek.*, xxix, 20), i.e. they have disregarded or paid no heed to the warning just given to them by the Lord (*Ezek.*, xx, 1-16). The use of *l-* "to, in respect to" and also "from" as a *dativus incommodi* is well known and calls for no comment <sup>(16)</sup>.

and O.-Aram. *mḥnt* 'camp' (HOFTIJZER) is improper; for the *-eh* of *mahāneh* is radical, whereas the *-eh* of *'iššeh* is an added termination.

<sup>(13)</sup> Cp. DRIVER, *op. cit.*, 32-3.

<sup>(14)</sup> VON SODEN, *Grundr. d. Akk. Gramm.* [1952], 100.

<sup>(15)</sup> DRIVER, in *Studies ... presented to Professor T.H. Robinson* [1950], 53-55 (s. Ru. 2:19, I *Sam.*, xv, 23, I *Chron.*, iv, 10, *Jb.*, xxiii, 9).

<sup>(16)</sup> GORDON, *Ugar. Handb.* [1947], 81-2, 86; cp. Phoen. *l-* 'from' (*Karatepe*, i, 4-5) and Hebr. *l-* 'from' (*Jud.*, v, 11, xvii, 2, xx, 10; II *Sam.*, xv, 19; I *Ki.*, x, 29; II *Ki.*, xv, 28; I *Chron.*, iv, 39, xii, 15; II *Chron.*, i, 13, 17; *Is.*, xxiii, 1, xxxviii, 12, lix, 20; *Pss.*, xl, 11, lxxviii, 21, lxxxiv, 12; *Jb.*, xii, 20, xxxv, 27; *Prov.*, xxx, 5).

## 4. Baal I\*, vi, 17-19 :

*ḡr. babn | ydy. psltm. by'r | yhdy. lhm. wdqn*

"he slashed (his) flesh/the pit of (his) chin with a stone, with a chiselled stone from the rough ground he gashed (his) cheeks and (his) chin".

In l. 17 the Ugar. *ḡr* may be the Hebr. 'ôr "skin", of which the root is unknown, or the Hebr. 'ôr = Arab. *ḡauru(n)* "pit of the chin", which may be found in "my bones stick out through my skin, and I gnaw my underlip with my teeth"

(*Jb.*, xix, 20), where 'ôr *šinnay* "the skin of my teeth" makes no sense. Clearly the first *b'ôri* "with my skin" is a gloss on the following *bib' šari* "with my flesh", inserted to show that *bāšār* "flesh" here means "skin", as occasionally elsewhere (e.g. *Pss.*, cii, 6, 119, 120; *Jb.*, iv, 15) <sup>(17)</sup> and under the influence of this phrase the preposition has been wrongly attached in *b'ôr šinnāy* "with the skin of my teeth" for 'ôri *b'šinnāy* "the pit of my chin with my teeth"; and the Hebr. *mālaṭ* has here something like the sense of the Arab. *malata* "shaved off (hairs), scraped smooth, smeared" and Eth. *malata* "depilated" (cp. Arab. *marata* "tore out" hairs from the body) <sup>(18)</sup>. Then *pslt(m)* will be either a fem. adj. "chiselled" agreeing with the fem. *abn* "stone" or perhaps rather a fem. noun meaning a "stone cut to shape" (cp. Syr. *psiltā* "stone cut to shape") e.g. a sharp flint or the like serving as a knife or razor; in this case the preposition in *babn* "with a stone" is carried forward into the following clause, as not infrequently in Hebrew usage <sup>(19)</sup>. The first verb corresponds to the Arab. *wadā* "scratched" and the second may perhaps correspond to the Arab. *hada'a* "hacked off" <sup>(20)</sup>. Thus the two clauses describe an act corresponding to the English tearing out one's hair in annoyance, here slashing one's face as a sign of mourning.

## 5. Baal IV, ii, 21, 22 :

*grn. dbalk*

"the horn of thy might"

That the Ugar. *dbat* and the Hebr. *dōbe'* (*Deut.*, xxxiii, 25) both mean "might, power" or the like seems to be generally agreed <sup>(21)</sup>; some such meaning suits the

<sup>(17)</sup> So also Arab. *bašaru(n)* 'skin'.

<sup>(18)</sup> Cp. DRIVER in *Vet. Test., Suppl.*, III [1955], 80-81.

<sup>(19)</sup> GESENIUS-KAUTZSCH (tr. COWLEY), *Hebrew Grammar* [1910], § 119 ff.

<sup>(20)</sup> AISTLEITNER, *Wörterb. d. Ugar. Spr.* [1963], 85, 125. The Ugar. *d* 'who, which' = Arab. *dū* 'which' and Ugar. *ymšī*, var. *ymša* = *ymjy* 'he reaches' (cp. Hebr. *māšā* 'he found' illustrate the two equations here assumed.

<sup>(21)</sup> GINSBERG ap. GORDON, *op. cit.*, 40<sup>1</sup>; cp. GASTER, in *Iraq*, VI [1939], 128<sup>a</sup> and BAUMGARTNER, in *Theolog. Rundsch., N.F.*, XIII [1941], 4.

context in which both words occur and agrees with the interpretation of the Hebrew word in most of the Versions (LXX ἰσχύς, Pesh. 'ûšânâ, Targ. Onq. *tûq'â*) and native dictionaries (e.g. Ibn Parḥôn and Qimḥi : *tōqef*); and Sa'adyah's *saj'atu* "valour" may represent the same meaning. The Vulg.'s *senectus*, however, may reflect the reading of the Sam. Pent. and Sam. Targ., namely *rbyk* "thy many years (?)", unless this means "thy great resources" or the like (de Rossi); Aq.'s ἔξις "state, habit, trained skill" is inexplicable. The root of this word may be seen in the Arab. *daba'a* "was quiet, tranquil"; for the ability to stay calm and tranquil is a sign of strength (cp. *Is.*, xxx, 15); cp. Hebr. *qāwāh* "waited" with Arab. *qawiya* "was strong".

Incidentally, the alteration of *d'ābāh* "faintness", as it is commonly taken to mean, into a supposed *d'bā'āh* "might" <sup>(22)</sup> in *l'fanāyw tādūš d'ābāh* "tireless energy dances before him" (*Jb.*, xli, 14, where the parallel term is 'ōz "strength") is an unjustified misuse of the Ugaritic vocabulary; for the Arab. *da'aba* "was tireless, unwearying in labour, toiled hard" and also "wearied himself, flagged" shows how the apparently contradictory meanings of the same root have been developed. Further, no ancient Version, not even Sa'adyah's *saj'atu* "valour", can be cited in support of such an emendation.

(22) GROSS, in *Vet. Test.*, II [1952], 162-4.

## KULTVEREINE IN UGARIT

Otto EISSFELDT

Wie die in Ras Schamra zu Tage gekommenen Texte<sup>(1)</sup> überhaupt alsbald daraufhin geprüft werden, ob sie zur Erklärung des Alten Testaments etwas beitragen können und ob sie ihrerseits von ihm her Aufhellung erfahren, so geschieht das auch mit den Texten, die das im Alten Testament zweimal, nämlich *Amos* vi, 7 (מְרוֹחַ קְרִיָּהִים)<sup>(2)</sup> und *Jer* xvi, 5 (בְּיַת מְרוֹחַ)<sup>(2)</sup> vorkommende — gewöhnlich mit « Thiasos » wiedergegebene — *mrzḥ* enthalten oder doch zu enthalten scheinen. Gleich bei dem Auftreten des ersten Beleges für ugaritisches *mrzḥ* oder — denn hier handelt es sich um einen akkadisch-silbenschriftlichen Text — *ma-ar-zi-ḥu* auf der von ihm 1951 veröffentlichten Tafel<sup>(3)</sup> RŠ 14.16 hat Virolleaud dieses *ma-ar-zi-ḥu* der « confrérie qui est appelée en hébreu *marzēah* » an die Seite gestellt, ein Vorgang, der sich bei dem Auftauchen weiterer Belege für *marziḥu* oder *mrzḥ* in Ugarit ebenso wiederholt hat, wie die an anderen Stätten, namentlich in Palmyra<sup>(4)</sup>, zu Tage gekommenen

(1) Abkürzungen :

- A/O* = Archiv für Orientforschung  
*CRAI* = Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris  
*Corpus* = Andrée HERDNER, *Corpus des Tablettes en Cunéiformes Alphabétiques*, 1963  
*JBL* = Journal of Biblical Literature  
*PEQ* = Palestine Exploration Quarterly  
*PRU* = Palais Royal d'Ugarit  
*Rp* = Rephaim  
*RŠ* = Ras Šamra  
*UTB* = C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook*, 1965  
*ZA* = Zeitschrift für Assyriologie  
*ZAW* = Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft  
*ZNW* = Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft

(2) Status absolutus מְרוֹחַ, constructus מְרוֹחַ, wie מְשַׁבֵּר abs., מְשַׁבֵּר constr. « Muttermund ».

(3) Charles VIROLLEAUD, RŠ 14.16. Contrat, en accadien (*Syria* 28, 1951, S. 173-179).

(4) Vgl. J. G. FÉVRIER, *La Religion des Palmyréniens*, 1931, besonders S. 201-208: Les associations religieuses; *Recueil des Tessères de Palmyre* par Harald INGHOLT, Henri SEYRIG, Jean STARCKY, André CAQUOT.

Texte mit *mrzḥ* immer alsbald dem  $\text{מְרַחֵם}$  von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 an die Seite gestellt worden sind.

Daß dem so war, ist schon verständlich. Bis in das vorige Jahrhundert hinein standen für die Erklärung des *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 vorkommenden  $\text{מְרַחֵם}$  nur diese beiden Bibelstellen, die LXX-Übersetzung von  $\text{מְרַחֵם קְרוֹחַיִם}$  in *Amos* vi, 7 durch  $\chi\rho\epsilon\mu\epsilon\tau\sigma\mu\delta\varsigma \text{ ἰσπων ἐξ Ἐφραΐμ}$  <sup>(5)</sup> und von  $\text{מְרַחֵם בֵּית}$  in *Jer* xvi, 5 durch  $\theta\acute{\iota}\alpha\sigma\sigma\varsigma \alpha\upsilon\tau\omega\acute{\nu}$ , die Wiedergabe von  $\text{מְרַחֵם}$  in *Amos* vi, 7 durch *factio* in der Vulgata und durch  $\acute{\epsilon}\tau\alpha\rho\acute{\iota}\alpha$  bei Symmachus und die Übersetzung von  $\text{מְרַחֵם}$  in *Jer* xvi, 5 durch *convivium* in der Vulgata und  $\acute{\epsilon}\tau\alpha\rho\acute{\iota}\alpha$  bei Symmachus sowie ein paar rabbinische Midrasch- und Targum-Bemerkungen <sup>(6)</sup> zu den beiden Bibelstellen zur Verfügung. Das ist erst seit etwa einem Jahrhundert anders geworden. Seitdem sind in steigendem Maße aus einem vom Piräus im Norden bis Elephantine und Petra im Süden und von Karthago und Marseille im Westen bis Palmyra im Osten reichenden Gebiet und aus einem die 17. Jahrhunderte vom 14. Jahrhundert vor bis zum Ende des 3. Jahrhunderts nach Chr. umfassenden Zeitraum viele Belege für ugaritisch-phönizisch-punisches und für aramäisches *mrzḥ* zu Tage gekommen, die dem biblischen  $\text{מְרַחֵם}$  wurzelverwandt zu sein scheinen <sup>(7)</sup>, ihm jedenfalls allgemein an die Seite gestellt und zu seiner Erklärung

1955; Christiane DUNANT, *Nouvelles Tessères de Palmyre* (*Syria* 36, 1959, S. 102-110, Taf. XIV); MÉSIL DU BUISSON, *Les Tessères et les Monnaies de Palmyre*, 1962, besonders S. 465-474 : Le thiasse des prêtres de Bél.

<sup>(5)</sup>  $\chi\rho\epsilon\mu\epsilon\tau\sigma\mu\delta\varsigma \text{ ἰσπων ἕξ Ἐφραΐμ}$  « Das Wiehern der Rosse aus Ephraim » setzt aber vielleicht eine vom masoretischen Text abweichende hebräische Vorlage voraus, nämlich  $\text{מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם}$ , wie in LXX  $\text{מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם}$  von *Jer* viii, 16 mit  $\alpha\pi\acute{o} \varphi\omega\sigma\eta\varsigma \chi\rho\epsilon\mu\epsilon\tau\sigma\mu\delta\sigma\upsilon \text{ ἰσπασίας ἰσπων αὐτῶν}$  und :  $\text{מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם מְרַחֵם}$  von *Jer* xiii, 27 mit  $\chi\rho\epsilon\mu\epsilon\tau\sigma\mu\delta\varsigma \text{ σου}$  wiedergegeben wird. K. VOLLERS, *Das Dodekapropheton der Alexandriner* (*ZAW* 3, 1883, S. 219-272; 4, 1884, S. 1-20), S. 268 meint, die LXX-Übersetzung von *Amos* vi, 7 sei eine bildliche Redewendung für Ausgelassenheit. — Wie die folgenden Darlegungen zeigen werden, hat die LXX-Übersetzung in *Amos* vi, 7 den Sinn des hier vorkommenden  $\text{מְרַחֵם}$  richtig wiedergegeben, während seine Wiedergabe mit  $\theta\acute{\iota}\alpha\sigma\sigma\varsigma$  in *Jer* xvi, 5, die — ähnlich wie  $\acute{\epsilon}\tau\alpha\rho\acute{\iota}\alpha$  bei Symmachus und *convivium* oder *factio* in der Vulgata — offenbar durch die LXX-Übersetzer aus ihrer Umgebung vertraute Institution des *mrzḥ* veranlaßt ist, die Schuld daran trägt, daß das  $\text{מְרַחֵם}$  von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 den während der letzten zwölf Jahrzehnte in der altorientalischen Umwelt des Alten Testaments zu Tage gekommenen Belegen für *mrzḥ* allzu zuversichtlich an die Seite gestellt und nach ihm als « Kultverein » verstanden wurde.

<sup>(6)</sup> Vgl. die in Anm. 8 genannte Literatur sowie Ad. BÜCHLER, *Une localité énigmatique mentionnée sur la mosaïque de Madaba* (*Revue des Études Juives* 42, 1901, S. 125-128); Gustaf DALMAN, *Neue Petra-Forschungen und der Heilige Felsen von Jerusalem*, 1912, S. 92-94 samt den hier gemachten reichen Literaturangaben.

<sup>(7)</sup> Eine dem Stand von 1955 entsprechende Zusammenstellung der phönizischen, punischen, reichsaramäischen, nabatäischen und palmyrenischen (also nicht der ugaritischen) Belege für  $\text{מְרַחֵם}$  sowie für palmyrenisches  $\text{מְרַחֵם}$  « Thiasos-Mitgliedschaft » findet sich in Charles-F. JEAN — Jacob HOFFMANN, *Dictionnaire des Inscriptions sémitiques de l'Ouest*, 1965, S. 167-168. — In seinem unten S. 191, Anm. 23 genannten Beitrag zur *Festschrift Johannes Friedrich* gibt W. RÖLLIG auf S. 412 ein zwar nicht vollständiges, aber auch die in Ugarit zu Tage gekommenen Texte berücksichtigendes Verzeichnis der Belege für  $\text{מְרַחֵם}$ .

benutzt werden<sup>(8)</sup>. Besonders ertragreich sind in dieser Hinsicht die Ausgrabungen in

<sup>(8)</sup> Für  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 wird es wohl bei der alten Erklärung bleiben müssen, daß ihm die Wurzel  $\text{𐤀𐤓}$  «Laut geben» oder dergleichen zugrunde liegt und daß das von ihr gebildete Substantiv  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  gegenseitig sowohl für «Freudenlaut» als auch für «Trauerlaut» gebraucht werden kann, wie das nach Ausweis von *Jes* xlii, 11 einer- und xxiv, 11 anderseits auch von  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  «kreischen», «Gekreisch» gilt. *Amos* vi, 7 bedeutet  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  «Laut der Freude», *Jer* xvi, 5 aber «Laut der Trauer». Vgl. Wilhelm GeseNIUS, *Thesaurus*, III, 1, 1842, S. 1280; Jacob LEVY, *Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim*, 2. Aufl. 1924, S. 247 und (Nachträgliches von H. L. FLEISCHER) S. 317 f.; Theodor NÖLDEKE, *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, 1910, S. 86; N. RHODOKANAKIS, *Der vulgärrabische Dialekt im Doḡar (Zḡar)*, II. Einleitung, *Glossar und Grammatik (Kaiserliche Akademie der Wissenschaften. Südarabische Expedition, Band X)*, Wien, 1911, S. 21b *mārḡeh*; Ders., *Zur semitischen Sprachwissenschaft (Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 25, 1911, S. 82). Dagegen wird für das ugaritisch-phönizisch-punische und für das aramäische *mrḡh* wohl eine besondere Wurzel *rzḡ* «vereint sein» oder dergleichen mit der Substantivbildung *mrḡh* «Verein», «Genossenschaft», besonders «Kultmahlgenossenschaft» oder dergleichen anzusetzen sein. Denn wenn sich von *mrḡh* «Kultmahlgenossenschaft» zu «Laut der Freude» und zu «Laut der Trauer» schon Verbindungslinien ziehen ließen, indem es bei den Zusammenkünften der Kultmahlgenossenschaften manchmal sehr fröhlich hergeht und anderseits — wie namentlich die Thiasoi von Palmyra zeigen — auf ihren Sitzungen der verstorbenen Mitglieder in gebührender Pietät gedacht wird, so liegt für das ugaritisch-phönizisch-punische und für das aramäische *mrḡh* nach dem Zusammenhang der Belege für dieses Wort doch die Annahme, es bedeute so etwas wie «Verein», «Kultmahlgenossenschaft», «(Freimaurer-) Loge», näher. Verständlich ist es schon, daß die vor etwa einem Jahrhundert einsetzenden Funde von Belegen für kanaaniäisches und aramäisches *mrḡh* die Neigung, dieses *mrḡh* alsbald in den Dienst der Erklärung des biblischen  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  zu stellen, wachgerufen haben, wie J. WELLSHAUSEN anläßlich einer Buch-Rezension im 164. Band der Göttingischen gelehrten Anzeigen, 1902, S. 269 bemerkt. «daß das auf einer ... palmyrenischen Inschrift vorkommende Wort  $\text{𐤀𐤓𐤏}$ , über dessen Bedeutung  $\theta\alpha\sigma\sigma$  CLERMONT-GANNEAU Licht verbreitet hat, ohne Zweifel in dieser Bedeutung auch bei *Amos* vi, 7 aufzufassen ist»; wie H. GRESSMANN, 'H κοινωνία τῶν δαμονίων (ZNW 20, 1921, S. 224-230) nicht nur I *Kor* x, 18-22, sondern auch *Amos* vi, 1-7 von den damals außerhalb des A.T. vorhandenen neun Belegen für den semitischen Thiasos, *mrḡh*, aus erklären will; und wie die seitdem veröffentlichten Arbeiten über die Neufunde von *mrḡh* in Palmyra und Ugarit, etwa die S. 1, Anm. 4 und S. 2, Anm. 7 genannten, dieses *mrḡh* ohne weiteres mit dem biblischen  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  gleichstellen, es also offenbar wie dieses von der Wurzel *rzḡ* «Laut geben» herleiten und die Möglichkeit, daß jenes *mrḡh* anders, wohl als «Verein», «Kultmahlgenossenschaft» zu verstehen sei und mit *rzḡ* I «Laut geben» nichts zutun habe, gar nicht in Erwägung ziehen. In der von G. DALMAN, *Neue Petra-Forschungen und der Heilige Felsen von Jerusalem*, 1912, S. 92-94 veröffentlichten nabatäischen Inschrift des 'Obaidu bittet dieser, daß seiner und «seiner Genossen (תברודה)», des Kultvereins des 'Obodat, des Gottes» gedacht werde. Zu dieser Bezeichnung der Mitglieder dieses Kultvereins (*mrḡh*) als Genossen würde es passen, daß *mrḡh* so etwas wie Genossenschaft bedeutet, und dasselbe gilt von der Bezeichnung der Mitglieder je eines Thiasos auf der S. 1, Anm. 4 genannten palmyrenischen Tessaera und auf einer palmyrenischen Weihinschrift aus dem Jahre 29 n. Chr., die M. LINDZBAŃSKI, *Ephemeris für Semitische Epigraphik*, I, 1902, S. 343-345 abgedruckt und erklärt hat, als  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  [בני]  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  Ganz anders das  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5. Eine Nötigung, das hier vorkommende  $\text{𐤀𐤓𐤏}$  als eine Kultmahl-Institution aufzufassen, liegt weder in dem einen noch in dem anderen Falle vor. Bei dem Weheruf von *Amos* vi, 1-7 zeigt das sein Vergleich mit den gewiß von ihm abhängigen Weherufen Jesajas *Jes* v, 11-13; x, 1-4, die noch niemand zu einer derartigen Institution in Beziehung zu setzen versucht hat, auch nicht Reinhard FEY, *Amos* und Jesaja. Abhängigkeit und Eigenständigkeit des Jesaja, 1963. Karl BUDDE, *Zu Text und Auslegung des Buches Amos (JBL* 43, 1924, S. 46-131; 44, 1925, S. 63-122) faßt (43, 1924, S. 121-125) *Amos* vi, 7 als eine gegen die «Vergnügungssucht der von keiner Sorge geplagten Staatsmänner» gerichtete Drohung auf, ohne die Möglichkeit, daß hier von einem Thiasos die Rede sei, auch nur zu erwähnen. FEY dagegen übersetzt *Amos* vi, 7b mit «und es ist aus mit dem Kultgelage der Hingeräkelten», sieht also in dem

Palmyra<sup>(9)</sup> und in Ugarit, indem jene für die ersten drei Jahrhunderte nach Chr., diese für das 14. und 13. Jahrhundert vor Chr. viele Belege für *mrzḥ* geliefert haben und, wie mit Sicherheit angenommen werden darf, noch weiter liefern werden. Kein Wunder, daß unter diesen Umständen wie alle neuen Belege für *mrzḥ* so insbesondere auch die in Ugarit zu Tage gekommenen alsbald auf ihre Ergiebigkeit für besseres Verständnis jener beiden Bibelstellen ausgewertet worden sind<sup>(10)</sup>. Aber man sollte die Frage, ob die ugaritischen Belege für *mrzḥ*, *mrz'*<sup>(11)</sup> und *marziḥu* wirklich ohne weiteres dem מַרְחָה von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 an die Seite gestellt werden dürfen<sup>(12)</sup>, nicht überbetonen, sondern ganz abgesehen von ihr eine die knapp zwei Jahrtausende 1400 vor bis 300 nach Chr. umfassende Übersicht über die Geschichte des altorientalisch-semitischen Thiasos zu schreiben versuchen. Hier soll aber nur von den in Ugarit zu Tage gekommenen Belegen für diese Institution die Rede sein, und das noch mit der Einschränkung, daß bloß ein kleiner Teil der mit ihnen gegebenen Fragen erörtert oder wenigstens berührt werden kann.

Die ugaritischen Belege für Thiasos kommen sowohl in akkadisch-silbenschriftlichen<sup>(13)</sup> als auch in ugaritisch-keilalphabetischen Texten vor, dort als *ma-ar-zi-ḥu* oder *mar-zi-u*, hier als *mrzḥ* oder — was freilich erst noch bewiesen werden muß — *mrz'*<sup>(14)</sup>. Zur ersten Gruppe gehören die Texte RŠ 14.16<sup>(15)</sup>, RŠ 15.88<sup>(16)</sup>, RŠ 15.70<sup>(17)</sup>

hier genannten מַרְחָה einen Thiasos. Das gilt auch von dem 1965 erschienenen Kommentar zu *Amos* von Samuel AMSLER, der *Amos* vi, 7b mit « et finie la confrérie des vauvés ! » wiedergibt und S. 219, Anm. 8 dem מַרְחָה dieses Verses und von *Jer* xvi, 5 das in der Umwelt des Alten Testaments bezeugte *mrzḥ* an die Seite stellt, während der ebenfalls 1965 herausgekommene Propheten-Kommentar von Emil KRAELING מַרְחָה מִיִּמְיָהוּ von *Amos* vi, 7 mit « the revelry of those who stretch themselves » und מַרְחָה מִיִּמְיָהוּ von *Jer* xvi, 5 mit « house of mourning » wiedergibt, also die Möglichkeit, das מַרְחָה dieser beiden Stellen auf die Institution des Thiasos zu beziehen, gar nicht einmal erwähnt. *Jer* xvi, 5-7 enthält eine von Jahwe an Jeremia ergangene Mahnung, kein Haus zu betreten, in dem sich ein Todesfall ereignet hat, um sich dort an den üblichen Kondolenz-Bezeugungen zu beteiligen, wie er — so fügt *Jer* xvi, 8-9 hinzu — auch jedes Haus, in dem frohe Feste gefeiert werden, meiden soll. Das letztere Verbot wird damit begründet, daß in Jerusalem ganz bald alle Fröhlichkeit aufhören werde, und das erstere mit der Ankündigung unterbaut, daß über das Volk eine furchtbare Katastrophe hereinbrechen werde, die den in ruhigen Zeiten üblichen Kondolenzbräuchen ein jähes Ende machen werde.

(9) Vgl. S. 187, Anm. 4.

(10) Vgl. S. 187, Anm. 4 und die im vorliegenden Aufsatz genannten Arbeiten über ugaritische Texte.

(11) Siehe unten S. 195.

(12) Auch W. RÖLLIG stellt in seinem Beitrag zur Festschrift Johannes Friedrich (S. 191, Anm. 23) auf S. 412 das מַרְחָה von *Amos* vi, 7 und *Jer* xvi, 5 den außeralttestamentlichen Belegen von *mrzḥ* ohne weiteres an die Seite.

(13) Für freundliche Beratung in assyriologischen Fragen und Nennung der dabei in Betracht kommenden Literatur sage ich auch an dieser Stelle den Herren Prof. Jean NOUGAYROL und Prof. Wolfram von SODEN aufrichtigen Dank.

(14) Siehe unten S. 195.

(15) Ch. VIROLLEAUD, RŠ 14.16, *Contrat en accadien* (*Syria* 28, 1951, S. 173-179).

(16) *PRU III*, S. 88. Taf. XX.

(17) *PRU III*, S. 130. Taf. XVII.



und RŠ 18.01<sup>(18)</sup>, RŠ 14.16, ein Mitglieder eines Thiasos (<sup>3b</sup>*amil<sup>m</sup> ma-ar-zi-ḫi*<sup>(19)</sup>) angehender Vertrag, ist leider so beschädigt, daß die nähere Art dieses Vertrages<sup>(20)</sup> unerkennbar bleibt. Die beiden ersten Zeilen, deren erste Hälfte fehlt, lassen sich zwar nach analogen Fällen als «<sup>1</sup>Von diesem Tage an<sup>2</sup>vor Zeugen» wiederherstellen, aber von der ersten Hälfte der dritten Zeile, deren zweite Hälfte (Z. 3b) eben im Wortlaut mitgeteilt worden ist, und von der ersten Hälfte der vierten Zeile gilt das leider nicht. So kann man nur vermuten, daß der Anfang von Z. 4 den am Schluß von Z. 3 genannten *marziḫu* näher bestimmt hat, etwa durch einen Gottes- oder durch einen Stadtnamen, wie uns denn solche Näherbestimmungen von Thiasoi gleich begegnen werden. So ist unserem Text über Art und Wesen des in ihm genannten Thiasos leider wenig zu entnehmen, aber die Tatsache, daß hier von einem unter großem Zeugenaufgebot mit Thiasosmitgliedern abgeschlossenen Vertrag die Rede ist, bezeugt die wirtschaftliche Bedeutung dieser Einrichtung.

Ähnliches gilt von Text RŠ 15.88<sup>(21)</sup>, der die Beurkundung einer von Niqmepa, Sohn Niqmadus, König von Ugarit, mit dem Hause der Mitglieder eines nicht näher bestimmten Thiasos (*bit amil<sup>m</sup> mar-za-i*) vorgenommenen Rechtshandlung darstellt. Hier wird also vorausgesetzt, daß die Mitglieder dieses Thiasos ein offenbar stattliches Haus besitzen, das man sich als eine Art kultisches Klubhaus wird vorstellen dürfen. Auch Text RŠ 15.70<sup>(22)</sup> hat es mit einer ein Thiasos-Haus angehenden Rechtshandlung zu tun, bietet nämlich das Protokoll einer vor Ammistamru, Sohn Niqmepas, König von Ugarit, mit dem Haus der Mitglieder des nach dem Gotte Schatrana<sup>(23)</sup> genannten

(18) PRU IV, S. 230. Taf. LXXVII.

(19) *amil<sup>m</sup>* ist hier wohl nicht Determinativ, sondern erstes Glied der constructus-Verbindung *amil<sup>m</sup> marziḫi*, die « Mitglieder des Thiasos » bedeutet, wie dasselbe von dem vor *marziḫi* in RŠ 15.88, RŠ 15.70 und RŠ 18.01 stehenden *amil<sup>m</sup>* gelten wird. *amil<sup>m</sup> marziḫi* entspricht dann dem auf der oben S. 189, Anm. 8 erwähnten palmyrenischen Weihinschrift und auf der unten S. 195, Anm. 33 genannten palmyrenischen Tessaera stehenden אַמִּיל מַרְזִיחִי « Die Mitglieder des Kultvereins ».

(20) Zu der schwer zu bestimmenden Art solcher Verträge und Rechtshandlungen vgl. Jean NOUGAYROL, *Propriété et faculté de disposer* (PRU III, 1955, S. 224); G. BOYER, *La place des textes d'Ugarit dans l'histoire de l'ancien droit oriental* (PRU III, 1955, S. 283-308) und auch Francis I. ANDERSEN, *The Socio-Juridical Background of the Naboth Incident* (JBL 85, 1966, S. 46-57).

(21) PRU III, S. 88. Taf. XX.

(22) PRU III, S. 130. Taf. XVII.

(23) Zum Gott Schatrana vgl. B. LANDSBERGER und Th. BAUER, *Zu den unveröffentlichten Geschichtsquellen der Zeit von Asarhaddon bis Nabonid* (ZA 37, 1927, S. 61-98), S. 73, Anm. 2; Ernst F. WEIDNER, *Die Feldzüge Šamši-Adads V gegen Babylonien* (Afo 9, 1933/34, S. 89-104), S. 99, Anm. 63a; Ders., *Der Gott Sataran* (Afo 16, 1952/53, S. 24); Knut TALLQVIST, *Akkadische Götterepitheta* (*Studia Orientalia edidit Societas Orientalis Fennicae* VII), 1938, S. 319; Ferris J. STEPHENS in *Babylonian Inscriptions in the Collection of James B. Nies, Yale University*. Vol. VIII ... by George Gottlob HACKMAN. With an Introduction by Ferry J. STEPHENS, 1958, S. 13; W. RÖLLIG, *El als Gottesbezeichnung im Phönizischen* (*Festschrift Johannes Friedrich*, 1959, S. 403-416), S. 412, Anm. 6; Ders., in H. DONNER-W. RÖLLIG, *Kanaanäische und*

Thiasos (*bit amil<sup>m</sup> mar-ze-i ša ša- at- ra- na*) vorgenommenen Rechtshandlung. Hier haben wir also ein eindrückliches Zeugnis dafür, daß der Thiasos einen Gott zum Patron hat. Aber Ähnliches wird auch sonst anzunehmen sein. Einen der Göttin 'Anat geweihten Thiasos scheint der leider stark beschädigte und daher nicht eindeutige Text RŠ 19.103<sup>(24)</sup> zu bezeugen, von dem sogleich die Rede sein wird. Sodann spiegelt sich in dem mythologischen Text RŠ 24.258<sup>(25)</sup>, der, wie noch darzulegen sein wird, dem obersten Gott, El, einen Thiasos (*mrzh*) zuschreibt, in dem er ausgiebig trinken kann, doch wohl die Tatsache wider, daß es in Ugarit einen diesem Gott geweihten Thiasos gegeben hat, der von unserem Mythos in die Götterwelt transponiert ist.

RŠ 18.01<sup>(26)</sup> stellt eine von Padiya, König des Stadtreiches Siyannu, gesiegelte Urkunde über die Teilung der an der Grenze der beiden Stadtstaaten Ari und Siyannu gelegenen und der hurritischen Ishtar eigenen Weinberge zwischen den Mitgliedern der Thiasoi von Ari und von Siyannu dar (*beri amil<sup>m</sup> mar-zi-i ša<sup>a</sup> ri-ù be-ri amil<sup>m</sup> mar-zi-i ša<sup>a</sup> siyani*). Ob man aus der Benennung dieser Weinberge nach der hurritischen Ishtar den Schluß ziehen darf, daß die Thiasoi von Ari und von Siyannu diese Göttin zur Patronin hatten, muß dahingestellt bleiben. Aber aufwerfen darf man die Frage jedenfalls. Im übrigen zeugt auch dieser Text von der wirtschaftlich-politischen Machtstellung der Thiasoi.

Der eben schon berührte keilalphabetische Text RŠ 19.103 weist in der zweiten seiner fragmentarisch erhaltenen sieben Zeilen [ ]<sup>s</sup>r šd kr[m] auf, was vielleicht ein Weinberg-Stück von bestimmter Größe bezeichnet. In den übrigen Zeilen ist *mrzh* erhalten oder mit Sicherheit zu ergänzen und dahinter 'n [ ]. Ist dieses 'n als Rest von 'nt, des Namens der Göttin 'Anat, zu verstehen, so wäre unsere Tafel wohl als ein Verzeichnis der dem 'Anat-Thiasos gehörigen oder zuzuweisenden Weinberge zu verstehen. Wir hätten hier dann wieder einen Fall der Zugehörigkeit eines Thiasos zu einer Gottheit und zugleich ein zu Text RŠ 18.01 passendes Zeugnis dafür, daß in den Thiasoi von Ugarit Wein eine große Rolle gespielt hat, wie davon nicht nur die gleich zu behandelnden mythologischen Texte zu sagen wissen, sondern ebenso die 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Jahrtausende jüngeren Belege für palmyrenische Thiasoi.

aramäische Inschriften II, 1964, S. 73; A. SJÖBERG, *Ein Selbstpreis des Königs Hammurabi von Babylon* (ZA 54, 1961, S. 51-70), S. 54, Anm. 1; DERS., *Beiträge zum sumerischen Wörterbuch* (Assyriological Studies 16, 1965, S. 63-70), S. 67-69; E. BERGMANN, *Untersuchungen zu syllabisch geschriebenen sumerischen Texten I* (ZA 56, 1964, S. 1-43), S. 40; Dietz Otto EDZARD, *Sataran* (Wörterbuch der Mythologie, hrsg. von H. W. Haussig, I, 1965, S. 119f.).

(24) PRI V, Nr. 32, S. 47.

(25) Siehe unten S. 193.

(26) PRU IV, S. 230. Taf. LXXVII.

Die beiden eben erwähnten mythologischen Texte aus Ugarit sind die 1961 zu Tage gekommene, ein Jahr später von Charles Vrololeaud in *CRAI* 1962, S. 111-113 beschriebene und 1969 in *Ugaritica* V, S. 545-551 mitgeteilte Tafel RS 24.258 und die schon 20 Jahre vorher von ihm in *Syria* 22, 1941, S. 1-30 veröffentlichten, 1963 von Andrée Herdner in ihrem *Corpus* auf S. 92-94, Fig. 63-66, Taf. XXXI gebrachten leider stark fragmentarischen Tafeln I Rp, II Rp und III Rp<sup>(27)</sup>. Der Text RŠ 24.258 erzählt, daß El die anderen Götter, 70 an Zahl, zu einem Gelage in sein Haus (*bth*) oder seinen Palast (*hklh*) eingeladen, mißmutig über irgend einen Vorgang sich in seinen Thiasos (*mrzḥh*) zurückgezogen (*l ytb b mrzḥh*)<sup>(28)</sup> und sich dort gründlich betrunken hat. Hier wird also ein Thiasos vorausgesetzt, der El gehört und ihn nicht nur zum Patron hat. Freilich wird dieser El eigene Thiasos eine Projektion des von einer menschlichen Gemeinschaft gebildeten, unter Els Patronat stehenden und gelegentlichen Ausschreitungen ausgesetzten Thiasos in die Götterwelt sein. Insofern darf dieser mythologische Text zur Rekonstruktion des im irdischen Ugarit herrschenden Thiasoswesens herangezogen werden.

Von Text RŠ 24.258 fällt nun, wie es scheint, auf die drei «Rephaim»-Tafeln I Rp, II Rp und III Rp, die so beschädigt sind, daß weder ihre Reihenfolge festgestellt werden kann noch sich bei den zwei Kolumnen, die von jeder dieser drei Tafeln erhalten sind, sagen läßt, ob sie zu ihren Vorder — oder zu ihren Rückseiten gehört haben, neues Licht. Daß diese Tafeln ähnlich wie RŠ 24.258 von einer an andere Götter — diesmal nicht wie dort an die 70 Hauptgötter, sondern an die *rp<sup>i</sup>m* und *lynm* genannten Untergötter — ergehenden Einladung handeln, ist deutlich, und weiter scheint auch das klar zu sein, daß diese Untergötter zunächst keine Lust zeigen, der Einladung zu folgen, daß sie ihr dann aber doch nachgekommen sind und in Els Haus (*bt*) oder Palast (*hkl*) gründlich getafelt haben. Jedenfalls spielen in III Rp Col. B Essen und Trinken eine sehr große Rolle. III Rp Col. A läßt El die Untergötter mit diesen Worten einladen: «<sup>3</sup>Geht in mein Haus, ihr Rapha'um, ihr Rapha'um, in mein Haus rufe ich <sup>4</sup>euch; ich lade euch ein, ihr Ilanijum, in meinen Palast» (<sup>3</sup>*lk bty r[r<sup>i</sup>m rp<sup>i</sup>m b(?)bty ṣḥ]<sup>4</sup>km<sup>i</sup> q<sup>r</sup>[<sup>5</sup>km<sup>i</sup> lny<sup>m</sup> bhkly]*), und ähnlich später: «<sup>6</sup>Geht in mein Haus, ihr Rapha'um, ihr Rapha'um, in mein Haus <sup>7</sup>rufe ich euch; ich lade euch ein, ihr Ilanijum, in <sup>10</sup>meinen Palast» (<sup>6</sup>*lk b[ty rp<sup>i</sup>m rp<sup>i</sup>m bty]<sup>7</sup>ṣḥkm<sup>i</sup> [q<sup>r</sup>km<sup>i</sup> lny<sup>m</sup> b]<sup>10</sup>hkly*).

<sup>(27)</sup> Zu den Rp-Texten vgl. auch Ch. VIROLLEAUD, *Les Rephaim dans les poèmes de Ras Shamra* (*CRAI* 1939, S. 638-639); Ders., *Les Rephaim* (*Revue des Études sémitiques — Babyloniaca*, 1940, S. 77-83); J. GRAY, *The Rephaim* (*PEQ* 81, 1948/49, S. 127-139); Ders., *Dtn and Rp<sup>i</sup>m in Ancient Ugarit* (*PEQ* 84, 1952/53, S. 39-42); André CAQUOT, *Les rep<sup>h</sup>aim ougaritiques* (*Syria* 37, 1960, S. 75-93). — Anton JIRKŮ, *Rapa'u, Der Fürst der Rapha'uma-Rephaim* (*ZAW* 77, 1965, S. 82-83).

<sup>(28)</sup> GORDON, *UTB*, S. 255. 483 will darnach VI AB, IV 4 zu *ṣḥ il ytb b[mrzḥh...]* ergänzen, sodaß wir hier einen weiteren Beleg für Els Thiasos hätten.

Etwa genau so lautet Els Einladung an die Untergötter in II Rp Col. A : <sup>1</sup>« Geht in mein Haus, <sup>2</sup>ihr Rapha'um, ihr Rapha'um, in mein Haus rufe ich euch, ich lade ein <sup>3</sup>euch, ihr Ilanijum, in meinen Palast » (<sup>1</sup>*lk bty* <sup>2</sup>[*rp<sup>i</sup>m rp<sup>i</sup>m b*]*ty* <sup>3</sup>[*ḥkm iqr<sup>s</sup> <sup>3</sup>[*km i<sup>i</sup>nym bh*]*kly*]) und <sup>9</sup>« Geht in mein Haus, ihr Rapha'um, <sup>10</sup>ihr Rapha'um, in mein Haus rufe ich euch; ich lade ein euch, <sup>11</sup>ihr Ilanijum, in meinen Palast (<sup>9</sup>*lk bty rp<sup>i</sup>m* <sup>10</sup>[*rp<sup>i</sup>m bty* <sup>11</sup>[*ḥkm iqr<sup>s</sup>km* <sup>11</sup>[*i<sup>i</sup>nym bhkl*]*y*]). Dabei geht dem das zweite Drittel der Zeile 1 ausmachenden *lk bty* in II Rp Col. A, Z. 1 ein etwa für 8 Buchstaben ausreichender freier Raum und dann *mrz'y* voraus, sodaß die Zeile so aussieht : [ ] *mrz'y lk bty*, während dem die zweite Hälfte von Z. 9 füllenden *lk bty rp<sup>i</sup>m* im letzten Drittel von Z. 8 *wy'n i<sup>i</sup>l* « Und es sagte El » und als erste Hälfte von Z. 9 eine mit *y* schließende Lücke vorangeht. Im Blick auf *wy'n i<sup>i</sup>l* am Ende von Z. 9 hat Virolleaud den Anfang von Z. 1 mit *wy'n i<sup>i</sup>l* ausgefüllt, umgekehrt von Z. 1 aus das allein stehende *y* von Z. 9 zu *mrz'y* ergänzt und das so gewonnene *i<sup>i</sup>l mrz'y* als Kompositum der Gottesbezeichnung *i<sup>i</sup>l* und des als eine gentiliciumsartige Näherbestimmung Els zu verstehenden *mrz'y* erklären wollen.*

Nun hat schon Andrée Herdner, *Corpus*, 1963, S. 94, Anm. 1 gegen die von Virolleaud vorgeschlagene Ergänzung der Zeilen 1 und 9 von II Rp Col. A das Bedenken geäußert, daß der in beiden Fällen zur Verfügung stehende Raum durch sie nicht gefüllt wird, nämlich gesagt : « il semble que le mot *-rz'y* ne fasse pas suite immédiatement à *i<sup>i</sup>l* mais qu'il manque entre ces deux vocables quatre ou cinq signes environ : en effet, au début de la l. 9, comme au début de toutes les autres, il y a place pour une huitaine de signes dans la lacune »<sup>(29)</sup>. Ist also die Verbindung *i<sup>i</sup>l mrz'y* jedenfalls aufzugeben und durch die Erkenntnis zu ersetzen, daß in Z. 1 und Z. 8-9<sup>(30)</sup>, *i<sup>i</sup>l* und *mrz'y* nicht zusammengehören, zwischen *i<sup>i</sup>l* und *mrz'y* vielmehr noch zwei oder drei Worte zu ergänzen sind, so legt die Tatsache, daß in der Umgebung dieser Verse einerseits mehrere Verben des Gehens oder des Einladens in Els Haus vorkommen und daß andererseits in ihr sich mehrfach das Suffix der ersten Person des Singulars *y* findet, die Annahme nahe, daß auch das *y* am Ende von *mrz'y* das Suffix der 1.

(29) Das nach diesen Worten gegen die Ergänzung von *-rz'y* zu *mrz'y* geäußerte und mit dem Einwand, der erste Buchstabe von *-rz'y*, der gewöhnlich als *m* aufgefaßt wird, sei unsicher, begründete Bedenken, wird wohl durch den gleich zu machenden Vorschlag, *mrz'y* als « mein Thiasos » zu verstehen, entkräftet werden.

(30) II Rp Col A. Z. 5 wird [ ] *rz'y* wohl ebenfalls zu *mrz'y* zu ergänzen sein. Aber die in der 1. Pers. sing. stehenden Verba von Z. 6. 7 <sup>7</sup>*ik* « ich gehe » und <sup>8</sup>*mjy* « ich komme » machen es wahrscheinlich, daß dem *mrz'y* von Z. 5 nicht wie dem von Z. 1 und von Z. 9 eine an die Untergötter gerichtete Aufforderung, sondern eine Aussage Els über die Anziehungskraft seines *mrz'y*, in das er sich jetzt begeben will, etwa *n'm* « angenehm » oder *tb* « gut » mit vorangeschicktem *wy'n* (<sup>1</sup>*l*) vorausgegangen ist, daß Z. 5 und die erste Hälfte von Z. 6 also vielleicht zu [<sup>5</sup>*wy'n* (<sup>1</sup>*l*) *tb m*]*rz'y* <sup>6</sup>*pnk yrp<sup>6</sup>[<sup>1</sup>m <sup>7</sup>qr<sup>7</sup>]*km* « Und er (El) erwiderte: Gut ist mein Thiasos. Jetzt, ihr Rapha'um, lade ich ein euch » zu ergänzen sind.*

Person des Singulars und daß nach dessen Abstrich übrig bleibende *mrz'* eine Parallele zu *bt* « Haus » und zu *hkl* « Palast », nämlich *mrz'* « Thiasos », darstelle, daß also zwischen  $\overset{i}{l}$  und *mrz'y* jedenfalls ein Verbum der Bewegung im pluralischen Imperativ oder des Einladens in der ersten Person singularis des Indikativ — *lk* « Geht ! », *mgy* « Kommt ! »,  $\overset{i}{s}tql$  « Begeht euch ! » oder  $\overset{i}{s}hkm$  « Ich rufe euch »,  $\overset{i}{q}r^{\alpha}km$  « Ich lade euch » — zu ergänzen ist, wie es denn bei der Genußfreudigkeit der in dem Repha'um-Epos auftretenden Akteure von vornherein anzunehmen ist, daß in ihm auch der Thiasos, die eigentliche Stätte der Lebensfreude, erwähnt wird. Es muß also im Ugaritischen neben *mrzḥ* auch die Form *mrz'* gegeben haben<sup>(31)</sup>, wie in den akkadisch-silbenschriftlichen Texten aus Ugarit *mar-zi-u* neben *ma-ar-zi-ḥu*<sup>(32)</sup> steht. Ch. Virolleaud ist in seiner oben S. 190 genannten Veröffentlichung von Text RŠ 14.16 dieser Erkenntnis ganz nahe gekommen, wenn er dort in Anm. 2 auf S. 176 zu dem in Z. 3 dieses Textes vorkommenden *ma-ar-zi-ḥi* bemerkt: « Il existe, à RŠ, un terme analogue, morphologiquement du moins, à *marziḥi*; c'est *mrz'y*, dans *Syria* xxii, 9 »<sup>(33)</sup>. Der Rapha'um-Mythus setzt nach alledem ebenso wie die oben S. 193 erwähnte Tafel RŠ 24.258 voraus, daß El in seinem Palast über einen Thiasos verfügt, in dem es gut zu essen und noch besser zu trinken gibt.

(31) Anders J. AISTLEITNER, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*, 21965 und C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook*, 1965. AISTLEITNER, der ugaritisches *mrzḥ* noch nicht berücksichtigen konnte, bemerkt S. 195 zu *mrz'y*: « Attribut e. Gottes. Vgl. die *amet<sup>pt</sup>marzai* in PRU III 15.88 (S. 88) u. 15.70 (S. 130). — II Rp, 1. 5 und 9:  $\overset{i}{l}$  9[*mrz'*]i », während GORDON auf S. 483 ein von der Wurzel *rzḥ* gebildetes *mrzḥ* und ein die Wurzel *rz'* aufweisendes *mrz'y* unterscheidet und zu dem ersten bemerkt: « *rzḥ*: *mrzḥ* (2032:1, 3-6). Cf. Heb. - Phoen. - Aram. מְרוּחַ: a kind of celebration or festivity. In the Talmud it is a banquet to cheer those who had been mourning the dead (JASTROW, *Dictionary* 840); something like an Irish 'wake'. In 'nt: pl. x: IV: 4 & RŠ 24.258: 15 (*gṯb b mrzḥh il*), 'Il's banquet seems to be in his *mrzḥ*, which would be בֵּית מְרוּחַ in Heb. (*Jer.* xvi, 5). *Jer.* xvi, 5 & *Amos* vi, 7 convey the impression that the Prophets disapproved of the מְרוּחַ as pagan », zu dem zweiten aber sagt: « *rz'*: ]m?rz'y (122:1), ]rz'y (122:5). Refers to a kind of personnel as also in bit *awil<sup>u</sup>mar-za-i* & *a-na awil<sup>u</sup>mar-za-i-ma* (PRU III, p. 234 [under *marza/e(h)u*): text 15.88: 4. 6: cf. 15.70: 4. 10) ».

(32) Vgl. André FINET, *L'Accadien des Lettres de Mari*, 1956, S. 17: « Les laryngales ne sont représentées dans l'écriture que par l'aspirée *ḥ*, entre deux voyelles différentes la graphie 'rompue' peut en signaler l'existence ».

(33) Hier — in *Syria* 22, 1941, S. 9 — bemerkt VIROLLEAUD: « Un nom de personne *Mrz'y* (dans le patron. *Bn-Mrz'y*) se rencontre d'ailleurs, une fois, dans RŠ 10.089 (fragment administratif inédit) rev. 12 ». André HERDNER, *Corpus*, bringt als Nr. 133 auf S. 223f. Taf. LXXI diesen Text RŠ 10.089, weist aber seiner Rückseite nur 8 Zeilen zu und bietet den Namen *Bn-Mrz'y* nicht. Der Name *mrz'y* müßte wohl « Thiasos-Diener » bedeuten, nicht etwa « Thiasos-Mitglied », wofür man nach dem Palmyrenischen *bn mrz'* erwarten sollte, vgl. *Recueil des Tessères de Palmyre*, 1955, Nr. 301, S. 42. Taf. XVII: בני מְרוּחַ, « Die Mitglieder des Kultvereins » und die oben S. 189, Ann. 8, genannte palmyrenische Weihinschrift mit מְרוּחַ [בני מְרוּחַ]. Im Akkadischen würde, wenn die oben S. 191, Ann. 19 ausgesprochene Vermutung richtig ist, dem *bn mrz'* « Thiasosmitglied » das *amil<sup>m</sup> marziḥi* « Thiasosmitglied » entsprechen.



## AN UGARITIC RITUAL AND GENESIS I, 1-5

Loren R. FISHER

It is with gratitude that I present this paper to Professor Schaeffer. I am thankful for his efforts during the past forty years to make the materials from Ugarit available for all of us. I am especially indebted to him for the opportunity which he gave me to study the texts of the twenty-fourth campaign<sup>(1)</sup>. Among those texts there is a very important liturgical text. This is text RS 24.260<sup>(2)</sup>. It is a very small text which is only inscribed on one side plus the lower edge<sup>(3)</sup>. The lines are numbered consecutively and the four dividing lines in the transliteration and translation also appear in the text.

<i>id ydbh mlk</i>	When the king sacrifices
<i>l uš [hr hl] mṭ</i>	to <i>Ušhara</i> <sup>(4)</sup> , the serpent <sup>(5)</sup> ,
<i>l bbt ilbt</i>	to <i>Bbt</i> <sup>(6)</sup> , the god of the temple.

(1) I worked on these materials in Paris from January through May, 1965. At that time I prepared a rather long paper for possible publication in *Ugaritica V*, where these texts are to be published by M. Charles VIROLLEAUD. However, my work continued to grow, and this paper represents an expanded edition of a small portion of the original paper. I am in the process of expanding all parts of that first attempt.

(2) This text is number 11 in VIROLLEAUD's chapter, *Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra* (XXIV<sup>e</sup> campagne, 1961) in *Ugaritica V*, ed. by Claude F. A. SCHAEFFER. In C. H. GORDON's, *Supplement to the Ugaritic Textbook*, p. 549, he explains that his numbers for these new texts are obtained by adding 600 to Virolleaud's numbers. Thus the number for this text would be 611.

(3) The last line could be counted as line 1 of the reverse.

(4) *Ušhara* is probably the same as *Išhara* which we see in the Akkadian documents from Ugarit. Notice in *PRU IV*, p. 137, where <sup>u</sup>*Iš-ḥa-ra* is listed with the *bēlūm ma-mi-ti*. In the *Alalakh Tablets* (by D. J. WISEMAN) this goddess appears in text 3:46, <sup>u</sup>*Iš-ḥa-ra*, and also in personal names like: *Abdi-Išhara* (270:20), *Ehli-Išhara*, and *Ummi-Išhara* (in fact *IŠTAR* may be used for *Išhara* in names such as *Ehli-<sup>u</sup>IŠTAR-ra*). Wiseman (p. 17) also mentions the fact that this name appears in Hurrian and Hittite texts. In Ugaritic we usually have the spelling *Ušhry*. For additional material see Michael C. ASTOUR, *Some New Divine Names from Ugarit*, in *JAOS*, Vol. 86, No. 3, July-Sept., 1966, p. 283.

(5) In *ḥlmṭ* we have Akkadian *ḥulmittu*, a kind of snake. This is very interesting in light of our discussion of *Qlh* (see below).

(6) Again see ASTOUR, *op. cit.*, p. 283. Virolleaud suggests equating *Bbt* with Baal on the basis of Text 613:11, *bbt b'l ugrt*, *bbt ilbt* could be compared to שָׁן-תִּי שָׁן in *Genesis xxxv, 7* (or see I. Samuel x. 3). *Bbt* should probably be related to Akkadian *bābtu* which would be some kind of a goddess of the gate.

<p>š l ḥlmṯ w tr l qlḥ w š ḥll ydm b qdš ilbt w tlḥm aṯt</p>	<p>A sheep<sup>(7)</sup> for the serpent and a dove for Qlḥ<sup>(8)</sup>. And a sheep (for) a ḥll ydm<sup>(9)</sup>, in the sanctuary of the god of the temple, and the wife<sup>(10)</sup> eats.</p>
<p>š l ilbt šlmm  kll yḥm bh</p>	<p>A sheep for the god of the temple (for) a communion sacrifice<sup>(11)</sup>, all eat from it,</p>
<p>w l bbt šqym š l u(š)ḥr ḥlmṯ</p>	<p>and for Bbt a drink-offering. A sheep for Ušḥara<sup>(12)</sup>, the serpent,</p>
<p>w tr l qlḥ ym aḥd</p>	<p>and a dove for Qlḥ. Day One<sup>(13)</sup></p>

(7) š is translated sheep but it is literally "a male of the flock (ram or he-goat)", as established by Baruch LEVINE, *Ugaritic Descriptive Rituals*, in *JCS*, Vol. XVII, No. 4, Dec. 1963, p. 108.

(8) Qlḥ is very difficult, but it may be related to the Egyptian *krh.t* which was a "Schutzgott" of a temple or king. See ANET, p. 442, "Behold the (guardian) serpent is taken from her hole". For this goddess see ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch*, 5th Band, p. 63. It is very interesting that in Egyptian the cobra (uraeus) determinative (or the snake) is used. Qlḥ is thus associated with Ušḥara, the serpent or perhaps with Bbt as a guardian of the temple.

(9) ḥll ydm : This is some kind of sacrifice. This is one of the common forms for listing sacrifices. See LEVINE, *op. cit.*, p. 107 and note that first the item is listed and then the type of sacrifice (*dqt šrp w šlmm*, "a female of the flock for the burnt offering and peace offering" or note *Lev. iv, 8* פֶּה הַזֶּבֶחַ הַשֵּׁנִי, "the bull for the sin offering"). The word for hands (*ydm*) is used in sacrificial terminology in the Hebrew Bible (*Deut. xii, 6*, "heave-offering of your hands" or *Exodus xxix, 33*, "to fill the hands" or "ordain") and ḥll probably means "to profane" This may be an offering for "defiled hands".

(10) aṯt is either "wife" or "woman" — therefore, either the wife of the king or some priestess.

(11) šlmm is a communion sacrifice. Note I *Kings ix, 25* where this term is used and also II *Sam. i, 18*, 19 and I *Chron. xvi, 3* where it mentions that "all" eat. There is a problem here or at least an alternative. It would be possible to take *šlmm kll* as an expression for a "whole-communion offering" and then translate *yḥm bh*, "he eats from it". The evidence for this translation could come from H. DONNER W. RÖLIG, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, Band I, Text 69, p. 15, where כָּלֵךְ לֶחֶם is a type of sacrifice (I want to thank Henri Cazelles for this reference). It is usually considered to be a "Ersatzopfer" or "substitute offering" (In G. A. COOKE, *A Text-Book of North-Semitic Inscriptions*, this text is no. 42, Marseilles). In Hebrew, כָּלֵךְ and לֶחֶם seem to mean "holocaust". For Hebrew עֹשֶׂה וְעֹשֶׂה "peace offering", see Roland de VAUX, *Ancient Israel*, p. 427, 453 and for the *shelem katil* see p. 439. It is tempting to move in this direction, but for the present I will translate *kll* as "all"

(12) The scribe forgot the š.

(13) I have translated this very literally. It, of course, means "the first day". Baruch LEVINE, *op. cit.*, p. 106, is concerned about the ordinal numbers in *UT* text 3 and 173. Perhaps they could refer to an exact day within a ritual of several days duration. In other words, even if a ritual begins on the 14th of the month, you could still speak about the seventh day of that ritual and you would not have to say the 20th of the month. In other words the 14th of a certain month could be *ym aḥd* of a certain ritual.



At this point I think that it would be instructive to see the structure of this text as compared to *Genesis* I, 1-5.

*Text RS 24.260*

I. *Circumstance* :

lines 1-3 :

When the king sacrifices to *Ušhara*, the serpent, to *Bbt*, the god of the temple.

II. *Action* :

lines 4-13 :

- a) A sheep for the serpent and a dove for *Qlh*.
- b) And a sheep (for) a *hll ydm*, in the sanctuary of the god of the temple, and the wife eats.
- c) A sheep for the god of the temple (for) a communion sacrifice, all eat from it,
- d) and for *Bbt* a drink offering.
- e) A sheep for *Ušhara*, the serpent, and a dove for *Qlh*.

III. *Time Clause* :

line 14 :

Day One

*Genesis* I, 1-5

I. *Circumstance* :

verses 1-2 :

When God began to create the heavens and the earth, ... (in verse 2 the situation is expanded).

II. *Action* :

verse 3-5a :

- a) And God said, "let there be light",
- b) and there was light.
- c) And God saw that the light was good,
- d) and God divided between the light and between the darkness.
- e) And God called the light day, and the darkness he called night.

III. *Time Clause* :

verse 5b :

And it was evening, and it was morning. Day One

It is obvious that the contents of these two texts are very different, and there are other differences as well<sup>(14)</sup>. However it is apparent that the basic structure is similar in each case. Both texts begin with a circumstantial clause. Now, there are several types of texts that begin with a circumstantial clause, but one of the most common types to exhibit this feature are ritual texts<sup>(15)</sup>. In the Ugaritic text there is no doubt

<sup>(14)</sup> e.g. a change in tense which will be discussed below and a longer time clause.

<sup>(15)</sup> A quick glance at the Akkadian and Hittite rituals in ANET, pages 331 to 361 certainly convinces one of this fact. This is especially true with reference to the Hittite material. In the Akkadian ritual, p. 341, text C, there is a very interesting ritual (note the relationship between temple and creation). In this text you have the circumstance for the ritual as well as a circumstance at the beginning of a creation composition which was used in the ritual.

that the text is ritual in type, and there is no doubt that the first clause is circumstantial. I am aware that the situation is more complicated for our *Genesis* text, but I see *Genesis* 1, 1 as a circumstantial clause with its expansion in verse 2. This does not mean that *Genesis* is necessarily a ritual text. In fact it is not a ritual text in its present and final form, but it does seem to be based on a ritual tradition (see below). Next, we have the action. In the Ugaritic text the action is described in the present tense (with nominal clauses or the *yqtI*)<sup>(16)</sup>. In addition there is a certain pattern or movement within this section. Apparently the king makes a sacrifice upon entering the temple, while he is in the temple, and upon leaving the temple. It is well known that the action report in *Genesis* also follows a pattern (the pattern does vary in some sections but not as much in the Septuagint tradition). However, our *Genesis* text uses a past-narrative style which is different from the Ugaritic text<sup>(17)</sup>, and this could mean that it is only based on a ritual tradition or at least it is a different kind of ritual tradition. The third section is the time clause. The parallel in this part is extremely important. Once again the *Genesis* text is somewhat different. Certainly *Genesis* 1, 5b is longer but the expression "Day One" is identical and this is not a common phrase. This calls for a detailed discussion.

I have used the literal and wooden translation "Day One" for *ym ahd* only to distinguish it from other phrases. Actually this is an example of the ordinal use of *ahd*. This is the "first" day of a series. *Genesis* 1, 5b is the only place in the Bible where this phrase is used in this way. Usually יום אחר is to be taken in a very general sense (somebody did something in one day)<sup>(18)</sup>. There is another use of this phrase in the Bible where the ordinal is meant but it is used in a very limited situation. This is the late calendar formula ביום אחר "in the first day" of the seventh month or

(16) In all of this discussion, I am very indebted to Baruch LEVINE's work in *JCS* which I have cited in note 7. In addition I will be using his *The Descriptive Tabernacle Texts of the Pentateuch*, in *JAOS*, Vol. 85, 1965, p. 307-318. He has been working with ritual texts. The type that he calls "descriptive" uses the *yqtI* formation. I have gained so much from Levine's work, and I hope that when I move into additional suggestions as to the type or *Gattung* of these texts the reader will understand that such suggestions may not be the direction that Levine would want to move. We will have to discuss this. Another article that is very important is Baruch A. LEVINE and William W. HALLO, *Offerings to the Temple Gates at Ur*, in *Hebrew Union College Annual*, Vol. 38, 1967, p. 17-58. This article is not only important for the material on descriptive rituals in general but also for information that might be helpful in discussing *Bbt* in our text.

(17) This difference between present and past will be discussed below. LEVINE in his *JAOS* paper also discusses the changes in tense.

(18) See *Genesis* xxvii, 2; xxxiii, 13; *Numbers* xi, 19; *I Samuel* ix, 15; xxvii, 1; *Isaiah* ix, 13; *Obadiah* I, 14; *Zachariah* xiv, 1; or *Ezra* 10, 17. The only case that can be taken as an ordinal is *Ezra* 10, 17 which is used in a calendar formula — see next note.

any other month<sup>(19)</sup>. Therefore, it would appear that the phrase in an ordinal sense is very rare, and it is unique as the closing element of a ritual text or any other text for that matter.

We know that in the Ugaritic texts many things are done in terms of seven, and there is ample evidence for seven day rituals<sup>(20)</sup>. At the least, we know that we have rituals that last more than one day. This is also the case in other places in the Ancient Near East, and certainly this is the case in the Bible (not only Tabernacles but others including Passover)<sup>(21)</sup>. Our Ugaritic text is undoubtedly a ritual text for the first day of a festival that lasted for several days. *ym ahd* refers to the "first day" of a series of days within a cultic ritual. This seems to be the case in part because of its position in our descriptive text. This is not a calendar form. It is quite clear that we have within the Bible and without many examples of rituals that are divided into sections by means of a time clause but structurally they are all different from the two texts which we are comparing.

In *Leviticus* xxiii, 35 where the Feast of Tabernacles is briefly described we have only ביום הראשון "in the first day". In *Numbers* xxix, 12-40 where the liturgy of Tabernacles is given in great detail, the author uses the fifteenth day of the month as the first day of the ritual, and then he gives the second day (xxix, 17), the third day (xxix, 20), and continues to give each day of the ritual. This is the same pattern as in *Numbers* vii, 12-83 where the dedication of the altar is described (again there is ביום הראשון). Now the time clause in these texts is not only different in vocabulary but it stands at the beginning of each section rather than at the end.

It is well known that in Sumerian ritual texts the sections are divided with a phrase like *GÚ.MIN.KAM*, "Section two" or "the second section"<sup>(22)</sup>. However, in Akkadian ritual calendars we are familiar with a phrase like *UD 3 KAM*, "the third day" which is followed by ritual instruction<sup>(23)</sup>. Again it is important to point out that in such texts the "time clause" is at the beginning.

The closest parallel to the *Leviticus-Numbers* form of the "time clause" is in a

(19) *Haggai* i, 1; *Ezra* x, 16; and *Nehemiah* viii, 2 *Ezra* x, 17 has this same formula but without the preposition. This can be explained because of the close relationship to verse 16.

(20) Epic journeys take seven days; it takes seven days to create Baal's temple (which is a microcosm); and rituals are of seven days in the *Aqht* text. I also think that text 3 in *UT* has a ritual of several days.

(21) *Leviticus* viii, 31-36 is very interesting in light of the seven-day ritual and also note the importance of the door.

(22) See Stephen LANGDON, *Babylonian Liturgies*, (Paris, 1913), text 197, p. 89 and P. Maurus WITZEL, *Tammuz-Liturgien, Analecta Orientalia* 10, p. 53 (for *UD 16 Kam* see p. 70).

(23) See Stephen LANGDON, *Babylonian Menologies, Schweich Lectures*, 1933, (London, 1935), p. 73 f. or Theo BAUER, *Akkadische Lesestücke* (Rome, P. I. B., 1953), p. 76 f.

Punic text. This text is from Carthage and the first column is badly broken<sup>(24)</sup>. However the second column (even though we do not have all of it) is very helpful. It begins with  $\text{יִם הָאַרְבְּעִי}$  "the fourth day" which is followed by ritual instructions (five lines). Then line 7 has  $\text{יִם הַחֲמִשִּׁי}$  "the fifth day". This fourth or third century B.C. text seems to have the time clause at the beginning of each section (though this could be debated) and therefore is similar to examples from *Leviticus* and *Numbers*. However, this text does not use the preposition  $\text{ב}$  as is the case in the biblical texts.

In Levine's work on ritual texts he uses three basic types : semipoetic, prescriptive, and descriptive. The last type is divided into two categories, namely, narrative and formulaic<sup>(25)</sup>. These two categories are traced back to Ancient Near Eastern descriptive rituals and archival records. Now, I do not wish to over-complicate the situation or try to make everything fit into some ideal pattern, but it appears that the ritual calendar also played an influential role in these matters. In other words, our Ugaritic text (text 11) is a descriptive text that is not influenced by descriptive texts within the form of a calendar. It simply describes the ritual by means of a circumstantial clause, an action report and a time clause. Here is a description of the first day of a longer ritual. On the other hand, those descriptions that are placed in a calendar form have the time clause first. Text 3 (from the older texts) and texts 12 and 13 (from the new texts, hence 612 and 613) are examples of the calendar form<sup>(26)</sup>. In *Genesis* I, 1 - II, 3 there is very little that is similar to the ritual calendars of *Leviticus*, *Numbers*, or any others of the Ancient Near East. The time clause is last and it is composed of the word for day plus the ordinal. Only in *Genesis* I, 31 do you have a time clause with the article which is like the Punic text (see above)<sup>(27)</sup>, and only in *Genesis* II, 2 is there a form like those in *Numbers*, namely,  $\text{בַּיּוֹם הַשְּׁבִיעִי}$ . Even here we do not really have a time clause but rather a discussion of the seventh day. Therefore the *Genesis* text basically agrees with our Ugaritic text as to the time clause and is to be distinguished from the material in *Leviticus* and *Numbers*. At this point we should note the extremely important paper by Paul Humbert, *La relation de Genèse I et du Psaume CIV avec la liturgie du Nouvel-An israélite*<sup>(28)</sup>. In discussing the "time clause"

(24) DONNER-RÖLLIG, *op. cit.*, text 76 and COOKE, *op. cit.*, text 44. Cooke thinks that this text describes a spring festival. Also, see LIDZBARSKI, *Handbuch der Nordsemitischen Epigraphik*, Taf. XIII.

(25) See note 16, above, for these references.

(26) Text 12 is a calendar for the month of Ḥiyar. For the study of these new ritual calendars it may be important to note E. L. HICKS, *A Sacrificial Calendar from Cos*, in *Journal of Hellenic Studies*, Vol. IX, 1888, pages 323 f.

(27) In *Genesis* II, 3 where also find this form but not in a time clause.

(28) This was originally published in the *Revue d'Histoire et de Philosophie*, Vol. XV, 1935, p. 1-27 but now has been reprinted in his *Opusculs d'un hébraïsant* (Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1958), p. 60-82.

in *Genesis* (or the "refrain" as she calls it), he pointed out that this formula is without analogy in the Priestly Code. He also asked (among others) the following question : *Si Gen. I constituait un morceau indépendant, ne prendrait-on pas tout naturellement ce refrain comme une formule liturgique ponctuant les actes successifs d'une cérémonie cultuelle ?* <sup>(29)</sup>.

Obviously he intends an affirmative answer and today we can say, yes. The direction of his thought is now confirmed, but at the same time it is natural that it would have to be modified.

In light of this study it would seem that we must re-open the question concerning the liturgical background of *Genesis* I. However, does this mean that those who have followed Humbert and have seen *Genesis* I as a liturgy of the New Year Festival have been correct in their views? S. H. Hooke quickly followed Humbert as did others <sup>(30)</sup>. Obviously, if *Genesis* I has a liturgical background it does not necessarily follow that it was used at the New Year. Even if we do say yes to a New Year *Sitz im Leben* this does not solve all the problems. How is the New Year Festival to be reconstructed <sup>(31)</sup>? Also, was the New Year in the fall (Tabernacles) or in the spring (Passover)? Actually we cannot at this stage follow these earlier suggestions. We must look to Canaan rather than directly to Babylon. In addition, *Genesis* I is not a liturgical text in its present form so we must be concerned about the history of this tradition. Perhaps Engnell may have been near the truth when he said that *Genesis* I was originally cultic, but now it is "de-culticized" and has "the character of an historical narrative". However he added, "in a form about which we know nothing" <sup>(32)</sup>. At least we can now say that we know something about this form.

It would seem that we should try to look at *Genesis* I in light of this new liturgical background. First, as we know there are eight works of God and nine words in *Genesis* I to II, 3. It is possible that this material was at some time put into a seven-day

<sup>(29)</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>(30)</sup> S. H. HOOKE, *The Origins of Early Semitic Ritual* (London, Oxford University Press, 1938), The Schweich Lectures, 1935, p. 21. Also see GEO WIDENGREN, "Early Hebrew Myths and Their Interpretation" in *Myth, Ritual and Kingship*, ed. by S. H. HOOKE, (Oxford, At the Clarendon Press, 1958), p. 175.

<sup>(31)</sup> I would not want to reconstruct it in the same way as Hooke, Mowinckel, or Johnson. See A. R. JOHNSON, Hebrew Conceptions of Kingship, in *Myth, Ritual and Kingship*, *op. cit.*, p. 221 and 235.

<sup>(32)</sup> I. ENGNELL, Knowledge and Life in the Creation Story, in *Supplements to Vetus Testamentum*, III, 1955, p. 105. Others have of course discussed the possible cultic background of *Genesis* I such as : B. S. CHILDS, *A Study of Myth in Gen., I-XI*, (Båle, Dissertation, 1955) and ALAN RICHARDSON, *Genesis I-XI* (London, SCM Press, 1953), p. 45. Gunnar ÖSTBORN even speaks about his view that *Genesis* I contains a narrative that is "pre-Israelite" and "Canaanite". See his *Cult and Canon* (Uppsala, A. B. Lundequistska Bokhandeln, 1950), p. 84.

ritual. At this stage the creative acts and words of God would be rehearsed during these seven days with a description and time clause (plus a circumstantial clause for the first day). Later, the works and words were moved into a six day pattern in order to emphasize the seventh day as a prototype for the sabbath. Perhaps the sixth day originally stopped at 1, 28 and the material in 1, 29-31 was used on the seventh day of the ritual. However when the seventh-day material was added to the material of the sixth day, then the sixth day's time clause had to be placed in 1, 31b (and it was changed from "a sixth day" to "the sixth day"). This caused difficulty in discussing the day of completion in 11, 2a which the *Septuagint* smoothed out. As it now stands we have no time clause for the seventh day but a discussion of it. 11, 2b-3 makes the seventh day very important, and could be considered as an addition to the preceding traditions. The next stage of this tradition results from placing this tradition in its present position as the first chapter of the primeval history. Here the emphasis is not so much on the sabbath as it is on the cosmos which must be established before one moves on to a story about man and the development of civilization. Here the days have lost all of their cultic significance, and we have a narrative that moves through these days — days which once signaled the close of each cult day. Levine discusses<sup>(32)</sup> the change that usually takes place when an author takes a description of a ritual and then writes a narrative about that ritual. You have a change from the present to the past tense. However, that is not the situation that confronts us in *Genesis* 1. Even though this would usually happen we have examples of a description of a ritual which includes a praise of God<sup>(33)</sup>. The praise is in the past if it narrates what God has done. Therefore we only have the hymnic sections used on each day of a creation ritual and the rest of the description is not extant. In fact, it may be that the circumstantial clause in *Genesis* 1, 1-2 belonged to the hymn rather than the ritual. At any rate, the cultic situation was strong enough not only to preserve this material but to stamp it with a special character that endured even after it was used to emphasize the sabbath and even at a later stage to form the primeval history.

The above discussion is one possible way of looking at this situation. If it is correct, at least in the suggestion that there was a ritual stage, what was the *Sitz im Leben* of such a ritual? This question cannot be answered at this time, but I think that the creation of the Baal type<sup>(34)</sup> and how it was used in the Hebrew Bible should

<sup>(32)</sup> See *ANET*, p. 341 or note the enthronement of Baal in 603 of the new texts. F. Brent Knutson and I are preparing a paper on this text.

<sup>(34)</sup> For this terminology see Loren R. Fisher, *Creation at Ugarit and in the Old Testament*, in *Vetus Testamentum*, Vol. XV, 1965.

guide our thinking. This would lead us to consider an Exodus-Creation celebration when Yahweh was enthroned as Creator-King<sup>(35)</sup>.

Finally, there are two more important matters to discuss. This analysis may mean that there is very little in *Genesis* I that is characteristic of the Priestly Code. In fact, such material may very well be confined to the removal of the seventh-day time clause and the addition in II, 2b-3. In addition, our work may indicate that such rituals move in the direction of myth. Ritual (in this case a seven-day ritual) may well provide the frame that results in the mythical narrative.

<sup>(35)</sup> This does not necessarily eliminate a consideration of the New Year. Again from 603 and 612 it may be possible to conclude that Baal's enthronement was in the spring — in the month of Ḫiyar.





## DER UNTERGANG DES HATTI-REICHES

Dr. Emil O. FORRER

Der Text KBo. XII, 38 des letzten Hatti-Königs Soppilulijamas unterscheidet sich von allen anderen Königstexten durch seine zweimalige ausführliche Aufzählung seiner Vorfahren, wobei der zweiten, ungewöhnlicherweise, ein Doppelstrich vorausgeht, der den Text zweiteilt. Dieser auffallende Umstand hat die Erklärer H. Otten <sup>(1)</sup>, Hans G. Güterbock <sup>(2)</sup> und Gerd Steiner <sup>(3)</sup>, deren Arbeiten mir Cl. Schaeffer dankenswerterweise zugänglich gemacht, zu verschiedenen Auffassungen geführt. Von ihnen weicht nun auch die meinige ab, weil ich die Erkennung der Stufenleiter, die sich in den Verschiedenheiten der Genealogien ausspricht, nämlich vom Feldherrn zum Mit-Grosskönig, und weiter zum souveränen Kaiser, für wesentlich für das Verständnis dieses Textes halte, den ich als Rede des Kaisers Soppilulijamas angesichts des von ihm beendeten Bildes seines Vaters Todḫalijas IV. an die in der wiedererbauten Burg von Hattosas versammelten Grossen des Reiches auffasse.

Unter Berücksichtigung auch derjenigen Worte von ihr, die bisher von Niemandem verwertet worden sind, und des Textes VAT. 13012 stellt sich mir die Reihenfolge der Ereignisse folgendermassen dar :

1.) Arnuvandas hatte noch als Mitkönig seines Vaters Todḫalijas IV. in einem der allerletzten Jahre von Diesem beschlossen, eine Statue seines Vaters zu machen und in dem wiederherzustellenden Hegur-kajamanu, wohl der Burg von Boghazköi, aufzustellen, und hat diese Arbeiten vielleicht auch angefangen.

2.) Als aber sein Vater Todḫalijas IV. « [sta]rb (IV 1), [geschah] (IV 3) [von der Hand eines] Anderen (nämlich eines Anderen als Soppilulijamas) [nichts] (IV 2) dafür » (*an-da* IV 3), d.h. es geschah nichts dafür von Seiten des Arnuvandas, der nunmehr « Sonne », Tabarna und Souverän (*Ur-Sag*), d.h. Kaiser wurde.

<sup>(1)</sup> *MDOG* 94, 1963 . 1 ff.

<sup>(2)</sup> *Journal of Near Eastern Studies*, April 1967, vol. 26, 2.

<sup>(3)</sup> *Kadmos*, 1962, 130 ff.

3.) Während der Zeit, wo Arnuvandas Kaiser war, hat Soppilulijamas, sein jüngerer Bruder, als Feldherr bezw. als Admiral, aber noch nicht als Mitkönig, den ersten Feldzug nach Alasija mit gutem Erfolg unternommen (I 1-9).

4.) Der Tribut von Alasija wurde — nach der 1. Person zu schliessen, vom siegreichen Soppilulijamas — « für die Sonnengöttin von Arinna und den Tabarna-Grosskönig », d.h. den Kaiser, nämlich seinen Bruder Arnuvandas, « als den Priester der Sonnengöttin von Arinna » (I 11-12), sowie für die Wettergötter von Zippalanda, Hatti-Stadt und Nerigga bestimmt (I 15-20), die übrigens als Söhne der Sonnengöttin gelten, weshalb ihre Priester Königssöhne zu sein pflegen. Zwei von diesen drei Königssöhnen waren vermutlich Soppilulijamas und der Sohn Todhalijas (V.) des Arnuvandas.

5.) Der Königssohn und Feldmarschall Todhalijas (V.), welcher Mitregent, aber noch nicht Mit-Grosskönig des Arnuvandas war and daher öfters neben Diesem und dessen Frau Ašmu-Nikal im Titel von Vereidigungen und Schenkungen, also nur in der Innenpolitik erscheint, starb vorzeitig.

6.) Nach VAT. 13012 II 7-9 hinterliess Kaiser Arnuvandas keine Nachkommen-schaft und auch keine schwangere Frau. Es war auch kein Sohn mehr zu erwarten, sei es weil seine Frau krank oder bereits tot war, sei es dass er selbst schon zu alt war. Angesichts dieser Lage der Dinge und da sich sein jüngerer Bruder Soppilulijamas als Feldherr ausgezeichnet hatte, bestimmte Arnuvandas : « Weil [mir kein Sohn mehr] geboren wird (II 2), [soll Soppilulijamas (mitregierender) Grosskönig sein, soll] geehrt, gefürchtet [werden] » (II 3). Soppilulijamas wurde also Mitkönig des Arnuvandas. Da keine Inschrift (mir wenigstens) bekannt ist, die ihn als Mitkönig von Arnuvandas nennt, ist diese Beförderung wahrscheinlich kurz vor dem Tode des Arnuvandas erfolgt.

7.) Der Alasija-Text des Soppilulijamas ist die Rede zur Einweihung der Statue seines Vaters Todhalijas IV. und des wiederaufgebauten Turms, der Burg oder Citadelle Hekur-kajamanu « der Beständige Turm », der schon zur Zeit des Morsilis und des Hattosilis in Bo. 487 I 22, 25 (KUB. XXI 33) erwähnt wird. Er hält diese Einweihungsrede dortselbst vor den versammelten Grossen des Reiches, und auf die Statue zeigend sagt er : « Aber *dies* Bild meines Vaters, welches ja [mein Bruder Arnuvandas für die Seele] des Todhalijas nicht fertig gemacht hatte, ich, Soppilulijamas, habe es als Grosskönig, König des Hatti-Landes, Sohn des Grosskönigs Todhalijas, Enkel des Grosskönigs Hattosilis und Urenkel des Grosskönigs Morsilis (weiter oder fertig) gemacht » (II 4-10). — Das ist also seine erste Tat als Mitkönig des Arnuvandas, wahrscheinlich kurz vor dessen Tod.

8.) « Wie mein Vater Todhalijas ein wahrer König war, so habe ich ebenso wahre Mannestaten darauf geschrieben, nichts verändert und nichts weggelassen » (II 11-16).

9.) « Die Burg habe ich (weiter) gebaut » (II 17). « Die Statue habe ich (fertig) gemacht (II 18), und sie in die Burg hingebracht (II 18-19), sie aufgestellt (und eingeweiht (?) » (II 20-21).

10.) Als sein Bruder Arnuvandas, wahrscheinlich sehr bald danach starb, was er mit Stillschweigen übergeht, wurde Soppilulijamas « Sonne, Tabarna » d.h. Kaiser, und damit « Souverän » (*Ur-Sag*) (II 22-24), weshalb er hier in dieser genealogischen Aufzählung — im Gegensatz zur vorhergehenden — auch seinem Vater Todhalijas und seinem Grossvater Hattosilis den Titel « Souverän » gibt.

11.) Was er weiter in II 27 von seinem Vater erzählt, bleibt unerkennbar. Das Wort « mein Vater » in III 1 spricht dafür, dass von II 27 bis III 1 von seinem Vater Todhalijas die Rede ist. Da aber im selben Abschnitt wie III 1 der zweite Feldzug gegen Alasija beginnt, muss das über seinen Vater Todhalijas erzählte in unmittelbarem Zusammenhang mit Alasija gestanden haben. Was sein Vater von III 1 an getan, nicht getan oder erlitten hat, scheint im Gegensatz gestanden zu haben zu dem, was Soppilulijamas getan hat, nämlich *u-ug : ti-es-sa-is-[ki-nu-un]* « ich machte mobil » (vergleiche VAT. 7421 IV 20, 22), wozu sich Todhalijas noch nicht hatte entschliessen können, obwohl er anscheinend allen Grund dazu gehabt hätte. Anders als sein Vater begnügte er sich vielleicht nicht mit leeren Protesten gegen den König von Alasija, von dem er vermutlich beleidigt worden war, sondern machte mobil und überschritt das Meer. « Da stellten sich mir die Schiffe des Landes Alasija inmitten des Meeres dreimal zur Schlacht. Ich rammte (?) sie. Die Schiffe aber nahm ich weg und zündete sie dann inmitten des Meeres an » (III 5-9). « Als ich aber am Strande anlangte, kam mir das Feindesheer des Landes Alasija geschlossen zur Schlacht. Ich [besiegte es] in einer Schlacht. Da [sandte] mir ..... [seinen Sohn] entgegen » (III 10-16). — « ..... die Truppen ..... Da [sandte ich] ..... den ..... nach Hat[osias]. » (III 17-20).

12.) Vom Feldzug gegen Alasija zurückgekehrt, « baute ich, der Grosskönig Soppilulijamas, *diese* Burg », wo diese Rede an die Grossen stattfindet, und « an der (seit dem Tode meines Vaters Todhalijas) von keinem Anderen (d.h. Arnuvandas) etwas getan worden war, (zu Ende) » (IV 1-4). « Der Statue meines Vaters, die ich errichtet und geweiht hatte, gab ich (als dem Herrn der Burg) 70 Ortschaften zur Erhaltung » (IV 5-8).

13.) Da nur der Reichstag das Recht hat, den Status eines Landesteils zu ändern, fordert er alle diejenigen Grossen, die noch den Todhalijas IV. gekannt haben, dazu

auf, dass sie Demjenigen, der in Zukunft etwas davon wegnehmen oder es in ein Lebensverhältnis bringen, d.h. mit Abgaben belasten will, Widerstand leisten sollen (IV 9-14, Ende).

Hiermit ist die Einweihungsrede des Soppilulijamas an die in der Burg versammelten Grossen des Reiches zu Ende.

Wesentlich für das Verständnis des Ganzen ist also die Erkennung der Stufenleiter : Feldherr, Mit-Grosskönig, Kaiser. Vermutlich ist Todhalijas vom König von Alasija beleidigt worden, weshalb Soppilulijamas — vielleicht um seinen Angriff zu rechtfertigen — sich als Rächer für diese Beleidigung aufspielt, und mit der Eroberung von Alasija seinem Vater Genugtuung verschafft.

Nach der « Tafel der Vergehen des Madduvattas » (Zeile 182-186) hat Madduvattas gesagt : « Als f[rüher Attar]sijas (gleich Akrisios und Atreus von Griechenland) und der Mann von B[iggaja] (welcher Spekeia, die östliche Nordküste von Alasija, besitzt) das Land Alasija öfters plünderten, habe auch ich (Madduvattas) es öfters geplündert; aber der Vater der Sonne (unzweifelhaft Todhalijas IV.) hat mir nirgendwie befohlen, und auch die Sonne hat mir nirgendwie befohlen : « Das Land Alasija ist mein, lasse es also in Ruhe ». Und wenn jetzt (nachdem Soppilulijamas als Feldherr des Königs Arnundas Alasija erobert hat) die Sonne die Beuteleute von Alasija zurückverlangt hat, gebe ich sie ihm dann zurück ? ». — Arnundas, der Verfasser dieser Anklageschrift, sagt dazu : « Nun, weil Attarsijas und der Biggaja-Mann im Verhältnis zur Sonne Souveräne sind (*ku-ri-e-va-ni-es*, *κόιρανοι*), Madduvattas aber ein Untergebener der Sonne, ... ». Madduvattas hat also an der Eroberung von Alasija durch Soppilulijamas als Untergebener des Hatti-Königs teilgenommen und durfte daher nicht selbst über die Beute verfügen.

Das steht im vorletzten Abschnitt der ersten Madduvattas-Tafel, die die grösste und wortreichste Tafel der Boghazköi-Texte ist. Von der zweiten Tafel der Anklageschrift ist nichts erhalten. Ihre Ereignisse müssen in die restliche Zeit der Alleinherrschaft des Arnundas und in die des Mitkönigtums des Soppilulijamas fallen; denn der Text gibt keinen Anhalt dafür, dass Soppilulijamas die immer wieder erwähnte « Sonne » sein könne.

Aus der Anklageschrift geht deutlich hervor, dass Madduvattas auf verschiedene Weise immer mehr Teile des Hatti-Reiches an sich gerissen hat, sich ein eigenes Reich schaffen wollte, den Verkehr mit dem übrigen Hatti-Reiche unterband, mehrfach hattische Generäle durch Verrat hinterging, ja sogar die Leute von Pitassa (im kili-kischen Taurus) aufforderte : « Verwüstet das Hatti-Land », was sie denn auch taten. Die Anklageschrift wäre wohl nicht zustande gekommen, wenn ihr nicht ein noch

ernsterer Konflikt vorausgegangen und Madduvattas dabei dem Hatti-König in die Hände gefallen wäre. Er mag zum Tode verurteilt worden sein.

Das von ihm zwischen dem Hatti-Lande, Assuva (< \*Assiva, Asia) und Ahhijavaa (Griechenland mit Teilen der kleinasiatischen Westküste) geschaffene unabhängige Reich, das Süd-Kleinasien von Ost-Kilikien bis nach Karien umfasste und eine Erneuerung und Erweiterung von Gross-Arzaova des SUM-AN-KAL zur Zeit des Soppiliumas und Morsilis, und des Kupanta-AN-KAL zur Zeit des Hattosilis und Todhalijas war, ist bald danach zerbrochen, obwohl es, wie ich glaube, einen neuen Führer in dem in der Madduvattas-Anklageschrift (Zeile 172) genannten *Muksus* gefunden hat. Suidas und das Fragment 24 des Nikolaos von Damascus, das die älteste Geschichte von Lydien beschreibt und ein Auszug aus den verlorenen Lydiaka des alten lydischen Geschichtsschreibers Xanthos ist, nennen den selben Moxos einen Lyder, welchen Athenaeus (VIII, 346, d) nach demselben Xanthus als Mopsos (mit p statt k) kennt.

Hier in El Salvador, Centroamerica, ist der Lautwechsel von b oder p vor Konsonant zu k vollständig durchgeführt, sodass die Salvadorenier *asectar* sagen und oft auch schreiben für *acceptar*, *acoluto* für *absoluto*, *acurdo* für *absurdo*, *claxura* für daneben vorkommendes *clapsura* für *clausura* und in unzähligen anderen Worten; um Alles bestimmt richtig zu machen, hat sogar ein Seminarist im Examen *incepto* für *insecto* « Insekt » geschrieben, und die Schreibung *abto* fand ich für *acto* « Handlung » mehrfach in Urkunden des XVIII. Jahrhunderts.

Derselbe Lautwandel liegt in Mopsos : Moxos vor, welcher Name auf einer Vase Maophsos geschrieben wird, nach Hesychius in Pape's Wörterbuch der griechischen Eigennamen 1911 : 955 « blödsichtig » bedeutet, und eine Bildung ist wie  $\nu\acute{\omega}\psi$  « schwachsichtig »,  $\acute{\alpha}\sigma\psi$ ,  $\kappa\nu\acute{\omega}\psi$  und  $\mu\acute{\omega}\psi$  « blinzelnd, kurzsichtig ».

Den Griechen ist Mopsos ein Seher, Sohn der Seherin Manto, die ihrerseits Tochter des bekannten Sehers Tiresias von Theben war und ausser Mopsos die Tochter Pamphyle hatte, nach welcher angeblich Pamphylien heisst (Stephanus Byzantius s.v.). Nach der ungenauen Angabe von Mela (I, 17) hat Manto « vor den über die Thebaner siegreichen Epigonen fliehend », das Heiligtum des Apollo von Klaros, und ihr Sohn Mopsos die nahebei gelegene Stadt Kolophon an der Westküste Kleinasiens gegründet. Pausanias beschreibt den Hergang der Ereignisse wesentlich genauer und richtiger im Buche VII, 3:1-2 und sehr verkürzt in IX, 33:2 folgendermassen :

« Die Kolophonier schreiben dem Tempel und Orakel in Klaros das höchste Alter zu und behaupten, es seien schon zu der Zeit, als die Karer noch ihr Land besaßen, die ersten Hellenen dahin gekommen, nämlich Rhakios mit Kretern und anderem Volke, das sich an ihn anschloss. Diese setzten sich in den Besitz des Küstenlandes

und beherrschten die See, während das innere Land noch grösstenteils von Karern bewohnt wurde. Nach der Einnahme Thebens nun durch die Argiver und Thersander, des Polyneikes Sohn, wurde nebst anderen Gefangenen auch Manto dem Apollo in Delphi geschenkt, während Tiresias unterwegs im Gebiet von Haliartos (an der Telphusa-Quelle, neben der sein Grab liegt, nach Pausanias IX, 33) gestorben war. Diese (die Gefangenen einschliesslich Manto) wurden von dem Gotte zur Gründung einer Kolonie ausgesandt und setzten nach Asien über; als sie bei Klaros ankamen, rückten ihnen die Kreter bewaffnet entgegen und führten sie vor den Rhakios. Als aber Dieser die Manto über die Verhältnisse dieser Leute und über den Grund ihrer Auswanderung gehört hatte, nahm er die Manto zur Frau und ihre Begleiter unter die Bürgerschaft auf. Der Sohn des Rhakios und der Manto sodann, Mopsos, warf die Karer vollends aus dem Lande hinaus. Die Ionier endlich vereinigten sich mit den in Kolophon befindlichen Hellenen zu einem Staate mit gleichen beiderseitigen Rechten. Die Königswürde erhielten die ionischen Führer Damasichthon und Promethos, des Kodros Söhne. Promethos erschlug später seinen Bruder Damasichthon und flüchtete sich nach Naxos, wo er starb. Seinen Leichnam aber liessen die Söhne des Damasichthon in die Heimat zurückbringen, wo sein Grabhügel auf dem Platze Polyteichides (von Kolophon) steht. »

Bei Pausanias ist also keine Rede davon, dass Manto das Orakel von Klaros, und Mopsos die Stadt Kolophon gegründet habe; vielmehr wird Rhakios der Manto das Priestertum in Klaros übergeben haben, und Mopsos ist überhaupt erst in dem schon bestehenden Kolophon geboren und hat, erst als er erwachsen war, die Karier ganz aus dieser Gegend verdrängt, also als Manto rund vierzig Jahre alt war, 20 bis 30 Jahre nach der Eroberung von Theben, die dem Attarsijas/Attarissijas/Akrisios/Atreus das Grosskönigtum über Griechenland einbrachte. Diese Zeitspanne fällt also mit der nach der Chronik des Eusebius (J. Karst S. 84) 31-jährigen Regierung des Akrisios zusammen. Hiernach zu urteilen fiel die Vertreibung der Karier aus dem Hinterland von Kolophon in die letzten zehn Jahre des Attarsijas von Ahhijavaa und damit wohl nicht mehr in die Regierung des Hatti-Königs Todhalijas, sondern in die seines Sohnes Arnvandadas. Die ersten Mannestaten des Mopsos geschahen also später als der grosse Sieg des Todhalijas über Assuva.

Todhalijas erzählt darüber in seinen Feldzugsberichten (VAT. 7431 + Bo. 2338. II, 36-39, III, 1-8), dass er nach seinem grossen Sieg über die zweiundzwanzig namentlich aufgezählten Gaue von Assuva (siehe ihre Namen auf der Landkarte) den SUM-ANKAL, Kuggullis und [Mal]azitis, den Schwiegersohn des erstgenannten mit Söhnen und Enkeln auf achtzig Wagen nach der Hatti-Stadt Hattosas brachte. Den SUM-ANKAL und den Ma[lazitis] gab er dem « Wettergott des Kaufpreises » als Kaufpreis,

den Kukkulis aber nahm er in Knechtschaft und entliess ihn nach Assuva. Aber Kukkulis — ein Name, der stets auch Guggulis gelesen werden kann und wohl von Gugu, Gyges, Gog abgeleitet ist — fiel ab. Jedoch kam sein Plan rechtzeitig heraus, sodass man den Kukkulis tötete. Damals muss sein Schwager Malazitis als Lehensmann des Hatti-Königs in Assuva eingesetzt worden und dem Hatti-König treu geblieben sein.

Den Namen Malazitis hatte wahrscheinlich schon der Grossvater seiner Frau geführt; denn Morsilis erzählt im zweiten Jahr, 1320 (so!) v.C. seiner Annalen (E. Forrer : Die Boghazköi-Texte in Umschrift 51 A I, 25), dass der König Ohha-zitis von (Gross-)Arzaova, das die Südküste Kleinasiens umfasste, des Land Millavanda (Milyas nordöstlich von Lykien) dazu verführte, gegen den König von Ahhijavaa, damals noch der Dynastie von Orchomenos, Krieg zu führen. Da Morsilis mit dem König von Ahhijavaa, damals wohl noch Antaravas/Andreas, verbündet war, und solche Bündnis-Verträge vorsahen, dass, wenn sich ein Land empört, der Verbündete, wenn er das empörte Land unterwirft, die Beute behalten darf, aber das Land selbst dem Eigentümer zurückgeben muss, sandte Morsilis, dessen Heerführer schneller da sein konnten als der König von Ahhijavaa, den Malazitis und den Gullas, die Millavanda unterwarfen und alle Beute wegführten. Diese beiden Heerführer müssen die nächsten hattischen Nachbarn gewesen sein, und das war teils das Land Assuva, teils das Land des Gullas. Dies Ereignis beweist, dass Millavanda ein vom Hatti-König anerkanntes Gebiet des Königs von Ahhijavaa war. Hierfür passt Miletos/Milatos/Millatos — auf den ersten Blick — besser als Milyas, besonders weil für Millavanda auch die Schreibung Milavata vorkommt. Auch in diesem Falle wäre Assuva der Nachbar, und Malazitis wäre König von Assuva oder des lydischen Teils davon.

Die Chronik des Eusebius setzt die Gründung von Milet in das Jahr 1297 vor Chr., d.h. in das letzte Jahr des Hatti-Königs Morsilis; aber wahrscheinlicher ist sie erst unter König Attarsijas von Ahhijavaa erfolgt, wie die dort gemachten spätmykenischen Funde nahelegen, also 70-80 Jahre später, zur Zeit der Dynastie von Mykene, während der Besitz des Ahhijavaa-Königs von Millavanda im 2. Jahre des Morsilis unzweifelhaft der minyischen bzw. proto-achaeischen Dynastie von Orchomenos angehört, also spätestens schon zur Zeit des Soppiluliumas von König Antaravas/Andreas oder seinem Vorgänger Akagamunas erworben worden sein muss, am ehesten im Zusammenwirken mit dem Hatti-König zur Unterwerfung von Arzaova. Der Wechsel der Dynastie, von Orchomenos nach Mykene, wird, dem Arzaova-König die Gelegenheit gegeben haben, Millavanda von der Fremdherrschaft zu befreien, sodass Attarsijas ein zweites Millavanda in Milet gründete.

Aber eine Geographie des Hatti-Reiches, die allen Angaben gerecht wird, lässt sich — nach meiner Meinung — nur dann zustande bringen, wenn Millavanda das Gebiet der Milyer ist und die Stadt Millavanda, die dem König von Ahhijavaa gehörte, am Meer lag. Tatsächlich besteht Stephanus Byzantius (s.v. Olbia) darauf, dass die Hafenstadt Olbia, die im Nodwest-Winkel des Busens von Adalia liegt, nicht, wie Philon angibt, ein Ort Pamphyliens sei, sondern des Landes der Solymen und auch nicht Olbia, sondern Olba heiße. «Solymen» gilt aber den Alten (Herodot I, 173. — Strabo XIV, 666. — Plinius I, 27:25, 32:42) als früherer Name der Milyer. Ja, die Tatsache, dass das Gebirge über der Ost-Küste von Lykien «Solyma-Berge» heisst (Strabo XIV, 666), beweist, dass die Ost-Küste Solymen-Gebiet war, bevor Phaselis und andere Orte von Griechen angelegt worden sind. Diese steile Ost-Küste wird dem König von Ahhijavaa zuerst in die Hände gefallen sein und das Hinterland für die ursprüngliche Stadt Millavanda gebildet haben, die später den Namen Olba, dann Olbia erhalten hat. Die Milyer haben sich, nach ihrem Verlust an die Pamphylier, eine neue Hauptstadt Milyas im Binnenlande gebaut. Strabo (XIV, 666) nennt Olbia «eine grosse Festung», und sie ist die einzige Festung, die er in Lykien und Pamphylien erwähnt. Wer die dazu nötige Bibliothek zur Verfügung hat, sollte nachforschen, ob sie jemals von einem Reisenden untersucht worden ist; und wer Gelegenheit dazu hat, sollte sie und ihre Umgebung schleunigst auf mykenische Reste hin untersuchen. Denn wenn sich diese «grosse Festung» als vormykenische Festung erwiese, wäre ein wichtiger Eckstein für die Geschichte gewonnen. Sie müsste der Zeit von rund 1350 bis etwa 1230 v.C. angehören.

Assuva war ursprünglich wohl eine Confoederation gewesen wie die Gasgäer, Isuwa, Ismerigga und mehrere andere Bundesstaaten des Hatti-Reiches. Deshalb wurde die straffere monarchische Organisation, welche Malazitis, durch die Notwendigkeiten seiner Zeit gezwungen, eingeführt hat, als Tyrannis empfunden. Mopsos, der als Nachfolger seines Vaters Rhakios anfangs nicht mehr als der Gaufürst von Kolophon gewesen war, ist offenbar der Wortführer der Foederalisten gewesen und nach der Beseitigung der Tyrannis des Malazitis/[Mälās]/Mélēs der Führer oder Feldherr des Staatenbundes von Assuva geworden.

Das wissen wir durch das Fragment 24 des Nikolaos Damascius (Carolus Müller: *Historici Graeci Minores* III, 371), das ein Auszug aus der alten lydischen Geschichte des Xanthos ist und folgendermassen lautet:

«Weil der Lyder Moxos, nachdem er viele und schöne Taten vollbracht hatte, auch den Mélēs der Tyrannis beraubte, riet er den Lydern, den Göttern den Zehnten abzugeben, wie er gelobt hatte. Diese gehorchten ihm, zählten die Besitztümer, erhoben den Zehnten und opferten ihn. Danach erfasste eine sehr grosse Dürre



Lydien, und die Menschen nahmen ihre Zuflucht zu einem Orakel. ... Dieser Mann soll viele Feldzüge gemacht haben, und sein Ruhm war sehr gross unter den Lydern wegen seines Mannesmutes und seiner Gerechtigkeit. Nachdem er dies vollbracht hatte, unternahm er zum zweiten Male einen Feldzug gegen die (Stadt) Krabos, und nachdem er sie lange Zeit belagert hatte, nahm er sie ein und zerstörte sie; die Menschen aber führte er an den nahegelegenen See und versenkte sie als Gottlose».

Den Mēlēs, dessen Tyrannis Moxos beseitigt hat, kennen wir aus den Boghazköi-Texten mit seinem unabgekürzten Namen als den obigen Malazitis. Da *zitis* (luvisch) «Mann» bedeutet, ist dies ein häufigeres Element von Personennamen, und der erste Teil des Namens ist für die Bedeutung wesentlicher, und wird daher zur Abkürzung benutzt.

Man sollte meinen, dass die Vertreibung des Mēlēs aus der Tyrannis, wenn er gleich Malazitis, dem Lehensmanne des Hatti-Königs, ist, die Wiederherstellung von Assuva als Staatenbund und seine Unabhängigkeit vom Hatti-Reiche bedeutet, dass also ein späterer Feldzug des Hatti-Königs zur Wiederunterwerfung von Assuva erfolglos war. Jedenfalls hat Arnuvandas den Moxos (*Mu-ug/k-su-us*), wie seine Erwähnung in der Madduvattas-Anklageschrift (Zeile 172) beweist, schon als Mann von politischer Bedeutung gekannt; es fehlt zu viel vom Zusammenhang als dass man erkennen könnte, in welchem Sinne. Vermutlich wird Madduvattas dafür getadelt, dass er ihn nicht bekämpft hat, wie es seine Pflicht als Lehensmann gewesen wäre; Mopsos wird der Bundesfeldherr von Assuva gewesen sein.

In die nun folgenden Jahre muss die von Eratosthenes ins Jahr 1184 v.C. — in der Chronik des Eusebius 1181 — gesetzte «Einnahme von Troja» fallen, die eine dichterische Szene im Drama der «Seevölkerwanderung» ist, deren Helden, statt teubeladen nachhause zu kommen «durch den Zorn der Götter» in alle Welt zerstreut worden sind. Nach Herodot (VII, 91) stammen die Pamphyler ab von Denen, die mit Amphilochos und Kalchas auf der «Rückkehr von Troja» verschlagen wurden, wozu Strabo (XIV, 668) zufügt: «nebst einer Mischung von Solchen, die ihnen von Troja folgten. Einige seien da (in Pamphylien) geblieben; Andere hätten sich allenthalben zerstreut».

Der Dichter-Historiker Kallinos (bei Strabo XIV, 668), der noch die Eroberung von Sardes durch die Kimmerier des Lygdamis (assyrisch Tugdamme), aber nicht mehr die Vernichtung von Magnesia durch einen späteren Feldzug der Kimmerier erlebt hat (Strabo XIV, 647) und in seiner Jugend noch Zeitgenosse der letzten noch nicht einerseits von Assyrien, andererseits von Muski (Phrygien) verschlungenen Fürstentümer mit tabalischer («hethitischer») Bilderschrift gewesen sein muss, hat

diese Wanderung in die Worte zusammengefasst: « *Kalchas habe in Klaros (bei Kolophon; also nicht erst in Kilikien, wie Sophokles meinte) sein Leben beschlossen; das Volk sei mit Mopsos über den Taurus gegangen: ein Teil sei in Pamphylien geblieben, ein anderer habe sich über Kilikien und Syrien bis nach Phoenikien hin verteilt* ».

Damals sei nach dem Historiker Philostephanos (bei Athenaeus VII, 297, e, f), der ein Werk über die Städte in Asien geschrieben hat, « der Argiver Lakios, von dem mit Mopsos angekommenen, — von dem (Lakios) Einige sagen, er sei ein Lindier, der Bruder des Antiphemos, des Gründers von Gela, — von Mopsos mit Männern nach Phaselis geschickt worden zufolge einem Spruch der Manto, der Mutter des Mopsos... ».

Aehnlich berichtet Aristaenetos in seinem I. Buche über Phaselis (bei Stephanus Byzantius s.v. Gela), ohne Mopsos und Manto zu erwähnen. Herodot hält Phaselis für eine Stadt der Dorer (II, 178).

Aus keiner dieser Angaben geht hervor, ob die Einwanderer als Freunde oder Feinde kamen, und auch nicht warum eigentlich Mopsos seine Stadt Kolophon und seine Stellung im Bunde von Assuva aufgegeben hat, um sich auf die Wanderung zu begeben. Es lässt sich schwerlich ein anderer Grund denken, als dass er es in Kolophon nicht mehr aushalten konnte, d.h. dass ganz Assuva durch die Myser — nach Homer als Bundesgenossen der Trojaner — erobert worden ist, und dass alle diese Ausgewanderten vor ihrer Herrschaft flüchteten. In Pamphylien scheinen diese Flüchtlinge als Hilfe bei der Abwehr der Myser freundlich aufgenommen worden zu sein.

Nicht so in Kilikien und Syrien, wohin die Auswanderer weiterzogen. Denn nach Xanthos bei Nikolaos Damascius « unternahm er zum zweiten Male einen Feldzug gegen die (Stadt) Krabos, und nachdem er sie lange Zeit belagert hatte, nahm er sie ein und zerstörte sie; die Menschen aber führte er an den nahegelegenen See und versenkte sie als Gottlose ». Da eine Stadt Krabos unbekannt ist, hat man diese Stelle in dem unumsichtigen Exemplar des Xanthos, das Nikolaos Damascius hatte, als verderbt angesehen. Die älteren Erklärer haben Krabos, weil einige Handschriften Krambos schreiben, für das Vorgebirge und Inselchen Krambusa zwischen Phaselis und der Südost-Spitze Lykiens gehalten; aber dazu passt der zweimalige Feldzug und der nahebei gelegene See nicht. Ebenso wenig passt das andere Inselchen Krambusa an der Küste von Kilikien Tracheotis. Als man sah, dass Stephanus Byzantius in seinem Ortslexikon sagt « Nerabos, eine Stadt Syriens; Nikolaos im vierten Buch », schloss man, dass statt Krabos Nerabos zu lesen sei.

Im Jahre 1934 bin ich dicht an Nerab vorbeigefahren, das in Syrien 5 km etwas südlicher als im Osten von Aleppo liegt, und habe notiert « flacher Tell, 150 m

Durchmesser ». Auf der französischen Karte 1:50 000 Blatt Aleppo von 1930 ist er 150 auf 200 m gross. Es ist ausgeschlossen, dass sich der Kampf um Nord-Syrien etwa um dies Dorf konzentriert hätte, das sich einem stärkeren Angreifer sofort ergeben muss. Wahrscheinlich ist « Nerabos » eine falsche Emendation, die schon vor Nikolaos gemacht worden ist.

Da ich hunderte von Tells in Nord-Syrien und Kleinasien gesehen, ihre Grösse geschätzt und von vielen die Pläne gezeichnet habe, darf ich sagen, dass nur der imposante Tell der Stadt Aleppo selbst als letztes Bollwerk der hattischen Königreiche Nord-Syriens in Frage kommt. Aleppo, arabisch und türkisch Haleb, heisst in den Boghazköi-Texten Ḫalab oder Ḫalpa (lies Halba); in Text von Xanthos könnte also *χαλβον* gestanden haben, während derselbe Name in römischer Zeit (Ptolemaeus) *χαλβών* heisst, was der assyrischen Form Ḫalman entspricht, worin das spirantisch gesprochene m für v steht wie in Jaman für Javan « Jonier, Griechen » und Armada « Arwad ».

Der « nahebei gelegene See » wäre bei Nerab und Aleppo der Djabbúl-See gewesen, der von Aleppo 32 km entfernt liegt und an dessen in Wirklichkeit von Nordwesten nach Südosten verlaufender Süd-Küste ich entlang gefahren bin. Dabei habe ich in seinem westlichen Teil neun Inseln gesehen, deren westlichste mittelgrosse den Tell Uasta trägt, und östlichen, durch eine Seeenge abgeschnürten Teil vier weitere Inseln.

Die Gefangenen unter militärischer Bedeckung 32 km marschieren zu lassen, um sie dann ertränken zu können, ist zu unwahrscheinlich, um wahr zu sein. Ich glaube daher, dass *ἐπόντωσε* hier nicht « im Meer ertränken » bedeutet, sondern wörtlich zu verstehen ist als « brachte ins Meer » (hier den See *λίμνη*) und dass sie auf diese Insel mit dem Tell verbannt worden sind, wie es einem durch seine Gerechtigkeit berühmten Manne wie Mopsos zuzutrauen ist. Damit waren sie aus der Politik ausgeschaltet. Dass diese Leute als « gottlos » bezeichnet werden, deutet darauf hin, dass der erste Feldzug nach dieser Stadt damit geendet hatte, dass sie sich dem Mopsos unterworfen hatten, dann aber abgefallen sind, also die Eide bei den Göttern gebrochen hatten, was den zweiten Feldzug notwendig machte.

Aber dass diesem Siege über das vermutete Aleppo keinerlei praktisches Ergebnis folgte wie etwa die Besiedlung oder Unterwerfung Nord-Syriens, während andererseits Kilikien, wo Mopsos sich sein neues Heim gründete, mit Stillschweigen übergangen würde, hat mir den Glauben an die Lesung \*Chalbon geraubt, sodass ich mich nach einer anderen starken Stadt mit nahegelegenen See umseh und Beides in Tarsus mit seinem grossen und hohen Tell und seinem heute 5 km im Südwesten und Süden

davon gelegenen See gefunden habe. In hattischer Zeit hat er nur etwa 2 km von Tarsus entfernt gelegen, und ein zweiter etwa 5 km südlich vom ersten See gelegener See bildete damals mit dem ersteren sicherlich noch eine Einheit, in der die zwischenliegende heutige Landbrücke aus Inseln bestand (vergleiche meine Landkarte « Der Südosten des Hatti-Reiches », Beilage zu meinem Aufsatz über « Kilikien zur Zeit des Hatti-Reiches » in der Zeitschrift *Klio* XXX, 2, 1937).

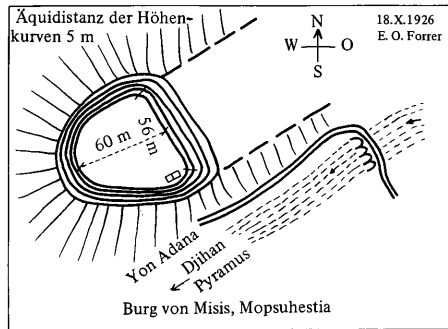
Trotzdem ist wohl nicht Tarson zu lesen, sondern Kranian; denn nach Stephanus Byzantius (s.v. Tarsos) ist Kranía ein alter Name von Tarsus. So hat er offenbar in seinem Exemplar des Xanthos oder des Nikolaos Damaskios statt Krabon gelesen. Dass Tarsus, das zur Zeit des Hatti-Reiches Apása hiess, während der etwa zwölf Jahre von der Gefangennahme des Madduvattas bis zur Eroberung durch Mopsos im Jahre 1188 v.C. einen dritten Namen gehabt haben soll, erregt natürlich Misstrauen. Aber es ist möglich, dass vom Hatti-König ein Mann namens Krannis — ein anderer Krannis war ein König von Hajasa, Hoch-Armenien, gewesen — eingesetzt worden ist, dass Dieser die zerstörte Stadt wieder aufgebaut und nach sich Krania genannt hat. Wir haben zwar im Hatti-Reiche neben dem Mannesnamen Angullis den Stadtnamen Angullija; aber vielleicht ist dieser Ortsname nicht vom Mannesnamen, sondern sind Beide vom selben Wortstamm abgeleitet. Jedenfalls war es im Hatti-Reiche — im Gegensatz zum Phrygischen — nicht üblich Städte nach dem Gründer zu nennen, ebensowenig wie — mit seltenen Ausnahmen wie die Burg Kadmea — in Griechenland bis zu Alexander dem Grossen (Alexandria, Antiochia usw.); aber dass der König von Assyrien Tukulti-Ninurta (1251–1205 v.C.) die von ihm gegründete neue Hauptstadt nach sich Kar-Tukulti-Ninurta « Tukulti-Ninurta's-Wall » genannt hat, mag als Vorbild gewirkt haben.

Zwei Feldzüge zu unternehmen, um Tarsus, die Hauptstadt von Arzaova bezw. Kilikien einzunehmen, das war der Mühe wert. Ihre Einnahme öffnete den Scharen des Mopsos den Weg zu den weiten fruchtbaren Ebenen Kilikiens.

Damals ist Amphilochos mit seiner Schar weitergezogen und hat in der Stadt Mallos an der Süd-Spitze des Ebenen Kilikien ein berühmtes Orakel gegründet (Plutarch: Ueber den Niedergang der Orakel, 45). Weiterziehend hat er, nach Herodot (III, 91), « die Stadt Posideion an den Grenzen der Kiliker und Syrer » (heute, wie schon altbabylonisch Bašit « die Weisse ») offenbar als Grenzfestung gegen die Phöniker und deren erste Stadt Ugarit (Ras Shamra) gegründet. Er hat also die Grenze Kilikiens über die Orontes-Mündung bis zum Vorgebirge Bašit vorgeschoben, was nur dann Sinn hat, wenn er damit seinen Anspruch auf das Meer bis dorthin gegen die Phöniker geltend machen und zugleich den Tabaliern den Zugang zum Meer versperren wollte.

Von da ab ist Kilikien die neue Heimat des Mopsos, während Pisidien und Pamphylien ihre eigenen Wege gehen. Kilikien erhält den Namen Mopsopia (Plinius V. 24). Nach der Zerstörung von Tarsus hat sich Mopsos am Flusse Pyramos eine neue zentral gelegene Residenz gebaut in Mopsu-hestia « Mopsos-Heim », dem heutigen Missis, wo Mopsos später göttliche Verehrung genoss, ebenso wie Manto dieser Ehre teilhaftig wurde in Pamphylien, wo sie vielleicht geblieben ist.

Im Jahre 1926 habe ich Missis besucht und in meinem Tagebuch folgender massen beschrieben : « 16. October 1926 ... 12.50. Unmittelbar vor Misis (von Adana kommend) und der Brücke über den Fluss Djihan liegt auf einem Ausläufer, der von Osten kommt, ein grosser Hüyük. Ueber dem Hügel, soweit er als sicher natürlich anzusehen ist, erhebt er sich noch achtzehn Meter und hat dann eine Hochfläche von sechzig Meter Länge und sechzig Meter Länge und sechsundfünfzig Meter Breite; siehe meine Skizze ».



« An seiner Südost-Ecke sind zwei nicht durch Mörtel verbundene, sondern nur durch eine Fuge von Einem cm Breite getrennte, gutgearbeitete Quader von 109 auf 109 cm sichtbar, weil sie im Begriff sind oder waren, ausgegraben zu werden. Sie dürften zur vorrömischen Anlage gehören. Denn vor ihnen, durch wenige Dezimeter getrennt und nicht parallel, läuft eine mit Mörtel gemauerte Mauer, die sich noch 38 Meter nach Nordosten fortsetzt; dann kommt ein Turm von 4 Meter, dann wieder 10 Meter Mauer. »

« Von der Nordost-Ecke geht eine parallele Mörtelmauer 26 Meter bis zum Ende des Abfalls nach Nordosten, dann 62 Meter bis zur Mitte eines 9 Meter breiten und 10 Meter vorspringenden Rundturmes, dann 21 Meter bis zum nächsten Turm, der

ebenfalls rund gewesen zu sein scheint, dann 20 Meter bis zu einem Torbogen, der zur Hälfte in der Erde steckt. Von da geht die Mauer in einem Viertelkreis in die Richtung Südosten mit 30 Meter bis zur Achse gleich Mitte der ganzen Burg, wo ein Tor gelegen zu haben scheint. Die Südost-Ecke ist mit Häusern zugebaut. »

« Die römische Unterburg war also ohne die vorrömische Oberburg etwa 170 Meter lang und 56 Meter breit. Vermutlich bildete Beides zusammen die vorrömische Stadt. »

« An der Nordost-Ecke der Unterburg beginnt die römische bew. die byzantinische Stadtmauer von Misis (Mopsuestia), die offenbar eine grosse Stadt eingeschlossen hat. Auch auf dem Süd-Ufer des Djihan fanden wir wieder die Stadtmauer mit Turm, sodass Mopsuestia also an beiden Seiten des Djihan, Pyramus, lag. — Dies wird aber gewiss alles längst bekannt sein. »

« Auch von da bringen wir ein Säckchen voll Scherben mit. »

« 2.23 ab Brücke über den Djihan, die südöstlich am Fuss der Unterburg liegt. Einige hundert Meter jenseits ist, wie gesagt, wieder die Stadtmauer zu erkennen. » —

Nach den beiden sehr genau gearbeiteten Quadern zu schliessen, hat sich aus der Gründung des Mopsos eine vortrefflich gebaute Stadt entwickelt.

Die kilikische Ebene ist im Sommer so heiss, dass wir 1934 in Tarsus bei Nacht zweiundvierzig Grad Celsius hatten. Um dem zu entgehen, hat es zu allen Zeiten Sommerresidenzen im Gebirge gegeben. Die von Mopsos hiess Mopsu-krene « Mopsos-Quelle », und lag an der Strasse durch den Taurus.

Für die Zeit, wann diese Installation des Königtums des Mopsos über Kilikien erfolgte, hat Eusebius eine Angabe gehabt, derzufolge er zum vierten Jahre vor der Einnahme von Troja die Bemerkung macht « Mompos regierte über die Kiliker ». Das war also nach Eusebius im Jahre 1185 v.C., nach Eratosthenes 1188 v.C. Rechnet man, dass Mopsos erst im zweiten Jahre seiner Wanderung König von Kilikien wurde, so hat er Kolophon im fünften Jahre vor der Einnahme Trojas verlassen, sodass also die meines Erachtens als sicher anzunehmende Eroberung von Assuva durch die Myser nicht erst bei der sogenannten Einnahme Trojas, sondern schon fünf Jahre vorher erfolgte, also im Jahre 1189 mit Eratosthenes, 1186 mit Eusebius, und wahrscheinlich, nachdem die Trojaner die Myser aus ihrer balkanischen Heimat zu Hilfe gerufen hatten. Die Myser scheinen ja auch die Landschaft Troas ihrer Freunde, aber nur diese, respektiert zu haben.

Uebrigens setzt Eusebius den Zug der Epigonen gegen Theben nur sieben Jahre früher an, sodass Mopsos erst sechs Jahre alt gewesen wäre, als er König von Kilikien wurde, was um mindestens zwanzig Jahre falsch ist. Den Beginn der Regierung

des Atreus setzt er weitere zehn Jahre früher an, sodass Mopsos 16 Jahre alt gewesen wäre, was ebenfalls falsch sein muss und auch nicht dazu passt, dass nach ihm Troja im 18. Jahre des Agamemnon eingenommen worden ist. Eusebius folgt verschiedenen chronologischen Systemen, die miteinander unvereinbar sind.

Wenn man nunmehr meine Karte «Kleinasien nach der Auflösung des Hatti-Reiches» betrachtet, so sieht man, dass der Bereich der Bilderinschriften des Hauptvolkes, das sich das eigentliche Hatti-Land unterworfen hat, keineswegs mit dem Gebiet übereinstimmt, das vor Mopsos (Gross-)Arzaova hiess, dann teils nach ihm Mopsopia, teils nach seinem Völkergemisch Pamphylien genannt wurde. Vielmehr, obwohl es von Mopsos und seinen Leuten ausdrücklich heisst, dass er von Lydien aus den Taurus überschritten hat, beginnen die Bilderinschriften *nördlich* des Taurus im hattischen Lehenskönigtum Tarhuntassa, später «Phrygien am Gebirge» genannt, umgehen Mopsopia in grossem Bogen und reichen bis Mittel-Phoenikien. Dass wir aus dem östlichen Kilikien zwei Belege haben, ist mir, weil sie spät sein können, zu wenig Beweis dafür, dass Mopsos die Bilderschrift benutzt oder gar eingeführt hätte. Sie scheint also keineswegs von Arzaova ausgegangen zu sein; vielmehr stellen die vierundzwanzig Könige des Landes *Tabali*, die dem König Salmanassar IV. von Assyrien im Jahre 836 v.C. Geschenke gebracht haben (Annalen Zeile 105-6), das Volk der Bilderschrift dar.

Dies Volk hat schon *vor* den Mysern die Dardanellen überschritten, ist nach Tarhuntassa und dann — wie der jüngere Kyros — südlich an der Zentralsteppe entlang gezogen. Irgendwo in der Gegend von Tyana wird dann die Entscheidungsschlacht stattgefunden haben, in der «Soppilulijamas der Letzte» besiegt und vielleicht getötet worden ist, sodass der Weg nach Norden zur Hauptstadt Hattosas offen stand. Auch die von ihm wiedererbaute Burg konnte auf die Dauer nicht Widerstand leisten.

Todhalijas war ein grosser Feldherr gewesen, hat es aber, ebensowenig wie später seine Söhne Arnuvandas und Soppilulijamas verstanden, seine besiegten Feinde zu Freuden zu machen. Die Wegführung von Zehntausenden von Männern, Frauen und Kindern in die Sklaverei musste tiefe Erbitterung hinterlassen. So waren schliesslich Alle gegen Einen.

Sicherlich haben auch die Gasgäer die Gelegenheit benutzt, über die benachbarten hattischen Gaue herzufallen und an der Zerstörung und Plünderung der Hatti-Stadt Boghazköi teilzunehmen, die dann vielleicht schon in der nächsten Generation in ihrer Hand blieb.

Die alte Hatti-Stadt, die immer von Einfällen der Gasgäer zu leiden gehabt hat,

ist nicht die Hauptstadt der Tabalier geworden. Keiner der Fundorte von Bilderinschriften kann die Ehre beanspruchen die Hauptstadt der Tabalier gewesen zu sein. Vermutlich ist die politische Zersplitterung der Tabalier in 24 Königtümer zu früh erfolgt, als dass sich eine Hauptstadt hätte entwickeln können. Der Gedanke eines zentralisierten Reiches war ihnen fremd, sie kannten nur eine Confoederation für die Eroberung und den Notfall.

Die Tatsache, dass weder in Pisidien oder Pamphylien, noch im rauhen oder unteren, ebenen Kilikien bisher Bilderschriften zutage gekommen sind, spricht entschieden dagegen, dass die tabalische Bilderschrift ihren Ausgang von Gross-Arzaova genommen habe, obwohl ich davon überzeugt bin, dass sie, angeregt durch die XII. Dynastie Aegyptens, die bis 1782 v.C. das Mittelmeer beherrschte, an der Südküste Kleinasiens, am ehesten im ebenen Kilikien, entstanden ist. Sie war dort die Schrift der Luvier geworden, sodass sie ihrem Ursprung nach « luvische Schrift » genannt werden darf. Nach der Verteilung der Bilderinschriften zu schliessen, ist sie im besiegten Hatti-Lande selbst, in bewusstem Gegensatz zu dessen für alle seine acht Sprachen benutzter Keilschrift, als offizielle Schrift der Tabalier übernommen worden. Die Hatti-Könige hatten sie, wie ihre Siegel beweisen, schon seit dem Reichsgründer Labarnas als zweite Reichsschrift anerkannt, gewiss deshalb weil sie die Schrift der zu ihrem Reiche gehörigen Arzaova- und Lugga-Länder war, sodass durch die luvische Bilderschrift ihrer Siege diese auch den keilschriftunkundigen Bewohnern der südlichen Länder verständlich waren. Mit dem Gedanken der Hieroglyphenschrift muss wohl auch ihr Schreibmaterial, Papyrus, übernommen worden sein, weshalb Nichts von den luvischen Schriften der Südländer erhalten geblieben ist.

Im Hatti-Reiche hatte die luvische Unterschicht ihre luvische Sprache bewahrt und zwar so ausschliesslich, dass die luvischen niederen Palastdiener der Hatti-Stadt ihre Befehle nicht auf Kanisisch, sondern auf Luvisch, dagegen die Palast-Wachen auf Protohattisch erhielten. Ausserdem waren Zehntausende von Luviern als Gefangene aus allen Nachbarländern in das Hatti-Land umgesiedelt und dort zu Sklaven gemacht worden. So könnte von den Tabaliern recht wohl ein Sklavenaufstand der luvischen Unterschicht des Hatti-Landes angezettelt worden sein, und diese hat dann bei den schriftlosen Tabaliern ihre eigene luvische Schrift als offizielle Schrift durchgesetzt.

Die offizielle Einführung der luvischen Schrift wurde dadurch erleichtert, dass die Tabalier, die nur aus dem Balkan eingewandert sein können, einen luvischen Dialekt sprachen; denn ursprünglich hat das Gebiet der Luvier von Süd-Deutschland bis Armenien und Syrien gereicht. Die Inschriften der Tabalier sind aber nicht im luvischen Dialekt des Hatti-Reiches, sondern in ihrem eigenen luvischen Dialekt, also in tabalischer Sprache geschrieben.



Während das Gebiet der Bilderschrift-Königtümer nördlich des Taurus «Land Tabali» hiess, hat sich für seinen Teil südlich des Taurus der alte Hatti-Name bei den Assyern und Juden erhalten und durchgesetzt.

Die Tabalier können nur aus dem Balkan eingewandert sein, sind somit wahrscheinlich Vorläufer der Myser (Moesser, Plural Muski) gewesen, von denen ein Zweig unter fünf Königen im Jahre 1167 v.C. nach Süd-Armenien weitergewandert und dort der Stammvater der heutigen Armenier geworden ist. Da die Bithynier früher Myser hiessen (Strabo XII, 541) und Phrygien von den Assyriern historisch Muski «die Myser» genannt wird, kann es als sicher gelten, dass die Myser den Tabaliern auf dem Fusse gefolgt sind und sie gegen das Hatti-Reich drängten; sie können sogar gleichzeitig mit ihnen eingewandert und Kleinasien so unter ihnen verteilt worden sein, dass den Tabaliern das Hatti-Land, den Mysern Assuva zugewiesen wurde, als Teilstücke des grossen Planes der obersten Heeresleitung der Seevölker zur Eroberung des Orients, wie Ramses III. ihn beschreibt.

Von den Mysern ist es gewiss, dass sie aus dem später von den Römern Moesia genannten weiten U<sup>e</sup>ergebiet der Donau von Serbien bis zum Schwarzen Meer gekommen sind, und dass die dortigen Moeser, griechisch Myser, Thraker waren.

Die Annahme, dass der Name Tabali aus Trbali entstanden und mit dem der Triballer Moesiens identisch sei, stösst auf die Schwierigkeit, dass in keiner alten indogermanischen Sprache r zu a geworden ist; andererseits habe ich Beispiele dafür, dass in den Boghazköi-Texten statt *-tar* nur *-ta* geschrieben wird. Es ist auch zu bezweifeln, ob die Assyrer das englische Wort *tardy* nach dem Gehör anders als *tadi* geschrieben hätten.

In der Bibel ist mit Tubal gewiss Tabal gemeint. Eine Etymologie des Namens Tabali könnte das georgische Wort *dabali* «niedrig» (A. Dirr: Georgische Grammatik S.36) bieten, wenn «Land Tabali» ursprünglich der in den Boghazköi-Texten immer babylonisch *mat-šapliti* gelesene einheimische Name des «Unterlandes» im Gegensatz zum «Oberland» (von Siwas bis zu den Euphrat-Quellen) ist; der Name müsste sich dann von der Gegend zwischen Tyana und dem weit unterhalb der Wasserscheide gelegenen Taurus-Pass aus weit ausgebreitet haben. In diesem ursprünglichen «Unterland» fand ich 1926 die schöne Stadt Tyana, die das Zentrum der Kupfer- und Silber-Industrie des Hatti-Reiches war, und gerade von Tubal-kain wird in Genesis 4:22 gesagt, dass er der Stammvater aller Derer sei, die Erz und Eisen bearbeiten. Aber in den Boghazköi-Texten ist weder *Tabal* noch *dabali* als Name oder Wort bezeugt.

Nur Hierokles nennt p. 670:9 in Lydien einen Ort Talaza (so die Ausgabe von Augustus Burckhardt), dessen Name Wessely auf Grund von Münzen in Tabala abgeändert hat (W. Pape s.v. Tabala).

Nach der Einverleibung der Bilderschrift-Königtümer in das assyrische und das phrygische Reich blieb der Name Tabal nur noch an der assyrischen Provinz Tabal hängen, die die Täler der Oberläufe der kilikischen Flüsse umfasste (E.O. Forrer : Provinzeinteilung, Index und Karte). Offenbar haben sich die letzten Tabalier in diese unzugänglichen Gegenden zurückgezogen.

Cicero (Ad familiares 15:4,10) hat in dieser Gegend die Bergstämme besiegt, die er Tibarani nennt, weshalb man auch die Tibarener der Nordküste für dahin verschlagene Tabalier hält, die durch ihre Gerechtigkeit, Heiterkeit und sonderbaren Sitten berühmt waren (W. Pape s.v.).

Mit dem Ende des Hatti-Reiches brach auch die hattische Herrschaft über Alasija zusammen, und so wurde Alasija für die aus der Peloponnes gekommenen Danaer eine leichte Beute bei einem ihrer gewohnten Raubzüge, der die Besiedlung Cyperns durch die griechisch sprechenden Danaer zur Folge hatte, deren Sprache bis heute die herrschende in Cypern ist. Cypern heisst seitdem bei den Assyryern Iadnana Danaer-Insel. Nur an der Südküste hielt sich die alasiotische Sprache in Amathús, wo sie durch einige Inschriften bezeugt ist, die ebenso wie die griechischen Inschriften Cyperns eine wohl von Mykene eingeführte Silbenschrift benutzen.

## POSTSCRIPTUM

Der Briefwechsel zwischen den Königen von Ugarit und Alasija, den Jean Nougayrol im Bande *Ugaritica V* der Schriftfunde von Claude Schaeffer herausgegeben hat, bildet eine geradezu wunderbare Ergänzung zu meiner Darlegung der Eroberung Kilikiens durch Mopsos auf Grund der griechischen Ueberlieferung. Denn König Ammurapi von Ugarit schreibt darin (Text Nr. 24) an den König von Alasija, Kyros, dass sich alle seine Land-Streitkräfte im Hatti-Reiche aufhalten.

Mopsos hatte Tarsus erobert und eidlich gebunden; aber es war doch abgefallen. Offenbar haben die hattischen Könige von Nord-Syrien, besonders die von Gargamis und Halab, alle Truppen von Nord-Syrien, darunter auch die von Ugarit, zum Kampfe gegen Mopsos aufgeboden, wurden aber von ihm besiegt, sodass er Tarsus zum zweiten Male erobern konnte, und zwar im vierten Jahre vor der Einnahme Trojas, das ist 1188 vor Chr. nach Eratosthenes, 1185 nach Eusebius.

Zugleich waren alle See-Streitkräfte, darunter auch die von Ugarit, aufgeboden worden, die sich dann, wie Ammurapi sagt (Text Nr. 24), im Lande der Lukkäer aufhielten, also das Ausgangsland des Mopsos angreifen sollten. Denn Mopsos hatte, auf einen Orakelspruch seiner Mutter Manto vertrauend, den Lakios mit Truppen nach Phaselis an der Ostküste von Lykien geschickt, wo Dieser, der vermutlich mit seinem alten Vater Rhakios identisch ist, wohl zusammen mit Manto seinen Wohnsitz genommen hat. Phaselis wurde damals zu Pamphylia ("Land von allerlei Volk") gerechnet, das seinen Namen von einer Tochter Pamphyle der Manto und des Rhakios erhalten haben soll (Stephanus Byzantius s.v. Pamphylia), und erst später zu Lykia. Das Lukkäer-Land des Ammurapi ist Pamphylia.

Diese hattische Flotte hat Nichts ausgerichtet; vielmehr hat Mopsos zusammen mit seinem Halbbruder Amphilochos, welchen Manto aus ihrer ersten Ehe mit Alkamäon hatte (Apollodor III, 7:7) und der schon

vorher, einem Orakelspruch des Apollo folgend, in Akarnanien das Amphiloische Argos erbaut hatte, nahe der Südspitze Kilikiens das berühmte Orakel von Mallos gegründet (Pausanias I, 34:3). Die Flotte des Mopsos, deren Führer Amphilochos war, beherrschte also das anliegende Meer. Die Leute von Alasija hatten zwanzig ihrer Schiffe auf schneller Fahrt nach Osten beobachtet (Text Nr. 22). Nach Homers Ilias II, 510 stellen zwanzig Schiffe 2.400 Mann dar.

Mit sieben von ihnen (840 Mann) setzte Amphilochos seine Fahrt, nach Süden umbiegend, fort. Ammurapi berichtet (Text Nr. 24), dass die Leute dieser sieben Schiffe Ortschaften von ihm brandschatzten und Uebelthaten begingen. Dem entspricht in der griechischen Ueberlieferung, dass Amphilochos, nachdem er an der Orontes-Mündung vorbeigefahren war, die Abwesenheit der Land- und See-Streitkräfte von Ugarit ausnutzend, Posidium eroberte (Herodot III, 91) und festhielt, sodass es die Grenzfestung von Mopsopia gegen Ugarit wurde.

So ergänzen die Augenzeugenberichte aus Alasia und Ugarit aufs Beste die griechische Ueberlieferung über die Eroberung von Pamphylien und Kilikien durch Mopsos. Wahrscheinlich hat erst der überraschende Erfolg des Mopsos den Griechen den Gedanken und den Mut eingegeben, Kypern zu erobern.

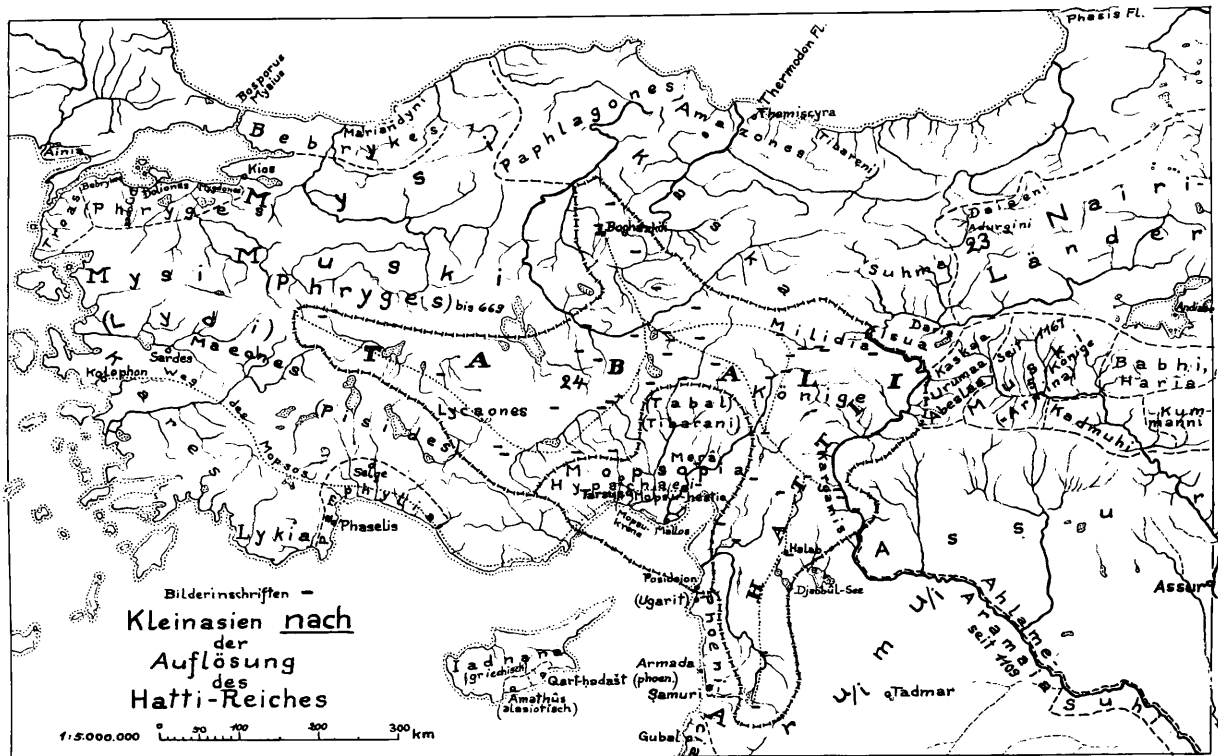
Da die letzten Könige Niqma-Addu und Ammurapi von Ugarit den König von Alasija mit "mein Vater" anreden (Text Nr. 21 und 24) und sich selbst als "dein Sohn" bezeichnen, ist es nach den Regeln altorientalischer Förmlichkeit unabweisbar, dass der König von Alasija im Range höher stand als die Könige von Ugarit, also kein abhängiger, sondern ein souveräner König war wie die Könige von Aegypten, Babylonien, Assyrien und Ahhijavaa, jedoch nicht wie Diese ein Grosskönig. Der Staatsvertrag zwischen dem Grosskönig des Hatti-Reiches Soppilulijama dem Letzten und dem König von Alasija war also ein Bündnisvertrag unter Souveränen, wie es der zwischen Aegypten und dem Hatti-Reiche war. Nachdem das Letztere durch den Uebergang der Herrschaft über Ahhijavaa, Griechenland, von der Dynastie von Orchomenos und Theben auf die von Mykene die seine Land-Herrschaft ergänzende *befreundete* See-Herrschaft verloren hatte, machte Soppilulijama offenbar nunmehr Alasija zur befreundeten souveränen Seemacht, die dann allerdings wenige Jahre später den Griechen erlag.

San Salvador, 4. April 1969.

E. O. FORRER.

		Chronologie der Endzeit des Hatti-Reiches. E.O.Förster 16.II.1968.	
Arzaova	0	0	Mante v. Theben n. Kolophon, wird Fraud. Rhakios.
Zippasä	2	2	M. verliert Zippasä an Attarissijas. § 1-2.
Kupanta-ANKAL	4	4	M. erhält Zippasä durch Todhalijas zurück. § 4.
Assuva	6	6	Todh. besiegt Assuva, setzt Guggullis ein, bekriegt die Gasge-Länder; Guggullis fällt ab.
Assuva	8	8	Guggullis wird getötet, [Malazitis eingesetzt].
Assuva	10	10	Todhalijas zieht nach Isuva zu Felde.
Assuva	12	12	M. erhält von Todhalijas das Gebirge Haarjati.
Assuva	14	14	M. soll dem Kupanta-ANKAL den Krieg erklären. § 6.
Assuva	16	16	M. soll nicht zu Attarissijas übergehen. § 7.
Assuva	18	18	Krieg des Todhalijas und M. gegen Kupanta. §§ 10-11.
Assuva	20	20	2. Angriff des Attarissijas auf Madduvattas. § 12.
Assuva	22	22	M. zieht Da Loova (Tisa) auf seine Seite. § 15.
Assuva	24	24	3. Krieg des Todhalijas gegen Kupanta. Madd. § 17-20.
Assuva	26	26	gibt dem Kup. seine Töchter zur Frau. Krieg.
Assuva	28	28	M. erhält von Tod. das Land Sijanta-Fluss. § 21.
Assuva	30	30	M. erbt ganz Arzaova, erobert Haballa. § 22.
Assuva	32	32	und verspricht es dem Hatti-König zugeben. § 22.
Assuva	34	34	M. erhält acht Gäue. (Siehe die Namen unten) § 24.
Assuva	36	36	M. besetzt die Stadt Sarhuvala; wird von Todh. und Arnuvandas verwnnt. § 25.
Assuva	38	38	M. fordert den Gau Pitossa auf Hatti zu plündern. § 26.
Assuva	40	40	Kupanta-ANKAL (historisch?) erwähnt. § 27.
Assuva	42	42	M. verbrennt die Stadt Maräa. § 28.
Assuva	44	44	Arnuvandas verlangt von M. Haballa zurück. § 29.
Assuva	46	46	M. behauptet sein Recht auf Ijalanti, Zömarrri und Vallarimma. § 29.
Assuva	48	48	M. gibt den Flüchtling Nivalas nicht heraus. § 30-32.
Assuva	50	50	M. nimmt einige Häuser aus Maharmaha. § 33.
Assuva	52	52	Moxos setzt Melés ab.   Muksus erwähnt. § 33.
Assuva	54	54	Sopplulijamas erobert Alasija.   Streit zwischen M. und Arnuvandas um die Beute von Alasija. § 36.
Assuva	56	56	Madduvattas angeklagt.
Assuva	58	58	* Zömanti, Vallarimma, Ijalanti Zömarrri, Mutamutassa, Attarimma, Surula, Horsa-nassa.
Assuva	60	60	Sopplulijamas besiegt Alasija zur See und schliesst ein Bündnis mit ihm.
Assuva	62	62	M. - Madduvattas
Assuva	64	64	§§ der Madduvattas-Anklageschrift
Assuva	66	66	Myser erobern Assuva. Moxos nach Pamphylien
Assuva	68	68	Moxos erobert Kilikien. Hattischer Gegenschlag.
Assuva	70	70	Moppos wird König von Kilikien.
Assuva	72	72	Hatti-Land von Tabaliern erobert.
Assuva	74	74	Danauna/Danona/Danaer besetzen
Assuva	76	76	Alasija (Kypros), das fortan Iadnanaheist
Assuva	78	78	"Einnahme von Troja." § 19. 19. 68. E.F.
Assuva	80	80	
Assuva	82	82	
Assuva	84	84	
Assuva	86	86	
Assuva	88	88	
Assuva	90	90	
Assuva	92	92	
Assuva	94	94	
Assuva	96	96	
Assuva	98	98	
Assuva	100	100	
Assuva	102	102	
Assuva	104	104	
Assuva	106	106	
Assuva	108	108	
Assuva	110	110	
Assuva	112	112	
Assuva	114	114	
Assuva	116	116	
Assuva	118	118	
Assuva	120	120	
Assuva	122	122	
Assuva	124	124	
Assuva	126	126	
Assuva	128	128	
Assuva	130	130	
Assuva	132	132	
Assuva	134	134	
Assuva	136	136	
Assuva	138	138	
Assuva	140	140	
Assuva	142	142	
Assuva	144	144	
Assuva	146	146	
Assuva	148	148	
Assuva	150	150	
Assuva	152	152	
Assuva	154	154	
Assuva	156	156	
Assuva	158	158	
Assuva	160	160	
Assuva	162	162	
Assuva	164	164	
Assuva	166	166	
Assuva	168	168	
Assuva	170	170	
Assuva	172	172	
Assuva	174	174	
Assuva	176	176	
Assuva	178	178	
Assuva	180	180	
Assuva	182	182	
Assuva	184	184	
Assuva	186	186	
Assuva	188	188	
Assuva	190	190	
Assuva	192	192	
Assuva	194	194	
Assuva	196	196	
Assuva	198	198	
Assuva	200	200	





## DER WERT SEMITISCHER VERSIONEN IN ENTZIFFERUNGS-BILINGUEN

**Johannes FRIEDRICH**

Berlin

Der hochverehrte Jubilar, dem diese bescheidenen Zeilen mit den herzlichsten Wünschen gewidmet sind, hat durch seine so ergebnisreichen Grabungen sowohl den Grund für die Entzifferung des Ugaritischen gelegt wie auch die Entzifferung der hethitischen Siegellegenden fördern helfen. Daher darf wohl in dieser seiner Festschrift auch das Thema der Entzifferungen zu Worte kommen.

Der grundlegende Wert der Bilinguen für Entzifferung unbekannter Schriften und Sprachen ist seit der Erstleistung auf diesem Gebiete, der Entzifferung des Aegyptischen nach dem Steine von Rosette, unbestritten. Nur darf man von einer Bilinguis nicht zu viel erwarten, wie es wohl immer wieder bei Neufunden geschieht, zuletzt noch bei der Entdeckung der etruskischen und phönizischen Inschriften von Pyrgi <sup>(1)</sup>, über die noch unten einiges zu sagen sein wird. Die folgenden Darlegungen hoffen an einigen Beispielen zu zeigen, dass in Bilinguen die bekannte Sprache, namentlich wenn sie in vokalloser semitischer Schrift geschrieben ist, nicht immer nur der gebende, sondern auch der empfangende Teil sein kann.

Von hohem Werte für die Erschliessung der *lydischen* Sprache war die lydisch-aramäische Bilinguis von Sardes, die als Nr. 1 sowohl in Band I (von E. Littmann, 1916) wie in Band II (von W. H. Buckler, 1924) der amerikanischen Publikation *Sardis* (Brill, Leiden) veröffentlicht ist. Von lydischen Texten besass man vorher fast nichts, während die Bilinguis acht lydische und acht aramäische Zeilen in so gut wie wörtlicher Uebereinstimmung <sup>(2)</sup> enthielt. Sie machte uns mit einer Anzahl lydischer Wörter bekannt und liess uns einen Blick in den sehr indogermanisch anmutenden gramma-

<sup>(1)</sup> Vgl. M. PALLOTTINO, in *Archeologia Classica* 16 (1964), S. 61.

<sup>(2)</sup> Diese Uebereinstimmung hat die tiefeschürfende Bearbeitung der Bilinguis durch P. KAHLE und F. SOMMER in *Kleinas. Forschungen* 1 (1927), S. 18 — 86 gezeigt.

tischen Bau des Lydischen tun. Unser Wissen von der lydischen Sprache ruht auch heute noch in erster Linie auf dem, was die Bilinguis bietet. Einige lexikalische Unklarheiten auch im aramäischen Teile sind glücklicherweise nicht von ausschlaggebender Bedeutung. Nicht unerwähnt aber darf bleiben, dass in einem Einzelpunkte auch das Lydische zum besseren Verständnis des Aramäischen beiträgt. Die Bearbeitung der Bilinguis durch Kahle und Sommer hat gezeigt, dass das aramäische Adverb 'hr « darnach » auch abgeschwächt zu « da, nun » als Einleitung eines Satzes gebraucht werden kann wie seine lydische Entsprechung *ak-*. Das hilft uns, auch in der aramäisch-griechischen Inschrift CIS II, 109<sup>(3)</sup> die aus Z. 6 der Bilinguis bekannten aramäischen Wörter 'hr mn zj « nun wer auch immer » richtig zu verstehen.

Sehr wichtig für die Lesung der *numidischen* Schrift waren vor allem zwei punisch-numidische Bilinguen, die Grabinschriften des Ateban und des Masinissa, in J. B. Chabots, *Recueil des inscriptions libyques* (Paris, 1940) Nr. 1 und 2<sup>(4)</sup>. Die vielen darin zweisprachig enthaltenen Namen haben vor allem das numidische Alphabet gut aufgehellt, sodass die Inschriften ohne Schwierigkeit lesbar sind. Einige numidische Wörter, die sich ebenfalls ergeben<sup>(5)</sup>, zeigen die vollkommene Uebereinstimmung des Numidischen mit modernen Berberdialekten. Ueberschätzt darf der Wert der Bilinguen aber nicht werden, da sich alle numidischen Inschriften in der Nennung zahlreicher Namen der am Bau beteiligten Handwerker erschöpfen und auf die Mitteilung anderer Tatsachen weitgehend verzichten. Dazu kommen noch einige leichte Abweichungen im Wortlaut: wo die punische Fassung der Masinissa-Grabinschrift sagt *b-št 'sr š-[mlk] Mkwsn* « im zehnten Jahre des Königs Micipsa » (Z. 1f.), hat die numidische Fassung den Wortlaut *šbš-nd' šgdt s js' gld Mkwsn*, den O. Rössler unter Zuhilfenahme des Berberischen erklärt « im Jahre (*šbš*) des ... (*nd'*), nachdem (*šgdt s*) Micipsa als König (*gld*) gekommen ist (*js' = tuareg jusa' « er kam »*). In der Inschrift des Ateban besteht auch bei der punischen Fassung Unklarheit über die Bedeutung des Wortes (*b-*)'zrt in der 5. Zeile; es wurde früher meist « Helferschaft, Hilfsmannschaft » (für korrektes 'zrt) erklärt, während jetzt J. G. Février « Familie » oder « männliche Nachkommenschaft » vorzieht. Die numidische Entsprechung *kšln* verbindet Rössler mit berberisch *kšl* « helfen », bleibt also bei der älteren Deutung. Hätte er damit recht, so würde die unbekannte Fassung zum besseren Verständnis der bekannteren punischen einen Teil beitragen.

(3) Auch bei M. LIDZBARSKI, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik* (Weimar, 1898), S. 446 und bei H. DONNER und W. RÖLLIG, *Kanaanäische und aramäische Inschriften* (Wiesbaden, 1962-64), Nr. 262.

(4) Bequem zugänglich mit Kommentar auch bei DONNER-RÖLLIG, Nr. 100 und 101.

(5) *gld(t)* « König », *nbbn n-šqr* « Holzzimmerleute », *nbt n-zl'* « Eisengiesser », *škn* « sie bauten » (s. den Kommentar bei DONNER-RÖLLIG).



Nicht ganz einfach zu beurteilen ist der Wert der phönizischen und kyprisch-griechischen Bilinguis von Idalion, die jetzt am besten bei O. Masson, *Inscriptions chypriotes syllabiques* (Paris, 1961) Tafel XXXVII 2 veröffentlicht ist; ebenso schon im CIS I Nr. 89 und in Schwyzers *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*<sup>3</sup> (Leipzig, 1923) Nr. 680. Zunächst ist vor allem der obere phönizische Text, weniger stark der untere kyprische am rechten Rande beschädigt. Da sich aber der phönizische Text nach gleichlautenden anderen Inschriften sicher ergänzen lässt, so betrifft der Verlust nur den kyprischen Teil. Einige Eigennamen und das zweimalige Vorkommen des Wortes «König» bedeuteten eine gewisse Hilfe, die aber durch den offenbar silbischen, nicht alphabetischen Charakter der kyprischen Schrift gemindert wurde<sup>(6)</sup>. Immerhin liess sich bei der klaren Worttrennung des Kyprischen Name und Titel des Königs «Milkjaton, König von Idalion und Kition» vermutungsweise erkennen, auch fand sich das *l* von *Milkjaton* (genauer das Silbenzeichen *li* von *Mi-li-ki-ja-to-ne*) in dem *li* von *Idalion* wieder. Für das zweimal vorkommende «König» schlossen die ersten Forscher ziemlich oberflächlich, aber, wie wir heute wissen, richtig auf das griechische βασιλεύς. Dieser Schluss war richtunggebend für die weitere Forschungsarbeit, denn nun konnte man sich von der nicht mehr viele Ergebnisse versprechenden Bilinguis trennen und es mit der Lesung der kurzen Aufschriften auf Medaillen versuchen, die wahrscheinlich nur Namen und zwar vermutlich griechische Namen wie *Euagoras*, *Stasioikos*, *Stasikypros* usw. enthielten. Nachdem der griechische Charakter der Sprache feststand, konnte man die weitere Bestimmung der Silbenwerte rein kombinatorisch versuchen und die Bilinguis nur noch zur Bestätigung anderwärts gewonnener Ergebnisse verwerten.

Die phönizisch-bildhethitische Bilinguis vom Karatepe ist nicht Ausgangspunkt der Entzifferung, sondern willkommene Bestätigung einer vorherigen mühsamen kombinatorischen Erschliessung<sup>(7)</sup>, konnte sie aber natürlich in vielen Punkten berichtigen und weiterführen. Der gelegentlich gemachte Vergleich von Karatepe mit dem Steine von Rosette ist zwar keinesfalls zutreffend, aber die Bilinguis gab doch der weiteren Forschung die solide Unterlage. Für die Lesung geben die wenigen Namen in der Bilinguis allerdings nicht viel Stoff, aber wie sich mit ihnen und den Ergebnissen der sonstigen kombinatorischen Forschung weiterkommen lässt, hat der Verf. in *Archiv Orientalní* 21 (1953) S. 114-139 noch einmal zusammengefasst. Die vielen graphischen Varianten der Karatepe-Inschriften zeigen erst mit voller Deutlichkeit, wie variabel

<sup>(6)</sup> Von der starken dialektischen Besonderheit des kyprisch-griechischen Dialekts wie überhaupt von dem griechischen Charakter der Sprache wussten die ersten Entzifferer noch nichts.

<sup>(7)</sup> Zum Stande der Entzifferung vor Karatepe vgl. Verf., *Entzifferungsgeschichte der hethitischen Hieroglyphenschrift* (Stuttgart 1939) (= *Die Welt als Geschichte, Sonderheft* 3).

diese Schrift ist. Vom Wortschatz und der Grammatik der bildhethitischen Sprache wird durch Karatepe ein ansehnlicher Teil, aber eben nur ein Teil gesichert.

Vor allem aber muss festgestellt werden, dass hier auch der vokallose phönizische Wortlaut manche Fragen offen lässt und gelegentlich von der bildhethitischen als der grammatisch klarer zu bestimmenden Fassung richtig gestellt wird<sup>(8)</sup>. So hatte man in Satz II anfangs die allein bekannten phönizischen Worte 'š 'dr 'wrk als 'iš 'addir 'wrk « der mächtige Mann 'wrk » aufgefasst. Aber der später bekannt gewordene bildhethitische Wortlaut á-wa + ra-ku-s-wa kwa-a-an 363-nú-wa-ta « den Awaraku gross gemacht hatte » erwies, dass wir im Phönizischen 'š als Relativpronomen im Akkusativ und 'dr als Verbalform 'iddēr « er machte mächtig » zu fassen haben. Und den phönizischen Satz XVI übersetzte man anfangs wšb 'nk 'l ks' 'bj « und ich setzte mich auf den Thron meines Vaters », wobei man an zwei Dingen Anstoss nehmen musste: einmal an der Erwähnung der Thronbesteigung mitten im Berichte über Dinge, die doch alle schon in die Regierungszeit, also nach der Thronbesteigung, fallen, und ferner an der Tatsache, dass sich Asitiwadda als Usurpator gar nicht auf den Thron seines Vaters setzen kann. Aber die richtige Uebersetzung der bildhethitischen Fassung ist á-pa-š(a)-ha-wa-ta,- tá-ti-a 294 a-sá-tar-ti-a 299 a-sá-nú-wá-ha- « und ich liess sie<sup>(9)</sup> sich auf ihren väterlichen Thron setzen ». Und dieser Uebersetzung fügt sich auch der phönizische Wortlaut: jšb 'nk ist dann nicht Grundstamm « ich setzte mich », sondern Kausativ (\*jōšīb) « ich liess setzen », und geschriebenes 'bj kann sowohl « meines Vaters » wie « seines Vaters » meinen.

So hat die phönizische Fassung von Karatepe zwar die vorher oft auf Mutmassungen angewiesene kombinatorische Erforschung des Bildhethitischen im allgemeinen auf eine sichere graphische, lexikalische und grammatische Grundlage gestellt, aber in manchen Fällen wurde auch umgekehrt der phönizische Text durch die bildhethitische Fassung berichtigt.

Bei den eingangs erwähnten etruskischen und phönizischen Inschriften von Pyrgi besteht eine Schwierigkeit schon darin, dass der einen phönizischen zwei etruskische, eine längere und eine kürzere, gegenüberstehen. Dazu kommen Unstimmigkeiten zwischen den Forschern bei der Interpretation auch des phönizischen Textes, ganz zu schweigen davon, dass die an sich schon der Deutung widerstrebende etruskische Sprache hier mit bisher ganz unbekanntem Sprachgut aufwartet. So hat sich die Hoffnung, die Pallottino in der in Anm. 1 genannten Arbeit ausspricht, bisher noch keineswegs erfüllt. Selbst bei der phönizischen Fassung ist es gar nicht sicher, ob sich

(8) Zum Folgenden vgl. schon Verf. *Orientalia* NS 31 (1962) S. 223 f.

(9) Die vorher genannte königliche Nachkommenschaft.

die vom Verf. in der Festschrift für Altheim gegebene und der Deutlichkeit halber hier wiederholte Lesung und Uebersetzung bewährt :

- |                                       |   |
|---------------------------------------|---|
| (1) <i>l-rbt l-štrt 'šr qdš</i>       | (1) Für die Herrin, für Astarte, (ist) dies der heilige Platz,          |
| (2) <i>'z 'š p'l w-š jtn</i>          | (2) den gemacht und gegeben hat   |
| (3) <i>tbrj' wlnš mlk 'l</i>          | (3) Thefarie Velianas, König über                                       |
| (4) <i>kjšrj' . b-jrh . zbh-</i>      | (4) K(a)isrie, im Monat des Sonnenopfers                                |
| (5) <i>šmš b-mtn 'b-bt w-bn</i>       | (5) als Geschenk im Tempel. Und er baute                                |
| (6) <i>. tw . k 'štrt . 'rš . bdj</i> | (6) eine Cella; denn Astarte begehrte (sie) von ihm,                    |
| (7) <i>l-mlkj šnt šlš III b-j-</i>    | (7) (im) dritten (3) Jahre seines Königiums im                          |
| (8) <i>rḥ krr b-jm qbr</i>            | (8) Monat Krr am Tage des Begräbnisses                                  |
| (9) <i>'lm w-šnt l-m'š 'lm</i>        | (9) der Gottheit. Und die Jahre der Gottheitsstatue(n?) <sup>(10)</sup> |
| (10) <i>b-btj šnt km h-kkbn</i>       | (10/11) in ihrem Tempel (seien) Jahre gleich diesen                     |
| (11) <i>'l</i>                        | Sternen.  |

In der Deutung der etruskischen Texte gehen die Meinungen der Forscher erst recht auseinander, und der Verf. kann sich hier kein eigenes Urteil erlauben. Meist nimmt man an, dass es sich gar nicht um eigentliche Bilinguen, sondern nur um Paralleltexte handelt, in denen der Name Thefarie Velianas des weihenden Königs und die Zeitangabe phöniz. *šnt šlš III* und etrusk. *ci avil* « drei Jahre » die einzigen festen Punkte bilden. Neuerdings hat sich K. Olzscha bemüht, vor allem die längere etruskische Inschrift in Uebereinstimmung mit der phönizischen zu übersetzen <sup>(11)</sup>, doch bleibt auch hier die Zustimmung der Fachgenossen noch abzuwarten.

Eine Einzelheit aber darf hier noch erwähnt werden. In Z. 9 des phönizischen Textes übersetzen alle Bearbeiter *šnt l-m'š 'lm* « die Jahre für die Statue der Gottheit », wobei *'lm*, formal Plural « Götter », wie im Phönizischen ganz gewöhnlich, für ein singularisches « Gottheit » genommen wird. Olzscha aber fragte am 2. 11. 1967 brieflich beim Verf. an, ob man nicht *m'š* auch als Status constructus des Plurals « Statuen » fassen und übersetzen könne « die Jahre für die Götterstatuen »; im Etruskischen entspreche ein wohl pluralisch zu fassendes *heram-ve* « den Statuen ». Nach der Schreibweise des phönizischen Textes wäre das möglich, und wenn Olzscha richtig interpretiert hätte, so läge wieder ein Fall vor, wo der phönizische Text durch die an sich erst zu entziffernde Fassung richtig gestellt würde. Aber das letzte Wort ist hier über beide Versionen noch nicht gesprochen.

<sup>(10)</sup> Zur Frage, ob Singular oder Plural, s. im Folgenden.

<sup>(11)</sup> GLOTTA 44 (1966), S. 60-108.

Aus den wenigen Beispielen ersieht man, dass bei Bilinguen mit einer bekannten und einer unbekanntem Sprache die bekannte Sprache nicht immer nur der gebende, sondern je nach den Umständen auch der empfangende Teil ist. Das gilt vor allem, wenn der bekannte Teil ein vokalloser semitischer Text ist. Aber es gilt auch anderswo. Es sei nur daran erinnert, dass unter den schönen karischen Inschriften, die L. Robert in *Hellenica* VIII (Paris, 1950) veröffentlicht hat, mehrere griechisch-karische Inschriften sind <sup>(12)</sup>, die man offenbar als Bilinguen ansprechen darf, ohne dass es bisher gelungen wäre, mit Hilfe des Griechischen Licht in die karischen Texte zu bringen. Vielmehr hat die glückliche Intuition des genialen Entzifferers überall noch freie Hand.

<sup>(12)</sup> Tafel II 3 = Tafel III. V.

## THE STONE-ANCHORS OF UGARIT

Honor FROST

During the 1963 campaign of the French Archaeological expedition to Ras Shamra, I was invited to examine the Bronze Age stone-anchors that had been discovered on the site. I am deeply grateful to Professor Schaeffer for this opportunity; the more especially because it was the first time that anchors had been studied within the context of an excavation<sup>(1)</sup>. The Ras Shamra group is exceptionally interesting not only for its variety of individual forms, but also because it includes the largest specimens as yet discovered on land. Nineteen anchors had been found at Ugarit proper (two in a tomb, the rest in the temple area) and ten in the port quarter of Minet el Beida. Some are still *in situ*, while the provenance of others is recorded in early excavation reports. Once pierced stones are identified as anchors, their presence in ancient buildings takes on a new significance; being neither accidental nor structural, it must relate to the customs of the early communities. At Ugarit, for instance, it is evident that the anchors grouped in the Temple of Baal are votive.

The Ugaritic anchors are a standard of comparison for those found in ever increasing numbers by sportsmen-divers<sup>(2)</sup>. No stone-anchor has as yet been discovered on, for instance, a Bronze Age wreck; so disparate submarine finds depend for their identification on land excavations. Once a typology has been established, the analysis of groups of anchors in coastal waters will throw light on ancient methods of navigation, the sea routes of antiquity and, to some extent, the dimensions of early ships. Our knowledge of how stone-anchors were used does not rest on archaeological

(1) On this subject see:

F. MOLL, "The history of the anchor", *The Mariner's Mirror*, Vol. XIII, No. 4 (1927), pp. 293 ff.

J. W. VAN NONHUYB "The Anchor" (in the same journal), Vol. 37, No. 1 (1951), pp. 17 ff.

MOLL's and VAN NONHUYB's sources were, respectively textual and ethnological; the writer has also contributed a paper based on archaeological finds.

Honor FROST, "From rope to chain; on the development of anchors in the Mediterranean", *The Mariner's Mirror*, Vol. 49, No. 1 (1963), pp. 1 ff.

(2) This is due mainly to Capt. J. Y. COUSTEAU's invention of the aqualung in 1945, and to its subsequent popularization.

evidence; they are still current in many parts of the world, notably along the Syro-Lebanese coast and the Persian Gulf<sup>(3)</sup>.

We may now turn to the Ras Shamra group; for easy reference and comparison, the basic information is incorporated in Table I. Numbered drawings and captions give: 1. the shape and size (drawn scale), 2. the type of stone, 3. the method of dressing and piercing, 4, the weight and 5. the provenance of each anchor. The following comments are set out under the same heads and in the same order.

*The variety of anchor shapes at Ras Shamra* is as striking as it is unprecedented on a land site. Only in section is there some uniformity: the stone slabs being the same width throughout. Less well made, or preserved examples have fortuitous irregularities and a tendency to thicken towards the base, but none is intentionally triangular or oval in section. The pyramidal, spherical and ovoid anchors found in the sea, or in other Bronze Age temples are therefore unlikely to have originated at Ugarit<sup>(4)</sup>. Further, these parallel sections confirm that all the Ras Shamra stones are undoubtedly anchors. Ambiguous pear-shaped, pierced stones (common on many Middle Eastern land sites) are easily recognised as counterweights when excavated with an olive press, but when their context is less clear they can be confused with anchors.

The Ras Shamra anchors are more varied in elevation than in section. Three shapes predominate: 1) the elongated rectangle, 2) the squat rectangle (either with "round shoulders" or with all four corners rounded off) and 3) the triangle. Four atypical specimens will be discussed separately. Six anchors fall into the first category: Table I, nos. 1, 3, 18, 19, 25 and possibly 24. Nine of the remaining anchors are squat rectangular, and nine triangular. Whereas no elongated rectangular stone has more than one piercing, some of the squatter, or the triangular shapes have three holes.

The number of holes in an anchor, irrespective of whether its shape is square, round or triangular, indicates variations in function. Modern fishermen choose different kinds of anchor in accordance with the type of bottom on which they intend

(3) VAN NONHUY, *op. cit.*, footnote 1. and such works as the *Diccionario de Artes de Pesca de España y sus Posesiones*, by Benigno RODRIGUES SANTAMARIA, Madrid, 1923, give further examples of their use.

(4) A miniature ovoid anchor is catalogued in *Fouilles de Byblos*, Tome II, nu. 8229. I am indebted to Squadron Leader D. Houghton for personally communicating information about a larger specimen found underwater on the site of an ancient mooring off Lara Point in Cyprus. 12 pyramidal anchors were dredged from Zia Liman, a port used by triremes in ancient times; they are now in the Archaeological and Maritime Museums at Piraeus. A rounded, rough-cut stone was found in Marathon bay by the Braemer Mercadé expedition, *B.C.H.*, p. 145, 1953, while a similar anchor is depicted on an 8th century B.C. Cypriot vase in the British Museum and illustrated in *Under the Mediterranean*, Honor FROST, plate 7, Routledge and Kegan Paul, London 1963.

to moor. The "*sand-anchor*", for instance, is a small flat stone transpierced by 4 or more pieces of wood. These sticks protrude on either side, so that whichever way the anchor falls, it will grip into a sandy bottom. «*Composite-anchors*» are larger slabs of stone with a rope-hole at the top, and additional piercings (destined to take wooden "flukes") through the bottom corners. The weight of the stone being combined with the grip of two flukes, these composite anchors hold equally well on either sand or rock. Lastly, "*rock-anchors*" are stones with a single hole (for the rope); depending on weight alone, they tend to drag on flat bottoms and are therefore best used among rocks.

At Ras Shamra, all the elongated rectangular stones are rock-anchors, whereas some of the squat rectangular and triangular shapes are composite-anchors. It is striking that though composite-anchors are still used in the Mediterranean, no example has been discovered on any other Bronze Age site (at the time of writing, i.e. in 1964). Because composite-anchors are a technical improvement on rock-anchors, and because a Christian cross and Greek letters were incised on a specimen found in Turkish waters<sup>(5)</sup>, they appeared to be a later development of the rock-anchor. The Ras Shamra group disproves this hypothesis by showing that both types were used contemporaneously. In default of further knowledge it might even suggest that composite-anchors originated at Ugarit. Elongated rectangular rock-anchors may also be identified with Ras Shamra. Only one example of this shape has been found elsewhere. Coming as it does from Tell Soukas<sup>(6)</sup>, a small Bronze Age site within easy sailing distance of Ras Shamra, it too may be Ugaritic.

Turning to the rarer shapes, the possible sand-anchor no. 29 on Table I, deserves a brief note. The fragment (found in the port quarter) is, in itself, too insignificant to warrant discussion, except to point out that its state is not unusual. Small flat stones with multiple piercings are necessarily fragile; hence the rarity of ancient sand-anchors<sup>(7)</sup>. Further, their loss at sea would occur on sandy bottoms where flat objects are soon buried. No votive examples of sand-anchors have come to light; possibly the stones were not considered sufficiently monumental to be offered in temples. Of the other exceptional shapes at Ras Shamra, the two oval rock-anchors nos 14 and 20 on Table I have parallels at Byblos. No. 17, though small by Ras Shamra standards, is reminiscent both in shape and size of the Mallia and Knossos anchors<sup>(8)</sup>.

<sup>(5)</sup> *Under the Mediterranean*, Honor Frost, Routledge and Kegan Paul, London 1963, Plate 9 and p. 50.

<sup>(6)</sup> I am indebted to Dr. Rus of Copenhagen for allowing me to examine the anchors he found at Tell Soukas in 1963.

<sup>(7)</sup> *Under the Mediterranean*, p. 38, Fig. 1 (1) and (3).

<sup>(8)</sup> *Under the Mediterranean*, p. 46, Fig. 5.

The most easily identified shape in the group is the triangular anchor no. 11 on Table I. It is the only Ras Shamra anchor to have a groove (to keep the rope from slipping) over the hole at the apex, and a lateral L-shaped piercing across one corner of the base. This L-shaped hole, which could not hold a straight wooden fluke, was probably intended for an auxiliary cord to free the anchor if it got wedged between rocks on the bottom. Another example of this shape (excavated at Byblos) can be seen in the Beirut Museum. Only the hieroglyph *nfr* incised on one face of the stone, distinguishes it from the Ugaritic anchor. At Byblos, as at Ras Shamra, the shape is unique; in outline and proportion however, both stones correspond with the anchor represented on the bas-relief of a ship in the Vth Dynasty tomb of King Sahu-Re.

*Weight of the Ras Shamra anchors.* Four specimens weigh about half a ton each, sixteen range from 100 to 200 kg, five are just under 100 kg and three between 20 and 30 kg. Of the weights shown on Table I, only four can be regarded as accurate, because many anchors were broken and others too heavy to be brought to a weighing machine. The estimated weights, representing the anchors when unbroken (allowance having been made for variations in density between one stone and another), are printed in italics on Table I.

There is a known relation between a ship's tonnage and the weight of its anchor. The following deductions are based only on the half-ton anchors because, ancient methods of navigation being unknown, it might be argued that several 150 kg anchors could moor a very big ship. The converse is not true however: therefore a half-ton anchor (since it would sink a small boat) is a fair guide to the minimum size of the ship that carried it. Another objection should be examined before relating anchors to tonnage: some Bronze Age stone anchors, as will be seen, were made as *ex votos*. It is therefore arguable that the unusually massive Ugaritic anchors from the Temple of Baal might not be of a kind used at sea. This argument is disproved by an ancient anchor of similar dimensions found underwater in the Bay of Tabarja in Lebanon <sup>(9)</sup>.

A half-ton anchor presupposes a wooden ship of at least 200 tons and a length of 20 m. On the lists given by Dana, Vanderdecker, Kemp, Lane and Wright, for instance, variations from this ratio are explained by the specific type of ship or anchorage to which they refer <sup>(10)</sup>. Half-ton anchors could, of course be carried on larger ships, so

<sup>(9)</sup> *Under the Mediterranean*, p. 43, Fig. 5.

<sup>(10)</sup> I am indebted to Commander George NAISH of the National Maritime Museum, Greenwich, for the following references: *Yachts and Yachting*, Vanderdecken, London 1873, p. 198; *The Boatman's Manual*, Carl D. Lane, New York, 1942, p. 212; *Yacht Cruising*, Claud Worth, 4th Edition, London 1934, p. 344; *Manual of Yacht & Boat Sailing and Yacht Architecture*, Dixon Kemp, 11th Edition, London 1913, p. 627; *Dana's*



200 tons is a most conservative estimate (especially when it is taken into account that there were probably several anchors per ship). I am indebted to Professor Schaeffer for pointing out that the considerable tonnage of Ugaritic ships had already been estimated on the basis of the loads that they carried (as described in the maritime tablets).

Finally, the weights of the Bronze Age Ras Shamra anchors compared with the Greek and Roman lead stocks are surprisingly similar. This is the more interesting, now that the size of Greek and Roman merchantmen (hitherto based on the interpretation of texts) is being confirmed by direct observation of their cargoes<sup>(11)</sup>. The huge piles of amphorae seen by divers on classical wrecks support, for instance, Dr. Lionel Casson's estimate of 1228 tons, based on Lucian's description of the *Isis*, and show that the 70 m length of the *Nemi* ships was not, as had been thought, atypical<sup>(12)</sup>. From the lists of anchor weights drawn up by Moll and by Braemer and Mercadé<sup>(13)</sup>, only two lead stocks exceeded the weight of the largest Ras Shamra stone-anchor (no. 5, Table I, 600 kg). These are the exceptional 712 kg Cape Palos, and the 695 kg Mahdia stocks common to both lists. On Moll's list, the remaining stocks range from 125 to 450 kg and on Braemer and Mercadé's from 72 to 400 kg. It must be kept in mind that, as yet, publications on marine archaeology are few. From the numbers of lead stocks that I have seen as a diver, the above lists appear unrepresentative of the smaller sizes. Since the existence of small craft is not in question, this does not invalidate the present comparison with stone-anchors.

*The types of stone used to make the Ras Shamra anchors.* These are more varied than on other sites and include : coarse sandstone, micaceous limestone, conglomerate, fine limestone, basalt, granite, beach rock, rock of marine biogenic origin, and chalk. Limestones predominate, accounting for half the total number of anchors, ten being fine and three micaceous limestone. Four are a conglomerate of pebbles cemented with sea shells, two coarse sandstone, two black basalt, one a granitic stone (no. 17 mentioned above), two beach rock and one a marine rock composed of tiny molluscs.

*Seaman's Friend* (new edition revised by James Lees), London 1856, p. 4; *A New Universal Dictionary of the Marine*, William Burney, London 1815, p. 14.

(11) The most convenient compilation of both the recent reports made by aqualung divers, and the earlier reports based on the testimony of sponge divers, is *Marine Archaeology* edited for the *Confédération Mondiale des Activités Subaquatiques* by Miss J. du Plat Taylor, published by Hutchinson, London 1965.

(12) F. MOLL, *op. cit.*, p. 293. — François BRAEMER et Jean MERCADÉ, *Céramique Antique et Pièces d'Ancre*, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1953, p. 145.

(13) Lionel CASSON, "The *Isis* and her Voyage", *American Philological Association; Transactions and Proceedings*, Vol. 81, No. 1, p. 43, 1950. Lucian, *Navigum V*.

Five anchors are made of chalk. All these stones are found in the region of Ras Shamra <sup>(14)</sup>.

I examined each anchor for traces of wear and for the type of marine concretion that would point to its having been used in the sea before being erected on land. There was no clear evidence one way or the other. Two of the anchors however had holes that had been bored by bivalve molluscs, *Lithodomus lithophagus*, showing that the stone had at some time been underwater. These holes were not necessarily bored after the stones had been made into anchors.

The modern anchors used at Rouad and elsewhere on the Syrian coast are (with the exception of chalk) made from the same range of local stone as the Ugaritic anchors. Chalk is never used because, as the modern makers of these anchors explain, it is too fragile and tends to dissolve when immersed. All anchors, old and new, found in the sea are of the commoner stones (again with the exception of chalk), but on land there are one or two instances of rarer materials. The Knossos anchor with an octopus in low relief (now in the Heraklion Museum), for instance, is in purple gypsum. This implies that model anchors were made for votive use. Further instances of dummies may be provided by miniature anchors, too small to have held any boat, and unfinished anchors dressed only on their exposed surfaces and set into architecture <sup>(15)</sup>. There are no such dummies at Ras Shamra, but the 5 chalk anchors nos. 8, 18, 24, 27 and 28 may come into this category.

*The method by which anchor-stones are pierced and dressed* is perhaps the surest guide to their identification. The Ras Shamra group has several independent characteristics, notably square rope-holes. Bronze Age anchors generally, have holes that are drilled from either side of the stone. This gives an irregular piercing with a ridge where the drillings meet. In section these holes are bi-conic or bi-cupular according to whether or not the point of the wooden drill had been fitted with a stone bit. In certain cases one side of the section is conic and the other cupular. In some cases drillings were "tidied up" by a chisel, leaving radial incisions running from the circumference towards the centre of the holes. In others, the 'neck', where the drillings met, has been cut away, so that the hole is almost tubular.

<sup>(14)</sup> I am indebted to Miss Sweeting of St. Hugh's College, Oxford, and to Dr. Carl George of the American University of Beirut for their comments on the stones of the Ras Shamra stones.

<sup>(15)</sup> Both miniature (see footnote 4 above) and unfinished anchors incorporated in temples, occur at Byblos, see article in preparation by the writer, to appear in *Mélanges offerts à M. Dunand*, Université St-Joseph (in preparation).

The triangular "Egyptian" anchor, no. 11, has chisel-finish to its drilled rope-hole, but its L-shaped lateral piercing is entirely cut by chisel. Five anchors, nos. 2, 6, 9, 18 and 24 on Table I, have unusual square rope-holes (parallel rather than bi-conic in section). The two fluke-holes on no. 6, Table I, however, are drilled from one side and chisel-cut from the other. Functionally, square rope-holes are difficult to explain, but square fluke-holes have a justification. Pieces of wood break more easily if, in section, they are square or rectangular rather than round. Modern fishermen prefer fragile flukes because, when an anchor becomes caught on the bottom, it is obviously better to break a fluke than to lose the entire anchor. It is strange therefore that, though 5 Ras-Shamra anchors have square rope-holes, on only one (no. 6. mentioned above) is there a hint of square-cut flukes.

Most Ras Shamra anchors bear the marks of small, gouge-like chisels; nos. 8 and 28, both chalk anchors, are exceptional in that flat chisels were used. Some stones appear to have been partially hammer-dressed, but wear and weathering make it difficult to be certain of this, except on no. 17. This specimen has already been compared for size, shape and stone with Cretan anchors. Its smooth finish is also reminiscent of a sand-anchor from Crete and of two others found respectively in Sardinian waters and off Lara Point in Cyprus<sup>(16)</sup>. Other distinguishing surface marks include concavities, as on no. 6, 9 and 24, Table I. The chisel-cut square concavity on no. 6 looks, at first, like a mistakenly placed and therefore unfinished fluke-hole, but the four cupules on the back of nos. 9 and the narrow drilling above the rope-hole of no. 24 do not fit this explanation. A similar drilling exists on one of the votive anchors at Byblos<sup>(17)</sup>. Since these non-functional concavities have so far appeared only on temple anchors and not on specimens found in the sea, they may have some ritual significance.

Lastly, one Ras Shamra anchor, no. 5, is inscribed. The stone being a coarse conglomerate, the edges of the incisions are blurred, but the intact sign, over 20 cm high and cut into the stone to a depth of 2.5 cm, is Aegean in type<sup>(18)</sup>. A break in the stone has left only the bottom of the second character; what remains is reminiscent of the curved line crossed at either end, inscribed on one of the Byblos anchors<sup>(19)</sup>. Bronze Age anchor inscriptions are usually dismissed as masons' marks, but evidence points to their being good luck signs. The earliest decipherable inscription of this

(16) See footnote 4 above.

(17) The Byblos example will be illustrated in the article referred to in footnote 15 above.

(18) I am indebted to M.O. Masson for his opinion on these signs.

(19) For the Byblos signs see footnote 15.

type is the already mentioned, *nfr* <sup>(20)</sup> on the anchor in the Beirut Museum. Greek and Roman lead stocks bear dedications such as "Zeus the Saviour". The Cape Palos stock, cited by Moll as weighing 712 kg, is doubly interesting in the context of Ras Shamra, being inscribed "Zeus Cassius" <sup>(21)</sup>. Other classical stocks have talismans like Medusa heads, or astragals in various combinations <sup>(22)</sup>.

*Provenance of the anchors at Ras Shamra and Minet el Beida.* Seventeen of the anchors on Table I came from the Temple of Baal at Ugarit <sup>(23)</sup>. Of these, four are *in situ* being built into walls. No. 1 is the corner-stone of the first course of the northernmost extremity of the Temple itself. No. 9 lies on top of what is now a low wall running westwards from the main building and no. 10 is similarly placed in another wall (running north to south) of the same enclosure, on a level with the entrance to the Temple proper. No. 12 is built into a dependency of the Temple to the South-West. The four heaviest anchors, nos. 2, 3, 5 and 6 grouped outside and to the west of this entrance, are because of their weight, unlikely to have been shifted from their original positions. Though lighter, no. 4 is part of the same group. The remaining anchors, though displaced in the course of excavation, are still within the Temple precincts and a hundred or so metres to the south and west of its main chambers. Careful search was made in the nearby Temple of Dagon, but no further anchors were found. The Temple of Baal represents a span of 600 years of use ending in the 13th century B.C. <sup>(24)</sup>. Professor Schaeffer attributes the anchors to the same period as the stelae of Amenemhat II (19th century B.C.) since they were found on the same level <sup>(25)</sup>. Two identical chalk anchors flank the dromos of Tomb XXXVI which lies at the foot of the slope, below the Temple of Baal, in the northeastern quarter of Ugarit <sup>(26)</sup>. This tomb was re-used between the 15th and 14th centuries;

<sup>(20)</sup> Meaning given as « parfait, bon, beau et diverses ». G. LEFEBVRE (1955), *Grammaire de l'Égyptien Classique*, p. 395, No. 35, 2nd ed. Tome 12<sup>e</sup>. Le Caire : Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.

<sup>(21)</sup> Otto EISSFELDT (1932), *Baal Zaphon, Zeus Kasios und der Durchzug der Israeliten durchs Meer*, Halle (Saale) : Max Miemeyer Verlag; A.B. COOK, *Zeus*, Vol. II, Part 2, p. 981/98; A. SALAC (1922), *Zeus Kasios*, *Bull. Corr. Hell.* Vol. 46, pp. 160 ff.

<sup>(22)</sup> Mr. Gerhard KAPITÁN has made a study (as yet unpublished) of the different combinations of astragals on anchor-stock. The game of knuckle-bones being associated with divination, the combinations had different meanings and consequently each anchor has an interpretable dedication.

<sup>(23)</sup> See plan, *Ugaritica* II, fig. 2.

<sup>(24)</sup> C. VIROLLEAUD, *La Légende Phénicienne de Danel*, Tome I, p. 11.

<sup>(25)</sup> *Ugaritica* I, p. 21, C. VIROLLEAUD, *op. cit.*, p. 16.

<sup>(26)</sup> *Ugaritica* I, fig. 45 and p. 55.

Professor Schaeffer attributes the anchors to its original construction at the turn of the 19th to 18th centuries B.C. <sup>(27)</sup>.

The 10 remaining anchors on Table I (nos. 18-26 and 19) come from the Port of Ugarit at Minet el Beida. On this part of the site, all specimens that could still be seen, were taken by tractor to the present dig-house where they were drawn and photographed. The port quarter sprang up during the golden age of Ugarit, the 14th century B.C. With the exception of the oval rock-anchor no. 20 which was in a tomb <sup>(28)</sup>, Professor Schaeffer is not of the opinion that these anchors were votive. Their presence among buildings is not surprising in view of the fact that the quarter originally had a water-front.

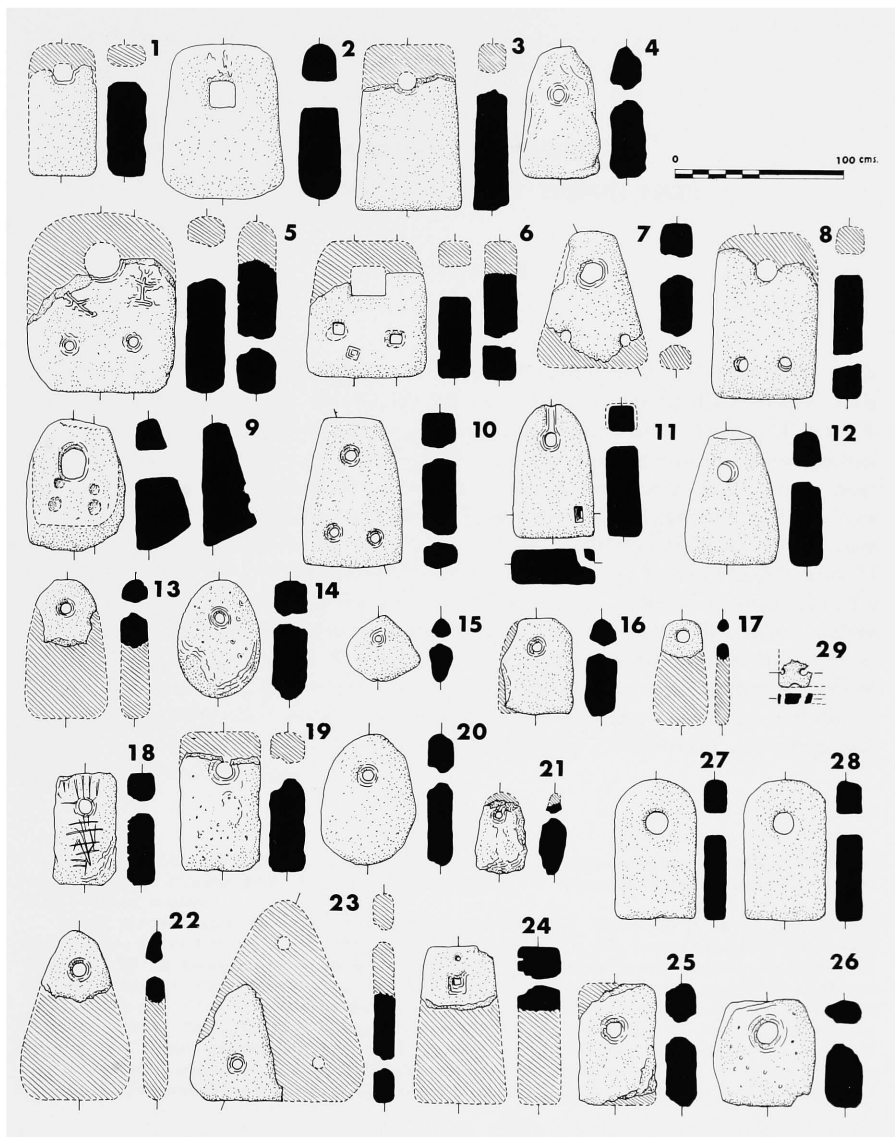
The study of anchors, whether they come from land excavations or from submarine sites, is new. The importance of the Ras Shamra group will therefore increase as further comparative material is published. It already provides physical confirmation of the considerable size of Ugaritic ships and proves that three holed composite-anchors were in use during the 19th century B.C. The other shapes are dated by their Ras Shamra context which, in two instances, also suggests their provenance. It is from evidence such as this that we may hope eventually to trace the trade routes of antiquity from the stone-anchors which litter certain parts of the sea-bed. Finally, it is noteworthy that 19 of the Ras Shamra anchors came from the Temple of Baal the Weather God. This is particularly significant in view of the fact that Mount Cassius, the high place of Ugarit, was later associated with Zeus to whom lead anchor stocks were frequently inscribed.

<sup>(27)</sup> C. F. A. SCHAEFFER, *Les fouilles de Minet el Beida et de Ras Shamra, 2<sup>e</sup> campagne, printemps 1930. Syria*, Tome XII.

<sup>(28)</sup> *Ugaritica* I, p. 35.

TABLE I

1. Coarse sandstone, 150 kg, weathered surface, in lowest course of south west wall of Temple of Baal.
2. Fine limestone, 400 kg, weathered but with chisel marks in rope hole, probably *in situ*, west of entrance of Temple of Baal.
3. Micaceous limestone, 400 kg, weathered, probably *in situ*, west of entrance of Temple of Baal.
4. Fine limestone, 125 kg, smooth surface, hammer dressed? probably *in situ* west of entrance of Temple of Baal.
5. Conglomerate of gravel and shells, 600 kg, chisel-cut inscription, probably *in situ* west of entrance of Temple of Baal.
6. Fine limestone, 410 kg, chisel marks, probably *in situ*, west of entrance of Temple of Baal.
7. Fine limestone, 175 kg, worn surface with some chisel marks; south of Temple of Baal.
8. Chalk, 150 kg, smooth surface some flat chisel marks; south of Temple of Baal.
9. Coarse sandstone, 250 kg, worn, with chisel marks along apex, 4 cupules on underside, *in situ*, in wall of dependency west of Temple of Baal.
10. Basalt, 175 kg, worn, *in situ*, in wall of same dependency as anchor No. 9.
11. Fine limestone, 101 kg, smooth surface with chisel marks in rope and chisel cut L-shaped piercing, south of Temple of Baal.
12. Basalt, 160 kg, chisel marks and hammer dressing, *in situ* in dependency wall south west from Temple of Baal.
13. Fine limestone, 150 kg, chisel-cut found to the north of the Temple of Baal.
14. Conglomerate, 80 kg, hammer dressed on one side only, found south west of the Temple of Baal.
15. Fine limestone with borings made by bivalve molluscs, 26.5 kg, smooth surface, found south of entrance of Temple of Baal.
16. Fine limestone, 67 kg, worn surface found north west of Temple of Baal.
17. Grey granitic stone, 25 kg, smooth almost polished surface, found in 1958 in "priest's house" south of the Temple of Baal; R.S. number 2192.
18. Chalk, 100 kg, one side rough-cut the other smooth and scored with a narrow gouge-like chisel; Minet el Beida.
19. Conglomerate, 85 kg, worn surface, Minet el Beida.
20. Fine limestone, 70 kg, worn surface, Minet el Beida (Originally excavated in a tomb, see footnote 28).
21. Micaceous limestone with borings made by bivalve molluscs, 26.5 kg worn, Minet el Beida.
22. Micaceous limestone, 80 kg, worn smooth, Minet el Beida.
23. Biogenic rock with assorted molluscs, 200 kg, worn, Minet el Beida.
24. Chalk, 110 kg, flat and gouge-like chisels used respectively on outer surface and within rope hole, drilling 3 cm deep above rope hole; Minet el Beida.
25. Beachrock, 140 kg, worn, Minet el Beida.
26. Conglomerate (perhaps a very coarse beachrock), 120 kg, rough surface, Minet el Beida.
- 27 and 28. Chalk, 100 kg, each, chisel cut an well finished, Tomb No. XXXVI.
29. Beachrock, unbroken, weight indeterminable, rough surface, Minet el Beida.







## DIE KOPFZIER DER PHILISTER IN DEN DARSTELLUNGEN VON MEDINET HABU

**Kurt GALLING**

In seinem Werk «*Enkomi-Alasia*», I, 1952, S. 148 kommt Cl. F. Schaeffer auch auf die Frage zu sprechen, ob sich die Nordmeervölker, speziell die Philister, auch auf Cypern aufgehalten haben. Verschiedenen Medinet Habu-Bildern (*a.a.O.*, Fig. 109 f. 112 f.) fügt er das Bild einer «mykenischen» Hydria bei, die von der schwedischen Cyprus-Expedition im Grab 3 von Enkomi gefunden wurde (*a.a.O.*, Fig. 111). Es zeigt die Ausfahrt eines Vornehmen auf einem Wagen, den ein Wagenlenker leitet. Vor dem Pferd ein Pferdehalter und eine zweite Person in gleicher Haltung. Hinter dem Wagen ein Mann, der den Wagenkasten hält<sup>(1)</sup>. Cl. F. Schaeffer bemerkt (S. 363, Anm. 1) dazu : « la singulière coiffure que portent les personnages ... rappelle le casque philistin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est possible que les premiers immigrants de cette tribu soient arrivés dans l'île dès le XIII<sup>e</sup> siècle ». Wenn wir es auch in diesem einer Spezialfrage zugewandten Aufstaz offen lassen können, ob man wirklich dem mykenischen Vasenbild so viel an historischer Antwort zum Datum der Philisterwanderung entnehmen darf<sup>(2)</sup>, so bleibt der Vergleich als solcher bedeutsam : Haartracht der einen und Kappe der anderen Gruppe.

<sup>(1)</sup> Die Darstellung gehört nach S. Sjöqvist, *Problems of the Late Cypriot Bronze Age*, 1940, S. 65 ff. zum Levanto-Helladic Pictorial Style. Fig. 111 des Buches von Cl. F. Schaeffer gibt eine Szene von Fig. 20, 2 bei Sjöqvist wieder.

<sup>(2)</sup> Als literarischen Beleg für das Auftauchen der Seevölker auf Cypern hat H. Otten, *Neue Quellen zum Ausgang des hethitischen Reiches*, MDOG, 94, 1963, S. 12-23 einen seit langem bekannten hethitischen Text (KBo XII, 38) herangezogen. Nachdem der sprechende Hethiterkönig seinen Sieg über den König von Alašija angeführt hat und die Aufstellung einer Stele gemeldet hat, sagt der in II 22 namentlich angeführte Suppiluliuma (II.) in Col III : « Die Schiffe von Alašija begegneten mir auf See dreimal ... ich eroberte sie und steckte sie auf See in Brand — Wie ich aber nach ... gelangte, kamen mir die Feinde von Alašija in Scharen zum Kampf entgegen (Lücke) ». Wiederum folgt die Aufstellung einer Stele. Otten kombiniert beide Kriege mit Suppiluliuma II. (nach 1190) und erwägt, in den Feinden von Alašija auf Cypern gelandete Scharen der Nordmeervölker zu sehen. H. G. Güterbock hat dem in *JNES*, 26, 1967, S. 73-81 widersprochen.

Bei jeder eingehenderen Behandlung der Philister wird für die Kopfzier der Philister auf die (lederne) Helmkappe verwiesen, die charakteristischerweise mit einem Kranz von Federn geschmückt sei<sup>(3)</sup>. Das älteste Zeugnis findet sich m.W. in dem *Recueil des Observations et des Recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française*. Die zweite Auflage dieser *Description de l'Égypte* wurde 1821 ff. von C.L.F. Panckouke veröffentlicht. Die Ingenieure Jollois und Devilliers geben in Kap. 9 des 2. Bandes (1821) eine Beschreibung der Gebäude und des Hippodroms von «Medynet-abou» und im §5 speziell vom Palast und den Wandreliefs. Man schrieb den Palast dem Pharaon Sesostris zu, der nach Diodor Sic. und Herodot bis nach Indien vorgedrungen sei, so daß dann auch die Feinde des Pharaon als Inder gedeutet werden. Daß wir heute dank der Entzifferung der Tempelinschriften wissen, daß es sich in Medinet Habu in Wirklichkeit um die Tempel- und Palastanlage Ramses' III. handelt, dessen Kriegszüge auf den Reliefs dargestellt sind<sup>(4)</sup>, darf jenen Berichterstatter natürlich nicht vorgehalten werden! Wichtig bleibt, daß man damals bei den Bildern der See- und Landschlacht (des Feldzugs vom 8. Regierungsjahr) auf die Ausrüstung der Feinde acht hatte. Bei der Gruppe der Scherden<sup>(5)</sup>

Der 1. Krieg sei der Thudaljas IV. (1250-1220), erst der 2. gehöre mit dem Suppilulimas II. zusammen. Er möchte in den «enemies from Alašia» Kriegsscharen aus Ugarit sehen. Sollte es sich bei den Feinden von Alašia nicht einfach um die Landbewohner von Cypern handeln, die dem Hethiterkönig als *Feinde entgegentraten*?

<sup>(3)</sup> Aus der neueren Literatur seien genannt: O. EISSPELDT, *Art. Philister*, in *Paulys Realencyklopädie*, XIX, 2, 1938, Sp. 2392 und A. H. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica*, I, 1947, Nr. 269. 270. H.L. LORIMER, *Homer and the monuments*, 1950, substituiert (S. 332) eine aus Streifen zusammengesetzte Lederkappe, über die ein mit Buckeln verziertes Metallband mit eingesetzten Federn geschoben sei J.B. PRITCHARD, *Palestinian Figurines*, 1943 verweist S. 40, Anm. 46 auf eine «Übersetzung» eines Abschnittes vom Baal-Mythus (B VII, 53 ff.) durch J. MONTGOMERY, der hier etwas von «Seevölkern» und «gefiederten Haarlocken» zu entdecken glaubte. Davon kann schlechterdings keine Rede sein, so undurchsichtig dieser Textabschnitt auch den neueren Übersetzern ist (GORDON, DRIVER, GINSBERG, JURKU, AISTLEITNER).

<sup>(4)</sup> Für den im 12. Regierungsjahr Ramses' III. vollendeten Tempel wurden einige Bildthemen von älteren Vorlagen übernommen. So war Nubien zur Zeit Ramses' III. eine ägyptische Provinz und der Pharaon bedurfte keines Feldzuges gegen die Nubier, obschon ein solcher auf einer Reliefwand dargestellt ist (*Medinet Habu*, Taf. 8 f.). Wenn bei den Zusammenstellungen der asiatischen Gegner Ramses' III. die Hethiter und die Nordsyrer (Amor) vorgeführt werden und dazu noch Kriegsbilder treten (*Medinet Habu*, Taf. 87 f., 94), so handelt es sich, wie A.H. GARDINER, *Geschichte des Alten Ägypten*, 1965, S. 319, zu Recht bemerkt, um Bildübernahmen nach Originalen aus der Zeit Ramses' II. Wie denn auch im *Papyrus Harris* (BREASTED, *AR IV*, § 403-405) weder ein syrischer Feldzug noch ein solcher gegen die Hethiter erwähnt wird. Historisch dagegen sind die beiden Libyerfeldzüge (5. und 11. Regierungsjahr), der Ecomiterfeldzug und der uns beschäftigende Feldzug gegen die Nordmeervölker im 8. Regierungsjahr. Nach der Chronologie bei E. HORNUNG, *Grundzüge der ägyptischen Geschichte*, 1965, S. 116, ist dieser Feldzug auf das Jahr 1177 zu datieren. E. OTTO, *Ägypten. Der Weg des Pharaonenreiches*, 1958, S. 267 geht auf das Jahr 1163 herunter.

<sup>(5)</sup> Zu den Scherden als Hilfstruppen im ägyptischen Heer cf. u.a. H. GRAPOW in H.Th. BOSSERT, *Attkreta*, 1937, S. 59. Die Datierung von Texten zu den *Denen* (a.a.O., S. 51) und den *Pelset* = Philistern (S. 58) in die Zeit Ramses' II. ist zu korrigieren: beide Gruppen werden erstmals bei Ramses' III. genannt.

substituierte man einen eisernen (sic!) Helm mit zwei Hörnern; von der anderen, zuerst gezählten Gruppe, den Philistern<sup>(6)</sup>, heißt es: « Les uns ont une espèce de casque couronné de plumes et retenu sur la tête par un ruban noué sous le menton » (S. 113)<sup>(7)</sup>. Bis auf eine übersehene Notiz bei Champollion le Jeune<sup>(8)</sup> verbleibt es bei den « bonnets de plumes ». So spricht auch R. Lepsius von einem Federbarett oder einer Federmütze<sup>(9)</sup>. Bei seiner 1849/50 durchgeführten Ägyptenreise, die ihn bis zum 2. Katarakt führte, interessierte sich Gustave Flaubert (*Œuvres complètes. Voyages*, II, 1948; deutsch: *Reisetagebuch aus Ägypten*, 1963) vornehmlich für die Lebensweise der ihm Begegnenden, aber nahm natürlich auch die Gelegenheit wahr, sich von einheimischen Führern die Monumente des Alten Ägypten zeigen zu lassen. Dem Besuch von Theben ging eine Nilreise voraus, die ihn von Assuan bis Wadi Halfa führte. In Korosko sah er zum ersten Mal Ababde-Beduinen (*Reisetagebuch*, S. 118), deren Haartracht er wie folgt beschreibt: « Keine Kopfbedeckung; zu beiden Seiten des Kopfes tragen sie die Haare in zwei dichten Büscheln; oben auf dem Kopfe stehen sie büstenartig geschnitten empor oder sind abrasiert (seltener) ». Dieser Haartracht der Ababde erinnert sich Flaubert in Medinet-Habu, als er das Wandrelief vom ersten Libyerfeldzug Ramses' III (*Medinet Habu*, Taf. 19) zu Gesicht bekommt. Die Haartracht der Libyer bezeichnet er als « coiffure des sauvages ». Ihm fällt auf, daß ein herabstürzender Feind unter der Rute des vorderen Pferdes vom Kriegswagen des Pharaos nicht zwei einzelne Libyerlocken trägt. Zwar sah Flaubert auch die Präsentation von gefesselten Gefangenen im 1. und 2. Hof, ging aber auf deren Darstellung nicht näher ein (*Reisetagebuch*, S. 174). Um so bemerkenswerter ist seine Notiz zu dieser Figur (Abb. 1): « ... er hat eine Haartracht wie ein Wilder. Ich weiß nicht, ob das Federn oder aufrechtstehende Haare sind, wie etwa die Flechten der Ababde aussehen würden, wenn man sie aufrichtete. Er hat auch einen spitzen Bart » (*Reisetagebuch*, S. 173). Flaubert läßt die Entscheidung offen, aber man wird die zweite Möglichkeit ernsthaft in Betracht zu ziehen haben und wird diesem Bild für

(6) Außer den Philistern werden die Denen (Danuna) mit gleicher Kopfzier wiedergegeben. Im Summarium (*Medinet Habu*, Taf. 44; WRZYSZINSKI II, Taf. 160; ANEP, Abb. 9) trägt der Tkr-Fürst eine Kappe, die derjenigen der Philister gleicht.

(7) Ein Kinnband wird im Gegensatz zum Kopfband nur selten gezeichnet. Bartlosigkeit ist vorherrschend, doch gab es auch bärtige Philister.

(8) CHAMPOLLION le Jeune beschreibt 1844 in den *Notices descriptives* (zu den *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*) mit einer Skizze die Kopfzier der gefangenen Philister (S. 347) als « coiffés-imberbes ». Auf diese Notiz bin ich erst nachträglich aufmerksam geworden, nachdem ich in meiner Tübinger Antrittsvorlesung (Mai 1964) die Federkrone der Philister als hochgebundenes gestutztes Haupthaar interpretiert hatte. Die gleiche Erklärung bei M. WRIFFERT im *Lexikon der Alten Welt*, 1965, Sp. 2296 beruht auf den Darlegungen meines Vortrages.

(9) R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, 1849 ff.: Textband (ed. 1900), S. 174. 176.

die Interpretation der Kopfzier der Philister trotz gewisser Differenzen in der Wiedergabe besondere Beachtung zu schenken haben <sup>(10)</sup>.

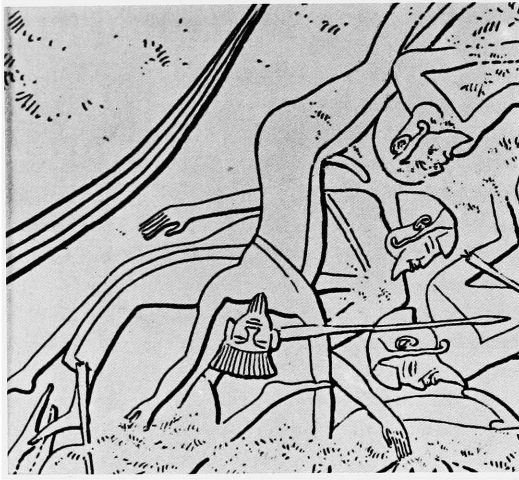


ABB. 1. — Gestürzter Feind (Medinet Habu, Taf. 19).

Der klassische Archäologe W. Herbig erhob 1940 in einem in vieler Hinsicht freilich problematischen Aufsatz *Philister und Dorier* (JDAI, 55, 1940, S. 58 ff.) den Einwand, daß man bei einer Federkrone doch eine deutlichere Darstellung der Vogelfedern erwarten sollte. Er stellte den Bildern von Medinet Habu assyrische Reliefs aus der Zeit Assurbanipals (669 - 627) gegenüber <sup>(11)</sup>. Hier sind in der Tat die von Soldaten bei einer Festprozession — anstelle eines Helmes — getragenen Kränze mit Vogelfedern eindeutig zu erkennen. Die Blattkrone der Artemis Orthia auf Ton- und Elfenbeinfiguren des VII./VI. Jh. s (R. M. DAWKINS, *The Sanctuary of Artemis Orthia at Sparta*, 1929, Taf. 30 f; 117-119) ist wenig überzeugend mit Federkrönen weit

<sup>(10)</sup> Auf das *Reisetagebuch* von FLAUBERT wies mich 1965 Prof. Dr. H. BRUNNER hin.

<sup>(11)</sup> E. UNGER, *Art. Mummenschanz*, RLV, VIII, 1927, S. 328 ff. Weitere Orthostaten bei E. WEIDNER, *AfO*, Beiheft 4, 1939, S. 51 ff.; ferner *AfO*, XVI, 1952 f., S. 31 f. und *AfO*, XVII, 1954 f., S. 415 f. Die Datierung der Orthostaten mit den Prozessionsbildern in die Zeit Assurbanipals darf als gesichert gelten, cf. W. NAGEL, *Die neuassyrischen Reliefstile unter Sanherib und Assurbanaplu*, 1967, S. 38. Als Festschmuck muß man u.E. auch die federbekränzte Kappe der Lykier um 480 v.Chr. verstehen, obschon sie bei Herodot (VII, 92) als Teil der *Kriegsausrüstung* der Schiffsbesatzung beschrieben wird.

älterer Plaketten aus Palästina verglichen worden<sup>(12)</sup>. Für Federkronen in Ägypten wäre auf die Kopfzier des Gottes Amun mit zwei hohen Straußenfedern zu verweisen und auf den Dämon Bes, der vielfach einen Federkranz trägt<sup>(13)</sup>. Den Federkranz als Kopfzier der (nubischen?)<sup>(14)</sup> Göttin Anuket zeigt ein Flachrelief vom Isistempel in Philae (Zeit Ptolemäus II.)<sup>(15)</sup>.

Aus dem syrischen Bereich kann man auf die Bronzestatuette eines Baal verweisen, die in die Mitte des 2. Jts zu datieren ist. Die Kopfzier des Gottes besteht aus 6 aufrecht stehenden Straußenfedern<sup>(16)</sup>. In Bethsean wurde das Kopfbild einer Göttin gefunden (nach Rowe: Schicht Amenophis' III.), dessen Zier in einer Reihe von Federn besteht<sup>(17)</sup>. Schließlich sei noch auf eine in das XII. Jh datierte Stele aus Ugarit verwiesen. Der ein Osiriszepter tragende Gott hat auf dem Kopf oberhalb eines Hornes ein Gebilde, das einer Straußenfeder nicht unähnlich ist<sup>(18)</sup>. Diese teils älteren, teils jüngeren Gegenbeispiele zur «Federkrone» der Philister machen deutlich, daß W. Herbig mit seinem Einwand gegen die bisherige Erklärung der Kopfzier der Philister im Recht ist. Ein anderes ist freilich die neue Erklärung, die

(12) Zwei Tonplaketten des XIV./XIII. Jhs, die W.F. ALBRIGHT in Tell Beit Mirsim gefunden hat (AASOR, XVII, 1938, Taf. 26, 3.5) lassen den Ausgräber erwägen, ob hier außer mesopotamischen auch westliche Beziehungen anzunehmen sind. Bei den vorgenannten Plaketten handelt es sich um einen Hathor-Typus, dessen Bezeichnung als Qadeschtup R. STADELMANN, *Syrisch-palästinische Gottheiten in Ägypten*, 1967, S. 110 ff. mit Recht abgewiesen hat. Von dem ägyptischen Prototyp aus ist die Federkrone der beiden Plaketten eher mit der des Bes zu vergleichen, zumal beide Hathor und Bes, als Schützer der Frauen und der Kinder galten. Die palästinischen Tonfigurinen einer nackten Göttin der Spätbronzezeit (J.B. PRITCHARD, *Palestinian Figurines*, 1943, Nr. 62-97) zeigen einen geriefelten Polos. Das ist ebenso wenig eine Federkrone, wie die Andeutung geriefelter Kappen (sic!), die bei zwei in Bethsean aufgedeckten Tonpithoi-Masken (XIII. Jh) begegnet (C. WATZINGER, *Denkmäler Palästinas I*, 1933, Abb. 73 f.). Zur geriefelten Kappe der Syrer zur Zeit Ramses' III. cf. U. HÖLSCHER, *The mortuary Temple of Ramses III*, Part II, Band IV, 1951, Taf. 31 b. 34 h.j.

(13) Da sich die Besfayencen (z.B. Fl. PETRIE, *Hyksos and Israelite Cities*, 1906, Taf. 18 B) oft nicht genauer datieren lassen, sei auf die beiden elfenbeinernen Bes-Plaketten aus Megiddo hingewiesen (G. LOUD, *The Megiddo Ivories*, 1939, Taf. 8), die in die Zeit Ramses' III gehören. Bei ihnen sind die (drei) Straußenfedern besonders gut zu erkennen.

(14) G. ROEDER, *Sothis and Satis*, ZÄS 45, 1908, S. 22 ff.

(15) Abgebildet bei H. SCHÄFER - W. ANDRAE, *Die Kunst des Alten Orients*, 1925, S. 437.

(16) A. PARROT, *Syria XXXV*, 1958, Taf. IX.

(17) A. ROWE, *The Four Canaanite Temples of Beth-Shan*, Part I, 1940, Taf. XLV A, Fig. 1-3. Es handelt sich um ein zylindrisches Kultobjekt aus Ton. Das Datum von Schicht VII, in der u.a. das Kultobjekt gefunden wurde, ist das XIII. Jh.

(18) Cl. F. SCHAEFFER, *Ugaritica II*, 1949, S. 91 f. (Taf. XXII). Hatte man zunächst an eine Straußenfeder gedacht, so ist der Autor nach G. CONTENAU's Vorschlag geneigt, an einen Baumzweig mit vielen übereinanderliegenden Blättern zu denken. «Vu sa ressemblance avec la figuration de l'arbre sacrée sur les cylindres de Ras Shamra, nous admettons qu'il s'agit d'un emblème analogue, c'est-à-dire de l'emblème de fertilité et de fécondité. Notons que les cheveux sont coupés courts sur la nuque du dieu et que les folioles inférieures gauches de la couronne se confondent avec les mèches de la chevelure».



ABB. 2. — Zwei Tänzerinnen (JAI 55, 1940, Abb. 12).

er vertritt! Herbig verweist u.a. auf das Bild auf einer attischen Hydria, das zwei sog. lakonische Tänzerinnen im Kult der Artemis Orthia (?) darstellt (Abb. 2). Sie tragen über dem Haar einen Kranz von frischen Schwertlilien- oder Schilfblättern. Die in gleicher Weise zu denkende Schilfblattkrone der Philister sei über einen darunter liegenden Helm (aus Metall oder Leder) gestülpt worden. Man fragt sich, wie die Philister bei ihrer Wanderung, auf ihren Schiffen und schließlich als Gefangene jeweils zu einem solchen Schilfblattkranz gelangen konnten, der nach kürzester Zeit erneuert werden mußte. Ebenso unwahrscheinlich ist aber auch die zweite Möglichkeit, die Herbig erwägt: das ganze Gebilde sei ein metallener Helm, welcher die Form einer Schilfblattkrone nachbildet. Zwar wäre dieser haltbar und könnte einen Schutz im Kriege darstellen, aber dann bleibt unverständlich, warum die Ägypter den Gefangenen, denen sie sonst alle Ausrüstungsgegenstände wie Rundschild, Schwert und Speer, abnahmen, ausgerechnet den Prunkhelm ließen! W. Kimmig<sup>(19)</sup> kombiniert alternativ beide Möglichkeiten des Schmuckes: « Was die 'Schilfkrone' der Philister anbelangt, so handelt es sich bei ihr offenbar um ein metallenes, mit Buckeln versehenes Kopfband mit Nackenschutz, in das 'Blätter' oder 'Federn' eingesteckt sind ».

(19) W. KIMMIG, *Seevölkerbewegung und Urnenfeldkultur*, in *Studien aus Alteuropa I*, 1964, S. 225.



ABB. 3. — Kopf eines Philisters (JAI 55, 1940, Abb. 27).

Die Kopfzier der Philister wird auf den Flachreliefs in Medinet Habu ziemlich schematisch dargestellt, wenn es auch gewisse Varianten gibt. Abb. 3 zeigt einen Philister, der eine Kinnbinde trägt, und dessen (rechtes) Ohr vor dem sog. Nackenschutz dargestellt ist; Abb. 4 — Teilausschnitt aus der Schlacht gegen die Libyer im 11. Regierungsjahr Ramses' III. — zeigt auf Seiten der Ägypter gegen die Libyer außer zwei Scherden auch zwei Philister. Bei ihnen ist das Ohr durch hochgenommenes

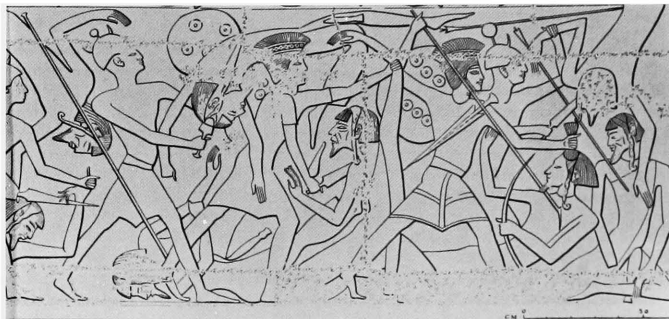


ABB. 4. — Scherden und Philister (Medinet Habu, Taf. 72).

Haar verdeckt<sup>(20)</sup>. Besonders instruktiv sind die Summarien der asiatischen Gegner des Pharaos in der westlichen Hälfte der Nordwand des ersten Hofes (*Medinet Habu*, Taf. 98; Wreszinski II, Taf. 149). Hier sind ohne Beischriften in drei Reihen untereinander je fünf Feindtypen dargestellt. Nur der Philister der ersten Reihe trägt mit Kinnband die « gestrichelte Kopfzier », der bartlose Philister der 2. und der bärtige Philister der 3. Reihe haben auf dem Kopf eine Kappe (*Medinet Habu*, Taf. 125). Was uns deutlicher bei der Darstellung eines bärtigen Philisterfürsten auf dem Osirispeifer begegnet (s.u.), ist auch hier zu vermuten: die ausschwingende Kappe bedeckt das gestutzte Haupthaar! Das 2. Summarium (*Medinet Habu*, Taf. 99; Wreszinski II, Taf. 150) besteht aus zwei Reihen von Besiegten. Bei allen finden sich Haarschöpfe oder das Haar grobenteils bedeckende Kappen, nur der letzte der zweiten Reihe, ein Philister, besitzt kein Kopftuch, sondern trägt sein gestutztes Haar hochgebunden, das von einem (ledernen ?) Kopfband gehalten wird. Besondere Beachtung zu beanspruchen haben die Summarien im sog. Pavillon (Wreszinski II, Taf. 160b; *ANEP*, Abb. 9), weil hier die besiegten Fürsten jeweils mit ihrer Gruppenzugehörigkeit genannt werden. Die Reihe beginnt mit dem Fürsten von Chatti, es folgt der von Amor, und als dritter ein Tkr-Fürst. Dieser besitzt einen Bart (mit abrasierter Oberlippe?) und eine ausschwingende Kappe, die mit einem Band auf der Stirn zusammengehalten wird. Unter ihr muß man sich das Haupthaar verborgen denken. Der 4. Fürst ist ein bärtiger Scherde des Meeres<sup>(21)</sup> mit der gehörnten Lederkappe. Ihm folgt ein Schekelesch Fürst, dessen zurückfallendes Haupthaar durch ein breites Band völlig verdeckt ist, und schließlich ein Tyrsener des Meeres mit turbanartig gewickeltem Haarschutz. Das breite Haarband, das der Schekelesch trägt, findet sich auch bei Südpalästinensern (*Medinet Habu*, Taf. 47 D) und außerhalb Thebens auf dem in das XII. Jh. gehörenden Relief der Stele von Balu'a (in der Nähe von Kerak). Der Moabiterfürst steht zwischen

(20) *Medinet Habu*, Taf. 32-34.37-41.42; WRESZINSKI II, Taf. 113-119. In *Medinet Habu*, Taf. 40 f. sind die verschiedenen Stadien der Überarbeitung eines Ausschnittes aus der Seeschlacht wiedergegeben. Ursprünglich war am Bug des ägyptischen Schiffes nur die Rettung und Gefangennahme eines Philisters dargestellt. Dieser wird von einem Ägypter an seiner linken Hand hochgezogen, die Rechte faßt den Arm des Ägypters, der seinerseits in die « Federkrone » greift. Ein unsinniges Verfahren! — verständlich dagegen, wenn es sich um einen Griff in die Haare des Philisters handelt! Im zweiten Stadium wurde hinter dieser Gruppe ein nach unten ins Meer stürzender Philister gesetzt (Ausschnitt: *Medinet Habu*, Taf. 52 B). Von diesem Bild wird bei W. KELLER, *Und die Bibel hat doch recht — in Bildern*, 1963, Abb. 156, oben ein Stück abgeschnitten und der Ausschnitt dann als Darstellung eines Philisters (zu Lande!) gedeutet, womit sich eine Illustration für Goliath ergeben soll. Das ist eine grobe Irreführung des Betrachters. Cf. K. GALLING, *Goliath und seine Rüstung*, *VT Suppl.* XV, 1966, S. 150 ff.

(21) Hier handelt es sich wahrscheinlich um jene Gruppe der Scherden, die erst zur Zeit Ramses' III. im Bund mit den Philistern als Feinde der Ägypter auftauchten. Wenn man der Darstellung vom 2. Libyfeldzug Glauben schenken darf, haben sich einige der drei Jahre zuvor unterworfenen Scherden und Philister freiwillig in ägyptische Dienste begeben.



einem ägyptischen Gott und einer ägyptischen Göttin. Es handelt sich um eine einheimische Arbeit mit ägyptischer Thematik<sup>(22)</sup>. Aus einer nur zum Teil erhaltenen Beischrift im vorgenannten Summarium ergibt sich, daß zum Schluß dieses Summariums im sog. Pavillon von Medinet Habu noch das Bild eines Philisterfürsten folgen sollte. Es ist uns nicht mehr erhalten. Als Ersatz dafür kann man ein Bild eines

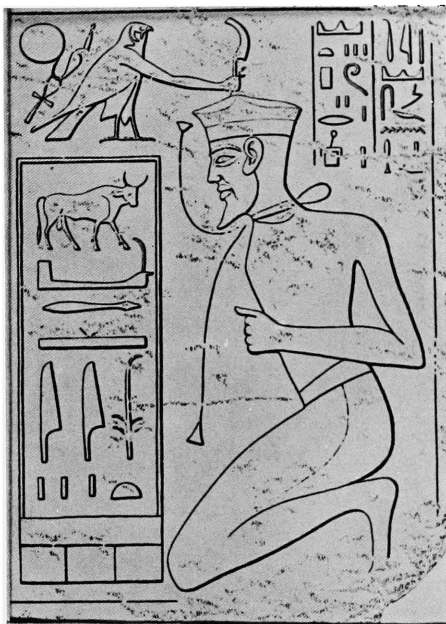


Abb. 5. — Philisterfürst (Medinet Habu, Taf. 118 c).

knieenden gefesselten Philisterfürsten auf dem Sockel des Osiris Pfeilers in der nördlichen Kolonade nehmen (*Medinet Habu*, Taf. 118 C; Wreszinski II, Taf. 160b, Beiblatt). Der Horusfalke setzt sein Siegeszepter auf den Kopf des Besiegten. Der spitzbärtige Philisterfürst trägt auf dem Kopf eine fest aufsitzende Kappe, die sich in der Mitte hochwölbt. Diese Kappe verdeckt offensichtlich das hochgebundene Haupthaar (Abb. 5).

(22) Cf. E. DRIOTON, RB 42, 1932, S. 353 ff.

In dem an den Totentempel Ramses' III angebauten Palast wurden z.T. nur noch teilweise intakte, etwa 25-30 cm hohe Buntkacheln gefunden, die die Zier großer Portale gebildet haben. Von ihnen finden sich im *Museum of Fine Arts Bulletin*, VI, 1909, S. 48 f. (= *Ancient Egypt as represented in the Museum of Fine Arts*, ed. W. St. Smith,



Abb. 6. — Gefangener Nordmeerfürst.

1952, Fig. 84) und bei M. G. Daressy in ASAE, XI, 1911, Taf. I-IV Abbildungen<sup>(23)</sup>, die neuerdings durch zum Teil farbige Wiedergaben in der Medinet Habu-Publikation Part II von U. Hölscher, Band IV, 1951, Taf. 5; 30-34 ergänzt werden. Das Bild eines Nordmeerfürsten (a.a.O., Taf. 31b) mit langem Strähnenhaar (Abb. 6) ist deswegen in

<sup>(23)</sup> Cf. auch E. MEYER, Bericht über eine Expedition nach Ägypten zur Erforschung der Darstellungen der Fremdvölker (Sitzungsberichte der AW Berlin, 1913, S. 769-801), Photo Nr. 1-11.

unserem Zusammenhang zu nennen, weil H. Gressmann zu dieser Kachel (= *AOB*, Abb. 13) die Meinung äußert, es handele sich um einen *gefälteten* Lederhelm eines Europäers. Noch abwegiger ist die Frage, ob es sich etwa um eine zurückgeworfene (!) Federkrone handele. Daressy sieht in dem Dargestellten einen Schekeseschfürsten. Bei demjenigen im *Summarium* des Pavillons ist sein zurückflutendes Haar durch ein breites Band verdeckt. Zwei Kacheln hat man mit den Philistern kombiniert. Die in Kairo befindliche Kachel (*ASAE*, XI, Taf. IV, 14; *AOB*, Abb. 14) ist leider in ihrem oberen Teil beschädigt. Ob die Haare über dem Kopfband durch eine Kappe verdeckt oder ob sie sichtbar waren, läßt sich nicht eindeutig entscheiden. Der Philister trägt einen Bart mit ausrasierter Oberlippe. Das Brustmedaillon, das der Cairener Philister trägt, erscheint auch auf der in Boston befindlichen Kachel (Abb. 7). Daß der Bostoner härtige Philister hochgekämmtes Haar trägt, ist u. E. unbestreitbar, fraglich



ABB. 7. — Philisterfürst (Boston).

könnte nur die Zuweisung sein, da auf den Kacheln keine Beischriften stehen. D. Fimmen (*Die Kretisch-mykenische Kultur*, 1921, S. 194) rangiert die Kacheln deswegen aus, weil Philister immer bartlos seien. Aber dies wird durch die Darstellung der Philisterfürsten auf dem Osirispeiler (Abb. 5) widerlegt. So würde ich nicht zögern, die beiden Buntkacheln als Philisterdarstellungen zu werten.

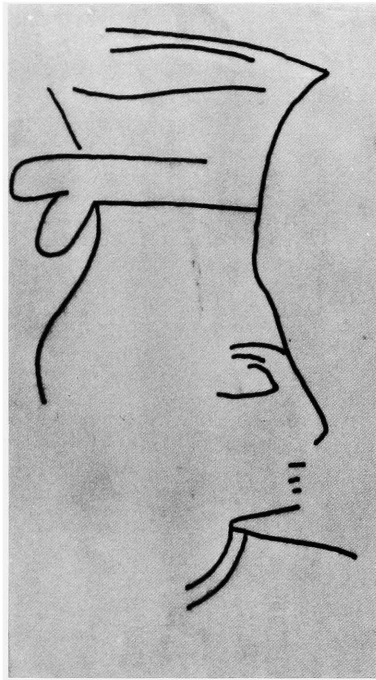


Abb. 8. — Ausschnitt von einer Zeichnung eines thebanischen Grabes der XI. Dyn.

An dieser Stelle wäre zu fragen, ob es außerhalb von Medinet Habu noch ägyptische Darstellungen für hochgestelltes Haupthaar gibt. Das erste Beispiel, das rund ein Jahrtausend älter ist als die Reliefs von Medinet Habu, stammt von einem 1963 von D. Arnold aufgedeckten Grab (Nr. 386) in Theben (XI. Dyn.). Die Zeichnung von D. Arnold (Abb. 8) verdanke ich der Vermittlung von Prof.

Brunner-Tübingen. Arnold gibt <sup>(24)</sup> folgende Beschreibung: «Bisher einmalig ist das Thema an der Westseite des Pfeilers I. Sie zeigt in jedem der drei Register je ein großes Ruderboot, in dem Soldaten bereitstehen, an Land zu setzen oder ein feindliches Schiff zu entern. Einige sind mit Schild und Beil zum Nahkampf gerüstet, andere beschießen den nicht dargestellten Gegner mit Pfeilen vom Schiff aus. Die Ruderer, teils sitzend, teils stehend, tragen im obersten Register ihr langes Haar mit einer Binde zu einem hohen Schopf zusammengefaßt, was ihnen ein eigenartiges, unägyptisches Aussehen verleiht.» Wesentlich jünger ist andererseits ein aus dem nubischen Meroe stammendes (links abgebrochenes) Flachbild, das F. L. Griffith in *Meroitic Studies*, III, *JEA*, 4, 1917 veröffentlicht hat. Der merotische König (2. Jh. n. Chr. ?) schlägt — einem altägyptischen Motiv entsprechend — mit der Keule seine Feinde nieder, die er am Haarschopf ergriffen hat. Unter dem linken Fuß des dahin-



ABB. 9. — Meroitisches Relief (Archaeology 16, 1963, S. 156).

schreitenden Königs sieht man einen gefallenen Feind, der von einem Hund gerissen wird. Sowohl F. L. Griffith als auch H. Schäfer <sup>(25)</sup> sehen bei diesem gefallenen Feind als Kopfzier einen Federschmuck. Aber sowohl dieser Feind als auch die links noch

<sup>(24)</sup> *MDAIK* 20, 1965, S. 51.

<sup>(25)</sup> Cf. H. SCHÄFER - W. ANDRAE, *Die Kunst des Alten Orients*, S. 440.

zum Teil erkennbaren aufrecht stehenden Gefangenen tragen in Wirklichkeit hochgekämmtes Kopfhaar, das in halber Höhe durch eine Art Schnur zusammengehalten wird (Abb. 9). Daß es Gegner der Meroiter mit solcher Haartracht gegeben hat, wird auch aus den relativ groben Zeichnungen auf *Magischen Glocken aus Meroe* deutlich, die Alfred Herrmann 1966 behandelt hat<sup>(26)</sup> (Abb. 10).

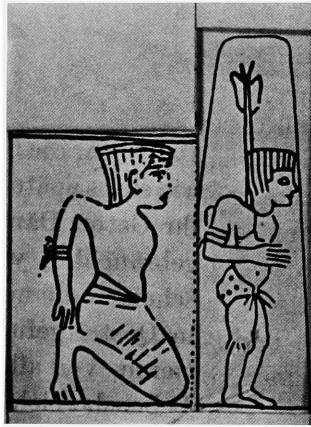


ABB. 10. — Meroitische Feinde (ZÄS 93, 1966, S. 81. 84).

Außerhalb Ägyptens begegnen zwei Darstellungen, die für die Interpretation der Philisterbilder von Medinet Habu bedeutsam sind. Seit längerem bekannt ist eine elfenbeinerne Spieldose aus Salamis-Enkomi auf Cypern<sup>(27)</sup>, deren Deckel mit 20 Feldern ägyptischen Spielbrettern entspricht, wie sie u.a. auch bei den Elfenbeinen von Megiddo (Zeit Ramses' III.) aufgetaucht sind<sup>(28)</sup>. Die mit Flachreliefs verzierte rechteckige Dose wird von H. Kantor, *AJA*, 51, 1947, S. 98 in das XII. Jh. datiert. C. Watzinger in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, 1939, S. 806 denkt an das Ende dieses Jhs (submykenisch — um 1100). Auf beiden Langseiten sind Jagdszenen dargestellt. Auf dem uns allein interessierenden Langbild der Vorderseite erscheint der König in einem zweirädigen Jagdwagen, dessen galoppierende Pferde von einem Wagenlenker gezügelt werden. Der König jagt Wildstiere und Antilopen. König und

<sup>(26)</sup> A. HERRMANN, *Magische Glocken aus Meroe*, ZÄS 93, 1966, S. 79 ff.

<sup>(27)</sup> A.S. MURRAY - A.H. SMITH - H.B. WALTERS, *Excavations in Cyprus*, 1900, Taf. 1.

<sup>(28)</sup> G. LORD, *The Megiddo Ivories*, 1939, Taf. 47, 50 f.



ABB. 11. — Jagdhelfer von Enkomi (JEA 47, 1961, S. 75, Fig. 8).

Wagenlenker sind bärtig und haben zurückflutendes Haupthaar. Zum Vergleich mit der sog. Federkrone der Philister kommt dem Jagdhelfer hinter dem Wagen des Königs besondere Bedeutung zu (Abb. 11). Er ist bärtig, und ein Stirnband hält das ausladende Haupthaar, das mit einer scharf markierten Rundung vom Hintergrund abgesetzt erscheint. Ein zweiter Jagdhelfer (in dem stark lädierten linken Teil des Bildes), der mit der Stoßlanze gegen einen Löwen kämpft, trägt eine das Haar verdeckende Kappe. Es mag offenbleiben, wo die Spieldose gearbeitet wurde (C. Watzinger denkt ohne zureichende Begründung an phönikische Arbeit). Sicher aber dürfte sein, daß beide Jagdhelfer des Königs nicht fremdländische Gefangene sind, sondern — in Cypern verbliebene (?) — (Cypro-)Philister. Auf einem Ovalsiegel aus Salamis-Enkomi, der bei einer neueren Grabung auftauchte <sup>(29)</sup> (Abb. 12), ist ein bärtiger Krieger dargestellt, der sich knieend hinter einem buckelverzierten Rundschild birgt. Seine Kopfzier, von P. Dikaios als « feather dress » interpretiert, entspricht derjenigen des ersten Jagdhelfers auf der Spieldose von Enkomi. Dieses « Philister »-Siegel wird von ihm in das XII. Jh. gesetzt.

Zu der Kopfzier der Philister hat Ed. Meyer (*SB Preuß. Ak.*, 1909, S. 1022 ff.) auf den in Phaistos auf Kreta gefundenen tönernen Diskus in einer unbekanntenen Schrift

<sup>(29)</sup> P. DIKAIOS, *The Bronze Statue of a Horned God from Enkomi*, AA 1962, Sp. 4 f. (Fig. 11).



ABB. 12. — Philister-Siegel aus Enkomi (AA 1962, S. 18, Fig. 11).

mit eingestempelten Zeichen hingewiesen, der in einem Stratum Mittelminoisch III B (c. XVII. Jh.) gefunden wurde. J. Sundwall<sup>(30)</sup> betont u. E. mit Recht, daß es keinen Beweis für einen Import des Diskus gibt. Ed. Meyer vollzog die Kombination des verzierten Kopfes (Stempelbild — neben dem eines glatzköpfigen Kopfes) im Blick auf die Herleitung der Philister aus Kaphtor-Kreta (cf. *Amos* 9, 7), aber nicht nur der zeitliche Abstand zwischen dem Diskus und den Philisterbildern des XII. Jhs spricht dagegen, sondern auch die Darstellung der Kopfzier bei dem gestempelten Kopfbild widerspricht einem unmittelbaren Zusammenhang. Unabhängig davon kann freilich angemerkt werden, daß der Stempel auf dem Diskus eher an hochstehendes Haar denken läßt, wie es ähnlich auch die Krieger des silbernen Rhytons aus dem 4.

(30) J. SUNDWALL, *RLV* X, 1927-1928, S. 124 ff.



Schachtgrab von Mykene zu tragen scheinen<sup>(31)</sup>. Unter dem Titel *Mycenaean Plumes* hat L. B. Holland, *AJA*, 33, 1929, 173 ff. nicht nur die « Federkrone » der Philister auf den Reliefs von Theben und die des ersten Jagdhelfers der Spieldose von Enkomi kombiniert, sondern findet die Federn auch auf den Bildern der mykenischen Krieger-vase, obwohl diese deutlich einen Helm zeigen bzw. eine igelartig aussehende (!)



Abb. 13. — Köpfchen aus Piskokephalo (*AJA* 33, 1929, S. 189, Fig. 6).

Kappe. Aus Kreta nennt er das Terrakottaköpfchen aus Piskokephalo (Abb. 13). Ob es sich bei dem Köpfchen um einen bartlosen Mann oder eine Frau handelt, will Holland nicht entscheiden. Zu datieren ist die Terrakotta in Spätminoisch I (um 1500).

<sup>(31)</sup> Fr. Matz, *Kreta, Mykene, Troja*, 1956, Taf. 94 (Datum : ca. 1550 v. Chr.).

Interpretiert wird die Kopfzier von V. K. Müller, *Der Polos*, 1915, S. 12 f. mit Recht als hochgezogenes, kunstvoll frisiertes Frauenhaar, das von einem breiten Kopfband gehalten wird. Dem stimmt K. Müller, *JDAI*, 30, 1915, S. 277, Anm. 2, zu. Dies scheint uns entgegen L. B. Holland, der auch hier an Federn denkt, die allein mögliche Interpretation. Auf das Köpfchen von Piskokephalo hinzuweisen ist deswegen Anlaß, weil es zum Verständnis eines elfenbeinernen Spieldosendeckels aus Megiddo herangezogen werden kann. Der allein erhaltene (Spiel-) Dosendeckel<sup>(32)</sup>, der aus dem Schatzraum des Torpalastes von Megiddo stammt und der vermutlich noch in die Zeit Ramses' III. zu datieren ist, zeigt ein Ritzbild, das man einem vom ägyptischen Stil beeinflussten Glyptiker zuschreiben hat. Auf der runden Griffzunge sieht man zwei Diener am Mischkrug. Dem thronenden König, der eine Trinkschale hebt, steht die Königin mit einem Schweißtuch gegenüber, und daneben spielt eine Musikantin. Durch drei Papyrusstauden getrennt folgt als zweite Szene die Einbringung der Kriegsbeute. Ob es sich bei dem Wagenlenker, der physiognomisch dem Thronenden ähnlich sieht, um eine Repetition des Königs handelt, oder, was uns wahrscheinlicher dünkt, um einen Offizier des Stadtregenten, läßt sich nicht eindeutig entscheiden. Der

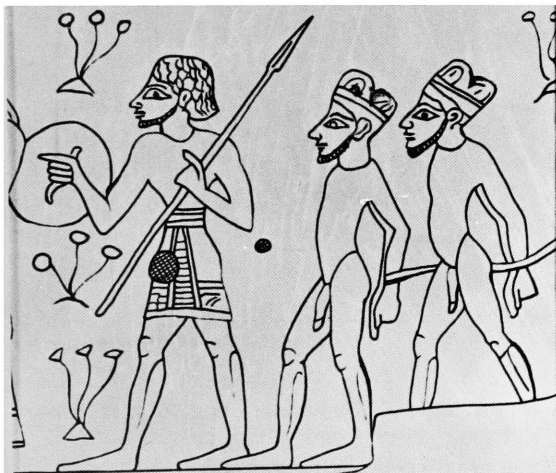


ABB. 14. — Zwei Gefangene (Megiddo Ivories, Pl. 4, 26).

(32) G. LOUD, *The Megiddo Ivories*, 1939, Taf. 4. Die Nachzeichnung bei C. DECAMPS DE MERTZENFELD, *Ivoires phéniciens*, 1954, Taf. 35, ist ungenauer.

Gruppe der beiden gefesselten Gefangenen geht ein Einheimischer voran, der Rundschild und Speer trägt (Abb. 14). Dem Wagen folgt ein Soldat, der ein sog. Krummschwert geschultert hat. Dieses Krummschwert ist eine symbolische « Königs » (?) - Waffe und wohl sicher als Beutestück anzusehen<sup>(33)</sup>. Die an die Pferde des Wagens angebundenen zwei Gefangenen sind unbedeutend dargestellt. Die Wiedergabe des Penis zeigt, daß es sich um Beschnittene handelt. Die beiden Bärtigen tragen ein Kopfband und darüber in zwei Bogen zurückgestecktes Haar, eine Darstellung, die u. E. der Haartracht des Köpfchens von Piskocephalo vergleichbar ist. Obwohl es sich bei den Gefangenen nicht um solche aus dem Verband der Nordmeervölker handelt, sind sie von unserem Thema aus gesehen als *Kontrastfiguren* zu den Philistern von Medinet Habu wichtig. Sie tragen hochfrisiertes Haupthaar, während die Philister, die Dananu und die Tkr ihr gestutztes Haupthaar durch ein Lederband gebunden hatten und die Offizier (Fürsten) — ob immer ? — darüber eine Kappe trugen. Der « Federkrone » der Philister sollte man fortan den Abschied geben.

<sup>(33)</sup> Cf. die Zusammenstellung in *VT Suppl.* XV, 1966, S. 168.



## VERGIL AND THE NEAR EAST

Cyrus H. GORDON

Claude Schaeffer's discoveries at Ugarit include the most significant literary finds excavated in the twentieth century. The Ugaritic tablets have not only put Old Testament studies on a new footing, but they have bridged the gap between early Israel and the Aegean. Nor is the end yet in sight. The following pages link Latin literature with the ancient Near East and at many points the evidence of Ugarit is paramount. It is a pleasure to dedicate this study to Claude Schaeffer whose excavations at Ugarit have rung in a new era of investigation, now unfolding before our eyes.

### I. — The Phoenician Backdrop

Rome, occupying a central position in the Mediterranean, had been the heir of various Mediterranean influences before it ruled that Sea. Its national epic, the Aeneid, traced its heroic origins to Troy in Asia Minor. The Etruscans, who contributed so much to Roman civilization, also came from Asia Minor. The Phoenician presence in Italy is first attested epigraphically by the Nora Stone (9th century B.C.) on the south coast of Sardinia <sup>(1)</sup> :

1) The temple of the Cape of	בת רש ש
2) NGR which is	נגר ש הא
3) in Sardinia — Hale	בשרדן ש
4) be it! Hale	ם הא ש
5) be Tyre, mother	ם צר אם
6) of Kition-Larnaca! —	לכת נרג[ן]
7) which NGR built	שבן נגר
8) for (the god) Pumiy.	פמי

<sup>(1)</sup> Text 46 in DONNER-RÖLLIG, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, I-III, Wiesbaden, 1962-64.

This text implies that the Phoenician colony at Nora came from Cyprus (Kition-Larnaca), which in turn had been colonized by Tyre. We may also note that Pumiye otherwise appears only in Cypriote Phoenician inscriptions so far<sup>(2)</sup>.

The next Phoenician inscription from Italy comes from Pyrgi, on the coast only thirty miles northwest of Rome. Dating from the early part of the fifth century B.C., it was found on July 8, 1964, together with two Etruscan inscriptions; all three are written on thin plaques of gold<sup>(3)</sup>. Here is the Phoenician text<sup>(4)</sup> :

- |  |                         |
|--|-------------------------|
| 1) To the Lady Astarte! This is the holy                           | לרבת לעשתרת אשר קדש     |
| 2) place which Tiberius Welanas,                                   | אז אש פעל האש יתן       |
| 3) king over Kaysriye made and                                     | תבריא . ולגש מלך על     |
| 4) donated in the month of Sacrifices                              | כישריא . בירח . זבח     |
| 5) of the Sun as a gift in the temple.                             | שמש במתן אבבת וכן       |
| 6) And I built it because Astarte requested it from my<br>hands    | תו . כעשתרת . ארש . ברי |
| 7) in my reign, year three 3, in the                               | למלכי שנת שלש     בי    |
| 8) month of KRR, on the day of the Burial                          | רח כרר . בים קבר        |
| 9) of the Gods. And may the years since the gods will<br>have been | אלם שנת למאש אלם        |
| 10) in my house be years like the eternal                          | בבתי שנת כם הככבם       |
| 11) stars!   | אל                      |

This text is Phoenician, rather than Punic; its closest affinities are with the Cypriote dialect. When the Pyrgi texts were written, Rome had not yet emerged as a great power. The mighty land force in the East was the Achaemenian Empire of the Medes and Persians, while the central and west Mediterranean was destined for some time to come to be controlled by the Phoenician and Carthaginian sea-lords. The fact that a Phoenician community is now documented so close to Rome as late as the fifth century B.C., makes it likely that the Phoenician bowl found at Praeneste (even nearer to Rome) in the Bernardini Tomb reflects the Phoenician presence. Again it is in Cyprus that the similar Phoenician bowls have been found<sup>(5)</sup>. In any case, we see that

(2) In the personal name פמיית (DONNER-RÖLLIG, III, p. 51).

(3) Vergil refers to gold as a writing material in *caelataque in auro fortia facta patrum* (*Aeneid* I, 640-641) "and brave deeds of the fathers engraved in gold"

(4) J. A. FITZMYER, *The Phoenician Inscription from Pyrgi*, in *Journal of the American Oriental Society*, 86, 1966, pp. 285-297.

(5) Clark HOPKINS, *Astrological Interpretations of Some Phoenician Bowls*, in *Journal of Near Eastern Studies*, 26, 1965, pp. 28-36, pls. XVII-XIX.

there were Phoenician communities in Italy centuries before Roman rivalry touched off the Punic Wars.

The first Latin author, of whose writings we have extensive remains, is Plautus. It is noteworthy that his comedy *Poenulus*, which was produced ca. 193 B.C., contains Punic dialogue <sup>(6)</sup>. Plautus was able to count on enough members of the Roman audience to understand Punic, and to laugh at the right times when the amusing rascal Milphio distorts the Punic utterances of Hanno. No longer need we assume that the Punic speaking members of the Roman audience were a few traveling merchants visiting Rome on business. There were probably quite a few descendants of the old Phoenician colonists around.

## 2. — The Jewish Diaspora

The Jewish Diaspora was from the beginning connected with Phoenician trade. David and Solomon joined hands with Hiram of Tyre in the tenth century B.C. as partners in various enterprises including seaborne commerce. That Solomon founded colonies of Israelites beyond the natural borders of his nation is recorded in 2 *Chronicles* viii, 2. When his empire split shortly after his death, his Jewish colonies were cut off from the mainstream of Judah and Israel and continued to live as Jews scattered among the nations. While we have no specific statements concerning Solomon's overseas colonies, it is not unlikely that he founded them not only in the Mediterranean but even on the African and Asiatic shores of the Indian Ocean. The linguistic distinction between Phoenicians and Hebrews was slight; segments of Israel such as Zebulun that "dwelt by the seashore — even the shore of ships — with his flank by Sidon" (*Genesis* xlix, 13) may well have resembled the Sidonians more than the Judeans in many ways. It follows that the beginnings of the Jewish Diaspora (starting with the tenth century B.C.) cannot be dissociated from Phoenician expansionism. In later times, the onslaughts of the Assyrian, Neo-Babylonian and Achaemenian Empires affected Palestine and Phoenicia simultaneously. When the Syro-Palestinian natives "fled into the midst of the sea" <sup>(7)</sup> on account of the World Empires invading from the East, we are to discern a major cause for the westward thrust of the Northwest Semites, including the Phoenicians who founded Carthage.

<sup>(6)</sup> Maurice SZNYCER, *Les passages puniques en transcription latine dans le "Poenulus" de Plaute*, Paris, 1967.

<sup>(7)</sup> E.g., King Luli of Sidon "fled afar into the midst of the sea" before the onslaught of Sennacherib in his third campaign; for the cuneiform text, see F. DELITZSCH, *Assyrische Lesestücke*, 5th ed., Leipzig, 1912, p. 65, lines 36-37.

The origins of the various Jewish communities are not always clear. When Cambyses invaded Egypt in 525 B.C. he found at Elephantine a military and commercial colony of Aramaic Jews<sup>(8)</sup>. *Esther* III, 8 records that there were Jews throughout the provinces of the Achaemenian Empire "from India to Ethiopia" (*Esther* I, 1). In the Acts of the Apostles we note that at the dawn of the Christian Era, Jewish communities and synagogues were familiar in the Greco-Roman world.

### 3. — The Mediterranean Synthesis

Publius Vergilius Maro (70-19 B.C.) lived in an age when the Roman Empire embraced the entire Mediterranean. He drew on many sources. He had access to Greek authors, notably Homer to whom his indebtedness is obvious in the *Aeneid*. He was also influenced by his Latin precursors such as L. Livius Andronicus (ca. 284-204 B.C.), Gnaeus Naevius (ca. 270-199 B.C.) who wrote the first national epic of Italy (hinging on the First Punic War), and Quintus Ennius (239-169 B.C.) the soldier-poet who wrote about the Second Punic War in which Italy was saved from Hannibal's invasion. There were plenty of other influences, too. Many Jews were then residing in Rome itself. Carthage (destroyed in 146 B.C.) was through as a power, but there were Carthaginians who lingered on around the Mediterranean, including Rome. The Northwest Semites were thus able to exert direct influence on Roman culture in Vergil's day. However, their most profound contributions had already become part of the composite civilization of the Mediterranean. Much had been funneled in through Hellenism; some of it through specific channels such as the Sibylline oracles (cf. *responsa Sibyllae* "the Sibyl's answers" in *Aeneid* VI, 44). Egypt had also made an impact, not only as an important Roman province, but also through the popular cult of Osiris and Isis whose shrines and priests had long been familiar on European soil.

### 4. — A Tragic Discrepancy between Roman and Semitic Law

An episode in the *Aeneid* that has puzzled the commentators is the cave incident when Dido and Aeneas embraced in carnal love. The act of fornication did not constitute a marriage rite in Roman law, and Aeneas is portrayed as denying that he ever had marriage intentions: (*Aeneid* IV, 338) *nec coniugis umquam* (339) *praetendi*

<sup>(8)</sup> C. H. GORDON, *The Origin of the Jews of Elephantine*, in *Journal of Near Eastern Studies*, 14, 1955, pp. 56-58.



*taedas aut haec in foedere veni* "nor did I ever hold out the torches of marriage or come thus into alliance". But Dido looked at matters quite differently : *per conubia nostra, per inceptos hymenaeos* (*Aeneid* iv, 316) "through our nuptials, yea the marriage rites begun" <sup>(9)</sup>. Are we dealing merely with the discrepancy between a casual male attitude and a more serious feminine approach to love ? The fact is that Dido's view is in strict accordance with Northwest Semitic law, whereby the sex act between two eligible people does indeed consummate a marriage. What is normally regarded as transitory lust in Europe, was viewed as a legitimate marriage ceremony among the Northwest Semites, as it still is (in theory at least) according to strict rabbinic Judaism.

The Mishna embodies a postbiblical *corpus iuris* of the Jews. It was compiled by Judah the Prince in Palestine about 220 A.D. but it contains the traditional law of earlier centuries. It specifies these three ways of effecting a marriage :  
 נקנית בכסף בשטר ובביאה - האשה נקנית בשלושה דרכים (Tractate *Qiddūšīn* i, 1) "A woman is acquired as a wife in three ways She is acquired through silver, through a contract and through intercourse". This has always been taken to mean that any one of the three suffices to establish the legality of a marriage : the payment of money, or the writing of a marriage contract, or the act of intercourse. This puts the relations between Dido and Aeneas in a new light. The tragedy hinges on the chasm that divided their traditions on a crucial issue. Dido was so badly hurt that she could not go on living. Vergil drew on varied sources. In combining them he did not always achieve sufficient clarity for the modern reader. The poet was not trying to write a treatise on Semitic tradition; but he drew on the latter for material that he reshaped creatively into a great epic.

## 5. — Messianic History

The most pervasive parallel between Vergil and the Bible has to do with the whole concept of history including its messianic goal. The Fourth Eclogue embodies

<sup>(9)</sup> Vergil again implies the legally binding significance of the act by representing Juno as saying to Venus : (*Aeneid* iv, 125) *adereo et, tua si mihi certa voluntas*, (126) *conubio iungam stabili propriamque dicabo*. (127) *Hic hymenaeus erit* "I will be there, and if your good will is assured me, I will unite them in wedlock and make her wholly his; here shall Hymen be present". Vergil thus incorporates two traditions, Semitic and Indo-European, without fully realizing the clash between them. He tries to harmonize them in the following passage by injecting his own comment that Dido had acted reprehensibly : (*Aeneid* iv, 171) *nec iam furtivum Dido meditatur amorem* : (172) *coniugium vocat, hoc praetexit nomine culpam* "nor does Dido set her heart on love in secret; she calls it marriage and with this name she shrouds her guilt"

the messianic motif. A child is to be born who will inaugurate the Golden Age in which not only men and society but even nature itself will be perfected. This has been compared with Isaiah's messianic prophecies which tell of a child to be born to usher in the Golden Age when the world will become perfect so that righteousness and universal peace will prevail. Even wild beasts will have gentle natures; so that beasts of prey will consort with the young of cattle; all of them led by a little child when the whole world will submit to the Messianic King (*Isaiah* xi, 1-10). In a general sort of way, messianic doctrine can be traced back to Pharaonic Egypt, whence we have Prophetic texts that tell of bad times due to deviation from the divine order, until a good king arises who will preside over the Golden Age when peace and perfection will prevail throughout the land. Thus the messianic doctrine is attested in Egypt before it was formulated in Israel. The Fourth Eclogue is not directly dependent on Egyptian prophecy such as Nefer-Rohu or Ipuwer<sup>(10)</sup> nor on biblical books such as Isaiah. Rather may it be said that the messianic ideal had become part of Mediterranean culture so that Vergil could adopt it and give it a new expression stemming from his own poetic genius.

The messianic idea is also incorporated into the *Aeneid* (vi, 789-795). The world is to be made peaceful and worth living in through the rule of Augustus: as prophesied of old by the ghost of Anchises to Aeneas. But this is only part of the content of the *Aeneid* that ties in with the idealized biblical scheme of history.

Just as Aeneas is told to leave his native land to seek out the promised land, so is Abraham. Moreover, it is foretold to Abraham that through the child that Sarah bore him will spring a line of kings (*Genesis* xvii, 6, 16), even as through Ascanius/Iulus (born to Aeneas by Creusa) will spring the royal line culminating in Augustus. The wanderings prior to the conquest of the promised land, and the account of the conquest itself, constitute major parts of the Vergilian and biblical epics of the nation. All of the earlier history in both accounts look forward to Messianic kingship: under the houses of David and Augustus respectively.

This kind of epic differs from Homer's which is not concerned with the founding of a nation in a promised land, culminating in messianic kingship in accordance with divine assurances given in a remote heroic age. Homer deals rather with the heroic age itself, for its own sake, whereas the Bible and Vergil look back to a heroic age for the seeds and sanction of the nation under the line of kings who will usher in the Golden Age.

<sup>(10)</sup> For the bibliography and translations of these two texts, see J. A. WILSON *apud* J. B. PRITCHARD, *Ancient Near Eastern Texts*, 2nd ed., Princeton, 1955, pp. 441-446.

Whether Vergil actually knew about the Jewish epic of its nationhood is hard to say. Romans in the first century B.C. could have been exposed to it via the Jewish communities in Italy. Whether, or to what extent, similar epics were current among other Mediterranean peoples (e.g., the Carthaginians) is also difficult to determine. As far as we know, the biblical epic of kingship is the prototype par excellence of the Aeneid *in this regard*. The Bible tells how the distant land was promised by oracle to Abraham. Not only was Abraham's seed to become numerous and great but the kingly line was to spring from him. Wanderings were a predicted prelude to the conquest to the land<sup>(11)</sup>. Moreover, a return to one's ancestral land is involved. Aeneas leads his people to the ancestral home of Dardanus, even as Moses and Joshua lead Israel back to the land where the Patriarchs (Abraham, Isaac and Jacob) had lived. Finally, just as Augustus (sprung from Aeneas) was to preside over an ideal world of peace (cf. *Aeneid* I, 291), so too the Messianic king (sprung from Abraham)<sup>(12)</sup>, was to rule over a world in which nation was no longer to lift sword against nation<sup>(13)</sup>, and in which there would be harmony (with one God)<sup>(14)</sup>. An even as Rome, Aeneas's city, was to be the center of the Aeneid's Golden Age, Jerusalem was to be the center of the biblical Messianic Age<sup>(15)</sup>.

The biblical account is not the single composition of one author, as is the Aeneid. Though Vergil's sources were diverse, he digested and used them to create a carefully planned epic. The Bible too is a conscious composition in the sense that the books from *Genesis* through *Kings* follow each other in chronological order so that they tell the story of the nation coherently, and without gaps between the different books. However the lines of the Aeneid are all in words that Vergil himself composed; whereas it cannot be said that the Deluge, the Patriarchal Narratives, the Exodus, the Conquest, and the establishment and history of the monarchy are the composition of one author. The traditional narratives have been joined into a single composition, but this is not comparable in artistry with the single authorship of the Aeneid.

In purpose and scope, the Aeneid and the biblical epic of nationhood lie closer to each other than either does to Homeric Epic. The role of Homer in shaping the Greek *ethnos* is real, but it is not the epic of a Promised Land, destined to become

(11) *Genesis* xv, 13-21.

(12) *Matthew* I.

(13) *Isaiah* II, 4; *Micah* IV, 3.

(14) *Zechariah* XIV, 9.

(15) This expectation was inspired by the historic fact of Jerusalem's preeminence during Solomon's reign (I *Kings* VIII, 43). Indeed the spiritual universality of the Prophets resulted in great measure from the worldly universality that the Solomonic Empire achieved partly through conquest but more so through foreign trade.

the center of a united world in a Messianic Age under the kingship of a line descended from an ancient hero.

The relative simplicity of the aims and function of the *Aeneid* should help clarify the general structure of the Hebrew books that carry us from Abraham to the Messianic ideal of the Prophets and the New Testament. The Hebrews evolved this concept of history; Vergil inhaled it from the Mediterranean atmosphere of his day, reshaped it for his own purposes and gave it the poetic expression that has made it an immortal and polished classic.

Now we may proceed to the documentation of some salient points. The history of Israel is rooted in the ideal of a heroic age, in which all of the moving spirits are members of a ruling aristocracy, whose position is justified through genealogies. Even as Moses, the chief who led the hosts of Israel to the Promised Land (once occupied by the Fathers starting with Abraham), is descended from Abraham<sup>(16)</sup>; so is Aeneas, the conqueror of Rome's Promised Land (once occupied by Dardanus) descended from Dardanus (*Aeneid* I, 494, 617).

The history of the nation is to follow ancient predictions. Just as it is revealed to Abraham that his seed was fated to remain in Egypt for four hundred years<sup>(17)</sup>, the nation that is to be Rome was destined to be ruled for three hundred years by Hector's kin (*Aeneid* I, 272-3).

Like the girl who is to bear the Messianic child (*Isaiah* VII, 14), a royal priestess, Ilia, will bear twins to Mars (*Aeneid* I, 273-4), one of whom (Romulus) will give his name to the Romans (:275-7), even as one of the twins born to Isaac (i.e., Jacob, renamed Israel) gives his name to the nation of Israel. For the association of an ancient name with a later hero, note Vergil's association of Julius (Caesar) with Julius: (*Aeneid* I, 286) *nascetur pulchra Troianus origine Caesar* (287) *imperium Oceano, famam qui terminet astris*, (288) *Iulius, a magno demissum nomen Iulo* "There shall be born a Caesar from the fair line of Troy, who will bound empire with Ocean, fame with the stars: yea Julius — a name derived from the great Julius".

Vergil's pinpointing of Messianic kingship so that a living person is designated as the ruler over a world united in the Golden Age, is paralleled in the New Testament. Like Augustus in the *Aeneid*, so Jesus in the New Testament is the Messianic king. Moreover, the roles of both are represented as predicted from of old. With the Messianic prophecies of Hebrew Scripture, we compare those in Book 6 of the *Aeneid*, where the spirit of Anchises functions as the prophet: (*Aeneid* VI, 789)

(16) Abraham-Isaac-Jacob-Levi-Kohath-Amram-Moses.

(17) *Genesis* xv, 13.

*hic Caesar et omnis Iuli* (790) *progenies magnum caeli ventura sub axem.* (791) *hic vir, hic est, tibi quem promitti saepius audis* (792) *Augustus Caesar, divi genus, aurea condet* (793) *saecula qui rursus Latio regnata per arve* (794) *Saturno quondam, super et Garamantas et Indos* (795) *proferet imperium* "here is Caesar and all of Iulus' progeny that shall arise under the great vault of heaven. Here is the man, here he is, whom you often hear I promised you, Augustus Caesar, scion of a god who shall again establish the ages of gold in Latium over the fields that were once ruled by Saturn, and extend his empire over Garamantes and Indians". Note that Jesus and Augustus are divinely sired, are descended from the ancient line and will rule the world. Obviously Jewish prospects for world rule were not as realistic as Rome's; nor were the two nations comparable in administrative experience. Yet the Jewish aim of messianic peace is paralleled, *mutatis mutandis*, in the prophetic formulation ascribed to Anchises: (*Aeneid* vi, 851) *tu regere imperio populos, Romane, memento* (852) (*haec tibi erunt artes*), *pacisque imponere morem*, (853) *parcere subiectis et debellare superbos* "you, O Roman, are to rule the nations by your sovereignty; this shall be your art, to impose the law of peace, to spare the submissive and vanquish the insolent".

Scripture embraces the concept of cycles, including the cosmic cycle of all history: There was once a Golden Age; then man fell from grace, so that history, as we know it with all its misery, set in; but the Golden Age will be reinaugurated, and the painful historical process will come to an end. In both the biblical and Vergilian formulations those great epochs are subdivided into various stages. *Eclogue* 4:4-5 shares with the New Testament the idea that the predicted Golden Age is immanent: *ultima Cumaei venit iam carminis aetas*; (5) *magnus ab integro saeculorum nascitur ordo* "now the last age of the Cumaean prophecy has come; the great cycle of periods is born anew".

The following shows how Vergil reflects and provides a Roman ideology anticipating, and paving the way for, Christianity: (*Eclogue* 4:6) *iam redit et virgo, redeunt Saturnia regna*, (7) *iam nova progenies caelo demittitur alto*. (8) *tu modo nascenti puero, quo ferrea primum* (9) *desinet ac toto surget gens aurea mundo*, (10) *caste fave Lucina; tuus iam regnat Apollo* "Now the 'Virgin' returns, the rule of Saturn returns, now a new generation is dispatched from high heaven. You, at that boy's birth, in whom the iron race shall begin to cease and the golden arise in all the world, be purely propitious, Lucina, now your own Apollo reigns". The Virgin and Child motif is striking; in Canaan it can now be traced back before the Old Testament to Ugarit: (*UT* text 77:5) *tlđ btl[t]* "the virgi[n] will bear" || (7) *hl ġlmt tld b[n]* "lo the maid will bear a so[n]".

Just as the great moments in Christ's career are fixed chronologically within the administrations of Roman rulers and officials (Jesus was born during the reign of Herod and was crucified during the governorship of Pontius Pilate), so too Vergil envisages the commencement of the Golden Age in the consulate of Pollio (*Eclogue* 4:11-12) when the "messiah" (:17) *pacatumque reget patriis virtutibus orbem* "will rule a world set at peace by his fathers' virtues" <sup>(18)</sup>.

For the sake of the Child (*puer*), the untilled earth will yield its gifts (*Eclogue* 4:18-20), even as Eden before the Fall. In the Golden Age, predatory beasts will change their nature and no longer prey upon domestic animals: *nec magnos metuent armenta leones* (*Eclogue* 4:22) "nor shall great lions alarm the herds". *Isaiah* xi, 6-8 similarly foretells that the Messianic king, of the Davidic Line (verse 1) will rule righteously over an order in which the wolf and the sheep, the leopard and the kid will repose together; and the lion will eat straw like the cattle.

Vergil depicts the Golden Age as being ushered in, in stages; e.g., *Eclogue* 4:31-36. Biblical ideology also does this. *Malachi* iii, 23 states that Elijah the Prophet will be sent before the Great and Awesome Day of Yahweh. In the New Testament John the Baptist precedes Christ. Battles will have to be refought and rewon. Thus God will have to reconquer and annihilate Leviathan (the monster of evil) for all time so as to usher in the Golden Age (*Isaiah* xxvii, 1) <sup>(19)</sup>. Similarly *Eclogue* 4:34-36 lists other battles that will have to be refought before the conditions of Paradise return to earth: (:34) *alter erit tum Tiphys, et altera quae vehat Argo* (35) *delectos heroas; erunt etiam altera bella* (36) *atque iterum ad Troiam magnus mittetur Achilles* "then shall there be a second Tiphys, and a second Argo to sail with chosen heroes; there shall also be other wars, and again a great Achilles sent to Troy". Cf. also the battle to be fought at Armageddon (*Revelation* xvi, 14-21).

When *Eclogue* 4:24 states *occidet et serpens* "the serpent too shall die" we are reminded of the role of the serpent (eventually identified with Satan), the force of evil, that touched off the fall of man, robbing him of paradise in Eden (*Genesis* iii). The snake must be obliterated, so that evil may vanish from the world.

The "messianic" child must attain a certain age before things begin to happen: (*Eclogue* 4:26) *at simul heroum laudes et facta parentis* (27) *iam legere et quae sit poteris cognoscere virtus* "but when once you will be able to read the glories of heroes

<sup>(18)</sup> Cf. the Jewish doctrine of זכות אבות "The Merit of the Fathers" which was already current in Vergil's day. It means that people ask divine favor not for their own sakes but because of the merits of their ancestors the Patriarchs Abraham, Isaac and Jacob.

<sup>(19)</sup> C. H. GORDON, *Leviathan: Symbol of Evil*, in *Biblical Motifs* (edited by A. Altmann), Cambridge (Mass.), 1966, pp. 1-9.

and your father's deeds and to know Virtue as she is -". Cf. the Hebrew statement that things will begin to happen before the child reaches a specified stage :

- כי בטרם ידע הנער מאם ברע בחר במוב "for before the lad knows enough to reject evil and choose good -" (*Isaiah* vii, 16).

As the Fourth Eclogue draws to a close, Vergil addresses the "messianic" figure as divine (cf. the divinity of Jesus) : (*Eclogue* 4:49) *cara deum suboles, magnum Iovis incrementum* "O dear offspring of gods : great addition (to the family) of Jove". Just as the Golden Age is felt to be immanent in the New Testament, the Latin poet hopes to live long enough to see its inauguration : (*Eclogue* 4:53) *o mihi tum longae maneat pars ultima vitae* (54) *spiritus et quantum sat erit tua dicere facta* "Ah may the latter end of a long life then yet be mine, and such breath as shall suffice to tell your deeds". As a final touch we may note that *Eclogue* 4:60 anticipates the theme of Madonna and Child : *incipi, parve puer, risu cognoscere matrem* "begin, o little boy, to recognize (your) mother with a smile".

However remote and varied the origins of messianism are in the Mediterranean, the fact remains that it reached its fullest form in Judaism, culminating in Christianity. By Vergil's time the Jews of Italy must have cultivated messianism in the heart of the Roman Empire, where they influenced Romans of Vergil's generation. Our subject is significant because it shows that Roman society, even at the very top, was conditioned for messianic thinking. The preparation for Christianity was not limited to the depressed or servile classes. When the messianic hope in Augustus failed to fulfill the expectations spelled out by Vergil, the people of the Roman Empire turned to another Messiah : Jesus of Nazareth, King of the Jews<sup>(20)</sup>. In retrospect, we know that in the fourth century, Roman emperors embraced Christianity. But in the days when Jesus lived and Augustus and Tiberius ruled Rome, it would have been difficult for an impartial observer to realize that mankind was destined to pin its messianic hopes on Jesus of Nazareth rather than on Augustus of Rome. Literarily Vergil outclasses the New Testament; but the latter was destined to eclipse the Fourth Eclogue and Aeneid in giving the world its predominant Messianic hope.

## 6. — The Return

The theme of The Return permeates Mediterranean epic and saga. This is familiar at the personal level; e.g., the *ἵκετος* "home-coming" not only of Odysseus

<sup>(20)</sup> *Matthew* xxvii, 11, 37.

and other heroes of the Trojan war, but of Gilgamesh's return to Uruk, Sinuhe's to Egypt, and Jacob's to Canaan : to mention only a few. But in the Aeneid we are concerned with the return of a people for its restoration in its ancestral land. This is the mission of Aeneas : (*Aeneid* 3:94) *Dardanidae duri, quae vos a stirpe parentum* (95) *prima tulit tellus, eadem vos ubere laeto* (96) *accipiet reduces antiquam exquirite matrem* "O stubborn Dardanians, the same land that bore you by parentage of old, shall receive you led back on her bountiful breast. Seek out your ancient mother". The theme of the return to the ancestral land takes the form of the Return of the Heraclids in Greece, and the Return of the Children of Israel to the homeland of Abraham, Isaac and Jacob, after the Exodus from Egypt as well as after the Babylonian Exile, and still reverberates in contemporary Israel. Moreover, in *Cretam proavosque petamus* (*Aeneid* 3:129) "Let us seek Crete<sup>(21)</sup> and our forefathers", there is the search not only for the land but also the tombs of the ancestors : a strand in the Hebrew Conquest which reclaimed not only the land, but also the Cave of Machpela where the ancestors had been buried.

### 7. — A Phoenician Affinity of the Trojans

When in trouble, men tend to seek aid from their kith and kin. The Phoenician affinities of the Trojans include the tradition that Teucer went as an exile to Sidon to get help from Belus the father of Dido (*Aeneid* 1:619-621). Thus *vastabat Cyprum et victor dicione tenebat* (*Aeneid* 1:622) "he (Belus) ravaged Cyprus and as victor held it under his sway". The South Phoenician role in conquering part of Cyprus is reflected in the epigraphic evidence that Kition and Larnaca were regarded as colonies of Tyre already in the ninth century, by Phoenician migrants who, like Aeneas, had settled in Italy; note the Nora inscription, above.

### 8. — Mediterranean Concepts

One of the supposed natural phenomena, worthy of saga, is the backward-flowing river. The epithet is applied to the cosmic "Ocean" in both Homer and

(21) The tradition that the Trojans found the Cretan realm of Knossos abandoned by Idomeneus and depopulated, with dwellings empty and void of foes (*Aeneid* III, 104, 115, 121-123), may reflect the fact that major parts of the island were rendered unfit for habitation by natural catastrophes (such as eruptions from Thera) in Late Minoan times.



Hesiod<sup>(22)</sup>. In Ugaritic *ym* "Sea" and *nhr* "River" constitute a parallel pair referring to the water god<sup>(23)</sup>. But the most familiar passage illustrating the backward-flowing stream is *מה לך הים כי תנום היורדן תסב לאחור* "What ails you, O Sea, that you flee; O Jordan that you turn backwards?" (*Psalm* 114:5). The same concept reverberates in *refluitque exterritus amnis* (*Aeneid* 8:240) "and the amazed river flows back".

In Homer *ἔρεβος* is the land of the dead, located in the west. The West, as the abode of the dead, is an Egyptian concept<sup>(24)</sup>. Yet *Ereb-* "west" is of Semitic derivation<sup>(25)</sup>. The legacy of Egypt to Greece (and indeed to the whole Mediterranean) was largely through the mediation of Delta-based Semites. It is well known that the Hebrews of the Late Bronze Age were such a group; it is less well known that the mainstream of the Minoans was also such a group in the Middle Bronze Age<sup>(26)</sup>. Vergil is familiar with the concept of Erebus, doubtless from Homer, but possibly also from direct Delta-Italy contacts as well: (*Aeneid* 4:25) *ad umbras*, (26) *pallentis umbras Erebo noctemque profundam* "into gloom, the pallid gloom and deep night of Erebus".

Vergil's allusions to trees often remind one of preclassical literatures. In the Fourth Eclogue the poet compares small and great men with little and mighty trees: (:2) *non omnis arbusta iuvant humilesque myricae* (3) *si canimus silvas, silvae sint consule dignae* "not all men's delight is in coppices and humble tamarisks: if we sing of forests, let them be forests worthy of a consul". We compare Jotham's parable which refers to the great in terms of the cedar, but likens a worthless man to the thorn bush (*Judges* ix, 8-20). Jotham's parable (*Judges* ix, 13) furthermore refers to wine as "gladdening gods and men"; with which we may compare *laetitiae Bacchus dator* (*Aeneid* 1:734) "Bacchus the giver of gladness".

The notion of special trees that are "out of this world" is familiar from the trees of knowledge and life in the Garden of Eden (*Genesis* ii, 9, 17; iii, 3-22). But there are other ancient literatures that speak of special trees. In Sumerian poetry there is the *Ḫullupu* tree<sup>(27)</sup>. Much later, there is an elaborate tree lore among the Mandeans<sup>(28)</sup>.

(22) *Iliad* xviii, 399; *Theogony*: 776.

(23) Thus repeatedly in *UT* text 68.

(24) *Imntt* "The West" is the Egyptian land of the dead. However, the idea that the east, whence the sun rises, is the source of light and life, whereas the west, where it sets, is the place of darkness and death, is widespread and might possibly have originated independently in more than one area.

(25) E.g., Hebrew *מערב*, Arabic *maḡrab*, Akkadian *erēb šamši*, all designating "west" with reference to the setting of the sun.

(26) C. H. GORDON, *Ugarit and Minoan Crete*, New York, 1966, pp. 29-30.

(27) S. N. KRAMER, *The Sumerians*, Chicago, 1963, p. 198.

(28) E. S. DROWER, *The Mandaean of Iraq & Iran*, Oxford, 1937, pp. 230-231 & the references under "Tree" on p. 433.

While we lack the textual account, Minoan art reflects the uprooting of some mythical tree <sup>(29)</sup>. Now from Ugarit we have a text dealing with the uprooting and removal of the Tree of Death <sup>(30)</sup>. The Tree of Death is a necessary counterpart of the Tree of Life. Although Ugaritic literature mentions only the former, and the Bible only the latter, both trees must have been known to the Ugaritians and Hebrews. *Aeneid* 6:140 tells of a tree whose fruit (like the Trees of Knowledge and Life, in *Genesis*) confers special privileges : *sed non ante datur telluris operta subire* (141) *auricomos quam qui decerpserit arbore fetus* "but only to him who first has plucked the golden tressed fruitage from the tree is it given to enter the hidden places of the earth".

The notion that men might be descended from trees is familiar from Greek and Hebrew literature. *Jeremiah* (ii, 27) knew of people who claimed stones and trees as their progenitors. Greek heroes in olden times might claim descent from some famous tree, but such claims were not always taken seriously in classical times <sup>(31)</sup>. It is against this general background that we cite *gensque virum truncis et duro robore nata* (*Aeneid* 8:315) "a tribe of men born of stocks and hard oak".

The notion that noble men had some divine ancestors is widespread. *Genesis* vi, 1-4 explains that the famous heroes of old were sired by gods on the daughters of men. Practically everyone of consequence in Homeric epic had a god or goddess somewhere in his genealogy. The Dardanians could not be less : *Dardanidae magni, genus alto a sanguine divum* (*Aeneid* 5.45) "O great Dardanians, the race from the high blood of the gods".

## 9. — Gods at Home

Possession of the household gods signified the spiritual leadership of the family or group. That the hegemony of Troy was transferred to Italy is brought out by the emphasis on Aeneas's transporting his ancestral gods. Note *Ilium in Italiam portans victosque penatis* (*Aeneid* 1:68) "(the race of Troy) carrying Ilium and (its) conquered household gods into Italy", virtually equating Troy with the penates. Aeneas boasts : *sum pius Aeneas, raptos qui ex hoste penatis* (*Aeneid* 1:378) "I am virtuous Aeneas, who (carry) the household gods snatched from the foe." The idols in question are ancestral: *tu, genitor, cape sacra manu patriosque penatis* (*Aeneid* 2:717) "you, O

<sup>(29)</sup> MARINATOS-HIRMER, *Crete and Mycenae*, New York (Harry N. Abrams; no date), pl. 206 (2nd row, right).

<sup>(30)</sup> *UT* (reprinting of 1967), Supplement, p. 554 (§ 19.1903).

<sup>(31)</sup> C. H. GORDON, *Homer and Bible* (Ventnor, N.J.), reprinting of 1967, p. 66 (§ 46).

father, take the sacred things and the household gods of our ancestors". So important was the transfer of the gods that it goes hand in hand with the founding of Rome: (*Aeneid* 1:5) *dum conderet urbem* (6) *inferretque deos Latio* "till he could found a city and carry the gods into Latium". A city that gods are to love and protect must be their dwelling place; Troy had been, as Rome was destined to become, the home of gods: *o divum domus Ilium* (*Aeneid* 2:241).

All of the concepts embodied in the above lines of the *Aeneid* are familiar in the preclassical East. In the Nuzu tablets a man's household gods are inherited only by the chief heir<sup>(32)</sup>. In *Genesis* xxxi, Rachel's theft of her father's gods removed the spiritual leadership of his home to Jacob, the husband of Rachel. The importance of the gods of one's own ancestors is brought out by the oath between Jacob and Laban where each swears by the gods of his own ancestors (*Genesis* xxxi, 53). It is this institution that lingers on in the phrase "God of our fathers".

So important was the concept that gods inhabited certain cities, that Arrapha, the capital of the Hurrian realm that included Nuzu, is sometimes called *Āl-Ilāni* "City of the Gods" in the Nuzu tablets. In the *Gilgamesh Epic* (11:13) the importance of the Shuruppak is brought out by the phrase "gods are in its midst". The significance of the dwelling of gods in a community is spelled out (albeit with no reference to idolatry) in *Deuteronomy* xxiii, 15: "For Yahweh, your God, is going in the midst of your camp to save you, and to deliver your foe before you".

## 10. — Technological Details

Technologically the following may seem strange: *nec qui pampineis victor iuga flectit habenis* (*Aeneid* 6:804) "nor he who as master sways his yoked team with reins of vine". A reference to hitching a riding donkey with a vine occurs in *Genesis* xlix, 11 (אָסרִי לָנֶפֶס עֵיירָה) "hitching his ass to the vine". The same expression appears more clearly in Ugaritic *mdl 'r šmd pḥl št gpnm dt ksp dt yrq nqbnm* "harness an ass, hitch a donkey, put on 'vines' of silver, reins of gold" (*UT* text 51:IV:4-6, cf. 9-12 and 1 Aght:53-54).

The regal use of golden cups for drinking wine appears in (*Aeneid* 1:728) *hic regina gravem gemmis auroque poposcit* (729) *implevitque mero pateram, quam Belus et omnes* (730) *a Belo soliti* "now the queen called for a cup heavy with jewels and gold and filled it with pure wine; to which Belus and all descended from Belus were wont".

(32) E.g., E. R. LACHEMAN, *Harvard Semitic Series*, XIX, Cambridge (Mass.), 1962, text 7, 11-12.

It is well known that archeology has yielded golden cups reminiscent of Homeric descriptions. There are so many textual and archeological parallels that there is no point in listing them exhaustively. We will content ourselves with the literary evidence from Ugarit: *lhm blhnt lhm šty bkrpnm yn bks hrš dm šm* (51:VI:35-38) "eat food from the tables, drink wine from the cups, the blood of grapes from the goblet of gold". Thus the golden goblet for wine not only reflects the material world but has a traditional place in the epic repertoire.

The "double crown of jewelled gold" (*duplicem gemmis auroque coronam*) in *Aeneid* 1:655 recalls something familiar from ancient Egypt. The *pš-hmty* (in Greek  $\psi\chi\acute{\epsilon}\nu\tau$ ) is the double crown combining the low red crown of Lower Egypt and the high white crown of Upper Egypt. The Pharaoh, as ruler over both Egypts, sometimes wore the double crown. (This Vergilian parallel was called to my attention by Deborah J. Gordon.)

## 11. — Stylistic Features

There is a stylistic relationship between the opening formula of the *Aeneid* (*arma virumque cano*, "I sing of arms and the man") and *Iliad* (Μῆνιν ἄειδε, θεῶν, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος "Sing, O goddess, of the wrath of Achilles son of Peleus"). But there are Semitic parallels that are closer to Vergil's phraseology. *Exodus* xv, 1 introduces the Song of the Sea with "I sing" in the first person anticipating the Aeneid:  $\text{אֲשִׁיר לַיהוָה}$  "I will sing for Yahweh", referring as the sequel shows, to the might of Yahweh and his victory. The gap between Aeneas the man and Yahweh the God is not as great as it might seem; for God is called  $\text{אִישׁ מִלְחָמָה}$  "a man of war" (*Exodus* xv, 3). It is now possible to trace the opening formula back into pre-Hebraic times, for it occurs in Ugaritic. The poem concerning the wedding of Yariḥ and Nikkal opens with *ašr nkl* (*UT* text 77:1) "I sing of Nikkal"; and later in the same poem, we find the variant *nkl wib d ašr* (:37-38) "It is of Nkl-&Ib that I sing.". This carries the antecedents of the opening formula in the *Aeneid* back to the fourteenth century B.C. in the Mediterranean.

Vergil uses the following phrase to mark a transition: *iamque dies alterque dies processit* (*Aeneid* 3:356) "and now a day and a second day is sped". The Ugaritic equivalent, *hn ym w ṭn* (*UT* § 7.44) "behold a day and a second", has the same formulaic function.

To add liveliness to the narrative, Vergil employs several similar phrases that follow speeches: *vix ea dicta* (*Aeneid* 8:337) "scarcely were these (words) spoken",

*sic ait et dicto citius* (*Aeneid* 1:142) "thus he speaks and quicker than the word" (whereupon the command just spoken is fulfilled), *vix ea fatus eram gemitu cum talia reddit* (*Aeneid* 2:323) "scarcely had I said these (words) when groaning he thus replied". Ugaritic uses *bph rgm lysa* (1 Aqht: 113, 141) "from his mouth the word had not yet gone forth" in the same way to achieve the same effect.

When Turnus begs Amata, *ne, quaeso, ne me lacrimis* (*Aeneid* 12:72) "do not, I pray, weep for me", he uses an expression that appears in Ugaritic under the same circumstances; *i.e.*, when a hero in distress addresses someone dear to him. The sick King Kret begs his son Ilhu: *bn al tbkn al tdm ly al tkl bn qr 'nk my! risk udm't* (125: 25-28) "O my son, do not weep for me, do not mourn for me; do not exhaust, O my son, the well of your eyes — yea the water of your head — with tears".

While we are on the subject of style, it is fitting to observe that the very categories of literature are often ancient legacies. The epic form itself is not a creation of Vergil or Homer; it appears in Scripture and Ugaritic, and still earlier in the Sumerio-Akkadian tradition notably in the Gilgamesh epic which was widely disseminated and even translated prior to the emergence of Hebrews and Greeks<sup>(33)</sup>. But there are still other forms of literature that go back to remote antiquity. Imbedded in the *Aeneid* (2:657-670) is a lamentation for a destroyed city; in this case Troy. This type of literature is best known from the biblical book of Lamentations dedicated to Jerusalem after its destruction in 586 B.C. Behind this tradition is a long Sumerian development of poetic compositions bemoaning the destruction of cities such as Ur, Lagash and Nippur.

## 12. — Mediterranean Idioms

In the following passage "between the hands" means "in front of" *namque manus inter maestorumque ora parentum* (*Aeneid* 2:681) "for, between the hands and before the faces of his sorrowing parents". This idiom is familiar in Arabic, where *bayna yaday fulânin* ("between the hands of so-and-so") means "in someone's presence"<sup>(34)</sup>.

Vergil refers to strong men of high quality as "chosen"; e.g., *lecti iuvenes* (*Aeneid* 8:179) "chosen youths", *lectos - - viros* (*Aeneid* 11:60-61) "chosen men", *delecta virum*

<sup>(33)</sup> Fragments of Hittite and Hurrian translations of the Epic were found at Boğazköy. An Amarna Age Babylonian tablet of the Gilgamesh Epic turned up at Megiddo, showing that the text was known in Palestine before the Conquest.

<sup>(34)</sup> For examples see W. WRIGHT, *A Grammar of the Arabic Language*, 3rd ed., Cambridge (England), 1898, II, p. 181.

*sortiti corpora* (*Aeneid* 2:18) "the chosen bodies of men picked one by one". This idiom occurs in Homeric Greek with the same meaning. Worthy heroes are not ordinary conscripts or volunteers; they are picked men. It is accordingly interesting to note that the Hebrew noun בָּחֹר (which literally means "chosen") designates in classical Hebrew a picked youth. In modern Hebrew it has come to denote any "young man"; but in the Bible it still retains its heroic flavor and means: a youth specially selected for his strength and other heroic qualities.

*Omnis Aegyptus* (*Aeneid* 8:705) reflects the concept which we find in Ugaritic *hkpt klh* (2 Aqht: V: 21, 31) "Egypt, all of it". Egypt was divided into Upper and Lower Egypt. Accordingly the whole land was "all Egypt". In several ancient literatures this idiom was applied also to other countries which were divided into subdivisions (like "all Gaul" that "is divided into three parts").

There is apparent confusion in Vergil between Tyre and Sidon. Thus Dido comes from Tyre but is called *Sidonia Dido* "Sidonian Dido" in *Aeneid* 1:446, 613. Indeed her city is "Sidonian" in *Aeneid* 1:678 while its people are "Tyrians" in *Aeneid* 1:696. This confusion is only apparent, because there was an old tradition of calling the south Phoenicians either Tyrian or Sidonian. Thus in the Bible, David and Solomon have a treaty with Hiram, King of Tyre, whose subjects are nevertheless referred to as "Sidonians" <sup>(35)</sup>.

### 13. — Numerical Expressions

Different traditions may show preferences for different numbers. The Semites have a decimal system built into their speech, but show a marked predilection for "7". This can be found in Akkadian, Ugaritic, Hebrew and other Semitic literatures. Days, years, sacrifices, restitution and other concepts are often mentioned in heptads. To take a clear example which reflects a whole system: The Hebrews measured time with multiple reference to "7". There are 7 days in the week. The Jewish New Year falls in the seventh month (Tishri; not the first month which is Nisan). The years are grouped in sevens to form sabbatical cycles; and 7 such cycles are climaxed by the Jubilee Year. Sevenness is widespread; in the Near East and Mediterranean, very much so. Homer is full of it <sup>(36)</sup>. But let us survey its appearance in the *Aeneid*:

The wandering of Aeneas which lasts 7 years is the theme of *Aeneid* 3. Cf. (*Aeneid*

<sup>(35)</sup> E.g., 1 Kings v, 20.

<sup>(36)</sup> C. H. GORDON, *Ugarit as Link between Greek and Hebrew Literatures*, in *Rivista degli Studi Orientali*, 29, 1954, pp. 167-169.

1:755) *nam te iam septima portat* (756) *omnibus errantem terris et fluctibus aestas* "for this is now the seventh summer that bears you a wanderer over all lands and seas".

*Septena quotannis corpora natorum* (*Aeneid* 6:21-22) "7 corpses of their sons (as ransom) yearly". Among the many parallels we may single out one: the 7 descendants of Saul sacrificed to appease the Gibeonites (I *Sam.* xxi).

Sometimes two sevens are combined. Thus Aeneas (1: 192-193) slays 7 deer for his 7 ships; (*Aeneid* 10:328) *Phorci* (329) *progenies, septem numero, septenaque tela* (330) *coniciunt* "the children of Phorcus, 7 in number; and they shoot a sevenfold shower of darts"; or (*Aeneid* 5:84) *dixerat haec, adytis cum lubricus anguis ab imis* (85) *septem ingens gyros, septena volumina traxit* "he had uttered these words, when a slippery snake moved from beneath the shrine in 7 huge coils and sevenfold spires".

Sevens may be paired into groups totaling "14". Fourteen sacrificial beasts, 7 kine and 7 sheep, are described thus: (*Aeneid* 6:38) *nunc grege de intacto septem mactare iuencos* (39) *praestiterit, totidem lectas de more bidentis* "now were it well to sacrifice 7 unbroken bullocks of the herd, as many fitly chosen sheep of 2 years old". For twice 7 sacrificial offerings we are reminded of the 7 youths and 7 maidens that had to be offered to the Minotaur annually. After the 7 day flood Utnapishtim made twice 7 offerings. We shall return to the phenomenon of twice 7 below.

The Egyptians were fond of enneads not only for grouping gods but also for counting days<sup>(37)</sup>. Homer knows of this nine-day system cf. *ἐννήμερον* (*Iliad* 6:174). It reverberates in (*Aeneid* 5:64) *si nona diem mortalibus alnum* (65) *Aurora extulerit radiisque retexerit orbem* "so the ninth dawn uplifts the gracious day on mortals, and unveils the world with (her) shafts".

Companies of men may be grouped in fifties in the Bible (e.g., I *Kings* xviii, 4). Fifty is also the number by which people can be grouped in Greek tradition (e.g., the Spartan military title of *πεντηκιστήρ* who commanded a unit of 50 men). Against this background note *quinquaginta intus famulae* (*Aeneid* 1:703) "50 handmaids are inside".

Vergil expresses a few even numbers (specifically 12, 14 and 20) by doubling their halves. Thus *pueri bis seni* (*Aeneid* 5:561) "twice 6 boys", *aspice bis senos laetantis agmine cycnos* (*Aeneid* 1:393) "behold these twice 6 swans in joyous line", *bis septem* (*Aeneid* 1:71) "twice 7 (beautiful nymphs)", *bis denas Italo texamus robore navis* (*Aeneid* 11:326) "let us build twice 10 ships of Italian oak".

This mode of expressing certain even numbers is known in Greek; thus δις ἑπτὰ (*Herodotus* 1:86) "twice 7". But nowhere is it more common than in Ugaritic: *lltt w lltt* "3 & 3 = 6"; *lltm* "twice 3 = 6"; *tt tt* "6 + 6 = 12"; *tttm* "twice 6 = 12";

(37) Note *Wenamor* 1, 21 (on line 3, p. 63 of A. H. GARDINER, *Late-Egyptian Stories*, Brussels, 1932).

$\text{\textcircled{7}}\text{b}^{\text{c}} \text{\textcircled{7}}\text{b}^{\text{c}}$  “ $7 + 7 = 14$ ”;  $\text{\textcircled{7}}\text{b}^{\text{c}}\text{d}$  *w*  $\text{\textcircled{7}}\text{b}^{\text{c}}\text{d}$  “7 times & 7 times = 14 times”; *tnid*  $\text{\textcircled{7}}\text{b}^{\text{c}}\text{d}$  “twice 7 times = 14 times”. Ugaritic also has *alp alp* “1000 + 1000 = 2000” alongside *alpm* “twice 1000”; with the latter compare *mitm* “twice 100 = 200” and *rbtm* “twice 10,000 = 20,000”. Hebrew, Arabic and other Semitic languages also express 200, 2000 and 20,000 by the duals of 100, 1000 and 10,000. It is possible, moreover, that the duals of “4” and “7” in Hebrew literature mean “8” and “14” respectively and not “fourfold” and “sevenfold” as they have been universally rendered in the Bible translations. When *Genesis* iv, 15, 24 tells us that Cain will be avenged שבעתים the original meaning may have been “14 times” rather than “sevenfold”; and when David rules that a stolen sheep be replaced ארבעתים (2 *Samuel* 12:5) the sense may originally have been “eightfold” as exemplary restitution, rather than “fourfold” which was routine (*Exodus* xxi, 37).

The Vergilian *bis denas* “twice 10 = 20” brings up an interesting point in Semitic. In Akkadian *ešrā* “20” is the dual of “10”. In Hebrew עשרים “20” is based on עשר “10” and must therefore hark back to the dual even though the suffix is plural. That this line of reasoning is correct follows not only from the sense (for only the dual of 10 can stand for 20) but the singular/dual stem appears in עשרים (the plural stem is \**ásar* as in עשרות “tens” or “decades”).

The climaxing of  $x$  by  $x + 1$  is a common literary device (*UT* § 7.9). One of the common applications of this principle is 3 climaxed by 4, familiar from Hebrew (*Amos* i, 3-13; *Proverbs* xxx, 15-29)<sup>(38)</sup>. It is also used by Vergil; e.g., *terque quaterque* (*Aeneid* 4:589) “thrice and four times”, as in *o terque quaterque beati* (*Aeneid* 1:94) “O thrice and 4 times happy (were those who perished at Troy)”.

Another kind of numerical climax is rather deep seated in the psychology reflected in Mediterranean epic. Initial failures are climaxed by subsequent success. For example in looking for the homeland of Dardanus, Aeneas wrongly seeks it on Crete with dire consequences, but later achieves success in rightly seeking it in Italy (*Aeneid* 3:165-168). The epic of conquest in the Bible has it that the Patriarchs occupied the land but had to leave it, and, after suffering generations of slavery, returned to conquer it victoriously. The Greek theme of the return of the Heraclids is kindred. In *Joshua* 7 and 8, the Israelites meet with failure in their first attempt to capture Ai; but the second try is crowned with success. The goddess Anath goes on a rampage decimating mankind but is not satisfied; on the second rampage, she is satisfied (*UT* text  $\text{\textcircled{1}}\text{t:II:19,29}$ ). The Benjaminites are threatened with extinction and need wives to continue their line; they capture girls from one city but not in sufficient numbers, so on another occasion they capture girls from a second city and only then satisfy the requirement

(38) For Homeric examples, note *Iliad* i, 281; iii, 363; xiii, 20; xxi, 20, 176-177.



(*Judges* xxi, 14, 23). The usual type of literary criticism regards the latter as the conflation of two different sources. This misses the point for the literary style (which in turn reflects a social psychology) requires both halves of the story; the first half for build-up, the second half for climax.

Climactic success may come after two failures : (*Aeneid* 11:629) *bis Tusci Rutulos egere ad moenia versos*, (630) *bis reiecti armis respectant terga tegentes*. (631) *terti sed postquam* "twice the Tuscans turn and drive the Rutulians toward the town; twice they are repelled and look back behind them from the cover of their shields but now when meeting in third encounter - - - (they win)".

#### 14. — Names

Vergil tells us that Iulus was formerly Ilus (*Aeneid* 1:267-268). This kind of name modification reminds us of Abraham who was formerly Abram and of Sarah whose earlier name was Sarai.

Ilus is the appropriate form for the eponymous ancestor of Ilium; *Ilus erat, dum res stetit Iliia regno* (*Aeneid* 1:268) "he was Ilus when the Ilian state stood sovereign". Such eponymous ancestors are very common : the man called Israel is the father of the nation Israel; Assur is the ancestor of Assyria (*Genesis* x, 11); Kret is the ancestor of the Cretans (*Zephaniah* ii, 5 [Ktib]).

It is also a time honored custom to apply two completely different names to the same person. Ascanius is the same person as Iulus (*Aeneid* 1:267), even as Paris is the same as Alexander in Homer, or Jacob is the same as Israel in the Bible. Other familiar examples include Jedidiah = Solomon, and Reuel = Jethro.

The Semitic traditions incorporated by Vergil often ring true onomastically. Dido's sister Anna (*Aeneid* 4:9) has a Semitic name (Heb. חנה "Grace"). Dido's wicked brother Pygmalion (*Aeneid* 1:347) also bears a Semitic name = פִּי "mouth, word" + נֶמֶל the theophoric element)<sup>(39)</sup>.

Names in *-eus* characterize the old pre-Greek names in Hellenic tradition. Pers-eus, famed for cutting off the Gorgon's head, is derived from Semitic *prs* "to cut". Idomen-eus, the Cretan hero, means "ruddy" and is related to Hebrew אֶרְמוּנִי "ruddy" applied to two biblical heroes<sup>(40)</sup>. Odyss-eus and Achill-eus seem to belong to this category; Odyss- may hark back to חֶרֶשׁ "new moon" (cf. the Phoenician name בן חֶרֶשׁ "Son of the New Moon" : a name appropriate for a boy born on the new moon); and

<sup>(39)</sup> *UT* §§ 19.589, 2057.

Achill-eus may hark back to Semitic *ḥkll*; cf. Hebrew חַלְלִי in *Genesis* XLIX, 12, where it refers to the deep red color of wine describing the dark and manly color of the child. In Vergil, Ilioneus (*Aeneid* 7:212) belongs to the same series of old *-eus* names and is perhaps to be compared with Hebrew עֲלִיָּו.

The name of Dardanus, founder of Troy (*Troiae Dardanus auctor*; *Aeneid* 6:650) is interesting. It still lives on on the name of the nearby Dardanelles. It is possible to analyze the name "Dardan-", separating it into the prefix *dar*, and the stem *dan*. The group of sea people known under various forms of "Dan" is widespread. The tribe of Dan is associated with navigation in *Judges* v, 17. The Greeks were long known as *Δαναοί* (derived from their eponymous ancestor *Δαναός*) and continue to be so called in the *Aeneid* (e.g., *timeo Danaos et dona ferentis* in 2:49). An old name of Cyprus (Ia-dnan "Isle of the Dnan") and the Danun-ites of the Plain of Adana, seem to be onomastically related. The prefix *dar-* is known to us from *Chronicles* (2 *Chron.* XVI, 2; XXIV, 23; XXVIII, 5, 23) where the name of Damascus (elsewhere דַּמַּשְׁק is regularly דַּרְמַשְׁק. It is hard to say whether this place name is of pure Semitic origin. There is reason to think it is rather a Semitized name of non-Semitic derivation. To a Semitic ear *dar* means "dwelling place" (note Arabic *darat*, Aramaic דַּרְתָּ , Heb. דַּוְרָה , etc.) and Dar-dan would mean "dwelling of Dan". This implies that the Trojan tradition preserves a memory of a Semitic founder, coming immediately from Crete, but ultimately from Italy. An additional reason for the war between the Mycenaean Greeks and the Dardanians of Troy thus comes to mind. The Mycenaean were in the course of stripping the descendants of the Minoans of their power in the Aegean. That they did this in Crete and European Greece is well known. The Trojan War may well fit into the same pattern.

### 15. — Conclusion

We have seen how the *Aeneid* and the Fourth Eclogue are linked with the ancient Mediterranean. Many a Latin author could have been used instead of Vergil as a springboard to point out Egypto-Semitic factors absorbed into Roman civilization. Some sort of interrelationship between Latin and Near East literatures is a foregone conclusion, but the delineation of countless details and whole complexes remains to be worked out. This article aims at marking only a beginning, and in doing so to bring Claude Schaeffer's discoveries at Ugarit to bear on Rome's greatest literary masterpiece.

(40) Namely, Esau (*Genesis* xxv, 25) and David (1 *Samuel* xvi, 12).

## SACRAL KINGSHIP IN UGARIT

John GRAY

It is a rare privilege to acknowledge one's debt to the initiative, technical skill and energy of the excavator of Ras Shamra for his enormous contribution to the elucidation of the ancient Near East and of the environment and content of the Old Testament in particular, for which his is certainly the greatest discovery of all time. In humble token of his gratitude to Professor Schaeffer for what he has contributed in the field and in publication and in stimulating a most congenial life-interest the writer offers the humble tribute of the following study.

In one of his stimulating introductions to his official reports Professor Schaeffer cites a short text with several titles of the King of Ugarit or his son<sup>(1)</sup>, which, he suggests, reflects the royal titulary, which is an element in the Egyptian accession-ritual.

<sup>(1)</sup> C.F.A. SCHAEFFER, *Le palais royal d'Ugarit* II, 1957, pp. XVI-XVII.

( ) <i>nqmp'</i>	( ) Niqmepa'
( <i>bn nq</i> ) <i>md</i>	(the son of Niq)mad
( <i>mlk</i> ) <i>'ugrt</i>	(King) of Ugarit
<i>b'l šdq</i>	Upholder of Right (or Legitimate Prince),
<i>škn bt mlk</i>	Governor of the Palace,
<i>īgr (m)lk</i>	Guardian of the King's Door,
<i>bny</i> ( )	Builder ( ),
( ) <i>lb mlk</i> ( )	the heart of the king,
( ) <i>š(?)mḥ</i> ( )	Scion (?).

It is uncertain whether this refers to the king, as SCHAEFFER maintained, or to the heir-apparent, in which case it might enumerate the royal titles roughly corresponding to the titles of the young prince in *Isa.* IX, 5 (MT), as DE Vaux suggests (*RB LXV*, 1958, p. 635). In this case, if *šmḥ* is read in the last line, there may be a striking correspondence with the royal ideology in *Isa.* XI, 1 ff., cf. *Jer.* XXIII, 5; XXXIII, 15; *Zech.* III, 8; VI, 12, where *šemaḥ* denotes the king or heir-apparent. Alternatively it may be the radical part of a participle *m'šammēaḥ* ("who causes to sprout"), denoting the king as the medium of fertility, perhaps even as watering the tree of life in the Mesopotamian tradition of royalty (G. WIDENGREN, *The King and the Tree of Life in Ancient Near Eastern Religion*, *UuA* 1951, 4). *bny* may refer to the one who should maintain the dynasty, lit. "build up" the family, like Leah and Rachel who "built up" the family of Jacob (*Ruth* iv. 11), or it may refer to the building, or maintenance, of temples as specifically a royal duty. R. LABAT, *Le caractère religieux de la royauté assyro-babylonienne*, 1939, pp. 177 ff.

This is open to doubt <sup>(2)</sup>, but the title *b'l šdq*, meaning either 'Upholder of Right' or 'Legitimate Prince', brings kingship at Ugarit into direct contact with royal ideology in Mesopotamia and Israel. This is but one text from Ras Shamra that helps to elucidate the subject of kingship in Canaan, which is that most likely to have been reflected in conceptions of monarchy in Israel.

The unique status and function of the king, especially after the establishment of hereditary monarchy, tended to create a mystique of kingship, which has misled many after Frazer <sup>(3)</sup> into the theory of the king regarded as of himself the repository of magical potency and indeed divine. However true this may be of the Pharaohs, kingship in Mesopotamia was essentially different in that it was basically a delegated office, first political and then religious, and was originally electoral and *ad hoc*, as has been demonstrated by the classical studies of Labat <sup>(4)</sup>, Frankfort <sup>(5)</sup>, and De Fraigne <sup>(6)</sup>. Nevertheless the king as the apex of society, representing the community, which was a religious unit, before the gods and mediating the influence of the gods to the community, developed a distinctive function and status, which in effect set him apart from other men. This was emphasized by high-sounding titles, which through their use in the cultic offices of the king and in high ceremonials seemed to associate him with the gods rather than with men. Approach to him was made difficult by many ritual restrictions, which enhanced his prestige. The status of the king, chosen as the executive of the Divine King Anu and his executive Divine King Enlil among the Sumerians in their city states, or temple demesnes, is fittingly described as *enlilutu*, or Enlil-ship, and with reference to this delegated office it is said soberly in Sumerian texts that 'kingship came down from the gods' <sup>(7)</sup>.

As the medium of the interest and power of God in the community, the king was given to know the purpose of God, though practically that meant that he was responsible for discovering the Divine purpose, which he did through various means, astrology, omens, portents, dreams, divination, oracles, and men of prophetic insight. He mediated fertility, and from his glowing description of the phenomenal natural abundance consequent upon his accession, the Assyrian king Ashurbanipal <sup>(8)</sup> seems

<sup>(2)</sup> In view of the obvious reference to the royal family we cannot agree with M. LIVERANI (*Storia di Ugarit*, 1962, p. 68) that *b'l šdq* may be the name of a private individual.

<sup>(3)</sup> Sir J.G. FRAZER, *The Golden Bough, I. The Magic Art and the Evolution of Kings*, 1911.

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*

<sup>(5)</sup> H. FRANKFORT, *Kingship and the Gods*, 1948.

<sup>(6)</sup> J. DE FRAIGNE, *L'aspect religieux de la royauté israélite*, 1954.

<sup>(7)</sup> The expression is cited from a text relating to the inception of kingship, the myth of Etana (*ANET*, p. 114, line 15).

<sup>(8)</sup> Cited by LABAT, *op. cit.*, p. 295 : Since Ashur, Sin, Shamash, Adad, Bel, Nabu, Ishtar of Nineveh,

like the Biblical Messiah in the Golden Age. Granted that such claims may be practically demythologized as a hyperbolic description of the consequences of firm rule and establishment of order and justice (Hebrew *šedeq*), as in *Ps. LXXII*, or may reflect the king's responsibility to dig and maintain canals and his ability to plan and coordinate the resources of the kingdom, it does reflect the popular faith in the king as the dispenser of fertility, a conception fostered by the role of the king as priest in fertility rituals, especially at the great seasonal crises, particularly the New Year festival. Here, however, it must be emphasized (*pace* Frazer) that those blessings were not the effect of the king's personal potency; he was the medium of divine blessings *qua* priest. Certain declarations indeed seem to indicate the conception that the king was divine, as for instance the claim that he was suckled by goddesses, or that he was favoured with intercourse with the fertility goddess. The former, however, is simply the convention of the designation of the prince as heir-apparent, the future executive of the Divine King, and the latter claim is limited to individuals in certain dynasties and periods. Frankfort<sup>(9)</sup> for instance maintains that those who are known to have made this claim do not exceed twelve, and concludes that only those claimed divine status, which is indicated by the divine determinative before their names. Labat<sup>(10)</sup>, emphasizing that the king was still the representative of the community and under constant restraint by priests and diviners, points out that only exceptionally and in peculiar political circumstances did ancient Mesopotamian kings claim the status and worship of gods, namely Naram-Sin of Agade and kings of the Sumerian dynasties of Ur, Isin, Eshnunna and Larsa, probably to support imperial claims after the political prototype of Naram-Sin, and the Cassite dynasty of Babylon. Under the Amorite and Assyrian dynasties, with most natural affinities with Canaan, the claim was never made.

As is well known a pattern of royal ideology in the ancient Near East as assumed by a number of scholars in England, whose views were expressed in the two volumes of essays edited by S. H. Hooke, *Myth and Ritual* (1933) and *The Labyrinth* (1935), and applied to the phenomenon of kingship in Israel.

After Gunkel<sup>(11)</sup>, who emphasized the peculiar association of the king with God

Ishtar of Arbela, Ninurta, Nergal, Nusku have set me with favour on the throne of my father, Adad made his rains fall, Ea opened the springs; the corn measured five cubits in the straw and five sixths of a cubit in the ear; the harvest prospered, the corn was abundant; the *giparu* tree was always covered with verdure; the fruit-trees bore fruit in plenty; the beasts gave birth perfectly. During my reign plenty flowed in waves and wealth accumulated.

(9) FRANKFORT, *op. cit.*, p. 297.

(10) LABAT, *op. cit.*, pp. 371-373.

(11) H. GUNKEL, *Die Psalmen (HKAT)*, 1926; and J. BEGRICH, *Einleitung in die Psalmen (HKAT)*, 1933.

in the royal psalms in the Old Testament and the use of language which recalled the Egyptian and Mesopotamian conceptions of kingship, certain expressions in the Psalms, especially those which could be related to the New Year festival, were taken as evidence of the assumed ideology of kingship in Israel to the notable exclusion of the impressive evidence for the origin and vicissitudes of kingship in the historical sources<sup>(12)</sup>, which, so far as they were considered, were dismissed as prophetic anachronisms, which concealed the real nature of kingship in Israel<sup>(13)</sup>.

Gunkel took the expressions regarding the king in the royal psalms as a courtly convention (*Hofstil*) without pressing the meaning. Mowinckel<sup>(14)</sup> and H. Schmidt<sup>(15)</sup> took them more seriously as denoting belief in divine kingship expressed by the role of the king in the cult in the New Year festival. From this point the thesis of divine kingship in Israel was developed much more fully and consistently with the assumed pattern of royal ideology in the ancient East, notably by Widengren<sup>(16)</sup> and Engnell<sup>(17)</sup>. Engnell's publications are significant in that they utilize royal texts from Canaan, of which the royal ideology in the Psalms might most naturally be taken as a reflection. This matter included the Ras Shamra texts, including significantly the long texts of King Krt and of Prince Aqht with the Baal myths, which we believe with Engnell and Kapelrud<sup>(18)</sup> to relate to the New Year festival, in which we believe the Davidic king in the Jerusalem cult was particularly involved. Stimulating as Engnell's work has been, however, we consider that it was impaired by two fatal weaknesses. First, like the "Myth and Ritual" school and like his colleagues in Uppsala, Engnell assumes a uniform pattern of royal ideology as valid throughout the ancient Near East and, in defect of actual evidence from Canaan and Israel, assumes fragmentation in Canaan of the assumed pattern through diffusion. This is indeed conceivable, but it may well be asked if the assumption of the original pattern is warrantable. Labat,

(12) This is the substance of the criticism of M. NOTK, "God, King and Nation in the Old Testament", *The Laws in the Pentateuch and Other Essays* (ET, D.R. Ap-Thomas), 1966, pp. 161 ff.

(13) Recent studies, such as K.H. BERNHARDT (*Das Problem der altorientalischen Königsideologie im Alten Testament*, VT Suppl. Vol. VIII, 1961) and J.A. SOGIN (*Das Königtum in Israel*, BZAW 104, 1967) also emphasize the data of the historical sources for the monarchy in Israel. Bernhardt particularly emphasizes the antiquity of the critical attitude to kingship (pp. 114 ff.), cf. C.R. NORTH (*The Religious Aspects of the Hebrew Kingship*", ZAW N.F. IX, 1932, 8-38) who objects to the method of working in from general Oriental religion to an understanding of Israelite phenomena instead of out from the Old Testament with its distinctive prophetic consciousness.

(14) S. MOWINCKEL, *Psalmstudien* II, 1922, 298 ff.; III, 1923, pp. 78 ff.

(15) H. SCHMIDT, *Die Thronfahrt Jahves*, 1927.

(16) G. WIDENGREN, *Sakrales Königtum im Alten Testament und im Judentum*, 1955.

(17) I. ENGNELL, *Studies in Divine Kingship*, 1943.

(18) A.S. KAPELRUD, *Jahves tronstigningsfest og funnene i Ras Sjamra*, NTT XLI, 1940, pp. 38-58; *Baal in the Ras Shamra Texts*, 1952, pp. 13 ff.

Frankfort and De Fraine have all emphasized the fundamentally different conceptions of the king in Mesopotamia and Egypt. Labat and Frankfort have both noticed that the conception of divine kingship in Mesopotamia was exceptional and associated with peculiar political circumstances and confined to certain periods, and Noth<sup>(19)</sup> legitimately questions the assumption of a uniform ideology of kingship throughout almost two millennia of history among the Sumerians, Akkadians, Amorites, Assyrians and Aramaeans, to say nothing of Cassites, in Mesopotamia. Engnell's Canaanite evidence must also be questioned. Euler<sup>(20)</sup>, for instance, has justly questioned the conception of divine kingship among the Aramaeans in Syria in the Iron Age, whose records Engnell presses into the service of his thesis. His thesis moreover was conceived and the Ras Shamra texts were used as evidence before they were critically appreciated, and no regard was paid to the nature and range of the Ras Shamra texts, which permit an assessment of Canaanite kingship at Ras Shamra with the Krt and Aqht texts from the heroic age about 2000 B.C. to the actual historical situation in administrative texts and political documents from the 14th to the beginning of the 12th cent. B.C.<sup>(21)</sup> We develop this theme in the present study.

It may be granted that, though it is not valid to assume a uniform pattern of kingship in Mesopotamia, certain significant features do nevertheless recur in the conception of the status and function of the king which were familiar in Canaan when the Amorite kings of Aleppo and Ugarit corresponded with the Amorite Hammurabi of Babylon in the early 17th century. By the Late Bronze and Iron Ages, however, there were many limitations to royal authority in Canaan. Among those small city states, none of which exceeded one of the larger British counties, the authority of the king was politically limited, though this of course did not affect his rôle in the cult as priest, which was the repository of the significance of the king also in Mesopotamia, which justifies our use of the term 'sacral' as distinct from 'divine', on which A. R. Johnson wisely insists<sup>(22)</sup>. The status of the kings in Canaan was again limited by their subordination to their Egyptian or Hittite overlords. To be sure their relations with their 'lord, god and sun', the Pharaoh, and their 'lord and sun', the Hittite suzerain, which is reflected in the fulsome language of their correspondence in the Amarna

<sup>(19)</sup> NOTH, *op. cit.*, p. 156.

<sup>(20)</sup> K. F. EULER, « *Königtum und Götterwelt in den altaramäischen Inschriften Nordsyriens* », ZAW, N.F. XV, 1938, pp. 272-313.

<sup>(21)</sup> This is the theme of our criticism of ENGNELL'S thesis in our "Canaanite Kingship in Theory and Practice", VT II, 1952, pp. 49-55.

<sup>(22)</sup> A.R. JOHNSON, "Living Issues in Biblical Scholarship. Divine Kingship and the Old Testament", ET IXII, 1950, p. 41.

Tablets and in the archives of Boghazköi, familiarized them with patterns of royal ideology such as the "Myth and Ritual" adherents and the Uppsala school postulate, but in actual fact their ideas of their own royal significance must have seemed at the best a miserable caricature. Nor may we assume that among the various ethnic elements in the population of Syria and Palestine the same conceptions of kingship were current<sup>(23)</sup>. The Amarna Tablets attest Semites, Hurrians and Aryans in command of Egyptian fiefs in Palestine and Syria. In certain cases, for instance, certainly at Byblos and Ras Shamra, native dynasties were retained as vassals, but in other cases it had been necessary to appoint feudal commandants of more reliable allegiance. This situation seems to be reflected in the early days of the settlement of Israel in Palestine in the case of the considerable city of Gibeon, which was represented by elders (*Josh.*, ix, 11), and Shechem c. 1100 B.C., which was dominated by a family the B'nê H'môr, who were possibly Hurrian, soon rejected Abimelech as king, resenting not so much his person as the control that kingship imposed (*Judg.*, ix, 22-25). In the small Canaanite kingdoms of the Late Bronze and Early Iron Ages a feudal system imposed by chariot warfare had concentrated political, military, economic and, to a certain extent, legal power in the hands of the king<sup>(24)</sup>, but this process, like vassalage to Egypt or the Hittite suzerain, had emphasized the practical rather than the mystic status of the king.

The royal legends of Krt and Aqht illustrate the ideal of kingship in Canaan in

<sup>(23)</sup> So NOTH, *op. cit.*, p. 157. A. ALT («Das Königtum in den Reichen Israel und Juda», VT I, 1951, pp. 2-22 - KS II, 1953, pp. 116-34) distinguishes clearly between the kingship in the Northern kingdom, where the ideal was the charismatic authority of the judges, and in Judah under the Davidic House, which was singled out by no prophetic acclamation. The situation is even more complex than Alt depicts. David was called to office by representatives of the community, first of Judah (2 Sam. II.4) and then of Israel under covenant (2 Sam. V.3), and at sundry crises the representatives of the community (*am-h'āreš*) exerted effective control over the Davidic monarchy (2 Kings II.14, 18, 19, 20; XV.5; XVI.15; XXI.24). The kingship in the Northern Kingdom depended upon the call of the community, in certain cases after designation by a prophet (e.g. 1 Kings XI.29 ff.; 2 Kings IX.1 ff. and probably in the case of Baasha, 1 Kings 16.1-2), or it became under the House of Omri a feudal dynasty, then the objective of political adventurers supported by local parties, and finally an Assyrian vassaldom. In Jerusalem, the crown possession of David and his house, a royal ideology developed, probably, we maintain, in support of the dynasty. It is only here that David or Solomon built upon conceptions of kingship familiar in Mesopotamia, possibly mediated through Canaan, specifically from the pre-Exilic kingdom of Jerusalem (so A.R. JOHNSON, "The Role of the King in the Jerusalem Cultus", *The Labyrinth*, 1935, pp. 71-111; *Sacral Kingship in Ancient Israel*, 1955, 2nd ed. 1967). The development of the kingship in Jerusalem, however, whatever elements of the mystique of kingship it incorporated, was strictly within the limits of the tradition of Israel, thanks to the ethical character of the conception with the ark in Jerusalem, with its association with the traditions of the Covenant-community.

<sup>(24)</sup> See summary, J. GRAY, *The Legacy of Canaan*, 2nd. ed., 1965, pp. 224-239, chiefly on basis of administrative texts from the palace of Ugarit, PRU II and III.



the heroic age. In the context of extravagant grief we should not overpress the exclamation of Krt's son :

Is Krt the son of El,  
 The offspring of the Kindly One and the Holy ?  
 .....  
 Or do gods die,  
 The offspring of the Kindly One not live ? (*Corpus* <sup>(25)</sup> 16 = *UT* <sup>(26)</sup> 125, 10-23).

This rather illustrates the development of popular reverence for the king <sup>(27)</sup>, who is functionally so closely associated with the gods, and which was fostered by the language of courtly address. More weight, in our opinion, should be attached to the conception of El as the father of Krt (*Corpus* 14 = *UT* krt, 40-41). Far from supporting the theory of the divinity of the king, however, the context emphasizes the affinity of the king with the community, since El declares himself also "Father of Men" (*ab 'adm*). This expresses the conception of the authority of El in the community, where his interest is in the social order as distinct from nature, which is Baal's province <sup>(28)</sup>. The modification in the conception of El as the father of the king by his standing in the same relationship to the community, with the implications of personal care and social authority, should be noted and set on a plane with the Hebrew conception of the God as the father of Israel (*Exod.*, iv, 22; *Isa.*, i, 2; *Hos.*, xi, 1). The designation of the king as the "son of El" then singles him out as the representative of his sacral community and as the executive of God's order in society, which is the significance of the conception in the royal ideology of the Davidic dynasty in Jerusalem, where the social obligations of the relationship, conceived as adoption, are emphasized in the reference to the divine "decree" (*hōq*) in *Ps.* ii, 7, which recalls the Davidic Covenant (2 *Sam.* vii, 12-16) and in the acclamation of the heir-apparent in *Isa* ix, 5 (MT), with which we associate *Isa.* xi, 1-9. Nor need the passage be pressed which describes the eldest son of Krt as him

Who sucks the milk of Atirat,  
 Who sucks the breasts of the Virgin Anat (*Corpus* 128 = *UT* 128, ii, 26-27).

The conception of the lad suckled by the goddesses, which is familiar in Mesopotamian texts <sup>(29)</sup> and in sculpture at Ras Shamra <sup>(30)</sup> and in Egypt <sup>(31)</sup>, is an allusion to the

(25) A. HERDNER, *Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques*, 1963.

(26) C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook*, 1965.

(27) Cf. LABAT, *op. cit.*, pp. 366 ff.

(28) On the social significance of the cult of El see J. GRAY, "Social Aspects of Canaanite Religion", *VT* Suppl. Vol. XV, 1966, pp. 170-192.

(29) H. GRESSMANN, *Der Messias*, 1929, pp. 30-31; LABAT, *op. cit.*, pp. 64 ff.

(30) e.g. from the royal couch in the palace of Ras Shamra, SCHAEFFER, *Reprise des fouilles de Ras Shamra*, 1955, pl. VIII.

designation of the heir-apparent as the executive of the Divine King by the rite of adoption.

The king is also the "servant" (*bd, glm*) of El, a royal title also in the Davidic monarchy, with a reflection in the Servant of God in *Isa.* XLII, 1-4; XLIX, 5-6; LII, 13-LIII, 12. This again emphasizes his status and function as representative of the community, which is of course a sacral unit, hence 'bdm, or worshippers of their god. The king is the one who, to obviate the inconvenience of the whole community being in the required state of consecration with all the restrictions that that imposed, is their representative as worshipper *par excellence*, for which he is set aside by the rite of anointing. This significance of anointing, though it is not actually attested of a king in the Ras Shamra texts, has been indicated beyond all doubt by a deed of emancipation from the archives of Ras Shamra<sup>(32)</sup>. The king is therefore a priest, and as such Krt himself performs sacrifice (*Corpus* 14=UT krt, 156 ff.) and Dn'il serves temporarily as a temple votary (*Corpus* 17=UT 2 aqht, I, 3-4, 8-9, 10-11, 13-14), probably in order to secure a dream-oracle in ritual incubation, for the king as the executive of the Divine King was the medium of the revelation of the Divine purpose, a conception which we believe to be expressed in the description of the heir-apparent of the Davidic House as *pele' yō'ēš*, one with immediate access to the Divine purpose<sup>(33)</sup>. Still, we believe, *qua* priest King Dn'il officiates at certain fertility rites. He prays for rain and dew in a drought, ineffectively as it proves (*Corpus* 19=UT 1 aqht, 39-42), and he performs a rite of imitative magic, going round and embracing isolated plants in the drought (*ibidem*, 61 ff.), which is probably analogous to the kissing of grain-heaps, noticed in Midrash Rabba on the *Song of Songs* VII.3. The drought in question has been caused by the death of Prince Aqht. This might suggest support for the identity of the Prince with the vegetation god Tammuz, as the drought in the illness of Krt may, superficially considered, seem to support the view of Engnell that the king is identified with Tammuz. In those cases, however, the drought, though connected with the vicissitudes of the royal family, relates ultimately to social disruption, Krt's broken vow

(31) e.g. the suckling of Seti I, depicted, as the prince in the ivory panel from the royal couch at Ras Shamra, as a grown youth (*ANEP* Pl. 422), which leads us to the conclusion that this depicts the adoption of the prince as heir-apparent.

(32) *PRU* III, 1955, pp. 159 ff. (RS 16.261). Anointing is further attested as a rite in marriage and business contracts among the Hittites and at Mari, which indicates the significance of the rite as a token of separation from a former condition, which best explains the anointing of inanimate objects, such as the priestly vestments (*Exod.* XXX, 26-29), cf. *qidēš* as a synonym of *māšaḥ* in the Old Testament. See further E. KURSCH, *Sabung als Rechtsakt im A.T. und im Alten Orient*, *BZAW* LXXXVII, 1963, pp. 33-70.

(33) The root *pl'*, which generally denotes miracle, or wonder, denotes primarily the immediate action of God to his purpose ('*ēšāh*) independent of what man can understand as secondary causes. Hence the meaning «miracle» is secondary.

to the goddess Aṭirat and the violent death of Aqht and his "uncovered blood" (cf. *Numb.* xxxv, 33). In the subsequent cursing of "the source of water", "the myrrh tree which emits its perfume when burned" and "the City of Running Waters" by the same convention as in Hebrew law in *Deut.* xxi, 1-9, where a curse on the locality nearest to the scene of manslaughter is invoked by the wadi which fertilizes its lands, the king is functioning as an executive of the law. In one of the three fragments *Corpus* 20, 21, 22=UT 121, 122, 123, 124, where Dn'il makes a round of the threshing-floors and plantations, his office is significantly associated with a sacred guild (*mṛz'*)<sup>(34)</sup> of dispensers of fertility<sup>(35)</sup>, obviously functioning as a priest. We believe that this specifically is the significance of Dn'il's stock epithet in the text, namely *mt rp'i*. We have of course always to reckon with the popular attitude to such a unique functionary as the king, and evidence of the popular Canaanite attitude to the king may be seen in the fulsome acclamation of King Herod Agrippa as a god by the Phoenicians of Tyre and Sidon at Caesarea, who depended upon the produce of his land (*Acts* xii, 20-23).

The association of fertility in nature with the health of the king must also be noted. In the Krt text to be sure it is not said that the king's grave illness, which impairs his administration of justice, has occasioned drought and famine, but those disasters do coincide with his illness, and the peasants in their anxiety look to the king (*Corpus* 16=UT 126, III, 12 ff.). The inference is that the drought was associated with the king's illness, which recalls the lamentation at the death of kings in Mesopotamia with lamentation and ritual which reflected the Tammuz cult<sup>(36)</sup>. Krt's response is significantly to call for "the sacred water-pourer" (*ngr'il*) and his wives, who are probably functionaries representing the king, like the royal nourisher of the tree of life in Mesopotamian sculpture<sup>(37)</sup>, to represent him in the ritual dispensing of "living waters". The intention was, we believe, to assure the community by this public rite on the roof-top that the king was going to revive and was still the effective channel of fertility. An interesting survival of this function of the king, and probably an indication of one of the functions of the Davidic king, is the rite of water-pouring as an act of imitative magic by King Alexander Jannaeus at the Feast of Tabernacles,

(34) The word is found in the fragmentary text *Corpus* 21 = UT 122. The word is also attested in an administrative text recording a royal grant of land to *bit amel M marza(h)i* (*PRU* III, 15.88; 15.70). In the latter text *marza(h)u* is associated with Šatarna, known by the divine determinative in *PRU* III, 16.157 to have been a god.

(35) The Hebrew verb *rāpā* ("to heal") has this connotation in *Gen.* XX.17, where the fertility of Abimelech's harem is restored, and in 2 *Kings* II, 21, where Elisha restores the fertilizing properties of the spring of Jericho.

(36) LABAT, *op.cit.*, pp. 121 ff.

(37) WIDENGREN, *The King and the Tree of Life...*, UUA 1951, 4.

memorable because of the famous riot in 88 B.C. Significantly he performed this rite *qua* high priest. The water-pouring rite, we contend, was not a manifestation of the magical potency of the king, but was one of his priestly functions for the people in the name of God.

Emphazing again the necessary connection between the drought in the Krt and Aqht texts and social disorders, we maintain that fertility is not effected by the magic potency or divinity of the king's person, but is the result of his upholding of *šedeq*, or order, a conception colourfully expressed in *Ps. LXXII* and in the figure of *šedeq* and *šālôm*, which means both "concord" and material "well-being", kissing each other in Jerusalem (*Ps. LXXXV*, 11). The king's effecting of such well-being as the Divine approval of his faithful discharge of his social commission is the theme of the inscriptions of Aramaean kings like Klmw<sup>(38)</sup> and Azitawadd<sup>(39)</sup>. Here we should emphasize the reality of the situation, which prescribed a norm of conduct for the king just as for, though in a greater degree than, all the rest of his subjects. It is significant that justice and especially the vindication of the helpless, who depended directly on God and his executive, is the normal responsibility of the king, both Dn'il and Krt (*Corpus 17=UT 2 aqht*, V, 4-8; *Corpus 16, VI=UT 127*, 44-50), as of the Davidic king, who is champion of the "poor" and "needy" (*Ps. LXXII*, 1-2, 4, 12-14; *Isa. I*, 4). This is not a favour, but so serious a responsibility that Krt's son can demand his father's abdication for dereliction of his social duty (*Corpus 16, IV=UT 127*, 40-53).

Those are aspects of the ideal of kingship in Canaan which emerge from the royal texts from the heroic age. We must now discuss the historical phenomenon.

Gressmann, whose conclusions on the sacral status of the king in Israel were commendably sober, distinguished between the attitude to the king alive and the king dead. In regarding the language in which the king is addressed in such texts as *Pss. II, LXXII* and *CX* simply as *Hofstil*, he does less than justice to the king as the executive of God; in regarding the king in Israel as assimilated at his death to Tammuz, however, he seems to be influenced more by the Egyptian analogy of the assimilation of the dead Pharaoh to Osiris than by the evidence of the Old Testament<sup>(40)</sup>. Relevant

(38) H. DONNER and W. RÖLLIG, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, 1962, pp. 4-5.

(39) *Ibidem*, pp. 5-6.

(40) GRESSMANN (*Der Messias*, p. 38) makes much of the statement of 2 *Chron. XXXV*, 24-25 that the death of Josiah was the theme of lamentation till the day of the Chronicler. Gressmann concludes that Josiah's revival as a Messiah was hoped for. The persistence of the mourning for Josiah, however, is no more an indication of a Tammuz rite than the mourning for the historical catastrophe of the destruction of the Temple on the 9th of Ab. The association of the mourning for the dead king in *Jer. XXII*, 18 "Alas, Jrd ('ādōn) ! Alas his glory (hōdō) !" as relevant to the Tammuz liturgy depends on a questionable emendation by Graetz of *hōdō* to *h'ādā*, and the address of the dead king as 'ādōn here and in *Jer. XXXIV*,

to this question is the list of dead kings of Ugarit, whose names are written with the divine determinative <sup>(41)</sup>. Here we recollect that dead kings in Mesopotamia were lamented with phraseology and ritual which was familiar in the cult of Tammuz, which, however, is not evidence for the worship of the dead king <sup>(42)</sup>.

The significance of the dead kings of Ugarit is an interesting, if hitherto unsolved, problem. We believe, however, that there is a certain amount of evidence at Ras Shamra and elsewhere in Syria and Palestine which may lead to a solution. First we may note the revelation to Dn'il of the birth of a son who, as well as supporting his father while alive, will also discharge duties to him after death. The last specifically is to

Set up the stele of his 'il 'ib  
In the sanctuary which enshrines his forefather,  
Pouring out his liquid-offering to the ground,  
Even to the dust wine after him <sup>(43)</sup> (*Corpus* 17=UT 2 aqht, II, 16-17).

The problematic 'il 'ib is now known from ritual texts found at Ras Shamra in 1961 as the recipient of offerings, recalling the inscription of the Aramaean King Panammu from Zenjirli (8th cent.), "whoever of my sons shall ... sacrifice to Hadad .. or shall say, May the life-soul of (*nbš*) of Panammu eat with thee, and may the life-soul of Panammu drink with thee ... <sup>(44)</sup>. The question arises as to whether only the dead king had this status and prerogative or whether he shared them with the dead in general. Another text discovered in 1961 refers to a similar offering at 'urbt 'il 'ib, "the aperture of 'il 'ib", which obviously visualizes the vaulted burial chambers familiar at Ras Shamra with an aperture for offerings and libations to the dead <sup>(45)</sup>. The sanctity of the dead in general is indicated by a Punic bilingual from al-Amruni in Libya <sup>(46)</sup> recording a dedication to *rp'ym 'lnym* (a provincial form of 'lnym), which is rendered *dis manibus*, "the divine shades", where there is no question of royal dead. While the belief in the influence of the dead, suitably nourished by libation <sup>(47)</sup>, in fertility was current among the ancients, those who had notably

5 need not indicate Tammuz-Adonis any more than simply "lord!", the title of the king in *Ps. CX, 1* and of private individuals. On this matter North (*op. cit.*, p. 32) well observes that in the only explicit reference to the Tammuz cult in Israel (*Ezech. VIII, 16*) the cult is abominated as something strange and abhorrent. It is surely a popular superstition rather than an element in the official cult or even court ideology.

(41) SCHAEFFER, *AJO* XX, 1963, pp. 214-15.

(42) LABAT, *op. cit.*, pp. 121 ff.

(43) For philological notes in support of the translation see J. GRAY, *The Legacy of Canaan*, 2nd ed., 1965, pp. 109-110.

(44) DONNER and RÖLLIG, *op. cit.*, No. 214, ln. 17.

(45) SCHAEFFER, *The Cuneiform Texts of Ras Shamra-Ugarit*, 1939, Pl. XXX.

(46) DONNER and RÖLLIG, *op. cit.*, No. 117, ln. 1.

(47) A. PARROT, *Le 'refrigerium' dans l'au-delà*, 1937.

possessed the divine blessing, especially kings, who had embodied the community in their favoured periods, were regarded as especially potent, hence the erection of steles in memory of that happy association with the gods, where the favour of the gods could be vividly recalled and prospectively experienced afresh. This, we submit, is the significance of the stele which the son of Dn'il is to set up in the shrine where his people ('*m*') realized their integration through their founding ancestor (Arabic '*ammu(n)*'), the original possessor of the divine blessing (*b<sup>e</sup>rākāh*). Such, we consider, is the significance of the alignments of standing stones in the Late Bronze Age sanctuary at Hazor<sup>(48)</sup> and at Gezer<sup>(49)</sup>, which was probably also a sanctuary. We find Albright's view<sup>(50)</sup> most feasible that the burial cairns of notable ancestors so marked were the *bāmōf*, or "high places", of the Old Testament, and consider that this association rather than the fertility-cult of the local shrine, with which they were associated, made the cult of the "high places" so popular until the last period of the monarchy in Judah. We submit, however, that the defunct kings of Ugarit, insofar as they may have been the object of a cult, were not so in virtue of the divinity of kingship, but as those who had possessed the divine favour, like the *wēlī* among the Arabs.

Historical texts which can be dated with reference to reigning kings in the end of the Late Bronze Age at Ras Shamra show a significant modification of the ideology of kingship and a marked devolution of functions once proper to the king.

The role of the king in the New Year festival, the assumption on which the "Myth and Ritual" school and the Uppsala group based so much in their theory of divine kingship in Israel, is still uncertain for lack of evidence from Ras Shamra comparable to that from Babylon and Assyria, though the small figure who stands before the life-size relief of Baal with his lance and mace, colourfully termed "Baal au foudre" by Professor Schaeffer<sup>(51)</sup>, may indicate the relationship of the king to the Divine King Baal particularly manifest in the drama of the New Year festival, to which the Baal-myths relate. A rather suggestive fact might be the name of the King of Tyre, the father of Jezebel, Ethbaal ("Baal is here") and that of Jezebel (actually '*iy zbl*'). These reecho exclamations in the Baal-cult which herald the revival of Baal. The former recalls the passage in *Corpus 6=UT 49, III, 20-21* :

*khy 'al'iy n b'l* For Baal the Might is alive !

*k'it' zbl b'l 'arṣ* For the Prince, Lord of the Earth is here !

(48) Y. YADIN and others, *Hazor*, I, 1958, Pl. XXX, 1.

(49) R.A.S. MACALISTER, *Gezer*, II, 1912, fig. 486.

(50) W.F. ALBRIGHT, 'The High Places in Ancient Palestine', VT, Suppl. Vol. VII, 1957, pp. 243-258.

(51) SCHAEFFER, *Ugaritica*, II, 1949, Pl. XXIII.

This does not, in our opinion, equate the king with Baal, but certainly indicates his involvement in the fertility-cult. The name may be an accession name or a name given at birth, and we are prepared to admit that it referred to the king as a pledge of the effective presence and power of Baal, just as 'immānū 'ēl in *sa* VII.14 is cited as the name given by any young woman bearing her first child as a rebuke to Ahaz' lack of faith, who, as intimately involved in the New Year festival celebrating God's victory over the forces of Chaos and his enthronement, should have been the first to appropriate the message of the liturgy in that proclamation, cf. the refrain in *Ps.* XLVI, 8, 12 (MT). 'iy z<sup>e</sup>būl also, we maintain (*pace* the scribal parody 'izebel), also reflects the liturgy of the Canaanite New Year festival, with the question asked by the devotees in anticipation of the revival of Baal in *Corpus* 6=UT 49, IV, 39-40 :

'iy 'al'iyū b'l Where is Baal the Mighty ?

'iy zbl b'l 'arš Where is the Prince, Lord of the Earth ?

By the end of the 2nd millennium B.C. the king in Canaan is apparently no longer, as in the Krt and Aqht texts, the direct recipient of revelation. On the evidence of the Wen-Amon Papyrus from Byblos <sup>(52)</sup> (c. 1100 B.C.), he is directed by revelation communicated to him, in this case by an ecstatic like the ecstatic prophets in the Old Testament. To be sure this *ad hoc* direction by an ecstatic is far from the prophetic guidance of the king by an Isaiah according to the consistent purpose of God for Israel on the religious and ethical principles of the Covenant, but it is a step in this direction, which emphasizes the fact that the king in Canaan was not himself considered as divine, but was subject to higher direction. The Aramaean King Zakir of Hamath in the 8th cent. similarly depended for revelation on seers, *hōzīn* and 'ōd<sup>a</sup>dīn, both prophetic figures, as the Hebrew cognates indicates <sup>(53)</sup>.

On the evidence of the administrative texts from Ras Shamra the king no longer personally coordinated the *furor populi* in war; now chariot tactics were developed and executed by professional troops under feudal commanders and the peasantry were assessed for their quota of bowmen and slingers <sup>(54)</sup>.

Unfortunately any vestige of a code of social law comparable to the Codes of

<sup>(52)</sup> ANET, p. 26.

<sup>(53)</sup> For the former cf. *Amos*, I, 1; *Isa.*, I, 1; *Micah*, I, 1; *Ezek.*, XII, 27; *Hab.*, I, 1 and, for the insights of the sage, *Job*, XI, 17; for the latter cf. *ben 'ōdēd* (2 *Chron.*, XV, 1) and 'ōdēd (2 *Chron.*, XXVIII, 9), both prophets.

<sup>(54)</sup> On the king's feudal control of the economic and armed resources of Ugarit see J. GRAY, *Legacy of Canaan*, 2nd ed., 1965, pp. 224-5 and 231-9.

Hammurabi or earlier codes from South Mesopotamia<sup>(55)</sup> and the Hittite and Middle Assyrian codes are a notable desideratum at Ras Shamra. The considerable quantity of legal deeds which are extant from the archives of the palace of Ras Shamra relate to the establishment or transfer of feudal status, emancipation, marriage, divorce, adoption, inheritance, deeds of gift, conveyance and exchange of property and the like, which are either decrees of the king as feudal superior or cite him as witness and guarantor within that system. Thus it may be said that the king is still custodian of the law, but on the evidence that may be only within his feudal jurisdiction. He may still himself be subject to the social law of the community. A most interesting case within the scope of social law is that of the adultery of one of the queens of Ugarit, in which the Kings of Ugarit and Amurru were involved<sup>(56)</sup>. Ammistamru of Ugarit, a vassal of the Hittite suzerain, had the suzerain's permission to divorce his wife the sister of the King of Amurru for adultery. He insisted on the death penalty, which the traditional social law prescribed for adultery (cf. *Deut.* xxii, 20 ff.; *Lev.* xx, 10). Here we find the King of Amurru obliged to submit to the force of this convention. He in turn, however, invokes another social convention against the King of Ugarit, that of vengeance for the blood of kindred. Here, however the Hittite suzerain Tudkhališ IV intervenes and diplomatically utilizes the authority of social convention, this time to the disadvantage of the King of Ugarit, who is obliged to pay blood-money to the King of Amurru<sup>(57)</sup>. A clue which points, we think, to the same conclusion that the feudal kings of Canaan were themselves under the authority of traditional social law may be the case of the woman of Shunem for whom Elisha proposed to secure the king's interest under the dynasty of Omri in Israel, who answered simply and confidently "I dwell among my own people". It is implied that the traditional social ethic, such as is reflected probably for Canaan as for Israel in the laws in the Book of the Covenant (*Exod.* xx, 22-xxiii, 33), is above the jurisdiction of the feudal king.

(55) About a century before Hammurabi's code are the Code of Lipit-Ishtar, known from excerpts from tablets from Nippur (F.R. STEELE, *AJA*, LII, 1948, pp. 425-50; S.N. KRAMER, *ANET*, pp. 159-161) and fragments of the Code of Eshnunna from Tell Abu Hirmil East of Baghdad (A. GOETZE, *ANET*, pp. 161-3). Older still is the code of Ur-Nammu, founder of the Third Dynasty of Ur.

(56) *PRU*, IV, 1956, pp. 129-146. The offence is termed 'the great sin', which was undoubtedly adultery (W.L. MORAN, *JNES*, XVIII, 1959, pp. 280 ff).

(57) The conclusion of the case is dealt with especially in tablets RS 17.372 A, 360 A, 17.228, 17.318 and 17.82.



## DIE VORSTELLUNGEN VON TOD UND JENSEITS IN DEN ALPHABETISCHEN TEXTEN VON UGARIT

**Anton JIRKU**

(Bonn)

Die Ausgrabungen, die unser Jubilar seit 1929 auf dem, 12 km nördlich von Latakija an der syrischen Küste gelegenen Wohnhügel Ras Schamra, der das altorientalische Ugarit in sich birgt, leitet, haben zahlreiche Urkunden in babylonischer und in alphabetisch-ugaritischer Keilschrift ans Tageslicht gefördert. In den in alphabetisch-ugaritischer Keilschrift und in einem kanaanäischen, dem Hebräischen sehr ähnlichen Dialekt geschriebenen Texten finden sich neben Briefen, Listen von Städten, Personen und Sachen, eine Reihe von Mythen und Epen. In diesen letztgenannten Urkunden wird gelegentlich auch auf die Vorstellungen von Tod und Jenseits Bezug genommen, wie sie im altkanaanäischen Ugarit verbreitet waren; vielfach hinausgehend über das, was uns bisher das Alte Testament und andere Quellen zu diesem Thema sagten.

Die einzelnen Texte in alphabetisch-ugaritischer Schrift und Sprache, die hier in Frage kommen, erhielten von ihrem Herausgeber Ch. Virolleaud zu ihrer Kennzeichnung bestimmte Siegel, von denen hier folgende Verwendung finden :

IAB (= *Syria* 12. S. 193 ff. 15. S. 226 ff.).

I\*AB (= *Syria* 15. S. 305 ff.).

IIAB (= *Syria* 13. S. 113 ff.).

IIIK (= *Syria* 22. S. 105 ff. 197 ff. 23. S. 1 ff.).

ID (= Ch. Virolleaud, *La légende phénicienne de Danel*, Paris, 1936, S. 125 ff.).

IID (= Ch. Virolleaud, *a.a.O.* S. 186 ff.).

Im Mittelpunkt aller Vorstellungen von Tod und Jenseits steht der Todesgott Mut<sup>(1)</sup>, der Gegenspieler des Fruchtbarkeitsgottes Baal. Der Todesgott Mut hat seinen

<sup>(1)</sup> Der Name ist abzuleiten von dem Stamme *mut* « sterben ».

Sitz in der Unterwelt. In dem grossen Mythos von den Göttern Anat, Baal und Mut, der in der Hauptsache von dem Bau eines Tempels für den Gott Baal und von dessen Kampf mit Mut handelt, wird uns dieser Wohnsitz des Gottes Mut geschildert. Der Gott Baal schickt seine beiden Diener in die Unterwelt, um dem Gotte Mut seine Unterwerfung anzuzeigen; bei welcher Gelegenheit er ihnen ihren Weg in die Unterwelt also schildert <sup>(2)</sup>.

« Und steigt hinab in die Unterwelt  
 der Erde. Ihr werdet gerechnet werden unter die, die  
 hinabgestiegen sind zur Erde (Unterwelt).  
 Dann fürwahr sollt ihr euch  
 wenden in die Mitte seiner Stadt.  
 Schlammig, siehe, ist der Thron  
 seines Sitzes, dornig ist das Land  
 seines Besitzes. Und beachtet,  
 ihr Diener der Götter: Nicht  
 sollt ihr euch nähern dem Sohne des Il  
 Mut, dass er euch nicht behandle  
 wie ein Schaf in seinem Munde,  
 wie ein Zicklein in dem Riss  
 seines Schlundes. »

In einem anderen Texte wird dann die Durchführung dieses Auftrages geschildert <sup>(3)</sup>.

« Es gingen und verweilten nicht die Götter, dann  
 fürwahr, sie wenden sich zum Sohne des Il, Mut,  
 nach seiner Stadt. Schlammig, siehe, war der Thron  
 seines Sitzes, das Land seines Erbteiles. »

Die Vorstellungen von der Unterwelt sind sehr allgemein gehalten. Schlamm und Dornen ist ihr Charakteristikum; ihr Herr, der Gott Mut, ist gefährlich und gewalttätig.

Dieser Abstieg des Fruchtbarkeitsgottes Baal in die Unterwelt schildert natürlich symbolisch das Sterben der Natur. Kaum ist Baal wieder lebendig, sieht der Gott Il im Traume wieder die Quellen fliessen und die Pflanzen sprossen <sup>(4)</sup>.

<sup>(2)</sup> Text IIAB VIII, Vers 7-20.

<sup>(3)</sup> Vgl. I\*AB II, 8 ff.

<sup>(4)</sup> IAB Col. III, Vs. 4 ff.

Diese Überwindung des Fruchtbarkeitsgottes Baal durch den Todesgott Mut wird durch die Göttin Anat, die kriegerische Schwester des Baal, gerächt <sup>(6)</sup> :

« 1 Tag, 2 Tage vergehen, von Tagen  
zu Monaten. Das Mädchen Anat sucht ihn.  
Wie das Herz einer Wildkuh zu seinem Kalb, wie das Herz  
eines Mutterschafes zu seinem Lamm, so war das Herz  
der Anat hinter Baal. Sie ergreift  
den Sohn des Il, Mut. Mit einem ... durchbohrt  
sie ihn, mit Feuer verbrennt sie ihn;  
mit 2 Mühlsteinen zermalmt sie ihn; im Gefilde  
verstreut sie ihn, seinen Rest, fürwahr, fressen  
die Vögel, seinen Überbleibsel machen fürwahr ein Ende  
die Sperlinge (?). ».

Dann wird der in die Unterwelt Hinabgestiegene, das heisst der tote Baal, von der Göttin Anat mit Hilfe der Sonnengöttin Schapasch in einer « Höhle der Götter der Erde » beigesetzt (vgl. unten !).

Plötzlich erscheint der tote Baal (der Mythos kennt keine Logik !) wieder als lebendige Gottheit und es kommt zu einem Kampfe zwischen ihm und dem Todesgott Mut <sup>(6)</sup>.

« Sie kämpfen wie ... (?) <sup>(7)</sup>.

Mut war stark, Baal war stark; sie stossen sich  
wie Wildstiere. Mut war stark, Baal  
war stark; sie beissen sich wie Schlangen.  
Mut war stark, Baal war stark; sie trampeln  
wie feurige (Pferde). Mut fiel hin,  
Baal fiel hin auf ihn. Schapasch  
ruft zu Mut : « Höre auf mich,  
oh Sohn des Il, Mut. Wie kannst du kämpfen  
mit 'Al'ijn-Baal ?  
Siehe, nicht wird hören auf dich der Stier  
Il, dein Vater. Fürwahr, er wird umwerfen den Thronszitz,  
auf dem du sitztest; fürwahr, er wird umstossen den Thron deiner Herrschaft.

<sup>(6)</sup> IAB II 26 ff.

<sup>(6)</sup> IAB VI, 16 ff.

<sup>(7)</sup> Gmrm.

Fürwahr, er wird zerbrechen das Zepter deiner Macht.»  
 Es fürchtete sich der Sohn des Il, Mut; es hatte Angst  
 der Geliebte des Il, der Fürst.»

Der Kampf endet infolge des Einschreitens der Sonnengöttin unentschieden; das heisst der ewige Kampf zwischen Leben und Sterben geht weiter.

Über das rein Mythologische hinaus finden wir auch im Epos von Ugarit gelegentlich Reflexionen über Tod und Jenseits. In dem Epos von Kuriti <sup>(8)</sup>, der um die schöne Churaja <sup>(9)</sup> wirbt, wird im Verlaufe der Handlung eine Erkrankung unseres Helden geschildert. Dazu lesen wir folgende Betrachtung eines Sohnes des Kuriti über das Problem des Todes <sup>(10)</sup>:

«Dass du lebstest, unser Vater, möchten wir uns freuen,  
 wenn du nicht stirbst, möchten wir jubeln. Gleich einem Hunde  
 in deinem Hause gehen wir, wie ein Köter  
 in deinem Eigentum. Auch Vater, wenn du sterben  
 solltest, wehe, dein Eigentum zur Trauer sein würde.  
 Es singen Weiber, Vater, unser ... (?).  
 Wie kann gesagt werden: «Ein Sohn des Il  
 is Kuriti, ein Sprosse des Ltpn <sup>(10)</sup>  
 und der Qadesch. Oder sterben Götter ?  
 Der Spross des Ltpn, fürwahr, soll leben.»

Dem Dichter ist es unfassbar, dass selbst Götter sterben könnten; der Heros Kuriti, Sohn zweier Götter, ist für ihn ein göttliches Wesen.

Schliesslich heilt der Gott Il den Kuriti von seiner schweren Erkrankung, indem er aus Ton ein Zauberwesen schafft. Dieses heilt den Kuriti, indem es sein Haupt mit einem Stabe berührt. Der ganze Prozess wird aber durch die Worte des Gottes Il eingeleitet: «Mut, gib dich geschlagen!».

In dem ugaritischen Epos von Daniil und seinem Sohne Aqhat wünscht sich die Kriegsgöttin Anat von Aqhat einen kostbaren Bogen, mit dem es scheinbar eine besondere Bewandnis hat, und bietet ihm als Ersatz dafür ewiges Leben <sup>(11)</sup>.

«Wünsche dir Leben, oh Aqhat, Fürst;

(8) IK I/II, 14 ff. cf. ibd., 2 ff. ibd. 98 ff.

(9) Ich vokalisier die Namen Kuriti und Churaja nach 2, in akkadischer Schrift überlieferten Eigennamen aus dem altorientalischen Syrien (cf. WISEMAN D. J., *The Alalakh Tablets*, 1953, S. 136, S. 140).

(10) II K VI, 1 ff. 9, a) Ein Beiname des Il.

(11) II D VI, 26 ff.

Wünsche dir Leben, und ich will es dir geben; Unsterblichkeit,  
 und ich will dich mit ihr betreuen. Ich will dich zählen lassen mit Baal  
 die Jahre, mit dem Sohne des Il sollst du zählen die Monate.  
 Denn Baal, wenn er Leben gibt, lädt er ein; den Leben empfangenden  
 lädt er ein und gibt ihm zu trinken; spielt und singt ihm vor  
 der Liebliche und preist ihn — also will ich dir  
 Leben verleihen, oh Aqhat, Fürst. »

Allein Aqhat ist skeptisch, und er antwortet der Göttin Anat ablehnend; sie  
 schliesslich gar verhöhnd :

« Nicht sollst du lügen, oh Jungfrau; siehe, für einen Helden ist dein Lügen  
 ... (?) Ein Mann, ewiges Leben, wie kann er erlangen,  
 wie kann ein Sterblicher erlangen Unsterblichkeit ?  
 Weisshaarigkeit kommt auf das Haupt, Graueit auf meinen Schädel.  
 Den Tod eines Jeglichen werde ich sterben, und ich werde gewisslich sterben.  
 Noch ein zweites Wort will ich sagen : Der Bogen  
 ist für Helden da ! Sollen Frauen auf die Jagd gehen ? »

Diese seine Haltung muss Aqhat mit seinem Leben bezahlen. Sein Vater Daniil  
 findet schliesslich seinen Leichnam im Innern eines Adlers. Er begräbt ihn in einer  
 « Höhle der Götter der Erde » <sup>(12)</sup>. Allein nach der Vorstellung des Daniil ist das  
 Sterben seines Sohnes nur ein bewusster Schlaf, in dem er gestört werden könnte <sup>(13)</sup> :

« Und er (Daniil) erhebt seine Stimme und ruft : Die Flügel der Adler  
 soll Baal zerbrechen, Baal soll zerbrechen die Flügel von ihnen,  
 wenn sie fliegen über das Grab meines Sohnes,  
 wenn sie ihn stören in seinem Schlafe. »

Wir hörten schon oben, dass die Göttin Anat den toten Gott Baal in einer « Höhle  
 der Götter der Erde » beisetzt. Das gleiche tut Daniil mit seinem Sohne Aqhat. Hier  
 spiegelt sich die uralte Sitte des Höhlengraves wieder, die für Palästina- Syrien schon  
 für das 4. Jahrtausend bezeugt ist. <sup>(14)</sup>, und auch durch die folgenden Jahrhunderte  
 immer wieder getätigt wurde <sup>(15)</sup>. Da die Höhlen in ältesten Zeiten bewohnt waren,  
 dürfte der Brauch des Höhlengraves vielleicht auf den des Wohnungsgrabes zurück-  
 gehen, den auch das Alte Testament kennt. (*I. Sam. 25, 1. IKG. 2, 34*).

<sup>(12)</sup> ID 112, 126, 140 f.

<sup>(13)</sup> ID 148 ff.

<sup>(14)</sup> DUNAND M., *Byblos* I, S. 434 ff.

<sup>(15)</sup> *Syria* 16, S. 341 ff. — MACALISTER, *St. Gezer*, I.S. 393, u.ö.Vgl. im Alten Testament *Genesis* 25, 9-49,  
 31. *Jos.* 10, 27.

Mit den Vorstellungen von Tod und Jenseits sind auch in Ugarit in starkem Masse verschiedene Trauerbräuche verbunden. So erscheinen im Epos von Daniil und seinem Sohne Aqhat Klagefrauen und beweinen den toten Aqhat <sup>(16)</sup> :

« Es betraten die Weinenden seinen Palast, die Klagefrauen seinen Hof.  
 Indem er sich Einschnitte macht in die Haut, beweint er Aqhat,  
 den Fürsten, vergießt er Tränen über das Kind des Daniil,  
 des Mannes des Rapa'u. Von Tagen zu Monaten,  
 von Monaten zu Jahren; bis zum  
 7. Jahre weinen sie über Aqhat,  
 den Fürsten, vergießen sie Tränen über das Kind  
 des Daniil, des Mannes des Rapa'u. Im 7.  
 Jahre, da sagt Daniil, der Mann des Rapa'u,  
 gibt Kund der Fürst der Mann von ..., erhebt er  
 seine Stimme und ruft : « Weichet,  
 ihr Weinenden, aus meinem Palaste, ihr Klagefrauen aus meinem Hofe. »

Nach dem Tode des Gottes Baal streut der Gott Il zum Zeichen der Trauer Stroh und Staub auf sein Haupt <sup>(17)</sup>; desgleichen fügt er sich am Körper Wunden zu <sup>(18)</sup>, und die Göttin Anat folgt seinem Beispiel <sup>(19)</sup>. Daniil zerreißt seine Kleider, als er die Nachricht vom Tod seines Sohnes Aqhat erhält <sup>(20)</sup>.

Auch für den Brauch des Totenopfers findet sich im Mythos von Ugarit ein klassisches Beispiel <sup>(21)</sup>.

Zusammenfassend kann man wohl sagen, dass das Erlebnis des Todes im alten Ugarit nicht nur numinöse Vorstellungen vom Todesgott und der Unterwelt auslöste, sondern dass man auch versuchte, innerlich irgendwie mit diesem Problem fertig zu werden. Man sah in ihm eine unabwendbare Macht. Sowohl die oben genannten Stellen aus dem Epos von Kuriti und Churaja, wie auch die aus der Daniil — Aqhat Dichtung beweisen, dass das Problem des Todes die Gemüter der Bewohner des alten Ugarit stark bewegte; dass auch sie, um mit Goethe zu reden, wussten, dass wir alle « nach ewigen, ehernen Gesetzen unseres Daseins Kreise vollenden müssen. »

(16) ID 171, ff.

(17) I\*AB VI, 13 ff.

(18) I\*AB VI, 19 ff.

(19) I AB, I\*3\* ff.

(20) ID 36 f.

(21) IAB I\*18\* ff.

# OLD TESTAMENT TECHNICAL EXPRESSIONS IN PROPERTY HOLDING

CONTRIBUTIONS FROM UGARIT

**William JOHNSTONE**

In the books of *Joshua* to *I Kings xi*, there is to be found the Old Testament account of the Settlement of the Israelites, and of the evolution of their organization in the land of their settlement from a tribal system to a monarchy, indeed an empire. The evaluation of this account as a historical source is a severe task, complicated by many factors. It involves literary critical and traditio-historical questions, the assimilation and due use of the growing body of knowledge about the ancient Near Eastern environment of the Old Testament, which has been gained preeminently by the achievements of archaeology. Not the least of the difficulties surrounding the use of the Old Testament narrative as a historical source lies in its choice of expression. There is here a problem of vocabulary. In the Old Testament account of the growth of the constitution and of the development of administration between Joshua and Solomon, there is, on the one hand, confusion for the historian amid the relative wealth of synonyms used by the narrators to express entities or concepts, with little apparent discrimination in the use of such synonyms, and on the other hand, there is perplexity occasioned by the relative poverty of the Hebrew language, by which one term is made to cover a variety of shades of meaning which the historian would wish to distinguish. This is in the nature of the case. The Old Testament is not primarily a historian's source-book or a lawyer's handbook. Its intention is, in the end, theological. To serve its purpose, it uses freely, and at times loosely, vocabulary which in other contexts are technical terms. Areas of life, about which the historian may be curious, may be casually referred to by the merest hint, dropped as an aside from its main interest.

The aim of this essay is to illustrate how questions about property holding and land tenure, in this period of development from tribal system to empire, share in

this general opaqueness and lack of precision in choice of expression. It is hoped to make a very limited selection of terms to show that, within concepts and expressions with a wide range of connotations in the context of Israel's Settlement and Occupation of Palestine, there may be located areas of technical or quasi-technical use.

In this enquiry, the material from Ugarit has a significant part to play, and it is pleasant duty and privilege in this collection of studies in honour of Professor Schaeffer to express one's own lively sense of obligation to his distinguished and fruitful labours, in the year of his thirtieth campaign at Ras Shamra <sup>(1)</sup>. It is not simply that in the literary and administrative texts from Ugarit similar concepts or institutions to those of the Old Testament occur, so helping to refine and enrich our understanding. It is also that at Ugarit a working model of the administrative machinery of a kingdom is provided in ever growing clarity for the student of the constitution of Israel. The great archival collections from the Royal Palace provide a vivid, first-hand historical source for the reconstruction in detail of the commerce, the fiscal system, the conveyancing of property, the military organization, the international relations, the daily routine business transacted by the king and his officials. By analogy, and analogy must remain one of the tools of the Old Testament historian, it can be assumed that, by the time of David and certainly Solomon, similar extensive records existed in Israel, that in Jerusalem there was a similar chancellory and administrative centre. But of this, very little positive is known. Beside the lists of David's and Solomon's officials (II *Samuel*, viii.16; xx.23; I *Kings*, iv.1) and the laconic reference in I *Kings*, xi.41, "As for the remainder of Solomon's affairs, all that he did and his wisdom, are they not recorded in the Book of the Affairs of Solomon?", one has to rely for information about administration on haphazard and chance reference, which, because of the opaque nature of the language used, is open to misinterpretation or neglect. It is the recovery of some of this information in the field of property holding, with such assistance as may be from Ugaritic text and analogy, that is the purpose of this article.

The degree of opaqueness in the Old Testament usage, the confusion arising from an indiscriminate use of synonym, the blurring of distinctions by the employment of terms with a wide range of connotations, can be illustrated conveniently from what purports to be the situation at the very beginning of the process of the Israelite Settlement and Occupation. The distribution of the land among the nine and a half

<sup>(1)</sup> I should like to express here my more personal thanks to Professor SCHAEFFER for the kindness, courtesy and encouragement he showed me in permitting me to participate in his 26th, 27th and 29th Campaigns at Ras Shamra, and in his 16th and 18th Campaigns at Enkomi, and for many months of enjoyable and stimulating company in the Mission Archéologique Française.



tribes on the West Bank is represented as taking place by lot at Shiloh at the hands of Eleazar the priest and Joshua the son of Nun and the "heads of the fathers houses of the tribes of the Israelites" (*Joshua* xiv, 1, cf. xviii, 1; xxi, 1). Leaving aside any question of literary source employed here, or the possibility of anachronism, and confining attention to the actual terms used, it is not at all clear from subsequent usage what the precise status and function was of the personnel referred to in the latter part of the verse. "Head" (*rōš*) is used not only with (*bēth*) 'ābh, as here, but also in such contexts as *rōš l'khol-yōš'bhē gil'ād* (*Judges* x, 18), of the leader being sought out for the inhabitants of the geographical region of Gilead, in *rāšē 'al'phē yiśrā'ēl* (*Joshua* xxii, 21, 30) "leaders of the clans (?)/platoons(?) of Israel", and of Saul (I *Samuel* xv, 17) as *rōš šibh'etē yiśrā'ēl* "leader of the tribes of Israel"; it is also used of David's thirty mighty men in II *Samuel* xxiii, 13. In the first case, *rōš* is probably used in its technical sense as the head of the family (or extended family), but in the other examples quoted, it is used rather loosely as a synonym for other expressions that are more strictly proper: the leader of the 'al'phē yiśrā'ēl is elsewhere given as *šar* (I *Samuel* xvii, 18; xviii, 13), though, in turn, the most common body that the *šar* is in command of is the army (*šābhā* I *Samuel* xiv, 50; xxvi, 5; II *Samuel* ii, 8; I *Kings* i, 25). Similarly, in Numbers, the leader of the tribe is the *nāšī'*. But, as if to underline the fluidity of the expressions, it is the *n'šī'im*, and not the *rāšim*, that are associated with Eleazar and Joshua in *Joshua* xvii, 4; xxii, 32. The difficulty in all these examples is to decide where the term is used in a technical sense, and where it is used indiscriminately by an author who was little concerned with precise and accurate usage. Not surprisingly, alternative interpretations may be offered, with no adequate standard available to assess them by. Thus, in the case of the *n'šī'im*, Martin Noth suggests that here there is a technical term, not of the tribal leaders, but of the members of the college of twelve, the tribal delegates to the amphictyonic council, which he assumes existed on the basis of his analogy with the Greek amphictyony, where a college of *hieromnēmones* is to be observed<sup>(2)</sup>, cf. *Joshua* ix, 15, 18, 19. But the teasing impreciseness of the Hebrew usage culminates in *Joshua* xxii, 14, where *nāšī'* appears in parallel with *rōš bayith*.

A further case of impreciseness is to be observed in *Joshua* xiv, 1, quoted above. This concerns the term for "tribe", those actually in process of entering into possession of territorial holding. Two words regularly occur for "tribe", *šēbhet* and *maṭṭeh*. It is almost universally held that these are simply synonyms. De Vaux says of them that they are "two words with the same meaning, which also denote the commander's

(2) *Das System der zwölf Stämme Israels* (Kohlhammer Verlag, Stuttgart, 1930), pp. 97, 102.

staff and the royal sceptre" (3). This view has a long and respectable genealogy, shared by such scholars as B. Luther (4) and M. Noth (5). Differentiation has been attempted on the basis of literary criticism, that *maṭṭeh* is particularly used by the "late writings" (6), a view already sufficiently countered by S.R. Driver (7). But from a reading of the actual narratives of the Settlement in the Book of Joshua, it is just possible that there lurks within *maṭṭeh* a closer technical sense differentiating it from *šēbheṭ*, namely, that *maṭṭeh* describes a tribe in the actual act of settling down. For it is *maṭṭeh* that is the term used to refer to the tribes when their allotments and the boundaries of their settled territories are described (*Joshua* XIII, 15; XIV, 2; XX, 8). Significantly, Levi is the exception here, being referred to as a *šēbheṭ* in XIII, 33, since as the priest-tribe it had no comparable holding to that of the other tribes. *Joshua* XVII provides an instructive case: in v. 2, where the tribes are referred to as having not yet received their inheritance, the term used is *šēbheṭ*, changing to *maṭṭeh* in v. 11 when the territory has been allotted and the frontiers described. The suggestion is, therefore, that *maṭṭeh* is semantically connected, not so much with a homonym meaning "rod, sceptre", as with the verb *naṭāh*, in the sense of "to pitch a tent". But it is scarcely to be expected that this distinction is rigorously maintained, given the general impreciseness in the employment of terms that has been noted (cf. *Joshua* XIII, 29, where *šēbheṭ* is parallel to *maṭṭeh*). On the other hand, the general impression given of the employment of *šēbheṭ* in the period of the Settlement is that it is the preferred term for use in reference to tribal movement and migration, especially in connection with sacral occasions of assembly and war (cf. *Joshua* III, 12; IV, 2; XXIV, 1; etc.). On such occasions the tribe would be under the discipline of the chieftain's marshalling baton. In helping to decide this particular distinction, the Ugaritic texts are of little help: the root *šbṭ* does not occur, and *mṭ* is used exclusively in the sense of "staff, sceptre", cf. Aqht 155 (and two further occurrences in the same text) in association with *ydh* "his hand", and *U'T* 52.37-47 where it is parallel to *ḥṭ*. It is indeed hardly to be expected that a society long past the nomadic stage would be of assistance in distinguishing expressions for "tribe".

The contention is, then, that there is a high degree of opaqueness in the Hebrew terms associated with the Occupation and Settlement — this can be readily granted, but yet the impression is left that, concealed within the looseness of the expressions,

(3) *Ancient Israel* (Darton, Longman and Todd, London, 1961), p. 8.

(4) *ZAW*, 11 (1901), pp. 37 ff.

(5) *The Old Testament World* (A. & C. Black, London, 1966), p. 63.

(6) C.U. WOLF, *Interpreter's Dictionary of the Bible* (Abingdon Press, 1962), s.v. 'Tribe'.

(7) *Journal of Philology*, 11 (1882), pp. 213 ff.

there are usages of a quasi-technical nature. There is more to the employment of *maṭṭeh* and *šēbheṭ*, than indiscriminate use, yet they fall short of being full technical terms.

Three terms shall now be examined, which, it may be suspected, contain within a general and comprehensive usage, a particular, special and even technical usage, connected with settlement and tenure. In each of the cases, there is some material from Ugarit which is of relevance.

(1) *mišpāhāh* "clan"

It seems beyond doubt, that, in terms of possession, the clan played a much more significant part in the society of Israel than the *šēbheṭ/maṭṭeh*. In the time of the Judges, "one senses that the clan, the *mišpāhāh*, is becoming the most stable unit of society... everyone remembered to which tribe he belonged, but the unit of society which survived... was the clan" <sup>(8)</sup>. One could put it more strongly, that in fact the "tribe" was a more or less artificial grouping of clans in a circumscribed area that only took place *after the Settlement* <sup>(9)</sup>. This no doubt explains why, in yet another case of impreciseness, *mišpāhāh* can be used in the sense of "tribe".

The *locus classicus* for the definition of the precise technical meaning of *mišpāhāh* is commonly taken to be the Achan narrative in *Joshua* vii, where the *mišpāhāh* finds its place as the social unit smaller than the tribe, but embracing a number of families. That is, *mišpāhāh* is essentially a descriptive term of the social pyramid individual — family — clan — tribe. But this by no means exhausts the significance of the word or its range of usage. It is on occasion an expression for a group of kin people who may possess an area of territory. In the narrative of the distribution of the territories in the Book of Joshua, it is according to the *mišpāhōth* that the division is made : cf. *Joshua* xiii, 23, "The Jordan formed a border of the Reubenites with its bank: this was the inheritance of the Reubenites according to their *mišpāhōth*, with the towns and their settlements". That is, the *mišpāhāh* is the primary social unit as far as territorial holding is concerned; *mišpāhāh* is a technical term in hereditary land tenure. Cf. also *Joshua* xiii, 28; xv, 20; etc.

This identification in *mišpāhāh* of a technical term for a social unit with a right

<sup>(8)</sup> R. DE VAUX, *op. cit.*, p. 12.

<sup>(9)</sup> Cf. e.g. J. PEDERSEN, *Israel — its Life and Culture* I-II (Cumberlege, London, 1959), p. 31, 'It is a question if it is at all correct in the oldest times to speak of tribes in the later Israelite sense of the word.' J. GRAY, *Joshua, Judges and Ruth* (New Century Bible, Nelson, Edinburgh, 1965) on *Josh.*, xx, 7. Cf. M. NOTH, *The O.T. World*, pp. 64 ff.

to heritable property, is supported by the use of the root *šph* in Ugaritic. The context of the letter of the king of Ugarit to his henchman *Ydn* (*PRU*, v, 62, *UT* 2062) is uncertain, but *šph* is in close association with *hwt* "realm" (Gordon). In the Krt text (11.24 f.) it is found in parallel to *yrl* "heir" :

"And see! in entirety the *šph* is perished,  
Amon his household any heir."

(2) *māqôm* "place"

That beside its use in a general sense indicating "locality", "position", "spot", *māqôm* has the particular technical sense in the Old Testament of "sanctuary", is well recognized. But there is a series of contexts in the narratives of Israel's Settlement and organization in which *māqôm* seems to take on the technical meaning "estate", "property".

A good example is to be found in the account of David's stay with Achish of Gath. David's position with Achish is that of a feudatory, receiving support from the king in return for the rendering of certain services. David's task is the policing of the southern and eastern frontiers against the Hebrews and the Amalekites; in addition, he acts as the king's bodyguard (*šômēr l'rōš X*). In return, he is provided with a means of support for himself, and his men. His request for a fief is expressed in I *Samuel* xxvii, 5, "Let me be given a *māqôm* in one of the outlying towns, that I may settle there". On the eve of the battle at Mount Gilboa, in which the Philistines are to engage David's former master Saul, David is sent back to his fief by the Philistines as a precaution against his defecting to the enemy; "Let him return to his *māqôm* which you have assigned to him", is the request of the Philistine lords to Achish (I *Samuel* xxix, 4, where the technical expression for the granting of a fief appears to be *hiphqīdh*). The supposition is thus aroused that in other cases where *māqôm* occurs, it is used as a technical expression in land tenure, and this is particularly so where *māqôm* is written with a pronominal suffix e.g. *Judges* ix, 55; xix, 28; I *Samuel* ii, 20; II *Samuel* xix, 40.

An interesting further piece of evidence for the correctness of this interpretation can be derived from the narrative of Abraham's purchase of the cave and field at Machpelah (*Genesis* xxiii). Here the verbal form of *māqôm* is used; when the transaction has been completed, it is said, *wayyāqom haššādheh w'hamm<sup>e</sup>ārāh 'āšer bō l' 'abhrāhām l'ā<sup>a</sup>huzzath qebher*, i.e. the field came into Abraham's possession (*qūm*) as a burial ground, it became his *māqôm* (xxiii, 20, for the fuller formula cf. v. 17 f.). This incident is perhaps even more interesting since there has been detected in it a

concealed reference to the discharge of feudal obligations. Abraham's reluctance to buy the whole field outright has been interpreted as his unwillingness to take over the responsibilities of socage that would be involved in ownership of it<sup>(10)</sup>. For a similar use of the verb *qûm*, see *Leviticus* xxvii, 19. The word <sup>a</sup>*huzzâh* occurs again for territorial holding, along with the verb *nathân* as in I *Samuel* xxvii, 5, e.g. *Joshua* xxi, 12, cf. xxi, 41; xxii, 4, 9, 19.

It can be reasonably confidently claimed, therefore, that a technical use of *maqôm* is to be found in the Old Testament. There may also be a parallel in the Ras Shamra texts, in Krt 126 f. (cf. 54, 282 ff.). The first line is straightforward *qh. ksp. wyrq.* "Take silver and the yellow metal", but the second line is of disputed interpretation *hrš yd. mqmh.* G. R. Driver<sup>(11)</sup> renders "gold, a share of his estate", Aistleitner<sup>(12)</sup> "as much as is available" by a similar process of deduction, taking *mqm* as meaning "Substanz, Vorrat". It may be that this is a case in which the Old Testament usage helps to determine the meaning of the Ugaritic text, in this case "property, substance".

### (3) 'ir "city".

'ir is found in the Settlement narratives of the Old Testament as the description of a political unit, especially the city-state system which formed the opposition to the incoming Israelites. Thus in *Joshua* xi, 19, "there was not a city which made peace with the Israelites .. they captured them all by war". If 'arim is read in *Judges* 10, 4, it indicates areas of political control. Within the same context, is the series of expressions which distinguish the various elements that go to make up the city-state — the cultivable land surrounding it (*šādheh*), the pasture-grounds (*migrāš*), the dependent walled settlements (*h<sup>a</sup>šērim*); for all these cf. *Joshua* xxi.11 f.

'ir may also be used as a technical military term, the city on a tell (*Joshua* xi.13), the fortified city ('ir *mibhšār*, *Joshua* x, 20, cf. "city with barred gates" I *Samuel* xxiii, 7; I *Kings* iv, 13).

But the political or military connotation does not exhaust the significance of 'ir. It is used on occasion as a unit of heritable property. As with *māqôm*, the clearest

(10) The Hittite Laws, § 46, *Ancient Near Eastern Texts*<sup>2</sup>, ed. J.B. Pritchard (Princeton N.J., 1955), p. 191. J.J. RABINOWITZ, *VT*, 11 (1961) alludes briefly to this usage of *qûm*.

(11) *Canaanite Myths and Legends* (T.&T. Clark, Edinburgh, 1956), p. 30 f.

(12) *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*<sup>3</sup> (Akademie Verlag, Berlin, 1967), p. 277.

For different interpretations, see H.L. GINSBERG, in *ANET*, p. 144, 'friendship by covenant'. J. GRAY, *The KRT Text in the Literature of Ras Shamra*<sup>2</sup> (Brill, Leiden, 1964), pp. 14, 50.

J. GRAY, *The Legacy of Canaan*<sup>2</sup> (Brill, Leiden, 1965), p. 143, 'in token of her value'.

cases are where 'ir is used with a pronominal suffix. An example can be found in II *Samuel* xix, 38-40, where the aged Barzillai requests, "Let your servant return, that I may die in my 'ir, by the grave of my father and mother... So he returned to his māqôm". Here the association of 'ir, not only with māqôm, but with family tomb, is striking — that which is most personal and exclusive to the use and possession of the family; compare again *Genesis* xxiii, Abraham's purchase of the tomb at Machpelah, which one can go so far as to call "a clear legal title to the land" <sup>(13)</sup>.

Two other cases of 'ir with pronominal suffix and in association with family burial vault may be noted — that of Samuel at Ramah (I *Samuel* xxviii, 3; cf. xxv, 1, where it is said that he is actually buried in his house) and that of Ahithophel at Giloh (II *Samuel* xvii, 23, "He went to his house, to his city, regulated his affairs, and hanged himself and died and was buried in his ancestral tomb"). A further significant expression of possession with regard to a city is the act of building: cf. Joshua at Timnath Serah (*Joshua* xix, 50), "They gave (*nathân*) to him the city which he requested... and he built the city and settled in it". This is the case too in *Judges* xxi, 23, where building and settling are the marks of entering into repossession by the Benjaminites. At Ramah, Samuel was responsible for the building of an altar (I *Samuel* vii, 17) in his own city, so that this act too may be a token of ownership. It would appear that the building of an altar was in any case an emotive act, but it may be suggested that the act of the two and a half tribes in *Joshua* xxii, 10 of building an altar may have been more than piety, but a claim to territory, in view of the sharp reaction of the West Bank tribes. One further significant act of possession of a city is to call it by one's own name, so Luz in *Judges* i, 26; David is summoned to the capture of Rabbah, lest it be called by his army-commander Joab's name (II *Samuel* xii, 28, perhaps compare *Amos* ix, 11, 12). It is against this background of the city as a unit of ownership, that the title of Jerusalem as the "city of David" comes into sharper focus. It is not only captured by his men, but he is at pains to purchase the site of the altar, both to have a title to it and as an expression of his ownership by building (II *Samuel* xxiv, 18 ff.; cf. v. 9). So too Jeroboam, when he has been installed as king over the Northern kingdom, builds his capital (I *Kings* xii, 25) and sets up his cult objects (v. 28).

From the Ras Shamra texts, there is a parallel that may be drawn to this Old Testament usage of the city as a unit of possession, namely, the granting by gift of a city to an individual as a possession by the king. For example, the text *PRU*, III, 16.153 runs "...Ammistamru (II), son of Niqmepa, king of Ugarit has given to Yasiranu

<sup>(13)</sup> E.A. SPEISER, *Genesis* (Anchor Bible, Vol. 1, Doubleday, N.Y., 1964), p. 171.

son of Ḥuṣanu the city of E-...-š... for ever, for his sons' sons, its grain, its fermented liquor, its tithe, its sheep, the right of pasturage..." (pp. 146 f.). Nougayrol comments (p. 26 f.) on the fact that even cities were included among gifts of property, "one would have thought that the term "city" would have been applied here, to little groups of houses or of farms, rather than to true cities or villages. This is perhaps so (in one case) where the beneficiary is charged with *building and colonizing* <sup>(14)</sup> Upper and Lower Wana'alum", but in the case of other cities, granted as gifts, taxes are levied which could only have been exacted from sizeable communities, and even these true cities can be held in perpetuity <sup>(15)</sup>.

The Ugaritic practice is parallel only in so far as it shows an individual as a possessor of a city, and the city as a unit of heritable property. The concept of tenure is fundamentally different in Israel. In the Israel of the Settlement period, the Superior of the land was not a king who had it in his authority to distribute territories, but Yahweh, who "gave" the land cf. *Joshua* II, 14, 24, where the verb used is again *nathān*. This terminology no doubt reflects later theological reflection on the fact of the Hebrew Settlement and the manner by which it had been accomplished. The concept of Yahweh as Superior of the land, at once gave theological justification for the territorial holding of each *mišpāhāh*, and also expressed their inalienable right to heritable possession of it. No human king had granted them possession, therefore no human king had the authority to dispossess them. The duties and services which Israel owed in return for its territory were likewise due only to Yahweh. It was therefore entirely illegitimate for any human ruler to assume the tithes of the land of Israel for himself or exact services for himself from the Israelite settled on Yahweh's land. These concepts lie near the heart of the contentions in Israel, which surrounded the rise of the monarchy and which focussed in the relations between Samuel and Saul (cf. I *Samuel* VII, 11 ff.) <sup>(16)</sup>.

Theological affirmation is in general the main purpose of the Old Testament narrative. But concealed within the at times opaque terms the Old Testament uses there is a wealth of shades of meaning. The help in recovering some of these, is a significant part of the contribution of the epigraphical and archaeological material from Ugarit.

<sup>(14)</sup> My italics, cf. discussion of *Joshua*, XIX, 50, *Judges*, XXI, 23, etc., in the text.

<sup>(15)</sup> For the contention that *'ir* may mean 'Temple-quarter' in the Old Testament, see L.R. FISHER, *JSS*, 8 (1963), pp. 34 ff., on which see J. GRAY, *I & II Kings* (Old Testament, Library S.C.M. Press, London, 1963), pp. 507 ff.

<sup>(16)</sup> For a suggestive treatment of the theologising of the concept of feudalism, cf. R. DE VAUX, *op. cit.*, pp. 164-167.





## BAAL AND THE DEVOURERS

Arvid S. KAPELRUD

The first discussion of the enigmatic Ugaritic text *Corpus* 12 (BH), Gordon no. 75, was introduced by C. Virolleaud, who presented the text with his translation and commentary in an article in *Syria* XVI, 1935, pp. 247-266, « *Les Chasses de Baal. Poème de Ras-Shamra* (BH) ». This paper was a first foundation for a further discussion and interpretation of a difficult text. As the text is rather fragmentary scholars have not been very eager to take it up for a thoroughgoing investigation. Gordon has used it to substantiate his theory of a seven years cycle in ancient Ugarit<sup>(1)</sup>.

A good translation and interpretation of the text is given by John Gray, first in his article in 1951, "The Hunting of Baal: Fratricide and Atonement in the Mythology of Ras Shamra"<sup>(2)</sup> and later with new details in his book *The Legacy of Canaan*<sup>(3)</sup>. According to Gray the central theme is Baal's punishment for fratricide. He sees in the text "an episode elaborated in isolation until the text becomes an aetiological myth. The seven- or eight-year cycle of the eclipse of Baal suggests to us a connection with the Sabbatical year. Perhaps the sufferings of Baal were related to some final expiatory sacrifice which ended the period of sterility, as the scape-goat of Hebrew ritual driven out into the wilderness on the 10th of Tishri may originally have done. The text, however, was adapted, we believe, to a specific sociological occasion and served to explain and sanction the punishment of fratricide<sup>(4)</sup>." In Gray's opinion there is the same connection between fratricide and sterility here, as in *Genesis* iv, 11 f.

Gray has tried to find the leading theme of the text and its cultic and sociological place in life. He has done so in a fine way, but the question is if he is right. The text is not only a myth, but also one which is hard to interpret, and where there are big

<sup>(1)</sup> *Ugaritic Literature*, 1949, p. 4.

<sup>(2)</sup> *JNES* X, 1951, pp. 146-155.

<sup>(3)</sup> 2nd rev. ed. Leiden 1965.

<sup>(4)</sup> *Legacy of Canaan*, 2nd rev. ed., 1965 = *Suppl. to Vetus Testamentum*, vol. V, p. 80.

lacunae. The trouble with Gray's interpretation is, in the writer's opinion, that it does not connect the first and the second halves of the text very well. The whole story of the devourers seems to be quite unnecessary in the interpretation of Gray, who has concentrated so strongly on the latter half of the story that the former one has receded completely into the background. It must therefore be a legitimate task to make an attempt to find an interpretation which gives both halves a part in the context.

The first part of the text is badly broken, and only a few words are kept so unbroken that their meaning may be clear : *darš* in 1.3, "of the earth" or "of the land", *km.šhr* in 1.7, "like the dawn", *km.qdm* in 1.8, "like the east", *il.abn* in 1.9, "El, our father". From 1.10 on the text seems to run continuously, but it is hard to interpret.

10. <i>kbd.kiš.tikln</i>	My liver like fire <sup>(5)</sup> they devour,
11. <i>šdn.km mrm.tqršn</i>	my breasts <sup>(6)</sup> like fatted calves <sup>(7)</sup> they bite.
12. <i>ilyzħq.bm</i>	El laughs in his heart
13. <i>lb.wygmđ.bm kbd</i>	he roars with mirth <sup>(8)</sup> in his liver.
14. <i>zi.at.ltlš</i>	Go out, <sup>(9)</sup> you Talash,
15. <i>amt.yrħ</i>	Maid of the Moon.
16. <i>ldmgy.amt</i>	O Dimgaya, Maid of
17. <i>ařrt.qħ</i>	Asherah, take
18. <i>ksank. ħdgk</i>	your little seat, <sup>(10)</sup> your lady's saddle,
19. <i>ħtlk.wzi</i>	your wrapper, and go out,
20. <i>baln. tkm</i>	couch in pain <sup>(11)</sup>
21. <i>btm.mlbr</i>	in the midst of the ruins
22. <i>ilšiy</i>	of Ilshiya.
23. <i>kry amt</i>	Slumber, O Maid,
24. <i>pr. 'zm yd</i>	on the earth, with the mighty "hand".
25. <i>ugrm.ħl. ld</i>	On the ground, <sup>(12)</sup> writhe, give birth !
26. <i>aklm. tbrkk</i>	The Devourers will make you kneel,
27. <i>wld 'qqm</i>	so bear the Voracious Ones!
28. <i>ilm yp'r</i>	The gods shall call
29. <i>šmthm</i>	their names,

(5) The particle *k* -and *iš* for *išt*.

(6) So AISTLEITNER, *Wörterbuch*, p. 332.

(7) Plural of side form of collective *mri*.

(8) GASTER, *Acta Or.* XVI, 1937, p. 45.

(9) *yř'* side form to *yř'*, AISTLEITNER, p. 135.

(10) Cf. GASTER, *Thespis*, p. 450.

(11) Cf. Arabic *'ln* and *wkm*, GRAY, p. 77.

(12) Akkadian *ugaru*, "plain", GRAY, p. 77.

- |                             |   |
|-----------------------------|---|
| 30. <i>bhm qrn m</i>        | on them are horns   |
| 31. <i>km.ʾrm.wgbʾt</i>     | like bulls, and humps   |
| 32. <i>km.ibr m</i>         | like wild oxen,   |
| 33. <i>wbhm.pn.bʾl</i>      | and on them is the face of Baal.                              |
| 34. <i>bʾl ytlk wysd</i>    | Baal shall go and hunt  |
| 35. <i>yh pat.mlbr</i>      | he shall hasten <sup>(13)</sup> to the edge of the desert     |
| 36. <i>wn(?) .ymgy.aklm</i> | and oh, he shall come upon the Devourers,                     |
| 37. <i>wymza. ʿqqm</i>      | yea, he shall light upon the Voracious Ones <sup>(14)</sup> . |
| 38. <i>bʾl.hmdm. yhmdm</i>  | Baal verily desires them                                      |
| 39. <i>bn dqn.yhrrm</i>     | Dagon's Son covets them                                       |
| 40. <i>bʾl.ngthm.bp'nh</i>  | Baal approaches them with his feet,                           |
| 41. <i>wil hd. bhrz'h</i>   | Yea, the god Hadad with his legs <sup>(15)</sup> .            |

With these lines the first part of the text ends, and the beginning of the second part is as badly broken as the beginning of the first one, even worse. At a point in the text where it is really important to know what happened, there are no means to get out of the difficulty. It is, however, obvious that when it is again possible to read some words and then also sentences in the text, much has happened, but what has happened remains an enigma to the reader.

What can be done, then, is an attempt to analyze the text, in a hope that this analysis may help us to a right interpretation. As already mentioned the introduction is lacking, so that no clue to the interpretation can be gained from it, as is often the case in other texts. Nevertheless there may be clues, if we have our eyes open for them.

As the text now runs, it seems to start with a complaint from some goddess, over beings whose names are not given. It is not unreasonable to think that it is the great goddess herself, Asherah, who complains over her brood, who disturb her and cause her constant trouble. If this is the case, it is thus the young gods who irritate her, and the situation is practically parallel to that found in the beginning of the Akkadian Flood Story, where the great god Enlil was disturbed by the noise made by the people in the cities.

In the Ugaritic story the complaint causes mirth with El, the husband of Asherah, and he resolves to take some special measures. In Assyria and Babylonia a thorough

<sup>(13)</sup> So GASTER, *JAOS* LXX, 1950, p. 13.

<sup>(14)</sup> So GRAY, p. 78.

<sup>(15)</sup> I prefer this guess, based on the parallelism, but as Gordon has also suggested Gray may be right in deleting the final *ʿ*, as a repetition of the last wedge in the *z* (*JNES* 10, 1951, p. 147, n. 11). Gray translates "in his haste".

destruction could be caused through a mighty flood, so as it was often staged by the two unruly rivers Tigris and Euphrates, and the Babylonian Flood Story is formed accordingly.

The Ugaritic myths are composed in another land, with another geographical and climatic setting. That decides also El's measures. The usual catastrophes in the Western countries in the ancient Middle East were drought and hunger, scorching plagues in these countries up to this day. In addition comes a plague which is closely connected with the two already mentioned: locusts. When the locusts swarm in, the fields and gardens are soon left dry and barren, and gods and men must die, or at least suffer badly from hunger. In the O.T. there is a vivid picture of the ravages of the locusts in *Joel* I, 4-11, 11. It is described how the locusts streamed in everywhere, eating everything on their way and leaving not only the farmers and their families in a desperate situation, but the priests and cult servants as well: there could be no offerings, no sacrifices. A penitential day had to be called, in the House of Yahweh, with the people gathered in fasting and prayer, and the priests lamenting, clothed in sack (*Joel* I, 9, 13 f.). On such a day of lamentation and prayer the little book of Joel was most probably used as a part of the liturgy, composed as it was in an emergency of the same kind. This may indicate a background for the Ugaritic text we are discussing, and we shall see how the details may fit in.

The text goes on in lines 14 ff. in telling how El ordered two maids, *amt*, of the gods, Talash, Maid of the Moon, and Dimgaya, Maid of Asherah, to go out to a ruin field far out in the desert (cf. l. 35) and take with them their female equipment. The noun *h̄tl*, used in l. 19, is found as a verb (*hapax legomenon*) in *Ezek.* xvi, 4, where it is used about wrapping a baby. — As the address is the whole time given in 2nd pers. sing., there is reason to believe that only one maid is involved, bearing both the name of Talash and Dimgaya. The feature of the double name is no unknown problem in Ugaritic texts.

The order to the maid to take with her *h̄tl* indicates that a birth is expected, and according to the interpretation of Gray of l. 20 that is indicated also there. Gordon has understood *aln* as a place name, which is naturally also possible. The place to which the maid is ordered to go, is far away out in the desert. It is worth observing that both in l. 21 and later in l. 35 the word *m̄lbr* is used, not as would be expected *m̄dbr*, "desert". Gordon understands the form *m̄lbr* as a side form or parallel form of *m̄dbr*<sup>(16)</sup>, which may be right, parallel passages in the texts considered. Aistleitner relates the word to Akkadian *labāru*, to grow old, and translates "Trümmerstätte.

(16) *UT*, p. 384

Ruine", but adds : "oder fehlerhaft für *mabr*" <sup>(17)</sup>. Now, in ancient view desert and ruins were two phenomena of the same kind, representing what was desolate, forsaken by gods and men, dangerous places. It was in such places that demons and dangerous creatures were born and lived.

It was in such a place, the ruin field of Ilshiya, that the maid Talash was ordered to slumber on the earth, so that she could be embraced by the "mighty hand" and conceive. Gray is of the opinion that she was made pregnant by El <sup>(18)</sup>, while Aistleitner understands *yd* as an imperative and *ugrm* as "field gods", and thus translates : "love the field gods !" Another translation is preferred above, but the reality is the same as in Aistleitner's interpretation. The maid was going to be pregnant through a desert god or demon, and she was going to writhe in agony on the earth and give birth there. The idea of the necessary nine months is not present. The maid was going to bear something extraordinary, so probably also her time of pregnancy was extraordinary. In any case : that question caused no trouble.

Those who were born, were the *aklm*, the Devourers, who made her kneel, i.e. to bear. They are also called 'q<sup>q</sup>m, the Voracious Ones. It is obvious that these beings play an important role in the narrative, but the difficult question of this role has been neglected by most scholars. The description of them gives the impression that here is spoken of wild beasts, and it may be useful to have a look at it, instead of considering these beings as demons, disguised as wild beasts. We shall also have to consider that these Devourers must be behind what happens in the second part of the narrative, they do not simply dwindle out of the story as most interpreters seem to suppose.

The importance of the monsters born there in the desert is emphasized through the announcement that the gods shall call their names <sup>(19)</sup>. Then follows the description of the monsters. Part of their anatomy is described like that on bulls, *trm*, and wild oxen or buffaloes, *ibrm*, which may give some ideas that they were beasts in the shape of deer or elk (moose). But surely that is a misunderstanding of the pictures used, which are analogies only. The real point of departure for an understanding of what kind of beings they were, must be in the designations *aklm* and 'q<sup>q</sup>m.

In Akkadian the participle of *akl* could be used about wolves, and in Hebrew of lions, *Judges* xiv, 14. It thus seems to be a designation which was used to characterize certain beasts of prey. But it was not restricted to that. In Akkadian the word might

<sup>(17)</sup> *Wörterbuch*, p. 167.

<sup>(18)</sup> *Legacy*, p. 76.

<sup>(19)</sup> I cannot share GRAY'S interpretation : "Divine shall their names be called", *ilm yp'r smthm*.

be used also about insects, and in Hebrew it was used about locusts, devouring anything eatable on their way, *Mal.* iii, 11.

The other word used about the mysterious beings, *'qqm*, gives less clues. Aistleitner, like others, has pointed to the Arabic parallel *'aqqa*, to cleave, to tear asunder, and the parallelism with *akl* indicates that the meaning of the word in Ugaritic may have been something like that.

According to the analogies extant, then, the Devourers and Tearers may probably be beasts of prey or locusts. To settle what kind of beasts may be hidden behind the designations we shall have to take a look at the characteristic features in their anatomy, as pictured in the text.

They are described as having horns, *qnm*, like bulls. No beast of prey is known to possess this decoration, so it seems at once to rule out that class of beasts. As the *aklm* are described as having humps, *gbtt*, also, like wild oxen, there is not much left to guess at, and it is no wonder that both deer and unknown monsters are suggested. But both these attempts of a solution are little satisfying. They both make it rather incomprehensible why they are mentioned in this way, as beasts born in the desert and as a danger to gods and men, as they must surely have been, if we shall be able to connect them with the second half of the text. Deer could also hardly be called *aklm* and *'qqm*, unless they were found in unlikely great herds, which would be a blessing to a food-hungering society, always in need of meat.

The idea of unknown monsters is no solution at all, it is just an attempt to get out of the difficulty in suggesting an unknown X where the problem should be tried to be solved. Such an idea says nothing, and would have said nothing also in ancient Ugaritic time.

There are not many possibilities left, then. As mentioned above the participle *akl* might be used also about locusts, and we have to see if locusts may be meant. That locusts could be termed *aklm* and *'qqm* is beyond discussion. But what with the horns and the humps? Everyone who has seen a picture of locusts or held one in his hand, knows that these words give a fine illustration of the spontaneous impression you get from the little, but voracious creature. It is just a "hump" on it, not on its back, but made by the two long hind legs folded together. Its feelers look like two long horns protruding from the head.

There are different kinds of grasshoppers and locust, and they are not all necessarily a plague. But the desert locusts, which are born on "the edge of the desert", *pat.mlbr*, l. 35, are the kind which is a widespread plague. They are able to increase at an enormous rate and to wander into other territories than those where

they were born. They seem countless, and disappear as suddenly as they come, a feature which may be of interest for a better understanding of the second half of our text.

As might be expected locusts are occasionally mentioned with their usual designation, *irby*, in the Ugaritic texts. That is the case in the Krt text, 14:103 (Gordon, Krt : 103) and also in 14:192 (Gordon, Krt : 192), "Like locusts they shall occupy the field, like grasshoppers the edge of the desert" (*pat.mabr*). Here the locusts are expressly connected with the edge of the desert, in the same way as it is actually done in the text under discussion. This analogy is at least an indication that also in our text the locusts are those born at the edge of the desert. It is also a fairly reliable indication that *pat mlbr*, used in our text, is a side form of *pat mabr*, as suggested by several scholars.

If we sum up, then, the locusts are surely *aklm* and *qqm*. They have "horns" and "humps", in the popular view, and they are born at the "edge of the desert". What is intended with the expression *wbhm.pn.b'l*, cannot easily be explained. Gaster and Gray have preferred to see an expression of hostility in these words : "And against them Baal will set his face", but that does not go well with the following lines of the passage, where it is told that Baal coveted the Devourers. Naturally, a change in his attitude might be indicated, but the text does not invite to this interpretation.

From the Devourers the interest of the text changes over to Baal. He is going out hunting and hastens to the edge of the desert, where he probably expected to find some antilopes, gazelles or even wild oxen, all beasts with "horns", some even with "humps". But in stead of finding these valuable beasts for a hunter, he came upon the Devourers. He was not terrified nor fought them, as might be expected, especially if Gaster's and Gray's translation was right, but he was attracted by them and desired them. His desire is described with so strong colours that there can be no doubt that Baal is here active as fertility god. His connection with the *aklm* may be considered as incidental, but the meaning is obviously that they are made pregnant by him and grossly multiply their number.

The question that might arise to a modern mind would be the following one : how could Baal be attracted by such beings ? That was no doubt putting the question the wrong way in ancient Ugarit. There the problem would be thus : the desert locusts were suddenly born at the edge of the desert, increased their number at an incredible rate and swarmed over the tilled land, there destroying what Baal and other gods had built up of crops and food. How could this be, what did really happen ? Whether they liked the answer or not, it would necessarily be that Baal had given also the

locusts share in his fertility, since they were able to increase their number in such a scale. How the Ugaritians thought that was done, is described in our text : Baal coveted these *aklm* and made them pregnant. But that was important : in creating this fertility in the locusts Baal caused his own death, because fertility in the tilled land and the open fields was destroyed. That takes us over to the second half of our text and gives a fine thread from the first to the second half. At the same time it gives a new point to the text and puts it into another place of life than those hitherto suggested by scholars.

There is nothing astonishing in this solution. When we remember the Sumerian and Akkadian Flood stories, we see how the gods might start destructions which came out to be fatal for themselves. Even the gods could do errors, in that point the ancient Middle Eastern gods were closer to men than the Christian God. And like men they also had to pay for it. That was what Baal had to do, and that is what is told in the second half of the text.

The first third of the latter half of the text is also badly broken, and only the last third is fairly readable, but also there are damages.

The indications, given through words and letters, in the first third of the second half are directly tantalizing, as they show that the narrative went on from the first half, probably describing what happened with Baal and the *aklm*. In l. 3 we find *n*, which may be again "Baal's feet", *p'nh*. In l. 4 *pnm* may be his face, in l. 5 *b'l* is expressly mentioned, and *il.hd* in l. 6. In l. 9 we find *hmdm* again, as in I.38, "desire", and in l. 10 *il.hr*, which, as in I:39, may express that the god covets.

In lines 22 and 23 *b'l* and *il.hd* are mentioned again, and in l. 25 we read that "he gathers them", *yisp.hm*, probably Baal, because the two words *bn.dgn* can be read in l. 26. In line 28 we find *uhry*, "the last one", but there is nothing more to help, in l. 29 "he finds his cup", *mšt.ksh*. Lines 30 and 31 have a word which is so far unexplained, *idm*. It is probably a word in plural form, and there is reason to believe that it may be connected with *adm*, to colour oneself red, to redden oneself (with cosmetics or other means). The *idm* are here characterized as *adr*, high, mighty, and *rz*, terrible. The next line, 32, has *n.b'l*, which here probably means "Baal meets —". If we have a look at the continuation of the text, we find *hrr*, burn, in l. 41, and *šhr*, scorch, in l. 45, also *yhr* in l. 38 and *yšhn* in l. 39, and though the verbs in lines 38 and 39 seem to be used of another kind of "burning", there are nevertheless sufficient examples left to indicate that here is spoken of fire and flames. A fire of some kind is kindled, with mighty flames, *idm.adr[m]*, and we thus suggest that *idm* means red flames.



What role the flames play, cannot easily be seen from the mutilated text. "Flames" may be another designation for the locusts, or it may be used for a scorching heat which killed the locusts (who cannot take a too strong heat) as well as Baal and a number of his "brothers", the gods. The text does not give sufficient material to decide even this question, it only indicates that something "flaming" is involved.

The following verses indicate that a struggle was going on, but it is not possible to decide between whom. In lines 33, 34 and 36 *aḥd* seems to be a phonetical variant of the usual *aḥd* and thus to mean "seize" or "he seizes" or also "they seize".

33. <i>z(?)rh. aḥd[ ]</i>	.š[ ]	His back they seized
34. <i>p'n. b'l. aḥd[ ]</i>		the feet of Baal they seized
35. <i>wš(?)mt. ḡllm[ ]</i>		and destroyed those who went in <sup>(20)</sup> ,
36. <i>aḥd. aklm. k(?)[ ]</i>		seized the Devourers like...
37. <i>npl. bmšmš[ ]</i>		they fell in the thicket <sup>(21)</sup> .
38. <i>anpnm. yhr[ ]</i>		The force of their fronts is burning <sup>(22)</sup>
39. <i>bmtnm. yšhn[ ]</i>		in the loins there is fever.
40. <i>qrnh. km. ḡ(?)[ ]</i>		His horns like ...
41. <i>hw km. ḥrr[ ]</i>		he, like burning ...
42. <i>šnmṫm. dbṫ[ ]</i>		Their humps <sup>(23)</sup> , which murmur <sup>(24)</sup> ...
43. <i>tr'. tr'n. a[ ]</i>		Destroyed, destroyed was the <sup>(25)</sup> ...
44. <i>bnt. šdm. šhr[ ]</i>		I must restore <sup>(26)</sup> the fields which are dried ...
45. <i>šb'. šnt.il. mla[ ]</i>		In seven years the god filled ...
46. <i>wṫmn nqpt. 'd[ ]</i>		in eight cycles, until ...
47. <i>klbš. km lpš.dm a[ḥh?]</i>		For he is clothed as with a garb in the blood of his brothers
48. <i>km.all.dm.aryh</i>		as with a robe in the blood of his kinsmen,
49. <i>kšb't. lšb'm.aḥh.yṃ[ ? ]</i>		so seven days are for his seventy brothers
50. <i>wṫmnt. ṫṫmnyṃ</i>		and eight for his eighty (kinsmen).
51. <i>šr. aḥyh. mzah</i>		The leader of his brothers found him,
52. <i>wmzah. šr. glyh</i>		yea, the leader of his kinsmen found him.

<sup>(20)</sup> Arabic *galla*, "put in".

<sup>(21)</sup> Arabic *masmasa*, "to be intricate", as suggested by VIROLLEAUD and AISTLEITNER. Translation my own.

<sup>(22)</sup> I read *anpnm* as two words : *an.pnm*.

<sup>(23)</sup> Arabic *sanām*, the highest part of the back, hump.

<sup>(24)</sup> *bṫ*, cfr. Hebrew *bṫh*, *bṫ'* = slander, murmur.

<sup>(25)</sup> *r'* = be destroyed.

<sup>(26)</sup> 1. pers. sing. of *bny*.

53. <i>bskn. sknm. b'dn</i>		in the highest danger <sup>(27)</sup> , at the end of
54. <i>'dnm. kn. npl. b'l[</i>	]	his time <sup>(28)</sup> , so Baal had fallen
55. <i>km tr. wtkms. hd. p[</i>	]	as a bull. And prostrate lay <sup>(29)</sup> Hadad [on his] fa[ce] <sup>(30)</sup>
56. <i>km ibr btk. mšmš dš[</i>	]	as a steer, in the midst of the thicket <sup>(31)</sup> of ...
57. <i>ittpq. lawl</i>		Let me go out <sup>(32)</sup> as the first one <sup>(33)</sup> ,
58. <i>išttk. lm ttkn[</i>	]	let me be poured out so that they can flow.
59. <i>štk. mlk. dn</i>		May the king pour out <sup>(34)</sup> in jugs,
60. <i>štk. šibt. 'n</i>		may he pour out what is drawn from the well <sup>(35)</sup>
61. <i>štk. qr. bt il</i>		may he pour out the well-spring of the House of El.
62. <i>wmšlt. bt. hrš[</i>	]	even the deep of the House of Divination <sup>(36)</sup> .

As already stated the mutilated parts of the text are so extensive that it is impossible to say surely what happened in the decisive passages in the second half. We may indicate that Baal found the Devourers out in the desert, had intercourse with them and made them pregnant. The unhappy result was millions of locusts, who swarmed out into the country like scorching flames, "burning" everything on their way. But like flames they finally burnt themselves up, as they consumed all means of life, consuming in the end also Baal and his brothers, who were dependent on the products of the soil, like men and beasts. It all came to a terrible end with destruction for those who were involved, Baal being one of them. The whole catastrophe is described in lines 33-43, and there is so much left of the text that it is possible to see the extent of it. In line 43 Aistleitner has suggested that the word *a[rš]* is added: *tr'.tr'n.a[rš]*, and he translates: "dem Verderben fiel anheim (die Erde ?)" <sup>(37)</sup>. I should in that case prefer the translation "land" (not "earth"), but I might also suggest that the broken word was *aklm*, and the meaning of the sentence thus: "destroyed, destroyed were the devourers". That would mean that in l. 43 the end of the locust plague is proclaimed. The terrible ordeal is over, and the locusts

<sup>(27)</sup> GRAY points to Hebrew *skn*, "to incur danger", *Legacy*, p. 79, n. 8.

<sup>(28)</sup> GRAY, p. 79, n. 9, points to Akkadian *edinnu*, cfr. LANDSBERGER, *JNES* VIII, 1949, p. 257.

<sup>(29)</sup> Akkadian *kamasu*, GRAY, p. 79, n. 10.

<sup>(30)</sup> *p[nh]*.

<sup>(31)</sup> See n. 21 above.

<sup>(32)</sup> Aram. *nefaq*, cfr. AISTLEITNER.

<sup>(33)</sup> Arabic *'auwwal*.

<sup>(34)</sup> Šafel of *ntk*; precativ perfect, GRAY, *Legacy*, p. 80, n. 3. *dn* = jug, cfr. Arabic *dann*.

<sup>(35)</sup> So GRAY, *Legacy*, p. 80.

<sup>(36)</sup> So GRAY, *Legacy*, p. 81. See also GORDON, *Ugar. Lit.*, p. 55.

<sup>(37)</sup> *Wörterbuch*, p. 295.

themselves are included in the total destruction, and ending with l. 43 the narrator has nothing more to say about them. Now he turns his eyes to the unhappy leading character in the great drama, Baal, who through his desire for the *aklm* has caused the catastrophe.

The following line, 44, *bnt.šdm. šhr*[ ], is translated in different ways by scholars. Gordon obviously saw the line as a continuation of the preceding narrative, and translated: "The daughters of the field, burn[ing]"<sup>(38)</sup>. Aistleitner tried another way. He connected *bnt* with the verb *bny*, to build, create, restore, and translated: "der Ertrag der Felder verdorrte", "the crop of the fields dried"<sup>(39)</sup>. Aistleitner thus also saw l. 44 as a direct continuation of the preceding lines. He is most probably right in finding the verb *bny* behind *bnt*, but it does not seem necessary to suppose a substantive here. What lies next at hand is the verbal form: "I restore" or "I must restore", which comes quite naturally in the context as Baal's reaction to what has happened. Some rationalistic mind might here object that at this point of time the god was dead and parched, so such a reaction could not be expected. In these ancient myths that is no objection which holds, but to bring peace to such minds we might also translate: "You restore", words which then were addressed to Baal, and could be addressed to him even if he was dead. There is, however, reason to adhere to the translation in first singular, indicating the resolution of Baal at the decisive point of time, *b'dn.'dnm* (lines 53 f), before the destruction was completely fulfilled, to restore what had been damaged. That this resolution was also brought into action, is told in lines 45 and 46. The god fulfilled his promise. Through many years he filled, *m̄la*, the land with his fertility; and as was usual in Ugaritic the long period is expressed through use of the two numbers seven and eight. Already the fact that eight is also implied, should warn against any idea of a "seven year cycle" here.

Baal had to do this because the catastrophe had been expensive also for the gods. The lack of fertility and the situation which that created had drawn blood. Also the gods had been intermingled in what happened and had not gone unwounded out of the struggle.

As the situation had been the responsibility obviously rested upon Baal. He had to do satisfaction for what had happened, and had to give "his brothers" some good years for the scorching caused by the locusts whom Baal had supported and given part in his own fertility. He had caused the catastrophe for his "brothers", he had to pay them back, lines 47-50.

(38) *Ugar. Lit.*, p. 55.

(39) *Wörterbuch*, pp. 266 and 51.

It may have been part of this pay that Baal had to die. On this point no sure conclusions can be drawn from the text. Baal's death may be part of the great destruction which ended the ravages of the locusts. As all vegetation disappeared Baal died with it, but in this death was also the promise that the process of transformation and re-creation was started. Baal's death was not only an end, it was also a beginning, like the bleak new moon, announcing that the "old moon" was dead, but at the same time proclaiming that the "new" one was already on its way.

It was in this situation that the leader, *šr*, of his "brothers" found him, i.e. the leading god in Baal's absence. They were searching for him, as his absence also meant absence of fertility, a growing danger to all life. He had to be brought back, to restore what had been destroyed. They found him in a most critical situation, at the beginning of the transition period from death to life, *bskn.sknm.b'dn.'dnm.kn.npl.b'l*, "in the highest danger, at the end of his time, so Baal had fallen". Aistleitner has preferred another interpretation here: "In bester Form, im besten Alter, so Baal ist gefallen" <sup>(40)</sup>. Also to Aistleitner the text indicates that Baal had fallen at an important point of time, at a junction of different possibilities when both the heights and depths of life were present in one act.

The picture of the fallen Baal-Hadad, as it is found in lines 54-56, is given as the god's fertility aspect, the bull, *tr*, the steer, *ibr*. That is no accidental picture here. He had fallen as fertility giver, in the moment this fertility-creating action was turned against himself, when the locusts were so many that they ravaged the whole land and thus made further fertility practically impossible. This connection with the *aklm*, the Devourers, is indicated also in the text, through the mentioning of the place where Baal was found fallen, *btm.mšmš*, in the midst of the thicket (l. 56), where also the Devourers had fallen (l. 37). The same word, *mšmš*, is used in both passages.

Line 57 introduces Baal as speaking, and the first person singular in this and the following line is to me an indication that also line 44 is intended to be in the same person <sup>(41)</sup>. It is Baal's comment to what happens, here as in l. 44. And it is naturally more than a comment, it is an expression of his will to restore, to level the path for those whom he had brought into trouble. He asked to be allowed to go out first, to be poured out, so that others could have their way as they wanted. It is not easy to see what is hidden in these words, but they may (like so many other passages in the text) have been intended for the cultic use of the text, indicating the beginning of some

<sup>(40)</sup> *Wörterbuch*, pp. 219, 229.

<sup>(41)</sup> Because of the parallelism between l. 57 and 58 I cannot accept GRAY's connecting of the first *i* in l. 57 with the preceding word in l. 56.

religious rite. This is confirmed also through the following lines, where it is clearly spoken of some rites performed by the king. As they imply pouring of water they are certainly rites performed in order to ensure a regular supply of water or to bring water back after some drought or to bring fertility back after an attack by locusts.

It is hardly necessary here to emphasize the close connection between myth and ritual. Also this myth has most probably been used in the religious cult, but I doubt that it has been related to the observance of the artificial sterility of the Sabbatical year, as suggested by Gray<sup>(47)</sup>. A Biblical parallel may more likely be found in the Book of Joel, a book which was most probably used as part of the ritual when new swarms of locusts were threatening. So was the Ugaritic text also, and here an extra precaution is taken. In order to avoid a summoning of the locusts through the preventing ritual they were not even mentioned by name, but were called *aklm*, Devourers, and *'qqm*, the Tearing Ones, the Voracious Ones.

If the text was really used in the cult, we might expect to find some indications especially towards the end of the text about ritual use, even directions about what should be done. As already mentioned that is the cause in our text.

It starts with Baal's proclamation, the meaning of which is not quite clear, though sufficiently clear in its main outlines, as sketched above. It is possible that Baal is here directly identified with the rain and with lifegiving water, so that he represents the first water coming to the help of farmers and nomades. In l. 58 we see that he expresses his wish to be "poured out", so that the others may flow, i.e. so there may be water in abundance.

With l. 59 we probably come straightly into the ritual, where the wish is expressed that the king, who had Baal's role in the ritual, might pour out in jugs or with jugs, *dn*, which is most likely used here like Arabic *dann*, a great jug for wine. I have found it necessary to prefer this translation, as it is best in accordance with what follows in the next lines. Both Gordon<sup>(43)</sup> and Gray<sup>(44)</sup> have translated with "judgement", which is fully possible, but which gives little meaning in the context. Aistleitner<sup>(45)</sup> understands *dn* as an adjective and connects it with *mlk*, which is also possible, "mighty king". To Gray his translation gives a special meaning, as he supposes that the text was adapted to a specific sociological occasion, serving to explain and sanction the punishment of fratricide<sup>(46)</sup>.

(42) *Legacy*, p. 80.

(43) *Ugar. Lit.*, p. 55.

(44) *Legacy*, p. 80.

(45) *Wörterbuch*, p. 80.

(46) *Legacy*, p. 80.

The occasion, however, seems to be another, namely when locusts were threatening or just had done their ravaging task, so that a new beginning was needed, a fresh start of fertility, with the first necessity : abundance of water, which again meant heavy rain. And there was a god who took care of that : Baal-Hadad.

The king was called upon to pour out water in jugs, drawn from the wells. And in order to ensure that this water had the necessary power he drew it from a well which was supposed to yield water of a divine quality, the well of the House of El. It may have been a well which was located at the temple territory, but it must not necessarily have been found there. In the O.T. it is spoken about the River of God, *peleg elōhīm* (Ps. 46 and 65), but no river, nor even a brook, was found on the temple territory. It is an old idea which lives here, that the cult centre was also the centre of fertility and therefore necessarily supplied with water of a special quality. This water, wherever it was drawn, was used on special occasions. According to the Mishnah tractate Sukkah water was poured on the altar during the Feast of Booths, and there can be no doubt that the water-pouring of Elijah in I *Kings* 18 had its background in an ancient Canaanite water-pouring rite which was part of a ritual intended to bring rain and fertility. It may even be that the Deuteronomic narrator has directly misunderstood an ancient rite and interpreted it in his own way. The whole narrative in I *Kings* 18 about the struggle on Mount Carmel between Elijah and the Baal priests gives a good picture of rites and sacrifices used to bring rain. It is not accidental that we find the pouring of water on the altar in this narrative.

Nor is it accidental that we find it repeatedly emphasized in the Ugaritic text. The narrative is not told just for the fun of telling it. It has a meaning and it has a place in life.

It is connected with phenomena in daily life, life of the nature and the cult. The cult was no appendix in ancient Middle East, it was part of the daily life, a concentrate of what happened in nature.

The Ugaritic text we discuss is an interpretation and a remedy at the same time. It explains how the locusts were born and why they were so fertile. It was Baal who desired them and gave them part in his own fertility, but it was an expensive and dangerous pleasure, which cost Baal his own life and that of many of his brothers, too. But Baal's death was at the same time a sacrifice which started life anew. That was symbolized and guaranteed through the king, who poured out water in a rite which was supposed to ensure new fertility, through new rich supplies of water.

When we interpret the text in this way, and many details pointed out above give us a good right to do so, we see that there is no span between the first and the second half of it. They are both organic parts, well integrated in the narrative.

## LA REVANCHE D'AMURRU SUR BABEL

Jean KOENIG

On trouve dans un oracle israélite qui date de la fin de l'époque exilique une curieuse imagerie dont les commentateurs n'ont jamais réussi à rendre compte d'une manière satisfaisante, et qui devait pourtant, aux yeux des contemporains, se rattacher à un arrière-plan de représentations propre à gagner la conviction. Il importerait de les retrouver pour déterminer la portée historique exacte du passage.

Iahvé, s'adressant à son peuple, lui annonce que l'épreuve et l'humiliation de l'exil seront suivies par un triomphe total sur la coalition des forces hostiles (Isaïe xli, 11-16). Le sens général du discours ne fait aucun doute et l'idée d'un tel renversement du destin correspond au thème dominant de la prophétie de fin d'exil, qui proclame la libération des exilés et la restauration nationale. En revanche les métaphores sur lesquelles l'oracle prend appui et qui doivent contribuer à sa force de persuasion, sans être en elles-mêmes incompréhensibles, surprennent et leur enchaînement paraît singulièrement arbitraire. Iahvé, après avoir assimilé Israël à un « ver » (xli, 14), déclare qu'il transformera ce ver en « traîneau (à dépiquer les grains) » (15 a)<sup>(1)</sup>. L'engin servira ensuite à broyer les « montagnes » et à les disperser au vent (15b-16a). Sous réserve de justification et compléments ultérieurs, traduisons, en suivant le texte dans sa teneur massorétique actuelle : « Ne crains pas, ver de Jacob, hommes (sic) »<sup>(2)</sup>

<sup>(1)</sup> Instrument utilisé pour détacher les grains sur l'aire, lors des travaux de battage. Précisions ci-dessous.

<sup>(2)</sup> Au lieu de « hommes (*nty*, vocalisé dans le TM *metéy*) d'Israël », le texte « a » de Qumrân, grotte I (IQ Is.a) porte « morts (*myty*) d'Israël ». C'est une tentative secondaire d'interprétation qui s'est autorisée de l'usage facultatif de *y*, de l'association bien attestée des vers et de la mort (Isaïe xiv, 11; Job xvii, 14) et peut-être de la vision d'Ezéchiël relative aux morts d'Israël qui reviennent à la vie (Ez. xxxvii, 1s; 11-12). Une telle lecture est supposée par la Vulgate : *qui mortui estis ex Israel*. Les manuscrits compilés par De Rossi (*Variae lectiones*, Parme, 1784, s., t. III, p. 39) ne comportent aucune variante correspondante, contrairement à l'affirmation de J. KNABENBAUER (*Comm.*, II, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1923, p. 110). La version des Septante ramène les deux qualifications à une seule (« tout petit Israël »), par l'effet d'une autre transposition qui soulève un problème distinct, et qui ne saurait être alléguée pour ajouter au terme hébreu la nuance de « peu nombreux », comme le voudrait J. MUILENBURG (*Isaiah, in Interpr. B.*, Nashville, 1956, p. 456).

d'Israël (...). Voici que j'ai fait de toi un traîneau aiguisé<sup>(3)</sup>, neuf et muni de trançants<sup>(4)</sup>. Tu écraseras les montagnes et tu les broieras et tu rendras les collines pareilles à la bale; tu les vanneras, le vent les emportera, le tourbillon les dispersera ». Comment un ensemble aussi disparate pouvait-il avoir un sens aux yeux des contemporains ?

De prime abord on pourrait être tenté de penser que la question se réduit à un simple phénomène de liberté lyrique. Les métaphores auraient agi par leur fantaisie et leur contraste, et elles ne soulèveraient aucun autre problème. C'est ce qu'a cru l'exégèse jusqu'aux dates les plus récentes<sup>(5)</sup>. Sans doute ne doit-on pas exclure a priori une appréciation de ce genre. Elle conduirait à admettre une évolution littéraire du prophétisme classique vers des modes d'expression baroque. Encore faudrait-il procéder à des vérifications rigoureuses qui font partout défaut dans la bibliographie

(3) Le sens de *môrag* « traîneau (à dépiquer) », *tribulum*, est assuré par la tradition juive (cf. Rashi, sous ce texte et, ailleurs, l'interprétation par *turbil*, mot dérivé du latin *tribulum*, JASTROW, *Dict.*, 749 B). Les formes correspondantes arabes soulèvent des questions étymologiques et sémantiques non résolues. Dozy (*Suppl. dict. ar.*, II, p. 655) renvoie pour *nawrağ* à Djawâllîqî (fin XI<sup>e</sup> s.), qui donne la forme comme étant d'Arabie méridionale (comme, après lui, le *Lisân*), mais cite son emploi chez les poètes (*al-mu'arrab*, éd. Sachau, 1867, p. 147). La forme courante *nayrağ* possède encore des acceptions qui paraissent se rattacher à l'idée de « décrire des mouvements rapides, instantanés ». Il semble que *nayrağ* « traîneau à dépiquer » soit, en arabe, l'adaptation à une racine homonyme, d'un terme emprunté, par ailleurs différencié de *nawrağ* « soc (de charrue) ». Concernant *hârûs*, traduit ici par « aiguisé », les interprètes y voient généralement un synonyme de *môrag* et certains concluent à une glose dans l'oracle. Ainsi J. REIDER (*VT*, 1952, p. 116) auquel se réfère la 3<sup>e</sup> éd. du *Dict.* de KOEHLER-BAUMGARTNER. Mais la présentation des faits par REIDER est partielle et contestable. Je considère le terme comme un participe *qal* passif de *ħrs* (étym. *ħrs*) qui signifie « inciser, entailler » d'où « tailler, aiguiser ». L'autre possibilité, qui me paraît moins probable, serait une valeur adjectivale (ainsi le *Dict.* K.-B.), d'où le sens « trançant ». Le processus sémantique me paraît être le suivant : une expression *môrag hârûs* « traîneau aiguisé » a donné naissance à un emploi autonome du participe qualificatif. L'« aiguisé » a désigné l'engin à dépiquer, *tribulum* ou, plus rarement, *plaustellum*, selon les usages locaux. Mais lorsque les deux termes étaient remis en relation, comme dans l'oracle, la valeur de l'expression originelle reparaisait, d'autant plus aisément qu'elle était soutenue par les usages : il convenait d'aiguiser et d'affûter les lames et pointes de l'engin.

(4) « Trançants », sans qu'il soit indispensable d'aller jusqu'à traduire « trançants doubles ». Le mot *pîpîyôt*, du sing. *pêh* « bouche » est, en effet, un ancien pluriel par reduplication, dont la valeur a été secondairement précisée par une désinence du pluriel. BROCKELMANN (*V.G.*, I, p. 440) donne des exemples de ce phénomène. On peut ajouter des faits accadiens tels que : *šamāmū*, à côté de *šamē*, pl. de *šamū* « ciel » *māmū*, à côté de *mē*, pl. de *mū*, *alkakātu*, pl. de *alaktu* « voie ». Dans *Ps.* cxxix, 3 le sens « double trançant » résulte de ce qu'il s'agit d'une épée.

(5) Tendance générale de l'exégèse à voir dans le caractère paradoxal du texte un moyen d'expression et une *qualité* rhétorique, non pas une *difficulté* littéraire. La métamorphose du ver en traîneau est « le paradoxe hardi de la fantaisie rhétorique », écrit R. MARCUS (*Harvard Theol. Rev.*, 1937, p. 254). Opinion analogue chez DUHM (4<sup>te</sup> Aufl., Göttingen, 1922, p. 306), VOLZ (*Jes.* II, Leipzig, 1932, p. 21), PENNA (*Is.*, Torino, 1964, p. 422) et d'autres. S'il s'agit d'un phénomène purement rhétorique, force est de constater, à l'encontre des commentateurs, qu'il crée un embarras, imputable soit à la médiocrité de l'inspiration, soit à des conditions littéraires particulières qu'il conviendrait alors de préciser, ce qui n'a pas été fait.



du sujet<sup>(6)</sup>. Mais l'hypothèse de la liberté littéraire risque de n'être qu'une pseudo-explication et c'est à tort que l'exégèse lui a donné une portée exclusive, sans considérer l'éventualité, bien plus probable, d'allusions précises, organiquement liées. Dans un discours qui prétendait annoncer le renversement miraculeux du destin national, on doit s'attendre à trouver une cohésion et des motifs profonds, propres à accréditer le message, et non pas des évocations incoordonnées, qui auraient risqué de surprendre plus que de séduire et de persuader. C'est cette résonance du passé, cet écho perdu qu'il faut tenter de faire remonter.

Considérée isolément, la métaphore du ver n'offre pas de difficulté réelle. Il ne saurait y avoir de doute sur son sens, encore que les opinions aient parfois curieusement divergé à ce sujet<sup>(7)</sup>. Il suffit de confronter les textes où figure cette image pour constater qu'elle sert à évoquer un état de faiblesse qui suscite l'hostilité et justifie le recours à l'aide divine. C'est par excellence un motif de lamentation<sup>(8)</sup>, et si elle figure dans les paroles que Iahvé adresse à Israël, c'est parce que Iahvé, pour répondre plus pertinemment à la plainte de la nostalgie exilique, lui emprunte son argument<sup>(9)</sup>. Il faut donc supposer derrière l'oracle quelque formule traditionnelle du type que nous offre un texte comme *Psaume* xxii, 7 : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

(6) M. HALLER avoue ne voir dans le texte qu'une « allégorie grotesque » (*Das Judentum*, Göttingen, 1925, p. 30). La remarque est restée stérile. L. KOEHLER voit dans l'oracle l'influence d'un trait folklorique (*Deuterosejaja stilkritisch untersucht*, Giessen, 1923, pp. 80-81 et p. 97), mais ne justifie pas cette observation.

(7) Les interprètes s'accordent sur l'évidence : le ver évoque la faiblesse. Mais certains ont cru déceler des nuances en réalité factices : « C'est une expression de tendre compassion » selon F. FELDMANN (*Is. II*, Münster-W., 1926, p. 45) et K. BUDE retient la même note, avec adjonction arbitraire d'un suffixe « mein Würmlein » (*Jes.*, in KAURZSCH, *HSAT*, I, Tübingen, 1922, p. 661). ENLICH opte, au contraire, pour le mépris (*Randglossen*, IV, Leipzig, 1912, p. 150). D'autres vont chercher des analogies artificielles. BUHL songe à l'épreuve exilique, parce que sous la douleur l'homme se tord comme un ver (!) (*Jes.*, København, 1912, p. 523). NORTH, dans un comm. récent, croit voir un rapport entre le creusement du sol par le ver et l'écrasement des gerbes par le traineau (*Second-Is.*, Oxford, 1964, p. 99). L'idée du ver creuseur vient en réalité de St-Jérôme (*Patrol. lat.*, 24, 431) : « sicut enim vermis terram penetrat ». Jér. a lui-même certainement été influencé par une tradition juive, qui exploitait le rapprochement entre *tôl'at* « ver » et *metalle'ôt* « mâchoires », tous deux imputables à une racine *tl'*. D'où, dans le midrash de *Ps.* xxii, 5 (éd. Buber, p. 96 ; trad. Braude, I, pp. 315 s.) et, dans les comm. de Rashi et de Qimhi (dans *Miqra'ot gedlôt*), l'analogie entre la *bouche* du ver et celle d'Israël qui profère des *prières* (chez Jér. « *sermo apostolicus* ») qui ruinent les œuvres des méchants, comme le ver sape l'assise des arbres les plus vigoureux. Scolastique étrangère au problème historique de l'oracle, mais source lointaine d'idées parvenues jusque chez les modernes et restées vivaces.

(8) Ibn EZRA pensait que la métaphore traduisait le mépris des Babyloniens pour Israël (éd. Friedländer, London, 1873, II, p. 69, texte ; I, p. 189, trd.). Mais l'image exprime les sentiments de l'opprimé lui-même, comme le confirme la comparaison de *Ps.* xxii, 7.

(9) J. BEGRICH, suivi par C. WESTERMANN qui s'y réfère (*Comm.*, Göttingen, 1966, p. 63), a identifié le motif des lamentations. Ces auteurs n'ont cependant pas vu que la considération devait être étendue au terme symétrique et dispensait de le corriger. Précisions ci-après.

(...). Et moi je suis un *ver* et non un homme ». C'est à quoi répond : « Ne crains pas, ver de Jacob ! ».

Le groupe symétrique de l'expression « ver de Jacob », à savoir « hommes d'Israël », soulève une difficulté dont il importe de traiter brièvement, avant d'en venir au vif du sujet. D'après les normes prédominantes de l'ancienne poésie hébraïque, on attendrait dans le second hémistiche une qualification analogue à celle de « ver ». Le grand nombre des critiques modernes a estimé que la raison était suffisante pour corriger le texte et lire *rimmat* « vermine de », au lieu de *metéy* « hommes de ». Mais la justification graphique de cette lecture ne peut plus être considérée comme valide <sup>(10)</sup>. Les passages allégués à l'appui du parallélisme ainsi reconstitué ne constituent que le modèle d'une possibilité théorique, non une preuve <sup>(11)</sup>.

L'homonymie et le sens que G. R. Driver a cru découvrir en 1935 derrière *metéy* doivent être écartés <sup>(12)</sup>. Cet auteur se fondait sur un terme accadien *supposé*, d'après une lecture indiquée par B. Landsberger, dans son ouvrage sur la faune mésopotamienne <sup>(13)</sup>. Plusieurs auteurs, encore à date récente, ont continué à admettre l'hypothèse de Driver, où ils voyaient l'avantage d'éviter une correction de l'hébreu, seule autre possibilité à leurs yeux <sup>(14)</sup>. Mais, en premier lieu, la valeur postulée était sollicitée, par rapport à celle à laquelle s'en était tenu Landsberger; en second lieu, dès l'origine, cette hypothèse entraînait une invraisemblance littéraire qui aurait dû suffire à la récuser <sup>(15)</sup>; enfin et surtout, le mot mentionné dans *Fauna* n'était attesté que par la leçon *unique* d'une tablette qui n'était que l'un des témoins d'un texte de vocabulaire <sup>(16)</sup>, indice beaucoup trop mince pour autoriser une déduction touchant l'hébreu. Depuis, Landsberger a procédé à la reconstitution critique définitive du vocabulaire en question, grâce au regroupement de tous les témoins du texte. Il est

(10) CHEYNE, à la suite d'EWALD et d'autres (*Is.*, in HAUPT, *SBOT*, X, Leipzig, 1899, p. 130). La correction, largement suivie, est passée dans l'apparat de l'édition de KITTEL, et, en dernière date, dans le comm. de WESTERMANN (*op. c.*, pp. 62-63). Sa légitimation graphique (dans K. MARTI, *Comm.*, Tübingen, 1900, p. 281) n'est qu'un postulat gratuit. Les leçons du texte « a » de Qumrân et des Septante sont secondaires et inutilisables pour une exég. positive (cf. n. ci-dessus).

(11) *Isaïe* xiv, 11; *Job*. xvii, 14; xxv, 6; *Siracide* x, 11.

(12) *Journal of Theol. Stud.*, 1935, p. 399.

(13) B. LANDSBERGER, *Die Fauna des alten Mesopotamien*, Leipzig, 1934, p. 20. Il s'agit des lignes (non précitées par DRIVER) 253a, *uḫ-kū-e = mu-tu*, traduit par L. « fressendes Ungeziefer », et 254, *uḫ-SAG-DU = (ditto) qa-q-a-du* « Kopfungeziefer », valeur retenue par DRIVER pour le mot hébreu *supposé* correspondant. Dans les conditions de son interprétation, DRIVER devait s'en tenir à la donnée de la ligne 253a.

(14) E. J. KISSANE, *Is. II*, Dublin, 1943, p. 32; A. PENNA, *o.c.*, p. 422; NORTH, *o.c.*, p. 99.

(15) Le sens de « pou » est incompatible.

(16) L. MATOUŠ, *Die lexikalischen Tafelserien der Babylonier und Assyrer in den Berliner Museen*, I, Berlin, 1933, p. 23, n° 45, col. 5, Rv, l. 29. La leçon *mu-tu* est nette et le signe *mu* se trouve en bordure de la verticale qui sépare les colonnes sumérienne et babylonienne. Mais voir la note suivante.

apparu que la lecture du mot accadien devait être rectifiée par rapport à la leçon donnée dans *Fauna*, ce qui clôt le débat <sup>(17)</sup>.

La difficulté du train en question est plus apparente que réelle. Une fois reconnu que la formule oraculaire répond à la lamentation, il suffit de se reporter à la formulation, typique nous l'avons vu, de *Psaume* xxii, 7, pour retrouver la correspondance « homme-ver ». Il est vrai que la négation (« un ver, non un homme ») ne figure plus dans l'oracle, mais elle cessait d'être importante dans la réponse, tandis que l'on comprend la persistance des qualifications caractéristiques.

Nous en arrivons au traineau de dépiquage qui est manifestement le point névralgique de l'oracle. Les commentateurs ont insisté avec raison sur les conditions d'utilisation de cet engin de battage. Ils n'ont cependant pas démêlé la raison de l'application de cette métaphore à Israël et l'énigme de l'oracle est demeurée entière <sup>(18)</sup>. Le traineau à dépiquer et son emploi n'ont pas changé au cours des siècles et les descriptions des observateurs modernes nous mettent en présence des mêmes spectacles qui se déroulaient dans les temps antiques, à proximité des villages, sur les aires où était amassé le produit de la moisson. G. Dalman a minutieusement dressé le bilan des renseignements concordants fournis, à cet égard, par l'Ancien Testament, les sources rabbiniques et l'observation des usages de la paysannerie syro-palestinienne, au début du siècle <sup>(19)</sup>. Les gerbes sont amoncelées au centre de l'aire, et des animaux tournent autour du tas inlassablement. Tantôt ils piétinent simplement le grain pour le détacher; tantôt ils traînent un engin de dépiquage, soit le chariot à roues coupantes ou dentées, qui correspond au *plaustellum* des Latins, soit le traineau à dépiquer ou *tribulum*, que nous avons dans l'oracle. Il est constitué par un assemblage rectangulaire de planches relevées à l'avant et dont la surface inférieure est

<sup>(17)</sup> LANDSBERGER, *Materialien zum sumerischen Lexikon* (MSL), VIII, 2, *The Fauna...*, Rome, 1962, p. 28. La ligne 253a est lue *uḫ-kū-e* = (*kal*)-*mu-tu*, le témoin unique de cette ligne (texte D dans MSL) étant rectifié d'après les données contextuelles bien attestées dans les autres témoins du texte. A la ligne 254, le mot allégué par DRIVER est dépendant de celui de la ligne 253a (signe de répétition), et la lecture de *Fauna* est modifiée en conséquence : *kal-mat qaḡ-qa-di*.

<sup>(18)</sup> Le bilan de l'exégèse se ramène à deux types d'interprétation : ou bien le rapport ver-traineau est considéré comme un effet rhétorique, avec paradoxe ou harmonie des images, au gré des auteurs (ex. en note, au début); ou bien la même imagerie est appréciée du point de vue du miracle divin. Formulation typique à cet égard chez des auteurs comme J. KNABENBAUER (comm. c. p. 110) et J. FISCHER (*Is.* II, Bonn, 1939, p. 45). Chez beaucoup le motif rhétorique et le motif du miracle se mêlent. Isolés ou combinés, ces deux points de vue restent impuissants à rendre compte du texte, et la bibliographie du sujet constitue la manifestation, sinon l'aveu de cet échec.

<sup>(19)</sup> G. DALMAN, *Arbeit und Sitte in Palestina*, réimpr. Hildesheim, 1964, III, *Von der Ernte...*, pp. 79 s. et photos 12 à 24. Voir en outre K. GALLING, *Biblisches Reallexikon*, Tübingen, 1937, col. 137 s.; A. G. BARROIS, *Manuel d'Archéologie Biblique*, I, Paris, 1939, pp. 314 s.; J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, Paris, 1946, pp. 146 s.

garnie de pierres ou de lames, qui contribuent à détacher le grain, quand le traîneau passe sur les gerbes. Armés de fourches ou de rateaux à vanner, les paysans lancent la paille de côté, tandis que la brise emporte la bale. Les aires sont souvent contiguës et les monceaux de gerbes forment alors une série de monticules. Leur réduction par les traîneaux a pu contribuer à inspirer, dans une évocation lyrique comme celle de l'oracle, l'idée du broyage et de l'écrasement des « montagnes »<sup>(20)</sup>. Mais il fallait des raisons complémentaires pour appliquer à la Babylonie, pays de plaine, la qualification de « montagnes »<sup>(21)</sup>. Il fallait surtout un motif contraignant pour assimiler Israël au traîneau, après l'avoir métamorphosé en ver. Hors d'un tel motif, on tombe dans une gratuité sans force persuasive.

Pour faire progresser la question il faut commencer par une constatation simple qui a été négligée et dont les implications vont nous acheminer vers les raisons énigmatiques de l'oracle. Si le traîneau, en contraste avec le ver, peut signifier le triomphe d'Israël, après son abaissement, c'est d'abord parce qu'il est un instrument entre les mains de Iahvé. Or, en tant que tel, il correspond à la capacité agricole du dieu des Israélites et celle-ci, sous les différents aspects qu'elle peut revêtir, remonte en définitive au pouvoir de Iahvé sur les pluies, pouvoir dont la manifestation la plus démonstrative était le phénomène de l'orage. Comme maître de l'orage, Iahvé possédait un char. La connexion entre le char et la fonction orageuse résulte clairement de l'ensemble des données qui illustrent l'association, par elle-même évidente, du maître de l'orage avec les nuées, et ses déplacements dans l'atmosphère. Une formule commune à la littérature israélite et aux textes de Ras Shamra évoque respectivement la circulation de Iahvé et de Baal dans les nuages<sup>(22)</sup>. Le verbe employé en ugaritique et en hébreu *rkb* implique l'utilisation d'un animal de *monte* ou de *trait*. Seuls les contextes idéologiques ou littéraires spécifient le mode de déplacement. L'iconographie syrienne montre le dieu de l'orage, tantôt debout sur son animal familier,

(20) La vue générale d'une série d'aires voisines, sur l'une des photos de DALMAN (cf. n. ci-dessus) est particulièrement suggestive à cet égard.

(21) La tentative de J. HAMLIN pour rendre compte des montagnes de l'oracle par les ziqqurats babyloniennes (*Journal of the Near Eastern Studies*, 1954, XIII, pp. 185 s.), bien qu'intéressante en elle-même, souffre du défaut fondamental qui grève tous les commentaires et qui est l'absence d'une analyse littéraire satisfaisante et d'une solution du problème central de l'oracle.

(22) Circulation (montée ou en char) sur les nuées, celles-ci étant tantôt implicitement assimilées à une monture ou à un char, tantôt supposées contenir la monture ou le char : *Psaume* LXVIII, 5; *Isaïe* XIX, 1; *Ps.* LXVIII, 34; *Deutéronome* XXXIII, 26. D'après *Ps.* XVIII, 11, un génie allé (*kerûb* « chérubin ») est associé à la nuée; d'après *Ps.* XVIII, 10, la nuée sert directement de moyen de transport, sans transposition ou complément métaphorique. Les textes ugaritiques emploient pour la circulation de Baal dans les nuées le même verbe *rkb* que la littérature israélite : réf. dans C. H. GORDON, *Ugar. TB, Glossary*, Rome, 1965, n° 2331.

le taureau, ou accompagné du taureau<sup>(23)</sup>, tantôt marchant directement sur les montagnes<sup>(24)</sup>, ce qui implique plutôt un transport dans les nuées elles-mêmes, en tant qu'elles se posent sur les sommets. La représentation du char est rare, ce qui s'explique par la diffusion récente du char et du cheval (à partir du milieu du II<sup>e</sup> millénaire), à une époque où les thèmes iconographiques étaient fixés<sup>(25)</sup>. Lors de l'assimilation par Iahvé des attributs du dieu de l'orage, le taureau a été éliminé, étant devenu incompatible, comme le montrent le récit du veau d'or et les anathèmes des Prophètes. Tout au plus le souvenir du taureau porteur a-t-il pu influencer sur les génies ailés, les « chérubins » (*kerûbîm*) (*Psaume* XVIII, 11) qui, à travers des transpositions et des combinaisons complexes, ont donné naissance aux « êtres », à la fois ailés et montés sur roue (!), qui portent la plate-forme sur laquelle se trouve la « Gloire » divine, dans la grande vision théophanique d'Ezéchiel (*Ez.* 1). Par contre Iahvé est devenu un grand utilisateur du char. Il circule en char dans les nuées ou dans les nuées utilisées comme char<sup>(26)</sup>.

Les nuées sont, en l'occurrence, les réservoirs (*Job* XXXVIII, 37) de la pluie et les accessoires de l'orage. Elles diffèrent de la « colonne de nuée » dans laquelle Iahvé s'était jadis révélé au désert, et qui se transformait la nuit en colonne de feu (*Exode* XIII, 21-22; XIV, 20), selon une mutation caractéristique, celle-là même qui frappa Pline, lorsqu'il décrivit l'éruption du Vésuve (Pline, *Ep.* VI, 16). D'une part, la différence entre la nuée orageuse et la colonne volcanique de nuée, mais aussi leur analogie visuelle, d'autre part, la différence et l'analogie entre le feu de la foudre et le feu bien autrement puissant de l'éruption volcanique sont à l'origine des rapports entre Iahvé et

(23) Exemple classique : la stèle d'Arslan Tash, dans A. BARROIS, G. DOSSIN, M. DUNAND, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, pl. II, 1 ; texte p. 65. Mais l'association du dieu de l'orage avec le taureau comporte des variantes. Le taureau pourra être couché devant le dieu ou sa tête seule figurera dans le champ. Sur le n° 967 du Corpus de E. PORADA (*Corpus of Ancient Near Eastern Seals in North American Collections*, I, Washington, 1949), la déesse nue est debout sur le taureau couché. Les variations du thème soulèvent, dans le détail, des questions souvent complexes. Etude récente dans : A. VANEL, *L'iconographie du dieu de l'orage*, Paris, 1965, pp. 79 s.

(24) Par exemple : PORADA (*o.c.*), n° 967, 968 ; WARD (*The Seal Cylinders of Western Asia*, Washington, 1910), n° 885, 887, 895. Sur le n° 894 E de PORADA, combinaison des deux thèmes du taureau et de la montagne : le dieu se trouve sur une montagne et il pose un pied sur le taureau.

(25) Cylindre AO 20 138 publié par A. PARROT, *Syria*, XXVIII, 1951, pp. 180 s. : au milieu d'une scène complexe et de signification discutée, le dieu de l'orage monte dans son char. Représentation hittite du char du dieu de l'orage dans E. AKURGAL et M. HIRMER, *Die Kunst des Hethiter*, München, 1961, pl. 105.

(26) Ce thème a une signification guerrière qui tient à la nature même du char. Dans *Ps.* LXVIII, 18 Elohim possède une multitude de chars. Sous l'influence de la tradition volcanique qui s'est combinée à celle de l'orage, s'est formée la conception originale du char de feu et des chevaux de feu : II *Rois* II, 11 : VI, 17.

Baal<sup>(27)</sup>. Touchant le point qui importe à l'élucidation de l'oracle exilique, à savoir le rapport entre la fonction orageuse et le char, bornons-nous à libérer, en quelques mots, le sujet des ambiguïtés et des confusions qui sont fatales, tant que l'on ne prend pas conscience de la nécessité de clarifier la question du caractère premier de Iahvé, celle de la nature originelle de ses théophanies et celle de la localisation de sa montagne. Iahvé n'est devenu le maître de l'orage que secondairement. A l'origine il était non seulement incompetent en matière agricole, mais encore hostile à la végétation. Le feu dans lequel il se manifestait et par lequel il agissait était bien différent de la foudre qui déclenche la pluie nécessaire aux cultures. C'était un feu qui « dévorait la terre et ses produits » (*Deutéronome* xxxii, 22), « faisait fondre les montagnes » (*Psaume* xcvi, 5; *Michée* i, 4), et transformait la propre montagne de Iahvé, celle de ses théophanies de l'époque nomade, le Sinaï, en « four », selon le terme, à lui seul révélateur, que l'on trouve dans le récit de l'*Exode* (xix, 18)<sup>(28)</sup>. Bref le feu de Baal faisait pousser la végétation, celui de Iahvé la détruisait. On comprend de ce point de vue que, pour se sédentariser, régner sur un pays agricole et lui dispenser ce qui était nécessaire à la vie, Iahvé ait dû assimiler la fonction orageuse de Baal et que cette obligation ait été pour lui une condition *sine qua non*. Il l'a fait et ce processus a entraîné l'adoption de divers titres, prérogatives et attributions, parmi lesquels le char du dieu de l'orage. L'erreur de l'exégèse, même après les remarquables progrès réalisés grâce aux textes ugaritiques, a été, par suite de la méconnaissance des problèmes sinaïtique et théophanique, de considérer la fonction orageuse de Iahvé comme une attribution primitive ou originellement indépendante de l'influence syro-canaënne, et, par conséquent, comme une donnée simplement *analogue* au pouvoir que détenait *par ailleurs* Baal. Il s'agit au contraire d'une assimilation qui a été pour le yahvisme un impératif absolu. Par voie de conséquence, dans les tentatives d'élucidation des conceptions yahvistes, l'exégèse a négligé de prospecter des représentations relatives au dieu syro-palestinien de l'orage, qui ne correspondaient pas à l'image *officielle* de la fonction orageuse dans l'A.T. L'impasse de l'oracle en discussion résulte directement de cette erreur de méthode.

Etant devenu maître de l'orage, Iahvé a possédé un char. Toutefois ce char était un engin guerrier inadapté aux conditions de la moisson signifiée par l'oracle, même

(27) Cette question a été, à mon sens, l'origine d'un contresens majeur de l'exégèse moderne. Je l'ai étudiée dans : *La localisation du Sinaï...*, II, *Revue d'Hist. et de Phil. rel.*, Strasbourg, 1964, pp. 215-216; 221 s.

(28) *Ibid.*, pp. 227-229; *Aux origines des théophanies yahvistes*, dans *Revue de l'Hist. des Rel.*, CLXIX, 1966, pp. 1-36. Le problème central de la théophanie yahviste et les questions connexes sont esquivés et le fond historique est ramené à des questions de forme, selon une tendance actuelle, dans l'ouvrage de JÖNS JEREMIAS, pourtant intitulé *Theophanie*, Neukirchen, 1965.

si cette moisson évoquait métaphoriquement la guerre. D'où le remplacement du char par un traîneau à dépiquer le grain. Le traîneau n'a pu être attribué à Iahvé que parce que Iahvé détenait le char. C'est bien le char qui explique le traîneau.

Une preuve complémentaire de cet enchaînement et de la dépendance des représentations iahvistes par rapport aux conceptions préisraélites relatives au dieu de l'orage se trouve dans un autre oracle fondé sur la métaphore, agricole par l'inspiration, mais guerrière par l'application, du dépiquage de la moisson. C'est encore Iahvé qui suscite la scène, mais cette fois, au lieu que les gerbes soient égrugées par le *tribulum*, elles sont foulées par le sabot d'un bovin. C'est la « fille de Sion » elle-même qui, munie d'une « corne de fer » et de « sabots d'airain » est censée tourner dans l'aire : « Tu broieras des peuples nombreux ! » (*Michée* iv, 13). Un autre texte fait explicitement d'Ephraïm « une génisse » qui a été « dressée » et qui « aime à dépiquer » (*Osée*, x, 11)<sup>(29)</sup>. Ailleurs encore, et selon les mêmes associations métaphoriques, Ephraïm est assimilé à un « veau » (*Jérémie* xxxi, 18). On est manifestement en présence de *vestiges littéraires* de la conception préisraélite qui associait à Baal et à El un taureau<sup>(30)</sup>. L'idée de l'animal d'accompagnement ne subsiste plus, il est vrai, qu'à travers une transposition figurée, qui lui enlève sa portée primitive. Néanmoins il est très révélateur que, sous cette forme atténuée, la vieille association ait encore pu s'imposer à une idéologie qui était foncièrement hostile à la croyance primitivement impliquée. La popularité du thème de triomphe guerrier signifié par le dépiquage l'a évidemment emporté sur l'anathème lancée par l'orthodoxie iahviste contre le taureau, et cette inconséquence nous livre une confirmation du processus défini plus haut.

Cependant, si l'assimilation d'Ephraïm et de la Fille de Sion à une génisse devient intelligible, une fois reconstitué le fond idéologique dont dérivent ces images, et si le traîneau se justifie comme variante du char du dieu de l'orage, l'assimilation d'Israël à ce traîneau reste surprenante. Pour retrouver le vrai motif de cette bizarrerie il faut considérer l'opposition instituée par l'oracle entre l'empire babylonien oppresseur et

(29) La bibliographie de ces deux textes montre la méconnaissance du problème de l'origine historique de l'image, c'est-à-dire de l'influence des représentations relatives au dieu de l'orage. Dans la contribution la plus récente, le travail considérable de H. W. WOLFF sur *Osée* (Neukirchen, 1961, pp. 235 s.) la comparaison de la génisse est justifiée comme appartenant aux « Bilder aus dem Ackerbau ». Mais, dans une image agricole, on aurait évité le risque de réveiller le souvenir du taureau du dieu de l'orage. Il s'agit non d'une initiative qui serait allée vers ce qu'on rejetait, mais d'un vestige métaphorique qui a persisté au travers d'un effort d'élimination.

(30) Le magnifique bronze publié par M. Cl. F. A. SCHAEFFER (*Syria*, XLIII, 1966, pp. 1 s., spéc. pp. 14 s.) provient des confins syro-palestiniens. M. SCHAEFFER estime qu'il convient d'y reconnaître un témoignage direct du culte de El. La question du rapport du dieu de l'orage avec El déborderait le cadre de la présente étude. Il paraît en tout cas certain que l'emprunt par Iahvé de la fonction agricole et de ce qui s'y rattache s'est produit à l'occasion du conflit avec le dieu de l'orage.

son futur vainqueur qui est un peuple de l'ouest. Comme dans le cas de la génisse qui foule son aire, Iahvé n'aurait-il pas été, à cet égard aussi, plus fidèle à l'héritage du dieu de l'orage que ne le suggère sa personnalité conventionnelle, une fois qu'elle a été constituée et une fois que son domaine a été limité au territoire occupé par son peuple sédentarisé ? Le dieu présumé de l'orage, sous des figures locales diverses, mais conformément à un même type fondamental, celui de Baal, était révérendé dans l'ensemble des pays syro-palestiniens. Au <sup>n</sup>e millénaire, cette zone avait été le théâtre du rayonnement de la culture babylonienne, et l'écriture babylonienne s'était même imposée dans les échanges diplomatiques, comme l'attestent les tablettes de Tell el-Amarna <sup>(31)</sup>. Or, pour les Babyloniens, les régions syro-palestiniennes appartenaient à la zone dite « d'Amurru » qui, suivant une extension variable, représentait toujours l'ouest, par opposition à Accad, la Babylonie, à l'est <sup>(32)</sup>. Aux époques reflétées par la correspondance d'el-Amarna, par la documentation de Ras Shamra et par celle d'Alalakh, le terme d'Amurru avait également subi une spécialisation politique et il servait à désigner un royaume syrien, à côté d'autres <sup>(33)</sup>. Le fait doit être noté et il soulève une question d'origine <sup>(34)</sup>. Cependant ce sens restreint n'exclut nullement la persistance du sens large qui restera en vigueur jusqu'à la basse époque. Il convient même de se demander si certains rêves et ambitions politiques n'ont pas été inspirés et soutenus par la notion préexistente du grand Amurru, question que nous allons voir reparaitre dans un instant. Le point important pour notre enquête est que dans les textes le nom d'Amurru est écrit tantôt syllabiquement, tantôt idéographiquement, d'après un usage qui remonte aux premières manifestations de l'infiltration des nomades amorréens (proprement « amurréens ») en Mésopotamie. Amurru prend alors la forme *MAR.TU* <sup>(35)</sup>. La convention était devenue courante en Mésopotamie. Elle était connue dans les pays de l'ouest <sup>(36)</sup>. Or, si l'on décompose le groupe *MAR.TU*, on s'aperçoit que *MAR*, affecté de l'indice *GIŠ* des instruments, sert d'idéogramme au

(31) Voir : R. LABAT, *Le rayonnement de la langue et de l'écriture akkadiennes au deuxième millénaire avant notre ère*, dans *Syria*, XXXIX, 1962, pp. 1 s., spéc. pp. 8 s.; J. NOUGAYROL, *L'influence babylonienne à Ugarit d'après les textes en cunéiformes classiques*, *Ibid.*, pp. 28 s.

(32) E. F. WEIDNER, *Die Himmelsrichtungen bei den Babyloniern*, dans *Archiv für Orientforschung*, VII (1931-1932), pp. 269 s.

(33) J. A. KNUDTZON, *Die El Amarna Tafeln*, Leipzig, 1915, pp. 1133 (Comm. par O. WEBER). R. KUPPER, *Les Nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, Paris, 1957, pp. 180-181.

(34) Précisions ci-après.

(35) KUPPER, *o.c.*, pp. 151 s.

(36) KNUDTZON, *o.c.*, n° 165, 35; 166, 24; 167, 25. Autres attestations occidentales : D. J. WISEMAN, *The Alalakh Tablets*, London, 1953, n° 246, 19, 34, 36; \*247, 21, 28, etc. (d'après l'index et le catalogue); 269, 28 s. (texte publié, pl. XXXII). J. NOUGAYROL, *Palais royal d'Ugarit*, III, Paris, 1955, p. 183, n° 16146, ligne 10, parmi des textes qui mentionnent Amurru syllabiquement.



char<sup>(37)</sup>. En d'autres termes le nom d'Amurru contenait l'idéogramme du char et le char pouvait, en ce sens, passer pour un symbole d'Amurru. L'imagerie de l'oracle exilique s'éclaire alors d'un trait. Israël est, par rapport à son oppresseur babylonien, le représentant de l'ouest, c'est-à-dire d'Amurru, et, à ce titre, Israël peut être représenté symboliquement par le char qui, adapté au thème du battage dans l'aire, dans les conditions précisées plus haut, devient un traineau. Israël est le traineau de Iahvé.

La cohérence profonde du texte apparaît sous cet angle. Il s'agit d'une logique dont les racines plongent dans des associations antiques qui ont persisté à travers des cultures aussi différentes que celle de Canaan et d'Israël. Derrière la métaphore du dépiquage, ce qui se dessine ainsi c'est la grande perspective d'une concurrence entre l'est et l'ouest, entre Babel et Amurru. L'explication proposée soulève un problème de modalité. Comment le milieu israélite d'où est sorti l'oracle pouvait-il avoir connaissance de ces valeurs ? Probablement s'agit-il simplement d'associations transmises par tradition et qui remontent à des époques préisraélites, où, nous venons de le voir, l'écriture cunéiforme, à laquelle ces valeurs étaient attachées, se pratiquait dans les pays de l'ouest. Mais il faut compter aussi avec l'influence possible du milieu babylonien d'exil. Peut-être ce milieu a-t-il contribué à ranimer et revaloriser la tradition en question.

Mais il faut encore procéder à d'autres constatations. Si le traineau représente l'ouest, en raison de la relation avec le char et des valeurs idéographiques mentionnées, il ne peut guère y avoir de doute sur l'origine de la désignation de Babylone comme « montagnes ». Pour les gens de l'ouest Babylone est à l'orient<sup>(38)</sup>. Le groupe idéographique de l'est *TU<sub>15</sub>.KUR.RA*, dépouillé de ses éléments secondaires, l'exposant *TU<sub>15</sub>*, indice des vents et des points cardinaux, et le complément phonétique *RA*, laisse paraître l'idéogramme de la montagne *KUR*<sup>(39)</sup>. Les monceaux de gerbes sur l'aire ont pu être assimilés à des montagnes et ces montagnes ont pu figurer Babylone, parce que, du point de vue des gens de l'ouest, Babylone était évoquée par le signe de la montagne. Nul doute que pareille représentation n'ait été en outre encouragée par la tradition selon laquelle Iahvé, parce qu'il se manifestait sur une montagne privilégiée, pouvait se montrer hostile aux autres montagnes. Il avait « un jour contre les monts altiers et contre les collines élevées » (*Isaïe* II, 14) et il les faisait « fondre » (*Ps.* xcvi, 5; *Michée* I, 4). Précisément, le nouvel exode de la fin de l'exil babylonien, mal inter-

(37) A. SALONEN, *Die Landfahrzeuge des alten Mesopotamien*, Helsinki, 1951, p. 40 : *GIŠ.MAR* = *nar-kabtu*. Cf. aussi p. 28, *GIŠ.MAR.GĪD.DA* chariot (*GĪD* = *šadādu*, tirer, trainer).

(38) D'après *Genèse* XI, 2 (récit de la tour de Babel), Babylone est explicitement associée à l'orient.

(39) À l'origine cette désignation se justifie par le fait qu'à l'est de la Babylonie s'élèvent les contreforts du Zagros. À l'ouest la convention a été appliquée sans considération de différence géographique.

prété en exégèse, est l'occasion du renouvellement des prodiges du premier exode et de la théophanie sinaïtique, avec ses phénomènes caractéristiques<sup>(40)</sup> : les monts seront abaissés et les vallées exhaussées (*Isaïe* xl, 3-5). La réduction des montagnes par le traîneau était en place dans ce contexte, où elle introduit simplement une variante par rapport au thème directement inspiré par la tradition volcanique.

Un autre détail, quoique sans importance pour le fond, doit être noté au passage. L'oracle qualifie le traîneau de « neuf » (15a). Cette précision peut se justifier d'un simple point de vue littéraire, d'après la situation qui implique la restauration d'Israël. Néanmoins il est possible qu'elle ait été inspirée par le second élément de l'idéogramme d'Amurru, *MAR.TU*. La racine *TU* possède en effet en sumérien la valeur « enfanter, créer », d'où la valeur « être neuf », explicitement attestée par un texte de commentaire à la VII<sup>e</sup> tablette du Poème de la création, l'*Enuma Elish*, à savoir *TU = edēšu* « être neuf »<sup>(41)</sup>.

L'association du ver et du traîneau et la métamorphose impliquée par l'oracle, sur le plan métaphorique, sont, à la rigueur, justifiables par des considérations littéraires. Le contraste manifesterait l'ampleur du miracle divin. Pourtant ce recours à la toute-puissance du miracle du ver-traîneau, dont les modernes se sont si aisément accommodés, pourrait bien n'avoir pas été tenu pour raison suffisante par les anciens. D'après le témoignage d'un texte de vocabulaire, *MAR*, soit isolément, soit comme premier élément stable d'un groupe dont le second était variable, pouvait, en effet, servir à désigner plusieurs catégories de vers et de chenilles. L'équation la plus caractéristique est celle qui donne pour équivalent de *MAR tu-ul-tum*, c'est-à-dire l'exact correspondant accadien du terme hébreu de l'oracle *tôla'at*<sup>(42)</sup>. Si l'on rapproche ces données des résultats précédents, on voit qu'il était possible de lire dans le groupe idéographique qui désignait Amurru, à savoir *MAR.TU*, à côté d'une allusion à un char, une allusion à un ver. Le nom d'Amurru portait en germe une destinée de « ver » et une destinée de « char ». Israël, qui à la fin de l'exil, assume, dans son antagonisme à l'égard de Babel, la cause d'Amurru, réalise cette destinée : il se lamente d'avoir été réduit à l'état de « ver », mais son dieu fera de lui un « char » qui, adapté aux condi-

<sup>(40)</sup> Cet aspect du nouvel exode n'a pas été compris. L'exégèse a cru que le nouvel exode consistait simplement dans la sortie de Babylone parallèle à celle d'Égypte, alors qu'en réalité il culmine avec une nouvelle révélation qui est du type sinaïtique. J'ai analysé ces faits dans une étude sous presse pour la *Revue de l'Histoire des Religions*, intitulée : *Tradition yahviste et influence babylonienne à l'aurore du Judaïsme*, en deux parties.

<sup>(41)</sup> R. LABAT, *Le Poème babylonien de la création*, Paris, 1935, p. 162, n. 9.

<sup>(42)</sup> B. LANDSBERGER, *MSL* (o.c.), VIII, 2, p. 32, lignes 283-288. La ligne 283 porte *MAR = tu-ul-tum*. La parenté de ce terme accadien avec la forme hébraïque est reconnue en lexicographie.

tions métaphoriques de l'oracle, prend la forme de traîneau et ce traîneau écrasera les « montagnes » de Babylone : ce sera la revanche d'Amurru sur Babel <sup>(43)</sup>.

L'assimilation d'Israël à Amurru soulève une question qui débouche sur un problème historique d'une portée générale pour les pays syro-palestiniens. Comment une telle hardiesse pouvait-elle faire autorité et comment l'infime communauté rescapée de la catastrophe de Juda a-t-elle pu sérieusement passer, en milieu exilique, pour pouvoir représenter des régions qui formaient un aussi vaste ensemble ? Invoquer l'emphase lyrique, même soutenue par l'exaltation nationaliste de fin d'exil, risque une fois de plus de n'être qu'une pseudo-explication et il convient au contraire de rechercher si les périodes plus hautes ne livreraient pas la clef de l'utilisation politique de la notion d'Amurru à basse époque. Dans la Syrie du *xiv<sup>e</sup>* siècle, lorsque Aziru prenait le titre de prince d'Amurru et poursuivait la politique d'émancipation à l'égard de l'Égypte qu'avait inaugurée son père Abdi-Aširti <sup>(44)</sup>, Amurru n'était, nous l'avons noté plus haut, que l'un des royaumes syriens. Sa limitation territoriale <sup>(45)</sup> contraste avec le sens large que les Babyloniens donnaient au même vocable. La difficulté est, dans ce cas, exactement inverse de celle de l'oracle d'*Isaie* *xli*, 14-16. Il s'agit de déterminer comment le sens large a pu être restreint et spécialisé pour être réservé à ce territoire septentrional, alors que dans l'oracle les représentants d'un ancien royaume méridional sont mis au bénéfice d'une considérable extension et deviennent les représentants du grand Amurru unifiant les pays de l'ouest. Mais la différence ne doit pas faire illusion. Il y a en réalité une analogie entre la politique d'expansion poursuivie par les dynastes d'Amurru au *xiv<sup>e</sup>* siècle et l'orientation idéologique de l'oracle qui repose sur l'idée de la représentation d'Amurru par Israël et, par conséquent, sur l'idée de primauté d'Israël dans le grand Amurru de l'ouest. Cette analogie est plus révélatrice des implications historiques que l'opposition entre la spécialisation territoriale du nom d'Amurru et le sens large inhérent à l'oracle. Il est en effet non seulement permis, mais nécessaire de se demander si la politique d'Abdi-Aširti et d'Aziru n'a pas été en partie inspirée et soutenue par la nostalgie et le prestige d'un grand souvenir attaché au nom d'Amurru. Ces dynastes n'auraient-ils pas bénéficié du fait que leur

<sup>(43)</sup> Nous avons vu que, dans les conditions de l'idéologie du dieu de l'orage et de son adaptation à l'oracle, c'est l'idéogramme du char qui est décisif. Ce serait méconnaître ces conditions que de vouloir tenir compte de la désignation accadienne du traîneau à dépiqueur. Celle-ci est d'ailleurs incertaine. MEISSNER le notait (*Reallexikon der Assy.*, I, 21, après ses allégations périmées de *Bab. u. Ass.*, I, p. 196). D'après LANDSBERGER, *MSL*, I, 1937, pp. 170 s., le pingin *GIŠ.BAD.DA* pourrait désigner le traîneau à dépiqueur. Le même auteur note que *narpasu*, jadis identifié au traîneau par MEISSNER, semble désigner le fléau à battre, valeur admise, à titre d'hypothèse par W. von SODEN (*Wörterbuch*, p. 748).

<sup>(44)</sup> *Recueil E. Dhorme*, Paris, 1951, pp. 131 s.

<sup>(45)</sup> Région de Qadesh, de l'Antiliban et de Damas. Voir KUPPER, *o.c.*, p. 180.

royaume avait préservé un nom gros de signification pour les populations de l'ouest ? R. Kupper, traitant des Amorréens et du nom d'Amurru, a constaté que l'application restreinte du sens à un royaume syrien au milieu d'un ensemble d'origine amorréenne, ne s'explique pas à partir des renseignements fournis par la documentation mésopotamienne ou syrienne sur le phénomène amorréen. Si, en effet, on considère l'aspect ethnique de l'infiltration amorréenne parmi les sédentaires de l'est et de l'ouest, la désignation de l'ouest à l'aide de *MAR.TU* = Amurru s'explique bien de la part des Mésopotamiens comme un souvenir de l'origine des Amorréens qui étaient sortis du désert syro-arabe. En revanche la spécialisation territoriale du sens, en Syrie, reste énigmatique. Elle est sans rapport décelable avec le vaste mouvement amorréen. « On ne peut expliquer pourquoi le nom d'Amurru fut réservé à un état particulier », conclut R. Kupper <sup>(46)</sup>.

Mais les choses se présentent autrement si l'on considère une autre source de renseignements sur les pays de l'ouest dans la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire. Les textes d'exécration égyptiens, révélés par les travaux de K. Sethe et G. Posener <sup>(47)</sup>, ont été l'objet d'une réflexion historique qui a réalisé des progrès décisifs, après que R. Dussaud eût clairement aperçu et indiqué la voie des solutions <sup>(48)</sup>. En 1954 A. Alt, reprenant, sans d'ailleurs en être conscient, la thèse de Dussaud, estimait, à son tour que, grâce aux noms attestés dans les textes d'exécration, le mouvement des Hyksos était désormais identifiable. Selon lui il s'agissait d'une poussée de princes des pays cananéens et phéniciens jusqu'en Egypte, à la faveur de la décadence politique qui avait préludé à la seconde période intermédiaire <sup>(49)</sup>. Tout récemment J. Van Seters a renforcé et complété les thèses de Dussaud et de Alt, en leur apportant notamment la synthèse archéologique qui leur faisait encore défaut et en montrant qu'il convenait d'inclure les princes syriens dans le mouvement hyksos. Les Hyksos n'étaient pas seulement les Cananéens et Phéniciens de Alt, c'étaient aussi des Syriens, c'étaient des Amorréens <sup>(50)</sup>. Cette solution du problème hyksos met en lumière dans la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire d'une confédération ou du moins d'une certaine association politique de princes et de guerriers syro-palestiniens, association qui fut assez cohérente pour envahir et occuper durablement l'Égypte. Cet épisode, qui reste

<sup>(46)</sup> KUPPER, *o.c.*, p. 180.

<sup>(47)</sup> K. SETHE, *Die Ächtung feindlicher Fürsten...*, dans *Abh. der preuss. Ak. d. Wiss. PHK*, Berlin, 1926; G. POSENER, *Princes et pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles, 1940.

<sup>(48)</sup> R. DUSSAUD, *Syria*, XXI, 1940, pp. 170 s.

<sup>(49)</sup> A. ALT, *Die Herkunft der Hyksos in neuer Sicht*, dans *Berichte über d. Verh. d. Säch. Ak. d. Wiss. z. Leipzig, PHK*, 101, Berlin, 1954.

<sup>(50)</sup> J. VAN SETERS, *The Hyksos*, New-Haven, London, 1966, notamment les jugements conclusifs, pp. 190 s.

pour nous mal documenté, a cependant été d'une importance capitale, aussi bien pour l'histoire de l'Égypte que pour celle des pays sémitiques de l'ouest. Il était impossible que pareil souvenir ne laissât pas des traces profondes dans les traditions politiques et culturelles de l'ouest sémitique. Si les envahisseurs hyksos de l'Égypte étaient des gens d'Amurru, on entrevoit comment ce nom a pu devenir celui d'une région particulière : cette région était probablement celle qui, en raison de sa situation centrale, et d'autres circonstances éventuelles qui nous échappent, avait joué un rôle dirigeant ou particulièrement important, et qui, lorsque la confédération amorréenne se désagrègea, se trouva la plus propre à incarner le souvenir de la période d'hégémonie, et hérita ainsi le nom d'Amurru. On comprend aussi que cette même principauté ait profité d'un prestige politique particulier, lorsque les circonstances furent à nouveau favorables au développement d'un mouvement de résistance à l'Égypte.

Huit cents ans plus tard, dans la communauté juive d'exil, la gloire d'Amurru a revêtu sur un plan, il est vrai, purement idéologique et à travers une transposition israélite et yahviste. Elle a brillé, du moins aux yeux des initiés, d'un nouvel éclat, puisque cette fois, après l'Égypte, Amurru a affronté Babylone et qu'après avoir été humilié en la personne d'Israël, il a été censé prendre une triomphale revanche.



QUATRE ÉPÉES DE BRONZE  
PROVENANT D'UNE CACHETTE D'ARMURIER  
A ENKOMI-ALASIA (CHYPRE)

Jacques LAGARCE

Au cours de l'automne 1967, la Mission archéologique française d'Enkomi-Alasia (Chypre), dirigée par le Professeur Schaeffer, a repris, dans une zone dégagée de 1960 à 1963, l'étude détaillée d'une installation de caractère industriel, située à proximité d'un puits qui a livré un lot considérable d'armes et outils en bronze. Le Professeur Schaeffer a bien voulu me confier l'étude de cet ensemble.

Les bronzes, profondément corrodés, ont subi depuis, sous la direction du Professeur H. J. Hundt, un traitement approprié, au laboratoire du « Römisch-Germanisches Zentralmuseum » de Mayence. L'étude de certains des objets ne pourra être menée à bien qu'après l'achèvement de ce travail. Mais toutes les armes et tous les outils ont déjà été traités et nous voulons en donner ici d'ores et déjà un premier aperçu, précédé d'une vue d'ensemble des conditions stratigraphiques et de la composition de la trouvaille. Celle-ci sera publiée définitivement dans le prochain volume d'Enkomi-Alasia, en même temps que les vestiges de l'installation industrielle et des constructions avoisinantes et qu'un compte-rendu des analyses et des travaux de restauration effectués à Mayence. Il faut cependant souligner dès à présent que l'installation industrielle est un atelier de bronzier, comme l'indiquent d'abondantes scories, un creuset et des tuyères de soufflerie qui y ont été découverts.

Le puits et l'atelier de bronzier avoisinant sont situés dans le quartier 5 Est de la ville, c'est-à-dire au sud de la rue n° 4. C'est dans le même quartier que se trouve le sanctuaire du Dieu au Lingot <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> SCHAEFFER, Götter der Nord-und Inselvölker in Zypern, dans *Archiv für Orientforschung*, XXI, p. 59-69. J.-C. COURTOIS, Enkomi, dans *Arch. Vivante*, II, n° 3, 1969, p. 99-100, fig. 12.

### Description du puits et de son remplissage

Le puits est situé dans la partie septentrionale d'une pièce allongée du nord au sud, perpendiculairement à la rue n° 4, et dont le mur nord fait partie de la façade sur la rue. Il s'appuie au sud contre un muret qui détermine une piécette carrée à l'extrémité de la grande salle allongée. Tous les murs dont il est question ici sont fondés sur le rocher.

Néanmoins, le rapport du puits avec les différentes phases de l'architecture environnante est difficile à établir dans le détail, dans l'état actuel de cette région, abondamment bouleversée par des fouilleurs clandestins, principalement au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, la superposition des murs et l'ensemble de la stratification dans cette partie de la maison montrent que le plan n'a pas essentiellement varié entre l'Age du Bronze et la première phase de l'Age du Fer, consécutive à la destruction du niveau V de la ville. Le puits a donc été creusé au XIV<sup>e</sup> siècle ou au XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et a subsisté jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, comme nous le montrera la céramique contenue dans les matériaux de comblement.

Toute la partie orientale de son embouchure, ainsi que le mur contre lequel il s'appuyait à l'est, ont été détruits anciennement par des chercheurs de tombes, jusqu'au niveau du rocher. La maçonnerie subsiste plus bas et dans la partie occidentale. Elle est faite de moellons irréguliers, de 0,20 à 0,30 m de côté. Cependant, les trois assises supérieures sont d'un appareil différent, de dalles rectangulaires grossières, dont la plus haute semble être échancrée pour épouser la forme ronde de l'embouchure du puits. On peut ainsi évaluer le diamètre de l'ouverture à 0,50 m environ. Plus bas, le puits s'élargit, atteignant 0,80 m au niveau du rocher. On peut, peut-être, distinguer dans la maçonnerie les traces d'une réfection de la partie supérieure, qui pourrait coïncider avec la réutilisation des bâtiments au début du Chypriote Fer I.

A 1,50 m sous le niveau du rocher, la maçonnerie s'interrompt dans les parties méridionale et occidentale. A l'origine, elle continuait sans doute jusqu'à 2 m environ, comme c'est encore le cas à l'est et au nord. L'érosion, et peut-être les chercheurs de tombes, ont descellé les pierres manquantes.

Le puits est ensuite creusé dans le rocher calcaire marneux, rendu friable par l'humidité. Dans la partie supérieure, la paroi est très érodée. Plus bas, le puits a un diamètre à peu près constant de 1,60 m. Il s'achève à une profondeur de 6,25 m sous la surface du rocher, ayant atteint une couche de calcaire plus dure. Quand nous l'avons fouillé en 1967, le puits était vide jusqu'à une profondeur de 0,80 m. Plus bas,



et jusqu'à 1,80 m de profondeur, il contenait une terre brun-rouge, meuble. Il s'agit des terres dont le puits fut remblayé après la visite des chercheurs de tombes. La céramique y était mélangée, comprenant en particulier quelques fragments de Mycénien III B. Plusieurs grosses pierres provenaient sans doute, au moins pour une part, de la partie construite de la paroi du puits. Entre 1,80 m et 2,85 m, la terre était toujours brun-rouge, mais la céramique, plus homogène, ne comportait que des types du Chypriote Fer I, avec quelques tessons décorés.

De 2,85 m à 4,15 m, la terre du puits était gris-vert, meuble, et ne contenait que quelques fragments de céramique commune peu caractéristique. Ce remplissage doit représenter une phase d'abandon, peut-être assez long ou même définitif, pendant laquelle le puits n'a servi ni à la fourniture d'eau, ni au dépôt de détritits. On peut supposer aussi qu'il était utilisé comme puisard pour l'évacuation d'eaux usées. La nature du remplissage, constitué de marne calcaire décomposée, qui vient sans doute en grande partie de l'érosion de la paroi, ne s'oppose pas à cette supposition. On retrouve le même genre de dépôt et la même pauvreté en trouvailles ailleurs sur le site, dans des fosses qui sont certainement des puisards, munis d'une gargouille.

A 4,15 m de profondeur, la couleur du remplissage passa à un gris-noirâtre, tandis qu'apparaissaient quelques fragments de céramique, quelques os de grande taille (bovidé) et un galet gris-bleu qui avait servi de broyeur. Cette terre noirâtre descendait jusqu'à 5,25 m de profondeur, contenant encore quelques tessons. Elle correspond sans doute à une époque où le puits, ne fournissant plus d'eau, a servi au dépôt de détritits en grande partie organiques.

A 5,25 m de profondeur, on rencontra de nouveau une terre plus claire, grise, malléable et collante. Au fur et à mesure que l'on s'était enfoncé dans le puits, le remplissage était devenu de plus en plus humide et il avait maintenant une consistance comparable à celle de la glaise de potier. A cette profondeur, les fragments de céramique se firent plus nombreux, puis il apparut peu à peu que toute la surface du puits était jonchée d'objets de bronze fortement corrodés, disposés à plat.

Sous la couche des bronzes, enfin, entre 5,40 m et 6,25 m de profondeur, la terre était gris-clair, d'aspect glaiseux et de plus en plus humide, jusqu'à former, vers le fond, véritablement de la boue.

#### **La céramique de la partie inférieure du remplissage**

Contrairement à ce qui se passe pour la plupart des puits et certains puisards du site d'Enkomi, la céramique était étonnamment rare dans le puits aux bronzes. De

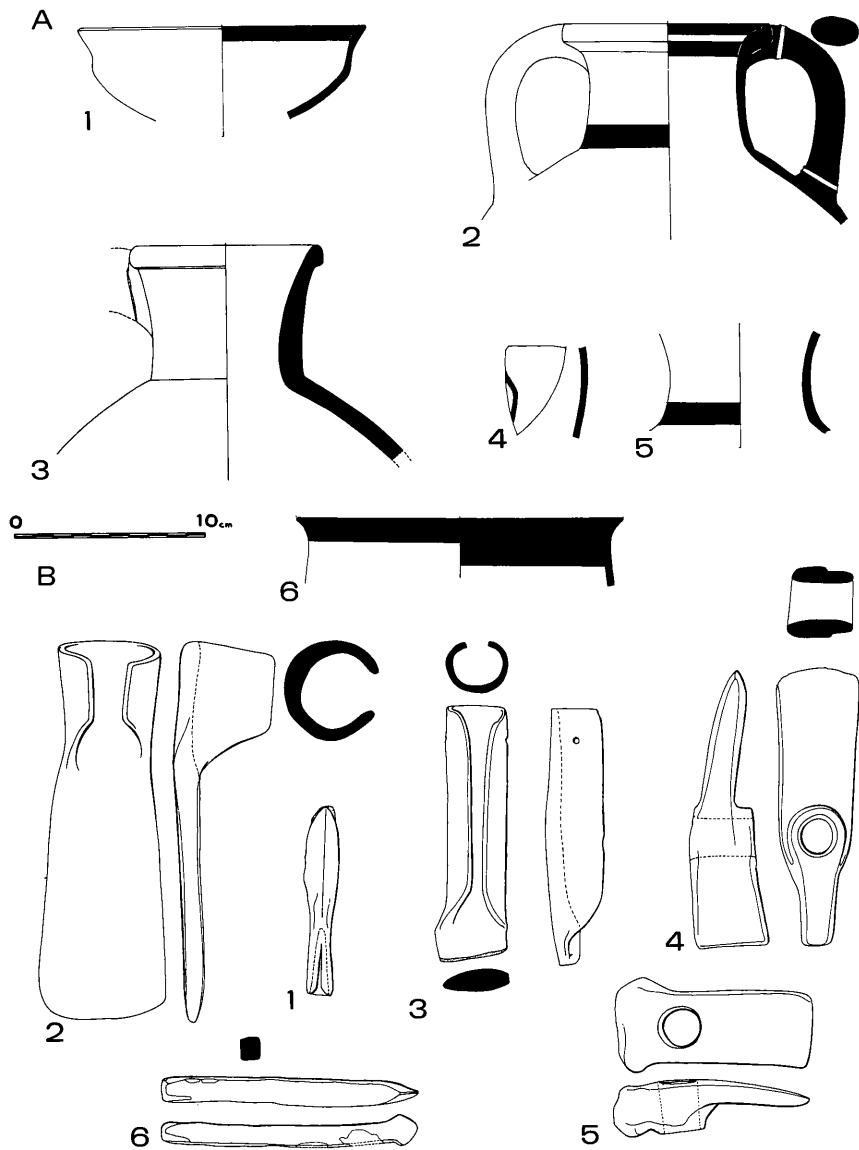


FIGURE 1

A : céramique de la partie inférieure du remplissage  
 B : la pointe de javelot et les outils

(Dessins Liliane Courtois)

plus, parmi les fragments recueillis, une très faible proportion présente des formes caractéristiques ou un décor.

Il suffira de décrire ici les quelques tessons significatifs trouvés dans la partie inférieure, au-dessus des bronzes et parmi eux.

De 4,15 m à 5,25 m :

1) Bord de coupe carénée en terre cuite rosée assez grossière, recouverte d'un engobe chamois rosé (fig. 1, A, n° 1). Une bande de peinture brun-orangé, altérée, souligne le bord à l'intérieur. Il s'agit d'une variété ancienne de « Decorated late Cypriote III »<sup>(2)</sup>.

2) Partie supérieure d'une cruche à deux anses en terre cuite beige-jaunâtre, portant un décor très altéré en peinture brun-noir, mate (fig. 1, A, n° 2). Les anses sont percées, près de leurs attaches avec le col et l'épaule, d'un petit trou.

La forme est inhabituelle, mais l'aspect de la pâte et celui de la peinture permettent de placer sans hésitation ces fragments au début du Chypriot Fer I, avant l'introduction de la céramique à bols décorés de lignes ondulées, qui caractérise les niveaux III et suivants d'Enkomi.

De 5,25 m à 5,40 m :

Les fragments de céramique trouvés en contact avec les bronzes sont les suivants :

3) Col de cruche à une anse, en terre cuite rosée, sableuse, grossière (fig. 1, A, n° 3). De tels vases se rencontrent parfois, à Enkomi, dans des contextes du début du Chypriot Fer I, caractérisés par des tessons analogues au n° 1, ci-dessus.

4) Fragment de la panse d'un bol, en terre cuite beige pâle, fine, à décor en peinture brune, mal conservée (fig. 1, A, n° 4). Il s'agit sans doute d'un bol à spirales antithétiques.

5) Col de cruche, en terre cuite beige pâle, fine, à décor en peinture brune mate, mal conservée (fig. 1, A, n° 5). Ce fragment se rapproche beaucoup du n° 2 mais ne fait pas partie du même vase.

6) Bord de bol en terre cuite beige pâle, fine, à engobe poli, de la même couleur (fig. 1, A, n° 6). Décor en peinture brun-noir, mate.

On voit que les fragments 3 à 6, trouvés à la même profondeur que les bronzes et caractérisés par leur terre cuite beige, fine, leur peinture mate et fragile, datent tous du Chypriot Fer I. Si rien ne permet de les faire remonter aux premières années de cette période, la forme du col de cruche n° 3, avec son anse attachée au

<sup>(2)</sup> Cf. A. FURUMARK : *The Mycenaean III C Pottery and its Relations to Cypriote Fabrics*, *Op. Arch.*, III, 1944, p. 236 et fig. 10, p. 235, types B1 et B2.

bord et le raccord anguleux de l'épaule, presque horizontale, à la base du col, de même que la technique des fragments 5 et 6, et l'absence de tessons à décor de lignes ondulées, interdisent de fixer une date trop basse pour le dépôt des bronzes dans le puits.

Ainsi, cet échantillonnage de céramiques, grâce à son homogénéité chronologique, nous donne quelques indications sur la date du dépôt des bronzes. Il est clair que le remblaiement du puits s'est fait assez rapidement après ce dépôt. Il apparaît également que les bronzes ont été placés où nous les avons trouvés dans une période ancienne du Chypriote Fer I. Malheureusement, le remplissage situé sous l'ensemble des bronzes était dépourvu de céramiques caractéristiques, et ne peut fournir un *terminus post quem*. Les fragments 3 à 6 sont parvenus dans le puits au moment du dépôt des bronzes ou immédiatement après. Aussi une datation situant ce dépôt vers la fin de l'occupation du niveau V d'Enkomi-Asia et le début de celle du niveau IV s'accorderait bien avec les documents céramiques. Or, les événements que vécut Enkomi à ce moment-là, tels qu'a permis de les reconstituer l'étude de la Résidence 18<sup>(3)</sup> et des autres régions de la ville, y compris celle où se trouve le puits, paraissent avoir été très favorables à ce qu'un tel dépôt fût constitué. C'est en effet une période troublée, où la ville, après avoir subi une première dévastation, due sans doute aux porteurs d'une céramique d'un type nouveau, dont certains éléments s'apparentent au « close style » de l'Égée, se relève de ses ruines, mais pour être bientôt victime d'une autre destruction, après laquelle elle ne retrouvera pas son ancienne splendeur (niveau IV du schéma stratigraphique du site). C'est sans doute au moment de cette deuxième destruction ou peu après que les bronzes furent déposés dans le puits.

### Description sommaire du contenu du dépôt

La cachette du puits contenait des objets de destination variée. Nous étudierons ici les armes, quatre épées et une pointe de javelot, et les outils : deux hoes à douille repliée, deux herminettes-marteaux, et un foret. Parmi les objets réservés à la publication définitive, certains avaient une destination utilitaire : gros anneaux pleins, deux grands plateaux de balance, un objet qui est peut-être un poids, muni d'une anse. Mais on relève aussi la présence d'un étrange chariot en miniature, monté par des figures, animales et humaine, et de quelques bracelets sans décor. Enfin, le dépôt se caractérise par l'abondance des objets incomplets : morceaux de tôle de bronze

(3) C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Asia I*, Paris, 1952, par. 131-132, p. 308-312.

repliée et fragments de bronze massif, parmi lesquels deux tiges terminées en pattes de taureau, provenant sans doute d'un trépied. Ces fragments étaient évidemment destinés à la refonte.

### Description des armes et des outils<sup>(4)</sup>

#### A) Armes

Elles comprennent quatre épées et une pointe de javelot.

*Épée* (fig. 2, n° 4, p. 356).

Longueur totale : 62 cm ; distance du sommet du pommeau au bas de la garde : 11,25 cm ; largeur de la poignée : 2,37 à 2,65 cm ; largeur du pommeau : 4,5 cm<sup>(5)</sup> ; largeur de la garde : 5,44 cm ; largeur de la lame<sup>(6)</sup> : 3,21/2,8 cm ; épaisseur de la lame : 1,17 cm ; hauteur des rivets : 1,59 cm (au pommeau), 2,3 et 2,4 cm (à la garde, du côté de la poignée), 1,7 et 1,8 cm (à la garde, du côté de la lame).

Bien que le métal soit profondément attaqué par la corrosion, comme c'est le cas pour la plupart des objets du puits, à l'exception de certains parmi les plus massifs, l'épée est intégralement conservée. Une corne du pommeau, disparue avant le traitement de conservation, était visible au moment de la découverte. La lame, avant restauration, était brisée en cinq parties jointives. Quelques éclats insignifiants manquaient ici et là.

Le pommeau est fourchu, en V très ouvert. Ses pointes sont rectilignes, minces et longues. La languette est plate et légèrement élargie en son milieu. Ses bords sont saillies, de façon à maintenir la garniture, en matière périssable, de la poignée. Cette garniture avait laissé une empreinte suffisante pour montrer que l'échancrure de la garde dessinait une courbe très adoucie. Les rivets, qui mesurent plus de 0,5 cm de diamètre, sont au nombre de cinq, le premier curieusement placé au creux de l'angle que dessine le pommeau, les autres répartis par deux de chaque côté de la garde. Celle-ci a des côtés faiblement incurvés. Ses bords ne sont pas épaissis.

(4) Les dimensions données ci-dessous ont été mesurées après que les objets eurent été traités. Dans plusieurs cas, les chiffres obtenus ne correspondent pas aux mensurations originales des objets, que la corrosion a souvent fait gonfler. Cette remarque s'applique, en particulier, à l'épaisseur des lames des épées. Les cassures des objets complets sont postérieures à leur dépôt dans le puits et dues soit à la pression des terres soit, dans quelques cas, aux conditions particulièrement difficiles de la fouille.

(5) Si l'on restitue la corne cassée.

(6) Pour la largeur de la lame, nous donnons deux valeurs : la première indique la largeur à 5 cm de la garde, la deuxième aux deux-tiers de la lame vers la pointe.

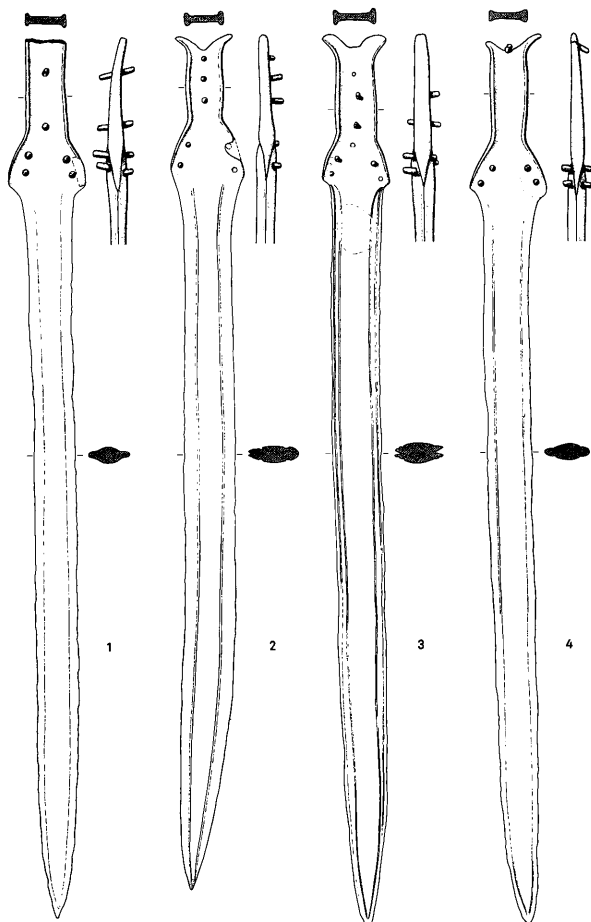


FIGURE 2

ΕΝΚΟΜΙ. Les quatre épées en bronze du puits (dessin J. BOUZEK).

Le raccord de la lame à la garde est anguleux, mais ne dessine pas un décrochement, comme sur l'épée n° 4. La lame se rétrécit progressivement, avant de se terminer en pointe. Elle est légèrement recourbée, sans doute par accident. Ses deux

bords sont tranchants. Parallèlement à chacun d'entre eux, à 0,5 cm, court un sillon de profil anguleux. En section, la partie médiane de la lame, entre les sillons, est faiblement bombée.

2) *Épée* (fig. 2, n° 1).

Longueur totale : 60,9 cm ; distance du sommet du pommeau au bas de la garde : 10,3 cm ; largeur de la poignée : 2,85 à 3,05 cm ; largeur de la garde : 5,32 cm ; largeur de la lame : 3,25/2,8 cm ; épaisseur de la lame : 1,25 cm ; hauteur des rivets : 2,85 cm (languette), 2,94 cm (raccord de la languette à la garde), 2,69 cm (garde).

C'est, des quatre épées, la moins bien conservée : le pommeau manque et un rivet de la garde semble incomplet. Elle était brisée en six fragments, jointifs. La languette, plate, très légèrement tordue, s'élargit du pommeau vers la garde. Ses bords, épaissis en bourrelets, sont rectilignes. La garniture en matière périssable n'a pas laissé suffisamment de traces pour qu'on puisse déterminer la forme de l'échancrure de la garde. Les solides rivets (0,6 à 0,7 cm de diamètre) sont conservés au nombre de six : un dans la languette, un à la jonction entre languette et garde, les quatre derniers répartis par deux de chaque côté de la garde. Celle-ci a des épaules fortement convexes, ses bords sont épaissis comme ceux de la languette.

Le raccord de la lame à la garde se fait par un angle adouci. La lame est étroite et sa largeur diminue progressivement de la garde vers la pointe. Sa surface est lisse, dépourvue de sillons ou de nervures longitudinaux. En section, elle apparaît fortement bombée, en partie à cause de la corrosion qui l'a fait gonfler.

3) *Épée* (fig. 2, n° 2).

Longueur totale : 59,2 cm ; distance du sommet du pommeau au bas de la garde : 10,1 cm ; largeur de la poignée : 2,38 à 2,66 cm ; largeur du pommeau : 3,82 cm ; largeur de la garde : 5,15 cm ; largeur de la lame : 3,27/3,47 cm ; épaisseur de la lame : 1,32 cm ; hauteur des rivets : 1,68 cm (au milieu de la languette), 1,54 cm (garde).

C'est la plus courte des épées du dépôt et celle dont la lame est le plus large. Elle était brisée en six fragments jointifs. Les rivets sont, pour la plupart, incomplets : les dimensions que nous indiquons sont celles des mieux conservés. Une petite lacune dans la garde inclut l'emplacement possible d'un rivet. La pointe a été partiellement restituée.

Le pommeau, fourchu, a des pointes courbes, bien développées. La languette est plate, légèrement élargie vers le milieu de sa longueur et pourvue de rebords épaissis en bourrelets. L'empreinte de la garniture en matière périssable permettait, au mo-

ment de la découverte, de distinguer l'échancrure de la garde, profonde, arrondie, légèrement asymétrique. Les rivets étaient au nombre de six ou de sept, trois sur la languette et trois ou quatre sur la garde. Ils sont moins forts que sur les deux premières épées : 0,4 cm de diamètre, en moyenne. Les épaules de la garde sont tombantes, légèrement courbes, épaissies sur les bords. Le raccord avec la lame se fait par un angle très ouvert. La lame, exceptionnellement, est plus large vers la pointe que sous la garde. Elle est pliée accidentellement vers son extrémité. Comme sur l'épée n° 1, un sillon court parallèlement à chaque tranchant, mais, ici, il est plus éloigné du bord (0,8 à 0,9 cm).

Tout le long de la lame on peut voir des empreintes de bois, dont les fibres sont dirigées dans le sens de la lame. L'épée a donc été déposée dans le puits munie d'un fourreau.

#### 4) *Épée* (fig. 2, n° 3).

Longueur totale : 62,1 cm ; distance du sommet du pommeau au bas de la garde : 10,5 cm ; largeur de la poignée : 2,78 à 2,96 cm ; largeur du pommeau (partiellement restitué) : 4,34 cm ; largeur de la garde : 4,87 cm ; largeur de la lame : 3,34/3,19 cm ; épaisseur de la lame : 1,2 cm ; hauteur des rivets : 2,41 cm (languette), 2,69 cm (raccord de la languette à la garde), 1,86 cm (rivet de la garde, peut-être incomplet).

Cette épée était brisée en quatre fragments principaux. L'une des cornes du pommeau, visible au moment de la découverte, n'a pu être sauvée et plusieurs rivets sont incomplets. La lame a dû être complétée en quelques points, très limités.

Le pommeau, fourchu, a des cornes très larges. La languette s'épaissit du pommeau à la garde (0,54 à 0,8 cm). Elle est un peu plus large au milieu qu'aux extrémités. Ses bords sont saillies. La garde semble avoir été très profondément échancrée. Les rivets, de faible diamètre (0,4 cm en moyenne), sont au nombre de huit, trois sur la languette, un au raccord avec la garde et deux de chaque côté de celle-ci. Le bourrelet qui borde la languette se prolonge le long des épaules, tombantes et faiblement incurvées, de la garde.

Le raccord avec la lame se fait de façon très abrupte et anguleuse. Les tranchants sont à peu près parallèles. Chacun s'accompagne de deux sillons, plus nettement enfoncés dans le métal que ceux des épées 1 et 3 et se rapprochant du bord, de la garde vers la pointe.

#### 5) *Pointe de javelot* (fig. 1, B, n° 1).

Longueur totale : 9,72 cm ; longueur de la lame : 5,48 cm ; largeur maximum de la



lame : 1,78 cm; épaisseur de la lame : 0,56 cm; diamètre de la douille à l'ouverture : 1,3 cm; profondeur de la douille : 3,4 cm.

Cet objet est complet et intact. La lame, dont la pointe semble émoussée, est foliacée. La section en est losangique. La douille, circulaire, fendue longitudinalement, ne pénètre pas à l'intérieur de la lame. Elle est dépourvue de trou pour un clou de fixation à la hampe.

A la racine de la lame, on peut observer deux replis du métal, de part et d'autre de l'arête médiane, dus au façonnage de l'arme par martelage.

## B) *Outils*

Ils forment une partie considérable de la trouvaille, puisqu'ils comprennent deux outils à douille, deux herminettes-marteaux à collet et un foret.

### 6) *Houe à douille repliée* (fig. 1, B, n° 2, p. 352).

Longueur totale : 19,8 cm; longueur de la douille : 6,62 cm; diamètre maximum de la douille : 5,21 cm; largeur de la lame : 6,46 cm (tranchant) à 5,37 cm (racine); épaisseur de la lame : 0,83 cm.

Cet outil était très profondément corrodé et a dû être consolidé et, en plusieurs endroits, complété (lobes de la douille et parties de la lame). Cependant, la forme est sûre, jusque dans les détails, car les compléments n'ont fait que remplacer des parties conservées mais impossibles à sauver.

Les lobes qui forment la douille sont courts et ne se rejoignent pas. La douille est légèrement tronconique, plus étroite du côté de la lame. Le raccord des lobes à la lame est incliné à 45° par rapport à la lame. Celle-ci s'élargit régulièrement de la douille au tranchant, qui est légèrement courbe. L'axe de la douille fait un angle, faible mais visible, avec le plan de la lame.

Cette houe se rattache au sous-type B3 de Deshayes<sup>(7)</sup>.

### 7) *Outil à douille repliée* (fig. 1, B, n° 3).

Longueur totale : 13,25 cm; largeur de la racine de la lame : 3,58 cm; diamètre de la douille à la partie postérieure : 3,16 cm; épaisseur de la lame : 1,2 cm.

Cet objet a été consolidé mais non complété.

<sup>(7)</sup> J. DESHAYES, *Les outils de bronze, de l'Indus au Danube*, Paris, 1960, p. 134-140; (cité par la suite comme O.B.O.).

Les lobes qui forment la douille prennent presque toute la longueur de l'objet. Ils ne se rejoignent pas, mais sont plus rapprochés à l'avant qu'à l'arrière. La douille est légèrement conique, plus étroite du côté de la lame, et pourvue à l'arrière de deux trous pour le passage d'un clou fixant le manche. Le raccord entre les lobes et la lame est oblique. A cet endroit, l'outil s'élargit. La lame est brisée obliquement, mais ne devait pas être beaucoup plus longue qu'actuellement, si l'on en juge par les objets comparables trouvés au Proche-Orient<sup>(9)</sup>. Elle se rétrécit à partir de la douille. Elle forme un angle à peine sensible avec l'axe de celle-ci.

8) *Herminette-marteau* (fig. 1, B, n° 4).

Longueur totale : 14,6 cm; longueur de la lame : 7,1 cm; épaisseur de la lame : 1,61 cm; largeur de l'outil au niveau du collet : 3,69 cm; diamètre du collet : 1,91 cm; hauteur au niveau du collet : 3,34 cm; hauteur du marteau : 3,64 cm; largeur du marteau : 1,38 cm.

Cet outil était bien conservé. On l'a seulement consolidé en obstruant des crevasses dues à l'oxydation.

La lame est transversale, ses bords sont sensiblement parallèles et se prolongent en légère saillie sur les côtés du collet. Le tranchant dessine une courbe marquée. Son biseau est légèrement asymétrique. Le collet est cylindrique. Il n'est pas bordé par un bourrelet. Le marteau se rétrécit du collet à la partie contondante, qui est allongée parallèlement à l'axe du collet et ne porte pas de traces d'utilisation. La face supérieure de la lame fait un angle à peine marqué avec la face supérieure du marteau.

9) *Herminette-marteau* (fig. 1, B, n° 5).

Longueur totale : 10,35 cm; longueur de la lame : 4,23 cm; épaisseur de la lame : 0,88 cm; largeur de l'outil au niveau du collet : 3,7 cm; diamètre du collet : 2,1 cm (haut) à 1,92 cm (bas); hauteur au niveau du collet : 2,5 cm; largeur maximum du marteau : 1,7 cm.

Cet objet a subi un traitement de consolidation et reçu quelques compléments, en particulier à la partie inférieure du collet.

La lame est transversale, ses bords sont sensiblement parallèles, mais s'écartent vers le tranchant. Celui-ci est presque rectiligne. Le collet est à peine tronconique, de façon à mieux maintenir le manche. Il n'est pas bordé par un bourrelet sur la face supérieure, mais seulement sur la face inférieure. Le marteau est disposé transver-

(9) O.B.O., sous-type A2, p. 135-136.

salement par rapport au collet, comme la lame. Il est écrasé à la suite d'une utilisation intense. L'axe de la lame fait, avec celui du marteau, un angle prononcé.

10) *Foret* (fig. 1, B, n° 6).

Longueur totale : 13,3 cm; largeur maximum de la partie utile : 1,54 cm; section de la soie : 0,98/1,17 cm.

Cet objet n'a subi que des réparations insignifiantes, affectant la soie.

La soie est rectangulaire. Son talon a perdu ses angles vifs, mais on ne peut dire si cela est accidentel ou intentionnel. On ne voit pas les traces qu'aurait sans doute laissées un emmanchement. La partie utile est aplatie, plus large que la soie et de forme triangulaire.

### Étude comparative sommaire des armes et des outils

#### A) *Les armes*

Les quatre épées se différencient entre elles par de nombreux détails, auxquels on a coutume d'attacher une certaine importance dans l'étude de ce type d'armes : le nombre des rivets (de cinq à huit); leur disposition, en particulier sur la languette; la forme des épaules de la garde et du raccord avec la lame; enfin et surtout le nombre de sillons le long du tranchant (de zéro à deux). Cependant la forme générale, et en particulier celle de la languette et du pommeau fourchu, rattache toutes ces armes au même type, souvent étudié. Déjà, une arme très semblable avait été trouvée lors des fouilles suédoises de la tombe 18<sup>(9)</sup> et publiée en détail par M. C. F. A. Schaeffer<sup>(10)</sup> qui regroupait un certain nombre d'épées de la même famille trouvées dans la Méditerranée orientale. Parmi celles-ci, deux provenaient de Chypre : l'une de Curium, l'autre d'Enkomi T. 47 (fouilles Murray). Depuis, on a pu ajouter à la liste trois épées de provenance inconnue mais sans doute chypriote<sup>(11)</sup>. Cependant, toutes ces armes, qu'on rattache au type dit de Naue II de la protohistoire centre-européenne, ne sont pas semblables entre elles. E. Sprockhoff, puis J. D. Cowen<sup>(12)</sup> ont établi, à

<sup>(9)</sup> *Swedish Cyprus Expedition*, vol. I, p. 546 et suiv.

<sup>(10)</sup> C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia I*, p. 327, § 138 et p. 337 et suiv., § 144; pl. LXVII et LXVIII.

<sup>(11)</sup> Cf. CATLING, A New Bronze Sword from Cyprus, dans *Antiquity*, XXXV, 1961, p. 115-122, pl. XVI et XVII.

<sup>(12)</sup> COWEN, Eine Einführung in die Geschichte der bronzenen Griffzungenschwerter in Süddeutschland, dans 36. *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 1955, p. 52-155, pl. 3-22.

partir du matériel d'Europe centrale, des subdivisions, que Catling<sup>(13)</sup> a appliquées au matériel méditerranéen. Ainsi l'épée de la tombe 18 des fouilles suédoises, de même que deux armes de provenance inconnue, et peut-être la troisième, incomplète, se rattachent au groupe I de Catling, qui correspond pour l'essentiel au groupe de Nenzingen en Europe centrale<sup>(14)</sup>. Ses caractéristiques sont la terminaison en V de la poignée du côté du pommeau, dépourvu d'éperon central, la longueur comprise entre 0,46 et 0,65 m, avec une moyenne de 0,56 m, et la présence, toujours, de sillons longitudinaux, destinés à faciliter l'écoulement du sang<sup>(15)</sup>. Les quatre nouvelles épées d'Enkomi entrent dans ce groupe, mais en y introduisant de nouvelles variantes, en particulier l'épée n° 2, dépourvue de sillons sur la lame, et l'épée n° 4, avec ses deux sillons le long de chaque tranchant.

La position chronologique de toutes ces armes reste difficile à définir, car bien peu ont été trouvées dans des contextes susceptibles de fournir des indications satisfaisantes. Font exception les épées suivantes :

1) Épée de Cos, Langada, tombe 21<sup>(16)</sup>. Cette tombe ne comportait qu'une seule inhumation, contenant, outre l'épée, une pointe de lance<sup>(17)</sup>, une cruchette, un vase hiberon à anse de panier, un calice à pied bas, une coupe et une coupelle. D'après le mobilier céramique, le fouilleur date cette tombe de l'Helladique Récent III B. Les vases décrits et reproduits donnent l'impression qu'il s'agirait d'une phase tout à fait finale de cette période (dans les Iles, la tradition HR III B se prolonge après le début de l'HR III C).

2) Épée d'Enkomi, tombe 18 des fouilles suédoises. L'étude de M. Schaeffer, déjà citée<sup>(18)</sup>, permet de la dater des dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle.

3) Les quatre épées du puits d'Enkomi, pour le dépôt desquelles une date peu après 1200 av. J.-C. paraît indiquée.

Pour d'autres épées, des indications existent, mais elles sont plus imprécises :

1) Épée de Mouliana, tombe B : trouvée sur le sol de la tombe, qui contenait

(13) CATLING, Bronze Cut-and-Thrust Swords in the Eastern Mediterranean, dans *Proceedings of the Prehistoric Society*, XXII, 1956, p. 102-125, pl. IX et A New Bronze Sword... dans *Antiquity* XXXV, p. 118 et suiv.

(14) COWEN, Eine Einführung..., dans *36.B.R.G.K.*, pl. 5.

(15) CATLING, A New Bronze Sword..., dans *Antiquity*, XXXV, p. 119.

(16) L. MORRIGONE, Eleona e Langada, Sepolcreti della tarda Età del Bronzo a Coe, dans *Annuario della Scuola di Atene...*, XLIII-XLIV, 1965-1966, p. 138 et suiv., fig. 122-128.

(17) Cf. ci-dessous, p. 364.

(18) C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Atasia I*, p. 337 et suiv.

aussi une larnax avec une autre épée, à éperon développé<sup>(19)</sup>. La sépulture en larnax daterait du Minoen Récent III B 2b et il est logique de supposer que l'inhumation sur le sol de la chambre est antérieure. On arrive donc encore à une date un peu postérieure à 1200.

2) Épée de Naxos : trouvée dans une tombe, accompagnée de céramique de l'Helladique Récent III C 1<sup>(20)</sup> : donc fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou XII<sup>e</sup> siècle.

3) Épée de Myrsine, Aspropilia : dans une tombe contenant de la céramique du Minoen Récent III B et du Minoen Récent III B/C<sup>(21)</sup> : donc peut-être deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle ou début du XI<sup>e</sup> siècle.

Pour les autres exemplaires, rien ne s'oppose à une date vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou dans le courant du XII<sup>e</sup>.

Mentionnons pour mémoire les épées trouvées dans le Delta du Nil, qui ne peuvent être datées par leur contexte. L'une d'entre elles porte le cartouche de Sêti II, mais elle est incomplète, et on ne peut dire avec précision à quel type elle se rattache.

Il serait imprudent de proposer actuellement un classement typologique et chronologique de ces armes. En effet, l'ensemble des quatre épées du puits d'Enkomi montre, s'il en est besoin, qu'il ne faut pas attacher, pour ces classifications, trop d'importance à la variation de certains détails, que nous avons mentionnés, puisque ces épées sont les produits, contemporains et cependant différents, d'un même atelier<sup>(22)</sup>.

Néanmoins, d'après leur contexte, les épées de la tombe 18 d'Enkomi et de la tombe 21 de Cos-Langada sont proches l'une de l'autre dans le temps, tandis que les autres semblent former un second groupe, dans les premières décennies du XI<sup>e</sup> siècle. Peut-être cette répartition en deux étapes chronologiques est-elle le résultat de datations encore trop imprécises et peut-être des découvertes futures feront-elles apercevoir une répartition plus égale dans le temps. Mais on peut suggérer aujourd'hui que chacun des groupes correspond à une phase de l'installation, dans la Méditerranée orientale, de nouveaux éléments ethniques qui s'établissent d'abord, peu nombreux et mêlés à bien d'autres populations errantes, puis, en l'espace d'une génération, trouvent leur place dans des sociétés encore instables, sans doute, mais prospères, dont ils influencent la civilisation matérielle, comme le montrent la trouvaille du

(19) ΧΑΝΘΟΥΔΙΔΕΣ, dans 'Εφημερίς 'Αρχαιολογική, 1904, fig. 11, p. 46; cf. CATLING, *Bronze Cut-and-Thrust Swords...*, dans *P.P.S.*, XXII, 1956, p. 113, n° 12.

(20) D'après CATLING, *A New Bronze Sword...*, dans *Antiquity*, XXXV, p. 117, n° 25.

(21) *Ibid.*, p. 117, n° 21.

(22) Cf. ci-dessous, p. 367.

puits d'Enkomi et la persistance, jusqu'en plein Age du Fer, de versions évoluées, à éperon, de l'épée « Naue II », ou encore la présence, sur le manche de miroir en ivoire d'Enkomi<sup>(23)</sup>, d'une épée qui semble identique aux nôtres, dans la main d'un homme à l'accoutrement égéen.

Quoi qu'il en soit, on ne peut plus guère soutenir, aujourd'hui, l'idée d'une origine orientale de ce type d'armes. Miss Sandars<sup>(24)</sup> a montré qu'en Egée, les grandes épées des xv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles deviennent, aux xiv<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, des dagues beaucoup plus courtes, que l'on portait au côté, dans un fourreau<sup>(25)</sup>. Cette nécessité technique a pu se combiner avec une certaine rareté du métal pour faire diminuer la dimension des armes. De plus, les épées égéennes, même les plus grandes, ont des lames effilées, faites pour frapper d'estoc. A Chypre, les xiv<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles ne connaissent pas, non plus, les grandes épées, et les objets de bronze y sont assez rares<sup>(26)</sup>.

C'est de la côte syrienne qu'auraient pu venir les influences les plus fécondes dans ce domaine. L'industrie du bronze était certainement très vivace à Ugarit. Mais, là encore, la grande épée à large lame ne semble pas avoir été courante. Il faut cependant tenir compte des quatre épées trouvées dans une cachette, sous un seuil de la maison du grand-prêtre. Monsieur Schaeffer date ce dépôt du xiv<sup>e</sup> siècle, ou du début du xiii<sup>e</sup> siècle<sup>(27)</sup>. Les épées ont une longueur considérable (63 à 73 cm) et la lame, large et solide, permettrait, pour deux d'entre elles au moins, une utilisation de taille aussi bien que d'estoc<sup>(28)</sup>. La languette destinée à recevoir la garniture de la poignée est très forte, du même type que celle de la dague trouvée dans la cour V du palais d'Ugarit<sup>(29)</sup>. L'état d'inachèvement des épées trouvées dans la cachette de la maison du grand-prêtre n'empêche pas de constater que la forme de leur lame, à section losangique, et de leur languette répond à des conceptions différentes de celles qui ont présidé à la fabrication des épées du type de Nenzingen.

L'épée marquée du cartouche de Mineptah, trouvée dans un autre quartier de la ville d'Ugarit<sup>(30)</sup>, se rapproche plus des épées de Nenzingen par la forme de sa

(23) MURRAY, SMITH et WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1900, pl. II.

(24) N. SANDARS, *Later Aegean Bronze Swords*, dans *AJA*, 67, 1963, p. 117-153.

(25) *Ibid.*, p. 132.

(26) Cf. p. ex. L. ASTRÖM, *Studies on the Arts and Crafts of the Late Cypriote Bronze Age*, Lund 1967, p. 88-93.

(27) C. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica III*, Paris, 1956, p. 253-254. A la suite de découvertes récentes à Ras Shamra-Ugarit, le Professeur SCHAEFFER penche aujourd'hui pour une datation un peu plus basse que celle qu'il avait donnée pour cette cachette, qui se placerait, au plus tard, au début du xiii<sup>e</sup> siècle (communication orale de C.F.A. SCHAEFFER).

(28) SCHAEFFER, *Ugaritica III*, p. 259 et 272.

(29) SCHAEFFER, *Ugaritica III*, p. 277-278, fig. 124, n° 5, et pl. X.

(30) SCHAEFFER, *Ugaritica III*, p. 169-178.

lame, large, à section elliptique, faite pour frapper du tranchant autant que de la pointe et munie de canaux creusés longitudinalement en son milieu. Cependant, elle en diffère absolument par l'absence de renflement médian et surtout par la soie longue et mince, qui ne s'élargit en languette qu'au niveau de la garde.

Ces quelques jalons dans l'histoire de l'armement sur la côte syrienne ne permettent pas de penser que les épées dites « de Nenzingen » sont originaires de cette zone. Bien au contraire, ils peuvent expliquer en partie pourquoi le nouveau type n'a pas été adopté rapidement dans ces régions, où il se heurtait à la concurrence d'armes locales d'une efficacité comparable.

C'est donc bien vers l'Europe centrale qu'il faut nous tourner pour trouver les modèles des épées à fusée à rebords, rivets et pommeau fourchu, à lame large à bords parallèles. Là, cette arme a des antécédents locaux directs dans le type Ia de Sprockhoff<sup>(31)</sup>.

La pointe de javelot est d'un type courant en Méditerranée orientale au Bronze Récent. Elle se rattache peut-être plus particulièrement au groupe *c* de Catling<sup>(32)</sup> à douille tubulaire fendue et renflement médian peu marqué, et représenterait alors un type d'origine égéenne. Un assez bon parallèle se rencontre dans une tombe de Sinda<sup>(33)</sup>. Mais la douille de notre exemplaire est particulièrement trapue. Avec la même restriction concernant la douille et une autre concernant l'absence de clou de fixation, on pourrait faire un rapprochement aussi vraisemblable avec des objets de Ras Shamra, en particulier de la bibliothèque du grand-prêtre<sup>(34)</sup>. Par ses proportions, elle s'apparente surtout à la pointe de lance du dépôt de l'Acropole d'Athènes<sup>(35)</sup>. De toute façon, notre pointe de javelot se distingue nettement du type de celle qui était associée à Cos-Langada, T. 21, avec l'épée du type de Naue II<sup>(36)</sup>. Remarquons que l'usure de la pointe semble indiquer une longue période d'utilisation et interdit de dater la fabrication de cet objet par le contexte dans lequel il a été trouvé : on pourrait la placer dans le courant du XIII<sup>e</sup> siècle.

(31) COWEN, *Eine Einführung...*, dans *36.B.R.G.K.*, 1955, p. 55 et suiv. et voir l'article de J. BOUZEK, à la suite de la publication définitive du puits dans *Enkomi-Alasia II*, sous presse.

(32) CATLING, *Cypriote Bronzework in the Mycenaean World*, Oxford, 1964, p. 118-119 (cité ci-dessous comme : *CBMW*).

(33) DUSSAUD, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1914, fig. 188, p. 265.

(34) SCHAEFFER, *Ugaritica III*, fig. 224, n° 3, p. 260, et fig. 225, p. 261, deuxième à partir de la droite.

(35) O. MONTELIUS, *La Grèce préclassique*, vol. I, Stockholm, 1924, fig. 482.

(36) L. MORRICONE, *Eleona e Langada...*, dans *Annuario*, XLIII-XLIV, 1965-1966, p. 138, n° 2 et fig. 122 et 125.

B) *Les outils*

*Houe à douille repliée* (fig. 1, B, n° 2).

Les origines de cet objet sont très anciennes<sup>(37)</sup>, mais des exemplaires vraiment proches du nôtre ne se trouvent qu'aux XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, en Syrie, Palestine, à Chypre, en Grèce. A Ras Shamra, une houe gravée d'une dédicace, de la bibliothèque du grand-prêtre<sup>(38)</sup>, a la même douille courte. Mais la lame est légèrement cintrée vers le milieu et ne fait pas un angle sensible avec l'axe de la douille.

La présence de cet angle nous paraît être l'indication d'une date basse. Ce critère est loin d'être absolu, puisque, sur les cinq houes du dépôt de la bibliothèque de Ras Shamra, l'une présente déjà ce détail. Mais, dans les ensembles plus tardifs, il devient plus fréquent : un des deux exemplaires du dépôt de l'Acropole à Athènes<sup>(39)</sup>, les deux exemplaires du Cap Gelidonya<sup>(40)</sup> et les nombreux exemplaires de Chypre<sup>(41)</sup>, qui, avec l'épave du Cap Gelidonya<sup>(42)</sup>, nous donnent les meilleurs parallèles pour notre houe, tant pour la forme que pour la date.

*Outil à douille repliée* (fig. 1, B, n° 3).

Cet outil, sans doute légèrement incomplet, ne trouve de parallèles, approximatifs, dans le sous-type A2 de Deshayes<sup>(43)</sup>, qu'à Meggido, au XIII<sup>e</sup> siècle.

*Herminette-marteau* (fig. 1, B, n° 4).

Un seul autre exemplaire de ce type est connu : il provient du trésor des bronzes trouvés en 1947 à Enkomi<sup>(44)</sup>, daté par Monsieur Schaeffer entre 1150 et 1050 av. J.-C.<sup>(45)</sup>. L'identité des deux types ne fait pas de doute, bien que les objets ne soient pas sortis du même moule : l'outil du puits a un profil moins anguleux et les côtés de la lame se prolongent en bourrelets moins accusés au niveau du collet.

(37) J. DESHAYES, *O.B.O.*, p. 134.

(38) C. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica III*, fig. 227, à droite, fig. 230, à gauche, fig. 232, n° 2; J. DESHAYES, *O.B.O.*, n° 1210.

(39) O. MONTELIUS, *La Grèce préclassique*, fig. 494.

(40) G. BASS, The Cape Gelidonya Wreck, dans *AJA*, 65, 1961, fig. 28a et c.

(41) C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia I*, p. 29 et pl. LXV; CATLING, *CBMW*, p. 80-81 et pl. 4 b-g

(42) *AJA*, 65, fig. 28c.

(43) J. DESHAYES, *O.B.O.*, d. 136, n° 1190-1191.

(44) C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia I*, fig. 1, n° 3 et pl. III, n° 1 et 2. On ajoutera désormais un troisième exemplaire : G. BASS, *Cape Gelidonya; A Bronze Age Shipwreck*, Philadelphie 1967, B 126, p. 99 et fig. 118, p. 98.

(45) SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia*, I.



La découverte de cette herminette-marteau oblige à rejeter la suggestion de Deshayes, qui voyait dans celle du trésor de 1947 une hache-herminette brisée<sup>(46)</sup>. Les deux types sont cependant apparentés, l'herminette-marteau dérivant de la hache-herminette des sous-types B3b et B4 de Deshayes. Le sous-type B3b semble avoir une origine crétoise, tandis que le sous-type B4 serait plutôt péloponésien<sup>(47)</sup>. Mais on peut distinguer encore une variété proprement chypriote, peut-être une spécialité des bronziers d'Enkomi, représentée par la hache-herminette<sup>(48)</sup> et l'herminette-marteau du trésor de 1947, l'herminette-marteau du puits de 1967, et la hache-herminette de l'épave du Cap Gelidonya<sup>(49)</sup>. Le tout forme un groupe homogène chronologiquement, surtout si l'on place le trésor de 1947 vers le début de la période (1150-1050) proposée par M. Schaeffer<sup>(50)</sup>.

#### *Herminette-marteau à marteau transversal* (fig. 1, B, n° 5).

Cet outil ne se différencie du précédent que par la position du marteau. Nous ne connaissons aucun objet auquel on puisse le comparer<sup>(51)</sup>. Il faut y voir une création utilitaire de notre bronzier.

#### Nature et signification du dépôt

L'étude de la céramique associée aux bronzes dans le dépôt du puits a indiqué que ce dépôt a été établi au début du XII<sup>e</sup> siècle. L'examen des objets complets montre qu'aucun n'est nécessairement très antérieur à cette date. Parmi les fragments à refondre, certains pourront se révéler plus anciens sans que cela ait d'incidence sur la date du dépôt.

La nature de celui-ci, une cachette de bronzier, apparaît déjà dans la variété des éléments qui le composent, et qui reflètent différentes formes d'activité : armes, outils aratoires, outils de charpentier, objets de parure, figurines de caractère reli-

(46) J. DESHAYES, *O.B.O.*, p. 278.

(47) *Ibid.*, pp. 283-285.

(48) C. F. A. SCHAEFFER, *Enkomi-Atasia I*, fig. 1, n° 2 et pl. III, n° 5 et 6.

(49) G. BASS, *The Cape Gelidonya Wreck*, dans *AJA*, 65, 1961, pl. 88, n° 26.

(50) Une autre herminette-marteau, de conception similaire, se trouvait dans le dépôt de Mathiati : CATLING, *CBMW*, p. 282-285, pl. 52a2. G. BASS, *Cape Gelidonya; A Bronze Age Shipwreck*, Philadelphie 1967, p. 117-121, propose, pour l'épave, une date plus haute que précédemment, au XIII<sup>e</sup> siècle. La date, vers 1200, donnée en 1961, me paraît préférable.

(51) Le numéro 2215 de *O.B.O.* est un outil de même nature et dont la genèse est sans doute analogue (*O.B.O.*, p. 277-278), mais trop éloigné dans le temps pour nous concerner ici.

gieux, balance et poids, fragments qui ne peuvent être destinés qu'à la refonte. Elle est confirmée, alors qu'aucun des types représentés n'est de fabrication nécessairement étrangère, par la présence de formes propres, jusqu'à présent, à Chypre et plus particulièrement à Enkomi : grands plateaux de balance, herminettes-marteaux. Elle est enfin rendue certaine par la présence, à proximité immédiate du puits, de l'installation industrielle à laquelle nous avons fait allusion.

On pourrait suggérer d'attribuer au dépôt un caractère votif. Mais rien ne confirme cette hypothèse, bien au contraire. Le choix du lieu d'enfouissement, un puits déjà désaffecté, serait étrange dans ce cas, ainsi que la diversité des objets, la petitesse des figurines, la présence d'objets brisés ou usagés.

Il vaut donc mieux penser à une cachette établie dans l'espoir d'un retour prochain, puisqu'on a laissé à une épée (n° 3) son fourreau, destiné à se détériorer rapidement dans l'atmosphère humide du puits. Le malheur des temps faisant, une fois de plus, le bonheur des archéologues, a empêché le propriétaire de récupérer son bien.

Cette conclusion est importante pour ce qui est des épées. Elle nous permet en effet de considérer comme pratiquement certain que celles-ci, ainsi que les autres objets qui ne portent pas de traces d'utilisation, ont été fabriquées à Enkomi-Alasia. Pour ceux qui ont servi, la fabrication à Chypre, et même à Enkomi, reste très probable <sup>(52)</sup>

(52) L'étude d'ensemble de l'atelier d'armurier et de la cachette du puits paraîtra dans *Enkomi-Alasia II* avec des contributions du professeur C.F.A. SCHAEFFER et de MM. J. LAGARGE et J. BOUZEK (N.D.L.R.).

## FRAGMENTS HITTITES DU TRAITÉ MITANNIEN DE SUPPILULIUMA I<sup>er</sup>

**Emmanuel LAROCHE**

Le traité passé entre Suppiluliuma I<sup>er</sup> du Hatti et Mattiwaza du Mitanni<sup>(1)</sup> avait été rédigé en akkadien et en hittite. De la version akkadienne, on connaît trois copies<sup>(2)</sup>. De la version hittite, il existe au moins deux fragments publiés. Dès 1933, en l'éditant, A. Goetze identifiait KUB XXVI 34 = Bo 2272 comme la traduction des lignes 22-24 de KBo I 1 verso. J. Friedrich a ensuite enregistré dans son *Wörterbuch* les deux équations de vocabulaire qu'on y relève<sup>(3)</sup> :

hitt. EGIR-*pa huišnunun* « j'ai ranimé » = akk. *uballašu*;

hitt. [*le hu*]l*latteni* « ne divisez pas » = akk. *lā tašallaṭa*.

Le fragment est cassé à droite et à gauche, mais on peut en tenter la restauration partielle en s'appuyant sur la version akkadienne, KBo I 1 Vo 22-24 = E. Weidner, *Pol. Dok.* (1922), p. 24 sq.

- 2 [*am-mu-ug-ga-z*]a LUGAL.GAL LUGAL KUR <sup>uru</sup>*Ḫa-at-t*[*i ... KUR <sup>uru</sup>Mi-il-ta-an-ni*]  
 3 [... .. . . .] KUR-*e EGIR-pa hu-iš-nu-nu-un p[é-di-iš-ši-ma EGIR-pa]*  
 4 [*a-ša-aš-ḫu-u*]n nu *ú-wa-at-te-ni EGIR-pa l[e-e te-ep-nu-ut-te-ni]*  
 5 [*na-at le-e hu*]-*ul-la-at-te-ni nu-kán iš-ḫi-ú-[la-aš INIM<sup>mes</sup> (?)]*  
 6 [*le-e šar-ra-at-*]te-ni nu-*uš-ma-aš šu-me-en-za-a[n ZAG<sup>mes</sup>-uš (?)]*  
 7 [*an-da-an le-e*] *ša-an-ḫa-at-te-ni ŠA <sup>m</sup>Pi-ya-[aš-ši-li DUMU.LUGAL]*  
 8 [ZAG<sup>mes</sup> *Û ŠA <sup>m</sup>M*]at-ti-*ú-wa-za DUMU.LUGAL ZAG<sup>mes</sup> tu-*[

Ligne 2 : [*ammugga-z*]a, conjecture pour rendre la phrase nominale akk. *ú anaku LUGAL.GAL KUR <sup>a</sup>Ḫatti*; comparer *ú-uk-za <sup>a</sup>UTU<sup>a</sup> tabarnaš*, KBo XII 38 II 22<sup>(4)</sup>.

(1) Nous conservons ici la lecture traditionnelle *Mattiwaza*. Pour d'autres lectures et interprétations, voir la bibliographie citée dans les *Noms des Hittites* (1966), p. 117, n° 792; cf. A. KAMMENHUBER, *Die Arier im vorderen Orient* (1968), 81 sqq., et *passim*.

(2) Voir *Catalogue*, n° 32 = CTH 51.

(3) *Hethitisches Wörterbuch*, sous *huišnu-* et *ḫullai-*.

(4) Cf. H. G. GÜTERBOCK, *JNES* XXVI (1967), 74.

Ligne 3 : suppléer un adjectif neutre traduisant l'akk. *mita* « mort »; *harkan* « détruit » est trop court; *dannatan* signifie « désolé »; *akkant-* ne s'applique guère qu'aux personnes.

Ligne 4 : [*ašašh*]un d'après KUB XXIII 11 II 36; XIX 20 Ro 13; ou bien [*ašešanu-*n]un, même sens, d'après Hatt. II 27, 67, III 35; KBo VI 28 Ro 18, etc.; le fréquentatif-itératif *ašešanuškinun* (cf. KBo III 3 III 15) serait trop long. — Noter l'indicatif *uwatteni*, attiré par le [*tepnutteni*]. — *tepnu-* « amoindrir » = akk. *šuḥḥuru*; cf. CAD 16, 123, et KBo IV 10 Vo 13 : *našma-šši ZAG-an anda tepnuzzi*.

[« Je suis ] le grand roi, roi du Hatti. J'ai ranimé [le Mitanni], pays [moribond]. Je l'ai [restauré] à sa place. Allez ! Ne le [diminuez] plus ! [Ne le] divisez pas ! [Ne transgre]ssez pas [les paroles (?)] du traité ! [Ne] convoitez pas votre propre [territoire] ! [Les frontières] de Piyaš[šili, le prince] et celles de Mattiwaza, le prince, [sont marquées (?)] ...].

On obtient des lignes de longueur normale dans une tablette à colonne double. Les sept lignes du hittite couvrent deux lignes 2/3 de KBo I 1.

Un autre fragment méconnu de la même tablette <sup>(5)</sup>, KUB XXI 18, conserve au recto et au verso les débuts de vingt lignes environ. Les restes correspondent exactement à KBo I 1 Ro 22 sqq., Vo 59 sqq.

## KUB XXI 18 Recto I.

## KBo I 1 = Pol. Dok. 6-10

1	EREM <sup>mes</sup> [ <sup>uru</sup> <i>Te-bu-ur-zi-ya</i> ....	Ro 22	EREM <sup>mes</sup> <sup>a1</sup> <i>Te-bu-ur-zi-a</i> ....
2	<i>ku-u-uš</i> [EREM <sup>mes</sup> ....		EREM <sup>mes</sup> <i>an-nu-tum</i> ....
3	<i>nam-ma</i> [KUR.KUR <sup>mes</sup> ....	23	EREM <sup>mes</sup> <i>ša al-qú-ú</i> ....
4	EREM <sup>mes,hi.a</sup> [....	24	<i>ù mi-nu-me-e</i> EREM <sup>mes</sup> ....
5	<i>nu-za</i> KUR <sup>uru</sup> [ <i>Ha-at-ti</i> ....		<i>ù</i> KUR <sup>a1</sup> <i>Ha-at-ti</i> ....
6	<i>nam-ma-za</i> [ <sup>a1</sup> UTU <sup>si</sup> ....	25	<i>ù</i> <sup>a1</sup> UTU <sup>si</sup> <sup>m</sup> <i>Šu-up-pi-lu-li-u-ma</i> ....
7	<i>ḪAL-ŠI</i> [ <sup>uru</sup> <i>Ku-ut-mar</i> ....		<i>ù ḫal-ši</i> 26 <sup>a1</sup> <i>Ku-ut-mar</i> ....
8	LUGAL KUR [ <sup>uru</sup> <i>Al-še</i> ....		( <sup>m</sup> <i>An-ta-ra-at-li</i> ) <i>ša</i> KUR <sup>a1</sup> <i>Al-še</i> ....
9	<i>nu ḪAL-ŠI</i> [ <sup>uru</sup> <i>Šu-ù-ta</i> ....	27	<i>ḫal-ši</i> <sup>a1</sup> <i>Šu-ù-ta aḫ-ta-bat</i> ....
10	<i>I-NA</i> <sup>uru</sup> [ <i>Wa-aš-šu-ga-an-ni</i> ....		<i>i-na</i> <sup>a1</sup> <i>Wa-aš-šug-ga-an-ni</i> ....
11	GUD <sup>hi.a</sup> [UDU <sup>hi.a</sup> ....	28	<i>qa-du</i> GUD <sup>mes</sup> UDU <sup>mes</sup> ....
12	<sup>m</sup> <i>Du-u</i> [ <i>š-rat-ta-aš</i> ....	29	<i>ù</i> <sup>m</sup> <i>Tu-uš-rat-ta</i> ....
13	<i>na-aš-mu</i> [ <i>za-aḫ-ḫi-ya</i> ....		<i>a-na pa-ni-ia mi-it-ḫu-uš-ši</i> ....

<sup>(5)</sup> D'après une collation des originaux effectuée au Musée d'Istanbul, KUB XXVI 34 et KUB XXI 18 présentent le même ductus et la même écriture. La reconnaissance de la nature du fragment XXI 18 nous a permis d'amender ou d'améliorer sur quelques points la copie et la lecture de A. Goetze.

14	<i>nu ú-u[k ? . . . .</i>	30	<i>at-tà-ra-ma . . . .</i>
15	<i>da-aḥ-ḥu-u[n . . . .</i>		<i>el-te-eḥ-šu-nu-ti . . . .</i>
16	<i>ták-šu-l[i . . . .</i>		<i>su-lum-me-e . . . .</i>
17	KUR <sup>uru</sup> N[e-ya . . . .	31	KUR <sup>al</sup> Ne-ya ù <sup>al</sup> Ne-ia . . . .
18	<i>ku-u-uš[ . . . .</i>	32	<i>an-nu-ù a-na 1-en . . . .</i>
19	<sup>m</sup> Zu-u[l-ki-ya . . . .	33	<sup>m</sup> Zu-ul-ki-ia . . . .
20	QA-DU [ <sup>gis</sup> GIGIR <sup>mes</sup> -ŠU-NU . . . .		<i>qa-du <sup>gis</sup>GIGIR<sup>mes</sup>-šu-nu . . . .</i>

## Verso IV

1	<i>Ú-UL [pa-aḥ-ša-at-te-ni . . . .</i>	Vo 59	<i>la-a ta-na-aš-ša-ra . . . .</i>
2	<i>ku-u-uš [NI-IŠ DINGIR<sup>um</sup> . . . .</i>		<i>ša ri-ik-si an-ni-i . . . .</i>
3	<i>Ú QA-D[U MIM-MU-KU-N[U<sup>(6)</sup></i>	60	<i>ù qa-du mim-mu-ku-nu . . . .</i>
4	<i>kar [-x-x-x]<sup>(7)</sup> i-wa-ar[ . . . .</i>	61	<i>ki-ma bu-uq-li . . . .</i>
5-6	: illisibles		
7	<i>n[u-u]t-[ta <sup>m</sup>Mat-t]i-ù[-wa-az- za-an . . . .</i>	62	<i>ù at-ta <sup>m</sup>Mat-ti-ù-wa-za . . . .</i>
8	QA-[DU DAM <sup>mes</sup> -]KU-NU DUMU <sup>mes</sup> - KU-N[U . . . .	62	<i>qa-du DAM<sup>mes</sup>-ku-nu DUMU<sup>mes</sup>-ku-nu</i>
9	<i>x-[x-x] nu-uš-ma-aš ke-e-el[ . . . .</i>		<i>ù DINGIR<sup>mes</sup> an-nu-tum . . . .</i> cf. 63
10	<i>a-š[i-w]a-an-ta-tar ne-ek-mu-un-ta- ta[r-ra pi-ya-an-du . . . .</i>	63	<i>mu-uš-ki-nu-ut-ta ù e-er-ri-šu-ut-ta li-id-din-ku-nu-ši</i>
11	ŠA [ <sup>m</sup> Mat-ti]-ù-az-za <sup>gis</sup> ŠŪ.A-ki ù-e-eḥ-[ . . . .	64	<sup>gis</sup> gu-ša-ka li-iš-bal-ki-id-du
12	<i>na-a[š -z]i ?</i>		
13	<i>na[m-ma ]x x[-a]n ma-aḥ-ḥa- an[ . . . .</i>	65	<i>ki-i GI qa-du KUR-ti-ka</i>
14	<sup>m</sup> Mat-t[i-ù-ùz]-za-aš [d]a-ma-in SAL-an[ . . . .	cf. 65	<i>ša DAM-ti ša-ni-ti</i>
15	<i>da-an-k[u-w]a-ya-az-za da-ga-an-[zi- pa-az . . . .</i>	65	<i>iš-tu KI-ti</i>
16	<i>ar-ḥa ḥar-ni-in-kán-du n[a . . . .</i>	66	<i>li-ḥal-li-qà . . . .</i>
17	<i>U ŠA LŪ<sup>mes</sup> Ḫ[ur]-ri a-aš-š[ur . . . .</i>		<i>ḫù-ub-ba . . . . i-na lib-bi DUMU<sup>mes</sup> Ḫur-ri</i>

(6) Ligne encore lisible sur l'original malgré l'éclatement de la surface. — Pour *mimmu* dans les textes en langue hittite, cf. Traité d'Alakšandu A IV 35, 44; KUB XXIII 72 Ro 41.

(7) KAR est certain; mais je n'ai pas pu déchiffrer les restes des deux ou trois signes suivants; le mot devrait être l'équivalent hittite, encore inconnu, de l'akk. *buqlu* « malt ».

18	<i>ar-ḥa ḥar-ak-du</i> [...]	67	<i>li-iḥ-li-iq</i> ...
19	<i>e-ga-aš x</i> [...]		<i>lu-ú šu-ri-pu-ma</i> ...
20	<i>lu-ú-li-x</i> [...]		<i>lu-ú za-a-ḥu ša ni-ip-ḥu-u</i> ...
21	<i>nu na</i> [ <i>m-ma</i> ...]	68	<i>ù LÚ<sup>mes</sup> Ḥur-ri</i> ...
22	<i>x</i> [	69	

Le rapprochement des deux versions documente plusieurs équivalences dès longtemps acquises :

hitt.	<i>arḥa ḥarnink-</i> « détruire »	=	akk. <i>ḥullūqu</i>
	<i>arḥa ḥark-</i> « périr »	=	<i>ḥalāqu</i>
	<i>kuš</i> « ces » (acc. pl.)	=	<i>annu(ti)</i>
	<i>takšul</i> « paix »	=	<i>sulummu</i>
	<i>aššu</i> [ <i>l</i> (?)] « bien »	=	<i>ṭubbu</i>
	<i>damain SAL-an</i> « autre femme »	=	<i>DAM-tu šanitu</i>

On observe, en outre, quelques équations nouvelles intéressant directement la lexicographie hittite.

1. hitt. *ašiwantatar nekmuntatar*[*ra*] « pauvreté et dénuement » = akk. *muški-  
nuttu ù errišuttu*<sup>(8)</sup>.

Le sens du hitt. *ašiwant-* « pauvre » = *muškēnu* avait été établi indépendamment, et se trouve ici confirmé. L'abstrait *ašiwantatar* « pauvreté » apparaît pour la première fois, à ma connaissance. D'autre part *nekmuntatar* « dénuement » pose un nouveau problème, difficile à résoudre. Le rapport du thème \**nekmunt-* « dénué », à déduire de l'abstrait en *-atar*, avec l'adjectif connu *nekumant-* « nu », n'est pas clair. *nekumant-* n'était attesté jusqu'à présent qu'au sens propre, physique. Le thème *nekmunt-* semble inséparable de *nekumant-*; mais la notion appartient, comme on sait, au secteur des mots volontiers 'taboués'; si bien qu'il est malaisé de décider si *nekmunt-* est une 'déformation' de *nekumant-*, une réduction de \**nekmuwant-*. ou simplement une formation parallèle.

2. *egaš*, ligne IV 19, correspond sûrement, par sa place, à l'akkadien *šuripu*, dans la phrase imprécative *iṣitum lù šuripu-ma* « que (ta) terre soit gelée/glacée ». Si l'on accepte cette équivalence, il faut reprendre le thème *ega-*, dont le dérivé adj. *ekuna-/eguna-* « froid » est bien connu. Je n'ai rencontré le nom *ega-* qu'à l'accusatif singulier

<sup>(8)</sup> Cf. CAD 4, 301a; AHW 241 b.

*egan*, dans le récit en vieux-hittite récemment étudié par H. Otten, KBo III 41 + KUB XXXI 4 Recto 8 et ses duplicats (KBo XII 22, 12; KBo XIII 78 Ro 8) : *uwami kidanda piddanit ekan utiškimi ta zaḥḥiškimi ta udne ḥarnikmi* « j'irai, j'apporterai de l'eka avec ce seau; je livrerai bataille et je détruirai le pays »<sup>(9)</sup>. Que signifie cette menace ? Faut-il prendre le terme *ega-* à la lettre ? Dans un développement où l'auteur, quel qu'il soit, se vante de clouer fleuves, montagnes et mers (lignes 12-13), l'idée peut paraître moins étrange : en répandant le gel sur le pays ennemi, il en provoquera l'anéantissement. Tout cela demeure néanmoins bien obscur.

*ega-* est la base d'un verbe dénominatif *egai/igai-*. H. Ehelolf, Kleinas. Forsch. 400, avait proposé de traduire « éclater » (zerspringen), d'après le contexte de KUB VII 58 I : « Comme la pierre brûlante ... dans l'eau siffle, et éclate/se fend (*igaetta*), et se tait, que la virilité de tes soldats, leur combativité, leur mission (? *ḥalugaš*) de même éclatent (*egattaru*), que de même elles s'éteignent (*kištaru*) ; à l'instar de la pierre qu'elles deviennent muettes et qu'elles se taisent ! ». Il est évident qu'un verbe *egai-* « refroidir, geler » convient au moins autant à cette imprécation. Dans la lettre arzavienne VBoT 1, 17, il est dit que « tout le pays hittite *egait* ». E. Cavaignac comprenait « s'est éteint », d'où « est calme »<sup>(10)</sup>. On doit entendre plutôt « a gelé », d'où « a été paralysé, est silencieux, abattu »<sup>(11)</sup>.

3. *lu-ú-li-x*], Verso 20, est le début du mot hitt. *luliya-* « étang, mare ». Ce fait appuie la conjecture exprimée par CAD 4, 44 b sq., pour l'akkadien correspondant : *eršetum ša máti-kunu lu saḥu ša nibḥu lu tašallâma la tebbira* « que le sol de votre pays soit un marais de ..., puissiez-vous y sombrer et ne pas le franchir ! ».

(9) Cf. H. OTTEN, ZA 55 (1963), 158 sq., 163.

(10) RHA I (1930), 104 et n. 20.

(11) L. JAKOB-ROST, MIO IV (1956), 336, 338 : « das Land Ḥattuša ist zersplittert (?) » ; H. G. GÜTERBOCK, RHA 81 (1967), 145 : « the land of Hattusa has gone to pieces ! ». Cf. aussi E. NEU, StBoT 5 (1968), 68 et n. 1, s.v. *igai-*.





## DUE DOCUMENTI UGARITICI CON GARANZIA DI PRESENZA

Mario LIVERANI

E' ben noto a chiunque si occupi dei testi ugaritici di carattere pratico (testi amministrativi, testi giuridici, lettere) che il loro intendimento è tuttora parziale e spesso assai problematico: le difficoltà che si incontrano sono diverse da quelle relative ai testi letterari, ma forse non minori. Il contributo maggiore all'interpretazione è sempre stato dato dall'editore C. Virolleaud; ma la comprensione di alcuni passi e di alcuni termini è affidata al prosieguo degli studi. La presente nota intende inserirsi in questo lavoro interpretativo, contribuendo al « recupero » di due documenti (di analogo contenuto) che sono rimasti finora quasi completamente fraintesi.

Il primo documento è *PRU*, II, 161, ed è stato pubblicato nel 1957<sup>(1)</sup>. Il testo è il seguente: *spr. 'rbnm* (2) *dt. 'rb* (3) *b.mtn.bn.ayah* (4) *b.hbth.hwt.tth* (5) *w.mnm.šalm* (6) *dt.tknn* (7) *'l. 'rbnm* (8) *hn hmt* (9) *tknn //* (10) *mtn.bn. 'bdym* (11) *ilrb.bn.ilyn* (12) *'bdadt.bn. 'bdbb* (13) *gn'ym*. L'editore ne dà una traduzione praticamente completa, che si può ricostruire così: « Liste des gens qui se sont portés garants pour *Mtn* fils d'*Ayah* et pour son *hbš*, lequel est son *hwt.št*. Et tous les enquêteurs qui doivent faire la preuve concernant (ces) *'rbnm*, voici ceux (qui) feront cette preuve (suivent leurs noms et leur gentilice commun: *gn'ym*) ». Tale interpretazione apparentemente completa lascia però il testo assai poco comprensibile nella sua stessa struttura, non essendo chiaro se i nomi elencati alle righe 10-13 siano quelli dei « garants » (come vorrebbe la riga 1) o quelli degli « enquêteurs » (come vorrebbero le righe 5-9).

Il secondo documento è *PRU*, V, 116, ed è stato pubblicato nel 1965<sup>(2)</sup>. Il testo è il seguente: *tldn* (2) *trkn* (3) *kli* (4) *plgn* (5) *apšny[m]* (6) *'rb* . . . . (7) *w.b.p.* . . . . (8) *apš[nym]* (9) *b.yših[m]* (10) *hwt.[tth]*<sup>(3)</sup> (11) *alp.k[sp]* (12) *tš'n* (13) *w.hm.al* (14)

(1) C. VIROLLEAUD, *Le palais royal d'Ugarit*, II, Paris 1957, p. 189.

(2) C. VIROLLEAUD, *Le palais royal d'Ugarit*, V, Paris 1965, pp. 138-139.

(3) Integrazione da noi proposta in base a *PRU* II, 161, 4; cf. più avanti.

*l.tš'n* (15) *mšrm* (16) *tmkrn* // (17) *yph. 'bdilt* (18) *bn.m* (19) *yph.ilšlm* (20) *bn.prqdš* (21) *yph.mnhm* (22) *bn.hnn* (23) *brqn.spr*. L'editore, dopo aver riconosciuto la natura giuridica del testo in base alla lista dei testimoni, e dopo aver riconosciuto che le righe 1-5 contengono una lista di nomi, è nell'incertezza riguardo alla parte centrale del testo, che è la parte essenziale dal punto di vista della sua comprensione. Propone per le righe 6-7 « Ils sont entrés (dans) ... et dans p[ ] », per la riga 9 « dans leur (ou dans sa) sortie », per la riga 10 « vie ... », per la riga 11 « mille (sicles d')ar[gent] », per le righe 12-16 (dubitativamente) « Et si je pars, tu n'iras (ou : vous n'irez) pas en Égypte pour commercer ». Come si vede, la comprensione generale del testo non è raggiunta. Un confronto con *PRU*, II, 161, pubblicato pochi anni prima, avrebbe almeno potuto suggerire l'integrazione *hwt.[tth]* della riga 11, e soprattutto il valore « garantire » per *'rb.b.*<sup>(4)</sup>.

Il nucleo di entrambi i testi è costituito da un'espressione analoga: PN<sub>1</sub> *'rb b* PN<sub>2</sub>. Nel linguaggio giuridico *'rb.b* significa « garantire per » e non « entrare in », come è ben noto: ciò è particolarmente evidente in *PRU*, II, 161, sia perché il verbo è seguito chiaramente da un nome di persona (nella quale non si può entrare) sia perché vi è il termine *'rbn* « garante »<sup>(5)</sup>; ma per confronto viene chiarita anche la frase di *PRU*, V, 116. La specificazione che segue è diversa, ma di uguale struttura, e deve alludere a cose analoghe: in *PRU*, II, 161, abbiamo *b.yših[m]* « riguardo alla loro fuga » (letteralmente: « uscita »), mentre in *PRU*, V, 116, abbiamo *b.hbth* che non è chiaro<sup>(6)</sup>. La garanzia definita in questi documenti è dunque una « garanzia di presenza », il cui meccanismo è ben noto e diffuso: per evitare che un debitore si sottragga alle sue responsabilità (o al lavoro per conto del creditore, se si tratta di debitore insolvente) con la fuga, vien designata una persona (o più persone) che garantisca che il debitore non fuggirà, e che paghi una somma di denaro (probabilmente equivalente al debito) in caso di fuga<sup>(7)</sup>. A Ugarit abbiamo cinque documenti di questo tipo: due documenti in accadico e tre in ugaritico<sup>(8)</sup>.

Segue in entrambi i testi l'espressione *hwt.tth*, in verità piuttosto oscura. La prima

<sup>(4)</sup> Tale valore è riconosciuto per questo passo da C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook*, Roma 1965, p. 461.

<sup>(5)</sup> Cf. l'ebraico *'erābōn*, aramaico *'rbn*, greco ἀρραβών, e ora la glossa nell'accadico di Ugarit LÚ.MEŠ *ú-ru-ba-nu* (RS 16.287, 7 *PRU* III, p. 37).

<sup>(6)</sup> Può forse pensarsi ad un confronto con l'arabo *hbī* « esser cattivo », nel qual caso ci si vorrebbe garantire contro una « cattiva disposizione » del debitore, o forse contro una sua malattia (cf. ARM VIII 72, 3').

<sup>(7)</sup> Per Mari e Alalakh si veda G. BOYER, *Textes juridiques* (= ARMT VIII), Paris 1958, pp. 217-227; per Ugarit G. BOYER in *PRU* III, pp. 305-307.

<sup>(8)</sup> I documenti in accadico sono RS 15.81 e RS 16.287 (*PRU* III, pp. 37-38); quelli in ugaritico sono *PRU* II 161, *PRU* V 79, *PRU* V 116.

parola dovrebbe essere « vita »; per *tt* l'editore pensa al numerale « due », ma non se ne ricava un senso accettabile. Dal punto di vista sintattico si richiederebbe o una forma verbale o un predicato nominale. Forse, attribuendo alla radice *tny* il senso di « sostituire » potrebbe intendersi « la vita (dei garanti) è la sua (del debitore) sostituita »: si tratterebbe di espressione evidentemente stereotipa e allusiva, che ribadisce la funzione dei garanti. Ulteriore incertezza riguardo alla struttura sintattica del passo è relativa alla posizione di *b.yšihm/b.ḥbth*, che potrebbe ricollegarsi sia a quel che precede sia a quel che segue: ma il senso non sembra cambierebbe sostanzialmente.

Il seguito dei due testi diverge, riportando clausole differenti, ma sempre ovviamente connesse con la garanzia di presenza. In *PRU*, II, 161 il termine *šalm* (da *š'l* « chiedere ») deve indicare evidentemente i debiti (o i prestiti<sup>(9)</sup>, ciò che non cambia la sostanza), e al verbo *kwn* può essere attribuito il significato usuale di « stabilire ». Tutta la frase va dunque intesa: « E tutti i debiti che verranno stabiliti, a carico dei loro garanti verranno stabiliti »<sup>(10)</sup>. Si vuole con ciò intendere che la garanzia vale per tutti i debiti che possano venire accertati, mentre generalmente il garante assumeva la garanzia solo per una somma di denaro definita.

*PRU*, V, 116 prosegue invece con una frase impostata sul verbo *ns'* che l'editore traduce « partire ». Ma questo è significato secondario (attraverso l'espressione « smuovere la tenda »), mentre quello fondamentale è « smuovere ». In questo contesto si può pensare a una forma dell'intensivo col valore di « produrre », « tirar fuori », e cioè (detto di denaro, come in questo caso) « pagare ». La frase diviene chiara: « 1000 (sicli d') argento pagheranno; se non pagheranno saranno venduti in Egitto »<sup>(11)</sup>. Alla garanzia di presenza (i garanti ovviamente pagheranno in caso di fuga dei debitori) è stata dunque aggiunta una ulteriore clausola che garantisca il creditore (che non essendo specificato potrebbe essere lo stesso palazzo reale) dalla eventuale insolvibilità dei garanti. Non privo di interesse è infine il fatto che la eventuale vendita dei garanti insolventi come schiavi avverrebbe in Egitto, dove evidentemente vi era costante richiesta di manodopera servile di origine asiatica. La notizia di questo testo si affianca a quella di un documento accaduto di Ugarit, in cui compare un certo « Khekhea l'Egiziano » che dal contesto risulta essere un mercante di schiavi<sup>(12)</sup>.

(9) Cf. *šā'ul* « prestito » in *II Re* VI, 5.

(10) *ʿrbnm.hn.hmt*, letteralmente « i garanti, quelli loro », con un uso di *hn* che prelude all'articolo (per altri esempi cf. *Elementi innovativi nell'ugaritico non letterario*: *ANLR*, 19 [1964], pp. 9-10).

(11) *Tmkrn* sarebbe una forma N; per *mšrm* senza preposizione per esprimere moto a luogo cf. *PRU* II 84, 27.

(12) RS 15.11 (*PRU* III, p. 19). Molte altre notizie sul commercio di schiavi asiatici in Egitto nel periodo del Nuovo Regno sono raccolte da W. HÉLCK, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien*, Wiesbaden 1962, pp. 363-366. [Cf. ora anche RS 20.21 . *Ugaritica* V, pp. 126-128].

In conclusione si possono proporre le seguenti interpretazioni. Per *PRU*, II, 161 : « Lista dei garanti che garantiscono per *Mtn* figlio di *Ayah*, riguardo al suo *ḥbt*. La vita è la sua sostituta (?). E tutti i debiti che verranno stabiliti, a carico dei loro garanti verranno stabiliti. *Mtn* figlio di *'bdym*, *Ilrb* figlio di *Ilyn*, *'bdadt* figlio di *'bdbk*, (tutti) della città di *Gn* ». Per *PRU*, V, 116 : « *Tldn*, *Trkn*, *Kli*, *Plgn*, della città di *Apsn*, garantiscono per ... e per ..., della città di *Apsn*, riguardo alla loro evasione. La vita è la sua sostituta (?). 1000 (sicli d') argento pagheranno; se non pagheranno saranno venduti in Egitto. Testimone *'bdilt* figlio di *M*; testimone *Ilšlm* figlio di *Prqdš*; testimone *Mnḥm* figlio di *Hnn*. *Brqn* scriba ».

## DOCUMENTS CHYPRO-MINOENS DE RAS SHAMRA

### III. — LA TABLETTE RS 20.25 DE 1956\*

Olivier MASSON

Plusieurs campagnes de fouilles conduites à Ras Shamra par M. C. F.-A Schaeffer ont amené la découverte de tablettes chypro-minoennes : en 1953 apparut une petite tablette presque intacte, RS 1953<sup>(1)</sup>; en 1955 ont été trouvés deux petits fragments, RS 1955 (I), RS 1955 (II)<sup>(2)</sup>. Un document encore inédit doit être ajouté à cette série, une tablette d'assez grandes dimensions découverte en novembre 1956, RS 1956. M. Schaeffer a bien voulu me charger de l'étude épigraphique de cette pièce, inventaire 20.25, qui sera présentée ici de la même façon que celle des autres documents chypro-minoens de Ras Shamra<sup>(3)</sup>.

La tablette RS 1956 (fig. 1-2), a été trouvée au point topographique 1842. Les dimensions sont les suivantes : hauteur 67 millimètres, largeur 60 millimètres, épaisseur 17 millimètres au maximum. L'argile est de couleur rougeâtre. Par son aspect général et par sa forme, la nouvelle tablette est très différente de RS 1953; en revanche, elle est assez proche du plus grand fragment de 1955, RS 1955 (I), qui représente le haut d'une tablette analogue, mais un peu plus grande, puisque entière elle devait mesurer environ 80 millimètres de haut pour 65 millimètres de large<sup>(4)</sup>.

La tablette RS 1956 est couverte d'écriture sur ses deux faces, à raison de onze lignes pour le recto, face A, et huit lignes, suivies d'un espace vide, pour le verso, face B. La face A est intacte; la face B a été légèrement endommagée à date ancienne

\* Ce texte a été rédigé en 1958.

(1) Cf. SCHAEFFER, *Ugaritica*, III, Paris, 1956, p. 227-232; O. MASSON, *ibid.*, p. 239-246; pl. VIIIa, IX.

(2) Cf. SCHAEFFER, *op. cit.*, p. 229-232; O. MASSON, *ibid.*, p. 247-250.

(3) Pour la présence de documents rédigés dans des écritures de type chypro-minoen à Ugarit, cf. SCHAEFFER, *loc. cit.*, O. MASSON, *ibid.*, p. 233-238; voir également O. MASSON, *Études mycéniennes*, Paris, 1956, p. 200; M. VENTRIS et J. CHADWICK, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1956, p. 60 et suiv.; H. G. BUCHHOLZ, *Minos*, 6 (1958), p. 74-85; J. V. KARAGEORGHIS, *RA*, 1958, II, p. 13-19. En dernier lieu, O. MASSON, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris, 1961, p. 36-38.

(4) *Ugaritica*, III, p. 247.

en plusieurs endroits. Les caractères, hauts de 3 à 7 millimètres environ, sont régulièrement incisés sur la face A, moins soigneusement sur la face B. Le texte du verso suit directement celui du recto, et on doit lire la tablette en la faisant tourner de bas en haut, comme il est de règle pour la plupart des tablettes cunéiformes orientales et pour les tablettes chyro-minoennes connues jusqu'ici, RS 1953 et les grandes tablettes découvertes sur le site d'Enkomi à Chypre <sup>(5)</sup>. Enfin, de même que sur les précédents documents, l'écriture est dextroverse <sup>(6)</sup> : cette direction est prouvée ici, non seulement par la présence de blancs à droite, en fin de ligne, ainsi pour les lignes courtes A, III, A, VII, B, II, mais aussi par l'existence de signes sur le rebord droit, continuant les lignes les plus longues, par exemple pour A, IX, et B, VI.

De même encore que les tablettes déjà connues, le nouveau texte comporte des barres verticales de séparation entre les mots, avec une base légèrement renflée, dont les caractéristiques ont déjà été signalées pour RS 1953 <sup>(7)</sup>. Mais ici, comme le montre un simple coup d'œil, on n'a pas affaire à un texte continu : sur chaque face, chaque ligne est indépendante, et de longueur variable. En outre, un signe de forme très simple, mais qui ne paraît pas être un caractère d'écriture, joue un rôle assez énigmatique. Il s'agit d'une sorte de variante de la barre de séparation, qui est souvent visible en fin de ligne, ainsi A, I, IV, V, VI, VIII, IX, X; B, I, II, VII, VIII, mais peut aussi suivre une barre de séparation en fin de ligne, ainsi A, II, III, VII, et encore apparaître en milieu de ligne, avant une barre, comme en A, IX, ou seule, comme en B, IV, VIII. Ce signe se différencie de la barre de séparation par le fait que le point de la base est plus considérable, et la haste verticale toujours nettement incurvée vers la droite. Faute de mieux et pour éviter de trop longues descriptions, on appellera ce signe la *barre incurvée* pour le différencier de la barre de séparation simple. La fonction de la barre incurvée n'apparaît pas. Si ce signe figurait toujours en fin de ligne, on pourrait naturellement songer à un chiffre ou à un idéogramme, mais l'emploi en milieu de ligne et les combinaisons avec la barre simple font difficulté. Peut-être s'agit-il simplement d'une marque de ponctuation d'un type nouveau, qui se combinerait éventuellement avec la barre simple, comme pour nous la virgule avec le point <sup>(8)</sup>.

<sup>(5)</sup> *Ugaritica*, III, p. 239.

<sup>(6)</sup> Pour RS 1953, une direction boustrophédon est admise par H. MÜHLESTEIN, *Études mycéniennes*, p. 270-271, et P. MERIGGI, *Revue Hittite et Asiatique*, 15, fasc. 61 (1957), p. 155-156; mais voir BUCHHOLZ, *op. cit.*, p. 79.

<sup>(7)</sup> *Ugaritica*, III, p. 239.

<sup>(8)</sup> Une combinaison analogue, barre simple suivie d'une barre incurvée(?), figure peut-être sur le fragment RS 1955 (I), ligne 3 : *op. cit.*, p. 229, fig. 204a (mieux que le dessin, p. 248, fig. 214), cf. p. 250. J. Chadwick a pensé que l'on pourrait avoir ici une forme spéciale pour le chiffre 1; pour les formes de chiffres en chyro-minoen, cf. J.F. DANIEL, *AJA*, 45 (1941), p. 280.

Après ces remarques générales, il est nécessaire de décrire la tablette ligne par ligne. Malgré la longueur de ce procédé, cette voie semble la meilleure pour qu'un texte qui n'est pas encore déchiffrable puisse être établi dans le détail, et pour qu'un répertoire des signes soit ensuite réalisable <sup>(9)</sup>.

*Face A* (fig. 1). — Cette face comprend onze lignes, I à XI.

La ligne I comprend sept signes, répartis en trois mots par des barres de séparation, avec à la fin la barre incurvée. Le premier mot est formé par les signes 1 à 3. Le signe 1, avec un point ou un ovale dans le cartouche supérieur, correspond à un signe fréquent en position initiale sur le grand fragment de tablette découvert à Enkomi en 1953, signe V 55 dans le répertoire qui a été dressé pour cette tablette par Michael Ventris <sup>(10)</sup>; le même signe reparait ici, A, II, 1; II, 5; IV, 1; V, 1; etc. Le signe 2 doit être V 19; comparer A, IV, 5; B, IV, 2. Le signe 3 est V 44; de même, B, I, 2.

Le second comprend les signes 4 et 5. Ce mot de deux signes, bien reconnaissable, revient très souvent dans le texte, à savoir : A, V, 5-6; VI, 5-6; VII 1-2; VIII, 5-6; VIII, 5-6; X, 4-5; XI, 5-6; B, III, 6-7; IV, 5-6; VII, 4-5. Le signe 4, qui se trouve dans les passages cités et ailleurs encore en d'autres positions, est un des plus fréquents sur la tablette, tableau des signes, n° 38. Formé de quatre éléments, il ressemble vaguement au dessin d'un papillon, faisant songer au signe 80 du linéaire B, à valeur *ma* <sup>(11)</sup> : il n'a pas d'équivalent évident dans l'écriture de la grande tablette d'Enkomi. Quant au signe 5, également très fréquent, il représente V 24.

Le troisième mot comprend les signes 6 et 7. Le signe 6, très complexe, paraît formé de sept éléments disposés symétriquement; on le retrouve dans A, IV, 4; X, 9; B, III, 3; IV, 7; VII, 6; VIII, 3. Il semble qu'un signe comparable apparaisse à Enkomi, sur une boule d'argile <sup>(12)</sup>, avec deux gros points remplaçant la base. Le signe 7 est une croix de Lorraine coupée dans la partie inférieure; il revient assez souvent, dans A, III, 4; IX, 5; X, 7; VIII, 9; B, III, 2; V, 5; V, 12; VIII, 4. La haste supérieure est ordinairement incurvée vers la droite : aussi peut-on admettre maintenant que ce signe doit

<sup>(9)</sup> Cette étude a profité de nombreuses remarques de John Chadwick, avec qui j'ai pu discuter les détails de lecture à Cambridge en avril 1957, et que je remercie pour ses avis. Les dessins qui illustrent ces pages ont été réalisés par R. Kuss, architecte de la Mission archéologique française. On se référera au tableau des signes, fig. 3.

<sup>(10)</sup> Chez P. DIKAIOS, *Antiquity*, 27 (1953), p. 236, fig. 3; cf. VENTRIS-CHADWICK, *op. cit.*, p. 62, fig. 11. Les signes de ce tableau seront ordinairement cités ici comme V 2, V 4, V 6, etc., sans autre référence.

<sup>(11)</sup> VENTRIS-CHADWICK, *op. cit.*, p. 41, fig. 9.

<sup>(12)</sup> Fouilles de la Mission archéologique française et de la mission du gouvernement de Chypre à Enkomi (P. Dikaios), cf. O. MASSON, *Répertoire des inscriptions chypro-minoennes*, dans *Minos*, 5 (1957), p. 23, n° 275 (article cité désormais : *Répertoire*).

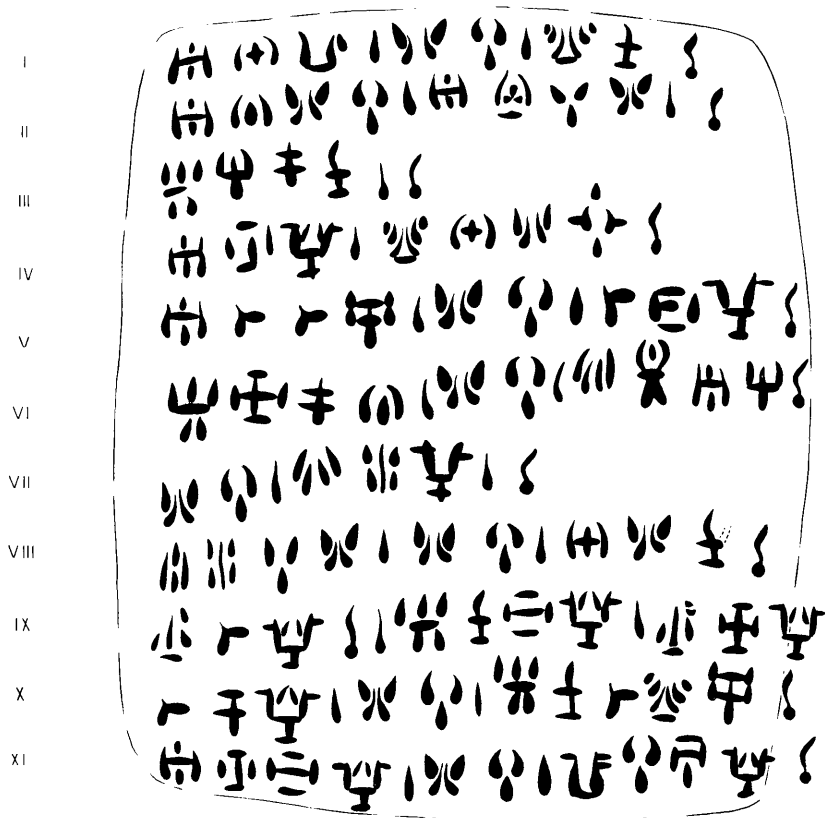


FIGURE 1  
Tablette de Ras Shamra, 1956, face A. (Dessin R. Kuss).

être reconnu sur la tablette RS 1953, B, IV, 2, où le signe serait complet <sup>(13)</sup>. On rapprochera le signe V 6, dont la haste verticale est bien droite et ne dépasse pas le trait horizontal du haut.

La ligne II comprend huit signes, répartis en deux mots. Le premier mot comprend les signes 1 à 4. Le signe 1 est le même que A, I, 1, etc. Le signe 2, très simple, reparait en A, VI, 4; B, I, 5; B, IV 8. Il correspond au signe V 17. Les signes 3 et 4 sont

(13) *Ugaritica*, III, p. 243-244.



respectivement les mêmes que A, I, 4-5, etc. : le premier mot de cette ligne se termine donc par deux signes identiques au mot dont la fréquence a été signalée ci-dessus.

Le second mot comprend les signes 5 à 8. Le signe 5 est le même que A, I, 1, etc. Le signe 6 est ici un hapax, mais correspond à un signe chypro-minoen bien connu, signe I : 13 du répertoire de Daniel <sup>(14)</sup>. Le signe 7 est différent du signe 4, les deux éléments supérieurs étant écartés, et non rapprochés par le haut : c'est donc V 25. Il se retrouve dans A, VIII, 3; B, II, 2; V, 4; V, 10; VIII, 1. Le signe 8 est le même que A, I, 4, etc.

La ligne se termine par une barre de séparation simple, suivie de la barre incurvée : même combinaison A, III; VII; sur ce problème, voir ci-dessus.

La ligne III, très courte, ne comporte qu'un mot de quatre signes, avec la même disposition en finale que la ligne II. Le signe 1, différent du signe initial de I et II, est V 57 : on le retrouve dans A, VI, 1; IX, 4; X, 6; B, III, 1. Le signe 2, en forme de trident, revient en A, VI, 10; B, VIII, 2. C'est le signe 1 : 35 de Daniel. Le signe 3 est la croix de Lorraine, qui revient dans A, VI, 3; B, I, 6; VI, 10; VIII, 8.

La ligne IV se compose de deux mots, respectivement de trois et quatre signes; à la fin, une barre incurvée.

Le premier mot comprend les signes 1 à 3. Le signe 1 est le même que A, I, 1, etc. Le signe 2 fait d'abord penser à la croix potencée, A, VI, 2, mais doit être plus simple : on admettra que ce signe reparait plus bas, A, XI, 2 (même séquence initiale); voir plus loin le tableau des signes, n° 23. Le signe 3 ressemble à une lyre posée sur un pied; assez complexe, il comporte deux hastes verticales dans la partie supérieure. Il reparait, presque toujours en position finale, dans A, IX, 3; IX, 7 (probable); X, 3; XI, 4; XI, 10; B, I, 7; VII, 3. Le correspondant le plus proche de ce signe paraît se trouver sur une boule d'Enkomi <sup>(15)</sup>, signe 2, avec les mêmes éléments, moins les deux petits traits horizontaux de part et d'autre en haut. Plus vague est le rapport avec les signes I : 44 et 45 de Daniel, qui sont dépourvus de base.

Le second mot comprend les signes 4 à 7. Le signe 4 est le même que A, I, 6, etc. Le signe 5 est le même que A, I, 2, etc., et 6 est le même que A, I, 4, etc. Le signe 7 est notable : on le retrouve seulement en B, I, 8. Il est difficile à décrire, mais ce dessin caractéristique est déjà connu par la tablette RS 1953, B, II, 1 et III, 2 <sup>(16)</sup>. La rencontre est significative; dans le premier exemple, ce signe semble être également en position finale.

(14) Ces références renvoient désormais au tableau de DANIEL, *op. cit.*, p. 279-280.

(15) Fouilles de la Mission archéologique française et de la mission du gouvernement de Chypre à Enkomi (P. Dikaios), cf. *Répertoire*, n° 268.

(16) *Ugaritica*, III, p. 243-244.

La ligne V est analogue dans sa structure à la ligne I, avec trois mots, de quatre, deux et trois signes; à la fin, une barre incurvée. Le premier mot a quatre signes, 1 à 4. Le signe 1 est déjà bien connu. Les signes 2 et 3, identiques, représentant V 2, I : 2 de Daniel. Ce signe revient en A, V, 7; IX, 2; X, 1; X, 8; B, V, 3. Le signe 4, complexe, peut se décomposer en sept éléments; il reparait dans A, X, 10; B, VI, 11; VIII, 7. C'est exactement V 30.

Le second mot, signes 5-6, est le même que celui de la ligne I, etc.

Le troisième mot comporte trois signes, 7 à 9. Le signe 7 est le même que A, V, 2, etc. Le signe 8 semble être ici un hapax, de forme assez difficile à déterminer. C'est probablement un carré traversé d'un trait horizontal, donc V 36. Le signe 9 ne doit pas être confondu avec la lyre, A, IV, 3, etc. : la partie supérieure est vide, et la structure générale est plus anguleuse; le même signe reparait plus bas, A, VII, 5, dans la même position finale. La tablette RS 1953 a fait connaître un signe analogue, A, V, 5, mais sans base, et avec les deux traits horizontaux placés plus bas.

La ligne VI est de structure presque identique : trois mots, de quatre, deux et quatre signes, avec barre incurvée à la fin.

Le premier mot, signes 1 à 4, ressemble au mot unique de la ligne III, les signes 1 et 3 étant les mêmes. Le signe 2 est une croix potencée, comme A, IX, 9; tableau des signes n° 22. Le signe 4 est le même que A, II, 2.

Le second mot, signes 5-6, est déjà connu par A, I, etc.

Le troisième mot comprend quatre signes, 7 à 10. Le signe 7 est composé de quatre éléments, peut-être de six, si les hastes supérieures sont tracées en deux fois. Il se retrouve seulement en A, VII, 3; ce doit être l'équivalent de V 28. Le signe 8 est un hapax, difficile à décrire : il semble composé de six éléments : voir le tableau des signes, n° 31. Le signe 9, peu lisible, doit être le même que A, I, 1, etc. Le signe 10 est le même que A, III, 2.

La ligne VII, plus courte, comprend deux mots, de deux et trois signes; à la fin, barre simple et barre incurvée, comme II, III.

Le premier mot, signes 1-2, est le petit mot déjà connu, mais ici dans une situation initiale exceptionnelle.

Le second mot, signes 3 à 5, ressemble au troisième mot de la ligne V : même structure, et avec le signe 5, même signe final. Le signe 3 est le même que A, VI, 7, même position initiale. Le signe 4, composé de cinq éléments verticaux, revient en A, VIII, 2, avec la même position médiane; ce signe correspond exactement à V 51.

La ligne VIII comporte de nouveau trois mots, de quatre, deux et trois signes; à la fin, barre incurvée.

Le premier mot, signes 1 à 4, ressemble au mot initial de la ligne II, mais les deux signes finaux sont en ordre inverse. Le signe 1, formé de quatre éléments verticaux, est ici un hapax, probablement l'équivalent de V 45; sur le tableau des signes, n° 32. Le signe 2 a déjà été rencontré, A, VII, 4.

Le second mot, signes 5-6, est le petit mot connu par A, I, etc.

Le troisième mot est composé des signes 7 à 9. Le signe 7, qui semble abimé, peut être le même que A, I, 4, etc. Le signe 8 est le même que A, I, 4, etc. Le signe 9 est à première vue nouveau : mais il est probable que la petite haste de droite est accidentelle, et on doit avoir affaire au même signe que A, III, 4, etc.

La ligne IX, très longue, est également formée de trois mots, de trois, quatre et trois signes. Entre les deux premiers mots, combinaison de la barre incurvée suivie de la barre simple.

Le premier mot comprend les signes 1 à 3. Le signe 1, formé de cinq éléments, est très net, et revient même ligne, signe 8, même position initiale. Il ressemble curieusement au signe V 54, avec cette différence que la partie gauche est constituée d'un seul élément, la haste du bas. Le signe 2 est déjà connu. Le signe 3 doit être le signe de la lyre, A, IV, 3, etc.

Le second mot comprend les signes 4 à 7. Le signe 4 est le même que A, III, 1, etc., également en position initiale. Le signe 5 est le même que A, III, 4, etc. Le signe 6 pose un problème : il reparait, semble-t-il, en A, XI, 3, avec la même position dans un mot de même structure, à finale identique. On pourrait avoir l'impression que ce signe est formé de deux rectangles posés l'un sur l'autre, en croix; mais il doit plutôt s'agir d'une graphie maladroite du signe de la croix potencée, tableau des signes, n° 22 (variante). Le signe 7 est le signe de la lyre.

Le troisième mot est composé des signes 8 à 10. Le signe 8 est le même que le signe 1. Le signe 9 est la croix potencée, comme A, VI, 2. Le signe 10, gravé sur la tranche, n'est pas visible sur la photographie, mais le moulage montre qu'il s'agit du signe de la lyre.

La ligne X est formée de trois mots, de trois, deux et cinq signes; à la fin, barre incurvée visible sur la tranche.

Le premier mot comprend les signes 1 à 3. Le signe 1 est connu. Le signe 2 est un hapax, mais il est connu par ailleurs : c'est une croix de Lorraine privée de la haste supérieure, donc le signe I : 4 a-b de Daniel, le signe V 5 (un peu différent), etc. Le signe 3 est le signe de la lyre.

Le second mot est à nouveau le petit mot bien connu par A, I, etc.

Le troisième mot, signes 6 à 10, est particulièrement long. Le signe 6 et le signe 7 sont connus. Le signe 8, bien que le haut soit peu visible, doit être le même que A, V, 2, etc. Le signe 9 est le même que A, I, 6. Le signe 10, très net, est le même que A, V, 4, également en position finale.

La ligne XI est formée de trois mots, de quatre, deux et quatre signes.

Le premier mot comprend les signes 1 à 4. Le signe 1 est bien connu. Le signe 2 est identifié, sous réserve, à A, IV, 2, plutôt qu'à A, VI, 2. Ainsi ce mot a le même début que le premier mot de la ligne IV. Le signe 3 a déjà été discuté pour A, IX, 6. Le signe 4 est le signe de la lyre.

Le second mot, signes 5-6, est encore le petit mot bien connu par A, I, etc.

Le troisième mot, signes 7 à 10, commence par un signe nouveau. Ce signe 7 se retrouve en B, VII, 2 et VIII, 6. C'est une sorte de grand U, pourvu à droite d'un second petit trait horizontal; voir le tableau des signes, n° 28. Le signe 8 est connu. Le signe 9 paraît nouveau et différent de A, V, 4; voir le tableau des signes, n° 18 : ce doit être le signe V 29. Le signe 10 est encore le signe de la lyre. Sur la tranche, barre incurvée probable.

*Face B* (fig. 2). — Cette face comprend seulement huit lignes. Les signes sont moins régulièrement alignés que sur la face A, du fait que le scribe a voulu utiliser le rebord supérieur, et a été amené à faire descendre la fin de la ligne I vers la droite; les fins des lignes III et suivantes s'en sont trouvées déséquilibrées. Des difficultés nouvelles de lecture surgissent de ce fait; en outre, la surface de la tablette est endommagée en divers points.

La ligne I, écrite en partie sur le rebord supérieur, est visible sur les moulages; la partie médiane semble abîmée. Le nombre de signes ne peut être fixé avec précision : on admettra deux mots, de quatre et cinq ou six signes.

Le premier mot comprend les signes 1 à 4. Le signe 1, nouveau ici, semble revenir en B, III, 8; voir le tableau des signes, n° 6. Il ressemble beaucoup au signe V 10. Le signe 2 est le même que A, I, 3. Le signe 3, très complexe, peut être décrit comme un carré partagé en cinq petites cases, trois à gauche et deux à droite; la même combinaison paraît revenir en B, VII, 1, avec une base plus étroite, et peut-être en B, II, 10 (?); voir le tableau des signes, n° 24. On aurait affaire à des variantes des signes I : 42-43 de Daniel, le carré partagé en quatre cases symétriques. Ensuite vient probablement le même signe que A, V, 4, etc., suivi d'une barre verticale épaissie par son incision sur le rebord.

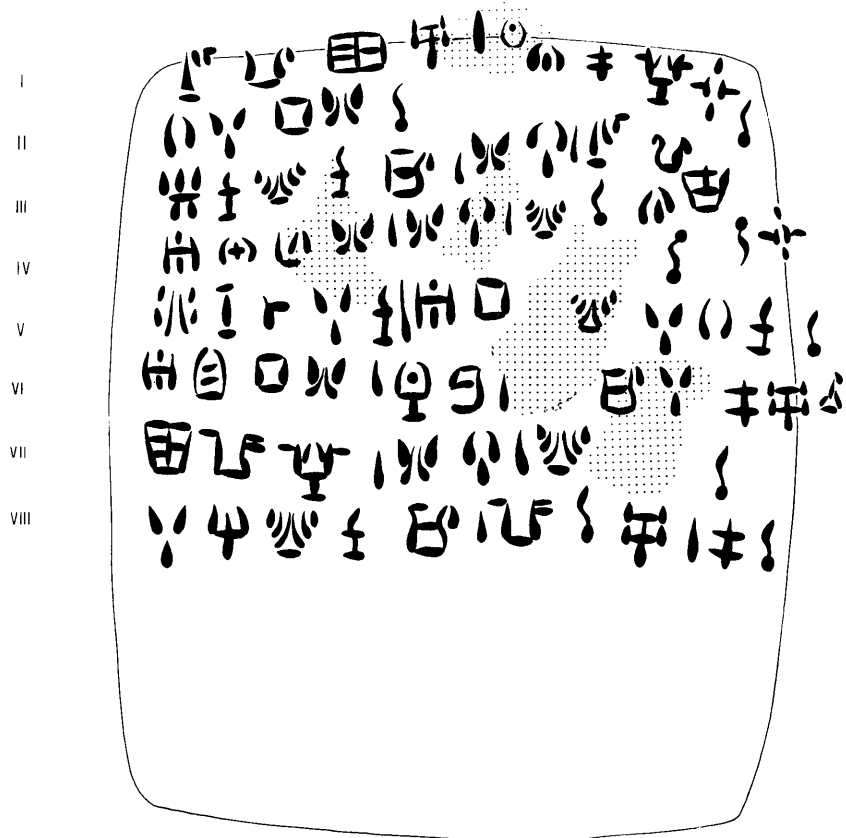


FIGURE 2

Tablette de Ras Shamra, 1956, face B. (*Dessin R. Kuss*).

Le deuxième mot paraît avoir compris six signes, de 5 à 9, le premier ayant presque disparu. Le signe 6 est le même que A, II, 2; le signe 7 est la croix de Lorraine. Le signe 8 est celui de la lyre, ici en position pénultième. Le signe 9 est le même que A, IV, 7, même position finale. La ligne, descendant de plus en plus vers la droite, se termine avec la barre incurvée.

La ligne II, fort courte, est limitée à un mot de quatre signes, comme A, III, avec la barre incurvée à la fin. Le signe 1 est composé comme les deux éléments d'une parenthèse, et revient plus bas, B, V, 11; voir le tableau des signes, n° 8. Il s'agit probablement du signe en forme d'ovale, connu sur des boules d'Enkomi<sup>(17)</sup>, et non pas du signe V 14, en forme de lambda majuscule. Le signe 2 est le même que A, II, 7, etc. Le signe 3 est nouveau ici, mais revient en B, V, 7, et VI, 3. Il doit s'agir d'un carré simple : ce signe est fréquent sur le grand fragment d'Enkomi de 1953, signe V 32. Le signe 4 est le même que A, I, 4, etc.

La ligne III semble comprendre onze signes, répartis en trois mots de cinq, deux et trois signes; la fin descend vers la droite, avec une barre incurvée plus bas et un signe entièrement sur la tranche.

Le premier mot comprend les signes 1 à 5. Le signe 1 et le signe 2 sont connus; le signe 3 est le même que A, I, 6. Le signe 4 est presque invisible : les traces suggèrent le même signe que 2 : la structure du mot rappelle alors celle du premier mot de la ligne VIII, où les trois derniers signes doivent être les mêmes qu'ici. Le signe 5 est difficile à décrire : nouveau, il se retrouve en B, VIII, 5; voir le tableau des signes, n° 28. Il doit s'agir du signe V 37.

Le second mot, signes 6-7, encadré par des barres de séparation tracées avec négligence, est à nouveau le petit mot bien connu par A, I, etc.

Le troisième mot, signes 8 à 10, est à première vue difficile; les signes 9-10 descendent vers la gauche, rejoignant presque la fin de la ligne IV. Le signe 8 doit être séparé de la barre qui le précède, et du signe (barre incurvée ?) qui est au-dessous : on reconnaît alors le même signe que B, I, 1. Le signe 9 doit être le même que B, I, 2 en plus étroit. Enfin le signe 10, gravé plus bas et en partie sur le signe précédent, ressemble à B, VII, 1, donc probablement à B, I, 3. Si cette analyse est juste, ce troisième mot serait identique au premier mot de la ligne I. Après une barre incurvée, le signe 11, le même que A, IV, 7, isolé sur la tranche.

La ligne IV est de lecture difficile : les signes sont menus et certains sont partiellement abîmés. Le décompte en mots n'est pas clair; à la fin, on voit une barre incurvée au-dessous du dernier signe.

Le premier mot comprend les signes 1 à 4. Le signe 1 est le même que A, I, 1. Le signe 2, très petit, doit être le même que A, I, 2. Le début de ce mot doit être le même que celui du premier mot de A, I. Le signe 3 est difficile à déterminer, et n'a pas été repris dans le tableau des signes. On peut songer sous réserve au signe V 44. Le signe 4 est le même que A, I, 4, en position finale comme dans A, II, 8; A, VIII, 4.

(17) Cf. O. MASSON chez C.F.A. SCHAEFFER, *Enkomi-Asia*, I, Paris, 1952, p. 405.

Le second mot, signes 5-6, est le petit mot connu, A, I, etc. Le signe 6, difficilement reconnaissable sur la photographie, est indiqué par les moulages. Plus loin le signe 7 est le même que A, I, 6, avec la même position. Ensuite, il semble bien que l'on a une barre incurvée, dont le sommet atteint la ligne précédente; puis un signe isolé, 8, le même que A, II, 2, etc. En dessous de la ligne, des marques indistinctes, qui doivent être accidentelles.

La ligne V se compose probablement de douze signes, répartis en deux ou trois mots. Le premier mot est clairement formé des signes 1 à 5 : une grande barre de séparation est placée entre 5 et 6, mordant sur la partie droite du signe 5, comme si elle avait été ajoutée après coup. Le signe 1 est un hapax : tableau des signes, n° 34. Il est clair : avec six éléments, c'est exactement V 53. Le signe 2 est un autre hapax : tableau des signes, n° 1. En forme de colonne, il est profondément gravé : c'est peut-être une variante de V 1. Le signe 3 et le signe 4 sont bien connus; le signe 5 est le même que A, III, 4, etc.

Pour la suite, il est difficile de décider si l'on a un ou deux mots, en raison du mauvais état de la tablette après le signe 7. En admettant un mot unique, il faudrait lui attribuer sept signes, ce qui paraît beaucoup. Il vaut mieux supposer deux mots, la fin du premier étant indistincte. Le second mot pourrait comporter les signes 6 à 8. Le signe 6 est bien connu. Le signe 7 doit être le carré, comme B, II, 3; le signe 8 a pratiquement disparu, peut-être le signe de la lyre ? Le troisième mot comprendrait les signes 9 à 12, parfaitement conservés sauf 9. Le signe 9 a presque entièrement disparu dans un creux accidentel, mais ce qui subsiste du haut permet de reconnaître le grand signe fourni par A, I, 6, etc.; même position au début d'un mot de quatre signes dans A, IV, 4. Les signes 10, 11, 12 sont connus. A la fin, barre incurvée sur la tranche.

La ligne VI se compose probablement de douze signes, répartis en trois mots de quatre, deux et six signes.

Le premier mot comporte les signes 1 à 4. Le signe 1 est connu. Le signe 2 n'est pas clair. En forme de cloche, apparemment pourvu de trois traits horizontaux à l'intérieur, il évoque V 38; ce serait un hapax : tableau des signes n° 25. Le signe 3 est le carré, et le signe 4 est bien connu : cette finale se retrouve identique pour un autre mot de quatre signes, B, II, mot unique.

Le second mot, signes 5-6, est encadré entre des barres dont la seconde est abîmée, la base seule subsistant. Ce mot de deux signes est difficile. Le signe 5 est un hapax : tableau des signes, n° 11. Ce doit être une variante, avec un point ou un trait dans le cartouche supérieur, de V 20. Le signe 6, autre hapax, qui paraît différent de B, III, 4, etc., n'est pas clair : dessin, sous réserve, tableau des signes, n° 13.

Le troisième mot comprend les signes 7 à 12. Le signe 7 a disparu. Le signe 8, abimé, doit être le même que B, III, 5. Le signe 9 est très douteux, peut être le même que A, II, 7. Le signe 10 est une croix de Lorraine. Le signe 11, sur la tranche, est le même que A, V, 4, comme le montrent les moulages. Ensuite, signe 12, indistinct.

La ligne VII comprend seulement six signes lisibles, avec trois mots; à la fin, une barre incurvée. Le premier mot, signes 1 à 3, commence par un signe déjà signalé pour comparaison avec B, I, 3. Le signe 2 est le même que A, XI, 7 et B, VIII, 6. Le signe 3 est le signe de la lyre. Le second mot est de nouveau le petit mot connu, A, I, etc. Ensuite, passage difficile : le signe 6 est le même que A, I, 6; puis des traces indistinctes avant la barre finale.

La ligne VIII comprend huit signes, bizarrement répartis. Un premier mot, signes 1 à 5, commence par des signes connus. Le signe 1 est le même que A, II, 7, et le signe 2, que A, III, 2. Le signe 3 est le même que A, I, 6. Les signes 4 et 5 sont connus.

Après une barre de séparation vient un signe isolé, 6, le même que A, XI, 7. Puis une barre incurvée. Ensuite un autre signe isolé, 7, le même que A, V, 4. De nouveau une barre, simple. Enfin on voit un autre signe isolé, 8, une croix de Lorraine, et une barre incurvée qui marque la fin du texte.

\* \* \*

Comme il a été fait pour la tablette RS 1953<sup>(18)</sup>, on a essayé de dresser ici un tableau des signes employés pour RS 1956 (fig. 3), avec l'indication de leur fréquence relative. Sur un total de 155 signes encore lisibles, il semble que l'on puisse reconnaître une quarantaine de signes différents. Ce total est supérieur à celui qui avait été obtenu pour la tablette RS 1953, environ 25 signes, mais inférieur au répertoire des signes du grand fragment d'Enkomi étudié par Michael Ventris, qui comprend au maximum 56 signes<sup>(19)</sup>. Ces différences sont certainement dues pour une part à l'étendue variable des textes, le plus long ayant naturellement donné le plus grand nombre de signes. Mais il est visible que ces différents répertoires ne se recouvrent pas complètement, et que chaque écriture est relativement indépendante. Chaque tablette fournit quelques signes qui paraissent originaux, tout au moins dans l'état actuel de notre documentation. Pour prendre quelques exemples, on peut constater que le signe 6 de RS 1953 est complètement absent de RS 1956; le signe 18 de RS 1953, si original, est

(18) *Ugaritica*, III, p. 245; cf. VENTRIS-CHADWICK, *op. cit.*, p. 62, fig. 11.

(19) Cf. VENTRIS-CHADWICK, *loc. cit.*, où le signe 13 a été supprimé. Le signe 35 est probablement un exemple incomplet de 36, cf. P. MERIGGI, *Athenaeum*, 34 (1956), p. 17; l'article de P. Meriggi est particulièrement précieux par ses remarques sur la forme et la fréquence des signes, et les listes de mots, p. 8-10.










































1		x 1	15		x 7	29		x 2
2		7	16		3	30		8
3		5	17		2	31		1
4		1	18		1	32		1
5		9	19		5	33		2
6		2	20		3	34		1
7		3	21		1	35		2
8		2	22		4	36		10
9		4	23		2	37		5
10		4	24		3	38		18
11		1	25		1	39		8
12		1	26		3			
13		? 1	27		2			
14		12	28		3			

FIGURE 3

Tablette de Ras Shamra, 1956.

Tableau des signes lisibles, avec indication de leur fréquence relative.

connu pour RS 1956, signe 16, mais n'apparaît pas à Enkomi. La tablette RS 1956, malgré de nombreuses ressemblances avec celle d'Enkomi, emploie très fréquemment des signes complexes et originaux, comme 38 et 39, pour lesquels aucune équivalence n'est décelable à Enkomi. Le signe du carré, inconnu pour RS 1953, se trouve en

vingt et un exemplaires à Enkomi, signe 32, en trois seulement pour RS 1956, signe 20. Comme il arrive ordinairement pour les différentes variétés d'écritures chyro-minoennes, on constate une fois de plus ici des ressemblances générales, notamment pour les signes les plus simples, des ressemblances souvent étonnantes pour des signes complexes, mais aussi de nombreuses divergences. Parmi les ressemblances de forme et d'emploi, on peut citer le cas de notre signe 36, un des plus importants signes chyro-minoens : la tablette d'Enkomi en offre vingt et un exemples, signe 55, tous placés à l'initiale <sup>(20)</sup>; pour le signe 36, on relève dix emplois, dont neuf à l'initiale, et un seul à l'intérieur d'un mot. Les signes 14 et 15 de RS 1956 correspondent respectivement aux signes 24 et 25 d'Enkomi, mais les fréquences ne sont pas les mêmes : à Ras Shamra douze exemples de 14 contre sept de 15; à Enkomi au contraire cinq de 24, mais quatorze de 25.

L'écriture de la nouvelle tablette, RS 1956, certainement apparentée à celle de RS 1953 — et peut-être plus encore à celle des fragments RS 1955, (I) et (II), pour lesquels la comparaison est malaisée — apparaît donc comme une variété de l'écriture que j'ai proposé de nommer « chyro-minoen d'Ugarit » <sup>(21)</sup>. Des études ultérieures, et surtout des découvertes nouvelles, permettront peut-être de préciser les rapports qui existaient entre ces variétés d'écriture.

En ce qui concerne le contenu du texte nouveau, on est réduit à des hypothèses, puisque la possibilité d'un déchiffrement est encore liée à l'éventualité de nouvelles découvertes qui rendraient réalisable la lecture des signes chyro-minoens. Tout ce que l'on peut faire actuellement, c'est examiner la structure externe des textes. Les précédentes tablettes renferment évidemment des textes continus. Pour RS 1956, au contraire, il est clair qu'on a affaire à un texte discontinu, qui présente l'apparence d'un document de comptabilité, inventaire ou pièce analogue <sup>(22)</sup>. Malheureusement l'absence de chiffres et d'idéogrammes nettement reconnaissables ne permet pas de préciser ces hypothèses. Le contenu paraît assez monotone, avec une structure qui revient assez souvent : un mot de trois ou quatre signes, suivi d'un petit mot formé par les signes 38 et 14, puis un troisième mot de deux à cinq signes. Dans ces passages, le petit mot pourrait être un « mot-outil », peut-être une conjonction comme le suggère J. Chadwick. Mais avec cette combinaison, bien des éventualités peuvent se présenter, et c'est de la comparaison avec d'autres documents analogues que l'on attendra la lumière.

<sup>(20)</sup> Cf. MERIGGI, *op. cit.*, p. 6, etc.; *Revue Hittite et Asiatique*, 15, fasc. 61 (1957), p. 155. Une valeur *a/e* a déjà été attribuée à ce signe par DANIEL, *op. cit.*, p. 254 et suiv.

<sup>(21)</sup> *Ugaritica*, III, p. 245-246; *Études mycéniennes*, p. 200; *Inscr. chypriotes syllabiques*, p. 36.

<sup>(22)</sup> Comme M. Schaeffer me l'a fait remarquer, il pourrait bien s'agir d'une liste nominative, type de textes qui est abondamment représenté parmi les tablettes cunéiformes de Ras Shamra.

# LA LAMAŠTU A UGARIT

Jean NOUGAYROL

## I. — Les textes « littéraires » de tradition babylonienne à Ugarit

Les découvertes épigraphiques de M. C.F.A. Schaeffer à Ras Shamra, si importantes qu'elles soient à bien d'autres points de vue, comme ce volume même en témoigne une fois encore, n'avaient cependant livré jusqu'à ces dernières années, c'est-à-dire au cours des vingt premières campagnes de fouilles, qu'un nombre relativement restreint de textes en sumérien ou accadien de type littéraire (au sens large) : huit <sup>(1)</sup>, sauf erreur, et quatre en caractères alphabétiques <sup>(2)</sup>. Ugarit ayant sa propre, et fort riche, « littérature », cela ne pouvait surprendre.

Mais, à partir de la 22<sup>e</sup> campagne (1959), les choses ont pourtant changé. Cette campagne et la suivante mettaient déjà au jour dix écrits de ce genre, et les 25<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup>, vingt-cinq <sup>(3)</sup>. Ainsi maintenant, nous ne comptons pas moins d'une cinquantaine de textes « littéraires » babyloniens, dont deux seulement ont déjà paru dans *PRU* III <sup>(4)</sup>, tandis que onze font l'objet d'un choix dans *Ugaritica* V, 15-17, 19 et 162-169, le reste étant réservé à un volume ultérieur de la même collection.

À côté de tablettes suffisamment intactes, et quelques-unes de fort belle présentation, d'autres, malheureusement, nous sont parvenues à l'état de fragments, sinon même d'éclats, qu'il n'est pas toujours possible de regrouper, ce qui rend leur identification délicate. Elle serait même désespérée si des parallèles complets, de Mésopotamie ou de Boghazkeui, ne venaient à notre aide. Ce recours suprême des épigraphistes ne nous ayant pas été refusé en mainte occasion, nous pouvons penser, dès maintenant,

(1) Cf. *PRU* III, 214 (RS 16.146) et 312 ss., *Ugaritica* V, 15-17, 19, et *Ugaritica* VII (en préparation) pour un fragment *šumma izbu*.

(2) Cf. A. HERDNER, *Corpus*, 249-253.

(3) M. SCHAEFFER donnera ailleurs les gîtes précis de ces diverses tablettes et pourra sans doute en tirer des conclusions.

(4) Cf. ci-dessus, n. 1.

que tous ces textes d'Ugarit sont, ou doivent être, d'inspiration, sinon de tradition, babylonienne, au même titre <sup>(5)</sup> que les vocabulaires ou syllabaires dont l'abondance est telle, à Ras Shamra, qu'ils occuperont, à eux seuls, un gros volume des publications en cours <sup>(6)</sup>.

Jusqu'à présent nous avons pu distinguer — à titre provisoire tout au moins — : 8 textes ou fragments *divinatoires*, dont 2 astrologiques, 2 hémérologiques, 2 tératologiques. 17 textes ou fragments plus strictement *littéraires*, dont 5 Sagesses, 2 formulaires de bénédiction, 1 juste souffrant, 1 récit du déluge, 1 fable, 1 « signallement lyrique », 1 art d'écrire. 18 textes ou fragments *médico-magiques*, dont 2 rituels d'accouchement 2 traitements des yeux, 1, du mal rouge, 2, de maladies diverses ou de « tout mal », 1 grand recueil composite, et, enfin, les quatre morceaux contre la Lamaštu qui suivent immédiatement <sup>(7)</sup>.

## II. — Les textes d'Ugarit contre la Lamaštu

### A. RS 25.456 A + 25.440 + 25.445 + 25.420 + 25.447

I . . . . .	. . . . .
[ūmišamma erāti i-man-n]u	[Quotidiennement elle comp]te [les (jours des) prégnantes,]
[arki alidāti it-t]a-na-lak <sup>(8)</sup>	[elle pou]rsuit [les parturientes.]
[bilani DUMU.MEŠ-k]i-na lu-še-ni-iq	[« Apportez-moi v]os [fils], que je les allaite,

<sup>(5)</sup> La seule exception, au sens strict, demeure le « panthéon d'Ugarit » et les documents analogues qui sont, à coup sûr, des transpositions de documents locaux (cf. *Ugaritica* V, 18 et 170), mais les « éditions » de Ras Shamra sont parfois enrichies de versions polyglottes, tant dans le domaine « littéraire » que dans le domaine lexicographique (cf. *ibid.*, *passim*).

<sup>(6)</sup> Cf. déjà, rien que pour les publications dont nous sommes responsables : PRU III, 211-213, *Ugaritica* V, 109-142 et 172 (syllabaire et vocabulaires S°, liste de noms divins), 143-152 et 173 (poids et mesures); AS 16, 29-39 (syllabaire en u-a-i et « Silbenalphabet A »).

<sup>(7)</sup> Les copies de ces textes seront publiées dans le volume d'*Ugaritica* en préparation signalé ci-dessus. Les parallèles qui vont être cités le seront de la façon suivante :

- IV R<sup>2</sup> 56 (avec additions et duplicata), 58 et duplic., 55 N° 1 et duplic., ici : α I, II, et III (selon MYHRMAN, ZA 16, 141-200, dont le texte est complété çà et là, et l'interprétation souvent amendée).
- LUTZ, PBS 1 II, 113, ici β.
- FALKENSTEIN, LKU 33, ici γ.
- THUREAU-DANGIN, RA 18, 161 ss., ici δ.
- KAR 239, ici ε.
- STT 143-146, KUB 37, 64 et suiv., et les textes anciens étudiés par von SODEN (cf. ci-dessous, p. 404, n. 86) conservent ici leurs sigles habituels.

<sup>(8)</sup> γ : 13' s.



- [e-b]ir GIŠ.ŠINIG it-ta-bak [Passe-t-e]lle un tamaris, il perd  
 [ ] ú-ra-ša<sup>(19)</sup> sa ramure,  
 10') [e-b]ir GIŠ.A.TU.GAB.LIŠ ha-as-ḥa- [Passe-t-e]lle un érable (?)<sup>(21)</sup>, elle frappe  
 la-sa  
 [ ] it-tap-ša<sup>(20)</sup> sa frondaison,  
 [MIN(?) GIŠ.al-]ta-an GIŠ.LAM.GAL [D°(?) un ch]êne, un térébinthe,  
 [ ] ul-ta-lak<sup>(22)</sup> elle provoque (leur) dessèchement.  
 tal-ta-[na-at-ti ŪŠ a-m[i(?)]-lu-ti Tu n'as cessé [d'absorber le sa]ng  
 15') [ niš-b]u(?)-ti<sup>(23)</sup> humain ...<sup>(24)</sup>,  
 UZU ša la [a-ka-li ]<sup>(25)</sup> la chair qu'il ne faut pas [manger,]  
 UZU.GÌR.PAD.DU [ša la še-be-r]i(?)? l'os [qu'il ne faut pas broyer] (?) :  
 (26)  
 us-ḥi)-ki( si[-ik-ka-at](?)-ki arrache (donc) tes p[iquets (de tente)]  
 ki-ma ANŠE.EDIN[: qu-ub-bi-ri qe-e] [enfouis] tes [excréments,]  
 (?)-ki<sup>(27)</sup>  
 20') ša-d[a-ki ]ru-ub-ki<sup>(28)</sup> (et), comme l'âne sauvage éclipse-toi :  
 li-mur-ki Ê [. . . ] šu que te (re)voie<sup>(29)</sup> le gîte !  
 ZÌ.DA NÍG.MUR.RA[MUNU<sub>2</sub>(?)  
 BAPPIR

(19) α I : III 15', qui donne, plus correctement, *i-mid* « touche-t-elle », au début de cette ligne et des suivantes. De même, ε : II 11'.

(20) α I : III 16' et ε : II 12' font mention ici du dattier qui perd ses régimes.

(21) Le mot *šarbatu* a été très diversement traduit : orme, styrax, mûrier, saule, peuplier de l'Euphrate, etc. On s'excuse donc d'introduire ici une interprétation de plus, d'après un recueil de variantes commenté de l'extispicine sur lequel on reviendra ailleurs et qui suggère plutôt un arbre à samare analogue à celle de l'érable.

(22) α I : III 17' et ε : II 13' portent <sup>4</sup>*bu-uṭ-nu ša šadé*, au lieu de *GIŠ LAM.GAL*, ce qui confirme l'équivalence *buṭnu* : *buṭuttu* (*GIŠ. LAM.GAL*), cf. *AHw*, 144 s. et *CAD* 2, 354 b.

(23) α I : III 19' *iš-ta-na-at-ti da-mi niš-b/pu-ti ša a-me-lu-ti*, duplic. ε : II 14'. A passe ici à la 2<sup>e</sup> personne, qui n'intervient qu'à la phrase suivante dans les parallèles.

(24) Quel que soit le sens du mot *nišb/pu* il qualifie certainement *damu*, d'après les duplicata (cf. note ci-dessus, et rapprocher *STT 143* · 13 = α II : II 33 = β · II 31').

(25) α I : III 20' = ε : II 15'.

(26) α I : III 20' = ε : II 15', qui ont un autre verbe (*k/garāšu* « ronger ») en fin de ligne.

(27) α I : III 27' = ε : II 194. C'est le lever du camp, cp. *Deutéronome* XXIII, 13 s., et, à ce sujet, de VAUX, *Bible et Orient* (= *VT* 9), 366.

(28) α I : III 28' *ki-ma sér-rim EDIN ša-da-ki ru-uk-bi*, duplic. ε : II 20', qui, comme A, porte la métathèse *ru-ub-ki* en fin de ligne.

(29) Une correction *li-(im- )ḥur-ki* donnerait la formule plus acceptable « que te reçoive », qu'on peut d'ailleurs retrouver ici sans cette correction (*liḫ(h)urki (liḫ(h)urki* ?).

- pa-ti-ḥa-ta lu-[u]d(?)-dīn-ku* <sup>(30)</sup> moût et poche de cuir <sup>(31)</sup>.  
*ù-tam-mi-ki DUMU.MI AN-nim* <sup>(32)</sup> Je t'exorcise, o ! fille d'Anu, (par)  
 25') *AN-num ù an-tum* Anu et Antu,  
*é.en.lil ù é.nin.lil (!)* Enlil et Ninlil (!)  
*é.é.a ù é.dam.gal.nun.na* Ea et Damgalnunna,  
*é.m[ar]duk ù é.zar-pa-ni-tum* Marduk et Zarpanitu,  
*é.MÁ ù é.ama.za.ka.nu.dá* le dieu-lune et Amazakanuda <sup>(33)</sup>,  
 30') [*be*]-let *DINGIR.MES be-let šu-ur-* [la Da]me-des-dieux, dame de suprématie,  
*bu-ti*
- [ . . . ]?-at *DINGIR.MEŠ qa-rit-ti* [ . . . ] des dieux, la vaillante.  
 [ . . . . ]-ti t[a](-)-ar-da-ti Tu [es . . . ]. tu es chassée,  
 [ . . . . b]u-ra-ti [ . . . ] tu es [ . . . ].  
 [zi.an.na ḥé.pà zi.ki.a ḥé].pà [Par le ciel sois exorcisée,  
 . . . . . par la terre sois] exorcisée.  
 III . . . . .
- [ . . . ]. a[p]-t[i](-)š-u-m[a] . . .  
 [ . . . ] mu-diš(?) . . .  
 [ . . . ] l]i-di-ki a-ra-kàs [ . . . ] ? je lie  
 [ . . . ] ? NILLI GIŠ.ŠINIG ? [ . . . ] . . . tamaris.
- 5') [ ? tu(?) ]-sa-ḥar pa-ni-ki a+na  
*TU<sub>15</sub>[.SI.SÁ]* [Que tu te(?)] diriges vers le [Nord,]  
 [ ? (?) ]-sa-ḥar pa-ni-ki a+na  
*TU<sub>15</sub>[.U.LU]* [que tu te(?)] diriges vers le [Sud,]  
 [ . . . ] *TU<sub>15</sub>.KUR.RA TU<sub>15</sub>[.MAR.TU]* l'Est, l'Ouest,]  
*ù-tam-mi-ki is(-)si-ip-t[im ša(?)]* je t'exorcise (par) le . . . [de(?)]  
*éUTU' da-a-a-n[im(?)]* Samaš, le jug[e,]

<sup>(30)</sup> Cp. α I : III 35' (= C. THOMPSON, *EG*, pl. 28 (K 10536 : A 5 s.)) *lid-din-ki éstraš(!) NIG.MUR.RA MUNU', BAPPIR pa-ti-ḥa-tá DIR-ki*; ε : II 27' s. *lid-din-ki LÚ.BAPPIRU NIG.MUR.RA MUNU' B[APPIR] pa-ti-ḥa-ta li-iš- [...]*, peut-être aussi *KUB 37, 64 : 14'*.

<sup>(31)</sup> On offre ainsi à la Lamaštu de quoi faire sa bière en voyage, cf. OPPENHEIM, *JAOS Suppl. 10*, CIVIL, *Studies ... Oppenheim*, 67 ss., BIROT, *ARMT 12*, 12 s.

<sup>(32)</sup> Les l. 24' ss. se retrouvent dans α I : III 37' ss. et ε : II 30' ss. avec quelques variantes de détail.

<sup>(33)</sup> Le dieu-lune n'est pas fréquemment invoqué dans les exorcismes. S'il apparaît ici, et sous sa forme de dieu-bateau (croissant lunaire), c'est peut-être parce que, comme tel, il préside aux heureuses naissances, cf. en particulier le grand rituel *BAM 248 = KAR 196*, où le nouveau-né est souvent comparé aussi, thématiquement, à un vaisseau qui prend le large. Au même titre, nous pensons que la parèdre de Sin, ici, est *é.ama.ša.kan.DU* (glosé pourtant *gu-ub*) plutôt que *é.ama.ság.nu.du.//.di* — si les deux déesses n'ont pas été confondues —, c'est-à-dire : une figure féminine de Šak(k)an : Sumuġan, qui veille sur la fécondité des troupeaux.

- 10') *ú-tam-mi-ki kù.bi DAM* <sup>a</sup>[. . .] je t'exorcise (par) Kubu, l'époux de [...]  
*ú-tam-mi-ki kù.bi na-ra-a[m* je t'exorcise (par) Kubu, l'aim[é des  
*DINGIR.MEŠŠ* *ù šar-r[i* dieux] et du ro[i,  
*ú-tam-mi-ki ni-iš e-ni ù[(?) e]n(?)-ti* je t'exorcise (par) la vie de l'enu  
*AN-nim an-)ni-(t[um* et de l'entu  
 (suprêmes) <sup>(34)</sup> : Anu et An[tu(?)].
- 15') *šum-ma a-na É tu-ši-i* <sup>(35)</sup> Si (jamais) vers la maison dont tu sors  
*ta-sa-ḥa-ri ta-tu-r[a](?)-ma* <sup>(36)</sup> tu retournes et reviens (etc.)  
*TU<sub>6</sub>. ÉN. É. NU. RU* *Tuenenuru* <sup>(37)</sup>
- 
- ÉN. É. NU. RU* *Enenuru* <sup>(38)</sup>  
*a-nam-di(?) ši-ip[-ta. . . a]l(?)-li-ka* j'ai jeté l'incan[tation <sup>(39)</sup>. . . ]  
 20') *ul iš-ši Š[U(?)<sup>a</sup>-ki. . .]* [Ta main] n'a pas porté [  
*ul maš-qa á[š-du. . .]* <sup>(40)</sup> . . . <sup>(41)</sup>  
 [ . . . ]  
*a[t(?)]-[t]a(?)-di-k[i(?) ÉN]* <sup>(42)</sup> Je [t'ai jeté]é [l'incantation.]  
*qi-bi-ti* <sup>(43)</sup> *ša [šul-mi]* (A) l'ordre de [paix,]  
 25') *pu-uṭ-ri at[-la-ki* déloge, v[a-]t[-en

(34) Peut-être faut-il comprendre plutôt « par la vie (= le serment) de l'enu et de l'entu (par) Anu et Antu ». La formule qui suit, d'après les parallèles, paraît disjointe de ce qui la précède et suppose un « par le ciel sois exorcisée, par la terre sois exorcisée » qui la complète mais n'est pas écrit (cf. note 37).

(35) Pour *tu-ši-u* (relatif), d'après le sens. L'influence de l'accadien d'Ugarit qui omet souvent la finale du relatif se fait-elle sentir ici, exceptionnellement ?

(36) Pour des formules analogues en fin d'exorcisme, cf. α I : I 20, II 19, α II : II 43, β : I 11', II 38', etc.

(37) Que cette formule finale sumérienne pouvait être lue telle quelle dans les textes accadiens dès l'époque ancienne ressort p. ex. de de LIAGRE BÖHL, *Bi. Or. II*, 83b. Comme *tu<sub>6</sub>.én* elle indique très probablement que les dernières lignes, stéréotypées, n'étaient pas transcrites (FALKENSTEIN, *LSS, NF 1*, 16 et notes 2 s.).

(38) Cette formule initiale, comme la formule finale ci-dessus, pouvait être lue en clair, en particulier à Ugarit, d'après *PRU III*, 214 (RS 16, 416) ce qui confirme le jeu graphique *éné (IGI.MEŠŠ)-e-nu-rù* d'*Ugaritica V*, 19 : 1. Sur son sens, très tôt oublié, cf. FALKENSTEIN, *LSS, NF 1*, 5 s., *ZA 45*, 22, etc., mais aussi BIGGS, *TCS 2*, 24b. Une lecture *én.uru<sub>2</sub>* (VAN DIJK, *Heidelberger Studien...* (1967), 238, n. 21) n'est pas conciliable avec ces graphies ou celles qui ont été rappelées à la note précédente.

(39) C'est là l'*incipit* de plusieurs conjurations, en particulier contre la Lamaštu. Cp. peut-être *ÉN a-nam-di ÉN a-na la-az-zu ME.UR-ki* (α III : v. 4 et 14, *STT 281* : IV 10(?)), que REINER, *JNES 26*, 193, corrige d'après un duplicat inédit en : (ana) *la-as-si-mi UR*].

(40) Les l. 20'-41' trouvent un parallèle dans α II : I 1' ss. et β : II 1' ss., qui, malheureusement, ne nous livrent pas toujours, non plus, des lignes complètes. Les notes qui suivent ne retiennent que les variantes les plus marquantes.

(41) Les l. 20's. sont de sens obscur dans les parallèles aussi.

(42) α II : I 3' [a]d(?)-di-ki ÉN[

(43) Les deux parallèles sont plus explicites : *i(-)na qi-bi-ti ša šul-mi*.



- l[a(?) . . .]* <sup>(44)</sup> . . .
- ma-aš-lu-ki a-ši[-pu a<sup>a</sup>sal.lū.hī]* Il te vaut, l'incan[tateur Asalluḫi :]  
*ú-na-kar a-mat[-ki]* <sup>(45)</sup> . . . il contredit [ta] parole <sup>(46)</sup> [ . . .]  
*i-na zu-mur še-e[-r-ri]* <sup>(47)</sup> . . . il détruit le ma[léfice  
30) *ú-ḫal-la-aq GI[G]* <sup>(48)</sup> . . . dans le corps de l'enfant [ . . .]  
*LA* <sup>(49)</sup> *ú-tam-mu-ki(!) š[i-pir-ki]* . . . je(?) t'exorcise :[ton] af[faire, c'est  
*ši bur bu ri ?* [ de la peau de jument(?) ? [  
*ú-la-a-pu-uz* [ une tombée de c[ordonnier(?), un vieux  
*ša-man ŠAḤ ik-[ki-ib-ki]* <sup>(51)</sup> la graisse de porc, c'est [ton] chiffon,] <sup>(50)</sup>  
pri[vilège.] <sup>(52)</sup>
- 35) *ta-ab-li-š[u(?)-nu-ti]* Emporte-[les,]  
*šu-ši-í[-šu-nu-ti]* fais[-les] sortir,  
*DINGIR.MEŠ Ḥ[UL.MEŠ]* les dieux ma[uvais]  
*MAŠGIM Ḥ[UL(?)]* le *rābišu* ma[uvais]  
*šu-ut qa-ti[-ki]* <sup>(53)</sup> qui relèvent de [toi  
40) [ [ comme la ros[ée (tombée) des étoiles !]

(44) Les parallèles combinés donnent *la ma-ši-tú šá lib-bi-šá* « elle n'y suffit pas, celle dont le ventre [...] ».

(45) α II : I 7'. 24' [ú]-*nak-kar i-mat-ki i-na-as-saḫ ŠU<sup>a</sup>-ki*, cf. β : II 5'.

(46) La leçon de A semble préférable à celle des duplicata : *amáta nukkuru* « changer, renverser (l'effet d') une parole » est une expression courante.

(47) α II : I 8' [ina] *SU LÚ.TUR mar DINGIR-šú an-ni-e*, cf. β : II 7'.

(48) α II : I 9' [ú]-*ḫal-taq um-mu ŠE, ḫal-pa-a šu-ri-[p]u*, cf. β : II 6'.

(49) Ce LA inattendu est peut-être à lire *lalú*, au sens de « désirabilité » (BIGGS, TCS 2, 20). Il faudrait alors comprendre : je(?) t'exorcise, non par des menaces, mais en te tentant par ce que tu aimes, soit : etc. Dans α II : I 10', on ne peut pas restituer [<sup>a</sup>*sal.lu.*]ḫi, faute de place.

(50) Les parallèles donnent, respectivement, α II : I 10'-12' *ši-pir-ki(?) [KU]Š(?) ú-ri-i ú-la-ap dš[-ka-pi]* [I] *u-up-pu-tu l ŠAH NÍG.GIG-ki* (cp. le rituel associé, *ibid.* : 28's. *KUŠ ANŠE.KUR.RA ša LÚ.AŠGAB TÚG.NÍG.IB ŠU.LÁL ... l ŠAH*), et β : II 8' s. *ši-pir-ki [KUŠ ú]-re-e ú-la-pa dš[-ka-pi] lu-up-pu-ut-tu (!) l.GIŠ ŠAH NÍG.GIG-ki*, ce qui amène à la traduction proposée. Mais le texte d'Ugarit paraît en mauvais état : à la l. 32', le copiste doit avoir mal lu *KUŠ* (ou : *mašak*) *u-ri-i(?)*, à la l. 33' on peut voir une crase pour *ú-la(-a)-pu dš[-ka-pi]* ? Sur *ulūpu* et *luppūt(t)u*, cf. FALKENSTEIN, *LKU*, 7 n. 7, également *MSL* 5, 175 : 290.

(51) *NÍG.GIG-ki*, dans les parallèles (cf. note ci-dessus).

(52) C'est le sens positif et non négatif (« interdit, abomination ») qui s'impose ici (en parallèle avec *šipir-ki*) où il s'agit d'amadouer la démons par des offrandes « de choix », en particulier la graisse de porc qui revient ailleurs dans ces rituels. Sur la vocation démoniaque du porc en général, cf. de VAUX, *Bible et Orient* (= *ZAW* 77 (1958)), 499-516.

(53) α II : I 15' = β : II 11' *šu-ut pa-ni-ki šá i-na pa-ni-ki à EGIR-ki il-la-ku*. A paraît meilleur.

(54) α II : I 16' et β : II 12' *ki-ma na-al-ši šá MUL.MEŠ*. Sur *našū/našsu*, cf. déjà EBELING, *Or. ns.* 23, 215 s., BIGGS, TCS 2, 19 (avec d'intéressants aperçus sur la façon dont les Babyloniens concevaient la rosée).



V	. . . . .	. . . . .
	[. . . <i>ú-na-a</i> ]k-ka[r]	[Au jeune homme(?) . . . elle est ho]sti[le,]
	[. . . <i>ú-ḥa</i> ]b-bal	[à la jeune fille(?) . . . elle fait du] mal,
	[. . .            ] <i>ú-ša-ga-áš</i> (?)	[l'enfant(?) . . . elle] tue,
	[. . .            m]e - e	[. . . elle fait boire] les « eaux
5')	[ <i>pu-u</i> ]š-qt <sup>(61)</sup>	[de l'ang]oisse » <sup>(62)</sup> .
	[. . .            ]-ma	[. . .                            ] et
	[. . .            ] <i>i-na ka-šad</i> <sup>(63)</sup>	[. . .                            ] en atteignant(?)
	[                  ] ?	[    ]
	[ <i>TU</i> <sub>6</sub> . <i>ÉN</i> . <i>É</i> ] . <i>NU</i> . <i>RU</i>	[ <i>Tuene</i> ]nuru
10')	[ <i>ÉN</i> . <i>É</i> . <i>N</i> ]U . <i>RU</i>	[ <i>Enen</i> ]uru :
	[. . .            ] AN [    . . . . .	
VI	. . . . .	. . . . .
	. . . . . [    . . . . .	
	. . . . . [    . . . . .	
	<i>i-na ri-ik-s</i> [ <i>i gir-ri</i> (?)	en un bal[uchon(?)
	<i>GIŠ.GA.ZUM GIŠ.BA</i> [ <i>L</i> <sup>(64)</sup>	peigne, fuse[au
5')	[    ]	[    ]
	<i>KUŠ e-pu-šu</i> [    ]	(la poche de) cuir que j'ai faite <sup>(65)</sup> [
	<i>di-in<sub>4</sub>-ša</i> (?) e ? [    ]	son jugement (?) . . . [    ]
	. . . . .	. . . . .
	<b>B. RS 25.459</b> <sup>(66)</sup>	
	(Col. de droite) . . . . .	
	[. . . . .] <i>ma</i> (?) <i>t</i> [ <i>i</i> (?) . . . . .	. . . . .

(61) A ces l. 1'-5', cp. β : I 15' ss., γ : 29' ss. = ε : I 13' ss.

(62) Comprendre peut-être l'émission d'urine ou de selles liquides provoqués par la peur.

(63) *I-na pi máti* « dans l'opinion publique » est préférable en fin de ligne si la suite n'est pas un rejet.(64) Cp. α II : III 48 s. [*ina*] *ri-kis gir*-[*ri*]... [... *GIŠ.G*]A.ZUM *GIŠ.B*[AL(?) ...] *GIŠ*(?) *SAMÁN* I × *GIŠ* [...] « [En] un baluch[on...] peigne, fu[seau...], cruche d'huile [...] ». Cp. β : III 32' *ina D*[U]R(?) *KA*[SKA]L(?) *MEŠ* ? [...].

(65) Cp. II 23' et la note 30 ci-dessus.

(66) D'après les 1.15' ss. de la colonne de droite, il ne paraît pas douteux que ce fragment appartienne au groupe Lamaštu. Comme sa seule face conservée est légèrement bombée dans le sens de la largeur, on est enclin à l'insérer dans la grande lacune de A verso qui présente une courbure analogue et où, également, les doubles traits de séparation entre les divers éléments (cf. A : III 17'-18') devaient enserrer des marques en forme de BE (soit : *til* = *gamir* ?). Cf., de plus, les mêmes formules ou graphie : *TU<sub>6</sub>ÉN.É.NU.RU*, *ÉN.É.NU.RU*, *AN-nim*, etc., et les grandes similitudes de l'écriture. Cependant, pour B seulement est attestée (col. de gauche) l'insertion des rites entre les conjurations, comme dans α, γ, ε, etc., alors que, d'après ce

[ . . ] <i>ir(?) šu bu(-)lum</i> ? [	. . .
<i>šum-ma a+na É an-ni[-i</i>	Si tu reviens vers cet[te]
<i>t[a](?)-lu-ur-ri ta-k[a](?)-ša-di(?)]</i> <sup>(67)</sup>	maison (et) l'at[teins (??)]
5) [ . . . ] ? <i>an-na</i> [ . . . ]	. . .
<i>ta ? ti ta ? a+na</i> [	. . .
<i>BÀD.MEŠ te-[l]i(?)-i-mi</i> ? [ . . . ]	des murs tu fais le tour(?) [
? ? ? ? ? <i>ta-la</i> [ . . . ]	. . .
<i>a+na EN TI qa[-ar-di(?)]</i>	au maître(?) de vie(?), le va[illiant(??)]
10) <i>a-na DUMU AN su</i> [ . . . ]	au fils d'Anu [
<i>a sa al su</i> ? [ . . . ]	. . .
? <i>mu na gi</i> [	. . .
<i>TU<sub>6</sub>. ÉN</i> [ . <i>É</i> . <i>NU</i> . <i>RU</i> ]	<i>Tuen[enuru]</i>
<hr/>	
<i>ÉN</i> . <i>É</i> [ . <i>NU</i> . <i>RU</i> ]	<i>Ene[nuru :]</i>
15) <i>ez-ze-et šam-rat</i> [ <i>i-lat na-mu-rat</i> ] <sup>(68)</sup>	Elle est furieuse (et) violente[, déesse (et) terrible,]
<i>ħa(?)[-ab-ba-ta-at(?)]</i> <sup>(69)</sup>	[elle est] pi[llarde(??) :]
ù <i>ši-i</i> [ <i>b</i> ] <i>ir-bir-ri</i> <sup>(70)</sup>	et c'est la louve(!), la fille d'Anu(??)]
[ <i>DUMU.MÍ AN-nim(?)</i> ]	
<i>i-na kib-si GUD</i> ? [ . . . ]	Sur les pas du bœuf [ . . . ]
<i>i-na kib-si U[D]U(?)</i> [ . . . ] <sup>(71)</sup>	sur les pas du mouton(?) [ . . . ]
20) <i>GUD(?) a-la-ka[-šu(?)</i> . . . ] <sup>(72)</sup>	Le bœuf(?), [sa] route [ . . . ]
. . . . .	. . . . .
(Col. de gauche) . . . . .	. . . . .
[ . . . ]- <i>ši</i>	. . . . .

qu'il en reste, les rites pourraient être exclus de A, comme de β.

B, assez fruste, a été prématurément verni à fins de conservation ce qui rend sa lecture souvent douteuse, sinon fort douteuse, quand un duplicat ne vient pas l'étayer. Notre transcription de ces passages est donc donnée simplement « à titre indicatif ».

(67) Cf. A : III 15' s. et note correspondante.

(68) L'incipit *ezzet šamrat* est commun à plusieurs conjurations de la Lamaštu : α II : II 22 = β : II 22' = STT 143 : [2'], α II : II 56 = β : II 45' (cf. α III : v. 6,7). STT 281 : IV 2, etc. Mais c'est surtout δ : 41 qui rappelle de près B : 14'-17' : *ÉN ez-ze-et šam-rat i-lat na-mur-rat u ši-i bar-bar-rat DUMU.MÍ 'a-nu* (cp. l'amulette *Syria* 42, 227 ss. et 43, 332 s. : 1 s.).

(69) Restitution probable d'après α II : II 56 s. = β : II 45' s. *ÉN ez-ze-et šam-rat i-lat na-mur-rat ez-ze-et bar-bar-rat i-lat ħab-ba-ta-lat*].

(70) D'après les parallèles cités *supra*, et d'autres passages (p. ex. C : 3, ci-dessous), c'est bien *barbarat* « louve », et non *birbirū* « étincellement » qu'il faut lire ici malgré la graphie — jeu ou erreur du scribe d'Ugarit —.

(71) Cp., d'une part, δ : 44 et duplic. *kib-su GUD i-l(!)-lak kib-su UDU.NITÁ i-red-di*, et, d'autre part, α II : II 59 et duplic. *kib-si GUD i-na-dš-ši kib-si UDU.NITÁ i-r[ed(?)-di(?)]*.

(72) Cp. α II : II 60 *GUD a-li-ku i-kal-la*], sans parallèle dans δ.



D. RS 25.457 <sup>(77)</sup>*en dim.me dumu* <sup>a-nim(?)</sup> <sup>(78)</sup>*mu.pad* <sup>(79)</sup> .*da.dingir.ra.ne-gé* <sup>(80)</sup>*nin ki.sikil* <sup>a.EN.LÍL</sup> <sup>ki</sup> <sup>(82)</sup>*tur a.rá* <sup>(84)</sup> *düg-ga*5) *tur a.rá* *düg-ga**te.én* <sup>(85)</sup>

Incantation : Lamaštu, fille d'Anu,

élué des dieux <sup>(81)</sup>,lilith <sup>(83)</sup>,

(cet) enfant est en bonne voie (?),

(cet) enfant est en bonne voie (?),

*Teen*

## III. — La place des textes d'Ugarit dans la tradition « littéraire » de la Lamaštu, et à Ugarit même

Dans la « littérature » cunéiforme, deux groupes de textes nous sont parvenus, consacrés l'un et l'autre à la Lamaštu. Le plus ancien (paléo-babylonien, ou -assyrien) se compose exclusivement de conjurations indépendantes et isolées de tout rituel <sup>(86)</sup>, l'autre, récent et souvent même tardif <sup>(87)</sup>, enchaîne de telles conjurations, soit directement <sup>(88)</sup>, soit par des prescriptions intermédiaires. Entre ces deux groupes, les témoignages sont rares. Il n'est pas impossible, sans doute, que, parmi les nombreuses amulettes qui protégeaient de la démonsse <sup>(89)</sup> et qui, apparemment, datent toutes de basses époques, certaines reprennent simplement des originaux antérieurs. Il est sûr,

(76) Il ne reste de l'autre face qu'un centimètre environ, anépigraphé.

(77) Petit barillet d'argile à 7 pans. Largeur : 21 mm., déroulement (au centre) : 36 mm. Duplicat (tablette) : *STT 144* : v. 1'-4'. Le recueil Lamaštu de Ninive prescrit la confection d'une amulette cylindrique, également d'argile, mais portant un texte différent ( $\alpha$  I : I 1-10). Sur ce genre d'amulette, cf. p. ex. ND 280 (25x38 mm), cylindre d'argile à 9 pans avec incantation à Sirius-Ninurta (WISEMAN, *Iraq 12*, 197, et E. REINER, *JNES 19*, 154 s, n. 11, qui renvoie à C. THOMPSON, *Iraq 7*, 110).

(78) Duplic., plus correctement, *an.na*.

(79) Duplic., selon l'orthographe, *mu.pád.da*.

(80) Duplic., plus correctement, *dingir.re.e.ne.gé*.

(81) Epithète classique de la Lamaštu. Comprendre sans doute : (ci-devant = avant sa chute) élué des dieux.

(82) Soit : Dame, vierge de Nippur, mais le duplic. a la leçon *ki.sikil.lil.lá* qui paraît meilleure.

(83) Cf. note ci-dessus.

(84) *A.rá* = *alaktu* « voie », d'où, sans doute : « L'enfant, (sa) voie est bonne » ?

(85) Duplic. *én-é.nu.ru*. *Te.en* = *tu.én*, cp. p. ex.  $\alpha$  I : I 20,  $\alpha$  II : I 27' et II 49, à  $\beta$  : I 19', II 20' et 44'. Peut-être faut-il lire plutôt *te šipti* (FALKENSTEIN, *LSS, NF 1*, 16 n. 3 ? Sur le sens de la formule, cf. ci-dessus p. 98, n. 37.

(86) Cf. les publications de von SODEN (portant sur 4 textes) : *Or. ns. 23*, 337-344, 25, 141-148, *Bi. Or. 18*, 71 s. En sera-t-il de même des textes attendus dans *YBT II* ?

(87) Cf. ci-dessus, p. 94, n. 7.

(88) Cf. ci-dessus, p. 101, n. 66, et ci-dessous, p. 106, n. 95.

(89) Cf. provisoirement, *Syria 42*, 230, n.l.

de toute façon, que les fragments de Boghazkeuī *KUB 37, 64(+)**65(+)**66(+)**67* appartiennent à l'époque médio-babylonienne. On y est frappé par le fait que, comme dans la plupart des textes de tradition mésopotamienne trouvés dans la capitale hittite <sup>(90)</sup>, la présentation est la même que dans le second groupe. Seulement, l'attribution de ces fragments au type qui nous intéresse demeure encore hypothétique <sup>(91)</sup>, malgré l'analogie de certains développements ou de certains détails <sup>(92)</sup>. Il en va tout autrement pour ceux d'Ugarit, où nous venons de retrouver beaucoup d'éléments, et même de séquences, des versions ultérieures. Nous pouvons en conclure, sans risque d'erreur, qu'un groupe lié et cohérent de conjurations Lamaštu existait en Syrie au XIII<sup>e</sup> siècle, soit : dès cette époque au moins en Mésopotamie <sup>(93)</sup>, et qu'il était fort analogue au groupe récent ou tardif, postérieur de cinq à dix siècles, quand il n'en donnait pas, déjà, le texte précis.

On peut, en effet, parler d'un texte quand il s'agit des éditions d'Assur, de Ninive, de Sultantépé, d'Uruk, etc., comme le prouvent de très nombreux recoupements. Si la composition des divers recueils <sup>(94)</sup> ainsi que leur présentation <sup>(95)</sup>, varie quelque peu, les morceaux qu'ils mettent en œuvre devaient être les mêmes, dans la mesure où ce

<sup>(90)</sup> Cf. en dernier lieu, Biggs, *TCS* 2, 6, n. 35. En particulier : « Il faut souligner que dans beaucoup de genres les textes de Boghazkeuī appartiennent nettement à une tradition qui ne nous est connue que par la bibliothèque d'Assurbanipal et dont les témoignages plus anciens n'ont pas été trouvés en Mésopotamie ».

<sup>(91)</sup> KÖCHER, à qui nous devons la copie de ces fragments, reste dans l'expectative (Beschwörungstext). Peut-être, dans son édition d'ensemble des textes Lamaštu, se laissera-t-il convaincre par les auteurs de *CAD* (p. ex. 16, 129 a, § *šuddū*) ?

<sup>(92)</sup> Le « renvoi » de la démonsse avec les présents traditionnels (*64* : 14'-20' et *66* : 6' s.) ? Les rites *64* : 1' s. (cp. α I : II 26 s. et parallèles), 14' (cp. *ibid.* : III 35' et parallèles), v. 26' (cp. α III : v. 26 s.) ? Mais les mêmes rites ont souvent des fins différentes.

<sup>(93)</sup> Depuis plusieurs années, des assyriologues ont tendance à tenir pour *importées* de Babylone les tablettes trouvées p. ex. en Assyrie ou en pays hittite, quand elles sont rédigées en écriture babylonienne — au sens strict —. C'est aller un peu vite, sans doute. Il faudrait bien s'assurer, d'abord, qu'il n'existe rien de local dans la graphie ou la langue de ces tablettes, et que la même écriture n'était jamais employée à des écrits de circonstance. A Ugarit, en tout cas, sauf en de très rares occasions où d'autres critères le confirment (*Ugaritica* V, 119, peut-être, et 169, sûrement), c'est à des scribes du pays que nous devons attribuer, autant les textes de tradition — comme en témoignent çà et là des « signatures » —, que, bien entendu, ces écrits. Cela dit, nous sommes persuadé qu'alors leurs modèles, ou les modèles de leurs modèles, et leurs maîtres, ou les maîtres de leur maîtres, étaient babyloniens (pour une certaine liberté de « composition », cf. cependant *Ugaritica* V, 164-166, et des vocabulaires).

<sup>(94)</sup> Au contraire de la plupart des sources, δ, *STT 143*, et, sans doute, 144, comme, antérieurement, *KUB 37, 64* (+), insèrent des conjurations Lamaštu parmi des rituels d'un type différent. Ces conjurations deviennent, naturellement, des morceaux isolés dans le « recueil de formules magiques » K 156 + (: III 59-68) et duplic., ou un catalogue (réduit) dans tel texte consacré aux onguents et fumigations, p. ex. *STT 281* (: IV 9-15).

<sup>(95)</sup> β rejetait sans doute les rites à la fin — qui nous manque —. Les textes de Ninive (α) sont donnés pour une simple suite de « paragraphes », alors que γ apparaît plutôt comme un élément d'une véritable « série », etc.

qui nous est parvenu nous permet d'en juger. Ce fonds commun, désormais canonique, devait être aussi, en grande partie, analogue à celui où avaient puisé les compilateurs du XIII<sup>e</sup> siècle, ou ceux qui les avaient précédés<sup>(96)</sup> dont ils recopiaient les tablettes. Il faut seulement remarquer qu'en plusieurs occasions les développements de ses thèmes paraissent là plus brefs qu'à Ninive ou par la suite. Et surtout, que dans l'état très fragmentaire de notre documentation présente, on ne peut guère dépasser ces considérations générales.

Il est un autre problème qui nous intéresse sans doute davantage encore et que posent d'ailleurs *tous* les textes « littéraires » babyloniens découverts à Ras Shamra. Devons-nous les tenir pour de simples exercices de scribes, particulièrement avancés ? Pouvons-nous admettre, au contraire ou au surplus, qu'ils étaient lus par d'autres, et, dans une certaine mesure, médités quand il s'agissait d'écrits sapientiaux ou religieux par exemple, ou même appliqués quand il s'agissait de présages ou de magie ? Autrement dit : la culture « savante » de la Mésopotamie était-elle seulement connue — et fort bien connue — par de très rares spécialistes, ou bien se mêlait-elle plus étroitement à la vie intellectuelle d'Ugarit ?

On serait d'abord porté à croire qu'une cloison étanche les séparait, comme étaient strictement distincts, et distingués, leurs procédés d'expression : écriture cunéiforme « classique », d'une part, écriture ougaritique, de l'autre. On pourrait cependant s'étonner qu'une connaissance si intime des traditions babyloniennes fût requise de scribes qui n'en avaient que faire pour les actes juridiques ou administratifs et les lettres dont on les chargeait d'ordinaire.

Mais, d'autre part, nous ne voyons guère filtrer d'influence extérieure dans les documents en langue courante d'Ugarit et nous ne pouvons pas citer davantage un seul texte « littéraire » de Ras Shamra en langue et écriture babyloniennes où filtre, à l'inverse, une influence ougaritienne évidente<sup>(97)</sup>.

A ce point de vue, l'amulette *D* présente un intérêt particulier. Elle a été trouvée dans une tombe, selon M. Schaeffer. Nous ajouterions volontiers qu'antérieurement elle avait dû être suspendue au cou d'un enfant, ou d'une femme<sup>(98)</sup>, pour les protéger

(96) Sur l'intense activité « littéraire » de la Mésopotamie à cette époque, cf. SCHOTT, *ZDMG* 81, XLVII, 82, LVII, et von SODEN, *MDOG* 85, 22-4, qui résume ainsi son opinion : « Oui, il semble bien que les trois siècles, en chiffres ronds, qui vont à peu près de 1350 à 1050, non seulement en Babylonie, mais aussi en Assyrie — tout au moins à partir de Tukulti-Ninurta I (1234-1198) — ont peut-être été la période la plus créatrice de la littérature babylonienne ». On peut discuter sur le mot « créatrice », il dissipe du moins la légende de la décadence « cassite », au sens très large.

(97) Sous les réserves faites ci-dessus, p. 94, n. 5.

(98) Cf. *RA* 61, 95, 2. A l'occasion de la présente étude, M. SCHAEFFER veut bien nous préciser en ces



contre les attaques perfides de la Lamaštu. Voilà donc, semble-t-il, un exemple d'objet à inscription et tradition babyloniennes *utilisé* en pays d'Ugarit pour des fins pratiques immédiates. Cela nous rappelle que, çà et là, M. Schaeffer a également découvert des sceaux ou des empreintes de sceaux qui n'étaient pas seulement, comme d'ordinaire, rédigés en langue et écriture babyloniennes, mais « pensés » aussi en babylonien. Dans les deux cas, bien entendu, on peut supposer que de tels objets, de petite dimension, avaient été importés de Mésopotamie, mais n'est-il pas plus naturel d'admettre, dans le premier, qu'un scribe local qui possédait « son » — ou « ses » — recueil(s) Lamaštu en avait tout simplement extrait la formule requise <sup>(99)</sup> ?

Il faut considérer aussi que, jusqu'à ces dernières années, M. Schaeffer n'avait guère découvert d'écrits spécifiquement magiques ou divinatoires en ougaritique. Si la situation se présente un peu différemment aujourd'hui, c'est surtout à cause d'un groupe de maquettes d'haruspices qui, dans leur présentation tout au moins, s'inspirent évidemment de la grande discipline babylonienne. En Ugarit comme ailleurs, il avait dû exister de tout temps des pratiques magiques et des procédés divinatoires, probablement moins élaborés, et, comme les autres techniques, transmis par apprentissage ou enseignement verbal, c'est-à-dire sans laisser de traces. Quand on voulut dépasser ce stade primitif, parvenir à la hauteur des grands royaumes voisins, l'exemple et la leçon de la Mésopotamie s'imposaient. C'est tout au moins plausible.

Nous sommes ainsi amenés à croire qu'à Ugarit les textes Lamaštu, et, plus généralement les textes magiques, n'étaient pas seulement d'usage scolaire ou « littéraire », mais qu'on les mettait en pratique, en particulier dans les grandes occasions, sous la forme où nous les connaissons maintenant <sup>(100)</sup>. La langue « étrangère » importait peu :

termes les conditions de découverte de cette amulette — c'est nous qui soulignons certains passages de son rapport — « RS 1962 (XXV<sup>e</sup> campagne). Au sommet du tell, dans le secteur de fouille 404 W, parmi les vestiges de grandes maisons gréco-perses de Leukos Limen directement superposées au niveau de l'Ugarit protophénicien (Ugarit Récent III, fin du XIII<sup>e</sup> et début du XII<sup>e</sup> s.), dans un sarcophage monolithe avec couvercle en place, *squelette* en très mauvais état, *apparemment d'un enfant*. Le mobilier funéraire comprenait des fragments de tessons attiques (V<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s.) noir vernissé, des perles en cornaline, verre, argent, fritte, et une pendeloque en tôle de bronze provenant d'un *collier dont faisait partie sans doute aussi un prisme en terre cuite ocre* en forme de barillet, avec inscription en cunéiformes (babyl.) sur 6 lignes horizontales, long. totale : 2 cm, diamètre : 1,1 cm. Une fibule en bronze à arc coudé du type courant à cette période gréco-persa a servi sans doute à retenir le vêtement ou linceul qui devait envelopper le corps ». Nous ne pouvions souhaiter de meilleure confirmation à l'hypothèse que nous avons faite sans connaître ces détails, et nous remercions très vivement M. SCHAEFFER de nous les communiquer.

<sup>(99)</sup> Comme de longs siècles séparent cependant la tombe gréco-persa des autres textes regroupés ici, le rapport direct qui peut exister entre ces textes et l'amulette *D* demeure douteux.

<sup>(100)</sup> Sur les vestiges possibles d'une diffusion beaucoup plus lointaine de la Lamaštu, cf. p. ex., pour l'Occident, *Syria* 42, 234 n. 1 (Béotie), et pour l'Orient, E. REINER dans « Le monde du sorcier » (= *Sources orientales* 7), 80 (Asie centrale, sous le nom Alm/basti).

les Babyloniens, de leur côté, n'hésitaient pas à y employer le sumérien, que la plupart d'entre eux ne comprenaient plus, ou des abracadabra qu'ils n'avaient peut-être jamais compris, pas plus que nous, d'ailleurs. Le « word of power » n'a pas de patrie. On lui attribue même d'autant plus d'efficacité qu'il est plus obscur.

## DE LA MÉDITERRANÉE A L'IRAN MASQUES ÉNIGMATIQUES

André PARROT

Au cours de sa quatrième campagne à Minet-el-Beida et à Ras Shamra, notre confrère et ami Cl. Schaeffer signalait la découverte dans une tombe violée, d'un « masque-applique », en « porcelaine tendre »<sup>(1)</sup>, rapproché par lui d'exemplaires identiques provenant de Mésopotamie : Ur, Warka, Suse et Kish<sup>(2)</sup>. Sans doute s'agissait-il d'une production de la même famille que ces gobelets en « terre vernissée » ornés d'un masque féminin<sup>(3)</sup>, connus par Chypre<sup>(4)</sup>, mais aussi par Assur<sup>(5)</sup>. Le type était pourtant nettement différent et il sera peut-être intéressant de revenir à son propos sur des exemplaires, dont désormais la liste s'est considérablement allongée depuis 1932<sup>(6)</sup>, ce qui en augmente en même temps l'intérêt sans en élucider pour autant complètement la signification.

Voici tout d'abord la description du masque de Minet-el-Beida après réexamen au musée du Louvre : personnage imberbe en fritte vernissée; arrière incurvé. Les yeux avaient été évidés pour une incrustation qui a disparu. Par contre cette dernière, en bitume, a été conservée dans les sourcils non réunis à la racine. Les narines sont percées de part en part. La bouche est finement soulignée. Deux étirements à la place des oreilles, chacun percé de trois trous. Quelques traces d'une dentelure ver-

(1) Claude F. A. SCHAEFFER, *Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras Shamra*. Quatrième campagne (printemps 1932), dans *Syria*, XIV (1933), p. 106 et pl. XI, 2. Aujourd'hui au Louvre, AO. 15731. M. SCHAEFFER emploie maintenant le terme de « terre vernissée ».

(2) *Ibid.*, p. 106. J'avoue ne pas connaître les monuments d'Ur et de Kish dont il est ici question.

(3) *Ugaritica*, I, pl. X, pp. 98-99, où il est corrigé le terme de « porcelaine tendre » primitivement employé, cf. note 1 et avant *Syria*, XIV, pl. XI, 1.

(4) MURRAY, SMITH et WALTERS, *Excavations in Cyprus*, p. 22, 33, pl. III et fig. 61.

(5) W. ANDRAE, *Die jungeren Ishtar-Tempel in Assur* (WVDOG, 58), pp. 78-80 et pl. 33. Provenant de la chambre 5 du temple de Tukulti-Ninurta I (p. 78). ANDRAE avait d'abord songé à y retrouver la figure d'Ishtar guerrière, hypothèse ensuite abandonnée.

(6) Date de la trouvaille à Minet-el-Beida.

nissée plus foncée, en haut du masque, à la base, avec peut-être deux boursouflures qui ont perdu toute teinte. Hauteur : 0,08. Musée du Louvre, AO. 15731.

Nous indiquons maintenant ce qui est sorti du sol de Mari. Trois masques de ce type du « personnage imberbe » furent recueillis dans des tombes où ils faisaient partie du mobilier funéraire. Nous allons les décrire successivement.



FIGURE 1  
Mari. M. 1193, M. 1342.

**M. 1193.** Masque d'un « personnage imberbe » en fritte vernissée <sup>(7)</sup> (Fig. 1). Les yeux sont incrustés de fritte, scellée au bitume. Une bouche petite esquisse un demi-sourire. Menton irrégulier. Au lieu des oreilles, un étirement de la terre, percé de trois trous. On remarque que la glaçure présente des ponctuations foncées, tout autour du cou, mais aussi sur le front et à la base de l'objet. Même incurvation à l'arrière que nous retrouverons partout. Hauteur : 0,089 m. Tombe 137. Musée d'Alep.

<sup>(7)</sup> *Syria*, XVIII (1937), pl. XIV, 3.

**M. 1342.** Masque d'un « personnage imberbe » en fritte vernissée de type et de physionomie identiques <sup>(8)</sup> (Fig. 1). Yeux en fritte, incrustés et scellés au bitume. Menton arrondi. Même étirement de la terre, à la place des oreilles, percé de trois trous. A nouveau des ponctuations en haut du cou et à la base du masque, dont le haut est



FIGURE 2  
Mari. Tombe 236

souligné d'une bande unie. Hauteur : 0,09. Tombe 236. Musée du Louvre, AO. 19078. L'objet appartenait au riche mobilier d'une femme, enterrée dans une tombe double-cloche. Il avait été placé exactement sur le sternum, non loin d'une coupe et d'un miroir en bronze <sup>(9)</sup> (Fig. 2).

<sup>(8)</sup> *Syria, ibid.*, pl. XIV, 4.

<sup>(9)</sup> *Ibid.*, p. 83, fig. 16.

**M. 1364.** Masque d'un « personnage imberbe » en fritte vernissée <sup>(10)</sup> (Fig. 3). Même physionomie. Yeux en fritte incrustés et scellés au bitume. Menton légèrement galoché. Même étirement de la terre à la place des oreilles, percé de trois trous. On retrouve, en haut, à la base du masque et sur son cou, les restes d'une ponctuation plus ou moins bien conservée mais évidente. Hauteur : 0,092. Tombe 255. Musée du Louvre, AO. 19488.



FIGURE 3  
Mari. M. 1364

Au moment de la trouvaille, en 1936 et 1937, nous avons sans hésiter, identifié ces personnages avec de jeunes hommes <sup>(11)</sup> malgré les trous des pseudo-oreilles et les ponctuations relevées sur le cou, que sans doute, nous le savions, on pouvait interpréter, ici comme la figuration d'un collier, là comme l'emplacement d'un

<sup>(10)</sup> Inédit.

<sup>(11)</sup> *Syria*, XVIII (1937), pl. XIV (légende des fig. 3 et 4), p. 83; XIX (1938), p. 21.



FIGURE 4  
AO. 6685

accrochage de pendentifs<sup>(12)</sup>. Mais les hommes n'auraient-ils pas porté eux aussi des colliers et des bijoux aux oreilles ? Le monde assyrien en fournit des exemples multiples<sup>(13)</sup> et précisément, les masques de Mari ont tous été recueillis dans des tombes assyriennes, celles des membres d'une garnison (soldats et leurs familles) qui occupa la ville pendant un temps plus ou moins long, vers la fin du I<sup>er</sup> millénaire<sup>(14)</sup>.

Jeunes hommes imberbes ou femmes<sup>(15)</sup> ? Avant de conclure il nous semble pré-

(12) On évoque immédiatement certaines « idoles mycéniennes » en terre cuite où tout a été conservé des anneaux qui pendent. Pourtant en 1936, nous pensions que dans ces trous on avait pu passer « les fils destinés à fixer l'objet (le masque) sur le corps du mort (*Syria*, XVIII, p. 83).

(13) Par exemple, statue de Shamshiadad V du British Museum, avec collier et boucles d'oreilles. De même avec les génies ailés du temps d'Assurnazirpal II, au Metropolitan Museum.

(14) *Syria*, XVIII (1937), p. 82; XIX (1938), p. 21; XXIX (1952), p. 188; XLII (1965), pp. 13-14.

(15) M. SCHAEFFER avait conclu à une femme pour le masque de Minet-el-Beida (*Syria*, XIV, pl. XI, 2, légende de la figure) mais ajoutant cependant que son aspect était « sévère » (*ibid.*, p. 106). Au Louvre, le cartel de AO. 6685, porte la qualification de féminine.

férable de poursuivre l'enquête, c'est-à-dire d'examiner les autres modèles connus. En voici tout d'abord deux, entrés au musée du Louvre, par voie d'acquisition.

**AO. 6685.** Masque de tête imberbe en fritte vernissée <sup>(16)</sup> (Fig. 4). Les yeux et les sourcils évidés, ont perdu leur incrustation. Visage joufflu, lèvres un peu pincées, menton court et gras. Les oreilles sont plus régulières et percées de trois trous. Sur le cou et par devant, deux alignements de trois points creusés, appelant eux aussi des incrustations qui n'existent plus. Hauteur : 0,055. Warka avait été l'origine indiquée par le vendeur et l'acquisition faite en février 1914.



FIGURE 5  
AO. 7089

(16) Inédit.



**AO. 7089.** Masque en fritte vernissée <sup>(17)</sup> (Fig. 5). Restes d'incrustation en pâte bleue, ou de scellement au bitume dans le creux des sourcils dessinés en accent circonflexe renversé et au fond des yeux en amande. Base du nez écrasée, bouche aux lèvres épaisses. Menton carré et bien en chair tombant sur un cou de forme trapézoïdale, rehaussé de deux lignes de points (dix au total), teintés au bitume. L'arrière des oreilles, plus ou moins mutilé, porte l'indication des trois trous que l'on retrouve toujours. Hauteur : 0,05. Acquisition faite en juillet 1917 et du même vendeur que pour la pièce précédente, mais sans indication de provenance.

Si l'on pousse plus avant vers l'Est et jusqu'en Susiane, il y a lieu de rappeler les masques identiques recueillis à Suse et à Tchoga Zanbil, proprement interchangeables avec ceux de provenance mésopotamienne. Nous en redonnons les caractéristiques essentielles :

**Sb 3588.** Personnage imberbe en terre vernissée <sup>(18)</sup> (Fig. 6), avec sourcils et yeux évidés, prêts pour l'incrustation. La base du nez percée, bouche aux lèvres minces. Les oreilles munies chacune de trois trous. Rehauts jaunes autour et sur le côté du cou. Hauteur : 0,055. Suse, fouilles de Mecquenem (1922-1923). Apadana, paroi Ouest.

**Sb 8148.** Moitié inférieure d'un masque de personnage imberbe (Fig. 6). La cassure passe sous les yeux. Nez percé de part en part à hauteur des narines. Bouche petite, lèvres en accent circonflexe renversé. Les oreilles étaient certainement, comme toujours, percées de trous superposés. Sur le cou, deux lignes de six cavités circulaires, prêtes pour des incrustations. L'objet provient des réserves de Suse mais sans indication plus précise.

**G. TZ. 7.** Il faut ajouter ce fragment d'un masque identique, aussi en fritte vernissée, découvert à Tchoga Zanbil, dans une des chambres du temple d'Ishnikarab <sup>(19)</sup>. Restes d'incrustation dans les sourcils, l'œil gauche. Variante à signaler : l'étiement auriculaire est percé quatre fois et non trois comme précédemment. Hauteur : 0,036.

Quittant la Susiane et passant dans le Nord mésopotamien, il convient maintenant d'enregistrer l'importante documentation fournie par Tell al-Rimah <sup>(20)</sup>. Nous connais-

(17) Inédit.

(18) *MAI*, XXIX, p. 36 et 41; fig. 29, 9.

(19) *MAI*, XXXIX, p. 88, pl. LI, 5 et pl. XCV, G.T.Z. 7.

(20) David OATES, *The Excavations at Tell al Rimah*, 1965, dans *Iraq*, XXVIII, p. 125 et pl. XXXIV, a; Th. Howard CARTER, *Tell al-Rimah*, dans *Archaeology*, octobre 1967, pp. 282-289.



FIGURE 6  
Sb 3588 et Sb 8148

sons de ce type, quatre exemplaires <sup>(21)</sup>. Trois sont en assez ferme ronde bosse et affirment une assez vive personnalité. Toujours avec sourcils et yeux incrustés, oreilles percées. Le quatrième est de loin le plus important et par la conservation et surtout par l'ornementation qui permet cette fois de dire que l'on se trouve devant un masque féminin (Fig. 7) <sup>(22)</sup>. Yeux et sourcils en fritte sont enchâssés dans du bitume. Deux nattes tombent de derrière les oreilles de part et d'autre du visage et s'achèvent en boucles rehaussées de petits disques de verre. Des disques noirs, blancs et jaunes scintillent sur un fond de bitume, évoquant diadème sur le front, collier, barrette. Chaque oreille est, comme sur l'exemplaire de Suse, percée de quatre trous. On constate à nouveau que l'arrière du masque est concave comme s'il avait été attaché à quelque chose, mais rien n'avait subsisté du matériau duquel il aurait été solidaire <sup>(23)</sup>.

<sup>(21)</sup> En ne comptant que ce qui est exposé au musée de Bagdad, car nous ignorons ce qui a pu être attribué au fouilleur.

<sup>(22)</sup> Hauteur : 0,118. Fritte vernissée. *Iraq*, XXVIII, pl. XXXIV, a.

<sup>(23)</sup> Sauf erreur, rien en ce domaine n'a été retrouvé nulle part.



FIGURE 7  
Masque de Tell al-Rimah  
(Photo M. L. Girod)

Les fouilleurs demeurent donc perplexes et ne savent ce qu'ils doivent proposer : ou élément d'une statuette composite ou morceau décoratif attaché originellement à un mur, ou partie d'un meuble<sup>(24)</sup>. Quoiqu'il en soit, le sexe féminin est ici certain mais quelle identification envisager ? Il semble bien que D. Oates ait songé à reconnaître Ishtar sous les traits de cette femme parée<sup>(25)</sup>. Cependant cela ne s'appliquerait qu'à un cas et il reste tous les autres, de Rimah et d'ailleurs, qui constituent la quasi totalité. Quant à la date, il semble, tout au moins pour les documents de Tell al-Rimah, qu'on pourrait la fixer dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>(26)</sup>. Mais cette date conviendrait tout aussi bien pour les masques de Mari, de Minet-el-Beida et de Suse.

<sup>(24)</sup> Deux des masques, plus petits, et d'un art beaucoup plus rude, ont été recueillis dans une cour, alors que le masque féminin provient d'une chapelle, *Iraq, ibid.*, p. 125. Nous en possédons les photographies que nous ne publions pas, par courtoisie à l'égard du fouilleur qui ne les a pas encore fait connaître.

<sup>(25)</sup> *Iraq, ibid.*, pp. 125-126.

<sup>(26)</sup> Du niveau des trouvailles provient une tablette datée d'un *limmu* de Salmanasar I (1280-1261), ce qui s'accorderait avec les constatations de W. ANDRAE à Assur (*WVDOG*, 58, p. 78). Nous ne comprenons pas pourquoi D. OATES parle de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, *Iraq, ibid.*, p. 125.

Reste la signification de ces masques. Remarquons tout d'abord que sauf à Mari, il n'apparaît pas qu'aucun ait été vraiment recueilli *in situ*. A Assur, à Rimah, à Suse et ici pas toujours <sup>(27)</sup>, ils proviennent de temples mais sans qu'on puisse indiquer un emplacement originel. Ne disons rien des acquisitions où les indications fournies par les vendeurs sont rigoureusement hypothétiques. Par contre à Minet-el-Beida, un masque est trouvé dans une tombe <sup>(28)</sup>, mais surtout à Mari, tous trois sortent de tombes intactes et l'un d'eux <sup>(29)</sup> n'a pas bougé d'un centimètre depuis qu'il a été déposé sur le corps du défunt. La signification d'ordre funéraire est ici évidente. Ne s'agit-il pas simplement d'une pièce du « mobilier », de règle dans les sépultures mésopotamiennes, un objet entre beaucoup d'autres, plus ou moins nombreux ? Nous ne le croyons pas. Très certainement à notre sens, il y a là un geste symbolique mais en même temps efficient. C'est, croyons-nous, la figuration d'un génie protecteur, personnage jeune, littéralement asexué <sup>(30)</sup> que l'on peut aussi bien affecter à une tombe masculine que féminine. Avec lui on affirme, par delà les ombres de la mort, une idée de jeunesse et on aide à son accomplissement. Ainsi rejoint-on la vieille croyance mésopotamienne en un miracle que produit la plante chère à Gilgamesh, puisque grâce à elle, « le vieillard redevient un homme jeune ». L'homme éternellement jeune, ce vieux rêve de l'humanité, qui sait si ce n'est pas lui dont ces masques énigmatiques porteraient le reflet ?

(27) Apadana, fouilles de Mecquenem.


(28) Tombe VI, il est vrai troublée.





(29) *Supra*, M. 1342.


(30) D'où la difficulté qu'ont connue tous les fouilleurs de reconnaître un homme ou une femme, avec ces masques au type indéfinissable, et qui ne porte jamais la plus légère marque de vieillissement, sinon même de maturité.

## SUR UN NOM DE MÉTAL ÉGYPTIEN

Paule POSENER-KRIÉGER

On relève dans les papyrus d'Abousir <sup>(1)</sup>, un nom de matière jusqu'ici mal attesté : la matière . Le mot est enregistré dans le *Dictionnaire de Berlin* (IV, 349) avec la traduction peu compromettante de « Beischrift über Gefässen ». Si l'on avait hésité à reconnaître dans ce mot le nom d'un matériau <sup>(2)</sup>, c'est que les exemples que nous en possédions n'étaient pas très explicites. Ceux que nous apportent les papyrus d'Abousir sont parfaitement clairs et permettent de résoudre ce problème de vocabulaire.

Le mot en question y apparaît dans un inventaire mobilier du temple funéraire de Neferirkare' <sup>(3)</sup> en parallèle avec  le bois d'importation,  l'encens,  la galène, etc. Dans les documents de ce type <sup>(4)</sup>, qui se présentent sous la forme de tableaux quadrillés, l'énumération des biens mobiliers du temple est faite par matières, de sorte que les noms des différentes matières servent de rubriques à une ou plusieurs colonnes de l'inventaire. La seule place du mot  dans un tel tableau montre, sans qu'il puisse y avoir le moindre doute, qu'il s'agit là du nom du matériau dont sont faits les objets énumérés sous cet en-tête.

Dans un autre document du même ensemble — un tableau de service dressé à la veille de la fête de Sokaris — le même mot se trouve en parallèle avec  l'argent, chacun de ces deux termes servant de titre à une liste d'objets culturels utilisés


(1) P. POSENER-KRIÉGER and J.L. de CENIVAL, *Hieratic Papyri in the British Museum*, Fifth Series, *The Abu Sir Papyri*. Ces documents proviennent des archives du temple funéraire de Neferirkare'-Kakaï à Abousir et datent pour la plupart de la fin de la V<sup>e</sup> dynastie. Dans la suite de cet exposé la publication sera citée *Abu Sir Pap.*

(2) HARRIS, *Lexicographical Studies in Ancient Egyptian Minerals*, p. 214.


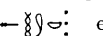
(3) *Abu Sir Pap.*, pl. XX-XXI.

(4) *Abu Sir Pap.*, pl. XX-XXX et LXXXIX-XCI.

(5) *Abu Sir Pap.*, pl. XIII-XIV, texte 1.

pour l'offrande funéraire de fête à célébrer le lendemain <sup>(6)</sup>; là encore  ne peut être autre chose qu'un nom de matière.

Les exemples de ce mot qui nous étaient déjà connus sont les suivants :

a) Dans le tombeau du grand prêtre d'Héliopolis *Sbkj*, surnommé *Bī*, à Héliopolis <sup>(6)</sup>, la paroi ouest de la chapelle funéraire est divisée en deux registres de représentations : dans le premier se trouvent des tissus, des vases *hz* en électrum (fig. 1, a), des vases à parfums; dans le second, après quatre tas d'étoffes en ballots, on note : deux vases cylindriques en argent (fig. 1, b) une aiguière et son bassin (fig. 1, c), puis trois vases dont la forme n'est pas précisée dans la publication, mais qui sont accompagnés des mentions  et ; viennent ensuite un coffret de natron, les huiles canoniques, des fards, et après la représentation d'une maison qui occupe toute la hauteur de la paroi, on voit au premier registre, une aiguière et son bassin (fig. 1, c) suivis de trois autels (fig. 1, d) en électrum et en argent, et au second, deux vases d'électrum dont la forme n'est pas précisée et cinq vases dont la matière n'est pas indiquée.

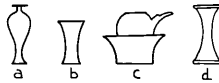






FIGURE 1

b) Dans le tombeau voisin du grand prêtre d'Héliopolis *Hw-n-Hr*, surnommé *Hw* <sup>(7)</sup>, la paroi ouest de la chapelle funéraire présente, dans un premier registre, des étoffes, des parures et des vases à parfums disposés sur ou sous des sellettes et dans un second, des étoffes pliées et des sachets de fards, suivis d'une aiguière et son bassin (fig. 1, c) en électrum, un autel (fig. 1, d) surmonté du mot  et un autel identique surmonté du mot ; le registre se termine par un coffret de natron, des vases à huiles canoniques et la représentation d'un édifice.

c) Dans la tombe de Nefret à Meidoum <sup>(8)</sup>, on voit, à côté d'un brasero  dont la matière était sans doute précisée dans une zone en lacune, un vase *znw* surmonté de l'indication .

H. Balcz, qui est le seul à avoir noté cet exemple <sup>(9)</sup>, proposait de comprendre

(6) DARESSY, *ASAE* XVI, 207.

(7) DARESSY, *o.c.*, 211.

(8) PETRIE, *Medum*, pl. XV.

(9) BALCZ, *MDIK* IV, 216.

ici « Stein von *Štjt* ». HARRIS <sup>(10)</sup>, à qui la suggestion de Balcz semble avoir échappé, pense que les mots  $\rightarrow \text{𓆎} \text{𓆏}$  et  $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆏}$  qui figurent dans les deux tombeaux d'Héliopolis pourraient être ceux de quelconques offrandes; il envisage cependant de lire  $\rightarrow \text{𓆎} \text{𓆏}$  *hzm̄n* <sup>(11)</sup> et dans ce cas, conclut-il,  $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆏}$  devrait aussi être une matière. Peu convaincu lui-même de la solution proposée, il préférerait voir dans ces deux mots des noms de pains ou de gâteaux et il termine son paragraphe en disant « but nothing is certain and it is not impossible that *št̄t* and *zḥtjt* represent the material of the vessels and altars ».

Puisque les papyrus d'Abousir permettent de résoudre la question en ce qui concerne le mot  $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆏}$ , il en est de même pour le mot  $\rightarrow \text{𓆎} \text{𓆏}$ , ces deux termes étant placés strictement en parallèle dans les tombeaux d'Héliopolis : ce sont là deux désignations de matières et l'on se demande aussitôt de quelles sortes de matières il s'agit.

Si les textes d'Abousir n'apportent aucune lumière nouvelle sur le mot *zḥtjt* <sup>(12)</sup> qui ne s'y trouve pas cité, ils permettent de se faire une idée de la matière *št̄t*.

Dans l'inventaire des biens mobiliers du temple <sup>(13)</sup> mentionné plus haut, les objets inscrits sous cette rubrique sont : un autel *gn* <sup>(14)</sup> et une table d'offrandes basse semblable à celles citées dans le même document sous la rubrique « argent » <sup>(15)</sup>. L'énumération des objets dans cette section de l'inventaire est incomplète car le reste du document est perdu.

Le tableau de service pour la fête de Sokaris <sup>(16)</sup> mentionne (fig. 2), après une aiguière et son bassin (*št̄t* et *hzm̄ni*), un vase *znbt* et une coupe *'ndw* en argent, les

<sup>(10)</sup> HARRIS, *o.c.*, p. 214.

<sup>(11)</sup> Il semble que HARRIS pense ici plutôt à *hzm̄n* « natron » qu'à *hzm̄n* « bronze » car il remarque que le mot se trouve ailleurs dans les mêmes tombes avec une graphie plus commune; ceci l'encourage à voir en ces termes autre chose que la matière dont sont faits les objets représentés. JÉQUIER, *Frisés d'objets*, p. 246, pense que *št̄t* et *zḥtjt* sont les noms des objets représentés.

<sup>(12)</sup> Le *WB*, III, 163 admet la graphie  $\text{𓆎} \text{𓆏}$  pour *hzm̄n* bronze; les exemples donnés sont *Urk.* I, 248 (Pierre de Palerme années relatives à Neferirkare<sup>c</sup>) et BISSING-KEES, *Re-Heiligtum*, III, pl. 28 (bloc 247) où, p. 50, les auteurs traduisent « bronze » sans hésitation, voir à ce sujet *infra*, p. 425, n. 34.

<sup>(13)</sup> *Abu Sir Pap.*, pl. XXI, col. r et s.

<sup>(14)</sup> Ce type d'autel est bien connu : il s'agit d'un autel à feu dont la partie supérieure est creusée d'une cavité pour y brûler l'encens, soit directement, soit dans une coupelle qui s'y ajuste (FISCHER, *BMMA*, 1964, 239 et suiv.). C'est exactement le type d'autel représenté dans les tombeaux d'Héliopolis. Le temple funéraire de Neferirkare<sup>c</sup> possédait encore deux autels *gn* en électrum. (*Abu Sir Pap.*, pl. XV A-XVI A).

<sup>(15)</sup> Le nom de l'objet manque; les objets similaires en argent sont appelés *htp* et *hrt* (*Abu Sir Pap.*, pl. XX-XXI, col. d et e).

<sup>(16)</sup> *Abu Sir Pap.*, pl. XIII-XIV, texte 1.

objets en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  suivants : une table d'offrandes *hzt*, deux vases *hzt*, un brasero *'prt*, une cruche *nmšt*, un encensoir *k3p* en deux parties, une coupe à déversoir *'ndw*.

On est frappé par le fait que dans les deux séries de documents — les tombeaux d'Héliopolis et les papyrus d'Abousir — les objets en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  se trouvent associés à des objets d'argent ou d'électrum, après lesquels ils se trouvent cités.

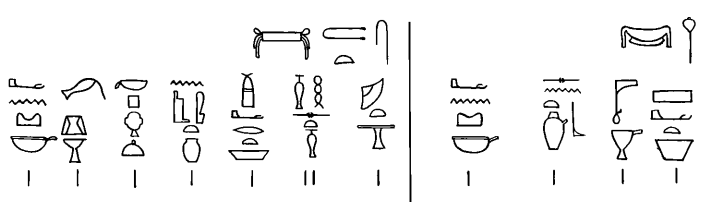


FIGURE 2

Si l'on en croit les papyrus d'Abousir, il faut que cette matière ait été résistante au feu pour que l'on ait pu en faire des autels *gn*, des encensoirs et des braseros, qu'elle ait été moins précieuse que l'argent et l'électrum après lesquels elle se trouve nommée et l'ait été cependant assez pour figurer à côté des métaux nobles.

Il ne me semble pas trop jouer aux devinettes en croyant pouvoir affirmer que le  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  est un métal, car seul un métal présente les qualités requises et convient aussi bien aux énumérations d'Abousir qu'aux figurations des tombes d'Héliopolis<sup>(17)</sup>.








Cette idée trouve sa confirmation grâce à un bloc du temple solaire de Niou-serre<sup>(18)</sup>, où sont énumérés des objets appartenant à ce sanctuaire. On note ici (fig. 3) la mention de sept autels *hzt* en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  et *x* vases *krht* de formes diverses en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  ou « cuivre d'Asie ». Le rapprochement entre cette liste et les deux séries de documents examinées plus haut est immédiat : la matière  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  qui est dans les tombeaux d'Héliopolis celle d'un autel à feu et de vases de formes diverses est ici celle de sept autels *hzt*, tandis qu'à Abousir *gn* et *hzt* se trouvent faits en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  ; l'association entre  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  et  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  que l'on avait déjà notée précédemment est remplacée ici par l'association  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  et  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$ .








(17) S'il s'agissait d'une pierre comme l'avait proposé BALCZ (*l.c.*), la documentation perdrait son homogénéité; on voit bien qu'il est ici question de séries d'objets métalliques; le brasero à côté duquel se trouve le vase *zrw* en  $\overline{\text{𐎗𐎍𐎗}}$  dans la tombe de Nefret à Meidum est vraisemblablement aussi un objet de métal.



(18) BISSING-KEES, *l.c.*





L'identité d'emploi des métaux  et  , le fait qu'ils sont l'un et l'autre associés à l'or, l'argent et l'électrum, qu'ils sont tous deux cités en parallèle avec le  ainsi que la parenté de leurs noms, invitent à voir dans le  une façon abrégée de désigner le cuivre d'Asie. Il convient alors de transcrire  *šttj* « l'asiatique » et  ... *Štt* <sup>(23)</sup> « cuivre d'Asie » en considérant que l'on a, dans le premier cas, affaire à un nisbé et dans le second à une formation identique à celle de  , bois étranger.

Quant à la lecture du signe  écrit parfois  ou  dans le groupe  , elle a fait l'objet de plusieurs études <sup>(24)</sup> mais n'en demeure pas moins incertaine. Kaplony, qui a le dernier abordé la question <sup>(25)</sup> estime que la lecture *bīz* de ce signe ne saurait être mise en doute <sup>(26)</sup>. Il se trouve pourtant forcé d'admettre que  n'est jamais accompagné de compléments phonétiques dans les textes profanes, alors que dans les textes religieux, où ces compléments phonétiques existent, le déterminatif  du mot *bīz* fait défaut. L'impressionnante collection d'exemples donnée par Kaplony <sup>(27)</sup> met en évidence le contraire de ce que l'auteur cherchait à nous prouver :  et *bīz* sont deux matières différentes <sup>(28)</sup>. Là encore les textes d'Abousir apportent les preuves qui nous manquaient.

Dans les inventaires d'Abousir on trouve en effet le mot *bīz* écrit  comme dans les textes religieux cités par Kaplony, avec un complément phonétique et sans le déterminatif  ; sous cette rubrique sont énumérés un certain nombre d'instruments utilisés dans les rites de l'Ouverture de la bouche <sup>(29)</sup>. Dans la même série de documents <sup>(30)</sup> on dit par exemple d'un mortier *šd* que « le bord est en cuivre »

(23) Sur le sens de *Štt* et sa lecture voir ČERNÝ, *ASAE* XLIV, 296-8.

(24) A la bibliographie donnée par HARRIS, *o.c.*, p. 50 et suiv. s'ajoutent à présent CURTO, *MDIK* XVIII, 65-6; FISCHER, *WZKM*, 57, 60 et suiv.; KAPLONY, *Kleine Beiträge zu den Inschriften der Ägyptische Frühzeit*, p. 54 et suiv.

(25) KAPLONY, *l.c.*, consacre tout le chapitre 10 de son ouvrage à ce signe, mais considère la lecture *bīz* comme un fait acquis.








(26) JUNKER, *MDIK* XIV, 83-103, bien que partisan de la valeur *bīz* du signe, n'a jamais manqué, dans son étude, de faire suivre cette lecture d'un point d'interrogation.



(27) KAPLONY, *o.c.*, n. 218.

(28) Les observations de HARRIS à propos des déterminatifs de *bīz* sont pertinentes et l'état de la question qu'il présente (*o.c.*, p. 50 et suiv.) montre que le problème est plus complexe que KAPLONY ne le laisse entendre.



(29) C'est aussi le cas des textes religieux cités par KAPLONY.

(30) *Abu Sir Pap.*, pl. XXVIB, col. d. On notera que l'exemple utilisé ici a été pris dans un inventaire pour éliminer toute équivoque.





 et dans tous les exemples que l'on en a dans ces archives, le cuivre est toujours écrit  <sup>(31)</sup>, tandis que *bʿz* est toujours écrit , ce qui prouve que  et  ne sont pas identiques et que le signe  ne doit pas se lire *bʿz*. Si l'on pouvait encore admettre avec Kaplony qu'il ait existé, par tradition, des différences entre les textes religieux et les textes profanes dans l'écriture d'un mot, l'argument n'est plus défendable lorsqu'on se trouve en présence d'une série de textes qui, comme les inventaires d'Abousir, forment un ensemble cohérent. Parce que le mot cuivre y est toujours écrit  ces documents n'apportent aucune suggestion nouvelle quant à la valeur de ce signe et la lecture *hmtj* préconisée par Harris <sup>(32)</sup> paraît être, jusqu'à nouvel ordre, la seule raisonnable bien qu'elle repose essentiellement sur le nom copte du cuivre.

Il n'est pas aisé de se faire une idée juste de ce qu'était ce *sttj* ou « cuivre d'Asie », car il nous faudrait posséder un objet dont nous serions assurés qu'il est bien en *sttj* pour en faire faire l'analyse chimique. On peut dire, en tout cas, qu'il existait une différence d'aspect nette entre le cuivre indigène et ce métal importé car on ne les confondait pas. On serait certes tenté d'y reconnaître avec M. Schaeffer <sup>(33)</sup> ce bronze à forte teneur d'étain dont sont faits les objets en bronze les plus anciens découverts à Byblos et à Ras Shamra, mais la présence du métal  ou  dans les tombeaux d'Héliopolis et sur le bloc du temple solaire de Niouserre invite plutôt à reconnaître le bronze en ce dernier, à supposer que la lecture du groupe soit bien *hzm̄n* <sup>(34)</sup>. On notera aussi que le taux d'étain dans le bronze ne doit pas dépasser un certain pourcentage, faute de quoi l'alliage devient cassant et n'est plus facilement martelable <sup>(35)</sup>; il semble exclu, dans ces conditions, qu'un métal à forte teneur d'étain ait pu être utilisé par prédilection pour en plaquer des portes, comme c'est le cas

<sup>(31)</sup> *Abu Sir Pap.*, pl. XV A-XVI A; pl. XXXII, texte 7; pl. LXVII, col. b.

<sup>(32)</sup> HARRIS, *o.c.*, p. 59-60; il n'est pas certain naturellement que le signe  et le signe  qui le remplacera doivent être lus de la même manière, mais en adoptant la lecture *hmtj* on a au moins l'avantage de supprimer toute confusion entre la matière *bʿz* et le cuivre.

<sup>(33)</sup> SCHAEFFER, *JEA* XXXI, 92 et WAINWRIGHT, *Antiquity* XVIII, 96 avaient proposé de voir du bronze dans le « cuivre d'Asie ». Au sujet des plus anciens bronzes découverts en Égypte, voir LUCAS, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, 4<sup>e</sup> éd., p. 219-20 et au sujet de l'origine du bronze, p. 255-6.

<sup>(34)</sup> On se souviendra que ni les auteurs du *WB* ni BISSING et KEES (*o.c.*, p. 50) ne paraissent gênés par le *t* qui termine le groupe  et n'appartient pas au mot *hzt*, de sorte qu'il est difficile de lire ici *hzm̄n*. Des exemples de *hzm̄n* écrit  cités par le *WB*, le premier, celui de la Pierre de Palerme, est peu sûr car en cet endroit le monument est mal conservé, et le second, celui du bloc du temple solaire, paraît exclure cette lecture. Le rapprochement avec le  ou  des tombeaux d'Héliopolis est frappant.

<sup>(35)</sup> LUCAS, *o.c.*, p. 217, indique un taux maximum de 5 % d'étain pour que l'on puisse travailler le bronze au marteau sans avoir recours au refroidissement pendant le travail.

pour le *hmtj* (?) *Štt* au Nouvel Empire. Soulignons enfin que le *hmtj* (?) *Štt* était encore importé à une époque où le bronze *hzm*n était devenu d'un usage courant dans la Vallée du Nil : il en différait donc en quelque manière.

Si le *šttj* ou *hmtj* (?) *Štt* n'était pas exactement du cuivre, ce n'était pas non plus tout à fait du bronze, mais il ne devait pas être très éloigné de l'un ni de l'autre <sup>(36)</sup>. C'était en tout cas un métal dur, martelable, assez précieux et brillant pour figurer à côté de l'or, l'argent ou l'électrum, mais aussi assez répandu dès l'Ancien Empire pour que le temple funéraire de Neferirkare' ait pu posséder réellement un minimum de dix objets en *šttj* <sup>(37)</sup>.

Quels qu'aient été ses caractères spécifiques, montrer que le *šttj* était un métal et n'était autre que le « cuivre d'Asie » était le seul propos de cet article. En lui donnant le nom d'« asiatique » les anciens Égyptiens avouaient tout ce qu'ils devaient à leurs voisins de l'Est dans la découverte des alliages, ce que le savant auquel ce volume est dédié avait déjà brillamment montré il y a quelque vingt années.

(36) Lorsqu'on sait à quel point il est malaisé de définir ce que les anciens Égyptiens entendaient exactement par or, argent et électrum, car leurs critères étaient assurément bien plus vagues que les nôtres (et le paragraphe que HARRIS consacre à l'électrum, *o.c.*, p. 44-50, est très révélateur à cet égard), on comprend que le *šttj* était essentiellement un métal jaune pâle et brillant.

(37) À supposer que tous les objets d'argent du temple aient été enregistrés dans l'inventaire *Abu Sir Pap.*, pl. XX-XXI, leur total était de 23. Les inventaires des objets d'or et d'électrum manquent, mais dans l'ensemble des documents, on relève la mention de 7 objets d'électrum et d'un objet composite en or, sans parler des bordures, placages ou incrustations faits de l'un ou l'autre de ces trois métaux.

## ON USE OF THE TRIPOD CUP

James B. PRITCHARD

Reporting on his excavations at Gezer R. A. S. Macalister published in 1912 a photograph of what he termed a "strainer" : a cylindrical bowl with rounded base, to which are attached three short feet, and with a loop handle<sup>(1)</sup>. He noted that perforations in the body, which had suggested its classification as a strainer, appeared only in the sides and never in the base of this "moderately frequent" type. In the course of subsequent excavations in Palestine-Syria more than a hundred tripod cups — the majority with holes but some without — have been found in Iron Age contexts. Obviously this cup with perforations around the upper part of the body was not a true strainer, or colander, and must have had some specialized function. That there is no agreement as to the function of this common object of daily life is apparent from the diversity of terms that have been used to catalogue it : "strainer bowl" (Hazor), "tripod incense burner" (Beth-shan), "tripod cup" (Adoni Nur tomb at Amman), "faisselle ?" (Tell el-Far'ah), "bowl" (Megiddo), etc. However, in 1940, Grace M. Crowfoot suggested that the vessel was a censer and pointed out analogous vessels used in modern times for this purpose in the Greek Islands, Rhodes, and Cyprus<sup>(2)</sup>. It is now possible, I believe, to support the validity of this earlier suggestion by evidence discovered in the course of the 1966 excavations at Tell es-Sa'idiyeh<sup>(3)</sup> and to trace further the history and diffusion of this type of object. First, let us list the previously published examples of the tripod cup.

The Iron Age tombs that have been discovered in and around Amman have yielded 39 examples of the tripod cup. This group is unique in that not one of the cups has strainer holes in the body. The bowl of the vessel is shallow and the legs are long. Frequently the outside of the body has been burnished vertically and

<sup>(1)</sup> *Gezer*, II, fig. 370.

<sup>(2)</sup> *PEQ*, 1940, pp. 150-53, pl. 10.

<sup>(3)</sup> See for preliminary reports, *The Illustrated London News*, July 2, 1966, pp. 25-27; *Revue Biblique*, 1966, pp. 574-76.

occasionally a simple painted decoration appears on the rim and the keel of the vessel. In most cases the rim has been inturned and extended so as partly to cover the bowl. No less than 10 tripod cups were found recently in a tomb on Jebel Jofeh in Amman <sup>(4)</sup>, and a tomb that was excavated some years earlier on the same hill contained 5 specimens <sup>(5)</sup>. From the tomb of Adoni Nur in Amman there have come 5 of these cups <sup>(6)</sup>, which are distinctive in that the upper part of the loop handle is attached to the body of the cup slightly below the rim. In Tomb C on Jebel Amman there were found 5 vessels of this type, all with vertical burnishing on the outside of the body <sup>(7)</sup>. The largest single collection of tripod cups, 13 examples, was found in a tomb at Sahab, 11 klm. southeast of Amman <sup>(8)</sup>. A single example was found at Meqabelein <sup>(9)</sup>. This homogeneous group of tripod vessels found in and around Amman we shall refer to as the "shallow" type, since the diameter of the cup is greater than its depth; not a single example has perforations in the body and all are equipped with a loop handle. A number of those belonging to this group are decorated with burnishing, raised bands around the keel or the shoulder, and an occasional simple design in paint.

Two other Transjordan sites have provided examples of the tripod cup, but with slightly different features. At Irbid in Tomb B there were 4 specimens of the deep cup with rows of holes extending from the top to the lower part of the body <sup>(10)</sup>. The drawn example is described as having a red slip and burnishing on the rim. Another deep cup with handle and perforations extending almost to the bottom of the body was found in a 9th century level (Stratum III) at 'Ein Gev <sup>(11)</sup>. Although these were found east of the Jordan they belong typologically with examples to be described below.

In contrast to the tripod cups found in the Amman area those found at sites to the west of the Jordan have a deeper bowl, shorter legs, and are, with the exception of 4 found at Hazor, all pierced with holes. We shall term this perforated type the "deep" type. Thirteen have been discovered at Hazor in contexts extending from Stratum X B (mid-10th century) through Stratum V (mid-8th century) <sup>(12)</sup>. The 18 published specimens from Megiddo came from Stratum V through Stratum II <sup>(13)</sup>.

<sup>(4)</sup> *ADAJ*, vol. 11, pls. 7:47, 129, 8:48, 57; 9, fig. 2:64-68, 70.

<sup>(5)</sup> *QDAP*, vol. 11, pl. 70, nos. 10-13, pl. 18:53.

<sup>(6)</sup> *APEF*, vol. 6, fig. 21:77-81.

<sup>(7)</sup> *ADAJ*, vol. 1, p. 39, fig. 1:11.

<sup>(8)</sup> *QDAP*, vol. 13, p. 98, nos. 22-30.

<sup>(9)</sup> *QDAP*, vol. 14, pl. 17:9.

<sup>(10)</sup> *ADAJ*, vol. 11, pl. 34:20.

<sup>(11)</sup> *IEJ*, vol. 14, fig. 8:9, pl. 12:A.

<sup>(12)</sup> *Hazor*, I, pl. 54:18; II, pls. 54:20-22, 55:43, 44, 64:34; III-IV, pls. 171:16, 17, 180:13, 182:22, 208:34, 249:19.

<sup>(13)</sup> *Megiddo*, I, pls. 23:20-24, 31:146, 147.

Beth-shan has produced 5 tripod cups that are assigned to Levels V through IV, with 4 of them belonging to Level V<sup>(14)</sup>. Tell el-Far'ah (N) is represented by one example from Level 3 (second half of the 10th to beginning of the 9th century)<sup>(15)</sup>, which is unique in that it has two pierced lug handles instead of the usual single loop. From the "Intermediate" Level (9th century) at the same site is an example with a plain, flaring rim<sup>(16)</sup>. Two have been found at Samaria, one belonging to Period III<sup>(17)</sup> and another that was found in the "shrine" area E 207<sup>(18)</sup>. As noted above, one example is published from Gezer with the remark that the type was "moderately frequent in the Hellenistic level". Another tripod with perforated holes, but without handle, was reported from Tombs 84-85<sup>(19)</sup>, as was a taller but also handleless example from Lachish, Locus 120<sup>(20)</sup>. A single example of the pierced cup was found at Jericho<sup>(21)</sup>.

A diffusion of the deep type of cup is evidenced northward in the Bīqā' Valley of Lebanon. In the Early Iron Age level at Kamid el-Loz, 2 handleless examples were found<sup>(22)</sup>. At the excavations at Tell el-Ghassil there appeared 6 examples of the pierced and deep cup, one of which is described as having been painted on the outside with a herringbone pattern in red<sup>(23)</sup>. Like the large proportion of the examples from the sites on the west of the Jordan in Palestine those from these two northern sites are pierced with holes in the upper part of the vessel.

At Tell es-Sa'īdiyeh 8 examples of the tripod cup were found in well stratified deposits of Levels IV through II of the tell. Four examples have come from Level IV (Fig. 1:1-4)<sup>(24)</sup>. They are of the same general deep type with perforations, flaring rim,

(14) *The Four Canaanite Temples of Beth-shan, Pt. II. The Pottery*, pl. 46:15 (from Room 1046, which has been reassigned to Lower Level V by F.W. JAMES, *The Iron Age at Beth Shan*, fig. 74); F.W. JAMES, *The Iron Age at Beth Shan*, figs. 1:5, 3:3, 25:16, 72:6.

(15) *Revue Biblique*, vol. 58, 1951, p. 411, fig. 10:16.

(16) *Revue Biblique*, vol. 63, 1955, p. 585, fig. 19:1.

(17) *Samaria*, III, fig. 5:8.

(18) *Samaria*, III, fig. 26:5.

(19) *Gezer*, III, pl. 88:13.

(20) *Lachish*, III, pl. 90:380.

(21) E. SELLIN and C. WATZINGER, *Jericho*, pl. 38:D7.

(22) R. HACHMANN and A. KUSCHKE, *Kamid el-Loz*, 1963/64, (*Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde*), Bd. 3, Abb. 25:1, 3.

(23) *Bulletin du Musée de Beyrouth*, vol. 16, 1961, p. 93, figs. 6:4 and 7:1; vol. 17, 1964, figs. 9:1, 34:5, 40:1.

(24) Fig. 1:1: S 1187/P 666; from 23-G-3; diameter, 13.5 cm; height, 9.2 cm; red-brown ware, tan core, many black and white grits. Fig. 1:2: S 1199/P 675; from 23-G-3; diameter, 11 cm; height, 11.4 cm; tan ware, tan core, many mixed black and white grits. Fig. 1:3: S 1221/P 679; from 23-G-3; diameter, 12.9 cm; height, 10.1 cm; tan ware, tan core, many mixed black and white grits; painted with red-brown paint in a band extending from the rim downward about 3.5 cm inside and outside. Fig. 1:4: from 23-F-7; red-brown ware; red-brown core, many small and medium black grits.

and handle, to judge from the complete specimen shown in Fig. 1:3. In Level II, 2 fragmentary examples were found (Fig. 1:5 and 6)<sup>(25)</sup>. These are similar to those from Level IV. In Level II the deep form with holes characteristic of the earlier levels gives way to the shallow type without holes. Two examples were found (Fig. 1:7 and 8)<sup>(26)</sup>.

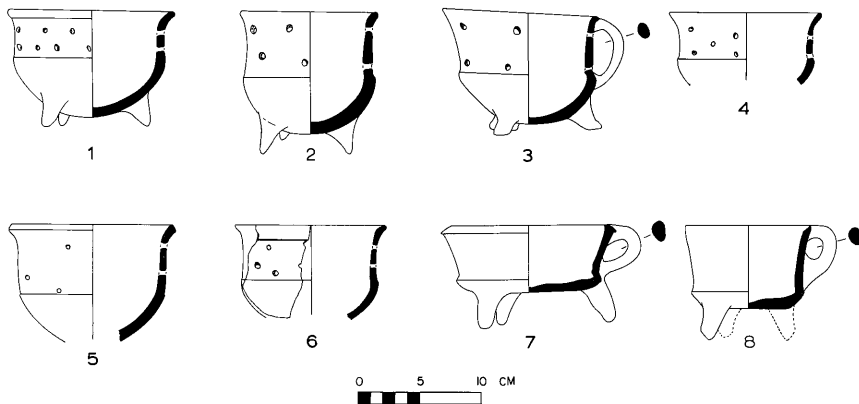


FIGURE 1  
Tripod cups from Tell es-Sa'idiyeh.

The geographical limits of the diffusion of this form of tripod cup seem to be relatively clear. If one excludes the handleless form found at Lachish<sup>(27)</sup> and the single example, also without handle, found at Jericho, the southern limit of the occurrence is Gezer. Two come from Samaria and two from Tell el-Far'ah (N). But the preponderance of the examples have come from the Esdraelon and Jordan Valley sites of Megiddo, Beth-shan, and Tell es-Sa'idiyeh. Following the rift of the Valley northwards the type is found at 'Ein Gev, Hazor, Kamid el-Loz, and Tell el-Ghassil. At the eastern extension of the area of diffusion are the examples found in the Amman area and at Irbid. Thus the use of this form seems to have been restricted to the Jordan Valley rift and the adjacent areas.

(25) Fig. 1:5: from 23-F-8; tan ware, tan core, many small black and white grits. Fig. 1:6: from 23-D-1; buff ware, tan core, many small and few large white grits.

(26) Fig. 1:7: from 23-G-4; tan ware, tan core, few large white and many black and white grits. Fig. 1:8: S 744/P 419; from 23-G-3; diameter, 10 cm; height, 9 cm; tan ware, tan core, some mixed white grits.

(27) *Lachish*, III, pl. 90:380.



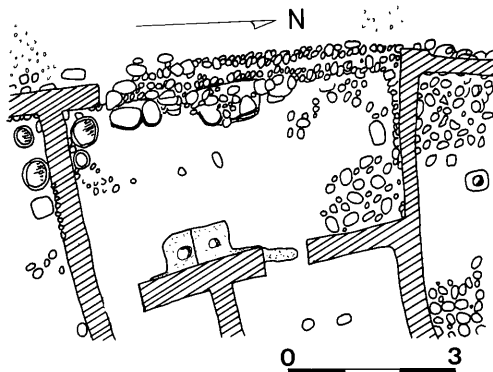


FIGURE 2  
Tell es-Sa'idiyeh. Level IV, Room 64.

The typological development of the form is more difficult to assess. The stratigraphic evidence at Tell es-Sa'idiyeh would suggest that the deep type with holes preceded the shallow type with the unpierced body. Yet the evidence from Hazor presents some difficulties to this theory of development. The 13 examples from Hazor extend over a range of three centuries (10th-8th) represented in Stratum XB through Stratum V. Two examples belong to Stratum XB, one to Stratum IX, 5 to Stratum VIII, 2 to Stratum VII, 2 to Stratum VI, and one to Stratum V. In general the cups from Hazor have a plain rim, either flaring or straight, like those from Levels IV and III at Tell es-Sa'idiyeh. In Stratum VIII, however, there are 3 examples without perforations<sup>(28)</sup>; but the profile is not that of the shallow type represented by the Amman group or by two late examples from Level II at Tell es-Sa'idiyeh<sup>(29)</sup>. If one assumes that the piercing of the upper part of the body is a criterion of secondary importance to the general form of the deep bowl, then the evidence from Hazor is not inconsistent with that from Tell es-Sa'idiyeh. It would seem, therefore, that the deep-bowl cup, generally pierced, was the earlier form which was replaced by the form with shallow bowl and longer legs, without holes, and that the change in style took place sometime within the 8th century, perhaps about the middle of the century, if our preliminary assessment of the pottery from Level II at Tell es-Sa'idiyeh is correct. Although the

(28) *Hazor*, II, pl. 54:20-22.

(29) Another tripod cup found in Stratum VI (*Hazor*, III-IV, pl. 182:22) is also shown without holes, but obviously the drawing was made from a fragment only.



FIGURE 3  
Tell es-Sa'idiyeh. Level IV, Room 64.

exclusive use of the shallow type in the Amman tombs could possibly be interpreted as a local style without chronological significance, the appearance of both the deep and shallow types at Tell es-Sa'idiyeh makes it more likely that the Amman examples belong to the latter part of the 8th century and later.

Finally there is the newly discovered evidence from the 1966 excavations at Tell es-Sa'idiyeh for the use of the tripod cup. Three of the examples (Fig. 1:1-3) were found in Room 64 (Fig. 2 and 3) belonging to Level IV, which is to be dated tentatively to the beginning of the 8th century. The room, whose inside measurements average 3 by 5.75 m., belongs to a complex of at least three rooms, two of which could be excavated only partly because of the eastern limits of the excavation into which they obviously continue. The west wall, bordering the street, appears to have had two doors, each ca. 90 cm. wide, separated by a single column. The two entranceways

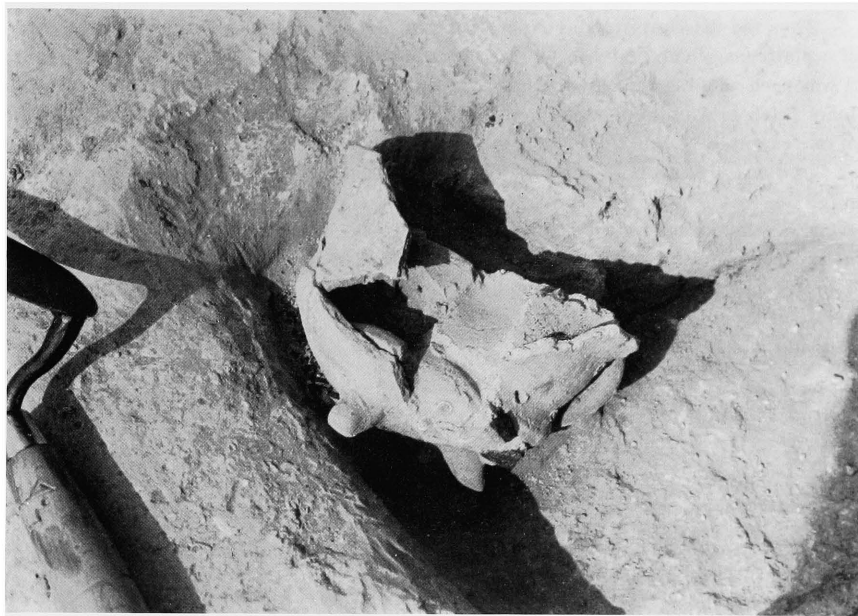


FIGURE 4  
Tell es-Sa'idiyeh. Tripod cup, in situ, surrounded by ashes.

were more clearly defined by two stone steps inside the room by which entrance was had from the street at a higher level outside. Built against the east wall of the room is a mud-brick table or platform, 1.20. long, 0.55 m. wide, and 0.48 m. high. This structure had been plastered with lime plaster, as had also the house wall that extends from the table to the doorway at the north. The table seems to have been constructed in two stages. An original construction to the north appears to have been extended southward so as to double the size of the original table. On the top of each of these two parts, the original table and the extension, there appears a hole or depression. Lying in one elliptical depression, measuring 30 by 13 cm., was the tripod cup, Fig. 1:3, surrounded by charcoal and ashes (Fig. 4). In addition to this burner, obviously *in situ*, were two more tripod cups on the floor (Fig. 1:1 and 2). The inventory of objects found in Room 64, in addition to the three burners, included four lamps, three juglets, a jug, a rubbing stone, a loom weight, 4 glass beads, 9 shells, and an iron arrowhead found on the platform with the tripod cup.

Thus the discovery of the tripod cup *in situ* amid charcoal and ashes on the top of a platform, which may best be described as an altar, makes it highly probable that it was used as a burner. Furthermore, in the description of the tripod cups found on Jebel Jofeh in Amman it was noted that there were slight traces of fire on the inside of one example<sup>(30)</sup>, and the Beth-shan tripod cup from Loc. 1046 of Level V is described as fire-blackened on both surfaces<sup>(31)</sup>. Since the bowl of the tripod cup is much too small to be effective as a brazier for heating a room of the size of that at Tell es-Sa'idiyeh, one can only conclude that it must have been a censer for burning incense in a prescribed way, an act which was of sufficient importance to warrant the building of a special platform or altar in the room<sup>(32)</sup>. At any rate, the evidence presently available would seem to support the suggestion of Grace M. Crowfoot for the use of this specialized vessel.

(30) *QDAP*, vol. 11, p. 70, no. 12.

(31) F. M. JAMES, *The Iron Age at Beth Shan*, fig. 1:5.

(32) Dr. Moshe DOTHAN has pointed out to me a parallel to the plastered platform in a similar structure discovered recently at Ashdod. Within an 8th century room (maximum external measurements are 7.40 by 6.50 m) of Area D there appeared an oblong structure (1022) built of three courses of bricks, rising about 35 cm above the floor and measuring 1.35 by 1.15 m. The platform was completely whitewashed, as were both sides of the wall to which it was attached (M. DOTHAN and D. N. FREEDMAN, *Ashdod*, I, p. 133, pl. 19:1, 2). Among the cult objects found in an adjacent and communicating room were two offering vessels, each with seven feet and one with seven knobs projecting from the body near the base (*Ashdod*, I, fig. 38:7, 8).

## THE FIRST GREEKS IN PHOENICIA AND THEIR SETTLEMENT AT SUKAS

P. J. RIIS

The following lines are offered to M. Claude Schaeffer by a fellow excavator on the Syrian coast as a *χαριστήριον* in remembrance of many happy and interesting hours spent together. The survey summarizes the contents of the author's forthcoming publication *SUKAS, The North-East Sanctuary and the First Settling of Greeks in Syria and Palestine*, to which I must refer for further details if not found in the preliminary reports in the *Annales Archéologiques de Syrie*, VIII-XV, 1958-1965.

Much has been said in favour of the view that Greeks, already in the Mycenaean Age, may have got a foothold in a few places on the coast of the Eastern Mediterranean, among them Phoenician Ugarit at "Point Fennel", in Arabic Rās Šamra (fig. 1). There is no real proof, however, that any of the Mycenaean objects found at Rās Šamra were manufactured on the spot; nor does the occurrence of Mycenaean pottery in local tombs prove that the owner was a Mycenaean Greek. Moreover, it has recently been pointed out that the Rās Šamra archives so abundant in material have not yielded any ethnic, geographic or personal names that are indisputably Greek, nor any Linear B texts; but Cypriote syllabic inscriptions and locally produced Cypriote pots occur. The Aegean impact upon Late Bronze Age Cyprus is well known, and so I am inclined to regard the Mycenaean and related finds at Rās Šamra as reflecting a local establishment of half-Mycenaeanized Cypriots, but not of true Greeks.

At any rate this trading post or factory and others like it seem to have been lost in the turmoil of migrations about 1200 B.C., and it has not been possible for the archaeologists to find any evidence of direct connection between them and the later Greek establishments. Now as before, the so-called Protogeometric sherds with pendent semicircles, dated to the 9th and 8th centuries B.C., are the earliest Phoenician finds of Greek pottery (fig. 6, 2).

In Phoenicia they are particularly known from Tall Šayḥ Yūsuf near Al-Mīna

at the mouth of the Orontes, but the ware is also represented at Ṭabbāt al-Ḥammām immediately north of the present Syro-Lebanese frontier. The settlement at Al-Mīna was excavated by Sir Leonard Woolley just before the last world war and seems to have been the port of a bigger inland town at Sābūni, about 5 kilometres away, which existed in the Bronze Age already. To judge from the pottery the settlement at Al-Mīna was founded in the second half of the 9th century by Cypriots and Greeks from Euboea and/or the Cyclades; there were no traces of anything earlier. The architectural remains of the deepest layers, mostly foundation walls, can scarcely be called un-Oriental. Other Syrian and Palestinian sites offer actually comparable material. Half of the pottery of the period before 700 was manufactured in Greece proper, the other half in the Levant, mostly in Cyprus, but among the Levantine vessels there were some which combined a Greek Geometric style character with Oriental ceramic techniques. This class, called Al-Mīna ware, was probably made in Phoenicia by Greeks, as an offshoot of the Euboeo-Cycladic wares.

About 700 the settlement was devastated, probably as a consequence of the events which in Cilicia led to the destruction of Tarsus in 696. The Assyrian governor had revolted against his king, Senacherib, and Greeks residing in Tarsus had supported him. After the catastrophe, however, Al-Mīna was rebuilt, and the greater part of the pottery was now Greek, particularly from Rhodes, Samos and Chios, perhaps also Miletus, and, much later from Athens.

The Al-Mīna dig was almost contemporaneously supplemented by Robert Braidwood's investigations at Ṭabbāt al-Ḥammām. Here an ancient breakwater or mole built of ashlar blocks jutted into the sea, and it could be proved that the blocks had come from a quarry which Braidwood found in his trial trench in the dunes. The stratification was very instructive (fig. 2). The lower layer I 1 consisted of the remains of a Neolithic and Chalkolithic settlement which had been abandoned and covered with the layer of drift-sand I 2. There was apparently no habitation during the Bronze Age, but in the Iron Age the site was resettled, *i.e.* layer II 1. The quarry and the breakwater are contemporary with the reoccupation, for, in order to quarry the stones, the breakwater builders had to dig along the lines X and Y, by this digging some of layer I 1 slipped down, and the stone chips from the quarry, cemented together by rain and sea-water (here black), were partly covered by the settlement stratum. That means that the breakwater was one of the very first works begun on the spot, and as layer II 1 in addition to local Phoenician products also contained Greek Proto-geometric sheds with pendent semicircles, of the late 9th or 8th centuries, it seems reasonable to believe that the harbour was constructed for more than local traffic, and that some Greek merchants already from the start may have settled in the village,

the population of which, no doubt, was mostly native. The upper layers II 2 to IV 1 bear witness to a continuous life of the settlement till into Byzantine times. Then the site was once more deserted.

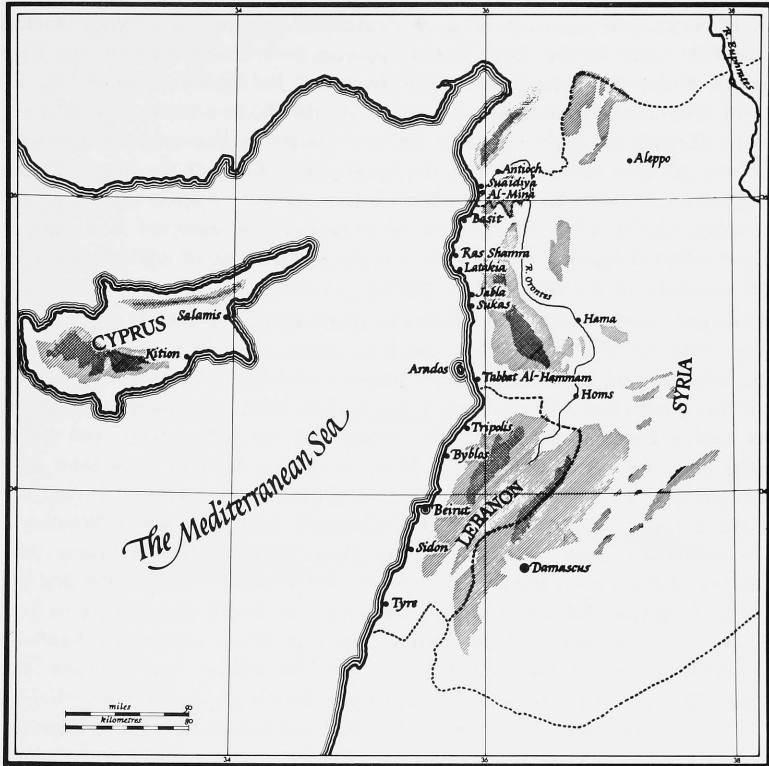


FIGURE 1  
Map of the northern part of the Levant. Drawn by Povl Christensen.

Until recently that was all which Archaeology could state about the first Greeks on the Syrian coast, and the ancient myths tell a somewhat different story. The adventures of the Greek heroes on their way back from Troy were popular themes in Antiquity; I shall only deal with those heroes who in some way or other came

from Greece to Phoenicia and remained there. After the fall of Troy, *i.e.* in the early 12th century B.C., the Argive Amphilochos first went to Cilicia, but later he sailed to Northern Phoenicia, where he founded Posideion. Another man from Argos was Kasos (this name, by the way, also designates an island between Rhodes and Crete). In Cyprus he married Kitia or Amyke, a daughter of a king, Salaminos. Kitia reminds us of Kition, Salaminos of Salamis, both being cities on the Cypriote East coast. Kasos then set over to Phoenicia, where the myths associate him with a mountain, Kasion Oros, the *Ṣapōn* (*ṣp'n*) of the *Rās Šamra* texts. The lord of this mountain, Ba'al *Ṣapōn*, became Zeus Kasios. Similarly, the name of Kasos's wife Amyke was put into connection with the great plain, 'Amq, at the lower Orontes, in Greek Amykion Pedion. Kasos brought with him not only Argives and Cypriots, but also Cretans, and he built a new town on Mount Silpios near the west end of the plain and called it Iopolis. In a way it was the predecessor of Antioch, lying where was the acropolis of the later Syrian capital.

Posideion, Amphilochos's foundation in this part of the world, was by Woolley identified with the Greek settlement which he found at Al-Mīna, but René Dussaud, Claude Schaeffer and Henri Seyrig have placed Posideion at Basīṭ a low promontory more to the south, however also below the Kasion Oros. The name of Basīṭ might in fact derive from Posideion. Sidney Smith, on the other hand, put forth the idea that there were two Posideia, Al-Mīna being that held to have been founded by Amphilochos. Though nothing can be said with absolute certainty I must confess that I am inclined to follow my French colleagues. Some at least of Woolley's and Smith's arguments seem no longer valid. Thus it has been maintained that the promontory of Basīṭ most unlikely formed the northernmost part of the 5th Persian satrapy as Posideion did, for it would have deprived North Syria of its only outlet to the sea, namely the mouth of the Orontes. But such things happen, as shown by the Syro-Turkish frontier of 1939, which passes over the Kasion Oros between Al-Mīna and Basīṭ. Moreover it has been said that at Basīṭ there is no trace of an earlier period than the Roman. On a joint excursion with Claude Schaeffer to Rās Basīṭ, nevertheless, I myself picked up several sherds that might be Preroman and one that certainly is so, namely a fragment of a painted crater like one found at Al-Mīna and dating from about 400 B.C. (fig. 6, 1). I am afraid that we really do not yet know the Greek name of the settlement at Al-Mīna.

That certain Greeks of the Heroic Age were regarded as founders of cities in Oriental lands is in fact inconsistent with the discontinuation of the Aegean imports as registered by the archaeologists. No doubt, the later Greeks who settled on the Phoenician coast tried to legitimate their possession of towns by attributing the



foundation of them to Amphilochos, Kasos and so on. A legendary construction of a similar kind arose around the river Badās. This name is a corruption of Baldas corresponding to the Greek town name Paltos, the Beaudé or Belda of the Crusaders, now Balda or 'Arab *al-Mulk* (n° 20 on the map fig. 3), at the mouth of the Sinn river about 60 kilometres to the south of Rās Šamra. It is the famous Greek poet Simonides of Keos, of the late 6th and early 5th centuries B.C., who in one of his Delian dithyrambs wrote that the tomb of Memnon lay at the Badās near Paltos. We should probably take this statement to mean that an already existing mound near the stream was called the Memnonion by resident Greeks who were familiar with the epics and

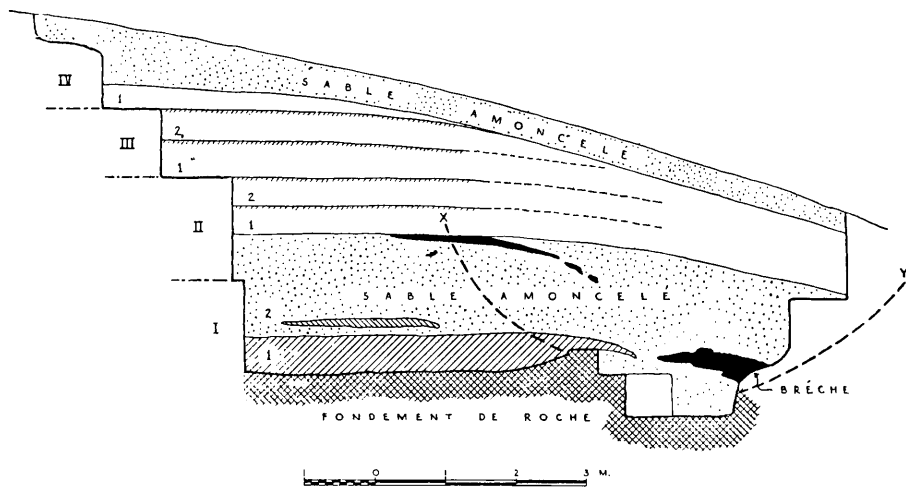


FIGURE 2

Section of excavation trench at Tabbāt al-Hammām. From *Syria* XXI, 1940.

who knew that the heroes of the past were buried in barrows. In our days there is only one visible mound which has an appropriate situation and never has been inhabited, neither during the Greek period nor before, nor later. It is Tall aš-Šlaib (fig. 3, n° 19), a natural sand bank one kilometre to the east of Paltos. A few graves were dug there in the late Antiquity, and the place has also been used for burials in Muslim times, but otherwise it seems to have been respected. This mound may very well have been regarded as Memnon's tomb.

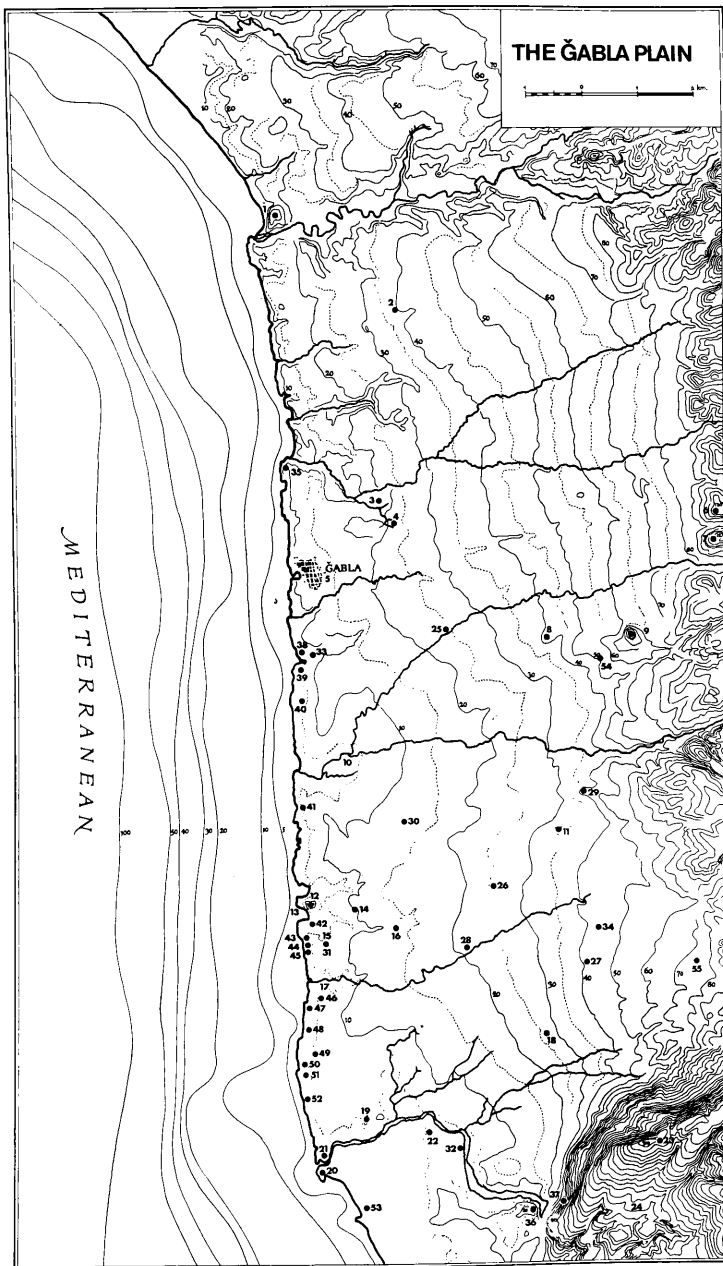


FIGURE 3  
Map of the Ćabla plain. Drawn by Povl Christensen.

It was in this region that a Danish expedition worked in the years 1958-63, sponsored by the Carlsberg Foundation of Copenhagen and directed by me. Our headquarters were at Ġabla (fig. 3, n° 5), the Gabala of the Ancients, and we chose as our main object the Tall Sukās (fig. 3, n° 12), between two small natural harbours 4 kilometres north of Paltos. On this mound the Swiss Hittitologist Emil Forrer had formerly made two soundings, and judging from the sherds found, he thought that the site was inhabited by Greeks from about 600 to 540, and that it was the Preroman Paltos. However, after a small excavation in Roman Paltos we were able to refuse the latter idea, as the beginning of this town clearly was a Phoenician settlement of the Late Bronze Age. We should rather find another ancient name for Tall Sukās, related to the present one, and in fact the Bronze Age texts of Rās Šamra-Ugarit have a place name Šuksu, which corresponds to Sukās in the same way as the name of Byblos in the Bronze Age, Gubla, to that of the Iron Age, Gubāl. Of course, we do not know if the Greeks have equated such an old Oriental name with a similar word in their own language, but we have a Greek vocable "sykās", meaning a young fig-tree and which just as well could be used as a town name as other words for trees, for instance Daphne and Elaia.

Our excavations have shown that the history of the town went back to the Stone Age. In the Late Bronze Age Šuksu was the southernmost frontier post of the Kingdom of Ugarit, and it was in this period that the inhabitants came into contact with the Aegean culture. With a few exceptions the Mycenaean finds belong to the 14th and 13th centuries. Some of them belonged to a destruction layer which is well dated by means of a carbon-14 analysis, *i.e.* between 1240 and 1040, and which probably has relation to the invasion of the so-called Peoples of the Sea, stopped by the Egyptian pharao Rameses III about 1170. The following habitation remains in the town contained no pottery from Greece proper, but not a little from Cyprus: some Cypro-Geometric I of the 11th and 10th centuries, more Cypro-Geometric II of the 10th and 9th centuries, and even more of the later wares.

A destruction seems to have taken place about the middle of the 9th century, to judge from the local pottery and the Cypriote importations found among the débris. Then, in the late 9th or early 8th centuries the interrupted contact with the Aegean was renewed. The earliest evidence is Protogeometric (fig. 6, 2), like the sherds of cups at Al-Mīna and Ṭabbāt al-Ḥammām. A few other instances are known from the interior of Syria as well as from two sites on the Palestinian coast. The date of this ware is much discussed, but it has been overlooked that the Danish excavations at Ḥama in the Orontes valley, also a Carlsberg enterprise, has delivered a fairly clear evidence. One of the Ḥama sherds was found in a part of the necropolis

which was used from *ca.* 800 to the Assyrian conquest of the town in 720, and it lay in one of the cinerary urns of the bottom level, in fig. 4 indicated by means of arrows. Just as wine glasses in the modern Orient somehow hint at the presence of Occidentals, so the Greek vases and particularly the drinking cups in the Prehellenistic East betrayed travelling or resident Greeks, and the Greek cups represented by the sherds from Late Iron Age Sukās were certainly not imported to be buried in fill layers, but to be used by people accustomed to drink from such vessels. The Orientals preferred other cups.

As there was no destruction horizon about 700 we found very little Greek Geometric, but it can be supplemented with the Hama finds from before 720. They comprised, in addition to the cups with pendent semicircles, which are held to have been made in Euboea or the Cyclades, fragments of an Athenian crater in the severe Geometric style, a sherd which may be Euboean or Parian, one Parian and one Naxian sherd. Of the late and sub-Geometric sherds from Sukās some are Euboean or Cycladic, some Corinthian and some of the local Greek Al-Mīna ware (fig. 6, 3). The Orientalizing pottery of the 7th and early 6th centuries was more numerous than the Geometric. A fragment with large circles, from the back of a big vase like the famous Cycladic lion amphora at Leiden, about 650, might be Parian, and would thus indicate a continuation of the earlier relations revealed by the Hama sherds.

A very numerous series of East Greek cups, some of them probably Rhodian, others perhaps Samian, lead us from about 700 down to the second half of the 6th century. The so-called Ionian kylix was the preferred drinking cup in Archaic Sukās. In a necropolis at the southern harbour such kylikes were placed near the heads of the deceased in some inhumation graves. These graves were originally simple oblong pits in the sand, but with their bottoms and sides coated with clay. Later on the whole of it has sunk so as to form a thick horizontal layer of clay containing the bones and the pottery. The earliest Greek cups from the graves had their nearest parallels in Rhodes and may belong to the last third of the 7th century. It may be a sheer misfortune that we have not found any inhumation grave which *with certainty* can be pushed back to the 8th or the late 9th century; several of these graves contained only coarse pottery to which it is difficult to assign a precise date.

The East Greek kylikes are followed by Athenian ones. The liquid to be swallowed from such cups was, of course, poured from jugs and amphorae, but the majority of these are East Greek painted in the so-called Wild Goat style or simply decorated with wavy lines or the like. The Wild Goat vases mostly belong to the Late Rhodian group of the early 6th century. Of other East Greek pottery I shall



The imports from the Greek mainland are much fewer than the East Greek. We have a number of Corinthian sherds, one of a skyphos of about 700, the latest piece of the second quarter of the 6th century. Athenian ware did not turn up before 600. From then it became increasingly common; but there is almost no red-figure. The most interesting Athenian fragment is a piece of a dinos or crater from the workshop of Sophilos, of about 580.

The imported pottery was reserved for "table use". Local potters provided the kitchen ware and storage jars, and such pottery mostly belonged to the Phoenician tradition, but there are exceptions. One group of vessels, though made from local clay, nevertheless have shapes that are *Greek*, and sometimes they even have a crude painted decoration of *Greek* character. The biggest and best preserved vase of this kind is a crater of the late 6th century. In some cases we have found Greek inscriptions scratched on local pottery, and thus there can be no doubt whatever that the Greeks who made these graffiti were in Phoenicia at that time. Nearly all of them are incomplete. The only intact one is on a spindle-whorl of local clay, and may have been incised about 600; it reads *πεσακτορες εμι*, "I belong to Peithagora". The characteristics of the dialect and the script point to a Euboean or Cycladic-Ionian origin of the owner. On sherds we have the remains of similar inscriptions with *εμι*, probably dedicatory; the most remarkable of them I propose to read *ἡλίου ημι*, Rhodian for Attic *Ἡλίου εμι*, "I belong to Helios". The letters are written in the manner of the first half of the 6th century. Unfortunately, the sherd was found in the surface layer, but over the ruins of a sanctuary in the northeastern part of the mound. The very summit was formed by the remains of Medieval fortifications, but under them we found the foundation walls and floors of the sanctuary, the history of which I shall briefly outline on the basis of the chronological evidence supplied by the minor objects.

In the Late Bronze and Early Iron Ages the character of the area was that of an ordinary habitation quarter, with baking-ovens and hearths, e.g. a rectangular one in the central complex, but the complex in the south-east was on a larger scale than the other houses and offered some resemblance to Palestinian so-called Patrician houses or palaces. It had an enclosure with a circular pit which possibly served a sacral purpose, to judge from certain finds in the surroundings and from parallels elsewhere. There were obvious signs of destructions, one presumably caused by the Sea Peoples about 1170, the other happening in the 9th century, and a third in the first third of the 7th century. It seems likely that the latter two should be viewed in connection with the records of the Assyrian invasions into the coastal region, under Shalmanesar III between 858 and 844 and under Assarhaddon in 677 or 671. In

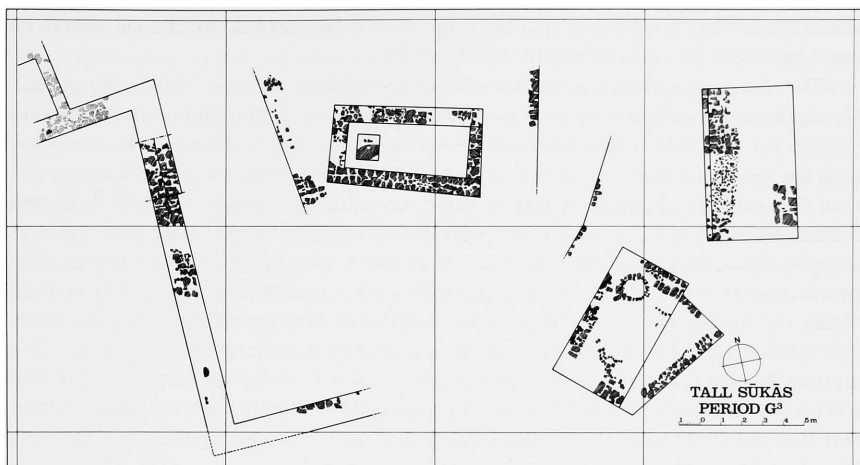


FIGURE 5  
Plans of Northeast sanctuary at Tall Sukās. Drawn by Povl Christensen.

general the Iron Age finds are local Syro-Phoenician, but among those of the later phase there were also Greek pottery imports : some Corinthian sherds, others of Cycladic origin, and still others of Al-Mina ware.

The 7th century was a period of great building activity. After the earlier destructions the inhabitants had contented themselves with making the necessary repairs, but this time a real sanctuary was established (fig. 5, above). The enclosure with the round pit was turned into a sort of High Place with a cultic platform, and over the rectangular hearth in one of the houses a small temple of Greek type and orientation was built, with a large altar before its east front. The precinct was delimited by a wall, which had at least one entrance, namely in its western part. The temple lay on a sort of low terrace and was a very modest building, made of field stones and having one room only; in the west end of the room there was a big stone slab with a hole for something of wood, probably a cult symbol or image. We suppose that the three walls, which are slightly thicker than the eastern one, supported a superstructure of sun-dried bricks, and an isolated column drum of stone, reused in a Medieval context in the neighbourhood, had just the right dimensions for being placed on the east wall.

After a destruction in the early 6th century, perhaps during the Egyptian offensive of 588 under Apries, the temple was remodelled and enlarged (fig. 5, below). Among the rubble of one of the new walls there was a fragment of a roof tile of a late 7th century type, which indicates that already the first temple had got a Greek roof. The roof of tiles is no Oriental phenomenon, but has its origin in the Aegean circle. Only a Greek architect or a Hellenized local builder is likely to have thought of employing the tile roof in this Phoenician milieu. Other tile fragments, no doubt belonging to the second temple, were found in the surroundings, and some of them have Greek letters incised. Not only the temple was made more impressive, but also the High Place and the west entrance of the precinct. Two column drums, bigger than the old one, and numerous ashlar blocks of fitting sizes may be ascribed to the new temple; they had been incorporated in later structures as second-hand material. With the aid of them the stylobate could be hypothetically reconstructed, and if we are right in our interpretation of all the details, the building had two columns *in antis* and a deep pronaos with one thinner column, namely the reused old one, in the centre of this room, where there were also remains of a cylindrical hollow structure, probably a libation altar. In the cella the centre of the base for the cult image was moved northwards to lie in the longitudinal axis of the building.

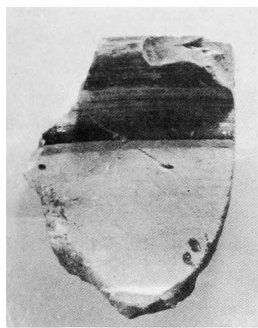
Already about the middle of the 6th century a new catastrophe befell the site, possibly when in 553 or 552 Nabonidos of Babylonia subdued a revolt in Syria. The



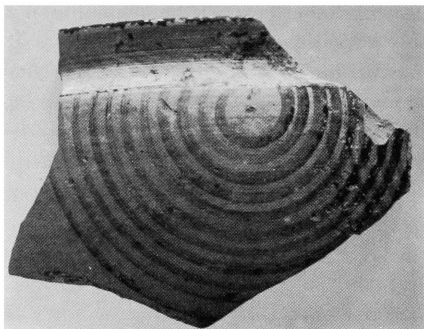
ensueing time down to the beginning of the 5th century was one of decay, in which only a small part of the area had a life at all. Virtually the sole sign thereof was the construction of a chapel over the pronaos of the ruined temple, but we must also mention the bronze foot of a Late Archaic Greek brazier or basin found in a floor of the following building phase; its silenus figure seems to suggest an origin at Corinth in the last third of the 6th century.

Apparently this short period was followed by a cultural vacuum for more than a century. Then a revival began all over the mound with the laying-out of a new town and the employment of other architectural types and techniques, and such a profound change could easiest be achieved if the site had remained in ruins for quite a number of years. The destruction was probably occasioned by the Greek defeat of 498 at Cypriote Salamis and in the waters off that city, *i.e.* just west of Sukās. A Greek community at Sukās would hardly keep neutral, if Greek independence in the East was at stakes, and so the events may well have put an end to the existence of the settlement. The finds, among them a silver coin struck at the Phoenician city of Arados in the early 4th century, which lay under one of the walls, clearly indicate that the new town was not founded before that date. Politically, the most suitable moment for rebuilding seems to have been the years about 380, if others than Greeks should do it, and the buildings had actually more in common with Phoenician and Cypriote architecture than with that of Greece. The Greek temple was not reconstructed, a new, apparently smaller altar was built on top of the large Greek one, a building with a paved court or hall, perhaps having a row of columns, supplanted the old High Place and formed part of a precinct with another orientation and character than those of the Greek one. In the western part of the area, also inside the sanctuary, there were store rooms for wine and oil. Besides, the Greek imports were much fewer in comparison with Archaic times.

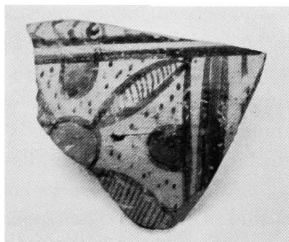
So much for the history of the sanctuary. But who was worshipped there? A sort of answer is particularly given by the sacrificial layers at the Greek altar, containing as they did a great number of animal bones from offerings, namely of oxen, sheep, pigs, goats, asses, stags and some birds. Remains of a not eatable or usually not eaten animal like the ass would rather indicate sacrifices to a chthonic deity as does in fact the libation altar in the pronaos of the second temple, and here I should like to remind of the sherd with the inscription which I proposed to read "I belong to Helios", for offerings to this god were those given to chthonic deities. That Helios would also accept other animals like lambs and boars does not conflict with our finds of bones of sheep and pigs. However, sun-cult was not normal in Greek parts outside of Rhodes, and it would be astonishing if the temple was founded as a sanctuary of Helios. But



1



2



3



4

FIGURE 6

Sherds from Basīḫ (1), Tall Sukās (2-3) and Rhodes (4).

Photos Carlsberg Expedition to Phoenicia (1-3) and Danish National Museum (4).

we know that Helios, at least from the 5th century onwards, was identified with Apollo, and it is quite possible that this god of colonization received cult at Sukās from the very beginnings of the settlement and that he by the Rhodian visitors or residents was named Helios. The worship at the High Place must have continued an old local cult, and — without entering the jungle of Semitic religion — I should perhaps mention that the name of Apollo in some bilingual texts is given to the Phoenician god Rashaph. The stag, of which bones were found both at the Greek altar and at the High Place, was associated both with that deity and with Apollo, and among the objects excavated in the Bronze Age layers below the sanctuary south of the High Place there was a mould for casting votive figures of a type well-known from the Rashaph temple at Byblos.

Certainly, the first Greeks at Sukās settling in the Late Iron Age had no temple, but must have worshipped either in the sanctuaries of the natives or at private altars or hearths, and it is perhaps not without reason that the first temple was constructed over the hearth of an Iron Age house.

The general impression which we get from the finds at Sukās taken as a whole is that of a Phoenician town with a strong Greek element. The Greek settlement was originally no real colony; it rather had the character of an ἐνοικισμός, a settling of Greeks among Phoenicians, a more or less peaceful coexistence in a town already inhabited by local people. But how could such an ἐνοικισμός take place? In the 9th century B.C. no Phoenician mariner or merchant would probably welcome a Greek rival as a resident on his native coast. The relations with Cyprus were apparently better, a result of the Phoenician colonization on this island.

It is, therefore, the most likely explanation that the first genuine Greek settlements, the northern ones at Al-Mīna, Sukās and Ṭabbāt al-Ḥammām, could only be established in a period when people from the Asiatic hinterland and not the Phoenicians were the real masters of the coast. Some time after the repeated invasions by Shalmaneser III, that is after 844, may at least the plain around Sukās have come under Ḥamā's rule, but certainly well before the middle of the 8th century. For in 742 this part of Phoenicia was incorporated in the Assyrian Empire after having revolted against the King of Ḥamā together with several other districts. The interest of the Hamatites in having free access to the Mediterranean and in favouring the settling of non-Phoenician mariners and traders is evident. It is less probable that the Assyrians themselves would permit the Greeks to settle, for we hear of both Sargon II and Senacherib that they fought the Greeks, first in Palestine in 712, afterwards in Cilicia in 696.

From the three ancient *emporía* at Al-Mīna, at Sukās and at Ṭabbāt al-Ḥammām

caravan routes led directly to the three important northern capitals of the Interior, the predecessors of modern Aleppo, Ḥama and Ḥomṣ. The central route from Sukās has now nearly sunk into oblivion; but it should be pointed out that until recently the eastern entrance to the neighbouring town of Ġabla still was called the Ḥama Gate. Many different goods must have come by this way, not only the afore-mentioned Greek vases found in Ḥama, but also Oriental things from the hinterland. Sometimes there were among the goods carved ivories and other admirable works of art similar to those which the Assyrians plundering Ḥama in 720 brought to Nimrūd. I think particularly of the ivories of the so-called Loftus Group, which Richard Barnett convincingly has attributed to a workshop in Ḥama. The upper part of a figure of this kind was excavated by the Danish Carlsberg Expedition to Rhodes at Lindos and is now in Copenhagen. When such objects came to the Greece of Homer and of the Geometric Style they would give the Greeks at home a vivid idea of the flourishing art in the cultural centres of the East and inspire the local artists to produce a new style, the Orientalizing. No doubt, the famous ivories from the Dipylon cemetery at Athens are imitations of, or at least works betraying influence from the figures made at Ḥama.

Unfortunately we have no finds that prove the correctness of the modern view that it was the Greeks of the Levantine *emporía* who in the 8th century adapted the Phoenician alphabet to the Greek language, but nothing speaks against it, and I should like to end this survey with one of the earliest Rhodian inscriptions, on a cup fragment brought to Copenhagen by the Carlsberg Expedition to Rhodes (fig. 6, 4). The sherd is very similar to the earliest East Greek cups found at Sukās, and presumably it should be dated to the late 8th century. The inscription says: "I am the cup of Korakos". In this connection, and especially if we remember the numerous Archaic Rhodian imports at Sukās, it is not quite deprived of interest that among the so-called Sea Powers or Thalassocracies recorded by Eusebios and Saint Jerome, on the authority of Kastor of Rhodes and probably earlier Rhodian local historians, the fourth thalassocracy is Rhodian, beginning late in the reigns of Ahab of Israel and Jehoshaphat of Juda and lasting for 23 years, that is approximately the third quarter of the 9th century, when Shalmanesar III just had ravaged the Phoenician coast and the settling of Greeks became possible.

# HÖRNERHELME UND FEDERKRONEN ALS KOPFBEDECKUNGEN BEI DEN 'SEEVÖLKERN' DER ÄGYPTISCHEN RELIEFS

Fritz SCHACHERMEYR

Da wir gerade dem verehrten Jubilar so viele neue Erkenntnisse für die Zeit der großen Wanderungen des 12. Jahrhunderts verdanken und er, besonders als Ausgräber von Enkomi, auch den Seevölkern immer wieder seine Aufmerksamkeit geschenkt hat<sup>(1)</sup>, sei es mir erlaubt, zu meinen Ausführungen über dieses Thema, die ich in meiner *Etruskischen Frühgeschichte*, 1929, S. 27 ff. 225 ff., nachher in meinem Buche *Hethiter und Achäer* 1935 S. 141 und schließlich in der *Gedenkschrift Μνημης χάριν* für Paul Kretschmer, II, 1957, S. 118 ff. vorgelegt habe, noch eine Ergänzung anzufügen<sup>(2)</sup>.

Unter Ramses III.<sup>(3)</sup> haben die Ägypter Angehörige der Seevölker alltäglich vor Augen gehabt, da sie dem ägyptischen Heer als eine eigene Truppengattung eingegliedert waren, die sich aus überseeischen Ländern rekrutierte. Offenbar handelte es sich dabei teils um Söldner, vor allem aber auch um zum Heeresdienst gepresste Gefangene<sup>(4)</sup>, wie sie entweder Ramses III. selbst oder gelegentlich auch sein Vorgänger Merneptah gemacht hatte. Bezeichnet wurden diese Seevölkerkontingente stets als Sardana (šrdn)<sup>(5)</sup>.

Gehen wir weiter zurück, so tritt uns diese Truppengattung in ägyptischen Texten

(1) *Enkomi-Alasia*, 1951, s. 27.35.38.74. 85. 99 ff. 307. 356 ff.

(2) Vgl. auch meine Bemerkungen in *Ägäis u. Orient* (*Denkschr. d. Österr. Akad. d.W.* Bd. 97) 1967, S. 61. Für das Folgende s. vor allem die amerikanische Medinet Habu-Publikation H. H. NELSON, *Medinet Habu*, I, 1930, und II, 1932 (*Univ. Chicago Orient. Inst. Publ.* VIII und IX), weiter W. WRZESZINSKI, *Atlas zur ägypt. Kulturgeschichte*, II (ohne Jahr) und zu den Inschriften J. H. BREASTED, *Ancient records of Egypt*, III, IV, 1906 (abgekürzt a.r.). Übersetzungen der Beischriften zu den Reliefs z.T. in H. BOSSERT, *Altkreta*. Aufl., 1937, S. 49 ff. (von H. GRAPOW).

(3) Vgl. NELSON, *passim*; für das große Tor von Medinet Habu vgl. WRZESZINSKI 159.160.160 a und b; für den Karnak-Tempel, WRZESZINSKI 62 a bis c.

(4) a.r. III 307.479.491; vgl. bes. auch NELSON Tfl. 42.

(5) Material zusammengestellt bei v. BISSING, *Wiener Zeitschr. f. Kunde d. Morgenl.* 34, 1927, S. 230 ff.

bereits seit Ramses II. entgegen. Da aber sogar schon in der Korrespondenz von El-Amarna in Syrien des öfteren von Sirdanu als von einer eigenen Truppengattung die Rede ist, dürfte es auch in Ägypten wenigstens seit Amemophis IV. Sardana-Kontingente gegeben haben. Hier wie unter Ramses II. mag es sich fast ausschließlich um Söldner gehandelt haben.

Ursprünglich dürften diese Leute vorwiegend einem eigenen Sardana-Stamm oder Volk angehört haben. Sie kamen über See nach Ägypten und Syrien, um sich hier als Söldner anzubieten. Davon erhielt die Truppengattung ihre Bezeichnung, die man beibehielt, als im Laufe der Zeit auch Angehörige anderer Völkerschaften darin Aufnahme fanden. Eine abendländische Analogie bildeten hierzu die «Schweizer» und «Schweizergarden». Bei den Gefangenen, die Merneptah und besonders Ramses III. machte, handelte es sich dann um Barbaren verschiedenster Stammeszugehörigkeit, dennoch wurden sie alle unter die «Sardana» eingereiht.

Was die Sardana-Söldner seit der XVIII. Dynastie betrifft, so möchte ich für sie annehmen, daß sie in eigenen Sardana-Katoikien angesiedelt wurden, so wie später unter den Persern jüdische Kontingente im südlichen Grenzschutz, und wie wir in hellenistischer Zeit in Ägypten auf «Makedonen», auf «Perser», «Myser» und «Kreter» treffen<sup>(6)</sup>. Auch die Gefangenen mag man so angesiedelt haben, um ihre Nachkommen immer wieder zum Sardana-Dienst zu verpflichten. Lange über Ramses III. hinaus hat sich die Einrichtung von eigenen Sardana-Truppen allerdings nicht gehalten.

In den ägyptischen Texten werden also, so weit ich sehe, außer den Sardana<sup>(7)</sup> keine weiteren aus Nordvölkern rekrutierten Truppengattungen des Pharaonenheeres genannt<sup>(8)</sup>. Dennoch — und das ist das Überraschende — tritt uns diese Sardana-

(6) Vgl. dazu vor allem F. HEICHELHEIM, *Die auswärtige Bevölkerung des Ptolemäerreiches* (Klio, Beihefte 18, 1925, S. 13 f.).

(7) Über die Herkunft der Sardana vgl. u.a. meine *Etrusk. Frühgesch.*, S. 48 f. 75.81 f. und damit im wesentlichen übereinstimmend v. BISSING, *Studi Etruschi* IV, 1930, S. 84 ff. Die Ableitung von der Stadt Sardeis scheint nun allgemein aufgegeben zu sein. Dagegen trat P. KRETSCHMER, *Glotta*, 21, 1933, S. 243 für eine pontische Herkunft ein (wegen des von dort stammenden Sardonikon, der kolchischen Leinwand). Doch scheint mir dagegen zu sprechen, daß die Sardana schon seit der El Amarna-Zeit nach Ägypten kamen, was eine günstige Seeverbindung voraussetzt, so wie sie dem Ostpontos eigentlich fehlte. Außerdem treten uns die Sardana gerade in der Wanderungszeit vor allem zu Schiffe auf, was für eine ostpontische Herkunft nicht recht passen will. In den hethitischen Texten werden ostpontische Sardana bzw. Sirdanu niemals genannt.

(8) WRZESINSKI (im Text zu Tfl. 128) wollte vermutungsweise noch die Queq (*a.r.* IV 402.410) als Seevölkerkontingent ansehen und identifizierte sie mit den in den Reliefs dargestellten Federkronenleuten in ägyptischen Diensten. Doch scheint mir aus der Karnak-Inschrift Merneptahs (*a.r.* III, 588), wo die Queq nicht mit den Nordvölkern, sondern mit den Libyern zusammen genannt werden, hervorzugehen, daß es sich um Afrikaner des libyschen Bereiches handelte.

Truppe in zwei verschiedenartigen Trachten entgegen<sup>(9)</sup>. Allerdings befriedigt der Ausdruck «Tracht» schon kaum mehr. Es handelt sich vielmehr, wenigstens wenn wir der diesbezüglichen Stereotypie der Reliefs glauben dürfen, geradezu um Uniformen. Die beiden Uniformtypen stimmen allerdings in der übrigen Adjustierung weitgehend überein, unterscheiden sich aber um so deutlicher durch die verschiedenartige Kopfbedeckung. Ich scheidet demnach zwischen Federkronenleuten und Hörnerhelmlenten.

Die Federkronenleute in ägyptischen Diensten tragen als Kopfbedeckung eine Federkrone<sup>(10)</sup> (beste Abbildung auf Tfl. 100 der Nelsonschen Ausgabe), die mit einem unter dem Kinn gebundenen Sturmband versehen ist (u.a.Nelson Tfl. 19). Sie haben keinen Panzer und fechten mit entblößtem Oberkörper. Um die Hüften tragen sie den Seevölkerschurz, welcher auf den Abbildungen (vgl. Tfl. 19) mitunter mit Trotteln versehen ist. Als Bewaffnung dienen ein mit Buckeln versehener Rundschild<sup>(11)</sup>, der außer Gebrauch auf dem Rücken getragen wird, ferner eine zum Zustossen bestimmte Lanze, über deren Länge die Tafeln 17, 19, 24 und 72 verschiedenartige Aussagen machen, schließlich auch Schwerter. Auf Tfl. 9 handelt es sich um ein dolchartiges Kurzschwert, auf Tfl. 17 und 24 sind sie von mäßiger Länge. Auf Tfl. 19 haben zwei Leute längere Schwerter quer über der Brust hängen und einer führt zudem noch ein kürzeres in der Faust. Auf Tfl. 72 trägt ein Sardana-Mann ein Langschwert wiederum umgehängt auf der Brust. Allesamt scheinen sie barfuß zu sein.

Die Hörnerhelmlente<sup>(12)</sup> in ägyptischen Diensten tragen auf dem Kopf eine Kappe, aus der eine gestielte Kugel (oder Scheibe) und zwei aus andersartigem Material gefertigte Hörner (wohl Stierhörner) hervorragen (beste Abbildung Tfl. 65). Sturmblätter werden auf Tfl. 34 und 35 dargestellt. Auch diese Leute haben keinen Panzer (deutlich auf Tfl. 94, wo der bloße Nabel sichtbar ist), sie sind allein mit dem durch einen Gürtel gehaltenen und mit Trotteln versehenen Seevölkerschurz bekleidet. Als Bewaffnung dienen ihnen ein Rundschild, mit Buckeln versehen (Tfl. 72) und außer Gebrauch auf dem Rücken getragen, eine Lanze (Tfl. 35 sogar zwei) und

<sup>(9)</sup> Eine gewisse, aber keineswegs vollständige Anpassung an die ägyptische Seevölker-Uniform zeigt sich auch bei manchen anderen Fremdvölkertypen im ägyptischen Heer, so tritt bes. der Seevölker-Schurz mehrfach auf. Vielleicht handelt es sich dabei aber einfach um ein Versehen der Illustratoren.

<sup>(10)</sup> Einige Male erscheint die Federkrone mit einem Nackenschutz versehen gewesen zu sein.

<sup>(11)</sup> Die Buckeln werden wohl an der Außenseite angebracht gewesen sein, obgleich die meisten Bilder sie an der Innenseite zeigen.

<sup>(12)</sup> Vgl. dazu die Hörnerhelmlente auf den Reliefs Ramses II. bei WRESZINSKI Tfl. 19 f. 68.70.78.82-84. 89.107.109.170.176. Tracht und Bewaffnung ist im wesentlichen mit der in den Bildern Ramses III. identisch. Tfl. 170 und 176 tragen Krieger auf der Brust eine Scheibe, die an einem um den Hals herumlaufenden Bande hängt. Mehrfach scheinen sie statt mit dem Seevölker-Schurz mit dem ägyptischen Schurz bekleidet zu sein, was aber vielleicht nur eine Ungenauigkeit des Illustrators darstellt.

Schwerter. Hinsichtlich der letzteren divergieren wiederum die Abbildungen. Vor allem sind sie von verschiedner Länge. Einmal (Tfl. 18) handelt es sich vielleicht um ein ganz langes Hiebschwert, das mit zwei Händen gefaßt wird<sup>(13)</sup>. Von anderen Schwertern finden wir die kürzeren und gleichsam dolchartigen am Gürtel getragen (Tfl. 18), längere aber an einem Gehänge auf der Brust.

Eine Ausnahme macht die Kleidung dreier Figuren von Tfl. 62 und einer Figur von Tfl. 34. Dasselbst ist der Seevölkerschurz nämlich bereits zugunsten der ägyptischen Hüftbekleidung aufgegeben worden<sup>(14)</sup>.

Beachtung erfordert die zahlenmäßige Aufgliederung der beiden Kategorien. Während unter Ramses II. überhaupt nur Hörnerhelmlente abgebildet werden, finden wir bei Ramses III. nachfolgende Verteilung :

1. Anlässlich seines ältesten Unternehmens (vor dem 5. Jahr) gegen Nubien : nur zwei Federkronenleute (Tfl. 9), keine Hörnerhelme.

2. Beim ersten Libyerkrieg : auf Tfl. 17 je vier Leute mit Federkrone und ebenso viele mit Hörnerhelm; — auf Tfl. 18 ein Mann mit Hörnerhelm; — auf Tfl. 19 fünf bis sechs Federkronenleute und vielleicht ein Mann mit Hörnerhelm; — auf Tfl. 24 schließlich sechs (oder sieben ?) Federkronenmänner. Nach den Abbildungen dieser beiden ältesten, noch vor den Philisterkrieg fallenden Feldzüge bildeten somit die Träger von Federkronen die Mehrzahl (das Verhältnis war etwa 18 zu 6).

3. In der Landschlacht gegen die Philister werden dagegen auf ägyptischer Seite nur Hilfstruppen mit Hörnerhelmen, nicht aber solche mit Federkronen dargestellt (Tfl. 31-35), was sich vielleicht daraus verstehen läßt, daß die Philister selber gleichfalls Federkronen tragen und der Illustrator einfach Unklarheiten vermeiden wollte, wie sie leicht entstehen konnten, sobald in seinen Darstellungen Federkronenleute auf beiden Seiten kämpften. — Aus dem gleichen Grunde werden wohl bei der Abbildung der Seeschlacht auf ägyptischer Seite überhaupt keine Nordvölkerkontingente dargestellt, da ja die Gegner selbst sowohl Hörnerhelme wie Federkronen tragen. Wozu als weiteres wohl noch kommen mag, daß die Ägypter im Kampf gegen die Seevölker mit der Verwendung ihrer nordischen Hilfskontingente überhaupt vorsichtig und sparsam verfahren.

4. Im zweiten Libyerkrieg : Auf Tfl. 72 zwei Federkronen— und drei Hörnerhelmlente.

5. Aus späterer Zeit außerdem noch : Hörnerhelmlente in der « Parade » (Tfl. 62,

<sup>(13)</sup> WRESZINSKI (Text zu Tfl. 130) hielt auch einen Knüttel für möglich.

<sup>(14)</sup> Daß es sich hier nicht um eine Nachlässigkeit des Illustrators handelt, zeigen uns die darauf folgenden Figuren mit Nordvölkerschurz.



drei Mann), im Kampf gegen Tunip (Tfl. 88, acht Mann) und bei der Bestürmung einer amoritischen Stadt (Tfl. 94, sieben Mann)<sup>(15)</sup>. Wenn wir den Abbildungen glauben dürfen, so haben in der Zeit nach dem großen Philisterangriff in den Sardana-Kontingenten die Leute mit Hörnerhelmuniformen (im Gegensatz zur Zeit vor dem Philisterangriff) überwogen. Ob darin mehr als ein an den Abbildungen liegendes Spiel des Zufalles zu sehen ist, wage ich nicht zu sagen.

Nun zu den Abbildungen der gegen die Ägypter kämpfenden Seevölker. Es ist kaum anzunehmen, daß die Illustratoren von Medinet Habu an den Kämpfen des ägyptischen Heeres teilgenommen haben. Sie werden feindliche Nordvölker somit nur durch Gefangene, vor allem aber durch die eigenen, schon gleichsam uniformierten Hilfsvölker kennen gelernt haben. Daraus erklärt sich wenigstens zum Teil der Umstand, daß die Abbildungen der Vielfältigkeit von Tracht und Bewaffnung, wie wir sie bei dem bunten Durcheinander verschiedener Stämme voraussetzen dürfen, nicht gerecht werden konnten. Zum andern Teil war natürlich auch einfach die summarische Art schuldtragend, mit der sich die ägyptischen Künstler die Darstellung von Fremdvölkern überhaupt so leicht als möglich machten, indem sie sich auf die mechanische Wiederholung immer der gleichen Typen beschränkten. Diese wenigen Typen waren dabei im Grunde gut beobachtet, aber darüber hinaus ging man auf weitere individuelle Einzelzüge einfach nicht ein.

So werden uns in den Texten zwar sechs Völker, die Philister, Denjen, Theker, Wasasa, Sardanna und Sekelesa genannt, in den Abbildungen treten uns aber nur zwei Typen, eben die Hörnerhelm— und die Federkronenleute entgegen<sup>(16)</sup>.

Hörnerhelmlaute kommen als Feinde Ägyptens bemerkenswerter Weise nur als Seeleute, d. h. in der großen Seeschlacht (Tfl. 39) und in der nachfolgenden Siegesfeier (als Gefangene; Tfl. 42) vor. Sie sind auf beiden Abbildungen gegenüber den Federkronenleuten in der Minderzahl (in der Siegesfeier nur 2 gegen 51 !), verfügen in der Seeschlacht aber immerhin über zwei Schiffe (die Federkronenleute über drei). Außerdem tritt uns ein Hörnerhelm-Mann noch in der Gefangenenliste am Großen Tor von Medinet Habu entgegen, und wird hier ausdrücklich als Sardana bezeichnet (Wreszinski, Tfl. 160 b).

<sup>(15)</sup> Auf dem Bild von der syrischen Expedition am Karnak-Tempel (WRESZINSKI, Tfl. 62a) werden vier Angehörige der Nordvölker dargestellt, von denen wenigstens zwei Hörnerhelme tragen. Bei den zwei anderen ist die Kopfbedeckung zerstört.

<sup>(16)</sup> Die Gefangenen vom großen Tor (WRESZINSKI, Tfl. 160a und b) zeigen einige feinere Nuancen, Ohringe bei dem Sardana, Bärte bei diesem und bei den Theker. Das Bild des Turusa ist zu stark zerstört, das des Philisters fehlt überhaupt. Ob als Fünfter ein Sekelesa dargestellt wurde, wie WRESZINSKI im Text zu Tfl. 160b meinte, scheint mir zweifelhaft zu sein.

Die den Ägyptern feindlichen Hörnerhelmlaute tragen wieder den Seevölkerschurz, außerdem aber anscheinend auch noch ein kurzärmeliges, gepanzertes Wams (Tfl. 39). Der Helm entbehrt auf Tfl. 39 und 42 der Kugel (bzw. der Scheibe), die Bewaffnung besteht aus Rundschild, Speer und Schwert. Die Schwerter sind z.T. außerordentlich lang, einige kürzere werden an einem Gehänge auf der Brust getragen (Tfl. 39). Der Gefangene vom Großen Tor trägt einen Hörnerhelm mit Kugel und ermangelt scheinbar des Wamses. Da er als Sardana bezeichnet wird, und die Hörnerhelmlaute nur in der Seeschlacht gegen Ägypten auftreten, liegt die Annahme nahe, daß die Sardana in der Tat solche Hörnerhelme getragen haben. Nur schließt das natürlich nicht aus, daß der Hörnerhelm darüber hinaus auch noch bei anderen Völkerschaften verbreitet war. Dagegen scheinen die Sardana ursprünglich keine Federkronen getragen zu haben. Daher fehlen solche auch noch zur Zeit Ramses II., als das Sardana-Kontingent noch überwiegend aus richtigen Sardana bestand.

Federkronenleute kommen als Feinde Ägyptens in der großen Landschlacht gegen die Philister vor, wo uns alle Gegner mit dieser Kopfbedeckung entgegentreten. Offenbar trugen also die Philister tatsächlich Federkronen. In der Seeschlacht bemannen die Federkronenleute drei Schiffe, als Gefangene in der Siegesfeier stehen sie, wie schon erwähnt, mit 54 Mann nur zwei Hörnerhelm-Gefangenen gegenüber. Man vgl. weiter die Federkronen-Gefangenen von Tfl. 43, 44, 98 und 99.

In der Landschlacht tragen die Federkronenleute je zwei Lanzen, Rundschilde (z.T. über die Schulter), Schwerter von verschiedener Länge (auch am Gehänge vor der Brust), einige anscheinend auch ein kurzärmeliges (und gepanzertes?) Wams. Im Bild von der Seeschlacht ist das Panzerwams allenthalben deutlich zu erkennen, Lanzen sind selten und nicht mehr als eine in einer Hand. Die Gefangenenbilder bieten an Tracht nichts neues, doch werden auf Tfl. 43 (vgl. a.r. 79) gefangene Federkronenleute ausdrücklich als Theker (so auch in der Darstellung am großen Tor; Wreszinski Tfl. 160 b), dagegen Tfl. 44 (a.r. 82) als Philister und Denjen bezeichnet.

Damit scheint nun alles in bester Ordnung zu sein: als Hörnerhelmlaute hätten wir die Sardana und außerdem wohl auch noch die mit ihnen des öfteren zusammengeannten Sekelesa<sup>(17)</sup> anzusehen. Dagegen wären die Philister, Denjen und Zeker die Träger der Federkrone. Womit dann übereinstimmte, daß die Sardana und Sekelesa ja immer nur zur See auftraten, die anderen Völker aber zu See und zu Lande.

(17) WRESZINSKI (Text zu Tfl. 160b) glaubte, wie in der vorigen Anmerkung erwähnt, in der fünften Figur einen Sekelesa zu erkennen, doch ist die Beischrift fragmentiert und könnte ebenso gut Sa[su] gelesen werden. Letzteres erscheint mir um so wahrscheinlicher, weil dafür der zur Ergänzung verfügbare Raum ausreicht, nicht aber für Se[kelesa] (vgl. auch schon BREASTED, a.r. IV, 129).

Und doch wäre es gefährlich, sich bei dieser von den ägyptischen Quellen nahegelegten reinlichen Aufteilung zu beruhigen. Hörnerhelme gibt es auch unabhängig von den Sardana im Kreise des östlichen Mittelmeeres, nur sind sie in der Regel anderer Form als die, welche die Sardana trugen. Das gilt vor allem von den Hörnerhelmen auf der Kriegervase<sup>(18)</sup> von Mykenai, die zwar aus der Zeit des Seevölkersturmes stammt, aber doch einen ganz anderen Helmtypus zeigt. Die Stierhörner aus Blei, die sich im Kuppelgrab von Midea fanden<sup>(19)</sup>, gehören zu einer Stierhornkappe aus dem 16. Jahrhundert, sind also älter als alle Erwähnungen von Sirdanu und Sardana. Vor allem aber haben wir der Stierhörner als Göttertracht in Ugarit<sup>(20)</sup> und auf Kypros<sup>(21)</sup> zu gedenken. Dabei kam die Kopfbedeckung des Gottes von Ugarit den Sardana-Helmen am nächsten. In früher Zeit treten Hörnerhelme übrigens auch noch im Bereich des Kaukasus auf<sup>(22)</sup>. Später trugen sie die Bithyner<sup>(23)</sup>. In Vorderasien treffen wir auf Stierhörner u.a. zu Tell Achmar<sup>(24)</sup> und weit verbreitet in Mesopotamien.

Auch Federkronen kommen im Bereich der Ägäis ganz unabhängig von den Seevölkern vor. So trägt vor allem das Köpfcchen vom Diskos von Phaistos einen Kopfschmuck, der sich schwerlich anders denn als Federkrone deuten läßt<sup>(25)</sup>. Weiter verweisen wir darauf, daß die Blumenkronen<sup>(26)</sup> im minoischen Kreta das gleiche Prinzip zeigen, nur daß hier anstelle der Federn Blumen treten. Der « Mann mit den Gänsen » im Schatz von Ägina<sup>(27)</sup> trägt eine Federkrone und von einigen Sphinxdarstellungen des mykenischen Kreises gilt das gleiche<sup>(28)</sup>.

Mit den Seevölkern hat dagegen sicherlich der Federkronenmann auf dem Elfen-

(18) FURTWÄNGLER-LÖSCHKE, *Myken. Vasen*, Tfl. 42.

(19) A. PERSSON, *The Royal Tombs at Dendra near Midea*, 1931, S. 64 f. Weiteres Material zu Hörnerhelmen im Mittelmeerbereich bei v. REICHEL, *Hom. Waffen* (z. Aufl., 1901), S. 107 f.

(20) Cl. SCHAEFFER, *Ugaritica*, II, 1949, S. 121 ff., Tfl. 23 f.

(21) P. DIKAIOS, *Arch. Anz.*, 1962, S. 1 ff.; Cl. SCHAEFFER, *Archiv. f. Orientforsch.*, 21, 1966, S. 66 ff.; S. MARINATOS, *Deltion*, 18, 1963, Meletai S. 95 ff.; K. NIKOLAOU, *JHS*, 1966, *Report* 1965/6, S. 30, Fig. 5.

(22) In einem Typus der von den Sardana-Helmen nicht allzu weit entfernt ist; vgl. R.H. HALL, *Klio*, 22, 1929, S. 335 ff.

(23) HERODOT, VII, 76. Hier waren die Helme auch noch mit Stierohren aus Erz versehen.

(24) *Syria*, 10, 1929, Tfl. 32.

(25) A. EVANS, *Palace of Minos*, I, 1921, S. 652, Nr. 2, S. 662 ff. Ob auf dem Silberrhyton des IV. Schachtgrabes (G. KARO, *Schachtgräber*, Tfl. 122) Leute mit Federkronen dargestellt sind, erscheint fraglich.

(26) A. EVANS, *Palace of Minos*, II, 2, 1928, Titelbild.

(27) F.H. MARSHALL, *Catal. of Jewellery in the Brit. Mus.*, 1911, S. 54 f., Tfl. VII, 762.

(28) Im einzelnen ist es freilich mitunter ungewiss, ob es sich um eine Federkrone oder um eine Blumenkrone handelt. Auch für die eine hier in Frage kommende Figur des Sarkophags von Hagia Triada bleibt diese Frage offen (vgl. u.a. A. EVANS, *Palace of Minos*, II, 1928, S. 775 ff.).

beinkästchen von Enkomi<sup>(29)</sup> zu tun, es handelt sich bei ihm um einen Theker, Denjen oder Philister.

Unerklärlich erscheint uns vorderhand die Tatsache, daß die Federkrone in den Reliefs Ramses III. schon zu Anfang seiner Regierungszeit, also noch vor dem großen Philisterangriff des 8. Jahres so häufig in Erscheinung tritt. Entweder war es also bereits seinem Vorgänger Merneptah im Libyerkrieg gelungen Nordleute mit Federkronen gefangen zu nehmen oder aber sie als Söldner anzuwerben, oder es hat Ramses III. zu Anfang seiner Regierung so viele Söldner mit Federkronen aufgenommen<sup>(30)</sup>, daß es sich empfahl, unter den Sardana-Hilfstruppen neben der Hörnerhelm-Uniform auch die Federkronen-Uniform einzuführen. Vielleicht waren damals ja auch die Lukka Träger von Federkronen, denn noch Herodot VII 92 davon, daß die Lykier im Perserheer diesen Kopfschmuck trugen. Im Lauf der Zeit scheinen ja überhaupt sowohl Hörnerhelm wie Federkrone ziemlich promiscue verwendet worden zu sein und kam letztere anscheinend sogar nach Sardinien<sup>(31)</sup>.

Wir kommen daher zu dem Schluß, daß sowohl der eine wie der andere Kopfschmuck wenigstens seit der Mitte des zweiten Jahrtausends im östlichen Mittelmeer verbreitet war, was nicht weiter verwunderlich ist, da es sich um recht naheliegende Kopfbedeckungen handelte, die spontan mehrfach entstehen konnten. Während es sich im Mittelmeerbereich ursprünglich aber vielleicht mehr um Würdeabzeichen gehandelt haben dürfte, scheinen barbarische Völkerschaften wie Sardana und Philister hier den Hörnerhelm dort die Federkrone als Kriegsschmuck ihrer Völkerschaften verwendet zu haben. Dabei ist es durchaus möglich, daß die Philister statt Federn ursprünglich Schilf auf den Köpfen getragen haben<sup>(32)</sup>, auch mag es noch manche andere Kopfbedeckungen bei dem oder jenem Seevölker schwarm gegeben haben, die von den Ägyptern nicht abgebildet wurden. Ungewiß bleibt auch, wie weit die Seevölkerleute Bärte trugen<sup>(33)</sup>.

(29) MURRAY, SMITH, WALTERS, *Excav. in Cyprus*, 1900, Tfl. 1. Die hier abgebildete Federkrone stimmt mit dem Typus von Medinet Habu genau überein, ebenso das kurzärmelige Wams. Auch der Schurz ist ähnlich, nur ist er in Enkomi im vorderen Mittelteil nach unten hin verlängert und dann quergeschlossen. Der Federkronenmann trägt hier einen Bart und ist mit einem Beil bewaffnet, wie letzteres auf den Bildern von Medinet Habu niemals der Fall ist. Das Elfenbeinkästchen stammt aus Grab 58 (vgl. *Excav.*, S. 31), das bereits mehrere Eisensachen enthielt. Es gehört daher sicher der Seevölkerzeit an.

(30) Wie uns die Inschrift aus dem 5. Jahre des Herrschers *a.r.* IV, 44 lehrt, haben die Philister auch schon vor ihrem großen Angriff im 8. Jahr kleinere Teilangriffe oder Plünderungen an den Grenzen Ägyptens versucht. Dass auch die Libyer durch Federkronen-Barbaren unterstützt wurden, zeigt uns NELSON, Tfl. 19.

(31) V. BISSING, *Studi Etruschi*, IV, S. 85 A. 1.

(32) R. HERBIG, *Jahrb. D. Arch. Inst.*, 55, 1940, S. 58 ff.

(33) Die gegen Ägypten kämpfenden Federhelm- und Hörnerhelmleute stellen sich auf den Reliefs

So scheint bei der Verwertung der ägyptischen Seevölker-Abbildungen immerzu höchste Vorsicht geboten zu sein, insbesondere dann, wenn die Frage nach ihrer ursprünglichen Heimat gestellt wird<sup>(34)</sup>. Völlig gesichert ist ja eigentlich doch nur unsere Kenntnis der beiden Uniformen, die von den Seevölker-Kontingenten in Diensten getragen wurden. Immerhin geht aus den Reliefs hervor, daß diese Truppengattung damals eine wichtige Rolle spielte. Die ägyptische Armee war ja eine Armee von Bogenschützen, also mehr auf den Fernkampf eingestellt. Was ihr mangelte, war eine qualifizierte Nahkämpfertruppe. So wie später dann die Perser für den Nahkampf griechische Hopliten verwendeten, und wie auch schon die Pharaonen der Saitischen Zeit hellenische Nahkämpfer in ihren Sold nahmen, scheint man auch im ausgehenden Neuen Reich zuerst Sardana und dann überhaupt über See kommende Barbaren in gleicher Weise eingesetzt zu haben. Wohl waren dieselben noch nicht mit richtigen Panzern und Beinschienen bewehrt wie die gleichzeitigen mykenischen Ritter, doch ersetzten sie den Mangel an Schutzwaffen durch ihr Draufgängertum, mit dem sie zuerst mit den Lanzen, dann aber vor allem mit ihren langen Schwertern dem Gegner auf den Leib rückten. So handelte es sich taktisch darum, zuerst den Gegner durch den ägyptischen Pfeilhagel zu erschüttern und ihn dann mit Hilfe der Sardana völlig zu werfen.

ebenso wie die Söldner in ägyptischen Diensten auf den Zeichnungen und Photographien in der Regel bartlos dar. Nelsons Farbtafel 65 C warnt aber vor zu weit gehenden Schlüssen, denn es zeigt hier der Kopf des Hörnerhelm-Mannes deutliche Farbspuren eines Kinn- und Backenbartes. Die Abbildungen von gefangenen Nordleuten, welche in Details sorgfältiger gearbeitet sind, lassen mitunter ja überhaupt die Möglichkeit von Spitzbärten offen, nur möchte ich, ohne an den Originalen die entsprechende Nachprüfung durchgeführt zu haben, nicht näher darauf eingehen.

<sup>(34)</sup> Ich glaube nicht, daß man mit Hilfe der Schwerter in dieser Frage sehr viel weiterkommen kann. Eher wäre solches mit Hilfe der Rundschilder möglich, die ja weder kleinasiatisch-hethitisch noch mykenisch sind. Über die Ursachen der Wanderung vgl. C. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia*, S. 359 ff.



## LE ROLE DE L'UGARITIQUE DANS LA LINGUISTIQUE SÉMITIQUE COMPARÉE

**Stanislav SEGERT**

Prague

La découverte inattendue des tablettes en cunéiforme alphabétique à Ras Shamra, en 1929<sup>(1)</sup>, suivie des riches trouvailles dans les campagnes successives, a apporté des matériaux précieux pour plusieurs disciplines scientifiques. Dans les études de l'Ancien Testament, par exemple, on distingue l'époque « pré-ugaritique » et « post-ugaritique »<sup>(2)</sup>. La linguistique sémitique comparée ne peut se plaindre de manquer de nouveaux documents concernant les langues sémitiques anciennes<sup>(3)</sup> qui enrichissent les connaissances quelquefois très lacuneuses des anciens dialectes sémitiques, mais la découverte d'une nouvelle langue, qui était jusqu'à 1929 ensevelie dans les ruines de l'ancienne ville d'Ugarit, est reconnue comme le plus important événement dans ce domaine<sup>(4)</sup>.

### Abréviations :

- ASAG : Maria HÖFNER, *Altsüdarabische Grammatik* (Leipzig, 1943).  
UT : C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook* (Roma, 1965).  
UY : S. SEGERT, *Ugaritskiy yazyk* (Moskva, 1965).  
YYP : G. M. BAUER, *Yazyk youjnoaraviyskoy pismennosti* (Moskva, 1966).

(1) Cf. F. A. SCHAEFFER, *La première tablette, dans Syria*, XXXIII (1956), p. 161-168.

(2) Cf. i. a. M. DAHOOD, *Psalms I* (The Anchor Bible 16) (Garden City, New York, 1966), p. XV-XVII.

(3) P. e. la plus longue inscription phénicienne de Karatépé, inscriptions puniques en écritures grecque et romaine, inscriptions araméennes de Sfiré, papyri et ostraca araméens, les rouleaux hébreux et araméens des grottes de Qumrân, les documents des autres grottes dans le Désert de Juda.

(4) On peut le voir très clairement en comparant le *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* par C. BROCKELMANN (Berlin, 1908-1913) avec le travail le plus récent écrit, avec concours de A. SPITALER, E. ULLENDORFF et W. von SODEN, par S. MOSCATI, *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages* (Wiesbaden, 1964); l'ugaritique est ici représenté dans tous les paradigmes comme une des langues sémitiques principales, à côté de l'accadien, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe et de l'éthiopien.

Les tablettes en écriture cunéiforme, jusqu'ici complètement inconnue, n'ont pas livré leur contenu tout de suite; au cours du déchiffrement on a pu apprécier le rôle de la linguistique sémitique comparée pour les études des nouveaux textes trouvés à Ras Shamra. Les déchiffreurs de l'écriture ugaritique, MM. Bauer, Dhorme et Virolleaud, ont utilisé effectivement leur profonde connaissance de la linguistique sémitique. Leurs premiers essais, justes en principe, étaient fondés sur l'affinité de la nouvelle langue de Ras Shamra avec l'hébreu biblique<sup>(5)</sup>. Plus tard, quand l'analyse des tablettes cunéiformes de Ras Shamra a été poussée plus loin, les déchiffreurs ainsi que les savants participant à l'interprétation des tablettes de Ras Shamra reconnurent que pour étudier le riche consonantisme, le vocalisme archaïque et plusieurs phénomènes morphologiques, on devait recourir à d'autres langues sémitiques que l'hébreu, surtout à l'arabe et à l'accadien<sup>(6)</sup>.

Les relations avec les langues sémitiques dont les affinités aidèrent à expliquer les phénomènes de la nouvelle langue de Ras Shamra servirent aussi comme points de repère pour déterminer la position de cette nouvelle langue parmi les langues sémitiques. Plusieurs savants ont attribué la langue de Ras Shamra au groupe des langues cananéennes<sup>(7)</sup>. L'étude approfondie a successivement éclairé plusieurs phénomènes qui n'entraient pas dans le cadre du groupe cananéen reconstitué surtout à partir d'hébreu biblique et de phénicien<sup>(8)</sup>. Les phénomènes non cananéens, cependant, ne correspondent pas avec ceux des autres langues sémitiques, à tel point qu'il serait possible de classer la langue ugaritique dans un groupe séparé. On observe des correspondances remarquables pour quelques phénomènes linguistiques entre l'ugaritique et le dialecte cananéen ancien de Byblos<sup>(9)</sup>, ainsi qu'avec les noms propres qualifiés d'amorrhéens<sup>(10)</sup>.

On a distingué plusieurs traits communs à l'ugaritique et l'arabe<sup>(11)</sup>, il existe aussi

(5) Cf. R. de LANGHE, *Les Textes de Ras Shamra-Ugarit et leurs Rapports avec le Milieu Biblique de l'Ancien Testament* (Gembloux, Paris, 1945), I, p. 223-227.

(6) Cf. le consonantisme conservatif, le vocalisme avec les voyelles élémentaires *a, i, u*.

(7) Cf. les opinions citées par R. de LANGHE, p. 320-324, ainsi que son opinion, p. 330.

(8) Déjà en 1930, H. BAUER a considéré la langue de Ras Shamra comme une langue indépendante, cf. *Die Entzifferung der Keilschrifttafeln von Ras Shamra* (Halle, 1930), p. 65. — Cf. les opinions de A. Goetze, A. Ungnad, citées par R. de LANGHE, p. 324; J. FRIEDRICH, *Kanaanäisch und Westsemitisch*, dans *Scientia*, 6<sup>e</sup> série, 43<sup>e</sup> année (1949), p. 220-223.

(9) Cf. J. AISTLEITNER, *Studien zur Frage der Sprachverwandschaft des Ugaritischen I*, dans *Acta Orientalia Hung.*, VII (1957), p. 251-357; VIII (1958), p. 51-98; surtout p. 252-286.

(10) *Ibid.*, p. 287 et sqq. Aistleitner appelle cette langue « Altmesopotamisch-Westsemitisch ».

(11) Cf. I. al-YASIN, *The Lexical Relation between Ugaritic and Arabic* (New York, 1952); J. GRAY, *Arabic Affinities in the Dialect of Ras Shamra* (en hébreu), dans *Melilah*, V (1955), p. 1-14.



des correspondances entre l'ugaritique et l'accadien<sup>(12)</sup>, mais cela ne suffit pas pour ranger l'ugaritique parmi les langues sémitiques du Sud ou de l'Est. Il y a aussi quelques traits parallèles entre l'ugaritique et la langue araméenne, mais leurs différences sont plus nombreuses et plus caractéristiques<sup>(13)</sup>.

Ces relations de l'ugaritique avec les diverses langues sémitiques ont amené quelques savants à qualifier l'ugaritique de langue sémitique du Nord-Ouest n'appartenant ni au groupe cananéen ni au groupe araméen; cette langue archaïque attestée par des monuments du XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles avant J.-C. devait représenter l'état du sémitique du Nord-Ouest avant sa division en branche cananéenne et araméenne<sup>(14)</sup>. On a souligné que les rapports étroits entre l'ugaritique et l'hébreu sont plutôt d'ordre culturel que d'ordre purement linguistique<sup>(15)</sup>.

Le changement des opinions sur la position de l'ugaritique dans le cadre des langues sémitiques se reflète dans les éditions successives de la grande grammaire ugaritique de C. H. Gordon. Tandis qu'en 1940 l'ugaritique était rangé parmi les langues cananéennes<sup>(16)</sup>, en 1955 l'auteur considère l'ugaritique comme une langue sémitique de l'Ouest indépendante<sup>(17)</sup>. En 1965, il exprime une opinion qui accuse très bien la méthode plus ou moins arbitraire employée pour la classification des langues : on peut inclure l'ugaritique parmi les langues cananéennes si on les définit de telle manière que l'ugaritique puisse entrer dans leur cadre; ou bien on peut opérer à partir d'une définition plus étroite du cananéen, à l'exclusion de l'ugaritique<sup>(18)</sup>.

La position de l'ugaritique parmi les langues sémitiques serait à établir par comparaison avec des langues sémitiques bien déterminées. Non seulement la position géographique et les relations généalogiques seraient prises en considération, mais aussi le facteur chronologique ou plutôt diachronique mesuré non tant par les dates de la chronologie absolue que par le degré de l'évolution des langues.

La langue ugaritique est représentée par des textes dont le caractère offre différents avantages du point de vue de la linguistique comparée. Le commencement de l'activité des scribes coïncide approximativement avec le tremblement de terre en

(12) Cf. C. H. GORDON, *Ugaritic Manual* (Roma, 1955), § 14.6.

(13) Cf. J. CANTINEAU, *La langue de Ras Shamra*, dans *Syria*, XIII (1932), p. 164-170; *La langue de Ras Shamra* (Deuxième article), dans *Syria*, XXI (1940), p. 38-61; *La langue de Ras Shamra*, dans *Semitica*, III (1950), p. 21-34; S. SEGERT, *Ugaritisch und Aramäisch*, dans *Studia Semitica Ioanni Bakoš dicata* (Bratislava, 1965), p. 215-226.

(14) Cf. FRIEDRICH, *Lc.* (v. n. 8).

(15) C. H. GORDON, *Ugaritic Manual*, § 14.4.

(16) *Ugaritic Grammar* (Roma, 1940), pp. 88-90.

(17) *Ugaritic Manual*, p. 123, § 14.9.

(18) *UT*, p. 144, § 14.1.

1365 avant J.-C. environ <sup>(19)</sup>, la fin est marquée clairement par la destruction de la ville d'Ugarit en 1200 avant J.-C. environ <sup>(20)</sup>.

Les textes littéraires ne sont pas pourvus de dates, quelques textes juridiques, commerciaux et politiques peuvent être datés par des règnes des souverains dont la succession est maintenant établie <sup>(21)</sup>. Les tablettes trouvées dans le four où elles devaient être cuites proviennent des derniers jours de l'existence de la ville d'Ugarit, la soudaine destruction ayant empêché leur cuisson <sup>(22)</sup>.

Dans ce complexe bien localisé et aussi daté avec une précision suffisante, on peut discerner différentes couches linguistiques. La poésie reflète évidemment une phase linguistique plus ancienne que les textes prosaïques <sup>(23)</sup>; les textes poétiques les plus archaïques, ceux sur la chasse de Baal <sup>(24)</sup> et l'invocation des bonnes déesses *kḫrt* mentionnant le mariage des divinités lunaires <sup>(25)</sup>, se distinguent aussi par l'orthographe du caractère encore plus ancien. On peut supposer que les rituels, les mythes et la littérature épique étaient transmis par plusieurs générations oralement avant d'être fixés par l'écriture alphabétique cunéiforme <sup>(26)</sup>.

Quelques textes prosaïques se sont servis d'un alphabet simplifié ou la lettre *h* s'est confondue avec *ḥ* et *ḫ* interdental avec *š*, comme dans les langues cananéennes <sup>(27)</sup>. On peut supposer ici quelques influences de la langue parlée dans les villes cananéennes — ou phéniciennes — plus au Sud; quelques documents ne sont que des traductions ou peut-être des translittérations approximatives des tablettes cunéiformes des textes phéniciens <sup>(28)</sup> alphabétiques écrits sur papyrus probablement.

On peut encore discerner quelques différences dialectales dans les parties parallèles de l'épopée ugaritique <sup>(29)</sup>. Avec plus de certitude on peut observer les différences dialectales ou plutôt stylistiques très considérables dans les textes prosaïques. Tandis que les pièces comptables et les lettres et actes royaux sont écrits dans une langue

<sup>(19)</sup> Cf. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica I* (Paris, 1939), p. 35-37.

<sup>(20)</sup> La date est disputée; M. LIVERANI, *Storia di Ugarit* (Roma, 1962), p. 134 : vers 1190 av. J.-C.; W. F. ALBRIGHT, *The Cambridge Ancient History*, Revised Edition, Vol. V, Ch. XX and XXXIII (Cambridge 1966), p. 31-32 : vers 1234 av. J.-C.

<sup>(21)</sup> LIVERANI, *l.c.*, tavola 1 (p. 158).

<sup>(22)</sup> Cf. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica*, IV (Paris, 1962), p. 31-39.

<sup>(23)</sup> Cf. S. SEGERT, *Ugaritskij jazyk* (Moskva, 1965), § 1.18.

<sup>(24)</sup> BH = 75 (Gordon); *Corpus* No. 12.

<sup>(25)</sup> NK = 77 (Gordon); *Corpus* No. 24.

<sup>(26)</sup> Cf. G. R. DRIVER, *Canaanite Myths and Legends* (Edinburgh, 1956), p. 1.

<sup>(27)</sup> Cf. *UT*, § 3.6; les textes 57, 74, RŠ 22.05.

<sup>(28)</sup> Cf. *PRU*, V, nos 59, 159 (2059, 2159). Ch. VIROLLEAUD considère l'accadien comme la langue originelle de la lettre du roi de Tyr, *PRU*, V, p. 81.

<sup>(29)</sup> Cf. BROCCKELMANN, *Kanaanäische Miscellen : 1. Dialektmischung in Ugarit, dans Festschrift Otto Eissfeldt* (Halle, 1947), p. 61-63.

très soignée, qui ne s'éloigne guère du niveau des textes poétiques<sup>(30)</sup>, quelques lettres privées et notes occasionnelles<sup>(31)</sup> reflètent plutôt la langue telle qu'elle était parlée par le peuple.

Les documents linguistiques provenant du site unique d'Ugarit et d'une période ne dépassant pas deux siècles présentent une variété remarquable d'ordre diachronique et stylistique.

Pour l'analyse linguistique, l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ugarit fournit une distinction précieuse des consonnes<sup>(32)</sup>. Il y a les postvélares *ġ* et *h*, les interdentes *ḡ* et *t*. Le caractère postvélaire du *ġ* est indiqué clairement par des équivalents en syllabaire cunéiforme<sup>(33)</sup>; mais il y a des correspondances atypiques<sup>(34)</sup>. Le caractère phonologique du *ḡ* est aussi clair<sup>(35)</sup>.

Dans les textes poétiques les plus archaïques il y a encore une lettre spéciale pour l'interdentale emphatique translittérée conventionnellement par *z*. La différence entre la dernière lettre de l'alphabet ugaritique — translittérée par *s* — imitant évidemment la forme du *s* en écriture linéaire phénicienne et entre le *š* ugaritique ordinaire est difficile à déterminer<sup>(36)</sup>; cette lettre spéciale était utilisée surtout dans les mots d'origine étrangère.

Grâce aux trois signes combinant les voyelles *a*, *i*, *u* avec le phonème ' quelques phénomènes du vocalisme ugaritique peuvent être directement reconnus. L'inventeur de ces trois lettres<sup>(37)</sup> a dû observer, avec raison, que le phénomène exprimé par la lettre 'aleph n'est pas un son consonantique mais seulement l'arrêt du courant de phonation<sup>(38)</sup>; ce phonème ne peut pas être prononcé sans une voyelle avant ou après. Alors l'inventeur a exprimé les voyelles principales *a*, *i*, *u* sur lesquelles le 'aleph s'appuie<sup>(39)</sup>.

L'indication du vocalisme par ces trois lettres combinant la voyelle et le 'aleph n'est pas aussi précise que celle du consonantisme : seules les trois valeurs princi-

(30) *UY*, § 1.19.

(31) P. c. *PRU*, II, nos 20 et 21 (1020, 1021).

(32) Cf. les abécédaires, *PRU*, II, nos 184-189 (1184-1189).

(33) Cf. *ġ* = *ḡa*, *PRU*, II, n° 189 (1189).

(34) *UT*, § 5.8 et 10; *UY*, § 3.11.

(35) *UT*, § 5.3.

(36) Dans le tableau synoptique des écritures ugaritique et accadienne (*PRU*, II, 189 = 1189) l'équivalent pour *š* est *zu*.

(37) Cf. O. EISSFELDT, *Die Herkunft der drei Zeichen für Aleph im Alphabet von Ras Schamra, Ras Schamra und Sanjunaton* (Halle, 1939), p. 58-62.

(38) *Ibidem*, p. 60.

(39) La translittération par *a*, *i*, *u* simples est alors conforme avec l'opinion de l'inventeur ugaritique.

pales sont exprimées tandis que la quantité n'est pas discernée, aussi pour les diphtongues déjà monophthonguées il y a seulement une indication approximative, *i* pour \**ē* < *ay*, *u* pour \**ō* < *aw* <sup>(40)</sup>.

Grâce aux mots et noms propres ugaritiques écrits en cunéiforme syllabique il est possible de compléter les données sur le vocalisme contenus dans les textes alphabétiques. Il y a beaucoup de noms de personnes dans les tablettes en cunéiforme syllabique <sup>(41)</sup>. Les appellatifs apparaissent comme gloses dans les textes accadiens <sup>(42)</sup>. Un certain nombre de mots ugaritiques en écriture syllabique sont contenus dans la quatrième colonne du vocabulaire quadrilingue dont des fragments considérables ont été trouvés <sup>(43)</sup>.

La langue ugaritique n'est pas la plus ancienne parmi les langues sémitiques qui ont été fixées par l'écriture; non seulement l'accadien la précède de plus d'un millier d'années <sup>(44)</sup>, mais aussi la plupart des noms propres amorrhéens sont antérieurs de quelques siècles <sup>(45)</sup>; les gloses cananéennes dans la correspondance de Tell Amarna sont à peu près contemporaines des plus anciens textes alphabétiques d'Ugarit <sup>(46)</sup>. Mais, tous ces documents sont écrits dans l'écriture cunéiforme syllabique qui était un instrument très imparfait pour exprimer les nuances du consonantisme sémitique ancien; les consonnes typiques pour les langues sémitiques, les laryngales et les emphatiques, sont indiquées d'une manière équivoque; même la distinction entre les consonnes sonores et sourdes n'est pas toujours respectée <sup>(47)</sup>. Ces textes syllabiques ont, par contre, mieux reflété les voyelles sémitiques, non seulement leur qualité principale, mais souvent aussi la longueur; ils donnent aussi une idée sur la prononciation des diphtongues <sup>(48)</sup>.

De l'amorrhéen, seulement quelques milliers de noms de personnes sont connus <sup>(49)</sup>, qui permettent, grâce à la complexité de leur formation, non seulement d'observer les phénomènes phonologiques et morphologiques, mais aussi de tracer quelques traits

<sup>(40)</sup> *UT*, § 4.7; 5.18; *UY*, § 3.19.

<sup>(41)</sup> Cf. la liste des noms dans R. de LANGHE, *Les Textes de Ras Shamra-Ugarit*, II, p. 257-268. Cf. aussi les répertoires de noms de personnes, *PRU*, III, p. 238-264; *PRU*, IV, p. 244-252. Cf. *infra*, n. 166.

<sup>(42)</sup> P. e. *amqa*, *erub*, *ḥamitu*, *maqquadu*, *PRU*, III, p. 215-231.

<sup>(43)</sup> Ils sont publiés par J. NOUGAYROL, *Ugaritica*, V, p. 240-249.

<sup>(44)</sup> Cf. I. J. GELB, *Old Akkadian Writing and Grammar* (Chicago, 1961), p. 2-8.

<sup>(45)</sup> Cf. G. BUCCELLATI, *The Amorites of the Ur III Period* (Naples, 1966), p. 9-12, 355-362.

<sup>(46)</sup> Cf. ALBRIGHT, *l.c.* (v. n. 20), p. 4-5.

<sup>(47)</sup> P. e. *ugar-id*, *PRU*, II, 16.162, l. 23, p. 126, 267; *qa-qa-ra*, *PRU*, II, 16.205+192, l. 20, p. 154, — *kk* *UT* § 19.1229.

<sup>(48)</sup> Cf. p. e. *ḥē-qu* « ḡiron », *Ugaritica*, V, n° 137, (158), p. 241; n. 7 : cf. hébr. *ḥē(y)q*.

<sup>(49)</sup> I. J. GELB, *La lingua degli Amoriti*. dans *Acc. Naz. d. Lincei, Rendiconti*, ser. VIII, fasc. 13 (Roma, 1958), p. 143-164.

de syntaxe <sup>(50)</sup>, mais il n'y a pas de textes cohérents. L'ugaritique demeure la langue la plus anciennement attestée parmi toutes les langues sémitiques de l'Ouest car il est connu par des textes permettant d'étudier plusieurs aspects linguistiques.

Les inscriptions de l'Arabie méridionale dont l'alphabet exprime les consonnes très précisément, mais n'exprime pas les voyelles, commencent quelques siècles après la destruction de la ville d'Ugarit <sup>(51)</sup>. Quelques textes alphabétiques trouvés en Phénicie, en Palestine et dans la presqu'île de Sinai sont antérieurs aux tablettes d'Ugarit, mais ces textes sont très fragmentaires, en mauvais état matériel et d'une interprétation toujours un peu incertaine <sup>(52)</sup>. L'alphabet linéaire phénicien du premier millénaire avant J.-C., avec ses 22 lettres consonantiques, était assez précis pour le phénicien et pour l'hébreu mais il semble qu'il n'était pas capable d'exprimer certains phonèmes de l'araméen ancien <sup>(53)</sup>.

La langue ugaritique, grâce à son alphabet consonantique et à la possibilité d'exprimer partiellement le vocalisme, et grâce à sa diversité de styles et de dialectes, présente la base ample et solide qui donne la possibilité de résoudre ou au moins d'éclairer plusieurs problèmes cardinaux de la linguistique sémitique comparée.

Bien entendu, la reconstruction complète de la phase la plus ancienne de la langue commune n'est plus le but de la linguistique comparée <sup>(54)</sup>, mais elle doit toujours chercher le fonds commun des phénomènes attestés dans les langues séparées et évoluées. Cette tâche devient toujours plus difficile en ce qui concerne la phase du sémitique commun ou du proto-sémitique; plusieurs questions qui ne peuvent être résolues à l'aide des langues sémitiques de l'Ouest et de l'accadien seulement attendent leur solution de l'élargissement du champ d'investigations aux langues appelées chamitiques. Les efforts tentés dans cette direction ont été critiqués comme prématurés <sup>(55)</sup>; en vérité, on travaille sur un matériel de langues chamitiques qui est souvent mal attesté et interprété, mais on doit continuer ces études difficiles et prometteuses.

Plusieurs études sur ce sujet, parues dans les dernières années, ont utilisé les données des différentes langues africaines appelées conventionnellement langues chamitiques — ou pour exprimer la situation plus précisément, langues chamito-sémitiques à l'exclusion des langues sémitiques propres — pour éclairer le système

<sup>(50)</sup> Cf. *infra*, n. 71.

<sup>(51)</sup> Au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. selon plusieurs savants, mais le V<sup>e</sup> siècle était aussi proposé, cf. *YYP*, p. 34.

<sup>(52)</sup> Cf. G. R. DRIVER, *Semitic Writing* (London, 1954), p. 90-103.

<sup>(53)</sup> Cf. S. SEGERT, *Altaramäische Grammatik* (Leipzig, sous presse), § 3.2.6.

<sup>(54)</sup> Cf. p. e. R. LORD, *Teach yourself Comparative Linguistics* (London, 1966), p. 9.

<sup>(55)</sup> W. von SODEN, *Zur Methode der semitisch-hamitischen Sprachvergleichung*, dans *JSS*, X (1965), p. 159-177.

des langues sémitiques<sup>(56)</sup>. En général, on voit maintenant que l'accadien d'une part et les langues chamitiques d'autre part, qui vécurent à la périphérie de l'aire du sémito-chamitique, ont conservé plusieurs phénomènes qui peuvent être considérés comme héritage de la langue commune, de la phase plus ancienne<sup>(57)</sup>. Par contre, les langues sémitiques de l'Ouest apparaissent comme un groupe central et novateur; l'évolution était plus accélérée ici, dans le centre du territoire sémitique<sup>(58)</sup>.

L'ancienneté de l'ugaritique ainsi que les conditions favorables de sa tradition littéraire constituent une base pour l'étude comparée des langues sémitiques de l'Ouest. On trouve ici une phase ancienne, abondamment et sûrement attestée, qui auparavant ne pouvait être atteinte que par une reconstruction hypothétique<sup>(59)</sup>. Cette reconstruction était souvent difficile et incertaine car les autres langues sémitiques du Nord-Ouest, le phénicien, l'hébreu et les dialectes araméens représentent un type secondaire par comparaison avec l'ugaritique<sup>(60)</sup>.

L'ugaritique prend parmi les langues sémitiques du Nord-Ouest la position correspondante à celle de l'arabe méridional épigraphique dans le groupe du Sud-Ouest<sup>(61)</sup>. Cette langue est attestée par plusieurs dialectes, dont celui de Qatabân peut être considéré comme le plus archaïque<sup>(62)</sup>; cependant quelques phénomènes incontestablement archaïques ont été conservés dans les dialectes de Ma'in, Ḥadramaut et Saba'<sup>(63)</sup>. Les inscriptions en sud-arabe ancien sont rédigées dans un style extrêmement formel, plusieurs phénomènes relevant de la langue n'y étant pas représentés<sup>(64)</sup>. L'utilisation pour les études comparatives est rendue encore plus difficile du fait que plusieurs inscriptions ne sont pas encore publiées<sup>(65)</sup> et qu'il n'y a pas de vocabulaire comprenant tout ce matériel<sup>(66)</sup>.

(56) O. RÖSSLER, *Verbalbau und Verbalflexion in den semitohamitischen Sprachen*, dans *ZDMG*, C (1950), p. 461-514; T. W. THACKER, *The Relationship of the Semitic and Egyptian Verbal Systems* (Oxford, 1954); G. R. CASTELLINO, *The Akkadian Personal Pronouns and Verbal System in the Light of Semitic and Hamitic* (Leiden, 1962).

(57) Cf. RÖSSLER, *Or*, XX (1951), p. 107; CASTELLINO, *o. c.*, p. 150.

(58) Cf. RÖSSLER, *ZA*, L (1952), p. 150; CASTELLINO, *o. c.*, p. 150.

(59) A. UNGNAD, *Hebräische Grammatik* (Tübingen, 1912), a utilisé, pour démontrer l'évolution de l'hébreu biblique d'une phase plus ancienne, des formes reconstruites; R. MEYER, *Hebräische Grammatik*, I-II, (Berlin 1952, 1955) des formes attestées en ugaritique.

(60) Cf. I. M. DYAKONOV, *Semito-khamitskie yazyki* (Moskva, 1965), p. 9-10.

(61) Les dialectes arabes septentrionaux sont attestés pour la seconde moitié du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.

(62) *ASAG*, p. 2.

(63) *ASAG*, p. 2, 3; YYP, p. 22.

(64) V. *infra*, n. 120.

(65) Cf. YYP, p. 9.

(66) Plusieurs savants ont des collections lexicales, comme préparations pour un vocabulaire : G. Ryckmans à Louvain, A. F. L. Beeston à Oxford, Mme M. Höfner à Graz, G. M. Bauer à Moscou.

Quoi qu'une affinité très significative ait été trouvée par des méthodes statistiques entre l'ugaritique et l'arabe méridional ancien<sup>(67)</sup>, une étude sur les relations entre ces langues n'a pas encore été publiée<sup>(68)</sup>.

Une comparaison de deux représentants les plus anciens de deux groupes principaux des langues sémitiques de l'Ouest, l'ugaritique pour le Nord-Ouest et l'arabe épigraphique pour le Sud-Ouest, est très instructive. Il est vrai qu'il existe des phénomènes apparemment archaïques aussi dans les dialectes arabes méridionaux récents mais ils ne sont pas considérés comme les héritiers directs des dialectes représentés dans les inscriptions de l'Antiquité<sup>(69)</sup>. La comparaison sera alors limitée aux dialectes attestés au premier millénaire avant J.-C.<sup>(70)</sup>.

Les correspondances entre l'ugaritique et l'ancien arabe méridional sont significatives puisqu'il s'agit de deux langues séparées par toute l'étendue de la presqu'île arabe. L'accord entre ces deux langues est encore plus remarquable quand les autres langues sémitiques diffèrent. Le désaccord entre l'ugaritique et l'arabe méridional épigraphique mérite toujours d'être étudié attentivement car il peut expliquer les tendances centrifuges dans l'évolution des langues sémitiques.

L'arabe épigraphique méridional est l'unique langue ayant conservé le système consonantique du sémitique dans toute sa richesse<sup>(71)</sup>. En ugaritique le plus ancien, seulement les équivalents pour *d* et *š* ont été altérés et se confondaient avec les autres consonnes : *d* avec *š*, *š* avec *š*<sup>(72)</sup>. Cette évolution semble démontrer que ces deux consonnes appartenaient à la catégorie des latéralisées; quand la latéralisation fut affaiblie, c'étaient les sifflantes qui apparaissaient comme les sons les plus proches.

Tandis que la consonne bilabiale *w* subsistait en arabe méridional, aussi au commencement des mots<sup>(73)</sup>, en ugaritique il existait à sa place une consonne mouillée articulée aux alvéoles *y*<sup>(74)</sup>. Seuls la conjonction *w*- et quelques mots, surtout onoma-

(67) Les résultats des travaux de MM. H. H. Paper et R. H. Lees, à l'Oriental Institute de Chicago, qui étaient très importants pour la méthode de glottochronologie, ne sont pas encore publiés (selon l'information personnelle de M. le Prof. I. J. Gelb).

(68) Cf. aussi les travaux mentionnés par G. RYCKMANS, *L'Arabie antique et la Bible, L'Ancien Testament et l'Orient* (Louvain, 1957), p. 97.

(69) M. HÖFNER, *Das Südarabische der Inschriften und der lebenden Mundarten*, Semitistik (Leiden, 1953-1954), p. 314-340, esp. p. 332; BAUER, YYP, p. 15-16, considère ces dialectes modernes comme continuant les dialectes épigraphiques anciens.

(70) Les inscriptions sabéennes les plus récentes sont du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.

(71) Cf. YYP, p. 36.

(72) UT, § 5.6; UY, § 3.9; dans le texte BH = 75 l'équivalent du *d* est indiqué par *z*; UT, § 5.12; UY, § 3.8.

(73) Cf. K. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia Arabica meridionalis epigraphica* (Roma, 1931), p. 142.

(74) UT, § 5.21; UY, § 3.15.

topéiques, ont conservé le *w*- initial <sup>(75)</sup>. Ce changement est une des caractéristiques distinctives des langues sémitiques du Nord-Ouest et de celles du Sud-Ouest.

Parmi les dialectes arabes méridionaux, seulement en sabéen, il y a la laryngale *h* dans la troisième personne du pronom personnel et dans le préfixe du causatif, tandis que les autres dialectes ont ici la consonne correspondante au *š* proto-sémitique. La distribution en ugaritique est remarquable : les pronoms ont le *h* laryngal <sup>(76)</sup>, les formes verbales du causatif, la chuintante *š* venant du *š* <sup>(77)</sup>. Dans les deux cas, la distinction entre *h*- et \**š*- reparait parmi les phénomènes d'une langue ou d'un groupe de dialectes très apparentés. On sait que le *š*- dans les formes pronominales et dans le schème causatif des verbes est conservé seulement dans l'accadien <sup>(78)</sup> tandis que les langues sémitiques de l'Ouest plus récentes ont un *h* dans ces formes. L'ugaritique ainsi que les dialectes arabes du Sud témoignent une phase plus archaïque où le *h*- et le *š*- subsistaient l'un à côté de l'autre, où les formes n'étaient pas encore régularisées à l'avantage d'un de ces phonèmes et à l'exclusion de l'autre <sup>(79)</sup>.

La comparaison du vocalisme ugaritique avec celui des dialectes arabes méridionaux anciens ne peut pas être réalisée car pour le dernier il n'y a que quelques phénomènes attestés indirectement.

L'ugaritique, ainsi que l'arabe méridional ancien, ont conservé quelques phénomènes morphologiques anciens et originaux. En ugaritique, les formes de la troisième personne des pronoms personnels exprimant l'objet direct ont un *-t*: *hwt* pour singulier masculin, *hyt* pour féminin, et *hmt* pour le pluriel <sup>(80)</sup>. Des formes similaires sont attestées en arabe ancien méridional, mais en fonction démonstrative, et aussi au nominatif <sup>(81)</sup>. Elles ont subsisté encore dans l'arabe parlé en Espagne jusqu'à la fin du Moyen-Age <sup>(82)</sup>. Les formes éthiopiennes *we'etū* et *ye'etī* pour « lui » et « elle » <sup>(83)</sup> sont dérivées des formes similaires. Comme les formes pour l'objet direct des pronoms personnels en accadien sont terminées en *-ti* <sup>(84)</sup>, il y a dans toutes les langues mentionnées des formes spéciales originales qui sont tombées en désuétude dans les autres langues sémitiques.

(75) *Ibid.* et UT, § 19.799-814.

(76) UT, § 6.1; UY, § 5.63, p. 43.

(77) UT, § 9.38; UY, § 7.22.

(78) A. UNGNAD - L. MATOUŠ, *Grammatik des Akkadischen* (München, 1964), § 65.

(79) Cf. ASAG, § 27, § 71; UY, p. 88-89; p. 78.

(80) UT, § 6.4; UY, § 5.65.

(81) ASAG, § 34.

(82) BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 305.

(83) *Ibid.*

(84) UNGNAD MATOUŠ, *Grammatik des Akkadischen*, § 26 b.



On a discuté la forme de la première personne du duel du pronom suffixe écrite *-ny* qui est conservée seulement en ugaritique<sup>(85)</sup>. On pourrait la rapprocher des formes de la troisième personne du duel dans les dialectes arabes méridionaux attestés comme *-hmy* ou *-šmy*, qui étaient peut-être prononcées avec la diphtongue *\*-ay* à la fin<sup>(86)</sup>. Mais la troisième personne du duel en ugaritique est écrite *-hm*, et la prononciation peut être restituée d'après l'arabe du Nord comme *-humā*<sup>(87)</sup>.

L'élément pronominal *q-* est utilisé en fonction relative dans l'ugaritique<sup>(88)</sup> comme dans l'arabe méridional<sup>(89)</sup>, mais il y a des différences dans l'usage des formes dérivées. L'ugaritique n'a pas de correspondance pour le pluriel dérivé de la base *'l* qui est attestée dans l'arabe méridional<sup>(90)</sup> et aussi dans les langues cananéennes et araméennes<sup>(91)</sup> pour les pronoms démonstratifs.

L'ancienneté et l'originalité du pronom général *mm* est prouvée par l'accord de l'ugaritique<sup>(92)</sup> et l'arabe méridional<sup>(93)</sup> avec l'accadien<sup>(94)</sup>.

Dans les dialectes arabes du Sud existe *'y* qui accentue l'indéfini du pronom<sup>(95)</sup>; on explique de cette manière la forme correspondante en ugaritique<sup>(96)</sup>.

La formation des noms ainsi que les désinences des pluriels externes correspondent en ugaritique<sup>(97)</sup> et dans les dialectes arabes méridionaux<sup>(98)</sup>. On a essayé de trouver des pluriels brisés aussi dans l'ugaritique<sup>(99)</sup>, mais toutes les formes similaires aux pluriels brisés sont à expliquer d'une autre manière<sup>(100)</sup>. Il y a des noms collectifs dans l'ugaritique, mais ils n'étaient pas grammaticalisés pour servir comme pluriels. Avec ses pluriels brisés, l'arabe méridional ancien s'accorde avec les autres langues sémitiques du Sud<sup>(101)</sup>. La richesse de ces formes ne peut pas être expliquée

(85) *UT*, § 6.9; *UY*, § 5.69.

(86) *ASAG*, § 28-30.

(87) *UY*, p. 43.

(88) *UT*, § 6.23; *UY*, § 5.79-81.

(89) *ASAG*, § 41-42; *YYP*, p. 92-94.

(90) *ASAG*, § 43; *YYP*, p. 91-92.

(91) Cf. S. SEGERT, *Altaramäische Grammatik*, § 5.1.4.1.2.

(92) *UT*, § 6.29, *UY*, § 5.77.

(93) *ASAG*, § 32; *YYP*, p. 95.

(94) UNGNAD - MATOUŠ, *Grammatik des Akkadischen*, § 32 b.

(95) *ASAG*, § 48; *YYP*, p. 95.

(96) *UT*, § 6.31. *UY*, § 5.78.

(97) *UT*, § 8. 1-8; *UY*, p. 37.

(98) *ASAG*, § 89; *UY*, p. 56-57.

(99) J. AISTLEITNER, *Untersuchungen zur Grammatik des Ugaritischen* (Berlin, 1954), p. 36-47.

(100) S. MOSCATI, *Plurali interni in ugaritico ?* dans *RSO*, XXXII (1957), p. 339-352.

(101) *ASAG*, § 87; *YYP*, p. 56-59. — Cf. K. ПЕТРАЧЕК, *Die innere Flexion in den semitischen Sprachen*, I, dans *ArOr*, XXVIII (1960), p. 590-598, 600-602.

sans supposer une évolution dans les temps encore plus reculés pour lesquels il n'y a pas de documents linguistiques dans cette région <sup>(102)</sup>.

Il y a des différences significatives entre l'ugaritique et les dialectes arabes méridionaux anciens pour ce qui est de la détermination ou de l'indétermination des noms. En ugaritique il n'y a pas de formes spéciales pour les noms déterminés, seulement dans les textes les plus récents on peut observer la tendance à utiliser le pronom démonstratif *hn* d'une façon <sup>(103)</sup> qui peut expliquer la formation ultérieure de l'article *h(a)-* dans le phénicien et l'hébreu. Il y a dans les textes ugaritiques beaucoup de noms auxquels un *-m* à la fin est ajouté; cette lettre indique des affixes de prononciation et origine différentes <sup>(104)</sup>. Quelques-uns correspondent à la mimation mais on ne peut pas tirer de ces phénomènes incertains, isolés et irréguliers, des arguments pour affirmer l'existence d'un système d'indétermination. Dans l'ancien arabe méridional il y a un *status determinatus* marqué par *-n* à la fin des noms et un *status indeterminatus* marqué par *-m* <sup>(105)</sup>. L'accord de l'arabe méridional avec l'accadien <sup>(106)</sup>, en ce qui concerne la mimation avec fonction indéterminée, ainsi que les restes d'indétermination dans l'ugaritique permettent de supposer ce phénomène pour le sémitique commun. D'autre part, l'absence des moyens spéciaux pour exprimer la détermination en ugaritique et en accadien, ainsi que la différence de ces moyens dans les autres langues sémitiques : *-(ā)n* dans l'arabe méridional ancien, *-ā* en araméen <sup>(107)</sup>, les différents articles prépositifs en hébreu <sup>(108)</sup> et en arabe <sup>(109)</sup> démontrent clairement que ces formes n'apparaissent évoluées qu'après la séparation du tronc commun de ces langues.

Les formes des numéraux cardinaux sont en général plus anciennes en arabe méridional qu'en ugaritique : *sd̄t̄* contre *tt̄* pour « six » <sup>(110)</sup>, *tmny* contre *tmn* avec monophthongaison *\*ay > ē* pour « huit » <sup>(111)</sup>; les formes *šlt̄* et *šls* à côté de *ll̄t̄* plus fréquentes dans l'arabe du Sud sont expliquées par dissimilation <sup>(112)</sup>.

<sup>(102)</sup> Cf. J. KURYLOWICZ, *L'apophonie en sémitique* (Wroclaw-Warszawa-Krakow, 1961), p. 179-188; cf. K. PETRÁČEK, *ArOr*, XXX (1962), p. 365-383, 402, 405-406.

<sup>(103)</sup> Cf. M. LIVERANI, *Elementi innovativi nel ugaritico non letterario*, dans *Accad. Naz. d. Lincei, Rendiconti*, serie VIII, vol. XIX, fasc. 5-6 (Roma, 1964), p. 9-10.

<sup>(104)</sup> *UT*, § 11.4; *UY*, § 5.33.

<sup>(105)</sup> *ASAG*, § 98-99; *YYP*, p. 46-50.

<sup>(106)</sup> Cf. UNGNAD - MATOUŠ, *Grammatik des Akkadischen*, § 39b.

<sup>(107)</sup> Peut-être évolué de *\*ha* postpositive.

<sup>(108)</sup> *ha-* avec gémination de la consonne subséquente.

<sup>(109)</sup> *al-* en arabe classique, *h-* dans les dialectes anciens de l'arabe du Nord, parfois *hl-* en thamoûdéen.

<sup>(110)</sup> *UT*, § 7.14; *UY*, § 5.45; *ASAG*, § 112.

<sup>(111)</sup> *UT*, § 7.16; *UY*, § 5.45; *ASAG*, § 112.

<sup>(112)</sup> *ASAG*, p. 131, n. 2.

La coïncidence de la désinence multiplicative *d* en sud-arabique et *-id* en ugaritique a été déjà signalée <sup>(113)</sup>.

L'arabe méridional ancien respecte le principe de la polarité dans le genre grammatical, pour l'objet numbré avec les numéraux 3 à 10 <sup>(114)</sup>, comme l'accadien et l'arabe classique, les langues cananéennes et araméennes <sup>(115)</sup>. Par contre dans l'ugaritique il y a tant d'exceptions à cette règle <sup>(116)</sup> qu'on doit supposer qu'elle n'était pas encore établie. On ne saurait expliquer cette irrégularité dans l'ugaritique par d'autres raisons, par quelques influences étrangères, car le genre en ugaritique est autrement respecté. En ugaritique, on ne trouve pas la polarité correspondante entre les unités et la dizaine dans les numéraux 13-19 <sup>(117)</sup>.

Avec *pr* pour « premier » <sup>(118)</sup> l'ugaritique est complètement isolé, les formes arabes méridionales <sup>(119)</sup> *qdmn* ou *'stn* ont respectivement des correspondances dans l'araméen et dans une forme hébraïque rare.

La comparaison des formes verbales peut être réalisée seulement d'une manière incomplète, car dans les inscriptions arabes méridionales très stéréotypées, il y a seulement des formes de troisièmes personnes dans le *verbum finitum*; par conséquent, aucun impératif n'est connu <sup>(120)</sup>.

Comme il a été mentionné, le préfixe causatif en ugaritique *š-* correspond au *š-* dans les dialectes de Ma'in, Qatabān et Ḥaḍramaut, tandis que le dialecte sabéen a ici le *h-* <sup>(121)</sup>. Les verbes réfléchis avec l'infixe *-t-* sont attestés dans l'ugaritique et en arabe méridional fréquemment <sup>(122)</sup>, les formes avec le préfixe *n-* étant très rares <sup>(123)</sup>.

Comme dans les pronoms personnels, le duel des verbes est indiqué dans l'arabe méridional par la lettre *-y* à la fin de la forme <sup>(124)</sup>. En ugaritique, grâce à la lettre combinant l'aleph et la voyelle, la désinence *-a* est directement attestée <sup>(125)</sup>; l'analogie avec l'arabe du Nord permet de considérer cette voyelle comme longue. Les pluriels

(113) *UT*, 7.68; *UY*, § 5.58.

(114) *ASAG*, § 112; *YYP*, p. 64.

(115) BROCKELMANN, *Grundriss*, II, p. 274-276.

(116) Cf. les exemples dans *UT*, § 7. 11-19; *UY*, § 5.46.

(117) *UT*, § 7.20; *UY*, § 5.47.

(118) Cf. *UT*, 19.2113, p. 539.

(119) *ASAG*, § 117; *YYP*, p. 67.

(120) *ASAG*, § 69.

(121) *ASAG*, § 71; *YYP*, p. 78.

(122) *UT*, § 9.42; *UY*, § 7.18; *ASAG*, § 71; *YYP*, p. 83-84.

(123) *UT*, § 9.34; *ASAG*, § 71; *YYP*, p. 84.

(124) *ASAG*, § 57-58; *YYP*, p. 70, 71.

(125) *UT*, § 9.8; *UY*, § 7.36.

masculins se terminant en *-u* sont attestés dans l'ugaritique<sup>(126)</sup> par les lettres contenant le 'aleph; en arabe méridional<sup>(127)</sup> la lettre *-w* démontre une forme égale ou semblable.

Dans les dialectes arabes méridionaux les formes d'imparfait se terminant en *-n* sont fréquentes dans les sentences volitives, elles correspondent au mode énergique de l'arabe classique<sup>(128)</sup>. Par contre, en ugaritique les formes en *-n* sont très rares au jussif, elles sont attestées fréquemment pour l'indicatif<sup>(129)</sup>.

La distribution des consonnes dans les préfixes des troisièmes personnes du pluriel en arabe méridional<sup>(130)</sup> correspond à celle de l'ugaritique<sup>(131)</sup> et de l'hébreu : *y-* pour le masculin et *t-* pour le féminin. En ugaritique il y a *t-* pour le féminin, mais cette consonne est très fréquente aussi dans les formes masculines<sup>(132)</sup>. On pourrait expliquer cette irrégularité apparente par l'analogie avec la deuxième personne du pluriel avec son préfixe *t-*<sup>(133)</sup>. Le préfixe *t-* dans les formes de la troisième personne du pluriel masculin est relativement plus fréquent dans le type sans *-n*<sup>(134)</sup>. Il serait possible d'invoquer ici l'arabe classique où le pluriel masculin du sujet est précédé par le verbe à la troisième personne du singulier féminin<sup>(135)</sup>. La plupart des formes ugaritiques avec le préfixe *t-* et sans *-n* ont été trouvées dans des phrases où le verbe précède le sujet nominal<sup>(136)</sup>.

Ni l'ugaritique ni l'arabe méridional ancien ne fournissent de preuves suffisantes pour résoudre la question difficile de savoir s'il y avait deux formes différentes à préfixe dans ces langues, dont une correspondrait au présent accadien du type *ipar(r)as*<sup>(137)</sup>. Toutes les formes et tous les usages des formes verbales à préfixe en ugaritique<sup>(138)</sup> et dans l'arabe méridional épigraphique<sup>(139)</sup> peuvent être expliqués comme des imparfaits correspondant à l'imparfait phénicien, hébreu, araméen et arabe

(126) *UT*, § 9.8; *UY*, § 7.33.

(127) *ASAG*, § 57; *YYP*, p. 70.

(128) *ASAG*, § 60; cf. *YYP*, p. 59.

(129) *UT*, § 9.11; *UY*, § 7.41; cf. § 7. 46-47.

(130) *ASAG*, § 59; *YYP*, p. 71-72.

(131) *UT*, § 9.15; *UY*, § 7.41.

(132) *UT*, § 29.15; cf. J. AISTLEITNER, *o.c.* (v.n. 99), p. 59, 105-107, 112-113; cf. p. 118.

(133) Cf. *UY*, § 7.40. F. BÖHL, *Die Sprache der Amarnabriefe* (Leipzig, 1909), p. 52, considère *t-* de la 3<sup>e</sup> personne sing. fém. pour le modèle des formes analogues du pluriel féminin.

(134) Cf. J. AISTLEITNER, p. 105-107, 112-113.

(135) Cf. C. BROCKELMANN, *Arabische Grammatik* (Leipzig, 1953).

(136) Cf. J. AISTLEITNER, p. 105-106, 112.

(137) Cf. CASTELLINO (v.n. 56), p. 91-95.

(138) Cf. *UT*, § 9.2; *UY*, § 7.31-32; 7.38-42.

(139) *ASAG*, § 58-67.

classique. Par contre, dans les dialectes arabes méridionaux récents, qui ne sont pas la continuation directe des dialectes attestés par les inscriptions de l'Antiquité, il y a deux formes différentes préfixées <sup>(140)</sup>.

La forme et l'usage de l'infinitif ugaritique correspondent à l'infinitif hébreu <sup>(141)</sup>. Les infinitifs arabes méridionaux correspondent dans leur formes aux infinitifs de l'arabe classique; ils sont souvent employés pour exprimer la continuation d'une action indiquée par une forme verbale finie <sup>(142)</sup>.

Les formes des participes sont semblables dans l'ugaritique et dans l'arabe méridional, sauf le participe passif du schème simple, ou dans l'ugaritique le type sans préfixe *qtl* (\**qatûl*) prévaut <sup>(143)</sup>, mais les formes avec le préfixe *m-* sont aussi attestées <sup>(144)</sup> et elles correspondent à la même forme dans l'arabe méridional <sup>(145)</sup>.

Dans les formes des verbes avec le premier radical *n-* l'assimilation du *n* à la consonne immédiatement suivante est consécutive dans l'ugaritique <sup>(146)</sup>, non régulière dans l'arabe méridional <sup>(147)</sup>.

Les prépositions monoconsonantiques *b-* et *l-* sont très fréquentes dans l'ugaritique <sup>(148)</sup> ainsi que dans l'arabe méridional; leurs significations principales « en » et « à » sont les mêmes <sup>(149)</sup>. On a observé en ugaritique — et aussi en hébreu biblique — l'ambivalence de ces prépositions; elles ont dans quelques cas la signification contraire « de » exprimant l'éloignement <sup>(150)</sup>. En ugaritique on n'a observé aucune différence formelle révélant cet usage contradictoire, et aussi dans l'hébreu biblique la vocalisation traditionnelle est la même. Dans l'arabe méridional, cette ambivalence est également attestée, mais les prépositions signifiant « de » sont élargies par le suffixe *-n*, alors *bn* et *ln* <sup>(151)</sup>. La préposition *m(i)n* employée pour exprimer l'éloignement dans l'hébreu, l'araméen et l'arabe est attestée très rarement en ugaritique <sup>(152)</sup>, et elle est rare aussi dans l'Arabie du Sud ancienne, mises à part quelques inscriptions

(140) M. HÖFNER, *Semitistik* (v.n. 69), p. 335-337.

(141) *UT*, § 9, 25-30; *UY*, § 7.62-66.

(142) *UT*, § 9.29; *UY*, § 7.66.

(143) *UT*, § 9.24; *UY*, § 7.69-70.

(144) *UT*, § 9.24 (1); *UY*, § 7.70.

(145) *ASAG*, § 69; *YYP*, p. 87.

(146) Cf. *UT*, § 9.44; *UY*, § 7.76.

(147) *ASAG*, § 79.

(148) *UT*, § 10.3-4, 9-10; *UY*, § 6.15-18.

(149) *ASAG*, § 123, p. 143-146, 150.

(150) *UT*, § 10.1.5.11; *UY*, § 6.16.

(151) *ASAG*, § 123, p. 143-146, 150.

(152) *UY*, § 6.20.

sabéennes <sup>(153)</sup>. La préposition *bn* dans l'arabe méridional a été expliquée par assimilation de *mn*, mais on pourrait plutôt penser à l'évolution du *mn* par assimilation de la forme *bn*, qui correspond à *b-* ugaritique <sup>(154)</sup>.

Tandis que dans l'ugaritique — qui est attesté surtout par les textes poétiques — le nombre des prépositions en usage est assez limité <sup>(155)</sup>, en arabe méridional il y a plusieurs prépositions simples et composées <sup>(156)</sup>.

A côté de la conjonction *w-* il y a dans l'ugaritique <sup>(157)</sup> une autre conjonction coordinative *p-* correspondant au *f-* en arabe méridional <sup>(158)</sup> et classique. Des restes de *p-* ont été trouvés dans les inscriptions araméennes archaïques de la Syrie du Nord <sup>(159)</sup>.

Grâce à la documentation riche et variée des tablettes cunéiformes alphabétiques trouvées dans les ruines de la ville d'Ugarit, il est possible d'établir la situation linguistique du sémitique du Nord-Ouest dans le troisième quart du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Les couches archaïques de la langue poétique d'Ugarit reflètent déjà les innovations du secteur central du domaine sémitique qui peut être situé à l'intérieur du Croissant Fertile <sup>(160)</sup>. Un stade similaire d'évolution est représenté aussi par les anciennes inscriptions de l'Arabie du Sud.

Il semble que par plusieurs cartes d'isoglosses arrangés en ordre chronologique, on pourrait étudier les relations des langues sémitiques les plus anciennes d'une manière plus conforme à la réalité que par des méthodes statistiques, qui en principe présentent une schématisation parfois très utile et stimulante, mais qui parfois dissimule et déforme les phénomènes d'une réalité plus compliquée et différenciée.

La population qui a apporté sa langue appelée maintenant ugaritique, dans la région d'Ugarit, a trouvé cette région ou dépeuplée ou habitée par les sédentaires parlant une langue sémitique très proche de la langue des nouveaux venus. On peut expliquer ainsi la pureté relative de la langue ugaritique <sup>(161)</sup>, parallèle à l'arabe méridional.

<sup>(153)</sup> ASAG, § 124, p. 154.

<sup>(154)</sup> M. HÖFNER, *ibid.*, compare l'hébr. *min* et l'éthiop. *'emna*.

<sup>(155)</sup> Cf. UT, § 10.

<sup>(156)</sup> Cf. ASAG, § 123-126.

<sup>(157)</sup> UT, § 12.1; UY, § 6.36.

<sup>(158)</sup> ASAG, § 127, p. 163, 171.

<sup>(159)</sup> Cf. S. SEGERT, *Allaramäische Grammatik*, § 5.5.2.7.

<sup>(160)</sup> Cf. I. J. GELB, *The Early History of the West Semitic Peoples*, dans JCS, XV (1961), p. 27-47, p. 27 en particulier.

<sup>(161)</sup> Les phénomènes typiques pour les langues sémitiques, comme le consonantisme avec des larynales et emphatiques, sont conservés.

dional et septentrional d'un côté, mais contraire à l'état de l'accadien et — dans une mesure moins marquée — de l'araméen <sup>(162)</sup> et du phénicien <sup>(163)</sup>.

Cette constatation semble — à première vue — être contraire aux données archéologiques et historiques qui attestent la présence de nombreux étrangers dans la vie d'Ugarit <sup>(164)</sup>. On doit admettre une sorte d'isolement ou plutôt la conservation d'une langue traditionnelle du culte et de la littérature sacrée, dans le temple et dans les écoles <sup>(165)</sup>.

L'accroissement du matériel et les études plus poussées des langues sémitiques les plus anciennes, de l'accadien ancien, de l'arabe méridional, de l'amorrhéen, montrent de plus en plus que c'est à l'ugaritique qu'appartient la position clef pour la connaissance de la période la plus ancienne des langues sémitiques. Son rôle dans les études chamito-sémitiques ne sera pas diminué par le progrès — très apprécié — des recherches concernant des langues attestées dans les périodes plus récentes et contemporaines <sup>(166)</sup>.

<sup>(162)</sup> Cf. S. SEGERT, *Altaramäische Grammatik*, § 1.3.4.

<sup>(163)</sup> Pour la possibilité d'expliquer le changement  $\bar{a} > \bar{o}$  par l'influence du substrat, v. S. SEGERT, *Zum Übergang  $\bar{a} > \bar{o}$  in den altkanaanäischen Dialekten*, dans *ArOr*, XXXIII (1955), p. 478.

<sup>(164)</sup> Pour les Égéens, cf. Cl. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica*, I, p. 53-106; pour les Hourrites, cf. les nombreux textes en cette langue (cf. maintenant E. LAROCHE, dans *Ugaritica*, V, p. 447-544), et les noms de personnes.

<sup>(165)</sup> Pour une vue semblable, cf. H. GOESEKE, *Die Sprache der semitischen Texte Ugarits und ihre Stellung innerhalb des Semitischen*, dans *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität, Halle-Wittenberg, Ges.-Sprachw.* VII/3, (1958), p. 623-652, surtout p. 649.

<sup>(166)</sup> Addenda pendant la correction des épreuves :

A la note <sup>(41)</sup> : Tous les noms des personnes sont étudiés dans le livre récent par M<sup>lle</sup> FRAUKE GRÖNDAHL, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit* (Roma, 1967).

L'auteur remercie chaleureusement J.-C. COURTOIS et M. SZNYCER pour l'aide amicale qu'ils ont consacrée à la révision du style français de cet article.





## UN CYLINDRE DU MUSÉE DE VIENNE

Henri SEYRIG

Le curieux et beau cylindre que reproduit notre figure 1 est au musée de Vienne, et je dois mes remerciements à M. le professeur Rudolf Noll, qui m'en a communiqué l'empreinte et m'a permis de le publier. C'est M<sup>lle</sup> Edith Porada qui m'en avait fait connaître l'existence, ayant perçu elle-même l'analogie qui le liait à une autre pièce, publiée par moi en 1963 : à elle aussi va ma gratitude amicale. C'est justement ce lien qui me décide aujourd'hui à attirer l'attention des spécialistes sur une pièce qui mérite de sortir de l'inédit.



FIGURE 1

Cylindre du Musée de Vienne. Hauteur 15 mm.

*Hématite. Hauteur 15 mm. N° d'inventaire X. 183.* — Au centre, une déesse est assise sur un trône cubique. Ses pieds reposent sur la tête d'un grand lion couché. De sa longue robe, ornée de chevrons, sa main gauche émerge seule et présente un glaive. Sa tête porte une calotte à bourrelet, terminée par une espèce de protubérance annulaire. Une longue mèche de cheveux, sinueuse, formée derrière son oreille, tombe sur sa poitrine; une autre se répand de sa nuque sur son dos comme une nappe. Au dossier du trône s'arc-boute un griffon, dressé sur un bouquetin; sa tête porte une aigrette, ainsi qu'une longue boucle en spirale.

Deux hommes font face à la déesse, imberbes, tête nue, à la taille fine, vêtus d'un petit couvre-fesses au bord antérieur sinueux et d'une étroite ceinture. De leur tête, à l'occiput fortement marqué, leur chevelure tombe en deux nappes, comme celle de la déesse : l'une dans le dos,

l'autre étalée sur la poitrine. Dans leur ceinture, dont les fanons pendent entre leurs jambes, est passé un glaive. Le premier de ces hommes tient deux javelots, dont il présente l'un à la déesse. Le second porte sa main droite à sa poitrine, et lève la gauche à la hauteur de son visage. — Dans le champ est un petit cartouche égyptien, contenant un oiseau au-dessus d'un signe peu distinct, probablement gravés l'un et l'autre sans intention précise <sup>(1)</sup>. Au-dessus de la scène est le croissant de la lune.

Le cylindre est nettement syrien par sa matière, sa fabrique, son style, mais ses motifs ne le sont pas. Les deux adorateurs de la déesse sont des Égéens, tels d'ailleurs que les graveurs syriens se plaisaient souvent à les représenter <sup>(2)</sup>; et le griffon qui protège le trône de la déesse est figuré lui aussi dans une pose qui appartient à l'art de l'Égée, alors qu'elle n'est guère attestée dans les sources orientales de la glyptique syrienne <sup>(3)</sup>. L'aspect de la déesse a quelque chose d'hybride, et il est malaisé de lui trouver un modèle précis, mais le décor en chevrons de sa robe ne laisse pas de faire penser à certains vêtements de femmes mycéniennes <sup>(4)</sup>. Le graveur, tout en traitant la scène dans son propre style, a délibérément composé un tableau exotique, inspiré par l'imagerie égéenne. Les cylindres de cette espèce, encore rares, se présentent néanmoins en nombre croissant.



FIGURE 2

D'après *Syria*, XI, 1963, pl. XXI. Hauteur 20 mm.

<sup>(1)</sup> Cf. W. A. WARD, *Un cylindre syrien inscrit de la deuxième Période Intermédiaire*, dans *Syria*, XLII, 1965, p. 35-44, sur les cartouches gravés sur les cylindres syriens. M. WARD veut bien me dire que le cartouche, sur le cylindre de Vienne, ne lui rappelle rien qui se laisse interpréter.

<sup>(2)</sup> Voir les exemples que j'ai réunis dans *Syria*, XXXII, 1955, p. 29 sq.; XXXIII, 1956, p. 169 sq.; XL, 1963, p. 253 sq. (*Antiquités syriennes*, V, p. 130 sq., 149 sq.; VI, p. 134 sq.).

<sup>(3)</sup> F. MATZ, *Kreta und frühes Griechenland*, 1962, p. 205 sq.; cf. p. 223, fig. 50. — Voir aussi les cylindres de Chypre : E. PORADA, *AJA*, LII, 1948, pl. IX, 22 et 25; A. M. BISI, *Il Griffone*, 1965, fig. 14, n° 106. La pyxide d'Ugarit : C. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica*, I, 1939, p. 32. — Cf. Chr. DELPLACE, *Griffons gardiens du trône*, dans *Antiquité classique*, XXXVI, 1967, p. 57 sq.

<sup>(4)</sup> H. BOSSERT, *Alt-kreta*, 3<sup>e</sup> éd., 1937, n° 82 : ivoire de Mycènes.

Une certaine familiarité avec les cylindres permet assez souvent de déceler, sur deux cachets différents, la main d'un seul graveur <sup>(5)</sup>. Le cylindre de Vienne offre justement un cas de ce genre. On ne peut, en effet, attribuer qu'à un même artiste les deux adorateurs de notre déesse et les deux protagonistes d'une chasse au lion sur un autre cylindre (fig. 2), que j'ai publié il y a quelques années <sup>(6)</sup>. Non seulement l'esthétique du corps est la même, mais aussi le dessin très particulier du crâne, avec la déformation occipitale que j'ai mentionnée. Sur la poitrine, représentée de face, les cheveux forment une nappe finement distribuée à l'aide du même outil, guidé par le même œil. Le petit pagne, si l'on peut ainsi nommer cet exigu couvre-reins, se termine en avant par une lisière sinueuse, d'une mobilité aussi égéenne qu'elle est peu syrienne, et qui a dû plaire au même copiste.

Si je fais remarquer cette similitude de main, c'est que la nouveauté de ce groupe de cylindres a fait naître chez plusieurs savants quelques doutes sur leur authenticité — comme il est naturel pour qui n'a pas tenu en main les originaux. Mais le cylindre de Vienne a été acquis par ce musée, comme M. le professeur Noll veut bien me le préciser, dès 1913. Or cette catégorie de cylindres n'est devenue notable que tout récemment, si tant est qu'elle le soit déjà. En outre il est peu probable que deux produits du même faussaire apparaissent, l'un au musée de Vienne en 1913, et l'autre un demi-siècle plus tard au Liban. Il faudrait enfin supposer qu'en 1913, le cylindre de Vienne ait été gravé par quelque pionnier des études égéennes... Je crois donc que l'avenir les justifiera.

<sup>(5)</sup> Tel est le cas des deux cylindres reproduits dans *Syria*, XL, 1963, pl. XXI, 5 et 6 (*Antiquités syriennes*, VI, p. 138 sq.).

<sup>(6)</sup> *Ibid.*, p. 255 et pl. XXI, 2 (*Antiquités syriennes*, VI, p. 136).



## A PROPOS DE DEUX STATUES FRAGMENTAIRES RÉCEMMENT ENTRÉES AU MUSÉE DU LOUVRE

Jacques VANDIER

Nous aurions aimé offrir au grand savant dont nous célébrons le jubilé un article qui fût plus directement en rapport avec ses propres recherches, mais cela, malheureusement, ne nous a pas été possible, et, faute de mieux, nous avons dû choisir un sujet exclusivement égyptologique. Nous espérons, cependant, qu'il intéressera le dédicataire de ce volume, car nous savons, depuis longtemps, que sa curiosité ne se borne pas à la civilisation du Moyen Orient et que l'ancienne Égypte, qu'il connaît bien, n'a jamais cessé de l'attirer. Nous souhaitons donc que cet article, écrit pour lui, ait le privilège de retenir son attention.

Nous voulons présenter ici, un peu moins sommairement que nous ne l'avons fait <sup>(1)</sup>, deux des plus récentes acquisitions du Louvre. Il s'agit de deux statues, dont l'état de conservation laisse à désirer, mais qui, par bonheur, ont conservé la plus grande partie de leurs inscriptions. La première de ces statues <sup>(2)</sup> représente un personnage accroupi en scribe et tenant, sur ses genoux, une sorte de vasque de forme circulaire. Ce personnage, qui s'appelaît Pehsoukher, dans l'état actuel de la statue, n'est conservé que jusqu'à la taille : la jambe droite croisée devant la jambe gauche <sup>(3)</sup>, il est assis sur un socle rectangulaire, entièrement couvert d'inscriptions; ses bras tombaient naturellement le long de son corps, les avant-bras étant avancés perpendiculairement aux bras, et entourant la vasque; les mains sont ouvertes <sup>(4)</sup>. Pehsoukher est vêtu d'un pagne court, assez large pour permettre aisément le croisement des jambes. Les personnages observant l'attitude du scribe sont représentés habituellement en train de lire ou d'écrire. Tel n'est pas le cas ici : ce que Pehsoukher attend,

(1) *Revue du Louvre*, 18, 1 (1968), p. 99 et fig. 8.

(2) Louvre E. 25985. Granit. Hauteur : 0,19 m. Don de M. E. Kofler-Truniger, de Lucerne.

(3) Ce qui est presque la règle au Nouvel Empire (cf. VANDIER, *Manuel*, III, p. 448).

(4) Les mains arrivent un peu en deçà des genoux.

ce n'est pas un ordre de son maître lui enjoignant de noter tel ou tel fait important ou de lui lire tel ou tel document, il attend simplement, de ceux qui visitent le temple, l'aumône d'une offrande. Il ne fait aucun doute, en effet, que la statue de Pehsoukher se trouvait dans la cour d'un temple<sup>(5)</sup>, mais on ne sait pas exactement si cette statue et les statues analogues étaient déposées dans les sanctuaires du vivant des personnages représentés; nous pensons, cependant, que cette hypothèse doit être retenue, même si le bénéfice qu'on attendait de cette pratique devait surtout se faire sentir après la mort<sup>(6)</sup>.

Nous n'avons pas l'intention de faire, ici, une étude d'ensemble des statues des temples<sup>(7)</sup>; nous nous bornerons à citer, parmi les attitudes les plus éloquentes, l'homme qui porte une main à sa bouche<sup>(8)</sup>, celui qui, posant sur ses genoux ses mains, retourne celles-ci pour demander et pour recevoir l'aumône<sup>(9)</sup>, celui, enfin, qui présente un bassin ou une vasque. Ces derniers exemples, qui nous intéressent plus directement, ne sont pas très nombreux au Nouvel Empire, et nous ne connaissons que trois statues, avec celle que nous publions ici, qui appartiennent à ce groupe; aucun de ces trois exemples n'est, d'ailleurs, exactement semblable. Dédia, au Caire<sup>(10)</sup>, est représenté assis sur le sol, avec les jambes relevées devant lui, le corps ayant l'apparence d'un bloc<sup>(11)</sup>; les bras sont croisés sur les genoux, « mais le plan supérieur où généralement les bras sont figurés est évidé en récipient rectangulaire et l'avant de la statuette est taillé en plan pour recevoir une longue inscription »<sup>(12)</sup>. Néferrenpet, au Louvre<sup>(13)</sup>, est assis, comme Pehsoukher, en scribe, mais, ici, on remarque un coussin entre le socle et le personnage; en outre, le bassin, au lieu d'être placé *sur* les genoux de l'homme, se trouve devant ses jambes; enfin, le récipient est rectangulaire, et non

(5) Dans un récent article, nous avons déjà parlé de ces statues. Cf. *Mélanges Černý* = *J.E.A.*, 54 (1968), p. 89-94.

(6) CLÈRE (communication orale) étudie cette question dans l'ouvrage qu'il prépare sur les statues des « prêtres chauves ».

(7) CLÈRE, dans l'étude dont nous avons parlé à la note précédente, cite un grand nombre de ces statues.

(8) *Manuel*, III, p. 449 (Brit. Mus. 501), p. 458, (n. 10), 459 (n. 1) et 465 (Turin 3018); cf., aussi, pl. CXXXVIII, 6 et CLIV, 2.

(9) *Manuel*, III, p. 449, n. 3 (Caire 67878).

(10) Caire 42122 = LEGRAIN, *Statues de rois et de particuliers*, I, p. 71 et pl. LXXII. Les détails qui nous intéressent ne sont pas visibles sur la reproduction de la pl. LXXII. C'est la raison pour laquelle nous citons, un peu plus bas, le texte de Legrain.

(11) Aussi appelle-t-on ces statues des statues-blocs ou des statues-cubes.

(12) LEGRAIN, *op. cit.*, p. 71. Legrain (*ibid.*, p. 73) date la statue, mais avec doute, de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Personnellement, nous la croyons plus récente (époque ramesside).

(13) Louvre E. 14241 : BOREUX, *Mon. Piot*, 33 (1933), p. 1-16, pl. III-IV; *Encyclopédie de l'Art*, éd. Tel (Louvre), pl. 68; VANDIER, *Manuel*, III, p. 449 et pl. CXLVIII, 4.

circulaire. La main gauche de Néferrenpet reposait très probablement sur le bassin; son bras droit est plié de façon que la main vienne tenir, au niveau de la poitrine, les glands d'un collier *ménit* qui est posé en équilibre sur l'épaule droite. La statue peut être datée, approximativement, du règne d'Aménophis III.

Nous revenons, maintenant, à la nouvelle acquisition du Louvre. Pehsoukher porte un nom qui n'est que très exceptionnellement attesté<sup>(14)</sup>, et nous ne pouvons citer que deux personnages de ce nom. Le plus célèbre des deux a vécu sous les règnes de Thoutmosis III et d'Aménophis II, et il a été enterré dans une tombe thébaine à laquelle on a donné le numéro 88<sup>(15)</sup>. En dehors de sa tombe, on ne connaît de lui qu'une statue<sup>(16)</sup> et un cône funéraire<sup>(17)</sup>. Enfin, dans la tombe de Kénamoun<sup>(18)</sup>, Pehsoukher est nommé, et il est très probablement représenté à côté du propriétaire de la tombe, tous deux rendant hommage au jeune Aménophis II, qui est assis sur les genoux de sa nourrice, Amenémipet, mère de Kénamoun<sup>(19)</sup>. Pehsoukher, d'après les textes de sa stèle<sup>(20)</sup> », est surnommé Tchénénou, et sur ses monuments, il porte les titres suivants :

	Suivant du roi dans ses campagnes dans les pays du Sud et du Nord	Porte-éventail du Maître des Deux Pays	Lieutenant (21)	Lieutenant d'une armée nombreuse	Lieutenant du Roi (ou : de Sa Majesté)	Préposé à l'arc du Maître des Deux Pays
Tombe .....	—	—	—	—	—	—
Stèle de la tombe .....	—	—	—	—	—	—
Statue d'Edimbourg .....	—	—	—	—	—	—
Cône funéraire .....	—	—	—	—	—	—

(14) RANKE, *Personennamen*, I, p. 135, 25. Le nom signifie « son assaillant est tombé ».

(15) La tombe a été sommairement publiée par VIREY, *Le tombeau de Pehsukher*, dans M.M.F., V, 2, *Sept tombeaux thébains*, p. 286-310. On trouvera les inscriptions dans HELCK, *Urk.* IV, p. 1459-1463 et (stèle) 1515 et seq. La stèle est également publiée par HERMANN, *Stelen der thebanischen Felsgräber* = *Aeg. Forschungen* 11, p. 1<sup>a</sup>-2<sup>a</sup> et 20<sup>a</sup>-24<sup>a</sup>. Sur la tombe, cf. PORTER-MOSS, *Topog. Bibliog.*, 12, 1, s.n. 88.

(16) ALDRED, *New Kingdom Art*, pl. 43; VANDIER, *Manuel*, III, pl. CLX, 3. La statue est conservée à Edimbourg, Royal Scottish Mus., sous le numéro 1910. 75.

(17) DAVIES-MACADAM, *A Corpus of inscribed funerary cones*, Oxford, 1957, n° 201.

(18) Tombe n° 93. Cf. PORTER-MOSS, *op. cit.*, s.n. 93.

(19) DAVIES, *Ken-Amün*, pl. IX, p. 19-20.

(20) HELCK, *Urk.* IV, p. 1463, 18. Nous omettons les titres honorifiques. Pour la stèle, *op. cit.*, p. 1515 et seq. (A); enfin, pour la statue et pour le cône, cf. *supra*, n. 16 et 17.

(21) *Idnw.*

La femme est nommée dans la tombe : elle s'appelait Neit, et elle exerçait les fonctions de nourrice royale <sup>(22)</sup>, comme Amenémipet, la mère de Kénamoun <sup>(23)</sup>. Pehsoukher appartenait donc à une famille importante qui vivait dans l'entourage du souverain et qui servit successivement Thoutmosis III et Aménophis II.

Nous avons parlé plus haut <sup>(24)</sup> d'un deuxième personnage qui portait le nom de Pehsoukher. Ce personnage, qui ne nous est connu que par un seul document, un cône funéraire <sup>(25)</sup>, porte un titre « porte-éventail de Thèbes » que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs <sup>(26)</sup>. Le texte de ce cône nous donne, en outre, le nom de l'épouse de ce deuxième Pehsoukher, et ce nom, Amenémipet, est différent de celui que portait la femme du propriétaire de la tombe 88 <sup>(27)</sup>. De tout cela, il résulte qu'il est difficile <sup>(28)</sup> d'admettre que les deux Pehsoukher ne formaient qu'un seul et même personnage. En revanche, il n'est pas interdit de supposer qu'il y avait, entre eux, un lien de parenté, l'hypothèse étant fondée, d'une part, sur l'extrême rareté du nom de Pehsoukher, et, d'autre part, sur l'habitude qu'avaient les anciens Égyptiens de donner à un de leurs fils le nom de son grand-père. Mais, même en admettant que cette hypothèse soit exacte, nous ne pouvons pas savoir quel est celui des deux Pehsoukher qui a vécu le premier <sup>(29)</sup>.

Nous ne devons pas oublier que le propriétaire de la statue récemment acquise par le Louvre s'appelait, lui aussi, Pehsoukher, et que nous devons nous demander dans quelle mesure on est en droit de le rattacher éventuellement à l'un ou à l'autre de ses deux homonymes. En l'occurrence, seule l'inscription peut nous aider, et c'est par elle que nous commencerons.

(22) HELCK, *op. cit.*, p. 1460.

(23) DAVIES, *Ken-Amūn*, p. 19 et n. 2.

(24) P. 485.

(25) DARESSY, *Recueil de cônes funéraires* (= M.M.F., VIII), p. 287, n° 164.

(26) HELCK, *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, Leyde, 1958, p. 281 et seq., dans l'étude qu'il fait du titre de « porte-éventail », ne cite pas cette variante.

(27) Ce nom est Neit. Cf. *supra*, p. 485.

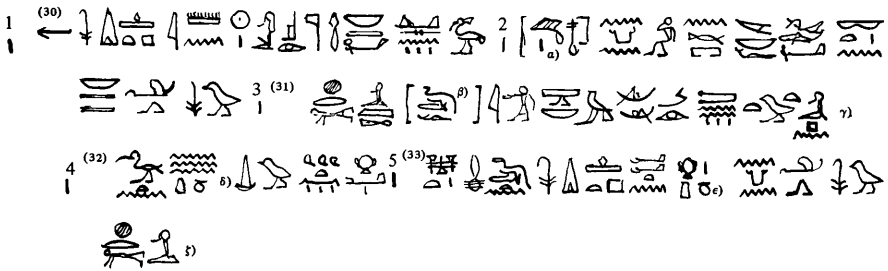
(28) Ce n'est pas une impossibilité, car Pehsoukher pouvait avoir eu deux femmes et plusieurs types de cônes funéraires, comme Mentouemhat, à la XXV<sup>e</sup> dynastie (cf. LÉCLANT, *Mentouemhat*, p. 156 et seq.), mais le fait, à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ne semble pas avoir été fréquent.

(29) On est tenté, cependant, de supposer qu'Amenémipet, la mère de Kénamoun, appartenait à la famille de Pehsoukher, ce qui expliquerait l'intimité qui semble avoir existé (cf. *supra*, p. 485) entre Pehsoukher et Kénamoun. On peut même aller plus loin dans l'hypothèse et supposer qu'Amenémipet, la mère de Kénamoun, était la fille du Pehsoukher dont l'épouse s'appelait Amenémipet. On lui aurait donc donné le nom de sa mère, et, dans ce cas, Kénamoun et le deuxième Pehsoukher auraient été cousins germains. Il va sans dire que nous n'attribuons qu'une importance très relative à cette hypothèse, peut-être séduisante, mais trop peu solidement fondée.





FIGURE 1



α) Restitution probable, proposée par J. J. Clère. — β) Traces suffisantes pour que la lecture soit certaine. — γ) Le déterminatif représente un personnage assis sur ses jambes repliées, et non un scribe accroupi; ce dernier signe aurait été plus logique, mais les Égyptiens ont toujours hésité à reproduire un scribe accroupi de profil. — δ) Très probablement un pain. — ε) Ressemble plus à un vase qu'à un pain. — ζ) Traces assez indistinctes. Ce déterminatif était, peut-être, suivi de l'épithète *mꜣḥrw*, mais celle-ci est en lacune.

*Offrande que donne le roi à Amon-Rē<sup>(34)</sup> et à Osiris, le dieu grand, maître de la Nécropole<sup>(35)</sup>, pour qu'ils donnent la glorification [et l'heureuse dignité d'imakhou (a)] au ka de l'enfant du kap<sup>(36)</sup>, l'aimé de son maître, celui qui porte l'arc du Maître des Deux Pays (b), Pehsoukher, justifié. Il dit : « O vous tous qui venez du Sud ou du Nord<sup>(37)</sup> et qui voyez cette statue, si vous trouvez (c) de l'eau, du pain et de la bière<sup>(38)</sup>, votre corps sera en bon état pendant votre voyage (d), dans la mesure où vous direz : « Offrande que donne le roi », vos mains étant sur le pain et sur la bière (e) pour le ka de Pehsoukher, [justifié] ».*

a) Dans la recherche que nous avons faite, et qui s'est limitée aux textes de la

(30) La ligne 1 est gravée, en avant, sur la partie horizontale du socle; la ligne 2 occupe la face antérieure du socle. Cf. fig. 4.

(31) Côté gauche du socle en regardant la statue de face (fig. 1).

(32) Face postérieure du socle (fig. 2).

(33) Côté droit du socle en regardant la statue de face (fig. 2). Le mot *wꜣt* est gravé dans l'arrondi du socle.

(34) Le nom d'Amon n'est pas martelé, mais cela ne nous oblige pas à dater notre statue d'une époque postérieure au règne d'Akhnaton. Sur la date de la statue, cf. *infra*, p. 491-492.

(35) Épithète d'Osiris (*Wb.*, V, p. 228, 14). On peut également penser à Anubis, qui est si souvent appelé « le maître de la nécropole » (*Wb.*, V, p. 228, 12). Nous ne le pensons pas, cependant, car il eût été étonnant que le nom du dieu eût été omis.

(36) HELCK, *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, p. 270. Cf., aussi, DESROCHES-NOBLECOURT, *Actes du XXI<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes*, p. 68-70.

(37) Littéralement : en descendant ou en remontant le courant.

(38) Cf. *infra*, la note e.

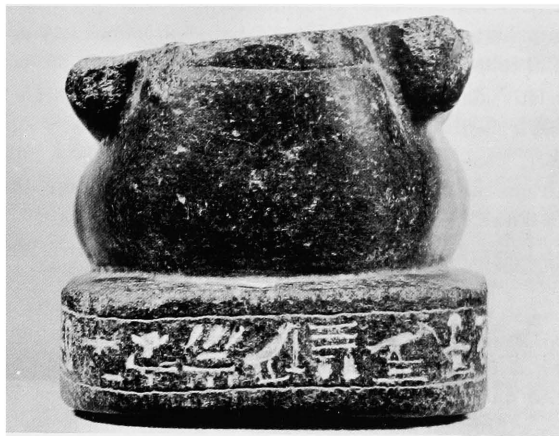


FIGURE 2

xviii<sup>e</sup> dynastie, nous n'avons trouvé aucune formule analogue. La lecture n'est que probable; nous n'avons, en tout cas, pas l'expression connue : *ḥ m pt wsr m t mṯ* -*ḥrw m hr-nṯr*, ni celle qu'on trouve sur une stèle de Leyde<sup>(39)</sup> : *ḥ wsr m r-pr.sn*.

b) Titre relativement rare. Le *Wörterbuch* n'en cite que trois exemples<sup>(40)</sup>. Le titre habituel est *ḥrj pḏt nt nb twwj*. Nous reviendrons plus bas<sup>(41)</sup> sur ces deux titres.

c) Là encore, nous n'avons trouvé aucun parallèle dans les textes de la xviii<sup>e</sup> dynastie; c'était une manière indirecte d'encourager la générosité des visiteurs si, par un malheureux hasard, les offrandes étaient venues à manquer.

d) *Ḥr 'wṯt*. L'expression n'est pas citée dans le *Wörterbuch*. Posener nous a fait remarquer, cependant, qu'elle se trouvait, à deux reprises, dans les textes de la stèle Metternich, l. 52 et 64. Sur ces exemples, cf. Klasens, *A Magical Statue Base (socle Béhague) in the Museum of Antiquities at Leiden*, p. 72, et Sander-Hansen, *Die Texte der Metternichstele* (= *Analecta aegyptiaca* VII), p. 42. Le premier suppose que *'wṯt*, comme *r-wṯt*, est un synonyme, avec un sens un peu plus vague, de *wṯt*; le second traduit la même expression par « sentier ». Nous pensons que *ḥr 'wṯt*, en l'occurrence, signifie à peu près « en cours de route », « pendant le voyage », mais, faute de parallèle clair, nous ne pouvons proposer qu'une hypothèse.

e) Nous avons dit plus haut (note ε) que le premier objet ressemblait plus à un vase qu'à un pain, alors que, à la ligne précédente, le premier objet (note δ), ressemblait plutôt à un pain qu'à un vase. Il n'en est pas moins probable que, dans les deux cas, le même objet est représenté. On peut penser, soit à un vase (dans ce cas, on doit traduire le premier exemple par « si vous trouvez un vase d'eau en albâtre »<sup>(42)</sup>, et, le deuxième exemple par « vos mains étant sur un vase d'albâtre »), soit, et avec plus de vraisemblance, croyons-nous, à du pain et à de la bière<sup>(43)</sup>. Une dernière hypothèse, la plus logique, à notre avis, doit être faite, celle d'après laquelle le premier signe ne représenterait, ni un vase, ni un pain, mais la vasque que tient Pehsoukher. Malheureusement, nous ne connaissons pas la lecture de cet hiéroglyphe supposé, ni le nom égyptien de la vasque<sup>(44)</sup>, et notre hypothèse, si logique soit-elle, est bien fragile.

(39) BOESER, *Kat. Leiden*, IV, pl. XXXIII-XXXIV.

(40) I, p. 569, 16 (*Belegstellen*).

(41) P. 491-492.

(42) *Wb.*, IV, p. 541 B (*śś*). Sur l'apposition, cf. LEFEBVRE, *Gram. de l'ég. classique*, § 136a.

(43) Dans ce cas, la bière et l'eau devaient être dans des cruches. On peut également supposer qu'il y avait une table d'offrandes devant la statue.

(44) Il est peu probable que ce nom ait été *š*. Sur cette vasque, cf. *Wb.*, IV, p. 401, 2; LECLANT, *Mentuemhat*, p. 148; KEIMER, *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXXVII, p. 226-227. Ce mot *š* n'est attesté qu'à l'époque grecque, mais, comme le fait remarquer (*loc. cit.*) KEIMER, il remontait certainement au

Ce texte, en dépit des difficultés de détail qu'il présente et que nous venons de souligner, est, dans l'ensemble, facile à comprendre. C'est un appel aux vivants d'une forme originale : Pehsoukher, pour attirer la générosité des visiteurs, se sert d'une formule indirecte, dont nous avons souligné le caractère curieux <sup>(45)</sup>, et promet à ceux des passants qui ne se seraient pas montrés indifférents, une bonne santé au cours de leur voyage. Il reste à répondre à la question que nous nous sommes posée : le propriétaire de cette statue, Pehsoukher, dont nous ne connaissons ni les parents ni l'épouse, est-il un des deux personnages de ce nom dont nous avons parlé plus haut, ou doit-on admettre qu'il s'agit d'un troisième Pehsoukher ? La statue est trop mutilée pour qu'on puisse la dater, d'après le style, avec certitude. Cependant, la manière réaliste dont sont croisées les jambes appartient beaucoup plus à la xviii<sup>e</sup> dynastie qu'à l'époque ramesside <sup>(46)</sup>; en outre, la simplicité du costume, la sobriété et la vigueur du modelé font manifestement penser au milieu de la xviii<sup>e</sup> dynastie; enfin, un des titres que porte notre personnage, l'enfant du *kap* <sup>(47)</sup>, s'il apparaît encore, comme une rare survivance sous le règne d'Aménophis III, est beaucoup plus souvent attesté à l'époque de Thoutmosis III et de ses deux successeurs directs; il disparaît à la fin du règne d'Aménophis III, peut-être même du vivant de ce roi <sup>(48)</sup>. Rien ne s'oppose donc de dater la statue du Louvre du milieu de la xviii<sup>e</sup> dynastie; tout, au contraire, nous y incline. Or, si nous ignorons la date exacte à laquelle a vécu le Pehsoukher dont la femme s'appelait Amenémipet <sup>(49)</sup>, nous savons, en revanche, que le propriétaire de la tombe 88 a vécu sous les règnes de Thoutmosis III et d'Aménophis II. Il était donc, très probablement, le contemporain du personnage auquel appartenait la statue du Louvre. Peut-on aller plus loin ? Nous avons étudié plus haut <sup>(50)</sup> les titres du propriétaire de la tombe 88, et nous ne trouvons, parmi eux, aucun des deux titres que porte le Pehsoukher du Louvre. Cependant, ce dernier, on l'a vu, était chargé de porter l'arc du Maître des Deux Pays (*ḥꜣ pꜣt nt nb ḫwꜣ*), et son homonyme de la tombe 88 était « préposé à l'arc du Maître des Deux Pays » (*ḥꜣrj pꜣt nt nb ḫwꜣ*). Il est évident qu'il n'y a, entre ces deux titres, qu'une nuance, et, à notre avis,

moins au Nouvel Empire, époque à laquelle on a de nombreuses représentations de cette vasque. On ne doit pas oublier, cependant, que cette vasque était attachée au culte d'Hathor, ce qui n'est pas le cas du bassin de Pehsoukher. C'est la raison pour laquelle nous ne pensons pas que la lecture *ḥꜣ* doit être retenue.

(45) Cf. *supra*, p. 488 et seq.

(46) Cf. VANDIER, *Manuel*, III, p. 448. Parmi les statues citées (*ibid.*, n. 5), les plus récentes sont celles qui représentent, dans cette position, le futur roi Horemheb.

(47) Cf. *supra*, p. 488, n. 36.

(48) C'est la conclusion à laquelle on aboutit en étudiant les 22 fascicules des *Urk. IV*.

(49) Cf. *supra*, p. 486, n. 29.

(50) P. 453.

bien que nous n'ayons, sur la statue du Louvre, ni le surnom (Tchénéou) de Pehsoukher, ni le nom (Neit) de son épouse <sup>(51)</sup>, il est permis, en se fondant, d'une part, sur l'identité du nom <sup>(52)</sup>, et, d'autre part, sur l'analogie étroite existant entre les deux titres qui concernent l'arc royal, de supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que la nouvelle statue du Louvre représentait le propriétaire de la tombe 88 <sup>(53)</sup>.

\*

\*\*

La deuxième statue <sup>(54)</sup> représente un personnage qui tient, devant lui, un sistre hathorique. Ces statues sont relativement nombreuses et, si elles appartiennent surtout à l'époque ramesside, elles sont également attestées à la XVIII<sup>e</sup> dynastie et, même, dès le début de cette dynastie <sup>(55)</sup>. Le personnage est représenté, tantôt à genoux <sup>(56)</sup>, tantôt assis sur le sol, avec les jambes relevées devant lui <sup>(57)</sup>, tantôt, enfin, mais exceptionnellement, debout <sup>(58)</sup> ou assis sur un siège <sup>(59)</sup>. La nouvelle acquisition du Louvre se rattache, autant qu'on puisse dire <sup>(60)</sup>, aux cas exceptionnels, et le personnage devait être assis; de celui-ci, nous n'avons que le torse et les cuisses, et il est regrettable que le visage soit perdu. En revanche, la tête d'Hathor, qui entre dans la composition du sistre, est bien conservée; elle est posée sur un pilier dont la partie inférieure devait passer devant les jambes, ou entre les jambes, du personnage. La déesse, dont la tête

(51) Même cas sur la statue d'Édimbourg et sur le cône funéraire.

(52) Et, en l'occurrence, il s'agit d'un nom très rare. Cf. *supra*, p. 485.

(53) Il ne faut pas oublier que les enfants du *kap* étaient des sortes de pages qui étaient élevés, avec les jeunes princes, dans le harem royal; d'autre part, le Pehsoukher de la tombe thébaine 88 appartenait à une famille dans laquelle les femmes, autant qu'on puisse dire, exerçaient volontiers les fonctions de nourrice royale. Il y a là une nouvelle raison de faire de ces deux Pehsoukher un seul et même personnage.

(54) Louvre E. 25984. Granit. Hauteur : 0,24 m. Largeur du pilier dorsal : 0,069 m. Cf. *Revue du Louvre*, 18, 1 (1968), p. 98-99 et fig. 7. Cette statue est également entrée au Louvre, grâce à la générosité de M. E. Kofler-Truniger, de Lucerne.

(55) Nous ne parlons, ici, que du Nouvel Empire; les statues hathoriques restent en faveur à la Basse Époque.

(56) VANDIER, *Manuel*, III, p. 464-465 et n. 1-3 de la p. 465. Nous avons réuni, pour ce groupe, dix statues.

(57) Statues-blocs (cf. *supra*, p. 484). Dans notre *Manuel*, III, p. 458, n. 5-10 et 459, n. 1, nous avons relevé dix statues appartenant à ce groupe.

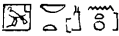
(58) Louvre N. 859 = *Manuel*, III, p. 462-463 et pl. CL, 4; Turin 3036 = VANDIER, *Iousâas et (Hathor)-Nébet-Hétépet*, p. [28] (0 · D. VIII) et pl. 4.

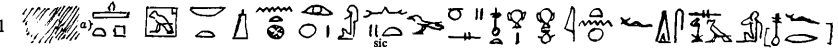
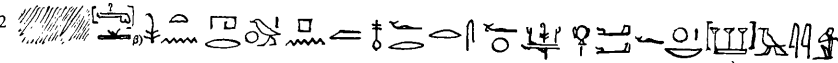
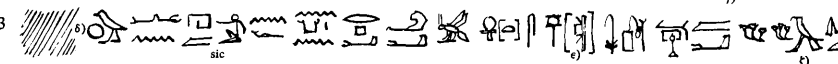
(59) Caire 1286 = *Manuel*, III, p. 469. Décrite, mais non reproduite dans BORCHARDT, *Statuen und Statuetten*, s. n.







(60) On ne voit aucune trace des jambes, et, si celles-ci avaient été repliées, on aurait dû voir, au moins, les pieds ou une partie des pieds du personnage. Les cuisses, en outre, sont approximativement horizontales, ce qui ne serait pas le cas si le propriétaire de la statue était agenouillé; enfin, le texte du pilier dorsal s'arrête exactement à un endroit où on voit l'amorce d'un siège.

n'est pas surmontée par un naos<sup>(61)</sup>, porte une perruque stylisée qui enveloppe étroitement le visage et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir<sup>(62)</sup>; les yeux sont sensiblement relevés, le nez est très large à la base et les lèvres sont particulièrement épaisses. Le visage lui-même est bien triangulaire, comme le sont généralement les têtes d'Hathor dans ce genre de monuments, et on remarque, se détachant sur la perruque, les oreilles de vache (fig. 3).

Le propriétaire de la statue s'appelle Maïa<sup>(63)</sup>; il est vêtu d'une jupe longue et porte une chemisette à manches partiellement plissées; il est adossé à un pilier dorsal, relativement large, sur lequel est gravée une inscription de trois colonnes; le début du texte manque, mais la partie perdue ne doit pas excéder deux ou trois cadrats. Avant de donner le texte lui-même de cette inscription, il faut signaler que, sur le manche du sistre hathorique, on lit le nom de la déesse que représente le sistre :

 *Hathor, maîtresse de Dendéra.* Voici, maintenant, l'inscription principale :

1    
 2    
 3 

a) Lire  ou, mieux . — β) Nous proposons de restituer  (64). — γ) Restitution proposée par Clère; on ne voit, au moins d'une matière distincte, que la base rectangulaire du signe. — δ) O ou ♂. — ε) Il y a, peut-être la place pour . — ζ) Pour , à cause de  = *Wb.*, I, p. 25, 5, feuille ou bouton de fleur de roseau. Cf. GARDINER, *Eg. Gram.*, p 478, et LEFEBVRE, *Gram. de l'ég. classique*, p. 401 (M. 2).

*Offrande [que donne le roi] à Hathor, maîtresse de Dendéra, l'œil de Rē, celle qui n'a pas sa pareille, la belle de visage qui réside dans son<sup>(65)</sup> disque, pour qu'elle fasse qu'on remette bien en mémoire [ce qu'il a fait en présence] du roi<sup>(66)</sup>, ce jour*

(61) Du moins n'en voit-on aucune trace.

(62) P. 498-499.

(63) Cf. *infra*, p. 495 et seq., où nous parlerons du personnage lui-même et de la statue.

(64) Restitution fondée, d'une part, sur un texte de Rédisiyeh (SCHOTT, *Nach. d. Ak. d. Wis. in Göttingen. I. Phil.-hist. Kl.*, 1961, 6 = *Kanais*, p. 155 et pl. 19c, l. 14 et LERSIUS, *Denkmäler*, III, pl. 140c, 14) et, d'autre part, sur un texte amarnien (DAVIES, *Amarna*, II, pl. IX [tombe de Panhéshy]), cette dernière restitution *m-b'h nšwt* étant, semble-t-il, confirmée par les traces subsistantes.

(65) Le disque de Rē.

(66) Cf. l'avant-dernière note.



FIGURE 3



*étant plus beau que la veille*<sup>(67)</sup>, *le ka royal étant sur ses mains chaque jour*<sup>(68)</sup>  
 .....<sup>(69)</sup>, *pour le ka du comte et pacha, du chancelier du roi de Basse*  
*Égypte, du compagnon unique, du scribe royal, du chef du trésor, Maïa.*

Un personnage, qui s'appelle également Maïa et qui a exercé les mêmes fonctions, a joué un rôle important à la fin de la xviii<sup>e</sup> dynastie. Helck lui a attribué les monuments suivants :

1. Une tombe à Saqqara<sup>(70)</sup>, dont certains fragments ont été publiés par Lepsius<sup>(71)</sup>; d'autres fragments ont été retrouvés par Quibell dans un monastère copte<sup>(72)</sup>; enfin deux blocs appartenant au même monument sont conservés au Musée de Berlin<sup>(73)</sup>.

2. Une inscription dédicatoire, gravée sur un sarcophage votif trouvé dans la tombe de Toutânkhamon<sup>(74)</sup>.

3. Une statue trouvée par Legrain à Karnak<sup>(75)</sup>; cette statue est datée du règne d'Horemheb.

4. Une coudée royale conservée au Musée du Louvre<sup>(76)</sup>.

5. Un graffito inscrit par Maïa dans la tombe de Thoutmosis IV, au cours d'une tournée d'inspection<sup>(77)</sup>.

(67) *Wb.*, IV, p. 113, 7. Ajouter aux références des *Belegstellen*, HELCK, *Urk. IV*, p. 1618, 1622.

(68) Nous n'avons trouvé aucun parallèle, du moins dans les textes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. A cette époque, le *ka royal* est, soit personnifié (*Urk. IV*, p. 524, 1300 et, très souvent, dans les représentations des temples), soit divinisé, son nom figurant, alors, avec ceux des dieux, dans la formule d'offrande (*Urk. IV*, p. 1019, 1201, 1225, 1482), soit associé, ou substitué, à la personne royale (*Urk. IV*, p. 255, 373, 439, 560, 572, 936, 997, 1044, 1143, 1159, 1780, 1843, 2075, 2128). Dans notre texte, Maïa veut probablement dire que la protection du roi lui est assurée (?).

(69) Nous ne comprenons pas cette phrase. Si la lecture du premier mot est bien *š'j*, la phrase signifie, sans doute, que Maïa est digne d'un sort heureux (*Wb.*, IV, p. 404, 13 et seq.). Le mot *š'j* est déterminé, d'habitude par le rouleau de papyrus, mais POSENER nous a signalé que ce déterminatif, exceptionnellement, pouvait être remplacé par l'homme qui porte la main à la bouche, ce qui est le cas ici (cf. ČERNÝ-GARDINER, *Hier. Ostr.*, pl. 46, 2, v<sup>o</sup>, l. 3). A la fin de la phrase, il faut, peut-être, comprendre : *hrw* (*n* négation pour *n* du génitif) *nhm n.f* = le jour où on se réjouit à son sujet (cf. la graphie du mot *hrw* à la l. 2).

(70) HELCK, *Urk. IV*, p. 2163-2166.

(71) *Denkmäler*, III, pl. 240-242.

(72) QUIBELL, *Saqqara (1908-1910)*, pl. LXV, LXVI, LXXV A, LXIX (5), LXX (4-6), LXXIV (1-4), LXXXI (1, 7), LXXXII (1-2); 2 = LXIX, 5).

(73) Berlin 2088-2089 = *Inscripfen*, II, p. 185 et WRESZINSKI, *Atlas*, I, pl. 388. Ces deux fragments sont datés du règne de Ramsès II dans ces deux ouvrages. Sur cette tombe, cf. PORTER-MOSS, *Topog. Bibliog.*, III, p. 175-177 (1)-(2). La tombe est datée de la xix<sup>e</sup> ou de la xx<sup>e</sup> dynastie. Nous reviendrons plus bas (p. 498) sur cette question de date.

(74) CARTER, *Tomb of Tut. Ankh. Amen*, III, p. 84 et pl. XXIV; HELCK, *Urk. IV*, p. 2167.

(75) *Ann. Serv. des Ant. d'Ég.*, IV (1903), p. 214 et seq.; V (1904), p. 31-32; HELCK, *Urk. IV*, p. 2168-2169.

(76) Louvre N. 5443 a = HELCK, *Urk. IV*, p. 2169-2170.

(77) CARTER-NEWBERRY, *Tomb of Thoutmosis IV*, pl. XXXIV, et HELCK, *Urk. IV*, p. 2170-2171.

A ces documents il conviendrait, semble-t-il, d'ajouter :

6. Les admirables statues du Musée de Leyde qui représentent, séparément d'abord, puis en groupe, le chef du trésor Maïa et son épouse Méryt <sup>(78)</sup>.

7. La statue récemment acquise par le Louvre et que nous publions ici.

Avant d'en décider, il est indispensable de donner un tableau des titres que porte Maïa dans ces différents documents. Les titres les plus nombreux se trouvent évidemment dans la tombe, et plusieurs d'entre eux ne se trouvent que là <sup>(79)</sup>. Nous ne les ferons pas figurer dans ce tableau.

	1 (80)	2	3	4	5	6	7
Comte et pacha .....	—						—
Chancelier du roi de Basse Egypte .....	—						—
Directeur des cérémonies divines .....	—						
Directeur des cérémonies d'Amon .....					—		
Porte-éventail à la droite du roi .....	—		—	—			
Chef des travaux dans les monuments de sa Majesté ..	—						
Chef des travaux dans la Place d'éternité .....		—			—		
Chef des travaux d'Amon à Karnak .....			—				
Scribe royal .....	—	—	—	—	—	—	—
Scribe véritable du roi, son aimé .....	—			—		—	
Scribe véritable de son maître .....		—					
Chef du trésor .....	—	—	—	—	—	—	—
Chef du trésor du maître des Deux Pays .....				—		—	
Compagnon unique .....	—						—

(78) BOESER, *Kat. Leiden*, V, pl. IV, 12 (D. 34 = Maïa), V, 13 (D. 324 = Méryt), VI, 11 (D. 35 = groupe de Maïa et de Méryt); VANDIER, *Manuel*, III, pl. CLXVII, 2 (groupe), 4 (Maïa) et 6 (Méryt).

(79) Bouche de Sa Majesté, celui dont la fonction est mise en avant, chef de tous les travaux du roi, celui dont les mains sont pures sur l'encens, le chef des deux maisons de l'or et de l'argent, celui avec le cachet duquel le roi signe tout. Ce sont, soit des titres purement honorifiques, soit des variantes des titres effectifs que nous trouverons dans le tableau. Sur ces titres, cf., aussi, HELCK, *Urk. IV*, p. 2163.

(80) Nous rappelons, ici, les équivalences entre les chiffres et les documents. 1. = tombe; 2. = Inscription dédicatoire d'un objet trouvé dans la tombe de Toutânkhamon; 3. = Statue de Karnak; 4. = Coudée royale du Louvre; 5. = Graffito de la tombe de Thoutmosis IV; 6. = Statues de Leyde; 7. = Statue récemment acquise par le Louvre.

Deux titres seulement sont attestés dans les sept documents, celui de chef du trésor et celui de scribe royal <sup>(81)</sup>. D'autres titres, honorifiques d'ailleurs, n'apparaissent que dans deux de nos documents (1, 7), ceux de comte et pacha, de chancelier de Basse Égypte et de compagnon unique, et, un autre, celui de porte-éventail à la droite du roi, dans trois documents (1, 3, 4). Le titre de directeur des cérémonies divines (1) ou des cérémonies d'Amon (5) ne se trouve qu'exceptionnellement. Enfin, Maïa, à différentes reprises, reçoit le titre de chef des travaux, avec des additions qui sont manifestement en relation avec la nature des travaux accomplis <sup>(82)</sup>.

Si on se fonde sur les titres, il est évident que tous les documents que nous avons réunis peuvent être attribués à un même personnage et, d'une manière plus précise, au Maïa qui a vécu à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Nous n'insisterons pas sur la carrière de ce fonctionnaire, car cette carrière a déjà été étudiée par Legrain <sup>(83)</sup>, par Helck <sup>(84)</sup>, par Hari <sup>(85)</sup>, par Schulman <sup>(86)</sup> et par C. Desroches-Noblecourt <sup>(87)</sup>. De ce Maïa, nous savons qu'il avait exercé de hautes fonctions sous le règne de Toutânkhamon <sup>(88)</sup>; nous le retrouvons ensuite, comme chef du trésor et comme chef des travaux, sous le règne d'Horemheb <sup>(89)</sup>, ce qui prouve qu'il avait gardé les faveurs des deux successeurs du jeune roi, Aï <sup>(90)</sup> et Horemheb. En revanche, nous ignorons la date de sa mort. En admettant qu'il ait eu trente ou quarante ans à la mort de Toutânkhamon, il a très bien pu survivre à Horemheb, et certains des monuments qui lui appartiennent et que nous avons énumérés plus haut <sup>(91)</sup> pourraient dater du début de la XIX<sup>e</sup> dynastie. On a vu que plusieurs auteurs dataient la tombe de Saqqara de l'époque de

<sup>(81)</sup> Nous ne nous occupons pas ici des variantes.

<sup>(82)</sup> Le titre de « chef des travaux dans les monuments de Sa Majesté » (1), comme celui de « chef de tous les travaux du roi (cf. *supra*, p. 496, n. 79), est le titre général. Mais, lorsque Maïa est chargé d'inspecter une tombe royale (2, 5), il est « chef des travaux dans la Place d'éternité », et, lorsqu'il dirige les travaux de Karnak (3), il est « chef des travaux d'Amon à Karnak ».

<sup>(83)</sup> *Ann. Serv. des Ant. d'Ég.*, IV (1903), p. 213-218; V (1904), p. 31-32. LEGRAIN suppose que le travail commandé par Horemheb au Gebel Silsileh a été dirigé par Maïa. Cf., aussi, HARI, *Horemheb*, p. 369-370.

<sup>(84)</sup> *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, p. 405-407.

<sup>(85)</sup> *Horemheb*, p. 55, 368-370, 394, 423, 429.

<sup>(86)</sup> *Journ. of Amer. Research Center in Eg.*, IV (1965), p. 66-67.

<sup>(87)</sup> *Vie et Mort d'un Pharaon*, p. 311 (Index), s. v. Maya. L'auteur s'occupe surtout du rôle que Maïa a joué dans l'enterrement de Toutânkhamon et du petit monument qu'il avait dédié à son maître (notre n° 2 dans notre tableau de la p. 496).

<sup>(88)</sup> D'après le petit monument dont nous avons parlé dans la note précédente.

<sup>(89)</sup> D'après la statue de Karnak (n° 3 du tableau de la p. 496), statue qui est datée du règne d'Horemheb.

<sup>(90)</sup> Nous n'en avons pas la preuve, mais il ne semble pas qu'Aï, pendant son règne très court, ait disgracié les serviteurs de son prédécesseur.

<sup>(91)</sup> P. 495 (1-5).

Ramsès II<sup>(92)</sup>. A notre avis, cette date est trop tardive, et, si Maïa est mort sous le règne de Ramsès II, il faut dater cet événement des toutes premières années de ce règne. Les bas-reliefs de sa tombe, par leur style, se rattachent à cet art post-amarnien qui, bien qu'il soit revenu aux anciennes traditions, n'a pas entièrement renoncé à ce qu'avait apporté l'art amarnien.

Ces survivances se remarquent surtout sous les règnes d'Horemheb et de Séthi I<sup>(93)</sup>, et on les retrouve dans la statuaire. Dans notre étude sur la statuaire<sup>(94)</sup>, nous avons proposé de dater les statues de Leyde<sup>(95)</sup> du règne de Séthi I<sup>(96)</sup>, mais il n'est pas impossible qu'elles remontent, en fait, au règne d'Horemheb. De toute façon, on est en droit de supposer, à titre d'hypothèse vraisemblable, que le propriétaire des statues de Leyde doit être identifié au haut fonctionnaire de Toutânkhamon, d'Aï et d'Horemheb<sup>(97)</sup>, que ces statues datent du règne d'Horemheb ou de celui de Séthi I. Il serait étonnant, en effet, que deux personnages, portant un nom qui n'est pas fréquent<sup>(98)</sup>, eussent exercé, approximativement à la même époque, exactement les mêmes hautes fonctions. Il est regrettable que le nom de la femme de Maïa ne soit attesté, d'une manière certaine<sup>(99)</sup>, que dans les inscriptions des statues de Leyde. Le nom de l'épouse de Maïa, s'il avait été conservé dans les autres documents, aurait pu, en effet, nous apporter une confirmation précieuse.

Il reste à parler de la statue de Maïa, récemment acquise par le Louvre. La question, *a priori*, est plus délicate, car il est difficile de dater une statue dont il ne reste que le torse. Si on veut se fonder sur le style, le seul élément qui puisse nous

(92) P. 495, n. 73. On a même parlé de la XX<sup>e</sup> dynastie.

(93) Le règne de Ramsès I a été trop court pour qu'on en fasse état ici.

(94) *Manuel*, III, p. 519 et seq.

(95) Cf. *supra*, p. 496, n. 78 (le n° 6 de notre tableau de la p. 496).

(96) *Manuel*, III, p. 520-521. WOLF, *Die Kunst Ägyptens*, fig. 443-444, p. 467, rattache, avec raison, ces statues à l'art qui s'est formé après Amarna, sous le règne de Toutânkhamon, mais cette tendance, à notre avis, a survécu au règne de Toutânkhamon, et rien ne nous oblige à dater les statues de Leyde du règne de ce roi.

(97) C. DESROCHES-NOBLECOURT, *Vie et Mort d'un Pharaon*, p. 286 = fig. 185, reproduit la statue de Maïa et l'attribue, avec raison, croyons-nous, au « surintendant des finances, sous Horemheb ». A notre connaissance, elle est la seule à avoir pris position sur cette question.

(98) RANKE, *Personennamen*, I, p. 146, 7, tout en signalant que le nom apparaît « plusieurs fois » au Nouvel Empire, ne donne que trois références : Berlin 2089 et Leyde D. 34, œuvres que nous avons utilisées dans cet article, et Louvre D. 23, qui n'appartient certainement pas à notre groupe; en effet, le propriétaire de cette table d'offrandes est scribe-dessinateur du roi, et sa femme s'appelle Tamit. C'est le seul personnage du nom de Maïa qui, à notre connaissance, ne puisse pas être rapproché du chef du trésor d'Horemheb.

(99) Dans la tombe de Saqqara, on voit, à deux reprises (LEPSIUS, *Denkmäler*, III, pl. 240, b-c) une femme, appelée Méryt, qui fait l'offrande à Maïa, mais aucune parenté n'est précisée, et on peut supposer qu'il s'agit, plutôt, de la fille du défunt. Cf. PORTER-MOSS, *Topog. Bibliog.*, III, p. 177 (1)-(2).

aider est la tête hathorique du sistre <sup>(100)</sup>. La stylisation de la coiffure se retrouve, à la fois, au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie <sup>(101)</sup> et à l'époque ramesside <sup>(102)</sup>; nous ne pouvons donc pas nous servir de ce critère. En revanche, les traits du visage de l'Hathor, dont nous avons dit qu'ils étaient particulièrement épais, se retrouvent, dans un style moins appuyé, sur la statue de Touroï <sup>(103)</sup>, qui doit dater de l'époque d'Horemheb ou de Séthi I <sup>(104)</sup>, c'est-à-dire de la période à laquelle a vécu Maïa. Le rapprochement qu'on est tenté de faire entre le sistre de Touroï et celui de Maïa <sup>(105)</sup> nous montre, au moins, que la statue de Maïa peut être attribuée avec vraisemblance à la période post-amarnienne. Ce premier point est confirmé par la titulature du personnage : comte et pacha, chancelier du roi de Basse Égypte, compagnon unique, scribe royal et chef du trésor <sup>(106)</sup>. Tous ces titres se retrouvent dans la tombe de Saqqara, et il nous paraît difficile de ne pas conclure que la statue du Louvre représente le haut fonctionnaire d'Horemheb dont nous avons longuement parlé plus haut.

En terminant, nous voudrions rappeler que Pehsokher promettait un heureux voyage à tous ceux qui, passant dans le temple, devant sa statue, se montraient compatissants, et que Maïa, lorsqu'il parle d'un jour plus heureux que la veille, avait certainement dans l'esprit que le jour suivant serait encore plus heureux. Il était difficile de trouver deux textes qui convinssent mieux à un recueil de Mélanges, et le savant que nous célébrons sait que l'amitié que nous lui portons depuis si longtemps s'associe de tout cœur aux souhaits qu'avaient formulés, il y a plus de trois millénaires, le compagnon fidèle d'Aménophis II et le chef du trésor d'Horemheb.

<sup>(100)</sup> Nous en avons parlé plus haut (p. 492-493).

<sup>(101)</sup> M. M. A. 48. 149. 7 = HAYES, *The Scepter of Egypt*, II, p. 106, fig. 57, et VANDIER, *Manuel*, III, pl. CLV, 5 (époque de la reine Hatchepsout).

<sup>(102)</sup> Caire 862 = BORCHARDT, *Statuen und Statuetten*, s. n. et pl. 155. La statue n'est pas datée, mais nous la croyons ramesside.

<sup>(103)</sup> VANDIER, *Rev. d'Ég.*, VI (1951), p. 21-26, pl. I-II, et *Manuel*, III, pl. CLXVII, 2.

<sup>(104)</sup> VANDIER, *Les antiquités égyptiennes au Musée du Louvre* (éd. de 1961), p. 47. Dans les ouvrages cités à la note précédente, nous avons daté la statue de Touroï du règne d'Aménophis III, mais, à la suite d'une nouvelle étude et de différentes conversations avec des collègues, nous avons été amené à attribuer à cette statue une date plus récente.

<sup>(105)</sup> Le Maïa de la nouvelle acquisition du Louvre.

<sup>(106)</sup> Cf. le tableau de la p. 496.



## EL ET BAAL, LE DIEU DES PÈRES ET YAHWEH

**Roland de VAUX**

Ces pages veulent être un témoignage de la reconnaissance que les biblistes ont envers le fouilleur de Ras Shamra et elles cueilleront cet hommage sur un terrain où Cl. F. A. Schaeffer a trouvé le sujet de l'une de ses récentes publications <sup>(1)</sup>. Je sais les risques que je prends, comme historien des religions, en essayant de retracer la pré-histoire de la religion d'Israël et en faisant appel pour cela aux textes religieux d'Ugarit. D'une part, en effet, les plus anciens documents écrits que la Bible nous ait conservés datent d'une époque où Israël était déjà installé en Canaan et constitué comme un peuple, où ces conditions nouvelles avaient modifié le Yahwisme primitif et où les nouvelles formes de la religion ont pu influencer les récits concernant les Patriarches. Si, au-delà des textes, nous cherchons à faire l'histoire des traditions religieuses, nous avons déjà beaucoup de peine à retrouver ce qu'était le Yahwisme à l'époque de Moïse et une lacune de quatre cents ans s'étend, d'après la Bible, entre Moïse et le dernier des Patriarches. Cependant, la meilleure connaissance que nous avons maintenant du Proche Orient au II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. a vérifié sur bien des points ce que les livres de la *Genèse* et de l'*Exode* disent sur le milieu historique et ethnique, sur le genre de vie et les coutumes des ancêtres d'Israël. Cette crédibilité ainsi rendue aux traditions historiques devrait donner plus de confiance dans les traditions religieuses. Dans ce domaine, les moyens extérieurs de contrôle sont moins nombreux, cependant ils existent et doivent être utilisés. Les textes de Ras Shamra, que le zèle de Cl. F. A. Schaeffer nous a rendus, tiennent ici une place de choix. Mais leur usage expose à un autre genre de risques. Nous ne savons pas quelles conceptions religieuses d'Ugarit aux XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles av. J.-C. sont valables pour tout le domaine cananéen à l'époque de Moïse et nous savons positivement que certaines conceptions

<sup>(1)</sup> Cl. F. A. SCHAEFFER, *Nouveaux témoignages du culte de El et de Baal à Ras Shamra-Ugarit et ailleurs en Syrie-Palestine*, dans *Syria*, XLIII, 1966, pp. 1-19.

variaient avec les régions <sup>(2)</sup>. La religion « cananéenne » prend des aspects différents selon qu'on la regarde d'Ugarit ou de Palestine <sup>(3)</sup> ou d'Égypte <sup>(4)</sup>. Nous savons encore moins dans quelle mesure cette religion des XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles ressemblait à celle d'Ugarit et à celle de tout Canaan dans la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., à l'époque des Patriarches. Néanmoins, les religions de ces pays où vivaient des peuples qui appartenaient à la même race et qui parlaient des langues sœurs avaient des traits communs et ces ressemblances ont dû être plus grandes aux époques les plus anciennes.

Sur ce terrain semé de périls, nous cheminerons par étapes. D'après la tradition élohiste d'*Ex.*, III, 9-15, confirmée par *Os.*, XII, 10; XIII, 4, comme d'après la tradition sacerdotale d'*Ex.*, VI, 2-3, les ancêtres des Israélites n'ont connu Yahweh qu'à la fin de leur séjour en Égypte. Mais ces deux traditions affirment aussi la continuité entre cette religion nouvelle et celle des Patriarches : Yahweh se révèle à Moïse comme « le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob », *Ex.*, III, 6 (E), comme le Dieu qui s'est manifesté sous le nom de El Shaddai à Abraham, à Isaac et à Jacob, *Ex.*, VI, 3 (P). Notre premier souci sera de rechercher ce qu'était ce culte du Dieu des pères à l'époque patriarcale, quel rapport il avait avec le culte cananéen de El et comment il se continue dans le culte de Yahweh. Nous étudierons ensuite les rapports entre Yahweh et El, puis les rapports entre Yahweh et Baal. Nos conclusions sur chaque point n'atteindront qu'à un degré variable de certitude ou de probabilité et l'évolution d'un stage à l'autre n'est présentée que comme une hypothèse de travail.

## I. — Le Dieu des pères

Le trait fondamental de la religion patriarcale est le culte du « Dieu du père » <sup>(5)</sup>, qui est invoqué ou qui est cité ou qui se manifeste comme « le Dieu de mon/ton/son père ». La formule où le père reste anonyme est plus ancienne que celle qui emploie un nom propre : le Dieu d'Abraham ou d'Isaac ou de Jacob. La formule au singulier,

(2) Cf., parmi les travaux les plus récents, R. RENDTORFF, *El, Ba'al und Jahwe. Erwägungen zum Verhältnis von kanaänischer und israelitischer Religion*, dans ZAW, LXXVIII, 1966, pp. 277-292; K.-H. BERNHARDT, *Ashera in Ugarit und im Alten Testament*, dans *Mitt. d. Instituts für Orientforschung*, XIII, 1967, pp. 163-174; H. DONNER, *Ugaritismen in der Psalmenforschung*, dans ZAW, LXXIX, 1967, pp. 322-350.

(3) M. J. MULDER, *Kanaänitische Goden in het Oud Testament*, La Haye, 1965.

(4) R. STADELMANN, *Syrisch-Palästinische Gottheiten in Ägypten*, Leiden, 1967.

(5) Le travail essentiel reste celui d'A. ALT, *Der Gott der Väter*, Stuttgart, 1929 = *Kleine Schriften*, I, München, 1953, pp. 1-78. Traduction anglaise dans A. ALT, *Essays on Old Testament History and Religion*, Oxford, 1966, pp. 1-77.



« Dieu du père », est plus ancienne que la formule au pluriel, « Dieu des pères », et que la formule développée « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». En effet, les formules au singulier ou au pluriel dans lesquelles le père ou les pères sont appelés par leur nom datent de l'époque où les trois figures patriarcales ont été mises en série généalogique. On parle du Dieu d'Abraham non pas dans la tradition sur Abraham mais dans celle sur Isaac; on parle du Dieu d'Isaac non pas dans la tradition sur Isaac mais dans celle sur Jacob. Le « Dieu de Jacob » n'apparaît pas dans la tradition sur Jacob, mais seulement après sa mort dans l'histoire de Joseph, et la formule développée se rencontre pour la première fois précisément dans cette théophanie d'Ex., III, où elle est en apposition à « le Dieu de ton (Moïse) père », v. 6, et à « le Dieu de vos pères », v. 15. Nous sommes ici au terme d'une évolution.

Le « Dieu du père », est en effet, primitivement, le Dieu de l'ancêtre immédiat, que le fils reconnaît comme son Dieu. Mais, parce que ce culte se transmet ainsi de père en fils, ce Dieu devient celui de la famille et le « père » est un ancêtre plus éloigné, celui d'où descend tout le clan. Jacob invoque « le Dieu de mon père Abraham et de mon père Isaac », *Gen.*, xxxii, 10, cf. xxviii, 13. Laban propose à Jacob de mettre le traité qu'ils vont conclure sous la protection du Dieu d'Abraham, le grand père de Jacob, et du Dieu de Nachor, le père de Laban, mais Jacob jure par le Parent (ou la Terre) d'Isaac, son père, *Gen.*, xxxi, 53.

Le rapprochement que l'on fait parfois <sup>(6)</sup> avec le dieu protecteur de Mésopotamie au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. est donc imparfait : c'est bien le dieu d'une personne, mais ce n'est pas le « dieu du père ». Plus proches sont les inscriptions nabatéennes et palmyréniennes dans lesquelles est nommé le « dieu d'Un-Tel », cet Un-Tel étant différent du dédicant et étant l'un de ses ancêtres ou le premier ancêtre du clan <sup>(7)</sup>. Mais ces témoignages sont très postérieurs à l'époque des Patriarches et la formule anonyme, « Dieu de mon/ton/son père » y est inconnue. En revanche, celle-ci se trouve dans les tablettes cappadociennes du XIX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. <sup>(8)</sup>. Les marchands

(6) H. CAZELLES, art. *Patriarches*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VII, 1964, col. 142; J. P. HYATT, *JBL*, LXXXVI, 1967, p. 377. — Sur le dieu patron, cf. récemment H. HIRSCH, *Untersuchungen zur altassyrischen Religion*, Graz, 1961, pp. 35-45.

(7) A. ALT, *l.c.*, en appendice; cf. D. SOURDEL, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris, 1952, pp. 54-56, 95-96; J. STARCKY, art. *Palmyre*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VI, 1960, col. 1097; art. *Petra*, *ibid.*, VII, 1964, col. 987-988.

(8) J. LEWY, *Les textes paléo-assyriens et l'Ancien Testament*, dans *RHR*, CX, 1934-B, pp. 50-59; B. LANDSBERGER, *Bulletin*, XIV, 1950, p. 258; *Chicago Assyrian Dictionary*, VII, 1960, p. 95, *s.v. il abi*, à corriger et à compléter d'après P. GARELLI, *JSS*, III, 1958, pp. 298-300; L. MATOUŠ, *ArOr*, XXXII, 1964, pp. 134-135; P. GARELLI, *La religion de l'Assyrie ancienne*, dans *RA*, LV, 1962, pp. 191-210, spéc. pp. 207-208; H. HIRSCH, *Gott der Väter*, dans *Afo*, XXI, 1966, pp. 56-58.

des colonies assyriennes prenaient parfois à témoin de leurs engagements le dieu Assur et un dieu qui est appelé « le dieu de mon père », « le dieu de ton père », « le dieu de son père », « le dieu de notre père », « le dieu de nos pères », ou simplement « mon dieu », « ton dieu ». Ce dieu peut rester anonyme, mais la formule peut aussi être en apposition à un nom divin, et quatre divinités apparaissent dans cette fonction : Ilabrat, Amurru, Ishtar-Étoile, Ishtar-KA.ZAT; on dit ainsi : « Ilabrat, le dieu de notre père », « Amurru, le dieu de mon père », « Ishtar-Étoile, la divinité de nos pères », « Ishtar-KA.ZAT, la divinité de ton père », etc. <sup>(9)</sup>. Dans une lettre des archives de Mari, au XVIII<sup>e</sup> av. J.-C., le roi de Qaṭna parle du « dieu de mon père » <sup>(10)</sup>; dans les lettres d'Amarna, au XIV<sup>e</sup> siècle, le roi de Qaṭna encore parle plusieurs fois de « Shamash, le dieu de mon père » <sup>(11)</sup>. Entre ces deux dates, les inventaires du temple de Qaṭna, toujours, mentionnent des offrandes au « dieu du père », qui alterne avec le « dieu du roi » <sup>(12)</sup>.

Comme on le voit, ce « dieu du père » peut rester anonyme, il peut aussi être appelé d'un nom propre, qui est celui d'un dieu connu par ailleurs. En Cappadoce, les dieux ainsi nommés sont des divinités mineures : Ilabrat, écrit aussi NIN.ŠUBUR, a été ensuite identifié avec PAP.SUKKAL, messenger divin et dieu intercesseur; Amurru, qui porte le même nom que les Amorites et s'écrit avec le même idéogramme, est une figure indéfinie qui est peu attestée chez les Amorites eux-mêmes <sup>(13)</sup>; Ishtar-Étoile était liée au culte d'Amurru <sup>(14)</sup>; Ishtar-KA.ZAT était une autre forme d'Ishtar, dont nous ne savons rien. En revanche, à Qaṭna, le « dieu du père » du roi est identifié au grand dieu Shamash. En Nabatène, Dušara, devenu le dieu principal des Nabatéens, est le dieu de la lignée royale dès l'inscription d'Ašlah, vers 95 av. J.-C., où Dušara est « le dieu de Malikatu », probablement l'un des premiers rois de la dynastie <sup>(15)</sup>. Plus tard, dans le même milieu, le « dieu d'Un-Tel » sera identifié à Baalshamin, le grand dieu du ciel ou, dans les textes grecs, à son équivalent Hélios.

<sup>(9)</sup> Dans tous ces cas, la seule grammaire pourrait faire hésiter entre deux traductions : « le dieu, mon père », ou « le dieu de mon père », cf. H. HIRSCH, *AfO*, XXI, 1966, p. 56, n. 8. Mais les témoignages de Qaṭna que nous allons citer tranchent en faveur de la traduction que j'adopte, avec tous les assyriologues.

<sup>(10)</sup> G. DOSSIN, *Archives Royales de Mari*, V, Paris, 1950, n° 20, 16.

<sup>(11)</sup> *EA* 55, lignes 53, 57, 59, 63.

<sup>(12)</sup> J. BOTTÉRO, *RA*, XLIII, 1949, p. 178, 42-43, cf. p. 174, 1. Pour la traduction « le dieu » au lieu de « les dieux », malgré l'écriture *DINGIR.MEŠ*, cf. J. BOTTÉRO, *l.c.*, pp. 33-34.

<sup>(13)</sup> Sur cette divinité énigmatique, cf. J.-R. KUPPER, *L'Iconographie du dieu Amurru*, Bruxelles, 1961, pp. 81-88, et la conclusion, p. 88 : « Amurru ne doit rien aux Amorrhéens »; mais cf. J. LEWY, *Amurritica*, dans *HUCA*, XXXII, 1961, spéc. pp. 34 ss.

<sup>(14)</sup> J. LEWY, *l.c.*, pp. 42-46.

<sup>(15)</sup> J. STARCKY, *Studi orientalistici in onore di G. Levi della Vida*, II, Rome, 1956, p. 523; *RB*, LXIV, 1957, p. 208.

Dans la *Genèse* <sup>(16)</sup>, le Dieu du père reste anonyme. Exceptionnellement, il est déterminé par une épithète : *paḥad* (la Terreur ou, plutôt, le Parent) d'Isaac, *Gen.*, xxxi, 42, 53; *'ābir* (le Puissant ou le Taureau) de Jacob, *Gen.*, xlix, 24. Dans ce dernier texte, « Puissant de Jacob » est en parallèle avec le « Pasteur (Rocher) d'Israël », le « Dieu de ton père », enfin « El (lire ainsi) Shaddaï » <sup>(17)</sup>. Si l'on admet qu'Israël fut d'abord une figure patriarcale indépendante qui a ensuite été fusionnée avec celle de Jacob, l'épithète de « Pasteur », cf. *Gen.*, xlviii, 14-15, aurait été réservée au Dieu d'Israël, comme celle de « Puissant-Taureau » était réservée au Dieu de Jacob et celle de « Terreur-Parent » au Dieu d'Isaac. Chaque clan avait son Dieu familial et, si l'on considère que les ancêtres du peuple d'Israël ont appartenu à plusieurs de ces groupes, ils ont donc eu plusieurs « dieux du père ». Chaque clan ne vénérât qu'un seul Dieu et ne se préoccupait pas des autres, ce n'est pas le monothéisme mais c'est une monolâtrie.

C'est l'état le plus primitif. Il correspond à un genre de vie nomade et les caractères de cette divinité nomade étaient les suivants <sup>(18)</sup>. Le Dieu conduit l'ancêtre de la tribu et sa descendance, il préside aux migrations, donne le signal de départ pour de nouveaux pâturages et accompagne le groupe, il s'insère ainsi dans la petite histoire de ce groupe et il la dirige. Il sait où il le mène : « Quitte ton pays ... pour le pays que je t'indiquerai », dit Dieu à Abraham tout au début de l'histoire patriarcale, *Gen.*, xii, 1. Il n'est pas lié à un pays ni à un sanctuaire : le Dieu d'Abraham l'accompagne de Harran en Canaan, *Gen.*, xii, 7, de Canaan en Égypte, *Gen.*, xii, 17. Le serviteur d'Abraham, envoyé en Mésopotamie, peut y invoquer le Dieu de son maître, *Gen.*, xxiv, 12. Le Dieu de Jacob le garde en chemin, *Gen.*, xxviii, 15, 20; xxxv, 3; il le protège contre les entreprises de Laban, *Gen.*, xxxi, 42; il le sauve du danger dont Ésaü le menace, *Gen.*, xxxii, 12.

<sup>(16)</sup> J'adopte ici et dans la suite de cette étude des conclusions assez différentes de celles de Fr. M. GROSS, dans son important travail sur *Yahweh and the God of the Patriarchs*, dans *HTR*, LV, 1962, pp. 225-259; la place fait défaut pour une discussion de détail. — Je me sépare encore plus nettement de M. HARAN, *The Religion of the Patriarchs*, dans *Annual of the Swedish Theological Institute*, IV, 1965, pp. 30-55. Il définit ainsi la religion patriarcale. « The faith of that period probably included all these elements together : 'El Shaddai, with some other 'Elim, and the father's god. And it can be fairly assumed that Yahweh, too, in its primary, pre-Mosaic form, was present there », p. 39.

<sup>(17)</sup> Texte difficile, spéc. pour « le Pasteur (Rocher) d'Israël », cf. les derniers essais de solution : V. MAAG, *Schweiz. Theol. Umschau*, XXVIII, 1958, p. 8; M. DAHOOD, *Is 'Eben Yiśrā'el a Divine Title? dans Biblica*, XL, 1959, pp. 1002-1007.

<sup>(18)</sup> Spécialement V. MAAG, *Der Hirte Israels*, dans *Schweizerische Theologische Umschau*, XXVIII, 1958, pp. 2-28; Id., *Das Gottesverständnis des Alten Testaments*, dans *Nederlands Theologisch Tijdschrift*, XXI, 1966-67, pp. 76-80.

## II. — Le Dieu des pères et El

Lorsque les clans nomades entrent en contact avec les sédentaires, ils fréquentent leurs sanctuaires et, sans abandonner leur dieu patron, ils rendent un culte aux dieux du pays. Les progrès de la sédentarisation conduisent à un syncrétisme religieux et le dieu du père reçoit un nom propre. Le processus d'assimilation n'est d'ailleurs pas uniforme. En Cappadoce, les anciens nomades amorites, fondus avec les Assyriens et peut-être spécialement chargés du transport des marchandises <sup>(19)</sup>, invoquaient à la fois le grand dieu Aššur et le dieu de leur(s) père(s); ils appelaient celui-ci Amurru, qui était le dieu ethnique que les sédentaires de Mésopotamie leur avaient en quelque sorte imposé <sup>(20)</sup>, ou Ishtar-Étoile qui lui était associée, ou Ishtar-KA.ZAT, une autre forme d'Ishtar, ou Ilabrat, qui était peut-être un ancien dieu d'Asie Mineure <sup>(21)</sup>, peut-être une création artificielle : le dieu de la communauté <sup>(22)</sup>. La dynastie amorite qui régnait à Qatna identifia le dieu du père avec Shamash. Les Nabatéens, fixés au sol et devenus un État monarchique, ont fait de Dušara leur dieu national et leurs rois l'ont reconnu comme le dieu de leurs ancêtres; plus tard, les Nabatéens ont assimilé le dieu du père avec Baalshamin = Hélios.

En arrivant en Canaan, les ancêtres lointains des Israélites ont rencontré le dieu El. Il portait diverses épithètes <sup>(23)</sup> comme El 'Olam, *Gen.*, xxi, 33, El Ro'i, *Gen.*, xvi, 13, El Shaddaï, *Gen.* xvii, 1, etc. On a longtemps considéré ces noms divins comme représentant des divinités différentes, des 'elim cananéens. Ce sont plutôt des hypostases du même grand dieu El, qui nous est maintenant mieux connu par les textes de

(19) H. LEWY, *Anatolia in the Old Assyrian Period*, dans *CAH*<sup>2</sup>, fasc. 40, 1965, p. 17.

(20) J.-R. KUPFER, *L'iconographie du dieu Amurru*.

(21) W. VON SODEN, *Orientalia*, XXVI, 1957, p. 314.

(22) Cf. la suggestion de Th. JACOBSEN dans l'article de Fr. M. CROSS, *HTR*, LV, 1962, p. 229 en note, et *Aššur et il e-ba-ru-tim* dans un texte cappadocien, H. HIRSCH, *Untersuchungen zur altassyrischen Religion*, p. 74.

(23) Sur ces épithètes, cf. Fr. M. CROSS, *Yahweh and the God of the Patriarchs*, dans *HTR*, LV, 1962, pp. 225-259, spéc. pp. 232-250. — En particulier, sur El 'Olam, cf. E. JENNI, *Das Wort 'ōlām im Alten Testament*, Berlin, 1953, pp. 52-57 = *ZAW*, LXV, 1953, pp. 1-5; O. EISSFELDT, *Forschungen und Fortschritte*, XXXIX, 1965, pp. 298-300. — Sur El Shaddaï, M. WEIFFERT, *Erwägungen zur Etymologie des Gottesnamens El Shaddaj*, dans *ZDMG*, CXI, 1961, pp. 42-62. L'étude de E.C.B. MacLAURIN, *Shaddai*, dans *Abr-Nahrain*, III, 1961-62, pp. 99-118, est arbitraire. — Je laisse de côté El 'Elyōn de *Gen.*, xiv, 18, 22. Tout le chapitre est tardif et cet emploi de 'Elyōn comme épithète de El à Jérusalem est suspect, cf. R. LACK, *Les origines de Elyon, le Très Haut, dans les traditions culturelles d'Israël*, dans *CBQ*, XXIV, 1962, pp. 44-64; R. RENDTORFF, *The Background of 'El 'Elyōn in Gen. xiv*, dans *Fourth World Congress of Jewish Studies, Papers*, I, Jerusalem, 1967, pp. 167-170, et dans l'étude citée à la note suivante.

Ras Shamra <sup>(24)</sup>. El est le dieu suprême du panthéon d'Ugarit. Il est le père des dieux et des hommes; il est appelé aussi « créateur des créatures », mais cette « création » est un engendrement : El est procréateur plutôt que créateur. Un texte décrit comment El s'unit à deux femmes pour engendrer les dieux Shaḥar et Shalem, puis une série d'autres dieux; il ne les crée pas et il n'y a aucun mythe de création à Ugarit <sup>(25)</sup>. Ce qui s'en rapproche le plus est le mythe de la lutte de Baal contre les puissances du Chaos, et il est arbitraire de transférer à El cet aspect de Baal <sup>(26)</sup>. Cependant, en dehors d'Ugarit, El reçoit le titre de « créateur de la terre » dès le xv<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans l'adaptation hittite d'un mythe cananéen (Ilkunirsa), dans l'inscription phénicienne de Karatépe au viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans une inscription néopunique de Leptis-Magna, dans une inscription et sur une tessère de Palmyre à l'époque romaine. Il est donc vraisemblable que El était un dieu créateur dans l'ancien Canaan. En tout cas, il était le maître du monde et c'est à ce titre qu'il recevait l'épithète de Taureau, qui le caractérise moins comme géniteur que comme puissant <sup>(27)</sup>. Comme chef du panthéon, El reçoit le titre de roi. Il préside l'assemblée des dieux dans sa résidence, qui est située aux limites du monde. Il est l'idéal d'un roi, il est sage et bienfaisant. Il manifeste la douleur et la joie, jamais la colère. Cette religion cananéenne de El est d'un type différent de celle du dieu du père <sup>(28)</sup>, c'est une religion de sédentaires : El est le chef d'un panthéon, il est roi, il vit dans une résidence royale et il est entouré d'une cour d'autres dieux. Il est maître du monde mais il n'intervient pas dans l'histoire.

Dans les grands poèmes de Ras Shamra, El joue un rôle assez effacé et son autorité est battue en brèche par celle d'un jeune dieu, Baal. Celui-ci peut avoir été considéré comme un fils de El, qui est père de tous les dieux, mais il est expressément appelé le fils de Dagan, le dieu de la région du Moyen Euphrate : Baal est un nouveau venu dans le panthéon d'Ugarit. Les textes originaux de Ras Shamra ne nous permettent pas de dire quand il est arrivé, mais certains témoignages extérieurs autorisent une

(24) M. H. POPE, *El in Ugaritic Texts*, Leiden, 1955; Id., dans *Götter und Mythen im vorderen Orient* (Wörterbuch der Mythologie, I, éd. H. W. HAUSSIG), Stuttgart, 1965, pp. 279-283. — R. RENDTORFF, *El, Ba'al und Jahwe*, dans *ZAW*, LXXVII, 1966, pp. 277-292, refuse d'accepter que El ait été dieu suprême en dehors d'Ugarit. Sa mise en garde contre l'application inconsidérée des témoignages des textes de Ras Shamra à tout le domaine cananéen est salutaire, mais il ne tient pas assez compte de l'évolution qui s'est produite en conséquence de l'introduction de la religion de Baal, cf. ci-dessous.

(25) Sur cette question, cf. M. H. POPE, *El in Ugaritic Texts*, pp. 49-54; A. CAQUOT, *La naissance du monde selon Canaan*, dans *La naissance du monde* (Sources Orientales, I), Paris, 1959, pp. 177-184; W. SCHMIDT, *Königtum Gottes in Ugarit und Israel*, Berlin, 1961, pp. 49-52; L. R. FISHER, *Creation at Ugarit and in the Old Testament*, dans *VT*, XV, 1965, pp. 313-324.

(26) Comme fait P. D. MILLER, *El the Warrior*, dans *HTR*, LX, 1967, pp. 411-431.

(27) Ainsi, avec de bonnes raisons, P. D. MILLER, *Id.*, pp. 418-425.

(28) V. MAAG, *Nederlands Theologisch Tijdschrift*, XXI, 1966-67, pp. 173-179.

conclusion probable. Dans la Bible, le nom de Baal n'est pas mentionné une seule fois dans les récits patriarcaux et ceux-ci ne contiennent aucun nom propre formé avec Baal. Dans les textes égyptiens, le nom de Baal apparaît pour la première fois sous Aménophis II, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les Égyptiens ont reconnu Baal dans le grand dieu des Hyksos, mais cette identification n'a été faite, ou ne nous est attestée, qu'après l'expulsion des Hyksos. Dans l'onomastique, les scarabées hyksos témoignent peut-être d'un *Yaqub-Ba'al* <sup>(29)</sup>. Il y a un nom formé avec Baal dans une liste d'esclaves syriens en Égypte au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. et un autre dans un texte d'exécration du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle <sup>(30)</sup>. Un peu plus tôt, dans les textes de Cappadoce, Baal, écrit *Bêlum*, est mentionné deux ou trois fois; le mot entre dans la composition de quelques noms propres, où il peut être le nom d'un dieu et non pas un titre divin <sup>(31)</sup>. Dans l'onomastique amorite des <sup>xviii</sup><sup>e</sup>-<sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles av. J.-C., il y a plusieurs noms formés avec l'élément *Ba'al* <sup>(32)</sup> mais, dans ces noms comme dans ceux que donnent les documents égyptiens, il est difficile de dire si *ba'al* a le sens commun de « maître » ou s'il s'agit du nom propre d'un dieu. Ce dernier emploi serait, en tout cas, exceptionnel. Parallèlement, si l'on étudie l'usage du nom de El en dehors d'Ugarit et de la Bible, on observe une évolution contraire. Il y a plusieurs noms formés avec *ilu* dans les textes d'exécration. Les noms avec *ilum* (AN) sont fréquents dans les textes de Cappadoce, mais le mot doit y avoir, sauf exceptions, le sens commun de « dieu » <sup>(33)</sup>. La situation est plus claire à Mari, où le dieu Ilum (écrit AN mais aussi *i-lu-um*) est appelé le fondateur de la ville, il est donc le dieu suprême de son panthéon <sup>(34)</sup>. Nous sommes ainsi autorisés à reconnaître le dieu El dans une partie au moins des nombreux noms personnels de Mari et du reste du domaine amorite qui sont formés avec l'élément *ilum* <sup>(35)</sup>. Mais, lorsque les dieux cananéens furent adoptés par les Pharaons de la <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et de la <sup>xix</sup><sup>e</sup> Dynastie, El n'avait plus la suprématie et il ne reçut aucun culte en Égypte. Au premier millénaire avant notre ère, en Syrie, El avait définitivement perdu la prééminence : dans les seules listes de dieux que nous possédons, il est nommé au second rang, après Hadad à Sindjirli et à Sefiré, après Baalshamin à Karatépe, bien qu'il garde, à Karatépe, le titre de « créateur de la terre ». Les récits patriarcaux, qui connaissent El et qui ignorent Baal, représentent un état ancien de la religion cana-

<sup>(29)</sup> S. YEIVIN, *JEA*, XLV, 1959, pp. 16-18.

<sup>(30)</sup> Cf. W. F. ALBRIGHT, *JAOS*, LXXIV, 1954, pp. 231 et 232.

<sup>(31)</sup> H. HIRSCH, *Untersuchungen zur altassyrischen Religion*, pp. 22-24.

<sup>(32)</sup> H. B. HUFFMON, *Amorite Personal Names in the Mari Texts*, Baltimore, 1965, pp. 100 et 174.

<sup>(33)</sup> P. GARELLI, *RA*, LVI, 1962, pp. 199-200.

<sup>(34)</sup> G. DOSSIN, *L'inscription de fondation de Iaḥḏun-Lim*, dans *Syria*, XXXII, 1955, pp. 1-28, cf. p. 25.

<sup>(35)</sup> H. B. HUFFMON, *Amorite Personal Names*, pp. 162-165; A. FISER, *Iawi-Ilā, roi de Taḥayūm*, dans *Syria*, XLI, 1964, pp. 117-142, cf. pp. 118-120 (mais l'équivalence de Iawi avec Yahweh est invraisemblable).

néenne. Tous ces témoignages semblent indiquer que la figure de Baal n'a pas pris son importance en Canaan (et peut-être à Ugarit) avant le milieu du II<sup>e</sup> millénaire. Si l'on place les Patriarches avant l'époque des Hyksos, comme la Bible nous y invite et comme les documents extrabibliques le suggèrent, les ancêtres des Israélites arrivant en Canaan n'y ont trouvé que le culte de El.

Ils l'ont rencontré dans les sanctuaires. A Beersheba, Abraham invoque El 'Olam, *Gen.*, xxi, 33. D'après la tradition sacerdotale, Dieu se révèle comme El Shaddāi à Abraham dans un lieu qui n'est pas précisé mais qui est sûrement un lieu saint, *Gen.*, xvii, 1, et à Jacob au sanctuaire de Béthel, *Gen.*, xxxv, 11; cf. xlviii, 3. En tout cas, c'est à Béthel que le Dieu d'Abraham et d'Isaac se manifeste à Jacob, *Gen.*, xxviii, 13, et c'est ce même « Dieu de mon père », *Gen.*, xxxi, 5b, qui déclare qu'il est El de Béthel, *Gen.*, xxxi, 13; cf. xxxv, 7. Dans *Gen.*, xxviii, 17-19, la fondation du sanctuaire de Béthel est attribuée à Jacob, comme elle est attribuée à Abraham dans *Gen.*, xii, 8. En réalité, Béthel, « Maison de El », est un vieux sanctuaire cananéen. C'est à ce sanctuaire que El se révèle en songe à Jacob comme le Dieu de son père, *Gen.*, xxviii, 13 (le nom de Yahweh est dû à la rédaction yahwiste de ce verset); c'est aussi en songe qu'il se fait connaître à lui comme El de Béthel en Mésopotamie, *Gen.*, xxxi, 13; c'est en songe encore qu'à Beersheba ce Dieu dit à Jacob : « Je suis El, le Dieu de ton père », *Gen.*, xlvii, 1-3. Il faut remarquer à ce propos qu'à Ugarit El est la seule divinité associée aux songes<sup>(36)</sup>. A Sichem, Jacob élève un autel à El, Dieu d'Israël (Jacob), *Gen.*, xxxiii, 20, et il élève encore à Béthel un autel à El, *Gen.*, xxxv, 1, 7. C'est l'assimilation du Dieu du père, le Dieu particulier du groupe nomade, au Dieu des sédentaires avec lesquels le groupe entre en rapport, et c'est évidemment le même El que Jacob vénère à Sichem et à Beersheba comme à Béthel. Cela ne signifie pas l'abandon du culte du Dieu du père<sup>(37)</sup> mais c'est un enrichissement de ce culte par des emprunts à celui de El. Il est difficile de préciser quels traits furent alors empruntés. D'après les récits patriarcaux et la suite de l'histoire religieuse d'Israël, on n'emprunta aucune mythologie, ni les traits de El, Dieu des sédentaires, en particulier son aspect de dieu-roi; peut-être prit-on surtout son aspect de puissance et il est tentant de rattacher à cette influence de la religion de El-Taureau l'épithète de 'ābir, Puissant ou Taureau, donnée au Dieu de Jacob. Mais c'était considérable : c'était l'élargissement de l'idée de Dieu, conçu à l'échelle du monde et non plus à la dimension de la famille ou du clan.

(36) A. CAQUOT, *Canaan et Israel, dans Les songes et leur interprétation (Sources Orientales, II)*, Paris, 1959, pp. 103-106; V. MAAG, *Syrien-Palästina*, dans H. SCHNÖKEL, *Kulturgeschichte des Alten Orients*, Stuttgart, 1961, p. 569.

(37) Contre EISSFELDT, *JSS*, I, 1956, p. 36, qui interprète ainsi *Gen.*, xxxv, 2-4; cf. K. T. ANDERSEN, *Der Gott meines Vaters*, dans *Studia Theologica*, XVI, 1962, pp. 170-188, cf. p. 182.

### III. — Le Dieu des pères et Yahweh

Cette assimilation de El avec le Dieu des pères s'est accomplie avant la descente en Égypte. D'après *Gen.*, XLVI, 1-3, El, Dieu du père de Jacob, descendra avec les siens, fera d'eux une grande nation et les fera remonter d'Égypte. A quoi correspond, au terme des pérégrinations dans le désert, dans les oracles de Balaam : « El t'a fait sortir d'Égypte », *Nomb.*, XXIII, 22; XXIV, 8<sup>(38)</sup>. Mais, entre ces deux textes, les sources anciennes semblent ignorer la religion de El<sup>(39)</sup>, comme si El, Dieu des sédentaires, que les Patriarches avaient connu en Canaan et que leurs descendants retrouveraient en Moab, avait été oublié entre temps. Les groupes qui sont descendus en Égypte n'auraient gardé que la simple religion du Dieu des pères. De fait, le Dieu qui se révèle à Moïse au buisson ardent n'est pas El, il est le Dieu de son père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, *Ex.*, III, 6, cf. III, 13 et 15, et il révèle son nom, qui n'est pas El mais Yahweh.

Cependant, on retrouve peut-être le culte de El dans l'épisode du veau d'or. Il est dit de lui : « Voici ton Dieu, Israël, qui t'a fait sortir d'Égypte », *Ex.*, XXXII, 4, 8, ce qui rappelle à la fois *Gen.*, XLVI, 1-3 et *Nomb.*, XXIII, 22; XXIV, 8. Cette image d'un jeune taureau symbolise Yahweh, mais elle rappelle inévitablement l'épithète de Taureau que El reçoit dans les textes de Ras Shamra et les figures de taureaux comme son animal attribut, qui ont été retrouvées dans les fouilles<sup>(40)</sup>. Il est bien vrai que la formule d'*Ex.*, XXXII, 4, 8, reprise par *I Rois* XII, 28, emploie la forme plurielle *'elohim*, qui n'est pas le nom propre El mais qui est le nom commun de Dieu et désigne ici Yahweh, *Ex.*, XXXII, 5. Mais il reste la figure de taureau. Cette histoire du « veau d'or » est hérissée de difficultés : on ne s'accorde ni sur sa critique littéraire, ni sur son interprétation religieuse, ni sur ses rapports avec l'histoire des veaux de Jéroboam<sup>(41)</sup>.

(38) Pour la traduction par le nom propre El et non le nom commun Dieu, cf. W. F. ALBRIGHT, *JBL*, LXIII, 1944, pp. 207-233; L. M. von PÁKOZDY, *Theologische Redaktionsarbeit in der Bileam-Perikope*, dans *Von Ugarit nach Qumran (Festschrift O. Eissfeldt)*, Berlin, 1958, pp. 161-176.

(39) Il y a quelques cas où El est employé au sens de « Dieu ». Le seul cas où le mot pourrait être un nom propre, *Nomb.*, XVI, 22 : « O El, Dieu des esprits de toute chair », est de rédaction sacerdotale.

(40) Cf. F. A. SCHAEFFER, *Nouveaux témoignages du culte de El et de Baal à Ras Shamra-Ugarit et ailleurs en Syrie-Palestine*, dans *Syria*, XLIII, 1966, pp. 1-19.

(41) Cf., parmi les travaux récents, M. NOTH, *Das zweite Buch Mose. Exodus (ATD)*, Göttingen, 1959, pp. 200-202; I. LEWY, *The Story of the Golden Calf reanalysed*, dans *VT*, IX, 1959, pp. 318-322; S. LEHMING, *Versuch zu Ex. XXXII*, dans *VT*, X, 1960, pp. 18-50; H. SEEBASS, *Mose und Aaron, Sinai und Gottesberg*, Bonn, 1962, pp. 32-45; J. DUS, *Ein richterzeitliches Stierbildheiligtum zu Bethel?*, dans *ZAW*, LXXVII, 1965, pp. 268-286, spéc. pp. 276-284.



Je crois qu'on peut maintenir qu'elle se rattache réellement à un événement du séjour au désert : un groupe concurrent du groupe de Moïse ou une fraction dissidente de ce groupe a eu, ou a voulu avoir, comme symbole de la présence de son Dieu une figure de taureau au lieu de l'arche d'alliance<sup>(42)</sup>. Ce n'est pas le taureau de Baal<sup>(43)</sup>, c'est le taureau de El et, conformément à l'assimilation qui avait été faite en Canaan, El-Taureau remplit la fonction du Dieu des pères : il marchera à la tête du groupe, *Ex.*, xxxii, 1. Il est possible que nous ayons d'autres témoignages d'un culte de El dans la péninsule du Sinaï. Au xv<sup>e</sup> siècle av. J.-C., des Cananéens employés par l'Égypte aux mines de Serabit el-Khadim y ont laissé des inscriptions qui, d'après les derniers essais de déchiffrement<sup>(44)</sup>, contiendraient le nom de El et une fois celui de *El du 'Olām*, précisément la forme de El qui avait été assimilée au Dieu d'Abraham, *Gen.*, xxi, 13. Si ces lectures sont exactes, elles peuvent s'accorder à l'interprétation que nous avons proposée de l'épisode du veau d'or.

Cette hypothèse n'affecte d'ailleurs pas le problème de la continuité entre le culte du Dieu des pères et le culte de Yahweh, qui est affirmée par les deux traditions, élohiste et sacerdotale, d'*Ex.*, iii et vi. Cette continuité se manifeste de plusieurs manières<sup>(45)</sup>. Il y a d'abord le fait que le Yahwisme naît dans un milieu de pasteurs et qu'il se développe au désert. Yahweh restera, par certains côtés, un Dieu du désert, le Dieu du Sinaï. Le retour au Yahwisme pur sera présenté comme un retour à la situation du désert, ce sera l'« idéal nomade » des prophètes, que mettront en acte ces Yahwistes fervents qu'étaient les Rékabites. Comme le Dieu des pères, Yahweh est un guide, il n'est pas attaché à un lieu particulier, il est avec les siens partout où ils se trouvent. Il les défend contre leurs ennemis (le Pharaon), et les sauve dans le danger (le miracle de la mer). Yahweh a un lien spécial avec Moïse, le chef de ce groupe, comme le Dieu des pères avait avec les Patriarches, chefs de leur clan.

Mais il y a des différences : 1° Le Dieu des pères était anonyme; Yahweh est un nom propre. — 2° Il y a un changement d'accent notable dans la relation de ce Dieu avec ses fidèles : on ne parle plus du « Dieu des pères », on parle du « peuple de Yahweh ». Le Dieu des pères était lié au groupe; maintenant, c'est le groupe qui est lié à Yahweh. — 3° Ce changement recouvre un nouveau concept de l'élection

(42) O. EISSFELDT, *Lade und Stierbild*, dans *ZAW*, LVIII, 1940-41, pp. 190-215 = *Kleine Schriften*, II, Tübingen, 1963, pp. 282-305.

(43) L'épisode de *Nomb.*, xxv, à quoi l'on a parfois rattaché le veau d'or, est différent et la « fête en l'honneur de Yahweh » d'*Ex.*, xxxii, 5-6 n'a rien à faire avec l'orgie de Baal Pe'or.

(44) FR. M. CROSS, *HTR*, LV, 1962, p. 258; W. F. ALBRIGHT, *The Proto-Sinaitic Inscriptions and their Decipherment*, Cambridge, Mass., 1966, p. 24, n° 358.

(45) Cf. V. MAAG, *Nederlands Theologisch Tijdschrift*, XXI, 1966-67, pp. 165-173; H. SEEBASS, *Der Erzvater Israel*, Berlin, 1966, pp. 76-82.

divine <sup>(46)</sup>. Déjà le Dieu des pères avait appelé Abraham, *Gen.*, XII, 1-3, et lui avait fait des promesses qui furent renouvelées à Isaac et à Jacob; c'est un trait constant de la religion patriarcale. Mais c'est au moment de la révélation du nom de Yahweh que Dieu appelle pour la première fois les descendants des Patriarches « mon peuple », *Ex.*, III, 7, 10, et l'expression revient une douzaine de fois dans les contestations avec le Pharaon, *Ex.*, V-VIII. Son sens profond est donné par *Ex.*, XIX, 5 : « Vous serez ma propriété personnelle, *s'gullah*, parmi tous les peuples, car toute la terre m'appartient ». C'est un choix exclusif, et il est fait par le maître du monde. — 4° Ce domaine éminent de Yahweh est indiqué par son nom même et l'explication qui en est donnée dans *Ex.*, III, 14 : « *Je suis l'Existant* » <sup>(47)</sup>. Cette suprématie se manifeste par des actes. Le Dieu des pères agissait dans les événements quotidiens de la vie du clan, Yahweh dirige l'histoire de son peuple. Il n'y a rien, dans les récits patriarcaux qui approche, en éclat et en puissance, du miracle de la mer et de la théophanie du Sinaï.

Par rapport à la religion du Dieu des pères, le Yahwisme représente donc un élargissement et un approfondissement dans tous les sens. C'est une nouveauté extraordinaire, mais ce n'est pas une rupture <sup>(48)</sup>. On ajoute parfois que c'est avec Moïse et le début du Yahwisme que commença la lutte contre les autres dieux <sup>(49)</sup>. Ce n'est pas exact. L'existence d'autres dieux est sous-entendue dans les paroles attribuées à Jéthro, *Ex.* XVIII, 11, et dans le premier commandement du Décalogue, *Ex.*, XX, 3, mais il n'y a pas de trace d'une lutte contre eux, sauf dans *Ex.*, XII, 12 : « A tous les dieux d'Égypte j'infligerai des châtiments », mais ce texte est de rédaction tardive. La lutte contre les faux dieux commencera, *Nomb.*, XXV, à la sortie du désert et aux portes de Canaan, à Baal Pe'or. C'est là, d'après Osée, que l'infidélité d'Israël s'est d'abord manifestée et qu'a débuté la lutte contre l'idolâtrie : « Comme des raisins dans le désert j'ai trouvé Israël... mais, arrivés à Baal Pe'or, ils se vouèrent à l'infamie », *Os.*, IX, 10. Les prophètes ont pu représenter le séjour dans le désert comme un temps d'amour sans partage entre Israël et Yahweh, *Os.*, II, 17; XIII, 4-5; *Am.*, II, 10-11; *Jer.*, II, 2. La tra-

<sup>(46)</sup> En dernier lieu, et dans un sens différent, F. HESSE, *Erwägungen zur religionsgeschichtlichen und theologischen Bedeutung der Erwählungsgewissheit Israels*, dans *Studia Biblica et Semitica Th. C. Vriezen... dedicata*, Wageningen, 1966, pp. 125-137, spéc. pp. 127-130.

<sup>(47)</sup> Je n'aborde pas ici le problème de la révélation du nom divin et de son sens et je renvoie à l'étude sur *La révélation du nom divin YHWH*, qui paraît dans le volume d'hommage offert à G. HENRON DAVIES.

<sup>(48)</sup> En partie contre O. EISSFELDT, *Jahwe, der Gott der Väter*, dans *TLZ*, LXXXVIII, 1963, col. 481-490. D'après lui, Yahweh a bien été assimilé au Dieu des pères, mais ce fut une initiative de Moïse et cette continuité est artificielle : les divinités et les cultes étaient différents.

<sup>(49)</sup> Ainsi Y. KAUFMANN, *The Religion of Israel*, trad. M. GREENBERG, Chicago, 1960, pp. 222, 224s., 230; B. B. GEMSER, *Oudtestamentische Studiën*, XII, 1958, pp. 19ss. — Cf. la réponse de H. SEEBASS, *Der Erzzvater Israel*, p. 81.

dition concurrente des révoltes et des murmures dans le désert ne fait pas intervenir d'autres dieux que Yahweh, pas même l'épisode du veau d'or.

#### IV. — Yahweh et El

Le Dieu des pères avait été assimilé au grand dieu El. Qu'en est-il des rapports entre El et Yahweh ? D'après une hypothèse récente <sup>(60)</sup>, « Yahweh » aurait été originellement une épithète cultuelle de El, dérivant d'une formule liturgique : *El dū yahwī*, « El qui fait être, qui crée », normalement avec un complément, ce qui expliquerait aussi le titre de Yahweh *Š'ba'ôt*; la formule aurait alors été : *El dū yahwī šaba'ôt*, « El qui crée les armées (célestes) ». Le nom de Yahweh est ainsi expliqué comme un causatif du verbe « être » <sup>(61)</sup>. Mais cette explication se heurte à des difficultés philologiques <sup>(62)</sup>, elle oblige à corriger le texte d'Ex., III, 14a et elle considère ce verset comme primitif, alors qu'il est une explication du verset 15 <sup>(63)</sup>. L'interprétation de l'épithète Yahweh *Š'ba'ôt*, qui est partie intégrante de cette hypothèse, présente elle-même de sérieux problèmes <sup>(64)</sup>; spécialement elle ne tient pas compte du fait que ce nom divin développé n'apparaît jamais dans le *Pentateuque* ni dans les livres de *Josué* et des *Juges* et qu'il se rencontre pour la première fois dans *I Sam.*, I, 3, 11; IV, 4, en liaison avec le sanctuaire de Silo et avec l'arche : il est très peu vraisemblable qu'il dérive d'une formule liturgique de l'époque patriarcale

Il faut maintenir que le Yahwisme a une origine indépendante de la religion de El, mais une assimilation s'est faite. Nous avons vu qu'elle aidait peut-être à comprendre

<sup>(60)</sup> Fr. M. Cross, *Yahweh and the God of the Patriarchs*, dans *HTR*, LV, 1962, pp. 225-259, spéc. pp. 255-259; repris par P. D. MILLER, *El the Warrior*, dans *HTR*, LX, 1967, pp. 411-431.

<sup>(61)</sup> C'est la théorie souvent présentée et défendue par W. F. ALBRIGHT, *JBL*, XLIII, 1924, pp. 370-378; LXVII, 1948, pp. 378-380; *From the Stone Age to Christianity*, Baltimore, 1946, pp. 197-199, et tout récemment *Yahweh and the Gods of Canaan*, London, 1968, pp. 146-149. — D. N. FREEDMAN, *JBL*, LXXIX, 1960, pp. 151-157.

<sup>(62)</sup> H. B. HUFFMON, *Amorite Personal Names in the Mari Texts*, Baltimore, 1965, p. 64; W. VON SODEN, *Die Welt des Orients*, III, 1964-66, p. 182.

<sup>(63)</sup> Cf. M. NOTH, *Das Zweite Buch Mose. Exodus (ATD)*, 1959, p. 30; J. P. HYATT, *JBL*, LXXXVI, 1967, pp. 375-376. Mais cette explication est ancienne (Noth), elle ne date pas seulement des VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles (Hyatt).

<sup>(64)</sup> Sur le sens incertain de ce titre, depuis B. N. WAMBACQ, *L'épithète divine Jahve Š'ba'ôt*, Rome, 1947, cf. surtout O. EISSFELDT, *Jahwe Zebaoth*, dans *Miscellanea Academica Berolinensia*, II, 2, 1950, pp. 128-150 = *Kleine Schriften*, III, 1966, pp. 103-123; V. MAAG, *Jahwäs Heerscharen*, dans *Festschrift L. Koehler* (= *Schweizerische Theologische Umschau*, XX, 3-4), 1950, pp. 27-52; W. EICHRODT, *Theology of the Old Testament*, I, Philadelphia, 1961, pp. 192-194; J. P. CROSS, *Yahweh Š'ba'ôt in Samuel and Psalms*, dans *VT*, XVII, 1967, pp. 76-92; M. LIVERANI, *La preistoria dell'epiteto « Yahweh šēb'ōt »*, dans *Istituto Orientale di Napoli, Annali*, n. s., XVII, 1967, pp. 331-334.

l'épisode du veau d'or. En tout cas, elle s'exprime clairement dans les oracles de Balaam, *Nomb.*, xxiii-xxiv. Ces oracles nous ont été transmis par les deux sources anciennes, yahwiste et élohiste, et, quelques additions mises à part, ils remontent à la période antérieure à la monarchie <sup>(55)</sup>. El et Yahweh y sont mis en parallèle :

Comment maudirai-je quand El ne maudit pas ?  
 Comment condamnerai-je quand Yahweh ne condamne pas ?

*Nomb.*, xxiii, 8.

avec, ailleurs, une allusion au taureau de El :

Yahweh son Dieu est avec lui,  
 El l'a fait sortir d'Égypte,  
 Il a des cornes comme celles d'un taureau sauvage.

*Nomb.*, xxiii, 21-22, cf. xxiv, 8.

Les mêmes oracles rappellent les anciens titres de El :

Oracle de celui qui écoute les paroles de El,  
 il voit ce que Shaddai fait voir.

*Nomb.*, xxiv, 4

Oracle de celui qui écoute les paroles de El,  
 de celui qui possède la science de 'Elyôn,  
 il voit ce que Shaddai fait voir.

*Nomb.*, xxiv, 16.

Cette assimilation de Yahweh avec El avait été préparée par celle du Dieu des pères avec El et elle se fit sans lutte : il n'y a pas de trace d'un conflit entre Yahweh et El <sup>(56)</sup>. Yahweh a pris à El son caractère de Dieu cosmique et le titre de roi, qui est déjà supposé dans les oracles de Balaam, *Nomb.*, xxiii, 21b. A la religion de El, le Yahwisme a pris aussi l'idée de la cour divine, que forment les *bené 'elohim* <sup>(57)</sup>. Mais il n'est pas exact de dire que El a donné sa douceur et sa compassion à Yahweh, qui aurait été primitivement un Dieu farouche et violent <sup>(58)</sup>. Dans le texte ancien d'*Ex.*, xxxiv, 6, Yahweh se définit lui-même comme « Dieu de compassion et de grâce » ; cela facilitait l'assimilation avec El, qui était appelé à Ugarit : *ltpn il dpid*, « El bienfaisant et bon ».

(55) Parmi les études récentes, cf. J. COPPENS, *Les oracles de Biléam, leur origine littéraire et leur portée prophétique*, dans *Mélanges Eugène Tisserant*, I, Rome, 1964, pp. 67-80, avec toute la bibliographie antérieure ; M. NORTH, *Das vierte Buch Mose. Numeri (ATD)*, Göttingen, 1966, pp. 145-169 ; W. F. ALBRIGHT, *Yahweh and the Gods of Canaan*, London, 1968, pp. 13-14 (vers 1200 av. J.-C., plutôt avant).

(56) O. EISSFELDT, *El and Yahweh*, dans *JSS*, I, 1956, pp. 19-37.

(57) F. M. CROSS, *The Council of Yahweh in Second Isaiah*, dans *JNES*, XII, 1953, pp. 274-277 ; W. HERRMANN, *Die Göttersöhne*, dans *Zeit. f. Religions- und Geistesgeschichte*, XII, 1960, pp. 243-251 ; O. COOKE, *The Son(s) of (the) God(s)*, dans *ZAW*, LXXVI, 1964, pp. 22-47.

(58) O. EISSFELDT, *JSS*, I, 1956, p. 37 ; F. LØKKEGARD, *A Plea for El...*, dans *Studia Orientalia I. Pedersen*, 1955, pp. 219-235, spéc. p. 232.

## V. — Yahweh et Baal

Mais, selon l'hypothèse que nous avons faite, entre l'époque patriarcale, où le Dieu des pères avait déjà été assimilé à El, et la venue d'Égypte du groupe qui apportait le culte de Yahweh, la religion de Canaan avait changé : elle avait intégré Baal. Le mot *ba'al* signifie « possesseur, maître, seigneur, mari » et est d'abord un appellatif. La toponymie, la Bible et les inscriptions témoignent de nombreux Baals, qui peuvent être des divinités locales différentes, qui peuvent aussi être, comme c'était le cas pour El, des formes d'un même grand dieu. En tout cas, le nom de Baal a certainement été donné comme nom propre au grand dieu de l'orage et de la fécondité, qui s'appelaient aussi Hadad. Cet usage est attesté en Canaan dans les salutations des lettres de Ta'annak au xv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et dans les lettres d'Amarna au xiv<sup>e</sup> siècle. Dans les textes de Ras Shamra, Baal, comme nom propre du dieu de l'orage, est infiniment plus fréquent que le nom de *hd* (Hadad) <sup>(59)</sup>.

Les Israélites ont rencontré Baal-Hadad à leur arrivée aux portes de Canaan. Le premier territoire qu'ils occupèrent furent le royaume de Sihôn, à Hesbôn, le seul État-Cité cananéen en Transjordanie, dans lequel sont groupés tous les noms formés avec Baal qu'on trouve à l'est du Jourdain : Beth Baal Ma'on, Baamôt Baal, Baal Hamon, enfin Baal Pe'or <sup>(60)</sup>. C'est à Baal Pe'or que, pour la première fois selon *Os.*, ix, 10, Israël abandonna Yahweh, et ainsi s'ouvrit la lutte entre Yahweh et Baal, *Nomb.*, xxv <sup>(61)</sup>. A Sichem, Josué propose le Yahwisme aux groupes parents qui n'étaient pas descendus en Égypte et avec lesquels il va conclure l'alliance constitutive de la fédération des tribus; mais ils doivent rejeter les dieux que leurs pères ont servis au delà du Fleuve (« et en Égypte », au v. 14, est une addition) et les dieux des Amorites, *Jos.* xxiv, 14-15, cf. v. 2 et 23. Ce n'est pas une invention du Deutéronomiste

(59) Sur Baal à Ugarit, cf. A. S. KAPELRUD, *Baal in the Ras Shamra Texts*, Copenhagen, 1952; M. POPE, dans *Götter und Mythen im vorderen Orient* (éd. H. W. HEUSSIG), Stuttgart, 1965, pp. 253-264; J. GRAY, *The Legacy of Canaan*<sup>2</sup>, Leiden, 1965, *passim* et spéc. pp. 163-169; W. F. ALBRIGHT, *Yahweh and the Gods of Canaan*, pp. 108-112.

(60) R. DE VAUX, *Notes d'histoire et de topographie transjordanienues*, dans *RB*, L, 1941, pp. 16-47, cf. p. 23 = *Bible et Orient*, Paris, 1967, p. 123.

(61) Sur les rapports entre Yahweh et Baal, cf. O. EISSFELDT, *Jahve und Baal*, dans *Preussische Jahrbücher*, CLV, 1914, pp. 257-270 = *Kleine Schriften*, I, Tübingen, 1962, pp. 1-12; G. ÖSTBORN, *Yahweh and Baal. Studies in the Book of Hosea and Related Documents*, Lund, 1956; N. C. HABEL, *Yahweh versus Baal*, New York, 1964; F. E. EAKIN, *Yahwism and Baalism before the Exile*, dans *JBL*, LXXXIV, 1965, pp. 407-414.

accommodant à sa théologie de l'histoire le souvenir de *Gen.*, xxxv, 2-4 <sup>(62)</sup>. La tradition doit être ancienne et elle correspond à la situation religieuse de l'époque. Les dieux des Amorites sont Baal et sa suite; quant au dieux que les ancêtres avaient servis au delà du Fleuve, ils sont peut-être les « dieux des pères », qui sont répudiés parce qu'ils ont été adultérés par le syncrétisme et qu'ils doivent maintenant être remplacés par Yahweh. A l'époque des Juges, Gédéon entre en lutte ouverte contre Baal, *Jug.*, vi, 25-32, et l'opposition devient absolue avec Élie et les prophètes écrivains.

Cette opposition n'a donc pas commencé seulement avec le grand mouvement prophétique <sup>(63)</sup>, mais elle a été progressive. Pendant longtemps, on n'eut pas de scrupule à appliquer à Yahweh l'épithète de *ba'al* au sens de « seigneur, maître »; ainsi s'expliquent les noms propres de Meribbaal et de Ishbaal, fils de Saül, de Meribbaal, fils de Jonathan, de Baalyada, fils de David, dans des familles certainement yahwistes. Osée proteste contre l'emploi qu'on fait de *ba'al* en parlant de Yahweh, *Os.*, II, 18. De plus, il est trop simple de dire que, dans cette rencontre entre le Yahwisme et la religion de Canaan, on a emprunté les traits de El et rejeté ce qui caractérisait Baal. Nous avons vu que Yahweh n'a pas tout pris de El, et il a pris aussi de Baal <sup>(64)</sup>. Il a combiné avec la royauté de El certains aspects de la royauté de Baal <sup>(65)</sup>: celui-ci avait son palais sur la montagne de Sapôn, Yahweh réside sur sa montagne sainte. Comme Baal, Yahweh est juge, ce que n'était pas El; le *Ps.* xxix, 1, 8 démarque au profit de Yahweh une tradition d'Ugarit et le nom personnel Shapatbaal, « Baal juge », plusieurs fois attesté à Ras Shamra, devient en Israël Shepatyahu ou Yehoshapat. Baal a acquis la royauté par sa victoire sur les puissances du chaos et cette lutte cosmique est la forme que le mythe de la création prend dans la religion de Baal: ces traits mythologiques servent à exalter la toute puissance de Yahweh <sup>(66)</sup>. Dans cette lutte, Baal apparaît comme un champion: l'image de Yahweh, le Divin Guerrier, mêle à ses interventions dans l'histoire les traits du combat cosmique <sup>(67)</sup>. Baal-Hadad était le dieu des nuages et du tonnerre, le maître de la pluie et le dispensateur de la

(62) G. SCHMIDT, *Der Landtag von Sichem*, Stuttgart, 1964, pp. 48-54. — En revanche, c'est à ce rédacteur qu'il faut attribuer les parallèles incolores et non localisés de *Jug.*, x, 10, 16 et *I Sam.*, vii, 3.

(63) Contre F. E. EAKIN, *l.c.*

(64) A. S. KAPELRUD, *Baal in the Ras Shamra Texts*, et *The Ras Shamra Discoveries and the Old Testament*, Oxford, 1965, pp. 49-53; L. R. FISHER, *Creation at Ugarit and in the Old Testament*, dans *VT*, XV, 1965, pp. 313-324; R. RENDTORFF, *El, Baal und Jahwe*, dans *ZAW*, LXXVIII, 1966, pp. 277-291.

(65) W. SCHMIDT, *Königtum Gottes in Ugarit und in Israel*, Berlin, 1961, pp. 21-52, 69-72.

(66) O. KAISER, *Die mythische Bedeutung des Meeres in Ägypten, Ugarit und Israel*, Berlin, 1959, pp. 44-77, 140-159; R. HILLMANN, *Wasser und Berg. Kosmische Verbindungslinien zwischen dem kanaänischen Wettergott und Jahwe*, Dissertation Halle, 1965.

(67) Fr. M. CROSS, *The Divine Warrior in Israel's Early Cult*, dans *Biblical Motifs*, ed. A. ALTMANN, Cambridge, Mass., 1966, pp. 11-30.

fertilité : le *Ps.* xxix transfère à Yahweh les attributs de ce dieu de l'orage; c'est lui, ce n'est pas Baal, qui fait jaillir les sources et tomber la pluie, *Ps.* civ, 10-17; c'est lui, ce n'est pas Baal, qui donne le blé, le moût et l'huile fraîche, *Os.*, ii, 7, 10.

Mais, contrairement à ce qui s'est produit pour El, il n'y a jamais eu une assimilation de Yahweh avec Baal. La tentation d'un syncrétisme religieux a toujours existé, le peuple et parfois ses chefs y ont succombé, mais les dirigeants spirituels d'Israël ont résisté. S'il revendiquent pour Yahweh les caractères et les pouvoirs que les Cananéens attribuaient à leur Baal, c'est un aspect de la lutte religieuse. De plus, en passant d'une religion à l'autre, cette imagerie change de sens. C'est Yahweh qui a créé le Şapôn où l'on faisait habiter Baal, *Ps.*, xxix, 6; la vraie « cime du Şapôn », c'est la montagne de Sion, la résidence du Grand Roi Yahweh, *Ps.* xlviij, 3, où il est venu du Sinaï, *Ps.* lxxviii, 18. Yahweh n'est pas un dieu de l'orage, il est le maître des forces de la nature, *Jug.*, v, 4-5, 20-21 et tout le *Ps.* xxix. Sa lutte contre les monstres du chaos primordial est l'expression poétique de sa toute puissance, mais c'est Yahweh qui les a créés pour se jouer d'eux, *Ps.* civ, 26. C'est aussi à la toute puissance de Yahweh qu'est attribuée la fécondité de la terre, non pas au retour saisonnier d'un dieu mort et ressuscité, comme était Baal.

En dehors de ces images, Yahweh n'a rien emprunté à la mythologie de Baal. Il est resté le Dieu unique, sans parèdre et sans concurrent, il est tout puissant. Il n'a pas d'histoire personnelle, comme en avaient les dieux de la mythologie, mais il est le Dieu de l'histoire et le Dieu de l'alliance. Ces traits font l'originalité de la religion d'Israël et la mettent à part, et au-dessus, de la religion de Canaan et de toutes les religions de l'Ancien Orient.





## ASSYRIEN UND HANIGALBAT

Ernst WEIDNER

Sauššatar, König von Maitani (Mitani), ist uns zuerst durch die Urkunden aus Boghazköi bekannt geworden. In der akkadischen Fassung des Staatsvertrages zwischen Šuppiluliuma und Šattiwaza berichtet Šattiwaza, dass Sauššatar, der « Vater des Vaters meines Vaters », eine mit Gold und Silber eingelegte Tür aus Assyrien fortgeführt und in seinem Palast in Wašugganni angebracht habe<sup>(1)</sup>. Dieser Angabe war nicht viel zu entnehmen, klar war nur von vornherein, dass die Bezeichnung « Vater des Vaters meines Vaters » (= Urgrossvater) nicht stimmen konnte. Šattiwazas Vater war Tušratta, dessen Vater Šuttarna II.<sup>(2)</sup> und dessen Vater Artatama I.<sup>(3)</sup> Sauššatar kann also höchstens der Ururgrossvater Šattiwazas gewesen sein, und die umständliche Angabe « Vater des Vaters meines Vaters » (statt *abi-ja* « mein Vorfahr » allgemein) legt auch nahe, dass das zutrifft.

Die Zeit, in der Sauššatar lebte, lässt sich auf Grund der ägyptischen Synchronismen mit einiger Wahrscheinlichkeit berechnen. Artatama I. war ein Zeitgenosse von Thutmosis IV. (1422-1411 v. Chr.), Šuttarna II. ein Zeitgenosse Amenhoteps III. (1411-1375) und Tušratta ein Zeitgenosse Amenhoteps III. und Amenhoteps IV. (1375-1358). Sauššatar dürfte also um 1440 v. Chr. König gewesen sein.

Auf Grund der kurzen Angabe in dem genannten Staatsvertrage zwischen Šuppiluliuma und Šattiwaza war es unmöglich, auch nur zu ahnen, welche gewaltige Machtstellung Sauššatar im vorderasiatischen Kulturkreis eingenommen hat. Nur das eine ging daraus hervor, dass Assyrien von ihm niedergeworfen worden ist. Da wurde 1927 bei den amerikanischen Ausgrabungen in Jalchan Tepe bei Kerkuk, dem antiken Nuzi, ein Brief eines ungenannten Königs an Ithija entdeckt<sup>(4)</sup>. Wer dieser König war,

<sup>(1)</sup> WEIDNER, *Boghazköi-Studien* 8, S. 38/39, Z. 8 f.

<sup>(2)</sup> KNUDTZON, *Vorderasiatische Bibliothek* 2, Nr. 29, 18, und F. BORK, *Der Mitannibrief und seine Sprache*, S. 60/61, Z. 47.

<sup>(3)</sup> KNUDTZON, *a.a.O.*, Nr. 29, 16, und BORK, *a.a.O.*, S. 74/75, Z. 52.

<sup>(4)</sup> Veröffentlicht von R.H. PFEIFFER, *Excavations at Nuzi* 2, Nr. 1, bearbeitet von E.A. SPEISER, *Journal of the American Oriental Society* 47, S. 269 ff., und H. LEWY, *Orientalia* 11, S. 33 f.

ergab sich ohne weiteres, denn der Brief trägt einen Abdruck des prachtvollen Siegels von « Sauššatar, dem Sohne des Parsašatar, dem Könige von Maitani »<sup>(5)</sup>. Auch über die Person des Ithija ist inzwischen Klarheit gewonnen worden. Es handelt sich um den zeitgenössischen König von Arrapha, dessen voller Name Ithi-Tešub lautete<sup>(6)</sup>. Da Sauššatar sich in dem Brief einfach als König bezeichnet und dem Ithija keinen Titel zubilligt, ihn ausserdem von seinen Entscheidungen unterrichtet, die er zur Kenntnis zu nehmen hat, so ist die Stellung des Königs von Arrapha eindeutig gekennzeichnet: er war ein Vasall des Sauššatar. Das Gleiche dürfte auch von dem damaligen Könige von Assyrien gelten.

Haben wir so die östliche Ausdehnung des Reiches Sauššatars kennen gelernt, so brachte uns das Jahr 1938 auch Kunde über seine westliche Ausdehnung. In Tell Atschana, dem antiken Alalakh, östlich von Antiochia in Syrien, wurde damals bei den englischen Ausgrabungen ein Text<sup>(7)</sup> entdeckt, aus dem einwandfrei hervorgeht, dass auch Sauššatars Zeitgenosse Niqmepa, König von Alalakh, zu den Vasallen des Herrschers von Maitani gehörte. Sein Reich dehnte sich also im Westen bis zur Küste des Mittelländischen Meeres aus.

Im Süden grenzte das Reich Sauššatars an Babylonien<sup>(8)</sup>, über seine nördliche Ausdehnung unterrichtet uns der Vertrag zwischen Šuppiluliuma und Šattiwaza. Die nördlichsten Vasallenstaaten von Maitani waren danach Išuwa, das Land im Euphratknie bei Charput, und sein südöstlicher Nachbar Alše<sup>(9)</sup>, dessen Gebiet bis in die Gegend des Tūr 'Abdin reichte. Maitani hatte also unter Sauššatar und seinen Nachfolgern bis herab auf Tušratta sehr weitgestreckte Grenzen und war damals gewiss der mächtigste Staat im ganzen vorderasiatischen Kulturkreis.

Die Namen der arischen Könige, die vom 15. bis 13. Jahrhundert über Maitani herrschten, sind uns durch Texte aus Boghazköi, Nuzi, Tell Atschana und Assur zum grössten Teil bekannt geworden. Sie lauten:

(5) Das Siegel ist abgebildet bei A. GÖRZE, *Hethiter, Churriter und Assyrer*, Abb. 49. Zur Inschrift des Siegels s. E. R. LACHEMAN, *BASOR* 78, S. 22 (den Namen des Vaters des Sauššatar liest er Parsatatar, wie seinerzeit Speiser, doch scheint nach der Abb. bei Götze die Lesung Parsašatar näher zu liegen).

(6) Vgl. Th. J. MEEK, *Excavations at Nuzi* 3, S. XXVI, und E. R. LACHEMAN, *BASOR* 78, S. 21.

(7) S. SMITH, *Antiquaries Journal* 19 (1939), S. 41-43.

(8) H. LEWY, *Orientalia* 11, S. 320, Anm. 1, meint, dass auch Teile von Akkad zum Reiche Maitani gehörten. Das dürfte aus der von ihr zitierten Urkunde aber wohl kaum hervorgehen.

(9) In den assyrischen Inschriften als Alzi und Enzite beichnet (s. FORNER und UNGER, *Reallexikon der Assyriologie* 1, S. 88-90, und UNGER, *ibid.* 2, S. 405 f.). Enzite kommt gegen UNGER nicht erst bei Salmanassar III., sondern schon bei Tiglatpileser I. als *ur-en-za-ta ša kuri-šu-a* vor (s. WEIDNER, *AJO* 18, S. 350, Z. 32). Ich halte es für nicht unmöglich, dass dieses Enzata-Enzite mit dem Lande Inzalti der Nuzi-Texte (Stellen bei LACHEMAN, *BASOR* 78, S. 21) zu kombinieren ist.

Šuttarna I. ....	um 1460 (?)
Sauššatar, Sohn des Parsašatar .....	um 1440
Artatama I., Sohn (?) des Sauššatar .....	um 1420
Šuttarna II., Sohn des Artatama I. ....	um 1405
Artaššumara, Sohn des Šuttarna II. ....	um 1395
Artatama II., Sohn des Šuttarna II. ....	um 1390
Tušratta, Sohn des Šuttarna II. ....	etwa 1385-1360
Šuttarna III., Sohn des Artatama II. ....	um 1360
Šattiwaza, Sohn des Tušratta .....	um 1358
Lücke (?)	
Šattuara I. ....	um 1300
Wasašatta, Sohn des Šattuara I. ....	um 1290
Šattuara II. ....	um 1260

#### Ende des Reiches Maitani

Das Reich, das die arischen Könige beherrschten, führt die Namen Ḥanigalbat, Maitani-Mitanni, Subartu (Šubari) und Land der Hurri. Ḥanigalbat scheint die in den Gebieten nördlich von Babylonien seit altersher übliche Bezeichnung für Nordmesopotamien gewesen zu sein<sup>(10)</sup>. Neben Ḥanigalbat kommen die Schreibungen Ḥanigalbat, Ḥanagalbat, Ḥanikalbat, Ḥanakalbat und Ḥaligalbat vor<sup>(11)</sup>, man ersieht daraus, dass die Wiedergabe des Namens in Keilschrift Schwierigkeiten machte. Welcher Sprache der Name zuzuteilen ist, ob der subaräischen, wie man zunächst annehmen möchte, lässt sich noch nicht mit Sicherheit entscheiden.

In der historischen Einleitung zum Verträge zwischen Muršili II. und Rimišarma von Ḥalap (Aleppo-Vertrag) erscheint unter Tuḥalija II. (um 1450 v. Chr.) ein « König des Landes Ḥanigalbat », unter seinem Nachfolger Ḥattušil II. ein « König des Landes Mitanni »<sup>(12)</sup>. Götze<sup>(13)</sup> hat mit Recht auf diese Unterscheidung hingewiesen,

(10) Vgl. F. SCHACHERMEYR, *Janus* 1, S. 188-193; GÖTZE, *MAOG* 4, S. 64, Anm. 7; WEIDNER, *AOB* 1, S. 116, Anm. 7. und *AJO* 5, S. 93 f.

(11) Entgegen einer oft geäußerten Meinung hat Ḥanigalbat gewiss nichts mit dem Lande Ḥana (Hauptstadt Tirqa = Tell 'Ašārah am mittleren Euphrat; s. WEIDNER, *Analecta Orientalia* 12, S. 338, und *AJO*, Beiheft 12, S. 67, Z. 69) und dem Lande Ḥani (wohl = Ḥana) bei Agumkakrime (VR 33, II, 9; s. *AJO* 16, S. 6) zu tun. Wohl kommt bei Salmanassar I. einmal *kurḫa-ni* vor (s. *AOB* 1, S. 116, Anm. c1), aber fünf andere Exemplare bieten an der gleichen Stelle *kurḫa-ni-gal-bat*, es wird sich also in dem einen Exemplar um ein Schreiberversehen oder eine verkürzte Wiedergabe des Ländernamens aus Raumgründen handeln.

(12) WEIDNER, *Boghazkői-Studien* 8, S. 82, Z. 17 und 19, im Vergleich mit Z. 23 (= Götze, *MAOG* 4, S. 60, Z. 17. 19. 23).

(13) *MAOG* 4, S. 64.

er dürfte aber irren, wenn er Ḫanigalbat auf den Ḫurri-Staat der Sauššatar, Artatama und Šuttarna bezieht und ihm einen besonderen Staat Mitanni gegenüberstellt, den es seiner Meinung nach vor Tušratta kaum gegeben habe. Allein die seither bekannt gewordene Tatsache, dass Sauššatar auf seinem offiziellen Siegel den Titel «König des Landes Maitani» führt, beweist, dass diese Annahme nicht zutrifft. Ḫanigalbat und Mitanni müssen sich also auch in dem Aleppo-Vertrag ganz oder teilweise decken. Aus chronologischen Gründen spricht vieles dafür, dass mit dem Zeitgenossen Tutḫalijas II. in der Tat Sauššatar gemeint ist. Wenn er entgegen dem offiziellen Titel «König des Landes Maitani (Mitanni)», den er sich selbst beilegt, als König von Ḫanigalbat bezeichnet wird, so dürfte das so zu erklären sein, dass Ḫanigalbat als Name des arischen Reiches in Nordmesopotamien unter Tutḫalija II. in Ḫatti noch geläufiger war als Mitanni; vielleicht hat auch der Verfasser des Aleppo-Vertrages Ḫanigalbat in den von ihm benutzten Quellen vorgefunden und unverändert übernommen. Der «König von Mitanni» des Aleppo-Vertrages aber dürfte, wie auch Götze vorschlägt, Tušratta gewesen sein (oder einer seiner unmittelbaren Vorgänger). Zu seiner Zeit war die Bezeichnung Mitanni auch den hethitischen Hofschreibern geläufig geworden.

In den hethitischen Urkunden ist Ḫanigalbat, soweit ich sehen kann<sup>(14)</sup>, immer nur äusserst spärlich verwendet worden, die geläufige Bezeichnung des arischen Reiches war *māt Ḫurri* und seit etwa Šuppiluliuma seltener Mitanni. In dem Vertrage des Muwatalli mit Alakšanduš von Wiluša werden als dem Hethiterkönige ebenbürtige Herrscher aufgezählt: der König von Ägypten, der König von Šanḫara, der König von Ḫanikalbat und der König von Assyrien<sup>(15)</sup>. Mit dem Könige von Assyrien dürfte Arikdēnilu (oder schon Adadnarāri I. ?), mit dem Könige von Ḫanigalbat Šattuara I., den später Adadnarāri I. besiegte, gemeint sein.

In vier Briefen, die dem hethitischen Staatsarchiv entstammen, kommt Ḫanigalbat ausserdem vor, hier handelt es sich aber nicht um hethitische Urkunden, sondern um Schreiben, die von ausserhalb an den Königshof von Ḫatti geschickt wurden. Zwei Briefe haben einen König von Ḫanigalbat selbst zum Absender. In beiden wird der Hethiterkönig als «mein Vater» angeredet, es liegt also nahe, sie *einem* König von Ḫanigalbat zuzuschreiben, wobei dahingestellt bleiben mag, ob «mein Vater» nur

<sup>(14)</sup> Die Publikationen von Texten aus Boghazköi habe ich, soweit sie mir zugänglich sind, durchgesehen, es ist aber durchaus möglich, dass ich die eine oder andere Stelle, an der Ḫanigalbat vorkommt, übersehen habe. Ein Verzeichnis der in den publizierten Boghazköi-Texten vorkommenden geographischen Namen ist ein ganz dringendes Desideratum.

<sup>(15)</sup> FRIEDRICH, *Mitteil. der Vorderasiat. Gesellschaft* 34, 1, S. 68, Z. 11.

eine Höflichkeitsfloskel ist oder ob der Absender mit einer Tochter des Hethiterkönigs verheiratet war. In dem einen Briefe <sup>(16)</sup>, von dem nur wenig erhalten ist, kommt die Stadt Taite vor, in dem zweiten Briefe <sup>(17)</sup>, der besser erhalten, aber schwer verständlich ist, werden Ḫalpa-zitiš, König von Ḫalpa, Eḫlišarma, König von Išuwa, und ein *šar māt aš-šur* <sup>14</sup>*nakru-ja* « ein König von Assyrien, mein Feind » (Vs. 12) genannt. Bis auf Tušratta herab waren die Herrscher von Assyrien Vasallen der arischen Könige, also nicht ihre Feinde, die Briefe müssen daher aus späterer Zeit stammen. Man könnte an Šattiwaza denken, wozu auch gut passen würde, dass er ja ein Schwiegersohn Šuppiluliumas war. Aber da er in den Verträgen immer als « König von Mitanni » bezeichnet wird, ist kaum anzunehmen, dass er selbst den Titel « König von Ḫanigalbat » vorgezogen hat. Es scheint mir am nächsten zu liegen, den Absender der Briefe in Šattuara I. oder noch besser seinem Sohne Wasašatta, den Gegnern Adadnarāris I., zu suchen. Da Wasašatta bei der Auseinandersetzung mit Assyrien hethitische Hilfe erwartete, ist nicht ausgeschlossen, dass er mit Ḫatti ein Bündnis abgeschlossen und zur Bekräftigung des Bündnisses eine Tochter Muwatallis (oder Urḫi-Tešubs?) geheiratet hatte. In dem Briefe Ḫattušils III.(?) an Adadnarāri I. <sup>(18)</sup> wird ja auch Wasašatta mit ausdrücklicher Parteinahme für ihn erwähnt. Auch die Nennung der Stadt Taite in dem anderen Briefe würde gut zu dieser zeitlichen Ansetzung passen, denn Taite war die Residenz Wasašattas.

In die Zeit Adadnarāris I. versetzt uns ein weiterer Brief aus dem Staatsarchive von Boghazköi, der ebenfalls Ḫanigalbat erwähnt, aber dem Verständnis erhebliche Schwierigkeiten entgegensetzt (vgl. FORRER, *Reallexikon der Assyriologie*, 1, S. 258 f.). Einer der am besten erhaltenen Teile des Briefes lautet in Umschrift und Übersetzung :

(Vs.) <sup>9</sup>*i-na u<sub>4</sub>-mi I<sup>a</sup>adad-narāri bēli [i]š-tu*  
<sup>kur</sup>*ḫa-[ni-gal-bat]* <sup>10</sup>*na-ak-ru-ni* <sup>kur</sup>*ḫan-ni-*  
*gal-bat g[ab-bu]* <sup>11</sup>*ālāni<sup>as.ās.</sup>šu-nu ū-ta-aš-*  
*še-ru a-na [...]* <sup>12</sup>*e-tar-bu ša i-na u<sub>4</sub>-mi*  
*šarru šu-u[b-ri-u]* <sup>13</sup>*an-ni-ū ša a-na ni-ra-*  
*ru-te ta-[...]* <sup>14</sup>*e-li-an-ni ū* <sup>15</sup>*kussā iš-bu-*  
*[tu-ni]* <sup>15</sup>*ālāni<sup>as.ās.</sup> ū mu-nab-ḫi ša iš-tu*

(Vs.) <sup>9</sup>Zu der Zeit, da Adadnarāri, mein Herr, [m]it dem Lande Ḫa[nigalbat] <sup>10</sup>verfeindet war, da verliessen (die Bewohner) des Landes Ḫanigalbat in[sge-samt] <sup>11</sup>ihre Städte, nach [dem Lande...] <sup>12</sup>zogen sie hinein, was zu der Zeit (geschah), als dieser König von Šu[bria],

(16) GÜTERBOCK, *Afo*, Beiheft 7, S. 38, 53f.

(17) GÜTERBOCK, *Ausgewählte Texte von den Boghazköi-Tafeln*, Nr. 34. Der Brief wird schon von H. WINKLER, *Mitteil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1913, 4, S. 66, erwähnt; seiner Meinung nach ist er an Šuppiluliuma gerichtet, er hielt also wohl Šattiwaza für den Absender.

(18) FORRER, *Forschungen* 1, S. 246 f., und *Reallexikon der Assyriologie* 1, S. 262 f.; WEIDNER, *Afo* 6, S. 21 f.

<sup>kur</sup>ha-n[*i-gal-bat*] <sup>16</sup>ú-sa-*hi-ru-ni ku-nu-ni* <sup>13</sup>den ihr zu Hilfe [gerufen hattet], <sup>14</sup>zu mir heraufkam und den Thron in Besi[tz nahm]. <sup>15</sup>Die (Bewohner der) Städte und die Flüchtlinge, die sich aus dem Lande *Ḫan[igalbat]* <sup>16</sup>gewendet hatten, . . . . . insgesamt na[hm er fort].

Der Brief stammt, wie schon die Schrift beweist, aus assyrischem Einflussgebiet, der Absender ist ein Vasall Adadnarāris I., der wahrscheinlich in den Bergen nördlich von Assyrien sitzt, da man zu ihm « hinaufsteigen » muss (Vs. 14). Ein Unterschied wird gemacht zwischen dem Lande *Ḫanigalbat* und dem Könige von *Šubria*. Damit ist nicht gesagt, dass *Ḫanigalbat* und *Šubria* zwei völlig verschiedene Länder sind, denn aus den Inschriften Adadnarāris I. <sup>(19)</sup>, Salmanassars I. <sup>(20)</sup> und Tukulti-Ninurtas I. <sup>(21)</sup> ergibt sich, dass *Ḫanigalbat*, das damals nach den assyrischen Eroberungen ja nur noch den Nordteil von Nordmesopotamien umfasste, und *Šubria* (Land der *Šubari*) sich zum mindesten grossenteils überschneiden. Im Norden reichte *Šubria* wohl weiter in die Bergregion hinein, daher ist hier anscheinend der Ausdruck *šarru šubriū* gewählt, da dieser nach unserem Briefe (Vs. 12-14) im Norden seines verkleinerten Reiches als Ersatz neue Gebiete zu gewinnen suchte. Gemeint dürfte meines Erachtens *Šattuara I.* sein.

Die Situation, die der vorliegende Brief andeutet, ist, wenn ich ihn richtig verstehe, folgende: Adadnarāri I. hat *Šattuara I.* besiegt und gefangen nach Assur geführt, einen grossen Teil des Landes *Ḫanigalbat* hat er seinem Reiche einverleibt. Während sich *Šattuara I.* als Gefangener in Assur aufhält, wandern zahlreiche Bewohner von *Ḫanigalbat* in ein Land, dessen Name nicht erhalten ist, aus, vielleicht in das Land des Briefabsenders, der ein Vasall Adadnarāris I. ist. Nach seiner Rückkehr « steigt » *Šattuara* in dieses Land, das ich am ehesten östlich vom *Tūr 'Abdin*, etwa in der Gegend von *Dscheziret ibn 'Omar*, suchen möchte, « hinauf », reisst dort die Herrschaft an sich und zwingt die Flüchtlinge, die er erreichen kann, zur Heimkehr. Andere weichen ihm aus und setzen den Wanderstab weiter. Wenn *Šattuara* hier als *šarru šubriū* bezeichnet wird, so mag auch der Grund dafür mass-

<sup>(19)</sup> *AOB* 1, S. 58, Z. 4; S. 64, Z. 32.

<sup>(20)</sup> Wenn sich *Salmanassar I.* in den kurzen Einleitungen mehrerer Bauinschriften als « Überwältiger der *Šubari* » bezeichnet (*AOB* 1, S. 134, Z. 14 usw.), so spielt er damit auf den Sieg über *Ḫanigalbat* (*AOB* 1, S. 116-118, Z. 16 ff.) an, nicht auf einen zweiten erfolgreichen Feldzug.

<sup>(21)</sup> *FORRER, Reallexikon der Assyriologie* 1, S. 259 folgert aus *KAH* 2, Nr. 158, Z. 26 ff., dass zur Zeit *Tukulti-Ninurtas I.* das *Šubari*-Land nicht = *Ḫanigalbat* war, sondern die Länder *Alzi*, *Amadani*, *Nihani*, *Alaja*, *Tepur(?)zi* und *Purulumzi* umfasste. Aus der genannten Inschrift scheint aber eher das Gegenteil hervorzugehen (s. *WEIDNER, AJO*, Beiheft 12, S. 3 f., III, 30 ff.).

gebend gewesen sein, dass er ja den Hauptteil seines ererbten Reiches an Assyrien verloren hatte, also nicht mehr gut als König von Gesamt-Hanigalbat bezeichnet werden konnte.

Der Brief ist an mehrere Adressaten gerichtet; da er im Staatsarchiv von Hatti gefunden wurde, werden sie Vasallen oder Statthalter des Hethiterkönigs gewesen sein und irgendwo im Norden des Tûr 'Abdin gesessen haben. Der Grund des Schreibens dürfte die Absicht gewesen sein, sie vor Šattuara zu warnen, da er ihr Land ausplündern könnte (Rs. 5). Vielleicht hatten sie den entkommenen Flüchtlingen Aufnahme gewährt. Dass sie dem Šattuara ursprünglich freundlich gegenüberstanden, scheint aus der Angabe hervorzugehen, dass sie ihn zu Hilfe gerufen hatten (Vs. 13, wenn die Ergänzung richtig ist). Es wäre also möglich, dass sie sich in politischen Schwierigkeiten befanden.

Die letzte Erwähnung von Hanigalbat in einem in Boghazköi gefundenen Briefe liegt in KBo I, Nr. 14 vor. Hier wird Vs. 6-19 die Frage erörtert, wem die Stadt Tûrira gehöre, die das umliegende Land plünderte. Es werden nur die beiden Möglichkeiten zugegeben, dass der Absender des Briefes oder der Adressat auf die Stadt Anspruch erheben könne, keinesfalls aber der König von Hanigalbat (Vs. 11). Dieser wird auch in Vs. 8 in leider stark zerstörtem Zusammenhang genannt. Es ist recht bedauerlich, dass wir über die Lage der Stadt Tûrira, die sonst anscheinend nirgends erwähnt wird, gar nichts wissen und dass sich auch bisher nicht mit Sicherheit feststellen liess, wer der Absender des Briefes ist. Er besitzt ein Vorratshaus in Kizwatna (Vs. 20), er beschwert sich, dass ihm der Adressat nicht zur Thronbesteigung gratuliert habe (Rs. 7 ff.), er erwähnt einen König von Karduniaš (Rs. 2) und Urḫi-Tešub (Rs. 15). Ich habe früher<sup>(22)</sup> die Vermutung ausgesprochen, dass es sich um einen Brief des zeitgenössischen Königs von Kizwatna an Hattušil III. handelt. Demgegenüber hat die alte Ansicht, dass es ein Brief Hattušils III. an Ramses II. sei, in Sommer<sup>(23)</sup> einen Verteidiger gefunden. Götze<sup>(24)</sup> hinwiederum ist der Meinung, dass der Absender Hattušil III., der Adressat der König von Assyrien sei. Wenn wir Rs. 15 ergänzen dürfen: <sup>(11)</sup>*mârê šipri<sup>ri-hi-a</sup> ša a-na pa-an <sup>1</sup>ur-hi-<sup>d</sup>tê[šu]b [t]a-[a]l-ta-ap-pa-ra-an-ni* « die Boten, die [d]u mir für Urḫi-Te[šu]b ständig geschickt hast »<sup>(25)</sup>, wäre in der

(22) Afo 6, S. 299 f.

(23) Die *Aḫḫijawā-Urkunden*, S. 394, Anm. 1.

(24) *Kulturgeschichte des Alten Orients* III, 1 (1. Auflage), S. 102, Anm. 7; *Kizwatna and the Problem of Hittite Geography*, S. 27 ff.

(25) Soll das heissen, dass die Boten erst nach Urḫi-Tešubs Entthronung in Hatti eintrafen und dort Hattušil III. als neuen König vorfanden? Zu der kurz zuvor erwähnten Thronbesteigung des Briefabsenders würde das gut passen.

Tat doch wohl zunächst an Ḥattušil III. als den Absender zu denken<sup>(26)</sup>. Aber Ramses II. ist schwerlich der Adressat, eher der König von Assyrien, denn nachdem Adadnārārī I. nach dem Siege über Šattuara I. bis zum Euphrat vorgestossen war, hatten Ḥatti, Ḥanigalbat und Assyrien dort benachbarte Grenzen, wie es durch den Streit um den Besitz der Stadt Tūrira verlangt wird. Sicherheit ist in dieser Frage nicht zu erlangen, wenn der Brief aber wirklich nach Assyrien gerichtet war, wird man Tūrira wohl im nordöstlichen Syrien zu suchen haben.

In Assyrien ist Ḥanigalbat die allein übliche Bezeichnung für das mesopotamische Kernland des Reiches der arischen Könige und seine an Ausdehnung verkleinerten Nachfolgestaaten gewesen<sup>(27)</sup>. Die älteste Erwähnung findet sich auf zwei Eponymstelen aus Assur, sie tragen folgende Inschriften :

1) *ša-lam* <sup>1</sup> *aš-šur-mu-dam-me-iq šá-kin māt* <sup>ur</sup> *ni-nu-a apal aš-šur-[z]êr-iddina<sup>na</sup>* *apal aš-šur-dam-me-iq apal qi-bi-aš-šur sukkalli rabi šarri* <sup>kur</sup> *ha-ni-gal-bat* « Stele des Aššur-mudammeq, des Statthalters des Gebietes von Ninive, des Sohnes des Aššur-[z]êr-iddina, des Sohnes des Aššur-dammeq, des Sohnes des Qibi-Aššur, des Oberkommissars des Königs von Ḥanigalbat » (Andrae, *Die Stelenreihen in Assur*, Nr. 63 + 137a)<sup>(28)</sup>.

2) *ša-lam* <sup>1</sup> *qarduk-ja šakin* <sup>kur</sup> *kat-mu-ḥi apal ilu-ḥad-da sukkalli rabi šarri* <sup>kur</sup> *ha-ni-gal-bat* « Stele des Mardukja, des Statthalters des Landes Katmuḥi, des Sohnes des Ilu-ḥadda, des Oberkommissars des Königs von Ḥanigalbat » (Andrae, *a.a.O.*, Nr. 129).

Die Stele 1 ist zu Ehren des Eponymen Aššur-mudammeq errichtet worden. Ein Eponym gleichen Namens begegnet nun in *KAJ* 130<sup>(29)</sup>, der Text gehört, wie die darin vorkommenden Personennamen lehren, in die Zeit Adadnārārīs I. oder Salmanassars I.<sup>(30)</sup> Wenn Personengleichheit besteht, was sich freilich nicht strikt beweisen

(26) Der Brief wäre dann also entweder ein in Ḥatti zurückbehaltenes Duplikat, oder er wäre aus irgendeinem Grunde nicht abgesandt worden. Ein Gegenstück dazu wäre dann der Brief *KBo* I, Nr. 10 + *KUB* III, Nr. 72.

(27) Der Name Mitanni scheint nur einmal unter Tiglatpileser I. vorzukommen (s. unten).

(28) Das Stelenfragment Nr. 137 a schliesst gewiss unten direkt an Nr. 63 an, denn die auf 137 a erhaltenen Zeichen fehlen gerade auf 63, auch scheinen mir die Bruchlinien genau aneinander zu passen. Übrigens sind die beiden Fragmente in nächster Nähe gefunden worden (s. ANDRAE, *Stelenreihen*, Tf. IV).

(29) Er war keinesfalls der Sohn eines Mutaqinu, wie UNGNAD, *Realexikon der Assyriologie* 2, S. 444, und EBELING, *MAOG* 13, 1, S. 25 angeben. Mutaqinu war vielmehr der Vater des in *KAJ* 130, Z. 21 genannten Zeugen Sikū (s. bereits *AJO* 13, S. 313).

(30) *VAT* 8831 = *KAJ* 130 hat die Fundnummer Assur 14327 ck. Zu diesem geschlossenen Tafelarchiv gehören 83 Texte, von denen 60 von Ebeling und Schroeder publiziert wurden: davon stammt einer aus der Zeit Adadnārārīs I., 7 stammen aus der Zeit Adadnārārīs I. oder Salmanassars I., 20 aus der Zeit Salmanassars, 4 aus der Zeit Salmanassars I. oder Tukulti-Ninurtas I. und 15 aus der Zeit Tukulti-Ninurtas I.; 13 lassen sich zeitlich noch nicht einordnen.



lässt, dann hätte der Urgrossvater Qibi-Aššur<sup>(31)</sup>, der als *sukkallu rabû* des Königs von Ḫanigalbat bezeichnet wird, etwa unter Irêba-Adad I. gelebt. Das würde gut passen, denn dieser war in der Tat noch ein Vasall Tušrattas.

Der in Stele 2 genannte Eponym Mardukja ist sonst nicht bekannt, man wird ihn in die Zeit Aššurballiṣ I. ansetzen müssen<sup>(32)</sup>, denn sein Vater muss ja spätestens unter Irêba-Adad I. oder allenfalls in den ersten Jahren Aššurballiṣ I. das Amt des *sukkallu rabû* innegehabt haben. Ist Ilu-ḫadda mit dem Grossvater Baba-aḫu-iddinas, der unter Adadnarâri I. und Salmanassar I. ein Zeitgenosse des Kanzlers gleichen Namens war<sup>(33)</sup>, zu identifizieren? Mardukja könnte dann ein Oheim dieses Baba-aḫu-iddina gewesen sein.

Zwei Fragen erheben sich nun. Zunächst: welche Rolle spielte der *sukkallu rabû*? Tušratta schickte einen *sukkallu* zu Amenophis III.<sup>(34)</sup> In Nuzi gab es anscheinend mehrere Persönlichkeiten mit diesem Titel, die dem Könige von Arrapha unterstellt waren<sup>(35)</sup>. Wichtig ist auch, dass um die gleiche Zeit *sukkallu* im Subaräischen, also gerade der Sprache, die in Nordmesopotamien und im nördlichen Osttigrislande gesprochen wurde, als akkadisches Lehnwort erscheint<sup>(36)</sup>. Die Grundbedeutung von *sukkallu* ist «Aufseher, Vertreter, Bevollmächtigter»<sup>(37)</sup>, es handelte sich in der Amarna-Zeit offensichtlich um höhere politische Beamte, die die Interessen des Königs ausserhalb der Residenz und besonders im Auslande zu vertreten hatten. Den höchsten Rang unter ihnen muss der *sukkallu rabû* eingenommen haben<sup>(38)</sup>. Der vom Könige von Ḫanigalbat in Assyrien eingesetzte Inhaber dieses Amtes dürfte etwa dem früheren französischen Haut Commissaire in Syrien entsprochen haben. Sehr bezeichnend ist, dass der arische König von Ḫanigalbat nicht etwa Angehörige des eigenen

(31) Nicht zu verwechseln mit Qibi-Aššur, der unter Tukulti-Ninurta I. Eponym war (s. WEIDNER, *Afo* 13, S. 114). Auch ein Namensvetter Aššur-zêr-iddinas übte unter Tukulti-Ninurta I. das Eponymat aus (s. *Afo* 13, S. 113). Zwei Eponymen Aššur-dammeq lebten unter Adadnarâri I. und Salmanassar I. (s. *AOB* 1, S. 93, Anm. 10, und 130, Anm. 3; vgl. auch *KAJ* 123 und 262), keiner von ihnen kann also mit dem Grossvater Aššur-mudammeqs identisch sein.

(32) Bedenken erregen könnte nur der Titel des Mardukja: «Statthalter des Landes Katmuḫi», denn man müsste dann annehmen, dass dieses Land (in der Nordostecke Mesopotamiens, s. *AOB* 1, S. 61, Anm. 14) bereits fest in Aššurballiṣ Hand war. Unmöglich ist das freilich nicht, andererseits sehe ich auch nicht, wie man Mardukja in eine spätere Zeit setzen könnte, denn seit Aššurballiṣ war ja der König von Ḫanigalbat nicht mehr der Oberherr Assyriens.

(33) S. WEIDNER, *Afo* 19, S. 34, Anm. 7.

(34) KNUDTZON, *Vorderasiatische Bibliothek* 2, Nr. 17, 46.

(35) S. H. LEWY, *Orientalia* 11, S. 2-5.

(36) S. FRIEDRICH, *Afo* 10, S. 294, Anm. 6.

(37) S. KLAUBER, *Leipziger Semitische Studien* 5, 3, S. 54 f.

(38) Höher stand anscheinend nur noch der *sukkalmahḫu*, Kanzler oder Grosswesir (s. WEIDNER, *Afo* 19, S. 34).

Volkes, sondern Assyrer mit diesem Amt in Assyrien betraute (ebenso wird es in Arrapha gewesen sein). Wir ersehen daraus, dass die arische Oberschicht äusserst dünn war, wofür auch andere Anzeichen sprechen, ferner dass der arische König in Assyrien sehr einflussreiche Parteigänger besass, auf die er sich verlassen konnte.

Die zweite Frage ist schwieriger zu beantworten : warum legten hohe assyrische Würdenträger noch nach der Befreiung Assyriens durch Aššuruballiṯ I. von der arischen Oberherrschaft Wert darauf, zu betonen, dass ihr Urgrossvater bzw. Vater *sukkallu rabū* des Königs von Ḫanigalbat war ? Der Titel hätte ohne weiteres fortbleiben können, die Nachkommen scheinen ihn aber eher als eine besondere Ehre für ihren Vater oder Ahnherrn angesehen zu haben. Dazu müssen wir zunächst einmal beachten, dass die assyrischen Grosswürdenträger, die den erwähnten Titel tragen, anscheinend beide unter Irēba-Adad I. gelebt haben und dass gerade unter diesem Fürsten ein grundlegender Wandel in den Beziehungen zwischen Assyrien und dem arischen Oberherrn eingetreten sein dürfte. Der Oberherr war zunächst Artatama II., der sich seines aufständischen Bruders Tušratta wohl nur mit Mühe erwehrte. Um Hilfe gegen ihn zu gewinnen, wandte er sich an die Vasallenstaaten Assyrien und Alše und bedachte sie mit reichen Geschenken<sup>(39)</sup>. Dabei wird es nicht geblieben sein, Artatama wird vielmehr auch das Vasallenverhältnis so stark gelockert haben, dass die beiden Staaten fast ganz selbständig in ihren inneren und äusseren Angelegenheiten entscheiden konnten. Als Artatama dann doch unterlag und zu Šuppiluliuma flüchten musste, war Tušratta der Alleinherrscher in Maitani-Mitanni. Er hat gewiss die Zügel wieder straffer angezogen, um so stärker wird bei den Assyrern die Erinnerung an Artatama haften geblieben sein, unter dessen Regierung sie der völligen Freiheit so nahe waren. Sie haben dann ja auch Šuttarna III., den Sohn Artatamas II., bereitwillig gegen Tušrattas Sohn Šattiwaza unterstützt. Qibi-Aššur und Ilu-ḫadda werden *sukkallu rabū* unter Artatama gewesen sein, der ein Freund Assyriens war, wenn er sich auch gewiss nicht aus freier Überzeugung, sondern nur unter dem Zwang der politischen Verhältnisse dazu entwickelt hatte. Vom assyrischen Standpunkt aus war er jedenfalls der grosse Förderer seiner Freiheitsbestrebungen, es konnte daher auch späterhin keinesfalls als Schande gelten, daran zu erinnern, dass der Vater oder Vorfahr sein *sukkallu rabū* gewesen war.

Zu dem so gewonnenen Bilde stimmt auch durchaus der Brief Aššuruballiṯs I. an Amenhotep IV.<sup>(40)</sup> Der assyrische König erwähnt darin, dass zuerst Aššurnādinahḫi II. eine Gesandtschaft nach Ägypten schickte und 20 Talente Gold bekam; dann habe

<sup>(39)</sup> S. WEIDNER, *Boghazkoi-Studien* 8, S. 36, Z. 3 f.

<sup>(40)</sup> KNUDZON, *Vorderasiatische Bibliothek* 2, Nr. 16, Z. 19 ff.

der König von Ḫanigalbat das Gleiche getan und das gleiche Geschenk erhalten. Amenhotep solle ihm also ebenfalls viel Gold senden. Forrer<sup>(41)</sup> schloss daraus, dass Assyrien unter Aššurnādinahḫi II. selbständig gewesen sei, denn Gesandtschaften seien nur zwischen unabhängigen Königen möglich gewesen; andernfalls hätte der Oberherr für den Vasallen eintreten müssen. Mir scheint dieser Schluss nicht zwingend zu sein, der babylonische König Burnaburiaš beschwert sich ja auch, dass die Assyrer mit dem hethitischen Königshofe in Verbindung getreten sind, obwohl sie seine, des Burnaburiaš, Untertanen seien<sup>(42)</sup>. Vielmehr dürfte die Annahme erneut bestätigt werden, dass unter den unmittelbaren Vorgängern Tušrattas Assyrien nur noch nominell ein Vasall des Königs von Ḫanigalbat war. Wenn Aššuruballiḫ I. nach Aššurnādinahḫi II. nicht seinen Vater Irēba-Adad I., sondern den König von Ḫanigalbat nennt, so ist das gewiss nicht verächtlich gemeint, wie man wohl angenommen hat<sup>(43)</sup>. Forrer<sup>(44)</sup> wird vielmehr Recht haben, wenn er die Ansicht vertritt, dass Aššuruballiḫ in dem König von Ḫanigalbat seinen unmittelbaren Vorgänger im Königtum sah. Dabei möchte ich nur bezweifeln, dass mit dem König von Ḫanigalbat hier Tušratta gemeint sei. Es wird sich vielmehr um den von Tušratta entthronten rechtmässigen König Artatama II. handeln, der dann anscheinend zunächst auf ägyptische Hilfe gegen Tušratta gehofft hatte. Erst als er sich gegen diesen nicht mehr halten konnte und Tušratta ihm im eigenen Lande wie in den Beziehungen zu Ägypten den Rang ablief, ist Artatama zu den Hethitern übergegangen.

Finden wir so Aššuruballiḫ I. als Verbündeten der rechtmässigen Herrscher von Ḫanigalbat, so hat sich späterhin die Lage der Dinge ganz anders gestaltet, und es ist zum offenen Bruche zwischen beiden Ländern gekommen. Schon unter Aššuruballiḫ umfasste Ḫanigalbat ja keineswegs mehr den grössten Teil Nordmesopotamiens. Im Verträge Šuppiluliuma-Šattiwaza heisst es, dass nach der Ermordung Tušrattas « die Assyrer und die Alšeer (das Land Mitanni) untereinander teilten »<sup>(45)</sup>. Assyrien muss also damals umfangreiche neue Gebiete gewonnen haben, gewiss im direkten Anschluss an die bisherigen engeren Grenzen. Dieser neue Zustand war die Keimzelle zu schweren Konflikten, denn der König von Ḫanigalbat wollte auf die verloren gegangenen Gebiete nicht verzichten, der König von Assyrien aber trachtete danach, den Landgewinn noch weiter zu vergrössern. Unter Adadnarāri I., dem dritten Nachfolger Aššuruballiḫs I., entzündete sich der Konfliktsstoff, der sich angehäuft

(41) *Reallexikon der Assyriologie* 1, S. 251.

(42) KNUDZON, *Vorderasiatische Bibliothek* 2, Nr. 9, Z. 31 ff.

(43) WEBER, *Vorderasiatische Bibliothek* 2, S. 1015.

(44) *Reallexikon der Assyriologie* 1, S. 251.

(45) WEIDNER, *Boghazköi-Studien* 8, S. 16, Z. 50.

hatte. Šattuara I., König von Ḫanigalbat, verlor den Kampf und wurde assyrischer Vasall, sein Sohn Wasašatta, der den Tribut nicht länger zahlen wollte, wurde gefangen nach Assur geschleppt, die grossen Städte von Ḫanigalbat wurden erobert, die damalige Hauptstadt Taite wurde dem Erdboden gleichgemacht<sup>(46)</sup>. Den grössten Teil von Ḫanigalbat, westwärts bis zum Euphrat und nordwärts bis zu den Bergen des Ṭūr ‘Abdīn, verleihte Adadnarāri I. seinem Reiche ein. Aus diesen Grenzangaben ersehen wir, dass Ḫanigalbat damals nur noch die nördliche Hälfte von Nordmesopotamien umfasste. Im Norden reichte es wohl bis in die Gegend des Tigris und Euphrat, der Reststaat, der nach dem Siege Adadnarāris I. verblieb, war also jedenfalls sehr klein.

Durch seinen Sieg über Šattuara I. und Wasašatta war Assyrien am Euphrat der Nachbar des Hethiterreiches geworden. Diese politische Entwicklung hat das Missfallen des damals regierenden Hethiterkönigs Ḫattušil III. hervorgerufen. Wir wissen, dass Adadnarāri I. später die neu eroberten Gebiete wieder verloren hat<sup>(47)</sup>, und wenn auch alle Nachrichten darüber fehlen, wie das gekommen ist, so kann es doch als nicht unwahrscheinlich gelten, dass dieser Verlust dem direkten oder indirekten Eingreifen des hethitischen Herrschers zuzuschreiben ist.

Salmanassar I., der Sohn Adadnarāris I., ist dann erneut zum Kriege gegen Ḫanigalbat ausgezogen, wo inzwischen Šattuara II. den Thron bestiegen hatte. In schwerem Kampfe gelang es ihm, den arischen Fürsten, der sich auf hethitische und aramäische Hilfstruppen stützen konnte, niederzuzwingen und nach dem Westlande zu verjagen<sup>(48)</sup>. Damit fand die Herrschaft der arischen Dynastie in Mesopotamien, so scheint es, ihr Ende. Assyrien reichte nun wieder im Westen bis zum Euphrat und im Norden bis zu den Hängen des Ṭūr ‘Abdīn.

Seit diesem grossen Siege Salmanassars I. sah sich Ḫanigalbat auf einen schmalen Gebietsstreifen in nördlichen Nordmesopotamien beschränkt, der sich allmählich, wie wir sogleich sehen werden, in mehrere Fürstentümer aufspaltete. So ist es nicht verwunderlich, dass der Name Ḫanigalbat allmählich in Vergessenheit geriet und während der nächsten Jahrhunderte nur noch selten verwendet wurde. In der grossen Prisma-Inschrift Tiglatpilesers I. kommt er einmal vor<sup>(49)</sup>, es handelt sich hier aber ganz offenkundig um einen Irrtum, und statt Ḫanigalbat muss, wie Götze<sup>(50)</sup> gezeigt hat, *Ḫatti rabiti* gelesen werden. Im Zerbrochenen Obelisken, der aus der Zeit Tiglat-

(46) WEIDNER, *Afo* 5, S. 89 ff., und 6, S. 21 f.

(47) S. *Afo* 5, S. 95.

(48) WEIDNER, *AOB* 1, S. 116/118, Z. 16 ff.

(49) Prisma-Inschrift V, 34 (KING, *Annals of the Kings of Assyria*, S. 72).

(50) *MAOG* 4, S. 64, Anm. 7.

pilesers I. oder eines seiner unmittelbaren Nachfolger stammt<sup>(51)</sup>, wird eine Stadt Šu-ù-[...]ra im Lande Ḥanigalbat<sup>(52)</sup> erwähnt, es gilt dort offenbar als ein Teil des *mât A-ri-me*, des Landes der Aramäer, die um jene Zeit immer grössere Teile Mesopotamiens besiedelten. Zu neuem Leben wird der Name Ḥanigalbat nur noch einmal unter Adadnirāri II. (909-889 v. Chr.) erweckt. Dieser ist siebenmal gegen Ḥanigalbat gezogen und hat es schliesslich zur assyrischen Provinz gemacht<sup>(53)</sup>. Aus den eingehenden Angaben der Inschrift Adadnirāris II. ergibt sich, dass Ḥanigalbat damals nur noch den Bereich des Tūr 'Abdin umfasste und in mehrere, unter aramäischer Führung stehende Fürstentümer zerfiel, unter denen das Fürstentum von Nisibis (*Našibina*) die erste Stellung einnahm.

Späterhin begegnet Ḥanigalbat nur noch je einmal bei Aššurnāširapli II. und bei Asarhaddon. Wahrscheinlich haben die Verfasser der Inschriften beider Könige den längst obsolet gewordenen Landschaftsnamen hervorgesucht, um ihre historisch-geographischen Kenntnisse leuchten zu lassen, wie das ja öfter in assyrischen Königsinschriften zu beobachten ist. Bei Aššurnāširapli II. heisst es, dass der assyrische König reichen Tribut von den aramäischen Fürstentümern *Bit-Jaḥiri* und *Bit-Baḥiāni*, von den Hethitern (Syrien) und von den Königen von Ḥanigalbat empfangen habe<sup>(54)</sup>. Diese waren gewiss die Herrscher der kleinen Staaten im nördlichen Nordmesopotamien. Asarhaddon erzählt, dass die feindlichen Brüder bei seinem Anmarsche auf Ninive ihm im Lande Ḥanigalbat den Weg verlegten<sup>(55)</sup>. Wenn Asarhaddon zur Zeit der Ermordung Sanheribs wirklich in Kilikien war, wie man annehmen möchte<sup>(56)</sup>, so könnte mit Ḥanigalbat auch hier das nördliche Nordmesopotamien gemeint sein, dort müsste also die Entscheidungsschlacht stattgefunden haben. Es wäre aber denkbar, dass Ḥanigalbat hier wie in alter Zeit als Name für ganz Nordmesopotamien gebraucht ist. Wie ungeläufig der alte Landschaftsname damals den Schreibern war, beweist die Tatsache, dass sich in dem einen Exemplar der Inschrift Asarhaddons die unrichtige Schreibung <sup>kur</sup>ḥal(!)-ni-gal-bat findet\*.

(51) S. WEIDNER, *Afo* 6, S. 93, und 12, S. 377; SEIDMANN, *MAOG* 9, 3, S. 71 ff.

(52) KING, *a.a.O.*, S. 135, Z. 15.

(53) SCHROEDER, *KAH* 2, Nr. 84, Vs. 39 ff., bearbeitet von SEIDMANN, *MAOG* 9, 3, S. 10 ff.

(54) KING, *a.a.O.*, S. 302, Z. 22.

(55) ABEL und WINKLER, *Keilschrifttexte zum Gebrauch bei Vorlesungen*, S. 25, I, 18 (<sup>kur</sup>ḥa-ni-gal-bat) = THOMPSON, *Prism of Esarhaddon*, S. 12, I, 70 (<sup>kur</sup>ḥal-ni-gal-bat) (vgl. MEISSNER, *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Klasse 1932, S. 256).

(56) S. MEISSNER, *a.a.O.*, S. 259.

\*) Abkürzungen: *Afo* = *Archiv für Orientforschung*. — *AOB* = *Altorientalische Bibliothek*. — *BASOR* = *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*. — *KAH* = *Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts*. — *KAJ* = *Keilschrifttexte aus Assur juristischen Inhalts*. — *KBo* = *Keilschrifttexte aus Boghazköi*. — *KUB* = *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*. — *MAOG* = *Mitteilungen der Altorientalischen Gesellschaft*.



## UNE INSTALLATION D'EAU DE L'ÉPOQUE ROMAINE A RAS SHAMRA

**Adnan BOUNNI**

Dès le <sup>xiii</sup> s. avant J.-C., après que les Peuples de la Mer se furent mêlés aux populations de la côte syrienne, Ugarit est peu à peu délaissé. Car de nouveaux circuits commerciaux se développent à partir d'Aradus, port en eau profonde qui sous l'influence des nouveaux venus et de leurs techniques nautiques, pouvait avoir des navires de fort tonnage. Pour commencer, il fit disparaître les petites calanques voisines. C'est ainsi que s'éteignit la prospérité d'Ugarit. Mais la vie rurale y poursuivit son cours. La céramique attique le prouve pour l'époque perse, le monnayage pour l'époque hellénistique. Aux temps des romains, on connaît des indices de cette activité. L'eau était collectée et conduite dans des canalisations de terre cuite jusqu'à un point de répartition dans quelques hameaux comme le montre la petite installation hydraulique que nous y avons mis au jour.

La XXII<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras Shamra venait de se terminer vers la fin de novembre 1959 lorsque les travaux préparatifs de la route Minet el-Beida - Lattaquié ont mis au jour de grandes pierres de taille, à l'angle sud-ouest du Tell. A cette date je collaborais à la mission de Ras Shamra, comme représentant de la Direction générale des Antiquités et des Musées et j'ai promis au nom de cette Direction au professeur Claude F. A. Schaeffer, directeur de la mission, de veiller au dégagement systématique de cette construction <sup>(1)</sup> au cas où les travaux de la route nécessiteraient une intervention en son absence.

En mars 1960, une lettre du gardien du site nous a annoncé que les travaux s'approchaient rapidement de l'emplacement en question. Sur la demande du directeur général M. Abdul Hak, je me suis rendu à Ras Shamra accompagné de M. Saliby, attaché technique. Du 9 au 11 mars nous avons effectué des excavations à la suite

<sup>(1)</sup> Au premier abord, cette construction avait l'apparence d'une tombe ugaritique.

desquelles il est devenu évident qu'il s'agissait là d'un centre de distribution d'eau, se composant d'un puits à escalier, d'une auge et des tuyaux en terre cuite.

### L'emplacement

Les éléments en question se trouvent à l'angle sud-ouest du Tell de Ras Shamra au niveau de la route qui traverse la plaine à une quinzaine de mètres de la première maison de Borj al-Qassab, en direction de Lattaquié (fig. 1 et fig. 3)<sup>(2)</sup>.

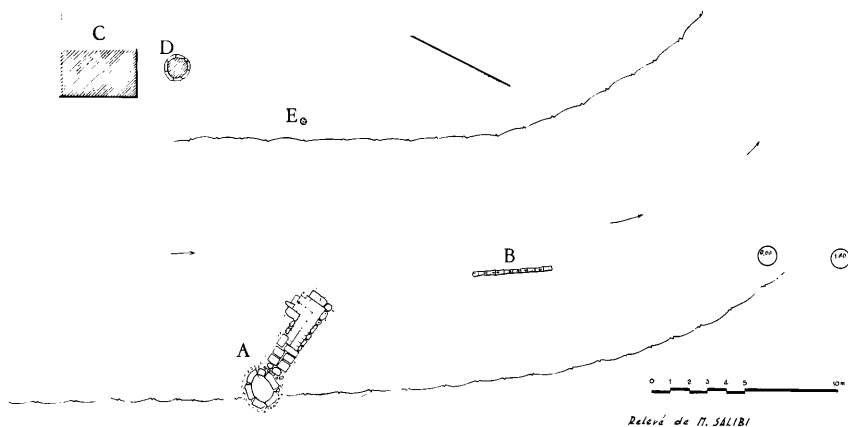


FIGURE 1

- A. — Le puits à escalier.
- B. — La canalisation.
- C. — Habitation.
- D. — Puits du village de Borj al-Qassab.
- E. — Poteau téléphonique.

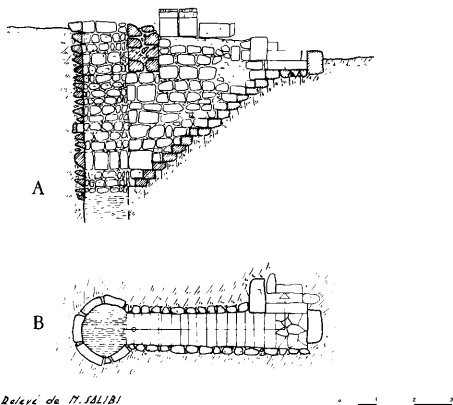
### La canalisation

Il y a là dix tuyaux en terre cuite de forme cylindrique élargie aux extrémités; 45 centimètres de longueur, diamètre aux extrémités 27 centimètres, au milieu 25,5 cm;

<sup>(2)</sup> Voir encore C.F.A. SCHAEFFER, *Ugaritica*, p. 15, fig. 40, et *Fouilles de Ras Shamra-Ugarit, VII<sup>e</sup> Campagne (printemps 1935)*, dans *Syria XVII* (1936), p. 107, fig. 1.



épaisseur des parois 2,5 cm. Chaque tuyau est muni d'un trou de 11 centimètres de diamètre que bouche une pierre globulaire pour débarrasser la canalisation des résidus qui auraient empêché l'écoulement de l'eau (fig. 9, 1 et fig. 8). La partie découverte de la canalisation mesure 4,50 m de longueur, allant du Nord au Sud avec une légère déviation vers l'Ouest (fig. 1, B). Dans l'antiquité, des tuyaux continuaient cette canalisation en amont comme en aval, il n'en reste qu'un tuyau angulaire fixé dans une pierre de taille pour faire monter l'eau ou pour changer sa direction (fig. 9, 2). Les travaux effectués au cours de ces trois jours, ne nous ont pas permis de connaître l'origine de l'eau qui coulait dans cette canalisation ni de déterminer son point d'arrivée. On ne sait pas non plus si elle avait une relation avec le puits. Des recherches dans la région destinées à cet effet, ne pourront pas donner grand chose. Depuis plusieurs siècles en effet, la route principale des villages de cette région traverse cet angle du Tell.



*Dessiné de M. Sidi/Bi*

FIGURE 2

- A. — Section verticale du puits et de l'escalier.  
 B. — Section horizontale du puits et de l'escalier.

### Le puits (fig. 2 et fig. 6)

Le puits diffère sensiblement des puits de la région qui ont presque tous la forme cylindrique. Il se compose de deux parties :

1° Le puits proprement dit, qui est plus ou moins cylindrique, a un diamètre moyen de 110 centimètres. Profond jusqu'au niveau de l'eau de 5 mètres, il est bâti



FIGURE 3



FIGURE 4



FIGURE 5



FIGURE 6

avec des pierres sableuses dont quelques-unes taillées (fig. 5). Dans la paroi Est du puits se trouve une niche carrée destinée, vraisemblablement, à contenir une lampe. Parmi les déblais du puits, nous avons ramassé deux grandes pierres taillées semi-circulaires qui formaient la margelle (fig. 9, 4).



FIGURE 7



FIGURE 8

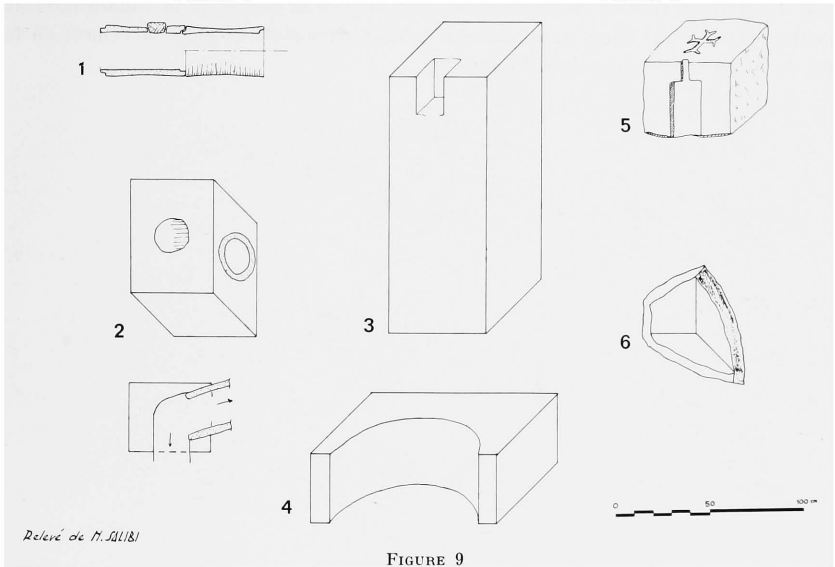


FIGURE 9

Eléments d'architecture.

2° L'escalier taillé dans le roc entre deux beaux murs bâtis avec des moellons, se termine par une porte donnant sur le puits. Cet escalier se compose de 18 marches

ayant les dimensions suivantes : 92 cm × 28 cm × 22 cm, avec deux paliers dont l'un se trouve au bas de l'escalier, l'autre en son milieu (dimensions : 80 cm × 50 cm × 38 cm). De grandes pierres taillées couvraient cet escalier en dos d'âne (fig. 4)<sup>(3)</sup>. Deux rangs de ces pierres se trouvaient en place avant le dégagement (fig. 3). Quant aux autres, elles étaient tombées sur les marches de l'escalier. Un linteau, avec une simple frise supérieure, soutenait les assises au-dessus de la porte (fig. 7).

Plusieurs fragments d'une auge (fig. 9, 6) de grandeur moyenne furent ramassés sur les marches de l'escalier; cette auge formait sans doute un élément de l'installation.

### La date

Cette installation doit remonter au début de l'époque romaine. Cette attribution a été justifiée par les faits suivants :

1° Le puits et surtout la canalisation font nettement partie de la canalisation de l'époque romaine qui longe parallèlement le mur d'enceinte et passe à l'Ouest de la porte de la forteresse du palais d'Ugarit<sup>(4)</sup>.

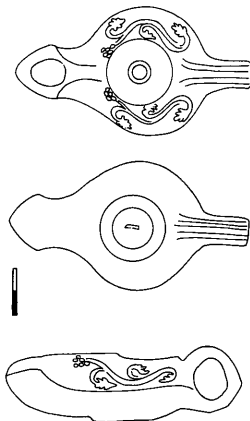


FIGURE 10

<sup>(3)</sup> Le seul exemple en pierre que j'ai pu voir, lors de la préparation du présent rapport, appartient à un silo ou tombeau trouvé dans une installation de l'époque hellénistique à Byblos, voir M. DUNAND, *Fouilles de Byblos*, t. II, Atlas, pl. XI, 4.

<sup>(4)</sup> La canalisation de l'époque romaine à Ras Shamra est dégagée depuis. Voir Gabriel SAADE, *Ras Shamra*, p. 104, fig. 10, J.

2° Les tessons ramassés dans le puits, tout à fait à la surface, à 150 centimètres aussi bien qu'à 45 centimètres (fond du puits), font partie des différents pots à surface ondulée dont les stries sont fines et non aplaties, ce qui caractérise la technique de l'époque romaine; encore des vases à engobe rouge clair (*terra sigillata*) et des tuiles de la même époque ont été également ramassés <sup>(5)</sup>.

Le plus ancien objet ramassé tout près de cet ensemble, est une petite lampe grise à pied bas, décorée en relief par des grappes et des feuilles de vigne autour d'un disque concave (fig. 10). Ce type de lampes connu depuis la deuxième moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., est resté en usage jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. <sup>(6)</sup>.

La trouvaille d'une pierre de taille portant la croix byzantine (fig. 9, 5) dans le puits même, prouve qu'il était encore en usage à cette époque et qu'il devait être sujet à un remaniement indistinct lors de nos fouilles.

<sup>(5)</sup> L'occupation romaine du tell de Ras Shamra et ses environs immédiats est attestée par les assez fréquentes monnaies impériales romaines qu'on recueille en surface ou dans les couches superficielles. Il s'y ajoute une assez importante nécropole dégagée sur la pente ouest. Voir C.F.A. SCHAEFFER, *X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> Campagnes de fouilles à Ras Shamra (1938-1939)*, dans *Syria*, 1939-1940, p. 289.

<sup>(6)</sup> *Antioch on-the-Orontes* « Lamps », p. 61, fig. 75, 19a : 59.



## UGARIT AND NIMRUD

### AN IVORY PLAQUE FROM FORT SHALMANESER

**Sir Max MALLOWAN**

It is a pleasure and an honour to dedicate to my old friend and Confrère Claude Schaeffer this commentary on an ivory plaque from Nimrud. In this way I can recall a friendship which extends over a period of forty years from the time when I heard him lecture at Oxford on the first season's work at Minet el Beida. That was a prelude to the great series of campaigns at Ras Shamra, which will remain as his permanent memorial to the history and archaeology of the Ancient Near East. I like to remember that in the course of these campaigns we used to exchange visits from Chagar Bazar to his delectable site on the coast of the Mediterranean, and that remote though we were, we established many archaeological connections.

The subject of this short essay is a beautiful, carved ivory plaque, (Fig. 1.) already published in my *Nimrud and its Remains* Plate 557 on page 586 where the illustration, life size, perhaps renders more impressively the delicate beauty of the features: here for the sake of clarity the photograph is twice actual size and the details are therefore easier to discern. Here I venture to quote in full the passage to which I have referred and I must make it clear that the terms in which I compared the Nimrud ivory with other ivories from Cyprus and Ras Shamra need modification, as will be explained later. The quotation from *N & R* is as follows:

“Man wearing a sheepskin cap ND. 7672 was found inside the west doorway of S. 16 <sup>(1)</sup> about 20 centimetres above the floor. It is partly ‘cloisonné’ work; traces of gold remain in the ‘cloisons’. This fragment depicts the head of a man in relief facing left, wearing what appears to be a woollen sheepskin cap composed of five horizontal strands, and coming to a point at the top; alternatively this may

<sup>(1)</sup> For the location of this chamber which was situated in the south sector of Fort Shalmaneser, known as the ‘Residency’, see MALLOWAN, *N & R*, Folding Maps, Plans and Sections, Plate VIII.



FIGURE 1

Ivory plaque from Fort Shalmaneser, Nimrud.  
 "Cloisonné" work with traces of gold incrustation.  
 9th-8th century B.C. (Twice actual size).

have been intended to represent a helmet; but the former explanation seems the more probable. The interest of this piece is the cap or helmet which is archaic in form. An ivory from Enkomi, Cyprus (13th century B.C.) is comparable <sup>(2)</sup>, and perhaps also the cap worn by the bare-breasted goddess on the celebrated plaque discovered by Schaeffer at Ras Shamra (probably 14th century B.C.) <sup>(3)</sup>,

(2) C. D. de MERTZENFELD, *Ivoires Phéniciens*, Pl. LXXI, Nos. 799, 800.

(3) For detail of this head see the fine photograph by C.F.A. SCHAEFFER in *Ugaritica* I, Pl. XI and





FIGURE 2

Ivory pyxis-lid from Minet el Beida, harbour of Ras Shamra-Ugarit.  
Bare-breasted goddess. Detail. (Cf. *Ugaritica* I, Pl. XI).

(Fig. 2). Once again, therefore, we seem to have a form of iconography which goes back to the late Bronze Age in Syria and the eastern Mediterranean”.

It is here only fair to admit that in comparing this Nimrud head with the goddess plaque from Ras Shamra we should make many reservations, for at the least, the two pieces are separated by an interval of four centuries and the subjects are altogether unrelated. Each is the work of a master craftsman, and in each case one must admire the delicate moulding of the features which in the Nimrud plaque reveal an exquisite and subtle refinement and portray a face of strong and resolute character. The Ras Shamra-Minet el Beida head appears perhaps as a more generalised type appropriate to a divinity of the Mediterranean world.

commentary on page 33. But see also my modified opinion below which is in agreement with M. Schaeffer, who has rightly come to the conclusion that the Ras Shamra goddess is not wearing a cap and that the artist has represented in detail an elaborate form of hair-dressing. See also H. FRANKFORT, *A.A.A.O.*, p. 155, who proposes a date in the first half of the thirteenth century B.C. Frankfort describes the chief figure as ‘Creto-Mycenaean in face and dress, but not in the manner of carving nor in its setting’. He detects both Aegean and Asiatic (Mesopotamian) influences. R. DUSSAUD, *L’Art Phénicien du II<sup>e</sup> Millénaire*, p. 84f, also stresses the Minoan and Mycenaean affinities and appears to agree with M. Furumark’s classification of it as Late Helladic IIIb. Perhaps ‘Levantine’ is the most appropriate epithet to qualify this eclectic work of art. It seems worth considering the possibility that it may have been made by an itinerant Cypriot or Aegean craftsman in the workshops of Ras Shamra itself. The bare-breasted goddess with her pleated skirt is closely comparable with the seated female figurine in the Palace group found by Wace at Mycenae. See A.J.B. WACE, *Mycenae*, Oxford University Press (1949), Pls 101, 102.

If we follow Frankfort then in each case a woollen cap is represented. But on the contrary I understand that Monsieur Schaeffer himself does not agree with this interpretation and it is certainly reasonable to follow his opinion, namely that we must here recognise the careful delineation of strands of hair<sup>(4)</sup>. It is therefore preferable to discard Frankfort's opinion<sup>(5)</sup>, and on this point we must recognise that there is no valid point of comparison between these two ivories.

However, we are certainly correct in identifying a headdress on the Nimrud figure and in this case the most probable explanation is that we are confronted with a knitted woollen cap, with long side flaps which could be pulled round the ears and and the front of the face. The pointed top looks like a pompon. One could, I suppose, interpret this headgear as a powerful metal helmet, with circular studs, but I could quote no parallel at this period, and if, as seems possible, the figure represents a musician, this headgear is an unlikely one. Mrs. Leri Davies has put forward, with all due reserve, the suggestion that the Nimrud figure may be carrying a musical instrument suspended behind the neck over the left shoulder, and I am at a loss to think of any other explanation for the broad band, which looks like a baldric. The broad band or strap is closely comparable with one which figures on a musician in a relief of Ashurnasirpal II<sup>(6)</sup> from the N.W. Palace at Nimrud. However, as Mrs. Davies has also suggested, it would be possible to interpret this subject as a warrior brandishing a long sword in the manner of the well known 'St. George and the Dragon' series from Nimrud. The fragmentary condition of this piece does not allow us to interpret the scene with certainty.

Properly speaking the background to the Nimrud ivory may be described as champlévé work, and in some of the ivory 'cloisons' we may still detect traces of gold leaf, and, (as may be seen from the photograph) no doubt originally there was gold in each of the cells. The eye socket was once filled with incrustation. We can but admire the delicacy of the carving of the ears, the life-like rendering of the nose, the finesse of the mouth and the forceful chin.

Less stress for comparative purposes can be laid on the Cypriot parallels which I have adduced. The Cypriot heads appear to wear tight fitting caps or helmets like the

(4) On this point see *Gazette des Beaux-Arts*, 1930, p. 6. M. Schaeffer has also drawn my attention to a head found by Tsountas at Mycenae where, in my opinion, we are certainly confronted by headgear which could be a woollen cap. See H.T. BOSSERT, *Altkreta*, fig. 225, p. 168, and reference therein to *Ephemeris*, 1888, Taf. 10; Nr. 1 u 2.

(5) For Frankfort's statement that the Ras Shamra figure is wearing a cap, see *A.A.A.O.*, op. cit., p. 155.

(6) Eva STROMMINGER, *The Art of Mesopotamia*, Plate 202.

warrior spearing the winged griffin on the famous mirror handle from Enkomi of the twelfth-eleventh century B.C. <sup>(7)</sup> whose tight fitting cap might have been made of a tough leather.

Altogether absent from Ras Shamra-Ugarit, however, is any trace of the 'cloisonné' *champlevé* work which we suspect was perhaps mainly executed in Phoenician workshops. Examples of 'cloisonné' jewellery have recently been reported from the excavations at Old Paphos in Cyprus — 12th century B.C.

We must conclude that the expert artisanship of our Nimrud ivory while in no way directly indebted to the school of carvers at Ras Shamra, none the less is ultimately descended from Levantine workshops. Such workshops must have existed in most, if not in all, of the important cities of Syria and the coast of the Mediterranean where wealthy patronage was available to command the services of skilled craftsmen. In attempting to assess the influences underlying the differing styles of works of art which emanated from these workshops we have to remember that craftsmen were frequently itinerant, and that while they must necessarily have been inclined to styles which reflected their native training, they were also biased by the milieu in which they lived. Thus it is not surprising that the pyxis-lid from Ras Shamra-Ugarit reflects both the artistry of the Minoan-Mycenean world on the one hand, and the Asiatic world with its Mesopotamian background on the other.

The Nimrud ivory which has been the basis for this discussion has no exact iconographical parallel; it was probably the product of some Syrian, possibly Phoenician workshop, and it is not impossible that the craftsman himself worked at Nimrud, for the Court of Calah, at the command of one of the kings of Assyria. The refined style; the smooth rotundity of the features; the use of 'cloisonné' is appropriate to the reign of Sargon 722-705 B.C., but could have been executed earlier.

(7) H. FRANKFORT, *A.A.A.O.*, Plate 149.



# INDEX GÉNÉRAL

## A

- '*bd*, servir, 12.  
 'bdadt, figlio di 'bdkb, 378.  
 Ababde-Beduinen, 249.  
 Abdi-Aširti, 345.  
 Abimelech, 294.  
 Abimelek, 39.  
 Abraham, 34, 39, 40, 272, 273, 274, 314, 316, 502-512.  
 Abram, 42.  
 Abousir (papyrus d'), 419, 421, 422, 424.  
 Accadien ancien, 477.  
 Achaemenian Empire of the Medes and Persians, 268-270.  
 Achilles, 276.  
 — son of Peleus, 282.  
 Achill-eus, 287.  
 Achish of Gath, 314.  
 Acropole d'Athènes, 16, 17.  
 — (dépôt de l'), 365, 366.  
 Actes royaux, 464.  
 Activité des scribes d'Ugarit, 463.  
 Acts of the Apostles, 270.  
 Adad, 26.  
 Adadnarâri I, 522-524, 526, 527, 529, 530.  
 Adadnarâri II, 531.  
 Adana (Plain of), 288.  
 Adaptation hittite d'un mythe cananéen (Ilkunirsa), 507.  
 Administrative texts (Ugarit), 293, 301, 310.  
 Adn, seigneur, 25.  
 Adoni Nur tomb at Amman, 427, 428.  
 Adoni Sedek (roi jébuséen), 35.  
 Adonis, 15, 18.  
 Adoption, 302.  
 Adultery of one queen of Ugarit, 302.  
 Aeneas, 270, 280.  
 Aeneid, 270.
- Agar, 42.  
 Age du Bronze, 350.  
 Age du Fer, 350, 364.  
 — (Iran), 162.  
 Agina (Schatz von), 457.  
 Aglaïa « brillante », 20, 23.  
 Aglauros ou Agrauros « lumineuse, brillante », 16-18, 22.  
 Aggr (nom d'homme), 116, 173.  
 Ahab of Israël, 450.  
 Ahithaphel, 316.  
 Aiguère, 420, 421.  
 Aistleitner (J.), 12.  
 Akip-šarri (Nuzi), 173.  
 Akkadian esra, 286.  
 Akkadian Flood Story, 321, 322.  
 Akkadian ritual calendars, 201.  
 akkadienne (version, traité mitannien), 369.  
 Aklm, Devourers, 319-331.  
 Alakšanduš, 522.  
 Alalaḫ, 342, 520.  
 Alašia, 173, 208-210, 224-225.  
 Alašiya (dieu d'), 114.  
 Albâtre, 158.  
 Aleppo, 450.  
 Aleppo-Vertrag, 521, 522.  
 Alexander, 287.  
 Alignments of standing stone, 300.  
 Al-Ilāni "City of the Gods", 281.  
 Ali Tép I, 162.  
 Aliyan Baal, 14.  
 Allatum, grande déesse babylonienne des enfers, 12.  
 Al-Mina, 449.  
 Al-Mina ware, 436, 441, 442, 446.  
 Alphabet linéaire phénicien, 464.  
 Alphabet simplifié (à Ugarit), 464.  
 Alphabétiques (tablettes mythologico-magiques), 94.  
 Alše, 520, 528.  
 altar, 181, 182.  
 altar (Tell es-Sa'idiyeh), 434.
- Al'ijn Baal, 305.  
 'am, 26.  
 Amadasi (M.G.), 1.  
 Amalekites, 314.  
 Amarna tablets, 293, 294, 515.  
 Amata, 283.  
 Amazakanuda, 397.  
 Amélasagoras, auteur apocryphe d'une *Atthis*, 18.  
 Aménipet, mère de Kénamoun, 485, 486.  
 Amenhotep III, 519, 527.  
 Amenhotep IV, 519, 528.  
 Aménophis II, 485, 486, 499.  
 Aménophis III, 251, 485.  
 Aménophis IV, 452.  
 Amman, 427, 428, 431.  
 Ammistamru, 26, 191, 302.  
 Ammistamru (II), 317.  
 Ammurapi, roi d'Ugarit, 26, 224, 225.  
 Amor, 254.  
 Amorite and assyrian dynasties, 291.  
 Amorite Hammurabi of Babylon, 293.  
 Amorite king of Ugarit, 293.  
 Amorite kings of Aleppo, 293.  
 Amorites, 293.  
 Amorréenne (infiltration), 346.  
 Amorrhéen (dialecte), 466.  
 Amphictyonic council, 311.  
 Amphilochos, 224, 225, 438.  
 Amphore mycénienne, 105, 109.  
 Amrar, 30.  
 —, guide de type stellaire, 34.  
 al-Amruni (Libya), 299.  
 Amulettes médio-babyloniennes, 405.  
 Amurru (dieu d'), 114, 504, 506.  
 Amurru, king of, 302.  
 Amurru (lettre d'), 10.  
 Amurru (MAR.TU), 342, 343, 346, 347.  
 Amyce (Kitia), 438.

- Analyse linguistique (ugaritique), 465.  
 Anat, 26-30, 192, 304-308.  
 Anath (goddess), 286.  
 Anathèmes des Prophètes, 339.  
 Anatolie, 1.  
 Anatolie (têtes animales), 84.  
 Anchises, 272, 274, 275.  
 Anchors (Ras Shamra-Ugarit), 235-250.  
 —, exceptional shapes, 237.  
 Ancien Empire égyptien, 423, 426.  
 Ange (notion prébiblique), 34.  
 Anges (*maleakim*) de Mamra, 33, 34.  
 Animal bones from offerings, 447.  
 Anios, 21, 23.  
 Anna (Dido's sister), 287.  
 Anne (Cantique d'), 43.  
 Anneaux, 354.  
 Antériorité des poèmes par rapport aux textes prosaïques d'Ugarit, 464.  
 Antigonos de Caryste, 18.  
 Antilopes, 260, 325.  
 Antioch, 438.  
 Antu, 397, 398, 400.  
 Anu, 32, 37, 39, 397, 398, 400, 402, 403.  
 Apadana (Suse), 415.  
 Aphrodite, 15, 17.  
 — dans les Jardins, 17.  
 Apocalypse d'Isaïe, 44.  
 Apollo, 275.  
 —, (Rashaph), 449.  
 Apollon père d'Ion, 20, 21.  
 Appendice vésiculaire (modèle de foie), 103.  
 Apries (Egyptian offensive under), 446.  
*Apsn* (citta di), 378.  
 Aqhat, fils de Daniel, 27, 29.  
 —, poème ugaritique, 16.  
 —, prince, 292, 294, 296, 297, 301, 306-308 (Aqht).  
 Arabe classique, 474.  
 Arabe du Nord, 471, 473.  
 Arabe méridional épigraphique, 468, 470 (archaïque).  
 Arabes nabatéens, 33.  
 Arabe parlé en Espagne, 470.  
 Arabie méridionale (inscriptions de 1'), 467, 468.  
 Arados (phoenician city), 447.  
 Aramaic Jews, 270.  
 Aramaean kings, 298.  
 Aramaeans, 293.  
 Araméen, 472, 475, 477.  
 Arbre sacré *eshel*, 40.  
 arc, 7.  
 Architecture, 350.  
 archives of Boghazkoï, 294.  
 archives of Ras Shamra, 296.  
 Ardébil (région d'Iran), 162.  
 Arête Amphilochos, 438.  
 Ari, 192.  
 Arikdênilu, 522.  
 Aristophane, *Lysistrata*, 20.  
 Armee von Bogenschützen, 459.  
 Armes en Bronze, 349, 354, 355, 359, 361, 365, 367.  
 Armurier (cachette d'), 349.  
 Arrapha, 520, 527, 528.  
 —, capital of the Hurrian realm, 281.  
 Arrêphores d'Athéna et Pandrosos, 17.  
*Arrêphoria* (*Errephoria*, *Ersephoria*, *Hersophoria*), 17.  
 Arrêphories (festival des), 16, 17, 18.  
*Arş* (terre), 12.  
*Arşy*, déesse chthonienne à Ugarit, 12, 18.  
 —, *bt y'bdr*, 9, 20, 22.  
 —, fille de Baal, 12, 13, 18.  
 Artaššumara, 521.  
 Artatama I, 519, 521.  
 Artatama II, 521, 529.  
 Art d'écrire (texte d'Ugarit), 394.  
 Artemis Orthia, 252.  
 Articles prépositifs en hébreu et en arabe, 472.  
 Aryans, 294.  
 Asalluhi (l'incantateur), 399, 400, 403.  
 Asarhaddon, 531.  
 Ascanius, 287.  
 Ascanius/Iulus, 272.  
 Ashérat « de la mer », 26-32, 39.  
 Ashtar fils d'Ashérat, 32.  
 Ashtar-Kamosh (stèle de Moab), 33.  
 Ashtart, 27.  
 Ashurbanipal, 290.  
 Asie Mineure, 3.  
 Asitiwadda, 232.  
 Asiwantatar « pauvreté », 372.  
 Aspropilia, 363.  
 Assarhaddon, 446.  
 Assuan, 249.  
 Assur, 25, 409, 418.  
 — (éditions d'), 405, 520.  
 Aššur-dammeq, 526.  
 Aššur-mudammeq (Stèle des), 526.  
 Assurbanipals (Reliefs aus der Zeit), 250.  
 Aššurnâdinahhî II, 528, 529.  
 Aššurnâširaplî II, 531.  
 Aššuruballit I, 527, 529.  
 Aššur-zer-iddina, 526.  
 Assyria, 300.  
 Assyria and Babylonia, 321.  
 Assyrian conquest, 442.  
 Assyrian Empire, 449.  
 Assyrian, Neo-Babylonian Empires, 269.  
 Assyrians, 293.  
 Assyric Reliefs (Assurbanipals), 250.  
 Astarte, 233, 268.  
 Astrologiques (textes), 394.  
 astrology, 290.  
 Atelier de Bronzier, 349, 363.  
 Athena, 16, 19, 21.  
 Athena Polias, 22 (temple archaïque).  
 Athenian crater, 442.  
 Athens, 436.  
 —, Dipylon cemetery, 450.  
 Atik, le veau de El, 29.  
 Attelage, 3, 5, 8.  
 Attische Hydría (Tänzerinnen), 252.  
 Augustus, 272, 273, 274.  
 Aurige, 3, 5-8.  
 Ausrüstung der Feinde, 248.  
 Autel à feu, 422.  
 Autel *gn*, 421, 422.

Autel (pierre), 109.  
Autels en electrum et en argent, 420.  
Aziru, prince d'Amurru, 345.  
Azitawwadd (aramaeen king), 298.

## B

*b'l šdq* « Upholder of Right », 290.  
Baal, 19, 27-30, 41, 501-517.  
Baal (Fruchtbarkeitsgott), 303, 304.  
« Baal au foudre », 300.  
Baal, chevauteur des nuées, 26, 28, 41.  
Baal dans les textes d'exécration (nom de), 508.  
— l'onomastique amorite, 508.  
— dieu de l'orage, 10, 13, 14.  
— et la lutte cosmique, 516.  
— fertility god, 325.  
— fils de Dagan, 507, 508.  
Baal-Hadad, 330, 331.  
— dieu des nuages et du tonnerre, 516.  
Baal Hamon, 515.  
Baal Pe'or, 512, 515.  
Baal père de *Pdry*, 10.  
Baal myths, 292, 319-332.  
Baal's punishment for fratricide, 319.  
Baal Şaphon, 10, 438 (Zeus Kasios).  
Baalshamin à Karatépe, 508.  
Baal-Teshub, 97.  
Baalyada, fils de David, 516.  
Baamôt Baal, 515.  
Baba, 37 (dieu).  
Baba-aḥu-iddina, 527.  
Babel et Amurru (concurrence entre), 343.  
Babylone, 25, 203, 347.  
Babylonie, 338, 343.  
Babyloniens (textes « littéraires »), 393.  
Bacchus, 279.  
Badas river, 439.  
Balaam (oracles de), 510, 514.  
Balance (plateaux de), 354, (poids de), 368.  
Balda (*Arab al-Mulk*), 439.  
Baldas (Paltos), 439.

*Bāmōtī* « high places », 300.  
Bandes lissées (décor céramique), 157.  
Barbotine (nervures verticales collées à la), 162.  
Basalt, 239, 244.  
Bau eines Tempels, 304.  
Bay of Tabarja (Lebanon), 238.  
*Bbt*, the god of the temple, 197, 199.  
Beach rock, 239, 244.  
Beasts with « humps », 324, 325.  
Bec latéral tubulaire, 144, 154.  
Bec verseur sur la lèvres, 144, 149.  
Beersheba, 509.  
Behshahr (Iran, grotte de), 162, 163.  
Beinschiennen, 459.  
Bélum (Baal) en Cappadoce, 508.  
Belus, 281.  
— father of Dido, 278.  
Benjaminites, 286.  
Berberdialekten, 230.  
Bernardini Tomb, 268.  
Bersabée, 32, 40.  
Bestürmung einer amoritischen Stadt, 455.  
Beth Baal Ma'on, 515.  
Bethel (sanctuaires israélites de), 42.  
Bethel « Maison de El », 509.  
Bethsean, 251.  
Beth-Shan, 427, 430, 434.  
Bible, 25, 43, 200, 201.  
Bibliothek eines Priesters, 165.  
Bibliothèque de la Cella, 94-116.  
Bibliothèque de Ras-Shamra, 366.  
Bibliothèque de textes cunéiformes syllabiques accadiens, 94.  
Bibliothèque du Grand Prêtre, 365.  
Bi-cupular holes, 240.  
Bilder der See- und Landschlacht, 248.  
Biogenic rock, 239, 244.  
Biqua' Valley, Lebanon, 429.  
*Bit-Bahiani*, 531.  
*Bit-Jahiri*, 531.  
Bithyner, 457.  
bitume (Incrustation en), 409.  
Blattkrone der Artemis Orthia (Sparta), 250.

*Bn Agptr* (Maison de), 91, 94, 116.  
Boghazköy, 207-226, 283.  
—, textes parallèles, 393, 405.  
—, (Texte, Urkunden), 519, 520.  
Bois (empreintes de), 358.  
Bois d'importation, 419.  
Bol (bord de), 353, (panse d'un), 353.  
Bol à lait chypriote, 102, 112.  
Bol en or (Cella au), 94, 95.  
Bols à bec latéral, 146.  
Bols à bec verseur, 144.  
Bols à paroi convexe et bord rentré, 154, 158.  
Bols à paroi fortement bombé, 144.  
bols à paroi rectiligne, 154.  
bols à spirales antihétiques, 353.  
Bols décorés, 353.  
bols profonds, 142.  
bols très profonds, 151.  
bonnet conique, 112.  
« bonnets de plumes », 249.  
Boubastos (Carie), 21.  
boucles rehaussées de petits disques de verre, 416.  
bouclettes (motifs lissés curvilignes), 157, 162.  
bouquetin modelé (tuyau à libation orné de), 97, 100.  
bouteille à panse ovoïde, 155.  
bouteille fusiforme, 112.  
bouteilles (Tureng Tépé), 150, 151.  
bouteilles allongées, 150.  
bovidés, 7.  
« bowl » (Megiddo), 427.  
brasero *'prt*, 422.  
brasier (bronze foot of a greek — at Sukas), 447.  
« bread of the Presence » (*leḥem happānīm*), 182.  
Briefe (Urkunden), 303.  
Bronze (Enkomi), 349, 351, 353, 354, 355, 356, 364, 366, 367.  
bronze à forte teneur en étain, 425.  
Bronze Age anchor inscriptions, 241.  
Bronze Age stone-anchors, 235.  
Bronze Age wreck, 235.  
Bronze ancien 1 (niveau III A 1 de Ras Shamra), 72-81.

- Bronze Ancien 2 (niveau III A 2), 57-72.
- Bronze Récent, 91-137, 365.
- bronze foot of a greek brasier, 447.
- bronze *hzm*n, 425, 426.
- Bronzestatuette eines Baal, 251.
- bronzier (atelier à Enkomi), 349, 367.
- Braq*, scribe (Ugarit), 378.
- brunissoir, 49.
- Brustmedaillon, 257.
- bt ar* « fille de lumière », 10, 22.
- bt rb* « fille d'Abondance », 11.
- bt y'bd*r (épithète d'*Arṣy*), 12, 22.
- buffaloes, *ibrm*, 323.
- building of an altar, 316.
- Burnaburiaš, 529.
- burners, 434.
- « burnt offering » 'ōlah, 181.
- Byblos, 294, 425, 462.
- (Gubla, Gubal), 441.
- anchors, 237, 238, 241.
- Byzantine times, 437.
- C
- Caesarea, 297.
- calendar form, 202.
- Cambyses, 270.
- Can Hasan 1, 84.
- Canaan, 38, 203, 275, 292, 293, 343.
- Canaanite kingdoms, 294.
- kingship at Ras Shamra, 293.
- cananéen et ugaritique, 463.
- canéphores, 20.
- Cape Palos, 239, 242.
- Cappadoce (textes de), 508.
- « canteens » d'Hissar III C, 147, 163.
- Carlsberg Expedition to Rhodes, 450.
- carrosserie, 4, 5, 7, 8.
- cartes d'isoglosses, 476.
- Carthage, 202, 269, 270.
- cartouche égyptien, 480.
- casque couronné de plumes (philistin), 247, 249.
- cassite dynasty of Babylon, 291.
- Castabos (Carie), 21.
- caveau funéraire, 93, 94.
- Cecrops, homme-serpent premier roi mythique d'Athènes, 16, 18, 19.
- Cella aux tablettes (Ras Shamra 1961), 91-119.
- cendres fines noirâtres, 95.
- censer (vessel), 427.
- céramique de Tureng-Tépé III C, 141-163.
- céramique fabriquée au tour, 159.
- céramique grise de l'Iran occidental, 157.
- cercles oculés (décor peint), 105, 109.
- cerf modelé, 97.
- cérémonie cultuelle, 203.
- Chagar Bazar (textes de), 40, 541.
- chalk (anchor, Ugarit), 239, 244.
- Champollion le Jeune, 249.
- chapelle funéraire (Egypte), 420.
- char archaïque, 1, 3.
- attelé à des lions, 5.
- léger, attelé à des chevaux, 1, 6.
- rapide, 3.
- (représentation du), 339, 341.
- symbole d'Amuru, 343.
- Charites, 20, 21.
- chars cappadociens, 8.
- chars de guerre, 4, 7.
- chars en forme de tourelles, 5.
- chariot (Enkomi), 354.
- chariot à roues dentées (*plaustellum*), 337.
- chariot warfare, 294.
- chasse de Baal, 464.
- chasseur royal d'Ugarit, 1, 6.
- cheminée (tuyau à libation), 100.
- Chersonèse de Carie, 21.
- Chérubin, 41.
- cheval (diffusion du), 339.
- cheval peint sur vase ugaritien, 111, 112.
- chevaux d'assez petite taille, 3, 7.
- chèvres, 7.
- chiens, 7.
- Chios, 436, 443.
- chisel-cut square concavity (anchor), 241.
- Chousoros, 33.
- Christianity, 275.
- Chthonia* (*Arṣy*), déesse, 17, 20.
- Churaja, 306, 308.
- Chypre, 18, 409 (voir aussi : Cyprus), 364, 366, 368.
- Chypro-Minoen d'Ugarit, 379-392.
- « cime du Ṣapōn », montagne de Sion, 517.
- cinerary urns, 442.
- circulation de Iahvé dans les nuages, 338.
- city-state system, 315.
- « clan » *mišpāhāh*, 313.
- cloison de pierre (Cella aux tablettes), 95, 96.
- cocher de char, 3.
- codes (absence at Ras Shamra), 302.
- codes (hittite, middle assyrian), 302.
- coffre (rangée de dalles verticales. Bronze Ancien 2), 60, 64.
- coffret de natron, 420.
- « coiffure des sauvages » Haartracht der Libyer, 249.
- conjurations indépendantes, 404.
- conjurations Lamaštu, 405.
- colander, 427.
- « colonne de nuée », 339.
- combat de griffons (cylindre), 5.
- commerce (Ugarit), 310.
- communauté juive d'exil, 347.
- communion sacrifice, 198, 199.
- composite-anchors, 237, 243.
- , originated at Ugarit, 237.
- , technical improvement, 237.
- confédération amorréenne, 347.
- confédération hyksos, 346, 347.
- conglomerate, 239, 244.
- conjonctions en ugaritique, 476.
- continuité des lieux saints et de leurs cultes, 22.
- coppices, 279.
- considerable tonnage of Ugaritic ships, 239.
- consonantisme sémitique ancien, 466.
- conveyance of property, 302, 310.
- Corinthian ware, 442, 446.
- cortège (char cappadocien), 4.
- Cos-Langada, 362, 363, 365.
- cosmiques (divinités, forces), 26.



cosmos (conçu comme un Etat), 26, 27, 44.  
 « couches linguistiques » à Ugarit, 464.  
 counterweights, 236.  
 coupe à déversoir, 422.  
 coupe 'ndw en argent, 421.  
 coupes à pied (Tureng Tépé), 147, 157.  
 — (Ugarit Récent), 129, 134.  
 couvercles plats, 149.  
 cratère à anses surélevées (peint sur vase), 111, 112.  
 cratère à char (motif floral), 118.  
 — aux archers d'Enkomi, 118.  
 creation of the Baal type, 204.  
 « créateur de la créature », *bny bnwt*, 30.  
 Creator-King, 205.  
 créditore, 376.  
 Cretan anchors, 241.  
 Crete, 438.  
 Creusa (Aeneas), 272.  
 Créuse, 20.  
 creuset, 349.  
 croyance mésopotamienne, 418.  
 cruche à longue anse fine, 150.  
 — grise à décor lissé, 162.  
 — peinte, 111, 112.  
 « cuivre d'Asie », 422, 423, 425.  
 culte ancien de trois sœurs, 116.  
 culte de El au Sinaï, 511.  
 culte lunaire, 39.  
 culturel (objet en terre cuite), 96.  
 culture « savante » de Mésopotamie, 406.  
 curviligne (décor céramique), 157, 158, 162.  
 Curium, 361.  
 Cyclades, 436, 442.  
 Cycladic-Ionian (origin of script), 444.  
 Cycladic lion amphora (Leiden), 442.  
 cylindre du Musée de Vienne, 479-481.  
 cylindre syrien, 3, 4, 480.  
 cylindrical bowl with rounded base, 427.

Cypren, 247.  
 Cypriot dialect, 268.  
 Cyprote architecture, 447.  
 Cyprote Salamis, 447.  
 Cyprote syllabic inscriptions, 435.  
 Cyprus, 268, 278, 288, 427, 436.

## D

Dagan, stèle dédiée au dieu, 40.  
 dalles de couverture, 94.  
 dalle monolithe circulaire, 109.  
 — rectangulaire, 109.  
 Damascus, 288.  
 Dame-des-dieux, 397.  
 Damgalnunna, 397.  
 Dämon Bes, 251.  
 Damu (l'incantation de), 400.  
 Dananu, 265.  
 Daniel, homme des Rephaim, 27, 34, 36, 40.  
 Danül (Danel), 307, 308.  
 Danun-ites, 288.  
 Daphne and Elaia, 441.  
 dar « dwelling place », 288.  
 Dardanelles, 288.  
 Dardanians, 280.  
 — of Troy, 288.  
 Dardanus, 273, 274, 286, 288.  
 Darstellung der Vogelfedern, 250.  
 datation au Carbone 14 (Tureng Tépé), 162.  
 David, 18, 42, 269, 284, 286, 310, 316.  
 Davidic Covenant, 295.  
 Davidic kings, 292, 295, 297.  
 Davidic Line, 276.  
 Day One, 199, 200.  
*abß* (Schlachttopfer), 168, 176, 178.  
 dead kings of Ugarit (list of), 299.  
 debitrice insolvente, 376.  
 déchiffreurs de l'ugaritique, 462.  
 décor floral stylisé (rhyton mycénien), 118.  
 — géométrique incisé (bol en or orné d'un), 95.  
 — lissé curviligne (Tureng Tépé), 157, 162.

décret de Koptos, 423.  
 dedication of the altar, 201.  
 — to *rp'yim 'Inym*, 299.  
 deeds of gift, 302.  
 déesse assise sur un trône cubique, 479.  
 déesse Soleil, 26.  
 déesses de fertilité, 9.  
 dégraissant (céramique):  
 — biotite, 126, 135.  
 — calcaire marneux, 350.  
 — marne, 134, 135.  
 — marne calcaire décomposée, 351.  
 — marne coquilleuse, 126, 135.  
 — oligiste, 134, 135.  
 delegated office, 290.  
 Délos, 21.  
 Delta-Italy (direct contacts), 279.  
 Déluge, 42, 273.  
 Denjen, 455, 458.  
 dépeuplement (Iran), 162.  
 dépiquage (traîneau de), 337, 341.  
 dépôt (du puits), 354, 362, 367, (de l'Acropole d'Athènes), 365.  
 désinence multiplicative (en sud arabe et ugaritique), 473.  
 destinée de « char », 344.  
 destinée de « ver », 344.  
 détermination des noms, 472.  
 détritus organiques (dépôt de), 351.  
 Devourers (*aklm*), 319-331.  
 « dévorants » du désert, 28.  
 diadème sur le front, 416.  
 dialecte cananéen ancien de Byblos, 462.  
 dialecte de Ḥaḍramaut, 468, 473.  
 dialecte de Ma'in, 468, 473.  
 dialecte de Qatabān, 468, 473.  
 dialecte de Saba', 468.  
 dialectes arabes méridionaux, 470, 471-474.  
 dialectes arabes méridionaux récents, 469, 475.  
 dialectes sémitiques anciens, 461.  
 Dido, 270, 271, 284.  
 Dieu au Lingot (sanctuaire à Enkomi), 349.  
 dieu coiffé d'un bonnet conique, 3.

dieu de l'orage, 339.  
 dieux des Amorites, 515, 516.  
 Dieu des montagnes, 43.  
 Dieu des Pères, 41.  
 Dieu des pères et Yahweh, 510.  
 Dieu d'Israël, 33, 41, 43, 44.  
 Dieu El peint sur vase, 111, 112.  
 dieu-lune *Yrh*, 9, 26, 39, 397.  
 dieu personnel (le), 36.  
 dieu préisraélite de l'orage, 342.  
 dieu syro-palestinien de l'orage, 340, 341.  
 dieux assyro-anatoliens, 8.  
 dieux d'Ugarit, 10, 25-44, 501-517.  
 différences dialectales dans la prose d'Ugarit, 464.  
 Dimgaya, Maid of Asherah, 320, 322.  
 Diodor Sic. 248.  
 Diomède, 19.  
 diptongues, 466.  
 « dippers », vases cylindriques à anse latérale, 147.  
 « dispersion » (*p<sup>e</sup>dara*, syriaque), 11.  
 dieu ailé (combat de griffons), 5.  
 distinction des consonnes (par l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ugarit), 465.  
 divination, 94, 290.  
 divinatoires (textes d'Ugarit), 394.  
 Divine King Anu, 290.  
 Divine King Enlil, 290.  
 Divine purpose, 290.  
 divorce (Ras Shamra-Ugarit), 302.  
 Dn'il (king), 296, 297, 298, 299, 300.  
 Documents chypro-minoens de Ras Shamra, 379-392 :  
   Barre incurvée, 380, 385-389.  
   Barre verticale de séparation, 380, 388, 389.  
   Boustrophédon (écriture), 380.  
   Chypro-Minoen d'Ugarit, 392.  
   Dextroverse (écriture chypro-minoenne), 380.  
   Document de comptabilité, 392.  
   Ecriture dextroverse, 380.  
   Enkomi (rapport entre Ugarit et), 380, 381, 392.

Hapax, 383-385, 389.  
 Inventaire (document pouvant constituer un), 392.  
 « Mot-outil », conjonction ? (J. Chadwick), 392.  
 Répertoire de Daniel, 383, 386.  
   — des signes, 381.  
   — (Michael Ventris), 390.  
 Signes en forme de carré simple, 388, 391.  
 Signes en forme de cloche, 389.  
   — croix de Lorraine, 381, 383, 385, 387, 390.  
   — croix potencée, 384, 385.  
   — lambda majuscule, 388.  
   — lyre, 383-387, 389, 390.  
   — ovale, 388.  
   — trident, 383.  
 Tableau des signes avec leur fréquence relative, 386, 390, 391.  
 Tablettes chypro-minoennes, 379.  
   — d'Enkomi (chypro-minoen), 380, 381, 392.  
   — de Ras Shamra 1956, inv. 20.25, Face A, 382.  
   — de Ras Shamra 1956, inv. 20.25, Face B, 387.  
 doigt du foie (*lobus caudatus*), 103, 110.  
 domaine sémitique, 476.  
 Dornen, 304.  
 Dosendeckel, 264.  
 « double crown of jewelled gold », 282.  
 dove for *Qlh*, 198, 199.  
 dreams, 290.  
 drink-offering, 198, 199.  
 drinking cups, 442.  
 drought and famine, 297.  
   — hunger, 322.  
 Dušara (Nabatène), 504, 506.  
 dynastes d'Amurru, 345.

## E

Ea, 397, 400.  
 East Greek cups, 442.  
 « eaux de l'angoisse », 401.

écaillés à remplissage de cercle en pointillé (décor peint sur rhyton mycénien), 117.  
 écrits magiques en ougaritique, 407.  
 écrits sapientiaux, 406.  
 écriture cunéiforme, 343.  
 écriture cunéiforme « classique », 406.  
 Eden (jardin d'), 41.  
 Egée, 364.  
 Egée (close-style de l'), 354.  
 Egéen (accoutrement), 364.  
 Egéens, adorateurs de la déesse, 480, 481.  
 Egypte, 38, 41, 270, 282.  
   — (Hyksos en), 346, 347.  
 Egyptian accession-ritual, 289.  
 Egyptian overlords, 293.  
 Eḫlišarma, König von Išua, 523.  
 'Ein Gev, 428, 430.  
 eiserne Helm mit zwei Hörnen, 249.  
 El (dieu), 26, 27, 29-44, 501-517.  
   — (caractère lunaire de), 39.  
   — « créateur de la terre », 507.  
   —, dieu des sédentaires, 509, 510.  
   —, dieu suprême, 32-38.  
   —, « Father of Men », 295.  
   —, husband of Asherah, 321.  
   — -taureau, 511.  
 El-Amarna (textes d'), 452.  
 El de Béthel, 509.  
 El Elohey Israel (Sichem), 32.  
 El Elyon, 32.  
 El Olam, 32, 33, 506.  
 El Roy, 32, 33.  
 El Shadday, 32, 33, 505-509.  
 Eleazar, 311.  
 electrum, 419, 424.  
 Elephantine (Egypt), 270.  
 Eleusis, 19.  
 Elfenbeinen von Megiddo, 260, 264.  
 elfenbeinerne Spieldose (Enkomi), 260, 261.  
 Elfenbeinflügeln (Sparta), 250.  
 Elijah the Prophet, 276.  
 Emancipation, 302.  
 Embouchure (du puits), 350.

- Empreinte de bois, 358.  
 Empreinte de cylindre sur tablette cappadoïcienne, 2.  
 Empreinte d'un sceau-cylindre sur pithos chypriote, 7, 8.  
 encens, 419.  
 encensoir, 422.  
 engin de dépiquage (*plaustellum*), 337.  
 engobe, 126-137, 353.  
 Enkomi-Alasia, 247, 349-368, 458.  
   cachette d'armurier, 349-368.  
   Acropole d'Athènes (dépôt de I'), 365, 366.  
   Age du Bronze, 350.  
   Age du Fer, 350, 364.  
   anneaux en bronze, 354.  
   anse de panier (vase-biberon à), 353, 354, 362.  
   architecture, 350.  
   armes en bronze, 349, 354, 355, 359, 361-365, 367.  
   armurier (cachette d'), 349.  
   Aspropilia, 363.  
   atelier de bronzier, 349, 363.  
   axe de la douille d'un outil, 359, 360, 366.  
   — lame d'un outil, 361.  
   balance (plateaux de), 354, 368.  
   bois (empreintes de), 358.  
   bol (bord et panse de), 353.  
   — à spirales antithétiques, 353.  
   bols décorés, 353.  
   bord de coupe carénée, 353.  
   bords bourrelés de languette d'épée, 357.  
   bracelets sans décor, 354.  
   bronze, 349, 351, 354-356, 364, 366, 367.  
   Bronze Récent, 365.  
   bronzier (atelier de), 348, 367.  
   broyeur (galeat servant de), 351.  
   cachette d'armurier, bronzier, 349, 367, 368.  
   calice à pied bas, 362.  
   Cap Gelidonya, 366, 367.  
   cartouche (Séti II, Mineptah), 363, 364.  
   céramique retirée du puits, 350-354, 363, 367.  
   chariot, 354.  
   charpentier (outils de), 367.  
   Chypre, 364, 366, 368.  
   Chypriote Fer I, 350, 351, 353, 354.  
   Close Style (décor, style céramique), 354.  
   clou de fixation, 365.  
   col de cruche, 353.  
   collet (herminette, marteau à), 359-361, 366.  
   corne de pommeau (d'épée), 355, 358.  
   corrosion des bronzes, 355, 357.  
   Cos-Langada, 362, 363, 365.  
   coupelle, 362.  
   creuset, 349.  
   cruche à une anse (col de), 353.  
   cruche à deux anses, 353.  
   cruchette, 362.  
   Curium, 361.  
   dagues, 364.  
   decorated late Cypriote III, 353.  
   dépôt de détritux organiques, 351.  
   destruction du niveau V de la ville, 350.  
   dévastation de la ville d'Enkomi, 354.  
   Dieu au Lingot (Sanctuaire du), 349.  
   douille conique, tronconique, tubulaire (outil à), 360, 365.  
   — (pointe de javelot à), 359.  
   — repliée (houes à), 354, 359.  
   Egée, 354, 364.  
   égéen (accoutrement), 364.  
   épaules de la garde d'une épée, 357, 358, 361.  
   épées à fusées à rebords, 365.  
   épées de bronze du type de Nenzingen, 349, 354-358, 361-365, 368.  
   éperon (poignée d'arme à), 362-364.  
   Europe centrale, 365.  
   façonnage de l'arme par martelage, 359.  
   fibres de bois, 358.  
   figures (animales et humaine), 354.  
   figurines de caractère religieux, 367, 368.  
   foret en bronze, 354, 359, 361.  
   fosses (puisards), 351.  
   fourreau d'épée, 358, 364, 368.  
   fusée à rebords (épée à), 365.  
   garde d'épée, 355, 357, 358, 365.  
   garniture de poignée d'épée, 355, 357, 364.  
   groupe c de Catling (pointe de javelot), 365.  
   hache à douille repliée, 366.  
   hache-herminette, 367.  
   helladique Récent III B, 362.  
   helladique Récent III C, 362.  
   helladique Récent III C 1, 363.  
   herminette-marteau, 352, 360, 366-368.  
   houes à douille repliée, 354, 359, 366.  
   industrie du bronze, 364.  
   inhumation, 362, 363.  
   installation industrielle, 349, 368.  
   ivoire (manche en), 364.  
   javelot (pointe de), 352, 354.  
   lame d'épée, 355-358, 364, 365.  
   lame d'outil, 359, 360, 366.  
   languette (épée à), 355-358, 361, 364, 365.  
   larnax, 363.  
   lignes ondulées (bols décorés de), 353, 354.  
   lobes de la douille d'un outil, 359, 360.  
   marteau transversal (herminette à), 360, 361, 367.  
   martelage, 359.  
   matériaux de comblement, 350.  
   métal (rareté du), 364.  
   Minoen Récent III B, 363.  
   — III B/C, 363.  
   — III B 2b, 363.  
   miroir à manche en ivoire d'Enkomi, 364.

mobilier céramique, 362.  
 Mouliana (Crète), 362.  
 murs (superposition des), 350.  
 Mycénien III B, 351.  
 Myrsine, 363.  
 Naue II (épée du type dit de), 364, 365.  
 Naxos, 363.  
 Nenzingen (épée du type dit de), 362, 356, 364, 365.  
 nervures sur lame d'épée, 357.  
 Nil (Delta du), 363.  
 objets de parure, 367.  
 — en bronze, 351, 353, 364, 367, 368.  
 os de bovidé, 351.  
 outils à douille repliée, 359, 366.  
 — de charpentier, 367.  
 — en bronze, 349, 352-355, 366, 367.  
 pance de bol, 353.  
 paroi (puits), 351.  
 parure (objets de), 367.  
 pattes de taureau (tiges terminées en), 355.  
 plateaux de balance, 354, 368.  
 poids (de balance ?), 354, 368.  
 poignée d'épée, 355-357, 362, 364.  
 pointe d'épée, 365.  
 pointe de javelot, 352, 354, 355, 358, 365.  
 pointe de lance, 362, 365.  
 pommeau (corne de), 355.  
 — fourchu d'épée, 355, 357, 358, 361, 362, 365.  
 puisards, 351.  
 refonte (fragments destinée à la), 355, 368.  
 remplissage du puits, 350-354.  
 renflement médian sur lame d'épée (absence de), 365.  
 rivets (poignée d'épée à), 355, 357, 358, 361, 365.  
 sanctuaire du lieu au lingot, 349.  
 scories de cuivre ou bronze, 349.  
 section elliptique (lame d'épée à), 365.  
 — losangique (lame de pointe

de javelot à), 359.  
 — (lame d'épée à), 364.  
 sépulture en larnax, 363.  
 sillon longitudinal (lame d'épée à), 357, 358, 361, 362.  
 soie d'épée, 365.  
 soie de forêt rectangulaire, 361.  
 soufflerie (tuyères de), 349.  
 sous-type B 3 des houes (Deshayes), 359, 366.  
 — B 3b et B 4 (Deshayes), 367.  
 spirales antihéliques (bol à), 353.  
 Sprockhoff (type d'épée Ia de), 365.  
 stratification de la maison de l'armurier, 350.  
 talon de soie de forêt, 361.  
 tessons de poterie décorés, 351, 353.  
 tiges terminées en patte de taureau, 355.  
 tôle de bronze repliée (morceaux de), 354.  
 tranchant d'épée, 358, 365.  
 — de lame d'outil, 359, 360.  
 — à biseau asymétrique, 360.  
 trépied, 355.  
 tuyères de soufflerie, 349.  
 type d'épée dit de Naue II, 352, 361, 364, 365.  
 — Ia de Sprockhoff, 365.  
 vase-biberon à anse de panier, 362.  
 Enlil, dieu sumérien, 30, 321, 397.  
*enlilutu*, Enlil-ship, 290.  
 Enosh fils de Seth, 42.  
 enquêteurs, 375.  
 entranceways (Tell es-Sa'idiyah), 433.  
 Enuma Elish, 344.  
 Entzifferung der hethitischen Siegellegenden, 229.  
 — des Aegyptischen, 229.  
 — des Ugaritischen, 229.  
 Épées de bronze (Enkomi), 349, 354-358, 361-365, 368.  
 Épées à fusée à rebords, 365.  
 Ephraïm « génisse », 341.  
 épouée ugaritique, 464.

époque gréco-hellénistique à Ugarit, 91.  
 Epos von Kuriti, 306, 308.  
 équivalences hittite/akkadien, 372.  
 érable, 396.  
*Ereb-* « west », 279.  
 Erechthée, 16, 17.  
 erection of steles, 300.  
*Ereskigal* « la Dame de la Grande Terre », 12.  
 — sœur d'Ishtar, 12.  
 Erichthonios, 18, 19, 22.  
*Erše* (ou *Herse* ou *Erre*) « rosée », 16, 17, 22.  
*Eršetum*, les enfers, 12.  
 escabeau (de char), 1.  
 Esdraelou Valley, 430.  
 Eshnunna, 291.  
 essieu (char), 3, 7, 8.  
 étain (taux dans le bronze), 425.  
 Ethbaal, father of Jezebel, 300.  
 Ethiopia, 270.  
 éthiopiennes (formes pronominales), 470.  
 ethnic elements in Syria, 294.  
 étoffes en ballots, 420.  
 Etruscan inscriptions, 268.  
 Etruscans, 267.  
 etruskische und phönizische Inschriften von Pyrgi, 229, 232.  
*Euagoras*, 231.  
 Eubée (île grecque), 21.  
 Euboea, 436, 442.  
 Euboeo-Cycladic wares, 436, 442.  
 Euphrosyne « joie » fille de l'Erèbe, 20, 23.  
 Europe Centrale, 365.  
 Eusebios, 450.  
 exchange of property, 302.  
 exercices de scribes, 406.  
 exode (fin de l'exil babylonien), 343.  
 Exodus, 273.  
 — Création célébration, 205.  
 expansion mitanienne, 4.  
 Ezechias (Cantique d'), 43.  
 Ezechiel, 44.  
 — (grande vision théophanique), 339.

## F

- Fable (texte d'Ugarit), 394.  
 « faisselle » (Tell el-Far<sup>ah</sup>), 427.  
 fantassins aux cheveux longs, 5.  
 fards, 420.  
 farine, 396.  
 faune mésopotamienne, 336.  
 Feast of Tabernacles, 201, 297.  
 Federbarett, 249.  
 Federkranz, 251.  
 Federkronen, 251, 451, 453.  
 Federmütze, 249.  
 feindliches Schiff, 259.  
 Feindtypen, 254.  
 Feldzug vom 8. Regierungsjahr (Rameses III), 248.  
 félins, 3.  
 femmes de Baal, 9.  
 fenêtres (panse de vase percée de), 147.  
 fertility goddess, 291.  
 Festprozession, 250.  
 feu de Baal, 340.  
 feudal kings of Canaan, 302.  
 feudal status (Ras Shamra), 302.  
 — system in Canaan, 294.  
 « fiancées fidèles », 9.  
 figuration d'un collier, 412.  
 figurations des tombes d'Héliopolis, 422.  
 figurines modelées (terre cuite), 96.  
 « fille de Sion », 341.  
 filles de Baal, 9.  
 « fire » (Hebr. 'es), 182.  
 « fire-offering » (Hebr. 'isesh), 181, 182.  
 fiscal system at Ugarit, 310.  
 flat stones with multiple piercings, 237.  
 Flaubert (Gustave), 249.  
 foies (modèles en terre cuite), 91, 102-116.  
 foies inscrits, 104, 110, 114.  
 « food of God » (*lehem 'elôhim*), 182.  
 formes verbales à préfixe ugaritique, 474.  
 formulaires de bénédiction, 394.  
 formule liturgique, 203.  
 fosse au vase mythologique, 110.  
 « fosse des dieux de la terre » (*bhrt 'elm ars*), 27.  
 foudre (feu de la), 339.  
 fouet (aurige), 3, 5.  
 four de potier (Tureng Tépé), 140.  
 fourchons de garrot, 3.  
 frankincense, 182.  
 fratricide in the mythology of Ras Shamra, 319.  
 fritte vernissée, 410, 411.  
 fuga « uscita », 376.  
 Fürsten von Chatti, 254.

## G

- Ĝabla (Gabala), 441.  
 galène, 419.  
 galop volant égéen, 7, 8.  
 Garamantes, 275.  
 garants, 375.  
 garanzia di presenza, 375-378.  
 Garden of Eden, 279.  
 gargouille, 351.  
 garnison (membres d'une), 413.  
 gazelles, 325.  
 Gédéon en lutte contre Baal, 516.  
 Gefangenensliste (Medinet Habu), 455.  
 « generous gift » (*itt*), 181.  
 Genesis 1:1.5, 197, 199, 200.  
 génie protecteur asexué, 418.  
 génies ailés, 339.  
 Geometric style (severe), 442.  
 gerbes (blé), 337, 338.  
 geste symbolique, 418.  
 Gezer, 300, 427, 430.  
 Gibéon, 18, 294.  
 Gibeonites, 285.  
 gibier, 6, 7.  
 Gilboa (battle at Mount), 314.  
 Gilead, 311.  
 Gilgamesh, 37, 418.  
 — Epic, 281, 283.  
 — return to Uruk, 277.  
 Giloh, 316.  
 Giyan I (Iran), 160, 162.  
 Giyan II (Iran), 160, 162.  
 glaise de potier, 351.  
 gloses cananéennes (Tell el Amarna), 466.  
 glyptique mitanienne, 6.  
 Gnaeus Naevius, 270.  
 goats, 447.  
 gobelets cylindriques (Tureng Tépé), 147.  
 — ornés d'un masque féminin (Mari), 409.  
 goddess Atirat, 297.  
 gonds (métal pour les), 423.  
 Gorgan (plaine de), 162, 163.  
 Gottes Amun, 251.  
 Göttin Anuket, 251.  
 goulots à paroi concave (vases à), 150.  
 goulots cylindriques, 150, 151.  
 — évasés, 150.  
 — tronconiques, 150.  
 gouttière à pointe (bec prolongé par), 155.  
 gouvernement (*drkt*), 26.  
*Gpn*, 34.  
 Grab 3 von Enkomi, 247.  
 Grabinschriften des Ateban, 230.  
 « grain-offering » (*minhäh*), 181, 182.  
 graisse de porc, 399.  
 graisse rénale (hébreu *peder*), 11.  
 granite, 239, 244.  
 grasshoppers, 324, 325.  
*Gratia*, 20.  
 Grèce, 366.  
 Greek amphictyony, 311.  
 Greek *ethnos*, 273.  
 Greek heroes, 437.  
 Greek merchants, 436.  
 Greeks of the Levantine *emporía*, 450.  
 Greek roof (temple at Sukas), 446.  
 griffon, 479, 480.  
 gruaux, 396.  
 Gubal (Byblos), 441.  
 guéridon (peint sur vase), 111, 112.  
 guerre d'Athènes avec Eleusis, 19.  
 guerriers amorites, 8.

guerriers armés d'une lance (peints sur rhyton mycénien), 117, 118.  
guides (char), 6, 7, 8.  
« guilt-offering » (*asam*), 182.  
Gürtel, 453, 454.

## H

- Ha El Bethel, 32.  
Haartracht, 247.  
Hadad, 41, 299, 321, 515.  
— à Sefiré, 508.  
— à Sindjirli, 508.  
Ḥaḡramaut (dialecte sud arabe), 468, 473.  
half-Mycenaeanized Cypriots, 435.  
half-ton anchor, 238.  
Ḥalgalbat, 521.  
Ḥalpa, 523.  
Ḥalpa-zitiš, König von Ḥalpa, 523.  
Hama, 441, 442, 450.  
hammer-dressed stone-anchors, 241.  
Hammurabi (Codes of), 301, 302.  
hampe surmontée d'un emblème, 3.  
Ḥanagalbat, 521.  
Ḥanigalbat (Assyrien und), 519, 521-524.  
Ḥanakalbat, 521.  
Ḥanikalbat, 521.  
Ḥaningalbat, 521.  
Hannibal's invasion, 270.  
Hanno, 269.  
Harran 38, 39.  
Hasanlu V, 160, 162.  
*hasis*, dieu artisan, 27, 31.  
Hathor (tête d'), 492.  
—, maîtresse de Dendera, 493.  
Hatti, 369, 370.  
Hatti-Reiches (Untergang des), 207-227.  
Ahhijavaa, 211-214, 225.  
Akagamunas, 213.  
Alasija, 208-210, 224-225.  
Amathus, 224.  
Angullija, 218.  
Antaravas/andreas, 213.  
Apollo von Klaros, 211.  
Arinna, 208.  
Arnuvanda, 207-209, 212, 215, 221.  
Arzaova, 213, 221.  
Ašmu-Nikal, 208.  
Assuva (Asia), 211-214, 216, 220.  
Attarsijas, 210, 212, 213.  
Bašit (Posideion), 218.  
Biggaja, 210.  
Boghazkoï, 207-226.  
Damasichthon, 212.  
Dardanellen, 221.  
Gasgaër, 214, 221.  
Hajasa, 218.  
Haliartos, 212.  
Ḥalpa (Ḥalba, Aleppo), 217.  
Hattosilis, 208, 209.  
Hegur-Kajamanu, 207, 208.  
Iadnana (Danaer-Insel, Cypern), 224.  
Ismerigga, 214.  
Isuwa, 214.  
Karer, Karier, 211, 212.  
Kilikien, 207-226.  
Kimmerier des Lygdamis, 215.  
Klaros, 211, 212, 216.  
Kolophon, 211, 212, 214, 216, 220.  
Krambusa, 216.  
Kuggulis, 212, 213.  
Lukkäer (Land der), 224.  
Luvier, 222.  
luvische Schrift, 222.  
Lydien, 211-215.  
Lygdamis, 215.  
Lykien, 214.  
Madduvattas, 210, 211, 215.  
Malazitis, 212-215.  
Mallos (Kilikien), 218, 225.  
Miletos/Milatos/Millatos, 213.  
Millavanda (Milyas), 213, 214.  
Milyas (Millavanda), 213, 214.  
Misis (Mopsuestia), 220.  
Missis, 219.  
Mopsos, 211, 212, 215-221.  
Mopsuestia, 220.  
Morsilis, 208.  
Moxos, 214, 215.  
*Muksus*, 211.  
Muski (Phrygien), 215, 223.  
Myser, 220, 223.  
Nerab (Nerabos, Syrien), 216, 217.  
Nerigga, 208.  
Ohha-zitis, König von Arzaova, 213.  
Olbia (Olba, Lykien), 214.  
Orchomenos, 213.  
Pamphylien, 211, 214, 219, 221, 224, 225.  
— (Lukkäer-Land des Ammura-pi von Ugarit), 224.  
Phaselis (Lykien), 214, 216, 224.  
Phrygien, 215.  
Pisidien, 219.  
Pitassa, 210.  
Rhakios, 211-214, 224.  
Sardes (Eroberung von), 215.  
Soppilulijamas, 207-209, 221, 225.  
Solyma-Berge (Ost-Küste von Lykien), 214.  
Tabal, 224.  
*Tabali*, 221, 223.  
Tabalier, 222, 223.  
Tabarna, 207, 209.  
Talaza (Lydien), 223.  
Tarhuntassa, 221.  
Tarsus, 217, 218.  
Tell Uasta, 217.  
Theben (Eroberung von), 212.  
Todhalijas IV, 207, 209, 212, 221.  
Tṛbali, 223.  
Troja (Einnahme, Eroberung von), 215, 220.  
Tukulti-Ninurta, 218.  
Tyana, 223.  
Xanthos, 211, 216-218.  
Zippalanda, 208.  
Hattus, 25.  
Hattusil II, 521.  
Hattusil III, 523, 525, 530.  
Hazor, 300, 427, 428, 430.  
*hd* (Hadad), 515.  
hearth of an Iron Age house (Sukas), 449.  
hébreu biblique et ugaritique, 462.  
Hector, 274.

- Héliopolis, tombeau du grand prêtre, 420, 425.  
 Helios, 444, 447.  
 — et les Hores, 16.  
 Helmkappe, 248.  
 hémérologiques (textes), 394.  
 Hémitié (Carie), 21.  
 Héphaïstos, 18.  
 Heraclids (Return of the), 278, 286.  
 hereditary monarchy, 290.  
 heritable property, 314.  
 Herod, 276.  
 Herodot, 248.  
 herringbone pattern in red, 429.  
 Hesbôn (royaume de Sihôn), 515.  
 Hésiode (Théogonie), 20, 279.  
 Hiebschwert, 454.  
 Hiérapolis, 18.  
 hieroglyph *nfr* on anchor, 238, 242.  
 « high places » (Old Testament), 300.  
*hiphqd̄h*, granting of a fief, 314.  
 Hippodroms von « Medynet-abou », 248.  
 Hiram, King of Tyre, 269, 284.  
 Hirihibi, roi de l'été, 26.  
 Hissar III C 1 (période), 139, 158, 162, 163.  
 Hissar, période III C 2, 139.  
 hittite (version, traité mitannien), 369.  
 Hittite overlords, 293.  
 « Höhle der Götter der Erde », 307.  
 Homère, 270-273, 278, 279, 284.  
 Homeric epic, 280.  
 « homme-ver » (correspondance), 337.  
 « homme d'Israël », 334, 336.  
 Homs, 450.  
 Horeb (révélation de l'), 41.  
**НОРЕМНВ**, 495-499.  
 Hörnerhelme, 451-460.  
 Hörnerhelmeute als Feinde Aegyptens, 455.  
 Horus (conte égyptien d'), 29.  
 Horusfalke, 255.  
 House of Divination, 328.  
 House of El, 328.  
*Ḥrh̄b* (père de *Nkl*), 9.  
 huiles canoniques, 420.  
 Hüllupu tree, 279.  
 Hurrians, 294.  
 Hu (Egypte), 27.  
*Ḥw-n-Ḥr*, tombeau de, 420.  
 hydrie à char, 118.  
 Hyginus *Fabulae*, 20.  
 Hyksos (mouvement des), 346, 347.  
 hymne à la déesse Šauška, 103.  
*Hyn*, dieu artisan, 27, 31.  
*ḥzmn* « bronze », 421.
- I
- Ia-dnan (old name of Cyprus), 288.  
 — « Isle of the Dnan », 288.  
 Iahvé, 333, 335, 338. Voir aussi Yahweh.  
 —. maître de l'orage, 340.  
 ibex (bouquetin), 100.  
*Irb* figlio di *Ilyn*, 378.  
 iconographie des sceaux-cylindres, 3.  
 — du dieu de l'orage, 41.  
 Idalion, 231.  
 Iddin-Dagan, 37.  
 « idéal nomade » des prophètes, 511.  
 idée de jeunesse, 418.  
 Idomen-eus (cretan hero), 287.  
 Il (Gott), 304-308.  
*il abi*, dieu de mon père (à Ugarit), 40.  
*Ilhu*, 283.  
 Iliā, 274.  
 Ilioneus, 287.  
 Ilium, 287.  
 Ikkunirsa, 507.  
 Ildhiya, 323.  
*Ilsim* figlio di *Prqds*, 378.  
 Ilu-hadda, 526.  
 Ilum (dieu des anciens Sémites), 38, 39.  
 —, dieu fondateur de la ville de Mari, 508.  
 imparfait arabe classique, 474.  
 — araméen, 474.  
 — hébreu, 474.  
 — phénicien, 474.  
 incisions symboliques (foies), 103, 110.  
 indétermination des noms, 472.  
 Indian Ocean, 269.  
 Indien, 248.  
 infinitif ugaritique, 475.  
 inheritance, 302.  
 inscriptions araméennes archaïques de Syrie du Nord, 476.  
 — cunéiformes alphabétiques, 110, 114, 165-175.  
 — nabatéennes et safaitiques, 40.  
 — phéniciennes et araméennes, 25.  
 inspiration babylonienne (textes d'Ugarit d'), 394.  
 international relations (Ugarit), 310.  
 interrelationship between Latin and Near East literatures, 288.  
 inventaires d'Abousir, 424, 425.  
 inventaire mobilier du temple funéraire de Neferirkare<sup>c</sup>, 419, 421.  
 invocation des bonnes déesses *ktrt*, 464.  
 Ion, fils de Créuse, 20.  
 Ionian kyllix, 442.  
 Iopolis, 438.  
 Iopuwer, 272.  
*ir* « fortified city », 315.  
 — « unit of heritable property », 315.  
 Iran, 139-163.  
 — occidental, 160.  
 Irbid (Tomb B), 428, 430.  
 Irêba-Adad I, 527, 529.  
 Iron Age contexts, 427, 436.  
 iron arrowhead, 434.  
 irregular piercing with a ridge, 240.  
 Isaac, 33, 39, 273, 274, 502-512.  
 Isaiah's messianic prophecies, 272.  
 Isaïe, 43.  
 Ishbaal, fils de Saül, 515.  
 Ishme-Dagan, 37.  
 Ishnikarab (Temple à Suse), 415.  
 Iṣḥq-El, 39.  
 Ishtar, 417, 504, 506.  
 Isin, 291.  
 Isis (popular cult), 270.  
 Isistempel in Philae, 251.  
 Israël, 25, 41, 43.  
 —, traîneau de Iahvé, 343.  
 — (assimilé à un « ver »), 333, 338.

Israelites (colonies of), 269.  
 Išua, 520.  
 Italy, 267, 268.  
 Itḥija, 519, 520.  
 Itḥi-Tešub, 520.  
 ivories from the Dypilon cemetery,  
 450.  
 ivoire calciné, 95.

## J

Jacob, 39, 273, 333, 336, 502-512.  
 Jacob's return to Canaan, 277.  
 Jagdhelfer von Enkomi, 261.  
 Jagdszenen, 260.  
 Jagdwagen, 260.  
 Jahdum-Lim de Mari, 25.  
 Jalchan Tépé bei Kerkuk (Nuzi), 519.  
 jambages en pierre de taille, 94.  
 jardin d'Eden, 41.  
 jarres à vin et à huile, 94.  
 jattes à lèvres coupées à arêtes vives  
 (Tureng Tépé), 144.  
 — épaisse et biseautée, 159.  
 Jebel Amman, 428.  
 Jebel Jofeh, 428, 434.  
 Jedidiah = Solomon, 287.  
 Jehoshaphat of Juda, 450.  
 Jericho, 429.  
 Jeroboam, 316.  
 Jerusalem, capitale de la dynastie  
 davidique, 35.  
 Jesus, 274, 275, 277.  
 Jethro = Reuel, 287, 512.  
 Jewish colonies, 269.  
 — Diaspora, 269.  
 Jezebel, 300.  
 John the Baptist, 276.  
 Jollois und Devilliers (Ingenieure),  
 248.  
 Josué à Sichem, 515.  
 Jotham's parable, 279.  
 Joseph, 41.  
 Joshua, 309, 315, 316.  
 Joug, 3.  
 Jubilee Year, 284.  
 Juda (catastrophe de), 345.  
 Judah, 269.

Judaism, 277.  
 Judeans, 269.  
 juglets, 434.  
 Julius (Caesar), 274, 275.  
 Juste souffrant, 394.

## K

Kacheln, 257.  
 Kamid el-Loz (Early Iron Age level),  
 429, 430.  
 Kaphtor-Kreta (Herleitung der), 262.  
 Karatepe (inscription phénicienne),  
 231, 232, 507.  
 Karduniaš, 525.  
*kashir*, dieu artisan, 27, 30.  
 Kasos (from Argos), 438.  
 Kastor of Rhodes, 450.  
 Katmuḥi, 526.  
 Kaukasus, 457.  
 Kaysriye, 268.  
*kbd*, foie, 110.  
 keilalphabetische Inschriften, 165.  
 Kénamoun, 485.  
 Keret, roi fils de El, 27, 29, 42, 283,  
 295, 296.  
 kérygme du Jahviste, 42.  
 Khekhea l'Egiziano, 377.  
 Khirbet Kerak (poterie lustrée), 49,  
 64.  
 Khorvin, 155, 160, 163.  
 Kilikien, 531.  
 Kimmig (W.), 252.  
 King Alexander Jeannaues, 297.  
 king as priest in fertility rituals, 291.  
 — the « son of El », 295.  
 — the « servant » (*'bd*, *ḡlm*) of El,  
 296.  
 King of Hama, 449.  
 King Dn'il, 296.  
 King Sahu-Re, 238.  
 kingship in Canaan, 290-294, 298.  
 — in Israel, 291, 292, 300.  
 — in Mesopotamia, 290.  
 Kitia (or Amyke), 438.  
 Kish, 409.  
 Kition-Larnaca, 231, 267, 268, 278.  
 Kittu, 27.

Kizwatna, 525.  
 Klazomenian, 443.  
 Klmw (aramaeen king), 298.  
*kit knyt* (fiancées fidèles), 9.  
 Knossos anchors, 237, 240.  
*knr*, puissance cosmique, 27.  
 « König des Landes Ḥanigalbat »,  
 521, 523.  
 « König des Landes Mitanni », 521,  
 522.  
 König von Assyrien, 522, 523, 529.  
 « König von Mitanni », 523.  
 König von Šubria, 524.  
 Königin, 264.  
 Königshof von Ḥatti, 522.  
 Kopfbedeckung, 453.  
 Kopfzier der Philister 247-263.  
 Koptos (décret de), 423.  
 Korakos, 450.  
 Korosko, 249.  
 Krummschwert, 265.  
 Kranz von Federn, 248.  
*Kreiousa* « reine, souveraine », 20.  
 « Kreter », 452.  
 Krieger (bärtiger), 261.  
 Kriegervase von Mykenai, 457.  
 Kriegswagen des Pharaos, 249.  
 KRR (month of), 268.  
 Kubu, 398.  
*Kumurwe* (Kumarbi), 30.  
 Kuriti (Heros), 306, 308.  
 Kurzschwert, 453.  
 kyprische Schrift, 231.

## L

Laban, 281, 503, 505.  
*labāru* « Trümmerstätte », 322.  
 Lachish, 429, 430.  
 Lady Astarte, 268.  
 Lagash, 283.  
 Laš Dan, 42.  
*lamassu*, 37.  
 Lamaštu (à Ugarit), 393-408.  
 —, fille d'Anu, 404.  
 lampe cananéenne, 112.  
 lamps, 434.  
 Land der Ḥurri, 521.



land tenure, 309, 313.  
 Landsberger (B.), 336.  
 Langschwert, 453.  
 langue de Ras Shamra, 462.  
 langue poétique d'Ugarit, 476.  
 ——— traditionnelle du culte (Ugarit), 477.  
 ——— ugaritique, 462.  
 langues cananéennes, 462.  
 ——— chamitiques, 467.  
 ——— chamito-sémitiques, 467.  
 ——— sémitiques de l'Ouest, 468.  
 Lanze, 453.  
 Lara Point in Cyprus, 241.  
 Larsa, 291.  
 Late Bronze Age sanctuary, Hazor, 300.  
 Late Rhodian bowls, 443.  
 Latin literature, 267.  
 lead stocks (Greek and Roman), 239, 243.  
 Lebermodelle aus Ugarit, 165-172, 175.  
 Lederhelm eines Europäers (gefältnen), 257.  
 legacy of Egypt to Greece, 279.  
 legality of a marriage, 271.  
*legenda* (des sanctuaires cananéens), 35, 36.  
 'Legitimate Prince', 290.  
 Leptis-Magna (inscription néopunique), 507.  
 lettres privées d'Ugarit, 465.  
 Leviathan, 276.  
*Leviticus*, 202.  
 lexicographie hittite, 372.  
 libations de lait et de miel, 21.  
 libations to the dead, 299.  
 Libyfeldzug Ramses'III, 249.  
 Libyerkrieg, 454.  
 Libyerlocken, 249.  
 lieux saints cananéens, 32.  
 lilith, 404.  
 Lindos (Rhodes), 450.  
 linguistique sémitique comparée, 461-475.  
 Lipit-Ishtar, 37.  
 lista dei garanti, 378.

— testimoni, 367.  
 — di nomi, 376.  
 liste d'objets culturels, 419.  
 Listen von Städten, Personen, Sachen, 303.  
 listes divines, alphabétique ou syllabiques, 26.  
 « littérature » d'Ugarit, 393.  
 littérature épique (transmission orale), 464.  
 liturgical text, 197-205.  
 liturgiques (tablettes), 95.  
 liturgy of the New Year Festival, 203.  
 Livius Andronicus, 270.  
 locusts (ravages of the), 322, 324, 325-327, 338.  
 Loftus Group of ivories, 450.  
 long bec latéral tubulaire prolongé par gouttière (Tureng Tépé), 150, 155.  
 loom weight, 434.  
 louve, 402, 403.  
 Löwen, 261.  
*Ltpn*, 306.  
 Lucien, 18.  
 Lukka, 224, 458.  
*luliyā* - « étang, mare », 373.  
 « luminaires des dieux », 26.  
 Lungenmodell aus Ugarit, 165-172.  
 Lycabettos (Athènes), 18.  
 lydische Sprache, 229, 230.  
 Lykier, 214-224, 458.

## M

Machpela (Cave of), 278, 314, 316.  
 magie, 94.  
 magiques (textes), 407.  
 Maia (statue de), 495-499.  
 maison du prêtre-magicien, 91-119.  
 maison du prêtre (plan de la), 91, 92.  
 Maitani-Mitanni, 521.  
 « Makedonen », 452.  
 mal rouge, 394.  
 maladies diverses (textes sur des), 394.  
*maleakim* (anges), 37.  
 Mallia anchors, 237.

mal vert, 394.  
 Mamre, 33, 34.  
 Manana (textes de), 39.  
 Manche d'épée, 364.  
 manches de puisettes (Tureng Tépé), 146.  
 manches rectilignes, 146.  
 manches terminés en queue d'aronde, 146.  
 Mandeans, 279.  
*māqôm* « place », 314.  
 — « sanctuary », 314.  
 — « estate, property », 314.  
 maquettes d'haruspices, 407.  
 Marduk, 31, 37, 397.  
 Mardukja (Stele des), 526, 527.  
 margelle monolithe, 94.  
 Mari, 410-418.  
 — (noms personnels de), 508.  
 maritime tablets, 239.  
 marks of gouge-like chisels (anchors), 241.  
 Marlik (Iran), 159, 160, 162.  
 marmites (Tureng-Tépé), 142.  
 mariage at Ras Shamra, 302.  
 Mars, 274.  
 Masinissa (Grabinschriften des), 230.  
 masque-applique, 409.  
 masque féminin (gobelets ornés d'un), 409, 416.  
 masques de Mari, 410-418.  
 — énigmatiques, 409-418.  
 Masson (O.), 231.  
*mât A-ri-me* (Land der Aramaer), 531.  
*mât Hurri*, 522.  
 matériau (nom d'un), 419, 423.  
 mat̄teh, tribu, 311, 312, 313.  
 Mattiwaza du Mitanni, 369, 370.  
 Mayence (laboratoire du Römisch-Germanisches Zentralmuseum), 349.  
 Mazanderan (plâines côtières du), 163.  
 mèche à extrémité ourlée, 112.  
 Mecquenem (fouilles de), 415.  
 médecine, 94.  
 médico-magiques (textes d'Ugarit), 394.

Medinet Habu, 455.  
 — Bildern, 247, 253.  
 mégalithique (caractère), 57.  
 Megiddo, 103, 283, 366; 427, 428.  
 Megiddo (Elfenbeinen), 260, 264.  
 Melkisedek, roi de Salem, 35.  
 Memnon's tomb, 439.  
 Memnonion, 439.  
 Meqabelein, 428.  
 mercante di schiavi, 377.  
 Meribbaal, fils de Jonathan, 515.  
 —, fils de Saül, 516.  
 Merneptah, 451, 452, 458.  
 Meroitische Feinde, 260.  
 — Relief, 259.  
 Mersin XVIII, 84.  
 Méryt, épouse du chef du trésor  
 Maïa, 496.  
 Meset Dantiya, 34.  
 Mesharu, 27.  
 Mésopotamie, 26, 27, 290, 393, 405,  
 409.  
 Messianic Age, 273, 274.  
 — King, 272.  
 — kingship, 272, 274.  
 — prophecies, 272.  
 métal dur, martelable (*šrtf*), 426.  
 — égyptien (nom de), 419.  
 — utilisé pour les gonds, 423.  
 métallurgie (introduction de la), 48.  
 métaphore du ver, 335.  
 métaux nobles, 422.  
*metéy* « hommes de », 336.  
 micaceous limestone, 239, 244.  
 Micipsa (König, *gl*), 230.  
 Midea (Kuppelgrab von), 457.  
 Miletus, 436.  
*Mi-li-ki-ja-to-ne* (*Milkjaton*), 231.  
 military organization (Ugarit), 310.  
 Milkjaton, König von Idalion und  
 Kition, 231.  
 « Mille dieux », 10.  
 Milphio, 269.  
 Mineptah (cartouche de), 364.  
 Minet el Beida, 119, 135, 235, 243,  
 409, 417, 418, 541-543.  
 miniature anchors, 240.  
 Minotaur, 285.

miroir en bronze, 411.  
*mišpāhāh* « clan », 313.  
 —, primary social unit, 313, 317.  
 Mitanni, 369, 370.  
 Mittelminoisch III B, 262.  
*Mkwsn* (Micipsa), 230.  
*Mnhm*, figlio di *Hnn*, 378.  
 Moab (stèle de), 33, 42.  
 Moabiterfürst, 254.  
 mobilier funéraire (Mari), 410.  
 model anchors for votiv use, 240.  
 modèles de foies en terre cuite, 91,  
 102-116.  
 Moïse, 41, 42.  
 — (Môse) dans un coffret de ro-  
 seau, 15, 18, 19, 22.  
 Molpadia-Hêmithea « chanteuse », 21,  
 23.  
 monarchy in Israel, 290.  
 montagne de Şapon, 516.  
 — de Sion, 517.  
 « montagnes » de Babylone, 345.  
 mortier *šd*, 424.  
*Môt*, grand dieu infernal, 13, 22, 26,  
 27, 28, 30, 41, 43, 171.  
 motifs lissés (bols ornés), 146, 155,  
 157.  
 Mouliana (Crête), 362.  
 Mount Cassius, 243.  
 Mount Silpios, 438.  
 mouton (modèle de poumon), 102.  
*mrzḥ* (thiasos), 187-196.  
*mšr*, 27.  
*Mm* figlio di *ʿbdym*, 378.  
 — fils d'Ayaḥ, 375, 378.  
 mud-brick table, 433.  
 muraille (Bronze Ancien 2), 57, 59.  
 Murex (coquillages), 63.  
 murs de la Cella, 94.  
 murs de pisé (Tureng Tépé), 140.  
 Muršili II, 521.  
 Musikantin, 264.  
 Mut (Todesgott), 303, 304. Voir aussi  
 Môt.  
 Muwatalli, 522.  
 Mycenaean Greeks, 288.  
 Mykenai, 224, 225, 457.  
 Mykene (Schachtgrab), 263.

mykenische Hydria, 247.  
 mykenischen Vasenbild, 247.  
 Myrsine, 363.  
 « Myser », 452.  
 mystique of kingship, 290.  
 mythe de la descente de Baal aux  
 enfers, 14.  
 Mythen und Epen (Ugarit), 303.  
 mythologiques (Cella aux Tablettes),  
 94.

## N

Nabatéens (Dušara, dieu des), 506.  
 Nabonidus of Babylonia, 446.  
 Nabu, 403.  
 Nackenschutz, 253.  
 naissance d'un enfant mystérieux, 15.  
 Naram-Sin of Agadé, 291.  
 Nathan, prophète, 42.  
 natura giuridica, 376.  
 Naukratis (Egypt), 443.  
 Naxian sherd, 442.  
 Naxos, 363.  
*ndr* « Gelübde », 168, 176.  
 nécropole A de Sialk, 159.  
 Nefer-Rohu (egyptian prophecy), 272.  
 Neferirkare<sup>e</sup> (temple funéraire), 419,  
 426.  
 Nefret à Meidoum (tombe de), 420.  
 Neit, nourrice royale, 486.  
*Nekmuntatar* « dénuement », 372.  
 Nemi ships, 239.  
 Nenzingen (épée du type dit de), 362,  
 364, 365.  
 New Testament, 274, 275, 276.  
 New Year festival, 291, 300, 301.  
*nhr* « River », 279.  
 Nikkal, 26.  
 Nil (delta du), 363.  
 Nimrud, 102, 541-547.  
 Nimrud (carved ivories), 450, 541-  
 547.  
 nine-day system, 285.  
 Ninive, 405, 406, 531.  
 Ninkarrak, 400.  
 Ninlil, 37, 397.  
 Ninsun, 37.  
 Niouserre<sup>e</sup>, 422, 423, 425.

Nippur, 283.  
 Niqmad, roi d'Ugarit, 25, 26.  
 Niqmepa (Ugarit), 191, 289, 316.  
 Niqmepa, König von Alalah, 520.  
 Nisan, 284.  
 nisbé, 424.  
 Nisibis (*Našibina*), 531.  
*Nkl*, 9.  
 nom de Baal en Egypte, 508.  
 nomades « amorréens », 342.  
 noms de personnes (dans tablettes cunéiformes), 466.  
 noms propres amorréens, 466.  
 Nora Stone (Sardinia), 267, 278.  
 Nordmeerfürst (gefangener), 256, 257.  
 Nordmeervölker, 247-265, 452.  
 Nordvölkerkontingente, 454.  
 Northern kingdom, 316.  
 Northwest Semites, 269, 270, 271.  
 Nouvel Empire (égyptien), 423.  
 Nubien, 454.  
 number of holes in an anchor, 236.  
*Numbers*, 202.  
 numériques cardinaux (en arabe), 472.  
 numerical expressions, 284.  
 numidisches Alphabet, 230.  
 numidische Schrift, 230.  
*numina cananéens*, 35, 36, 38.  
 Nuzi, 519, 520, 527.  
 — (Mitanniens), 7.  
 Nuzu tablets, 281.  
 nymphai, 10.

O

oasis du nord-ouest de l'Iran, 163.  
 Obeid (niveau III B), 45, 82.  
 octopus in low relief on Knossos anchor, 240.  
 Odyssée, 277.  
 Odyss-eus, 287.  
 "offering of consecration" (*millū'im*), 182.  
 offrandes aux dieux, 109, 114.  
 Oint de Yahvé, roi et prêtre, 43.  
 oiseau modelé sur tuyau à libation, 97.  
 Olam, 33.  
 Old Testament, 267, 289, 309.

omens, 290.  
 Omri (dynasty in Israel), 302.  
 onagres, 7.  
 onomastique amorite, 508.  
 Opferschau, 167.  
 oracle d'Isaïe, 345.  
 oracle israélite, 333, 335.  
 oracles de Balaam, 510, 514.  
 orage (dieu de l'), 41.  
 orfèverie (à Ugarit), 1. 8.  
 orientazing pottery, 442.  
 originalité de la religion d'Israël, 517.  
 origine mycénienne des mythes grecs, 22.  
 Osiris, 298.  
 — (popular cult of), 270.  
 Osirispeiler, 254, 255, 258.  
 Osiriszepter, 251.  
 Oulômos de Damascius, 33.  
 Outils en bronze, 349, 352-355, 366, 367.  
 Ovalsiegel aus Enkomi, 261.  
 ovoid anchors, 236.  
 ownership (unit of), 316.  
 oxen, 447.

## P

*p<sup>3</sup>-šmty* (double-crown), 282.  
 pagne, couvre-reins, 481.  
 Palast dem Pharao Sesostris, 248.  
 Palestine, 103, 269; 366.  
 Palmyre (tessère de), 507.  
 Paltos (Beaudé or Belda of the Crusaders), 439, 441.  
 Pamphylie, 211, 214, 219-225.  
 Panammu (Zenjirli), 299.  
 Panckouke, 248.  
*Pandrosos* « tout rosée », 16-18, 22.  
 panneaux ornés de figurines rapportées (tuyau à libation), 96-100.  
 « panthéons », 26.  
 Panzer, 453.  
 Panzerwams, 456.  
 papyrus araméen en écriture démocratique, 10.  
 — d'Abousir, 419, 421, 422.  
 parapet échancré des chars archaïques, 3.

— vertical (plateforme de char), 6.  
 Parian sherd, 442.  
 paroi gondolée (bols à), 154.  
 Parsašatar, 520.  
 Parthénos, 21, 23.  
 parturientes, 394.  
 parure (objets de), 367.  
 pasture-grounds, 315.  
 père d'or, 1.  
 Patilu(wa), 105.  
 Patriarchal Narratives, 273.  
 Patriarches, 32.  
 Pausanias, 17, 21.  
 paysannerie syro-palestinienne, 337.  
*pdrwy dīl'* « gouttes de rosée », 11.  
*Pdry* « fille de Lumière », 16, 22.  
*Pdry bt ar*, 9.  
*Pdry bt mlk* « fille du roi », 12.  
 peau de jument, 399.  
*peder*, graisse rénale, 11.  
 Pehsoukher, accroupi en scribe, 483.  
 —, « porte-éventail de Thèbes », 486-492.  
 Pellène, 18.  
 pendentifs, 413.  
 Peoples of the Sea, 441-444.  
 Pépi II (statue en « cuivre d'Asie »), 423.  
 « père de l'humanité » *ab adm* (EI), 30.  
 période III C 1 (Tureng Tépe), 139, 151, 157, 163.  
 — III C 2 (Tureng Tépe), 139, 154, 157, 162, 163.  
 Perséphone, 13, 15, 19.  
 « Perser », 452.  
 Perser, (jüdische Kontingente), 452.  
 Persian Gulf, 236.  
 personnage accroupi en scribe, 483.  
 « personnage imberbe » (type de masque), 410.  
 petoncle (lissage ou peigne à poterie), 48, 63.  
 « peuple de Yahweh », 511.  
 Pferdehalter, 247.  
*Pḡt*, nymphe de la rosée, 16, 22.  
 —, fille de Danel, 16.

- Phaistos (tönernen Diskus von), 261, 457.
- pharaon, 6.
- pharmakoi*, 20.
- phénomènes morphologiques anciens (ugaritique), 470.
- Philae (Isistempel), 251.
- Philister, 247-265, 454, 455.
- « Philister »-Siegel, 261.
- Philisterangriff in den Sardana-Kontingenten, 455.
- Philisterfürsten, 254, 255, 258.
- Philisterwanderung, 247, 252.
- Philistines, 314.
- Philon de Byblos, 33, 34.
- Phoenician alphabet, 450.
- backdrop, 267.
- bowls, 268.
- colonists, 269.
- communities in Italy, 269.
- finds of Greek pottery, 435.
- presence in Italy, 267.
- Phoenicians of Tyre and Sidon at Caesarea, 297.
- phönizisch-bildhethitische Bilinguis von Karatepe, 231.
- phönizischer Wortlaut, 232.
- phönizische und kyprisch-griechische Bilinguis von Idalion, 231.
- Pi-id-di-ri[?]*, nom d'Ištar, 10.
- pièces comptables (Ugarit), 464.
- piédestal en forme de bouton, 155.
- pieds creux de coupes (Tureng Tépé), 147.
- pigs, 447.
- pires of amphorae on classical wrecks, 239.
- Piskokephalo (köpfchen), 263-265.
- piñoi à haut col cylindrique, 94.
- piños chypriote (Récent Bronze), 7.
- Piyaššili, 370.
- plaies d'Égypte, 39, 41.
- plaques d'argile brûlée (sol), 59.
- plaques of gold (Phoenician text on), 268.
- plat à rebord court, 155.
- plateforme de char, 3, 6, 7.
- quadrillée, 7.
- Plautus, 269.
- Plġn*, 378.
- Pline, 339.
- plomb, 158.
- pluriels brisés en arabe méridional ancien, 471.
- Poème de la création, 344.
- de la mort de Baal, 13.
- poèmes mythologiques d'Ugarit, 9.
- Poenulus, 269.
- poisson peint sur vase mythologique, 111, 112.
- political documents, 293.
- Pollio, 276.
- Pontius Pilate, 276.
- porcelaine tendre, 409.
- porcs vivants (rite grec de fertilité), 14, 21.
- Porphyre, 19.
- porte à jambages en pierre de taille, 94.
- Poseidon, 19.
- Poseidon Taureios*, 31.
- Posideion (Ras Basit), 438.
- post-amarnienne (statue de Maïa), 499.
- « post-ugaritique » époque, 461.
- poumon (modèle de), 91, 102.
- pouring of water, 331, 332.
- Praeneste (Phoenician bowl), 268.
- praise of God, 204.
- « pré-ugaritique » époque, 461.
- préfixe causatif en ugaritique, 473.
- prégnantes, 394.
- prépositions en ugaritique, 475, 476.
- monoconsonantiques, 475.
- présages relatifs aux naissances d'enfants anormaux, 103, 110.
- présargonique (époque), 38.
- présent accadien du type *ipar(r)as*, 474.
- prière de réconciliation (Dingir-sag dġbla), 37.
- Priestly Code, 181.
- primauté d'Israël (idée de), 345.
- Prince Aqht, 292, 294, 296.
- princes syriens, 346.
- Prisma-Inschrift Tiglatpileser I, 530.
- « prisme » inscrit (modèle de poumon), 102-110.
- prokris*, espèce de figue, 20, 23.
- profil sinueux (bols à), 144.
- property holding, 309, 310.
- Prophetic text, 272.
- prophétisme classique (évolution du), 334.
- Protogeometric sherds, 435, 436, 441.
- proto-sémitique, 467, 470.
- Prunkhelm, 252.
- pseudo-oreilles (masque), 412.
- Ptolemäus II (Philae, Isistempel), 251.
- Pu'a* (sage-femme), 15, 22.
- Publius Vergilius Maro, 270.
- puisettes (manches de), 146.
- puits (maison de l'armurier, Enkomi), 349-351, 354-356, 364, 367, 368.
- Voir Enkomi.
- puits de Lahay Roy, 33, 39.
- Pumiy (god), 267, 268.
- Punic bilingual, 299.
- Punic dialogue, 269.
- text from Carthage, 202.
- utterances of Hanno, 269.
- wars, 269, 270.
- punisch-numidische Bilinguen, 230.
- pureté relative de la langue ugaritique, 476.
- purple gypsum, 240.
- Pygmalion, 288.
- pyramidal anchors (Ugarit), 236.
- Pyrgi (Inschriften von), 229, 232, 233, 268.
- pyxides ornées de motifs lissés, 144, 157.

## R

- râbişu*, mauvais, 399.
- Rachel, 281.
- raclage (technique céramique), 141, 158.
- Ramah, 316.
- rambarde (plateforme du char), 3, 7.
- Ramses II, 454, 525.
- Ramses III, 223, 248, 264, 441, 451, 452, 454.
- Rapa'û, 308.
- Rapha'um, 193, 194.
- Ras Basit (Posideion), 438.
- Ras Shamra, Bronze Récent (tombe 4253), 121-138. céramique funéraire :
- assiette, 129, 134.
  - bandes horizontales peintes (cruche fusiforme à), 126.
  - bandes peintes (cruche base-ring à), 132.
  - base-ring, 132, 136.
  - bilbil à 2 nervures verticales sur la panse, 132, 136.
  - à 2 rainures sur le col, 132, 136.
  - bol base-ring à anse horizontale, 132, 136.
  - bol à lait chypriote, 132, 136.
  - à décor peint, 129, 132, 136.
  - imitation locale, 129, 136.
  - bouteilles fusiformes, 134, 137.
  - à une anse, 134, 137.
  - cannelures horizontales (cruche fusiforme à), 126.
  - chlorite (dégraissant), 135.
  - col cylindrique ceintré (cruche à), 126.
  - court (jarre piriforme à), 121.
  - coupe à pied évidé, 129, 134.
  - basse, 134.
  - mycénienne, 129, 135.
  - cruche, 126, 134.
  - à bec triflé, 126, 135.
  - base-ring à bandes peintes, 132, 136.
- base-ring à nervures courbes, bec triflé, 132, 136.
- base-ring à 3 nervures et 3 rainures sur l'anse, 132, 136.
- base-ring à 2 rainures sur l'anse, 132, 136.
- base-ring à 3 rainures sur l'anse, 132, 136.
- cruche fusiforme à une anse, 126.
- à une anse à décor peint bicolore, 126.
- cruche piriforme à bec triflé, 126.
- à bec triflé, anse tubulaire et panse ovoïde, 126.
- cruchon à panse piriforme, 126.
- cruchon à panse raclée et fond pointu, 126.
- décor croisillonné peint, 132.
- décor peint, 129, 132, 136.
- bicolore (vase biconique), 126.
- bicolore (cruche fusiforme), 126.
- dégraissant (poterie), 121, 126, 129, 134-137.
- engobe, 126, 132, 134-137.
- flacons base-ring : voir bilbil.
- gourde en base-ring, 132.
- lentiforme, 132, 134.
- jarres, 134.
- à 2 anses, 126, 135.
- ovoïdes à une anse, 121, 134.
- piriformes à une anse, 121, 126, 135.
- piriformes à deux anses sous l'épaule, 121, 135.
- jattes, 134.
- à paroi carénée, 129.
- lampe cananéenne à bec pincé, 126, 134.
- milk-bowls, 129, 132, 136.
- motif échelle quadrillé, 132.
- nervures courbes (cruche base-ring à), 132.
- plat creux, 129.
- en terre à une anse funiculaire horizontale, 129.
- tronconiques, 129.
- pot à profil caréné et bord évasé, 129.
- rainure sous le pied (cruche fusiforme avec), 126.
- spindle-bottle, 134, 137.
- treillis et triangles (décor peint de), 126.
- triglyphes à lignes ondulées verticales (vase avec), 126.
- vase à étrier mycénien, 129, 135.
- vase biconique à pied évidé, 126.
- Ras Shamra, couches du Niveau III, 45-89.
- Ancien Bronze (Niveau III A)*, 45.
- Bronze Ancien final, 45.
- Bronze Ancien 3 (Niveau III 3), 45-56.
- Bronze Moyen (réoccupation du), 46.
- chaïlle, 61.
- coquillages, 48, 63, 73.
- couches stratifiées du Niveau III, 45.
- couloir entre des enclos, 60.
- égout, 60.
- enclos (Bronze Ancien 2), 60.
- fosse du Moyen Bronze, 57.
- foyer du Moyen Bronze, 57.
- foyers en forme de cuvettes (Bronze Ancien 1), 72.
- ruelle (Bronze Ancien ou Moyen), 60.
- architecture (Bronze Ancien 3), 46.
- (Bronze Ancien 2), 57-61.
- (Bronze Ancien 1), 72.
- (Obeid, Niveau III B), 82, 85.
- alignement architectural, 57, 82.
- blocs calcaires à peine équarris, 57.
- contrefort (Bronze Récent 2), 57.
- dallages (Bronze Moyen), 46.
- Niveau III A*, 45-56.
- céramique (Bronze Ancien 3), 49-56.
- bandes blanchâtres sur fond rose (jarres à), 54.
- « band slip » (quadrillages négli-gés), 55, 70.

bol conique à lèvres aplaties, 55.  
 cercles concentriques incisés avant cuisson, 55.  
 « cooking-pot pitted ware », 51.  
 « cooking-pot ware » (marmites), 51.  
 cruches à col évasé, 51.  
 décor incisé fin avant cuisson, 55.  
 décor peigné en chevrons ou arêtes de poisson, 49.  
 décor peint mat géométrique, 55.  
 décor rouge mat, 55.  
 empreinte de tissu sur le fond (gobelets à), 51.  
 gobelets aux parois concaves, 55.  
 « grain wash » palestinien, 55.  
 jarres, 49, 54.  
 — à bandes blanches verticales, 70.  
 — à provisions, 64, 75.  
 — ovoïdes, 80.  
 — peignées, 49.  
 louches (manches de), 51.  
 marmites (cooking-pot), 51, 80.  
 oreillettes superposées, 55.  
 « pattern burnishing », 49.  
 pied creux (gobelets à petit), 51.  
 pithoi à ondulations, 64.  
 — en poterie rouge à engobe blanc, 49.  
 plat à bord rentrant, 76, 77.  
 plats à pain, 51.  
 poterie à pâte claire et couverte rouge foncé (Obeid), 84.  
 — de Khirbet Kerak, 76.  
 — fine blanche, 70.  
 — grossière, 84.  
 — peinte (Obeid), 84, 89.  
 pots avec col en arc, 84.  
 — caréné à bord évasé, 76.  
 — globulaires, 70.  
 — globulaires à bord évasé, 76.  
 rainure sur le pourtour (gobelets à), 51.  
 « white reserved-slip », 54.  
 industrie osseuse, 48, 63.  
 aiguille en os poli, 73.  
 alènes en os poli, 63.  
 épingle en os poli, 63.

figurine en os ou ivoire (tête de), 63.  
 plaque en os poli, 63.  
 poinçons en os poli, 63.  
 spatule en os poli, 73.  
 outillage en pierre taillée, 47.  
 — (Bronze Ancien 1), 73.  
 basalte, 46, 48, 59, 61, 63, 73, 74.  
 disques épais à perforation biconique, 73.  
 fusaiöle en stéatite, 48, 63, 73.  
 hache polie, 62.  
 marteau en basalte, 48.  
 masse en granit, 62.  
 meule en basalte, 46, 59.  
 vase en basalte, 46.  
 hachette polie, schiste vert, 48.  
 marteau en schiste, 48.  
 masses perforées en pierre, 73.  
 mortier en pierre, 59.  
 obsidienne, 48, 61, 82.  
 pendeloque à trou de suspension en obsidienne, 73.  
 perles en cornaline, 48, 73.  
 — en or (tubes accolés), 46.  
 — en quartz, 61.  
 peson en grès, 48.  
 pierres tendres, 48, 63.  
 pilons en basalte, 48, 61, 73, 74.  
 poids perforé en schiste, 73.  
 — discoïdes, 73.  
 — en calcaire tendre, 48.  
 quartz (perles en), 61.  
 outils en métal (cuivre ou bronze), 46, 61.  
 aiguille à chas, 61.  
 anneau en cuivre, 46.  
 épingles à œillet, 61.  
 hache plate, 61.  
 hameçon, 61.  
 objet en bronze en forme de  $\psi$ , 46.  
 plomb, 46.  
 poinçon à section carrée, 46.  
 silex, 47, 61, 73.  
 armatures de faucille, 73.  
 « barre de chocolat » (lame de silex en forme de), 61.

« cananéenne » (technique des silex), 48.  
 couteau à dos, 48.  
 débitage sur place, 73.  
 faucille (éléments de), 48, 61, 73.  
 grattoir tabulaire, 48.  
 lamelles de silex (débitage), 73.  
 lames à section triangulaire, 48.  
 lame cananéenne, 61.  
 perceur sphérique (silex), 61.  
 pointe de flèche à retouche plate, 73.  
 racloir tabulaire, 61, 73.  
 « andiron », support de marmite, 64.  
 boules en terre cuite noirâtre, 63.  
 buccin (coquillage), 63.  
 cachet à bélière en terre cuite, 63.  
 cannelures profondes en chevron (bols à), 64.  
 céramique peinte (Bronze Ancien 2), 70.  
 chevrons incisés avant cuisson, 72, 80.  
 coupes à bord rentrant, 64.  
 dentales (utilisées pour colliers), 63, 73.  
 écaille de tortue, 63, 74.  
 face humaine stylisée (andiron orné), 64.  
 pendeloques (coquillages), 63.  
 « pitted ware », 70.  
 récipient polypode, 70.  
 réserve d'engobe (reserved-slip ware), 70.  
 rondelles perforées terre cuite, 63.  
 « scabbled ware », 49, 64.  
 supports cylindriques à base évasée, 64.  
 — cylindro-coniques, 76.  
 — de marmite (andiron), 64.  
 vaisselle grossière (Bronze Ancien), 70.  
 Niveau III A 1 (Bronze Ancien 1),  
 bouchons de jarre, 74.  
 céramique à lustrage irrégulier, 76.  
 cercles imprimés avant cuisson, 80.

- coupelle à bord noirci (lampe?), 77.  
 — en céramique noirâtre, 71.  
 couvercle de petite jarre, 71  
 — conique, 76.  
 « pattern burnishing », 76.  
 hole mouth jars (vases sans col), 80.  
 « metallic ware », 80.  
*Céramique du Bronze Ancien à Ugarit :*  
 bols à bord droit, 49.  
 bols à bord évasé, 50.  
 — à bord rentrant, 50.  
 — à fond ombilical, 76.  
 — à incision cruciforme sous la base, 70.  
 — à lustrage horizontal irrégulier, 49.  
 — à profil en S avec mamelons, 64.  
 — caréné, 55.  
 — conique avec fond à rainure, 70.  
 — globulaires, 64, 79, 84.  
 — hémisphériques, 64.  
 cruche du type dit « syrien », 70.  
 — à col cylindrique, 84.  
 — à col évasé, 66, 70.  
 gobelets à paroi mince cannelée, 51.  
 — à rainure, 51.  
 — conique, 51.  
 — cylindriques avec carène basse, 51.  
 godet fait à la main, 70.  
 — percé en entonnoir, 63.  
 — rectangulaire, 66.  
 grande jatte à fond arrondi, 84.  
*Niveau III B (Obeid)*, 82.  
 amulette (tête de bélier), 84.  
 balle de fronde en argile, 84.  
 — olivaire en calcaire dur, 73.  
 bélier à cornes spiralées (tête en pierre), 84.  
 bovidé ou bélier à cornes spiralées, 84.  
 céramique d'Obeid, 84.  
 tête d'animal cornu en pierre, 84.  
 Ras Shamra :  
 Installation d'eau à l'époque romaine. Aradus, 533.  
 auge (éléments de l'installation d'eau), 538.  
 Bordjel-Qassab, 534.  
 canalisation, 534, 536, 538.  
 croix byzantine (pierre de taille portant une), 539.  
 escalier taillé dans le roc, 537, 538.  
 lampe grise à pied bas (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), 539.  
 margelle de puits, 536.  
 Minet-el-Beida, 533.  
 monnayage hellénistique, 533.  
 mur d'enceinte d'Ugarit, 538.  
 niche carrée (de puits), 536.  
 Peuples de la Mer, 533.  
 puits à escalier, 534, 535.  
 porte de la forteresse du palais d'Ugarit, 538.  
 pot à surface ondulée (technique romaine), 539.  
 tuyaux en terre cuite, 534, 535.  
 vase à engobe rouge clair (*terra sigillata*), 539.  
 Ras Shamra texts, 292, 293, 316, 365, 366.  
 Rashaph temple at Byblos, 449.  
*rb*; bruine, fine pluie, 11.  
*rbn* « garante », 376.  
 récentes acquisitions du Louvre, 483.  
 récipient terre-cuite, 59.  
 récit du Déluge, 394.  
 recueil composite, 394.  
 « refrain », 203.  
 regal use of golden cups, 281.  
 Reisetagebuch aus Ägypten (G. Flaubert), 249.  
 Rékabites, Yahwistes fervents, 511.  
 religion cananéenne de El, 501-517.  
 religion d'Israël, 38, 501-517.  
 — d'Ugarit, 25, 38.  
 rênes, 3.  
 Rephaïm, 27, 43, 44.  
 représentations de guerriers, 118.  
 réseaux de stries parallèles courtes (technique céramique), 141-142.  
 Resheph (dieu), 29.  
 revanche d'Amurru sur Babel, 333, 345.  
 Reuel = Jethro, 287.  
 Révélation du Dieu d'Israël, 25.  
 Rhodes, 427, 436, 438.  
 Rhodian inscriptions, 450.  
 — thalassocracy, 450.  
 Rhoio, 21, 23.  
 Rhyton (Schachtgrab von Mykene), 263.  
 rhyton en forme de tête de bovidé, 119.  
 rhytons mycéniens, 116-119.  
 Rimišarma von Halap, 521.  
*rimmat* « vermine de », 336.  
 rite of anointing, 296.  
 — water-pouring, 297, 298.  
 Ritter (mykenische), 459.  
 ritual significance, 241.  
 — texts (Ugarit), 299.  
 rituels d'accouchement (textes d'Ugarit), 394.  
 « rock-anchors », 237.  
 Roman and semitic law, 270.  
 Roman audience, 269.  
 Roman Empire, 270.  
 Rome, 268.  
 Romulus, 274.  
 « rosée des cieux, graisse de la terre », 11.  
 Rosette (Steine von), 229, 231.  
 Rouad, 240.  
 roue à quatre rayons (char), 3.  
 — neuf rayons, 7.  
 roue de char en terre cuite (Bronze Ancien 3), 49.  
 — pleines (char), 1.  
 royal psalms, 292.  
 — titulary, 289.  
 royaume de Sihôn, à Hesbôn, 515.  
 rubbing stone, 434.  
 Rundschild, 252, 261, 265, 453, 456.  
 Rutulians, 287.

## S

- Saba\* (dialecte sud-arabe), 468.  
 sabbath, 204.  
 sabbatical year, 319, 331.  
 sabéen (dialecte arabe), 470, 473, 476.  
 Sábūni, 436.  
 sachets de fards, 420.  
 sacral kingship in Ugarit, 289-302.  
 sacred guild (*mrz'*), 297.  
 sacrifice d'Isaac, 33.  
 ——— humain par précipitation (rite du), 18, 19.  
 « sacrifice of shared offerings » *zabah š<sup>e</sup> lāmin*, 182.  
 sacrifices aux dieux, 109, 114.  
 sacrificial layers at the Greek altar, 447.  
 Sagesses (textes littéraires), 394.  
 Sahab, 428.  
 Saint Jérôme, 450.  
 Salaminos, king of Cyprus, 438.  
 Salamis (Cyprus), 438.  
 Salem (Jérusalem), 32.  
 Salmanassar I, 526, 527, 530.  
 Samaria, 429, 430.  
 Samaš, le juge, 397.  
 Samos, 436.  
 Samuel, 316.  
 Sanctuaire du Dieu au lingot (Enkomi), 349.  
 Sanchuniathon, 44.  
 « sand-anchor », 237.  
 sandstone, 239, 244.  
 sanglier (défense de), 48.  
 Šanḫara, 522.  
 Šapôn (montagne de), 516.  
 Sarai (earlier name of Sarah), 287.  
 Sardana (*šrdn*), 451, 452, 456.  
 Sardana-Katoikien, 452.  
 Sardanna, 455.  
 Sardes (lydisch-aramäische Bilinguis), 229.  
 Sardinia, 267, 458.  
 Sargon II, 449.  
 Sarpanitu, 37.  
 šarru, *mlk* (roi d'Ugarit), 25.  
 šarru accadien, 31.
- šarru šubriu, 524.  
 Satan, 276.  
 Šattiwaza, 519, 520, 521, 528.  
 Šattuara I, 521, 522, 524, 526.  
 Šattuara II, 521, 530.  
 Saturn, 275.  
 Säul, 18, 285.  
 Šauška (Ishtar hourrite), 103.  
 Sauššatar, König von Maitani, 519-521.  
 Šbkj, grand prêtre d'Héliopolis, 420.  
 scarabée de Thoutmès I, 6.  
 sceaux (empreintes de), 407.  
 scène de chasse (cylindre), 6, 7.  
 Schapasch (Sonnengöttin), 305.  
 Schatz von Ägina, 457.  
 Schatzraum des Torpalastes von Megiddo, 264.  
 Schekelesch Fürst, 254, 257.  
 Scherde des Meeres, 254.  
 Scherden, 248, 253.  
 Schilfblattkrone der Philister, 252.  
 ' Schilfkrone ', 252.  
 Schlacht gegen die Libyer, 253.  
 Schlachtopfer (dbh), 168, 178.  
 Schlamm, 304.  
 Schlangen, 305.  
 " Schweizergarden ", 452.  
 Schwert, 252, 265, 453, 456.  
 Scirophorion (mois), 17.  
 šdk, 27.  
 šebḫet, tribu, 311-313.  
 Seeschlacht, 454-456.  
 Seevölker, 451-460.  
 Seevölkerschurz, 453, 454, 456.  
 Sekelesa, 455, 456.  
 sémitique du Nord-Ouest, 463.  
 Senacherib, 449.  
 Septuagint tradition, 200.  
 Serabit el-Khadim (mines de), 511.  
 Seth (avatars du dieu), 29, 42.  
 Seti II, 363.  
 " Settlement " (Palestine), 312.  
 seven day rituals, 201.  
 seventh day as a prototype for the sabbath, 204.  
 Sfiré (stèle de), 33.  
 Shah Tépé, 139, 155, 158, 159, 162.
- Shah Tépé II a 1 = Tureng Tépé III C 1 = Hissar III C (équivalence), 158, 163.  
 Shahar et Shalem (dieux), 507.  
 " shallow " type of tripod vessels, 428.  
 Shalmaneser III, 445, 449, 450.  
 Shapash, 30, 504.  
 Shapaḫbaal, " Baal juge ", 516.  
 Shechem, 294.  
 sheep for the serpent (a), 198, 199.  
 Shepaḫyah, 516.  
 shew-bread, 182.  
 Shiloh, 311.  
 ship's tonnage, 238.  
 Shunem, 302.  
 Shuruppak, 281.  
 Sialk (nécropole A), 159.  
 Sialk V, 160.  
 Sibylline oracles, 270.  
 Sicheim, 509, 515.  
 Sidon, 269, 278, 284, 297.  
 Sidonian Dido, 284.  
 Siduri la cabaretière, 29.  
 Siegesszepter, 255.  
 « signalement lyrique », 394.  
 signification des masques, 418.  
 Sihôn (Etat-cité cananéen en Transjordanie), 515.  
 silbischer Charakter der kyprischen Schrift, 231.  
 silo (Bronze Ancien), 59, 60, 64.  
 ——— Bronze Ancien 3), 55.  
 ——— (effondrement en forme de), 94, 108.  
 ——— (Moyen Bronze), 45.  
 Simonides of Keos (greek poet), 439.  
 Sin Iqisham, 37.  
 " sin-offering " (*haḫḫât*), 182.  
 Sinai, 340, 517.  
 ——— (théophanie du), 41.  
 Sinda, 365.  
 Sindjirli, 508.  
 Sinn river, 439.  
 Sinuhe's return to Egypt, 277.  
 Šiphra « brillante », 15, 16, 22.  
 Sirdanu, 457.  
 six day pattern, 204.



Siya (Egypte), 27.  
 Siyannu, 192.  
*šlm*, 27.  
 socle couvert d'inscriptions (statue de Pehsoukher), 483.  
 Sodome, 34.  
 Šokaris (fête de) 419, 421.  
 sol bétonné (Cella aux tablettes), 95, 109.  
 sol blanc (Ras Shamra), 46, 57, 94, 96.  
 — (Bronze Ancien 2), 59, 61.  
 sols d'occupation (Bronze Ancien 1), 72.  
 Solomon, 269, 284, 287, 309, 310.  
 sondages A à E (Tureng Tépé), 139.  
 Song of the Sea, 282.  
 Sophilos (workshop of), 444.  
 sources orientales de la glyptique syrienne, 480.  
 — rabbiniques, 337.  
 sous-sol dallé (Cella), 95.  
 Spätminoisch I, 263.  
 Speer, 252, 265, 456.  
 spherical anchors, 236.  
 Spieldose von Enkomi, 261.  
 spindle-whorl (inscribed), 444.  
 square fluke-holes, 241.  
 — rope-holes (anchors), 240.  
 Staatsvertrag zwischen Šuppiluliuma und Šattiwaza, 519.  
 stags, 447, 449.  
 Staphylos, fils de Dionysos, 21.  
*Stasikypros*, 231.  
*Stasioikos*, 231.  
 statue du défunt Pépi II, 423.  
 statue en « cuivre d'Asie » plaquée d'or, 423.  
 statues de Leyde, 498.  
 statues égyptiennes inscrites, 483-499.  
 statuette composite, 417.  
 status and worship of gods, 291.  
 — of the kings in Canaan, 293.  
 "Stein von Stjt", 421.  
 Steine von Rosette, 229.  
 stelae of Amenemhat II, 242.  
 Stele aus Ugarit, 251.  
 Stele von Balu'a (Kerak), 254.

Stempelbild, 262.  
 Stierhörner, 453.  
 stone-anchors of Ugarit, 235-245.  
 stone slabs (anchors), 236.  
 "strainer bowl" (Hazor), 427.  
*Štt* « cuivre d'Asie », 424, 425, 426.  
*štjt* « l'asiatique », 424, 426.  
 Sturmbänder, 453.  
 Subartu (Šubarī), 521.  
 subdivision tripartite du Bronze Ancien, 84.  
 Šubria, 524.  
 Sud Acropole (Ugarit), 91.  
 Sukas, phoenician town (Syria), 435, 449-450.  
*sukkallu rabû* des Königs von Hani-galbat, 527.  
 Šuksu (Tall Sukās), 441.  
 Sultantépé, 405.  
 Sumerian poetry, 279.  
 Sumerian ritual texts, 201.  
 sumérien, 407.  
 Sumero-Akkadian tradition, 283.  
 Šuppiluliuma I<sup>er</sup>, 207, 369, 519, 522.  
 supplications (suméro-accadiennes), 36.  
 Suse, 409, 415, 417.  
 Susiane, 415.  
 Šuttarna I, 521.  
 Šuttarna II, 519, 521.  
 Šuttarna III, 521.  
 Sutu (nomades), 42.  
*sybakchoi* « bacchants-porcs », 20.  
 "sykas" young fig-tree, 441.  
 syllabaires, 394.  
 symboles imprimés ou incisés (modèle de foie à), 103.  
 syntaxe de l'amorrhéen, 467.  
 "Syrian bottle", 70.  
 Syro-Lebanese coast, 236.  
 système consonantique du sémitique, 469.

T

Ta'annak (lettres de), 38, 515.  
 Tabarja (Bay of, Lebanon), 238.  
 Ṭabbāt al-Ḥammām, 436, 439, 441, 449.

table à offrandes (peinte sur vase), 112.  
 table d'offrandes basse, 421.  
 tableau exotique inspiré par l'image-rie égéenne, 480.  
 tablette à colonne double, 370.  
 tablette cappadocienne, 2.  
 tablettes de Taanak, 38.  
 tablettes du four (Ugarit), 464.  
 — hourrites alphabétiques, 91, 102-116.  
 — ugaritiques en cunéiformes alphabétiques, 91, 102-116.  
 tablier échancré (char archaïque à), 1.  
 Talash, Maid of the Moon, 320, 322, 323.  
 Talaza (Lydien), 223.  
 Tall aš-Slaib, 439.  
 Tall Šayḥ Yūsuf (Al-Mina), 435.  
 tamaris, 396, 397.  
 tamarisks, 279.  
 Tammuz cult, 297.  
 Tammuz (vegetation god), 296, 298, 299.  
 Tannin, 29.  
 Tänzerinnen (Iakonische), 252.  
 Tarsus (Cilicia), 217, 218, 436.  
 taureau de El, 511, 514.  
 — modelé, 97, 100.  
 — symbolisant Yahweh, 510.  
 taux d'étain dans le bronze, 425.  
 Tchoga Zambil, 415.  
 Tchénénou (surnom de Pehsoukher), 485.  
 Tearers (and Devourers), 324.  
 technical expressions (Old Testament) 309.  
 Téhéran (marché des antiquités), 162.  
 Tell Achmar, 457.  
 Tell al-Rimah, 415, 417.  
 Tell Atschana (Alalāḥ), 520.  
 Tell-el-Amarna, 25, 342.  
 Tell el-Far'ah, 427, 429, 430.  
 Tell el-Ghassil, 429, 430.  
 Tell es-Sa'idieh, 427-434.  
 Tell Soukas anchor, 237.  
 Tell Sukas, 435-450.

- Tempel- und Palastanlage Ramses' III, 248.
- Temple de Baal, 1.
- votiv anchors, 235, 242, 243.
- Temple de la Poliade (Athènes), 17.
- of Dagon, 242.
- solaire de Niousserre', 422, 423, 425.
- tenon percé verticalement, 155.
- Tépé Hissar, 139, 155, 159, 162.
- Térahites de Harran, 39.
- tératologiques (textes), 394.
- térébinthe, 396.
- « terre vernissée », 409-417.
- tessère de Palmyre, 507.
- tessons décorés (Enkomi), 351, 353.
- tessons lustrés noirs ou marrons (Ni-veau V d'Ugarit), 70, 80.
- testi ugaritici, 375.
- tétraèdre en terre cuite, 102.
- texte divinatoire, 103, 110.
- textes alphabétiques (Phénicie, Sinaï), 467.
- textes contre la Lamaštu (Ugarit), 394-408.
- textes d'exécration égyptiens, 346.
- textes d'Ugarit (chronologie des), 464.
- textes en sumérien de type littéraire, 393.
- textes « littéraires » (Ugarit), 393, 394, 406.
- textes phéniciens alphabétiques, 464.
- textes poétiques archaïques d'Ugarit, 464.
- Teucer, 278.
- Thalia*, « floraison », 20, 23.
- « thank offering » (*tôdah*), 182.
- Thargélies (fête des), 20.
- thebanisches Grab der XI. Dyn., 258.
- Theben (Ägypten), 249, 254.
- Thefarie Velianas, 233.
- « théières » (Tureng Tépé), 155, 159.
- théières globulaires à léger rebord évasé, 160.
- Theker, 455, 458.
- Theoi patrôoi*, 40.
- théophanie du puits de Lahay Roy, 34.
- sinaïtique, 344.
- Théophraste, 19.
- Thesmophories (festival des), 14, 21.
- Thiasos (*mrzh*), 187-195.
- Thoutmosis III, 485, 486.
- Thoutmosis IV, 519.
- Tiberius, 277.
- Tiberius Welanas, 268.
- Tiglatpileser I, 530.
- « time clause », 201, 203.
- Timnath Serah, 316.
- Tishri (seventh month), 284.
- titres portés par Maïa, chef du trésor, 496.
- Ťkr-Fürst, 254.
- Tldn*, 378.
- Tly*, déesse de rosée, 11, 20, 22.
- Tly bt rb* « fille de chef », 9, 20.
- Tod und Jenseits (Vorstellungen), 303.
- Todesgott Mut, 303.
- Tomb XXXVI (dromos of), 242.
- Tombe (Enkomi), 362, 363, 365.
- (Ras Shamra, Bronze Récent), 121-137.
- double-cloche (Mari), 411.
- tombes d'Héliopolis, 421, 422, 425.
- tombes assyriennes (Mari), 413.
- Ton- und Elfenbeinfiguren (Sparta), 250.
- torat 'adam* (prière de David), 42.
- Totentempel Ramses' III, 256.
- Touroï (statue de), 499.
- trade routes of antiquity, 243.
- traîneau (variante du char du dieu de l'orage), 341.
- de dépiquage, 333, 337, 341.
- traité mitannien, 369.
- traitement des yeux (texte d'Ugarit), 394.
- Transjordan sites, 428.
- Tree of Death, 280.
- Life, 280.
- Trees of Knowledge and Life (Genesis), 280.
- triade athénienne des filles d'Erech-thée, 17.
- triade de déesses, 9, 10.
- triangular anchor, 238.
- « Egyptian » anchor, 241.
- « tribe », 311-313.
- *šebhet* ou *maṭṭeh*, 311, 312.
- tribulum* (traîneau à dépiquer), 337.
- triomphe d'Israël, 338.
- triple emblème astral : soleil, lune, Vénus (Ishtar), 25.
- tripod cup, 427, 428.
- « tripod incense burner » (Beth-Shan), 427.
- Ťrkn*, 378.
- Ťrm*, bulls, 323.
- Ťrnm*, roi d'Ugarit *b'l* de, 25.
- Opfer, 168.
- Trojan tradition, 288.
- War, 288.
- trône (*khī*), 26.
- Troy, 274, 276, 280, 281, 286, 437, 438.
- Tudkhaliaš IV, 207-212, 221, 302.
- Tuenenu*, 398, 401.
- Tukulti-Ninurta I, 218, 524.
- Tunip, 455.
- Ťür 'Abdin, 520, 524, 525, 530, 531.
- Tureng Tépé, 139, 155-163.
- (abandon du site de), 162, 163.
- « Mound C » tépé occidental, 139.
- occupation postérieure à l'abandon, 140.
- (sols), 140.
- Ťûrira, 525, 526.
- Tuscans, 287.
- Tušratta, 519-521, 527.
- Tuṭṭalija II, 521.
- tuyau à libation en terre cuite, 96-102.
- Tyre, 267-269, 278, 284, 297, 300.
- Tyrsener des Meeres, 254.

## U

- Ugarit, voir Ras Shamra.
- Ugarit Ancien, 91.
- Moyen, 91.
- Récent, 91-138.

— ritual, 197.  
 — ships (considerable size of), 243.  
 ugaritique (avantages en linguistique comparée), 463.  
 —, clef des périodes anciennes des langues sémitiques, 477.  
 — et accadien, 463.  
 ugaritique et arabe (traits communs à l'), 462.  
 — méridional ancien (correspondance entre), 469.  
 — épigraphique (désaccord entre), 469.  
 ugaritique et araméen, 463.  
 ugaritique et dialecte de Byblos, 462.  
 — hébreu, 462.  
 — hébreu biblique, 475.  
 — parmi les langues sémitiques (position de l'), 463.  
 Ugr, 34.  
*ugrm* "field gods", 323.  
 unbekannte Schrift (Phaistos), 261.  
 uniform ideology of kingship, 293.  
 Untergang des Hatti-Reiches, 207-227.  
 Unterwelt der Erde, 304.  
 Ur, 409.  
 — (destruction of), 283.  
 — (sumerian dynasties), 291.  
 urbanisme du III<sup>e</sup> millénaire à Ras Shamra, 85.  
 Ur̄ḫi-Tešub, 523, 525.  
 Urkunden in alphabetisch-ugaritischer Keilschrift, 303.  
 — babylonischer Keilschrift, 303.  
 Uruk, 405.  
 usage du char au II<sup>e</sup> millénaire, 1.  
 use of the tripod cup, 433.  
*Ušhara*, 197-199.  
 Utnapishtim, 285.

V

vantaux des portes, 423.  
 variety of anchor shapes at Ras Shamra, 236.  
 Ugaritic and Hebrew vocabularies, 181.

vases à anse verticale, 150.  
 vases à étrier mycénien, 104, 112.  
 vases à goulot (Tureng Tépé), 150.  
 vase à parfums, 420.  
 — à piédestal étalé, 158.  
 — à scène mythologique, 109-112.  
 vases carénés, 149, 150, 155, 157.  
 vases cylindriques en argent, 420.  
 vases d'albâtre, 158.  
 — de métal, 158.  
 — de pierre, 158.  
 — de plomb, 158.  
 — dont la matière n'est pas indiquée, 420.  
 — fermés, 149.  
 — globulaires sans décor, 154, 155.  
 — *hz* en electrum, 420.  
 — *krht*, 422.  
 — léontocéphale à dédicace cunéiforme, 91.  
 — sans col (hole mouth jars), 80.  
 — tournés (Tureng Tépé), 142.  
 — très allongés, 151.  
 — *znbt*, 421.  
 — *znw*, 420.  
 vaulted burial chambers, 299.  
 veau d'or (récit du), 339, 510, 511, 512, 514.  
 « ver de Jacob », 333, 336.  
*verbum finitum* (en sud arabe), 473.  
 Vergil and the Near East, 267-289.  
 Vergilian *bis denas*, 286.  
 Vertrag des Muwatalli mit Alakšanduš von Wiluša, 522.  
 — zwischen Mušili II und Rimišarma von Ḫalap, 521.  
 Vésuve (éruption du), 339.  
 vêtements de femmes mycénienes, 480.  
*victima, oblatio, sacrificium*, 182.  
 « vierges Aglaurides » (*Aglauros, Pandrosos, Ersē*), 16.  
 vieux chiffon, 399.  
 vieux-hittite (récit en), 373.  
 vocabulaire quadrilingue (Ras Shamra), 466.

vocabulaires (Ras Shamra), 394.  
 vocalisme ugaritique, 465, 470.  
 Voracious Ones (*'aqm*), 320, 321, 323.  
 voyelles sémitiques, 466.

W

Wadi Halfa, 249.  
 Wagenkasten, 247.  
 Wagenlenker, 247, 264.  
 Wams (gepanzertes), 456.  
 Wana'alum (Upper and Lower), 317.  
 Warka (Uruk), 409, 414.  
 Wasasa, 525.  
 Wasšaatta, 511, 523, 530.  
 Wašuganni (Maitani), 519.  
 weight of the Ras Shamra anchors, 238.  
 Wen-Amon papyrus from Byblos, 301.  
 "wholly burnt sacrifice", 182.  
 Wild Goat style, 442.  
 Wildstiere, 260, 305.  
 Wilusa, 522.  
 wooden ship of 200 tons, 238.

## Y

*Y'by*, ville du royaume d'Ugarit, 13.  
 Yahqub-El, 40.  
 Yahvé (Yire'eh), 33, 34-44.  
 Yahweh, 205, 281, 282, 317, 501-517.  
 —, épithète cultuelle de El, 513.  
 —, le Dieu unique, 517.  
 — *S'ba'ot*, 513.  
 —, Superior of the land, 317.  
 — et Baal, 515-517.  
 — et El, 513-514.  
 Yaqaru (sceau dynastique au nom de), 25.  
*Yaqub-Ba'al*, 508.  
 Yareah (dieu lune à Ugarit), 39.  
 Yariḫ and Nikkal (wedding of), 282.  
 Yaširanu, son of Ḫušanu, 317.  
*ybrd-my* « dispersion d'eau », 10.  
*Ybrd-my*, 10.  
 Yehoshapat, 516.

yeux évidés pour une incrustation en bitume, 409, 410.	Z	Zebub, fille de El, 29, 30.
Ym, dieu de la mer, 26, 30, 32.	Zakar, aramaean king of Hamath,	Zebulun, 269.
<i>ym aḥd</i> (Day One), 200, 201.	301.	" Zeus Cassius ", 242.
<i>vm</i> " Sea ", 279.	Zarpanitu, 397.	" Zeus the Saviour ", 242.
		zigzags verticaux (décor lissé), 157.

## TABLE DES MATIÈRES

André PARROT. — Préface .....	1
Pierre AMIET. — Quelques ancêtres du chasseur royal d'Ugarit .....	9
Michael ASTOUR. — La triade de déesses de fertilité à Ugarit et en Grèce .....	25
Henri de CONTENSON. — Les couches du niveau III au sud de l'Acropole de Ras Shamra .....	45
Jacques-Claude COURTOIS. — La maison du prêtre aux modèles de poumon et de foies d'Ugarit ..	91
Liliane COURTOIS. — Le matériel céramique de la tombe 4253 du Bronze Récent à Ugarit .....	121
Jean DESHAYES. — Tureng Tépé et la période Hissar III C .....	139
M. DIETRICH - O. LORETZ. — Beschriftete Lungen-und Lebermodelle aus Ugarit.	165
Godfrey R. DRIVER. — Ugaritic and hebrew words .....	181
Otto EISSFELDT. — Kultvereine in Ugarit .....	187
Loren R. FISHER. — An Ugaritic ritual and Genesis 1:1.5 .....	197
Emil O. FORRER. — Der Untergang des Hatti-Reiches .....	207
Johannes FRIEDRICH. — Der Wert semitischer Versionen in Entzifferungs-Bilinguen .....	229
Honor FROST. — The stone-anchors of Ugarit .....	235
Kurt GALLING. — Die Kopfzier der Philister in den Darstellungen von Medinet Habu .....	247
Cyrus H. GORDON. — Vergil and the Near East .....	267
John GRAY. — Sacral kingship in Ugarit .....	289
Anton JIRKU. — Die Vorstellungen von Tod und Jenseits in den alphabetischen Texten von Ugarit .....	303

William JOHNSTONE. — Old Testament technical expressions in property holding. Contributions from Ugarit .....	309
Arvid S. KAPELRUD. — Ba'al and the devourers .....	319
Jean KÆNIG. — La revanche d'Amurru sur Babel .....	333
Jacques LAGARCE. — Quatre épées de bronze provenant d'une cachette d'armurier à Enkomi-Asia .....	349
Emmanuel LAROCHE. — Fragments hittites du traité mitannien de Suppiliuma I <sup>er</sup> .....	369
Mario LIVERANI. — Due documenti ugaritici con garanzia di presenza .....	375
Olivier MASSON. — Documents chypro-minoens de Ras Shamra .....	379
Jean NOUGAYROL. — La Lamaštu à Ugarit .....	393
André PARROT. — De la Méditerranée à l'Iran — masques énigmatiques .....	409
Paule POSENER-KRIEGER. — Sur un nom de métal égyptien .....	419
James B. PRITCHARD. — On the use of the tripod cup .....	427
P. J. RIIS. — The first Greeks in Phoenicia and their settlement at Sukas .....	435
Fritz SCHACHERMEYR. — Hörnerhelme und Federkronen als Kopfbedeckungen bei den Seevölkern der ägyptischen Reliefs .....	451
Stanislav SEGERT. — Le rôle de l'ugaritique dans la linguistique sémitique comparée .....	461
Henri SEYRIG. — Un cylindre du Musée de Vienne .....	479
Jacques VANDIER. — A propos de deux statues fragmentaires récemment entrées au Musée du Louvre .....	483
Roland de VAUX. — El et Baal, le dieu des pères et Yahweh .....	501
Ernst WEIDNER. — Assyrien und Ḥanigalbat .....	519
Adnan BOUNNI. — Une installation d'eau de l'époque romaine à Ras Shamra ..	533
Max MALLOWAN. — An Ivory plaque from Fort Shalmaneser .....	541
Index .....	547
Table des Matières .....	571

La coordination et l'uniformisation des articles en trois langues étrangères, la mise au point des transcriptions de langues orientales anciennes, et la révision des épreuves ont été assurées avec le concours de MM. Jean KOENIG, Maurice SZNYCER et Jean-Louis de CENIVAL. M<sup>lle</sup> Elisabeth du PUYTISON, d'autre part, a veillé à l'harmonisation de la présentation des manuscrits, selon les règles de l'édition savante en France.

## PUBLICATIONS DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE RAS SHAMRA

dirigées par Claude F. A. SCHAEFFER

Membre de l'Institut

## RAPPORTS PRÉLIMINAIRES DES FOUILLES

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Les fouilles de Ras Shamra**, 26 p., gr. in-4° (t. Syria), 1929.

1. *Schaeffer* (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra, supplément additionnelle de M. R. Dussaud. — 2. *Virolleaud* (Ch.).

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La deuxième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 29 pl., 105 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Rapport sommaire sur les fouilles de Ras Shamra et la lutte de Môt, fils des dieux, 1930.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La troisième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 22 pl., 105 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Rapport sommaire sur les fouilles de Ras Shamra et la lutte de Môt, fils des dieux, 1931.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La quatrième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 12 pl., fig., 105 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Rapport sommaire sur les fouilles de Ras Shamra et la lutte de Môt, fils des dieux gracieux et beaux. — *Dhorme* (E.).

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La cinquième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 85 p., in-4° (t. Syria), 1934.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). — Les fouilles de Ras Shamra. — *Virolleaud* (Ch.). Étiquettes. — (Ch.). Proclamation de Seleg, chef de circonscription. — *Dussaud* (R.). Fragments nouveaux du poème de Môt et de Koser.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La sixième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 10 pl., 17 fig., 117 p., in-4°.

1. *Schaeffer* (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra; La révolte de Koser contre le roi Assur-Adad III, portant une dédicace au dieu Dagon. — 2. Une lettre assyrienne à Ras Shamra. — 3. Éléments décalqués. Une application des décalqués.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La septième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 16 pl., 27 fig., 130 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra (IV AB); Les chasses de Baalsharrat Kôsarôt (N-K). — *Dussaud* (R.). Les décalqués « et beaux » et Cultes cananéens : Baalsharrat et Baalsharrat.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La huitième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 10 pl., 17 fig., 117 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra et un cachet hittite de Ras Shamra. — *Thureau-Dangin* (F.). Trois contrats de Ras Shamra.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La neuvième campagne de fouilles de Ras Shamra**, 15 pl., 1 fig., 105 p., in-4°.

*Schaeffer* (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra. — *Virolleaud* (Ch.). Textes alphabétiques divers. — *Dhorme* (E.). Nouvelle lettre d'Amarna de Ras Shamra.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> campagnes de fouilles à Ras Shamra (Ugarit)** [automne et hiver 1938-1939]. Rapport sommaire, 2 pl., 17 fig., 106 p., in-4° (t. Syria), 1941.

Schaeffer (Cl. F. A.). Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> campagnes. Rapport avec l'appendice du Dr M. Jarry « Sur une blessure mortelle ». — Dossin (G.). Niqmd et Niqme Had. — Virolleaud (Ch.). Fragments alphabétiques divers de Ras Shamra. — Virolleaud (Ch.). Les villes et les corporations du royaume d'Ugarit et lettres et documents administratifs provenant des archives d'Ugarit.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Reprise des fouilles de Ras Shamra (Ugarit)** [campagnes XII à XVII (1948-1953)], 14 pl., 18 fig., 136 p., gr. in-4° (t. Syria), 1955.

Schaeffer (Cl. F. A.). Reprise des recherches archéologiques à Ras Shamra-Ugarit (1948, 1949, 1950). — Virolleaud (Ch.). Les nouvelles tablettes de Ras Shamra (1948-1949). — Virolleaud (Ch.). Six textes de Ras Shamra, provenant de la XIV<sup>e</sup> campagne (1950). — Virolleaud (Ch.). Les nouveaux textes alphabétiques de Ras Shamra (XVI<sup>e</sup> campagne, 1952).

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Une trouvaille de Monnaies Archaïques Grecques à Ras Shamra**, 2 pl., 12 fig., 27 p., gr. in-4° (Mélanges Syriens offerts à M. R. Dussaud). Paris, 1939.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **La première Tablette**, 5 fig., 8 p., gr. in-4° (t. Syria), 1956.

SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Les fondements pré- et protohistoriques de Syrie du Néolithique précéramique au Bronze ancien**, 6 pl., 9 fig., 38 p., gr. in-4° (t. Syria), 1961.

#### PUBLICATIONS DÉFINITIVES.

Tome I. VIROLLEAUD (Ch.). **La légende phénicienne de Danel**, texte cunéiforme alphabétique, préface de Cl. F. A. Schaeffer, 17 pl., viii-212 p., in-4°, BAH, XIX, 1936.

Tome II. VIROLLEAUD (Ch.). **La légende de Kéret, roi des Sidoniens**, d'après une tablette de Ras Shamra, 4 pl., 102 p., in-4°, BAH, XXII, 1936.

Tome III. SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Ugaritica**. Études relatives aux découvertes de Ras Shamra, 32 pl. hors texte, 123 fig., 331 p., gr. in-4°, relié, BAH, XXXI, 1939.

Tome IV. VIROLLEAUD (Ch.). **La déesse Anat. Poème de Ras Shamra**, publié, traduit et commenté, 120 p., avec 8 pl. en lithographie et 3 pl. en phototypie, gr. in-4°, BAH, XXVIII, 1938.

Tome V. SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Ugaritica**, II. Nouvelles études relatives aux découvertes de Ras Shamra, 45 pl. hors texte, 131 fig., 320 p., gr. in-4°, relié, BAH, XLVII, 1949.

Tome VI. NOUGAYROL (J.). **Le Palais royal d'Ugarit**, III. Textes accadiens et hourrites des Archives Est, Ouest et Centrales; exposé liminaire de Cl. F. A. Schaeffer; XV pl. et carte et un album de CIX pl. de copies de textes en cunéiformes babyloniens. Relié toile. Imprimerie Nationale et Librairie C. Klincksieck, Paris, 1955.

Tome VII. VIROLLEAUD (Ch.). **Le Palais royal d'Ugarit**, II. Textes alphabétiques des Archives Est, Ouest et Centrales. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris 1957.

Tome VIII. SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Ugaritica**, III. Sceaux et cylindres hittites, épée gravée du cartouche de Mineptah, tablettes chypro-minoennes et autres découvertes nouvelles de Ras Shamra, 10 pl. hors texte, 239 fig., 302 p., gr. in-4°, relié, BAH, LXIV, Paris, 1956.

Tome IX. NOUGAYROL (J.). **Le Palais royal d'Ugarit**, IV. Textes accadiens des Archives Sud (Archives Internationales). Un volume de 320 pages de texte, in-4° et un vol. de planches de transcriptions de textes. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris, 1956.

Tome X. HERDNER (A.). **Corpus des textes en cunéiformes alphabétiques de Ras Shamra, Campagnes I à XI, 1929 à 1939**. Un volume de 321 pages et un album de planches en lithographie. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris, 1963.

Tome XI. VIROLLEAUD (Ch.). **Le Palais royal d'Ugarit**, V. Textes alphabétiques des Archives Sud, Sud-Ouest et du Petit-Palais. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris, 1965.

Tome XII. NOUGAYROL (J.). **Le Palais royal d'Ugarit**, VI. Textes accadiens des Archives Est, Centrales et du Petit-Palais. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris. A paraître en 1970.

Tome XIII. SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Le Palais royal d'Ugarit**, VII. Commentaires sur les textes en cunéiformes alphabétiques et babyloniens des Archives royales d'Ugarit. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris. A paraître ultérieurement.

Tome XIV. SCHAEFFER (Cl. F. A.). **Le Palais royal d'Ugarit**, VIII. Ivoires du palais d'Ugarit suivis d'une étude d'ensemble des ivoires syriens du deuxième millénaire. Imprimerie Nationale et C. Klincksieck, Paris. A paraître ultérieurement.



- Tome XV. SCHAEFFER (Cl. F. A.) et COURTOIS (J.-C.), CONTENSON (H. DE), KUSCHKE (A.), VALLOIS (H.-V.); FEREMBACH (D.), CHARLES (R.); CLAIRMONT (Ch.), MILES (G.-C.). *Ugaritica IV*. Découvertes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> campagnes; fondements préhistoriques d'Ugarit et nouveaux sondages; études anthropologiques; poteries grecques et monnaies islamiques de Ras Shamra et environs, 7 pl. hors texte, 367 fig., 675 p., gr. in-4°, relié, BAH, LXXIV, Paris, 1962.
- Tome XVI. SCHAEFFER (Cl. F. A.), NOUGAYROL (J.), LAROCHE (E.), VIROLLEAUD (Ch.), avec la collaboration de J.-C. Courtois, A. Herdner, J. Yoyotte et J.-M. Aynard, L. Courtois, I. de Chalon-Schaeffer, M. Szynger. *Ugaritica V*. Nouveaux textes accadiens, hourrites et ugaritiques des Archives et Bibliothèques privées d'Ugarit. Commentaires des textes historiques (1<sup>re</sup> partie); 8 pl. hors texte, 320 fig., xii-790, p., gr. in-4°, relié, BAH, LXXX, Paris, 1968.
- Tome XVII. *Ugaritica VI*. Publié à l'occasion de la XXX<sup>e</sup> Campagne de fouilles à Ras Shamra (1968), dirigée par Claude F. A. SCHAEFFER. Préface par André PARROT, avec la collaboration de Pierre Amiet, Michael Astour, Adnan Bounni, Henri Cazelles, Henri de Contenson, Jacques-Claude Courtois, Lilliane Courtois, Jean Deshayes, Manfred Dietrich et Oswald Loretz, Godfrey R. Driver, Otto Eissfeldt, Loren R. Fisher, Emil O. Forrer, Johannes Friedrich, Honor Frost, Kurt Gallig, Cyrus H. Gordon, John Gray, Anton Jirku, William Johnstone, Arvid S. Kapelrud, Jean Kœnig, Jacques Lagarce, Emmanuel Laroche, Mario Liverani, Max Mallowan, Olivier Masson, Jean Nougayrol, André Parrot, Paule Posener-Krieger, James B. Pritchard, P. J. Riis, Fritz Schachermeyr, Irène Schaeffer de Chalon, Stanislav Segert, Henri Seyrig, Jacques Vandier, Roland de Vaux, Ernst Weidner. 229 fig., 544 p., gr. in-4°. BAH, LXXXI, Paris, 1969.

*Tomes hors série .*

- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *The cuneiform texts of Ras Shamra-Ugarit*, 39 pl., 15 fig., xvi-100 p. Publié pour la British Academy, par Oxford University Press, Londres, 1939.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Stratigraphie comparée et Chronologie de l'Asie Occidentale* (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires). Vol. I, Syrie, Palestine, Asie Mineure, Chypre, Perse et Caucase. 70 pl., 324 fig., 9 tabl. synopt., 1 carte, xiii-635 p. Oxford University Press, Oxford, 1948.
- SAADE (Gabriel). *Ras Shamra, ruines d'Ugarit*. Guide, préface de Cl. F. A. Schaeffer, 2 plans, 14 fig., 130 p. Imprimerie catholique, Beyrouth, 1954.

## PUBLICATIONS

### DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE D'ENKOMI-ALASIA (CHYPRE)

dirigées par Claude F. A. SCHAEFFER

Membre de l'Institut

#### RAPPORTS PRÉLIMINAIRES ET ÉTUDES DIVERSES.

- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles archéologiques de Chypre, Congrès Préh. de France*, Paris, 1934, p. 3-11, 4 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Voyages et découvertes archéologiques dans l'île de Chypre, Science*, Paris, 1935.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Ancient Cyprus and Its Trade with Syria, Ill. London News*, 16, II, 1935, p. 246-249, 28 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Crania Cypria Antiqua, L'Anthropologie*, 1935, p. 1-4.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Un premier jalon pour la chronologie absolue du Bronze Ancien de Chypre, Syria*, XXI, 1940, p. 29-35, 1 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *The Discovery of the Ancient Capital of Cyprus, Alasia, a Town of the 2nd. mill., found at Enkomi, near Famagusta, Ill. London News*, 215, 20, VIII, 1940, p. 278-280, 15 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles archéologiques de Chypre, Syria*, 22, 1941, p. 192-194.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles archéologiques de Chypre, Découverte d'une ville du Bronze à Enkomi, Revue Archéologique*, 1947, p. 129-149, 7 fig.

- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Enkomi, American Journal of Archaeology*, Washington, 1948, p. 165-177, VII pl.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *La chronologie de l'Age du Bronze en Chypre, dans Stratigraphie Comparée et Chronologie de l'Asie Occidentale* (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires), Oxford, 1948, pp. 328-403, fig. 196-216.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Note sur l'enceinte d'Enkomi, Mélanges d'Arch. et d'Histoire Ch. Picard*, vol. II, Paris, 1949, p. 926-935, 5 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Note sur l'enceinte mycénienne d'Enkomi (Chypre), Revue Archéologique*, 31-32, 1949, p. 926-935, 4 fig., 1 carte.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles découvertes à Enkomi (Chypre), C.R.A.I.B.L.*, 1949, p. 88-95.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Note sur la suite des fouilles d'Enkomi, C.R.A.I.B.L.*, 1949, p. 409-410.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *The Discovery of the Ancient Capital of Cyprus, Alasia, Illustr. London News*, 1949.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Chronologie et Origine de la civilisation du Bronze Ancien de Chypre, Revue Archéologique*, 33, 1949, p. 129-149.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Fouilles à Enkomi en 1949, C.R.A.I.B.L.*, 1950, p. 98-103.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles découvertes à Enkomi en Chypre (campagne de fouilles 1950), C.R.A.I.B.L.*, 1951, p. 177-182.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Alasia, die wiederentdeckte Hauptstadt Zypern, Die Umschau*, 1951, p. 276-279, 6 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Where a Silver-and Gold Masterpiece of 3 000 Years Ago was found; Excavations in Enkomi-Alasia, the 14th Century B.C. Capital of Cyprus. Ill. London News*, 24, V, 1952, 16 fig., 4 pl. couleur p. II et III.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles découvertes à Enkomi en Chypre, 1950, C.R.A.I.B.L.*, 1952, p. 177-184.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *The End of a Civilization of Three Thousand Years Ago; Achaean and Sea People Cultures Revealed at Alasia, the Ancient Capital of Cyprus. Ill. London News*, 31, V, 1952, p. 936-938, 18 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *La coupe en argent incrustée d'or d'Enkomi-Alasia, Syria*, 30, 1953, p. 51-64.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Nouvelles découvertes à Ras Shamra-Ugarit et à Enkomi-Alasia (Chypre) en 1953, C.R.A.I.B.L.*, 1954, p. 97-106.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Une écriture chypriote particulière à Ugarit, Annales Arch. de Syrie*, 4-5, Damas, 1954-1955, p. 213-218.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *La 16<sup>e</sup> campagne de fouilles de la Mission Archéologique Française à Enkomi-Alasia, en Chypre. Un dieu au lingot de Chypre, Syria*, 41, 1964, p. 179-181, 1 fig.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Alasia. Its Great Period and its Disappearance, Famagusta (Cyprus)*, 1966, p. 27-40.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Götter der Nord- und Inselvölker in Zypern, Archiv für Orientforschung*, XXI, 1966, p. 59-69.

#### PUBLICATIONS DÉFINITIVES.

- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Missions en Chypre, 1932 à 1935*, 51 pl., 55 fig., 162 p., in-4°. P. Geuthner, Paris, 1936.
- COCHE DE LA FERTÉ (E.). *Essai de classification de la céramique mycénienne d'Enkomi (campagnes 1946 et 1947), avec une préface de Cl. F. A. Schaeffer*, 11 pl., 66 p., in-4°. P. Geuthner, Paris, 1951.
- SCHAEFFER (Cl. F. A.). *Enkomi-Alasia. Nouvelles missions en Chypre, 1946-1950 (publications de la Mission archéologique française et de la Mission du Gouvernement de Chypre à Enkomi, t. I)*, 120 pl. dont 4 en couleurs, 140 fig., 449 p. C. Klincksieck, Paris, 1952.

#### Liste des Abréviations

BAH = Bibliothèque Archéologique et Historique, Institut de Beyrouth.

C.R.A.I.B.L. = Compte-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris.

#### Adresse de la Mission :

En FRANCE : Collège de France, Paris (V<sup>e</sup>) et Le Castel Blanc, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O). Tél. 963.13.47  
 En SYRIE : Lattaquié. Boîte postale 228. République Arabe Syrienne.  
 En CHYPRE : FAMAGUSTA. P.O.B. 8. Chypre.

---

## Imprimerie Louis-Jean, 05 - Gap

*Publications scientifiques et littéraires*

TYPO - OFFSET

05 - GAP - Téléphone 14-23 14-24  
Dépot légal : n° 485 - 1969

---









